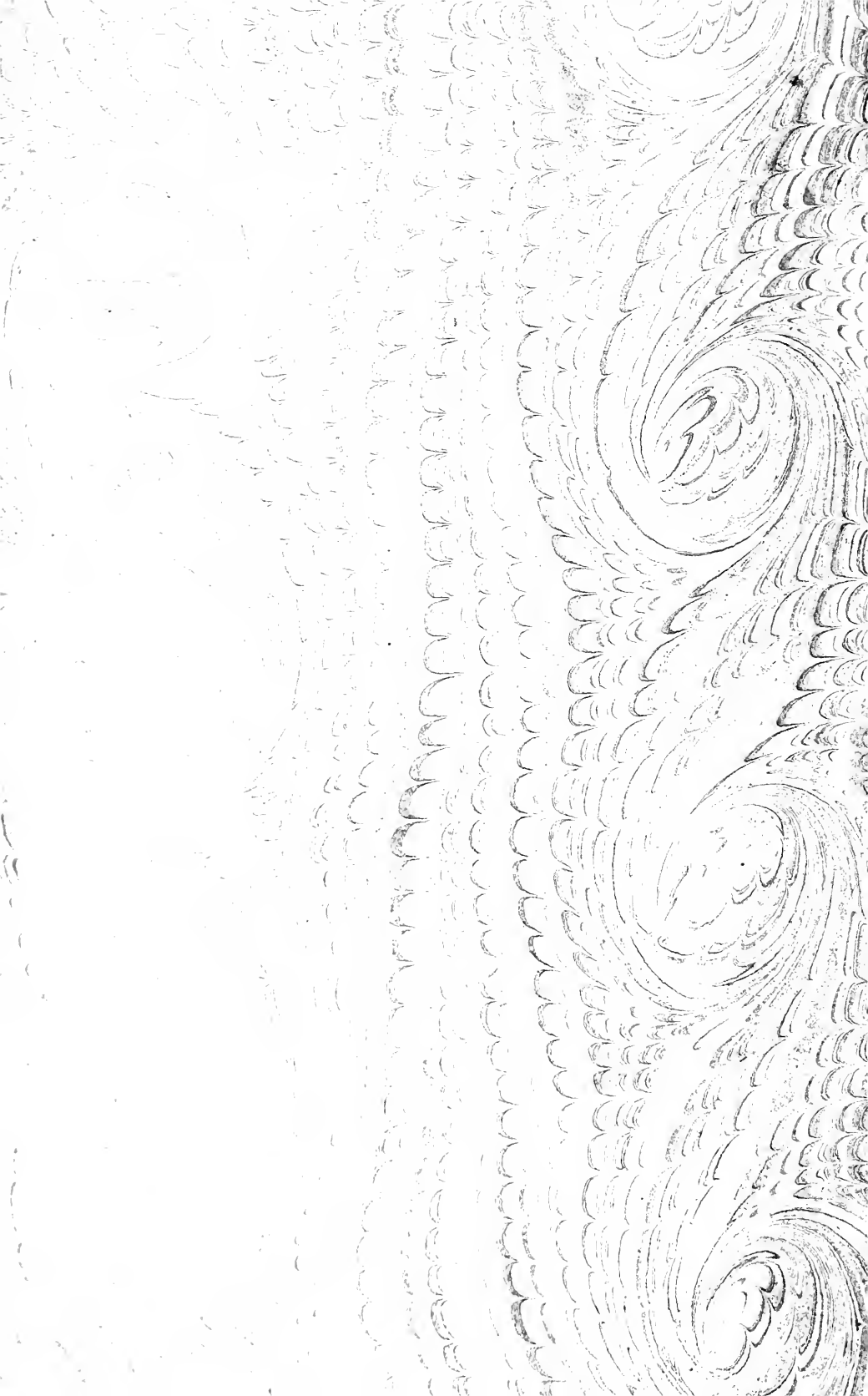


A

0001072313















LES HISTORIETTES  
DE  
**TALLEMANT DES REAUX**

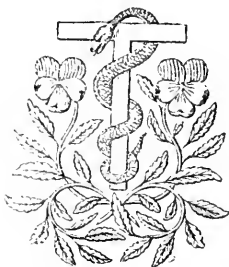
TROISIEME EDITION

ENTIEREMENT REVUE SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL  
ET DISPOSÉE DANS UN NOUVEL ORDRE

PAR

MM. DE MONMERQUÉ ET PAULIN PARIS

TOME SEPTIEME



**PARIS**  
**CHEZ J. TECHENER LIBRAIRE**

M DCCC LVIII



LES HISTORIETTES  
DE  
TALLEMANT DES REAUX

---

PARIS. — TYPOGRAPHIE WITTERSHEIM  
RUE MONTMORENCY, 8.

LES HISTORIETTES  
DE  
TALLEMANT DES REAUX

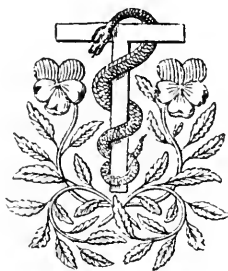
TROISIEME EDITION

ENTIEREMENT REVUE SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL  
ET DISPOSÉE DANS UN NOUVEL ORDRE

PAR

MM. DE MONMERQUÉ ET PAULIN PARIS

TOME SEPTIEME



PARIS  
CHEZ J. TECHENER LIBRAIRE  
M DCCC LVIII





LES

# HISTORIETTES.

---

CDVI.

DULOT.

Dulot estoit un prestre de Normandie qui, estant precepteur de l'abbé de Tillieres <sup>1</sup>, au lieu de dire : *Dominus vobiscum*, dit : « L'abbé de Tillieres, vous » estes un sot. » On s'aperceut par là qu'il devenoit fou. Ce fut en partie l'amour qui luy fit tourner la cervelle : il aimoit certaine femme appelée Madelaine Quipel ; et quand une fois il se fut mis à extravaguer, lorsque la lune estoit au plein il disoit que M<sup>me</sup> Quipel estoit dedans. Cette femme avoit un filz ; il se mit dans la teste que c'estoit un prophete et qu'il estoit son precurseur ; d'autres fois il l'appelloit le roy Romain, et se disoit precurseur du roy Romain. Dans cette fantaisie, il va à Rome : il partit d'icy à pié avec cinq solz, et en revint avec dix. Il disoit qu'il estoit cardinal noir, et ne voulut pas aller à

<sup>1</sup> Tillieres, beau-frere du mareschal de Bassompierre \*.

Tannevuy le Veneur, depuis comte de Tillieres, marie à Catherine de Bassompierre.

Rome, à quelques années de là, avec l'abbé de Retz à qui il estoit, « parce que, » disoit-il, « je ferois » tort à mon maistre; car, comme cardinal noir, il » faudroit que je passasse devant luy. » Il avoit sceû quelque chose et avoit l'esprit vif; il faisoit des bouts-rimez, dont il est l'inventeur, avec une facilité admirable. Sa methode estoit de se mettre un sujet dans l'esprit et d'y faire venir ses rimes du mieux qu'il pouvoit, et certainement c'est le plus court chemin. Il faisoit aussy d'autres vers assez plaisants, tesmoing le cantique de l'Epiphanie \* qu'il chantoit sur je ne sçay quel air; il y avoit plus de trois cens vers. En je ne sçay quelle piece au Pape, il luy disoit :

*Ne semble pas avoir  
été retrouvé. Peut-  
être : Tous les Bour-  
geois de Chatres.*

Jusqu'où s'estend vostre empire bougrin.

Il estoit un peu b—luy-mesme. De tous les gens de l'abbé de Retz il n'y avoit qu'un laquais assez beau garçon de qui il souffroit toute chose; il se defendoit de tout le reste. Une fois il entra dans le cabinet en colere : « Comment, Monsieur, » dit-il, « vos coquins de laquais sont assez insolents pour » me battre en ma presence ! » Il avoit d'assez longs intervalles, et il alloit chanter messe à des villages où l'on ne le connoissoit pas. Il employoit tout son argent en vin et en gourgandines, car assez de gens luy donnoient. Il demandoit au Cours, et mettoit un certain domino noir à languettes et une soutanelle de mesme que l'abbé de Retz luy avoit fait faire; mais il ne portoit jamais cet habit-là par la ville; il se le mettoit au Cours et dans les maisons; avec cela tous-

jours des bottes troussées, mais point d'esperons. Il souffroit des croquignoles pour un soû piece ; mais quelquefois il estoit furieux. Un jour il battit à coups de baston le marquis de Fosseuse, et puis disoit : « Je me vanteray à cette heure d'avoir donné des » coups de baston à l'ainé de la maison de Montmo- » rency <sup>1</sup>. »

Ce qu'il y avoit de plus plaisant à luy, c'est qu'il changeoit souvent de folie : il fut long-temps à croire qu'il seroit pendû ; cette folie venoit d'une autre. Il estoit persuadé que tout ce qui estoit en vers devoit arriver ; on enterra une pierre sur laquelle on avoit gravé en vers qu'il seroit pendû : on la tira de terre devant luy ; il lut cela, il ne doutoit plus qu'il ne dust mourir à une potence. Dans cette imagination, tous les bouts-rimez qu'il faisoit, il y trouvoit tous-jours qu'il seroit pendû. Il avoit une grande affliction quand on luy disoit que le Pere Bernard \* l'assiste- roit à la potence, il le haïssoit naturellement ; une fois il dit : « J'ayme mieux n'estre point pendû. » Le feu archevesque \* s'en divertissoit aussy quelquefois. Un jour ce fou l'embarrassa bien ; car, comme on luy eut dit ou fait quelque chose qui ne luy plaisoit pas, c'estoit à l'heure de disner, il dit tout haut : « Si vous » ne me traitez mieux, je vous empescheray de man- » ger, car je changeray tout ce pain-là en autant de » corps de Nostre-Seigneur. » Il le fallut appaiser tout doucement. Il quitta le Coadjuteur pour M. de Metz \*,

*Hist.*, t. IV, p. 149.

Jean Francois de Gondl, premier ar- chevêque de P.

Henry de Bourbon évêque de Metz jus- qu'en 1662, puis duc de Verneuil.

<sup>1</sup> Fosseuse pretend l'estre.

et, quelque temps après, il mourut d'un petit coup d'espée à la teste que luy donna un soldat en luy voulant oster quelque soû.

## COMMENTAIRE.

## I. — P. 2, lig. 5.

*Il faisoit des bouts-rimez dont il est l'inventeur...*

Sarrasin raconte ainsi l'invention des bouts-rimés :

« Un jour, comme Dulot se plaignoit en presence de plusieurs per-  
» sonnes qu'on luy avoit derobé quelques papiers, et particulièrement  
» trois cents sonnets qu'il regrettoit plus que tout le reste, quelqu'un  
» s'estonnant qu'il en eust fait un si grand nombre, il repliqua que  
» c'estoient des *sonnets en blanc*, c'est à dire des bouts rimez de tous ces  
» sonnets qu'il avoit dessein de remplir. Cela sembla plaisant, et de-  
» puis on commença à faire, par une espèce de jeu, dans les compa-  
» gnies, ce que Dulot faisoit serieusement. » (Sujet du poëme de  
*Dulot vaincu.*)

## II. — P. 2, lig. 25.

*Il mettoit un certain domino noir et une soutanelle que l'abbé de Retz  
luy avoit fait faire...*

Sarrasin a fait allusion à ce costume dans le *Dulot vaincu ou la  
Défaite des bouts rimez*; chant II :

Soutane avance après : elle est noire, mais belle,  
C'est du fameux Dulot la compagne fidelle, etc.

On peut croire que la forme et la nuance de cette soutanelle avoient  
été l'occasion du nom de *Cardinal noir* que prenoit le pauvre Dulot.

## III. — P. 3, lig. 6.

*L'aîné de la maison de Montmorency. — Fosseuse pretend l'estre.*

Et avec raison. François de Montmorency, marquis de Fosseuse  
et de Thury, seigneur de Courtalin, etc., mourut le 25 février 1684.  
C'est le quadrisaïeu de M. le duc de Montmorency d'aujourd'hui,  
chef du nom et des armes de cette illustre race.

## CDVII.

### M. ET MADAME D'ESTRADE.

(Godefroy comte d'Estrades, né vers 1667, successivement maréchal de camp, gouverneur de Dunkerque, maire perpétuel de Bordeaux, lieutenant-général en Guyenne; maréchal de France en 1675; mort 26 février 1686.)

M. d'Estrade, que nous voyons aujourd'huy en passe de mareschal de France, est filz d'un gentil-homme d'Agenois *dubie nobilitatis* et assez mal à son aise, qui a esté gouverneur de M. le comte de Moret\*, de MM. de Vendosme, et enfin de MM. de Nemours. M. d'Estrade luy-mesme a esté escuyer de l'un de MM. de Vendosme. C'est un grand homme, froid, mais bien fait de sa personne. Il n'y a guères d'homme qui ayt une valeur plus froide; il a fait plusieurs beaux combats. On dit qu'un jour il se battit contre un certain brave, qui se mit sur le bord d'un petit fossé et dit à Estrade : « Je ne passeray » pas ce fossé. — Et moy, » respondit Estrade, en faisant une raye derrière soy avec son espée, « je ne » passeray pas cette raye. » Ils se battent; Estrade le tûe.

En 1620.

Tout froid qu'il estoit, il ne laissa pas de devenir

Angelique Talle-  
mant, sœur légitime  
de M<sup>me</sup> d'Haram-  
bure. (*Voy.* t. vi,  
p. 256 et 257.)

Marie Barin, fille de  
Jacques B., sieur de  
la Galissonnière,  
mariée à Jean de la  
Barre, président aux  
Enquêtes; puis à  
Pierre Arnauld.

*C'est-à-dire* : De sa  
mère; M<sup>lle</sup> de Se-  
condat.

amoureux de la cadette de M<sup>me</sup> d'Harambure. Cette fille\* estoit plus aimable que belle : elle jouïoit du luth, chantoit agréablement et avoit l'esprit si accort que tout le monde l'aimoit; on l'appelloit Angelique. J'ay oüy dire à M<sup>me</sup> de Montauzier que, l'ayant rencontrée aux nopces de la presidente de la Barre'\*, elle se divertit admirablement bien avec elle, et qu'elle n'a jamais veû une personne qui gagnast plus le cœur aux gens. Durant cette passion, Estrade fut obligé d'aller en Hollande, où il avoit une compagnie dans le regiment d'un des parens de la mere\*; il rencontra un gentilhomme avec deux valets à cheval, qui avoient des arquebuses. Ce gentilhomme l'accoste et luy dit : « J'ay eu avis qu'il y » a des voleurs sur le chemin; mais je suis obligé de » me rendre à Rouën un certain jour pour une af- » faire, car il y a un desdit de mille escus. Je me » suis accompagné de deux valets; si vous voulez, » nous irons ensemble une lieüe durant. S'ils y sont, » ce doit estre assez près d'icy. » Estrade couroit la poste avec un valet de chambre; il va avec le gentilhomme. A une demy-lieüe de là, ils trouvent les voleurs au nombre de huit; ils demandent la bourse à Estrade; il leur respond qu'il ne la donne point comme cela. Eux, le voyant si resolu, levent leurs casaques et luy monstrent qu'ils estoient armez. « Bien, » leur dit-il, « vous estes de bonnes gens de » m'en avoir averty; je feray tirer à la teste. » En

*Voy.* t. iii, p. 93, note.

\* M<sup>me</sup> d'Aiguillon y estoit allée comme parente\*, et y avoit mené M<sup>lle</sup> de Rambouillet; Angelique estoit parente du marié.

parlant, il luy vint dans l'esprit que ces galants hommes pourroient bien avoir volé le messenger qui portoit ses hardes, et pris le portrait d'Angelique qu'il avoit mis dans une malle; il le leur demande; ils luy disent qu'ils ont ce portrait. Il leur donna quelque chose pour le r'avoir, et eux se retirerent sans l'attaquer. Si cette fille ne fust point morte si tost, je ne sçay ce qui en fust arrivé. Comme parent d'Harambure, il estoit fort familier chez le pere\*, et la fille et luy s'appelloient mary et femme. On dit qu'il n'a pas ry depuis la mort de cette pauvre Angelique; il s'en souvient encore avec plaisir, et on dit qu'il n'a espousé sa femme\* qu'à cause qu'elle en avoit quelque air.

Tallemant, le trésorier de Navarre.

Le 2 avril 1637.

Sa femme\* est fille de cette madame du Pin dont M. des Yvetaux estoit amoureux. Du vivant de son premier mary, Pontac de Montplaisir de Bordeaux, autre melancolique, devint amoureux de cette femme, et quatre ans durant n'en bougeoit soir et matin; il passoit pour amy du mary; après il l'espousa\* et luy fit changer de religion et à sa fille, aujourd'huy M<sup>me</sup> d'Estrade. Le pere\* avoit inclination pour cette femme et pour sa famille; il obligea son filz à espouser M<sup>lle</sup> du Pin, qui n'estoit nullement jolie. Elle se raccommoda depuis, les enfans la descharbonnerent un peu; elle dansoit fort bien; quand elle veut se bien mettre, elle n'est point desagreable<sup>1</sup>. Elle a de

Marie de Lallier, fille de Jacques sieur du Pin, et de Marguerite de Burtio de la Tour. (*Foy. t. 1, p. 343.*)

En septembre 1633. (*Foy. Lettres de Balzac, du 20 sept., liv. v, p. 345, édit. de 1637.*)

De M. d'Estrades.

<sup>1</sup> Mais elle est horriblement paresseuse et malpropre; elle s'habille quasy entierement sur son lit.

l'esprit, mais c'est un esprit particulier <sup>1</sup>. A tout prendre, c'est une personne raisonnable. Il l'aime fort, et on luy fait la guerre de ce qu'il revient de ville exprès pour la voir.

Il fut employé par le feu Cardinal en quelques negociations avec le feu prince d'Orange le pere \*, qui avoit grande confiance en luy : ce fut le commencement de sa fortune ; car, ce parent qu'il avoit estant mort, le prince d'Orange luy envoya les provisions du regiment toutes musquées \*.

*Histor.*, t. 1, p. 497.  
*C.-à-d.* : Sans frais ni sollicitations.  
(*Furcière.*)

Le cardinal Mazarin prit deux capitaines des Gardes ; Estrade en fut un, et Noailles l'autre : en suite il fut gouverneur de Donkerque par commission, et heureusement pour luy le mareschal de Ranzau mourut \*, comme on luy avoit promis de le retablir dans Donkerque. En sa consideration, on donna à son frere \* l'evesché de Condom, qui vaut quarante mille livres de rente et, à demeurer sur les lieux, plus de cent.

Le 5 septembre 1650.

Jean d'Estrades,  
mort en 1685.

Estrade est sans doute homme d'honneur et homme de service ; pour moy je trouve qu'il est un peu trop taciturne ; il fait trop le reservé. Il y a aussy de la vanité en son fait ; car il y a trois ou quatre ans qu'il dit à un homme d'honneur de qui je le tiens, en parlant des voyages qu'il faisoit en Gascogne : « Il faut bien que j'aille voir ma bonne femme de » mere, et que j'aye quelque complaisance pour

<sup>1</sup> Elle changea estrangement à son premier voyage de Gascogne ; car elle devint reserveuse, au lieu qu'avant cela elle dansoit et rioit comme une autre.



» elle, car voylà qu'elle me vient de donner encore  
 » deux cent mille livres. » Ce monsieur le taciturne  
 eust bien fait de se taire cette fois-là : sa mere est  
 de Montesquiou \*, bien demoiselle, mais pauvre, et  
 il se mocque des gens de faire ces contes-là.

*Ou plutôt : Montes-  
 quieu.*

Estrade estoit amy de Flamarens \*, qui fut tué au  
 combat de la porte Saint-Antoine. Flamarens avoit  
 espousé une fille du grand prévost de la Trousse : il  
 luy prit une certaine tendresse pour la femme de son  
 amy, qui s'augmenta à tel point qu'il ne pouvoit de-  
 meurer en Gascogne quand elle estoit à Paris, ny à  
 Paris quand elle estoit en Gascogne ; il estoit soir et  
 matin avec elle : si elle prenoit une medecine, c'es-  
 toit Flamarens qui la luy donnoit : s'il venoit quel-  
 qu'un qui ne luy plust pas voir Madame, il se met-  
 toit dans un coing à resver : il grondoit les gens de  
 M<sup>me</sup> d'Estrade, et en estoithaÿ comme la peste. Quand  
 M<sup>me</sup> de Pontac mourut, elle \* se retira chez Flama-  
 rens ; il est vray que par hazard sa femme estoit  
 venüe à Paris. C'est \* une bonne innocente ; elle  
 regrettoit sa mere comme on fait dans les romans,  
 et crioit à tûe-teste. On l'avertit que le monde mur-  
 muroit de l'attachement de Flamarens ; elle respon-  
 dit que sa conscience ne luy reprochoit rien, et  
 qu'elle ne se tourmentoit point du reste. Il \* la con-  
 duisit, quand elle fut à Donkerque, d'où elle revint  
 bientost, à cause qu'on craignoit un siège. Elle y  
 alloit, disoit-on, fort mal volontiers, et, pour luy \*, il  
 estoit comme au desespoir. Je l'ay veü monstrier des  
 vers d'amour de sa façon à M. Chapelain. Le mary

*Antoine Agésilan  
 de Grossolles, mar-  
 quis de Flamarens.*

*Mme d'Estrades.*

*Mme d'Estrades.*

*Flamarens.*

*Flamarens.*

n'a jamais tesmoigné aucun soupçon ; à la verité il estoit quasy tousjours absent. Quand Donkerque fut repris par les ennemys \*, elle disoit que jamais personne n'avoit perdû plus gayement cent mille livres de rente ; car elle croyoit son mary en peril, et n'estoit pas fâchée qu'il en fust dehors.

Le 16 septembre 1652.

## COMMENTAIRE.

## I. — P. 5, lig. 7.

*M. d'Estrade... est filz d'un gentilhomme d'Agenois dubiæ nobilitatis.*

François d'Estrades avoit epousé Suzanne de Secondat, fille de Jean de Secondat sieur de Roques. Saint-Simon dans les notes manuscrites qu'il a faites aux *Mémoires de Dangeau* que l'on imprime en ce moment, justifie ce qu'on lit ici de la famille Estrades, d'une façon curieuse :

« Le maréchal d'Estrades estoit fort peu de chose : il avoit été page  
 » du cardinal de Richelieu... il estoit fort bon à la guerre, meilleur aux  
 » negociations, où il a bien servi l'Etat. Il s'est fait un grand nom.—  
 » Les armes de Mendozze, dont le maréchal d'Estrades para ses armes,  
 » sont une cause d'erreur à beaucoup de gens. Le grand-pere paternel  
 » du Maréchal, enseigne de la compagnie d'ordonnance de M. de Bel-  
 » legarde, avoit epousé en 1579 la fille de Bertrand Arnould, conseiller  
 » au Parlement de Bordeaux, et de Jeanne de Mendozze. Or, on peut  
 » juger quelle pouvoit être cette Mendozze, et si même une bastarde  
 » de cette maison avoit passé les Pyrenées pour venir epouser un  
 » bourgeois de Bordeaux recrêpit d'une charge de conseiller au Par-  
 » lement. On remarquera, mais sans application, parce qu'elle seroit  
 » faite au hazard, que lorsque des juifs se convertissent, soit de leur  
 » gré soit encore plus pour se tirer des griffes de l'Inquisition, les plus  
 » grands seigneurs se font honneur de les presenter au baptême et de  
 » leur donner non-seulement le nom de leur patron, mais d'y ajouter  
 » celui de leur maison qui devient alors celui du juif leur filleul, et  
 » des enfans et descendans qui sortent de luy. » (*Extrait du manuscrit des Affaires étrangères, t. 1, p. 67 ; communiqué par M. Feuillet de Conches.*)

## II. — P. 5, lig. 15.

*Il a fait plusieurs beaux combats.*

Entre autres, il servit de second à Maurice de Colligny contre le duc de Guise, en 1644, et Colligny y fut mortellement blessé. C'étoit à l'occasion des fameuses lettres faussement attribuées à la jeune duchesse de Longueville, dans la société de la duchesse de Montbazon. « Il étoit, » dit M<sup>me</sup> de Motteville, « parent de Colligny, et quand il le » pria d'aller appeler M. de Guise, il lui dit que si ce prince, qui n'a » voit nulle part à la raillerie de chez M<sup>me</sup> de Montbazon, l'en assuroit » encore, il croyoit qu'il devoit en demeurer satisfait. Mais Colligny » lui répondit : *Il n'est pas question de cela; je me suis engagé à Ma-* » *dame de Longueville à me battre contre lui à la Place-Royale, je n'y* » *puis manquer.* Bridieu servoit le duc de Guise et l'Estrade eut de » l'avantage sur lui. Après l'avoir blessé et mis hors de combat, il » alla pour secourir son amy qu'il trouva en mauvais estat. Le duc à » qui il offroit de recommencer le combat, quoiqu'il fust blessé, lui » demanda son amitié et voyant qu'il perdoit beaucoup de sang, ne » voulut pas, par grandeur d'âme, accepter sa proposition. M<sup>me</sup> de » Longueville, à ce qu'on a cru, étoit chez la vieille duchesse de » Rohan, et les vit battre, cachée à une fenestre; mais elle eut peu de » satisfaction de sa curiosité. » (*Mémoires de M<sup>me</sup> de Motteville*, t. 1, p. 172.) — Il va sans dire que M. Cousin, le passionné, l'éloquent historien de M<sup>me</sup> de Longueville, récuse ici le témoignage unanime des contemporains. Suivant lui, M<sup>me</sup> de Longueville n'auroit pas aimé Maurice, comte de Colligny; elle l'auroit seulement distingué dans la foule de ses adorateurs. Elle auroit voulu qu'il ne prit pas en main sa défense, et c'est à tort qu'on auroit supposé que la jeune princesse avoit eu la curiosité de voir le combat de ses propres yeux. « L'esprit » est souvent la dupe du cœur, » a dit la Rochefoucauld; comme s'il eût deviné M. Cousin.

## III. — P. 7, lig. 7.

*Si cette fille ne fust point morte si tost, je ne sçay ce qui en fust arrivé.*

Angelique Tallemant mourut en 1631 ou 1632. Chandeville qui ne lui survécut que d'une ou deux années aimoit M<sup>me</sup> d'Harambure, qu'il a célébrée sous le nom de Sylvie; il a fait aussi des stances au nom de cette dernière sur la mort d'Angelique; voici les moins mauvaises :

Angellique, ma chère sœur,  
 Ha ! que ce nom a de douceur  
 Et que ce souvenir me donne d'amertume !  
 Après que vos beaux ans ont achevé leur cours,  
 Plaindre et pleurer est ma coutume,  
 Et votre mort m'enseigne à mourir tous les jours.

Depuis que ce monstre odieux  
 Qui n'espargnant rien que les dieux,  
 De sa fatale main toutes choses moissonne,  
 Quelque exemple fameux qu'ait donné son courroux,  
 Il n'a pu surmonter personne  
 Qui surmontast les cœurs si doucement que vous.

Pour aimer, il falloit vous voir,  
 Tout étoit à votre pouvoir;  
 Votre beauté naissante eust fait rougir les Graces;  
 Le vice sous vos pieds paroïssoit abattu,  
 Toute la Cour suivoit vos traces,  
 Et vous suiviez toujours celles de la vertu.

Toute la France en ce malheur  
 A senty la mesme douleur  
 Que mon ame affligée a justement soufferte;  
 Nostre siècle a perdu ce qu'il avoit de prix,  
 Et l'on voit, après votre perte,  
 Autant de malheureux qu'il est de bons esprits.

(*Recueil de Poésies de divers auteurs*. Paris,  
 . Loyson, 1661, et Trabouillet, 1670, p. 260.)

#### IV. — P. 8, lig. 9.

*Le prince d'Orange luy envoya les provisions* (du regiment de son parent) *toutes musquées.*

Conrart raconte un autre effet des relations du comte d'Estrades avec le prince d'Orange :

« Le cardinal de Richelieu, » dit-il, « ayant fait faire quelques vais-  
 » seaux en Hollande, y avoit envoyé une promesse de 450,000 livres,  
 » pour satisfaire les marchands qui avoient fourni les vaisseaux et  
 » avancé l'argent pour les payer. Beaucoup de temps s'étant passé  
 » sans que cette promesse fût acquittée, ces marchands songèrent à  
 » exposer cette promesse pour en traiter. Le prince d'Orange Henry-  
 » Frédéric l'ayant su en avertit Estrades qu'il aimoit extrêmement, et  
 » luy dit que c'étoit une affaire sur laquelle il pouvoit gagner 50,000  
 » escus, parce que les marchands seroient bien aises de faire cette re-  
 » mise, et de toucher le reste en argent comptant; et qu'étant estimé  
 » du cardinal de Richelieu, il pouvoit luy faire comprendre que s'il  
 » ne donnoit ordre que sa promesse fût acquittée, on le promene-  
 » roit par toute la Hollande... Estrades vint en France et en parla à

Chavigny.... et parce que Chavigny faisoit profession d'amitié parti-  
 » culière envers luy, il lui confia la conduite de l'affaire. Elle fut  
 » proposée au Cardinal qui jeta feu et flamme contre Bullion de ce  
 » qu'il n'avoit pas acquitté cette partie... Sur cela Estrades s'en re-  
 » tourna en Hollande, croyant avoir au moins une bonne partie des  
 » cinquante mille ecus de la remise qu'il avoit obtenue. Chavigny  
 » acheva seul l'affaire en son absence ; bailla sept mille livres à Sen-  
 » neterre (qui l'avoit aidé près de Bullion), quatre mille à l'homme  
 » d'affaires d'Estrades, et prit le reste des 50,000 ecus pour lui. Cha-  
 » vigny employa ce qu'il gagna dans cette affaire au bâtiment de  
 » l'hôtel Saint-Paul, qu'il avoit acheté environ 200,000 livres et qui luy  
 » revenoit à plus de 800,000 livres, par l'aveu même de Saint-Sau-  
 » veur, son intendant, quoyque tout ne fût pas achevé. » (*Mém. de*  
*Conrart*, t. 1<sup>er</sup>, p. 601.) L'hôtel Saint-Paul étoit rue du Roi-de-Sicile.—  
*Voy.* d'ailleurs tom. II, p. 99.

V. — P. 8, lig. 14.

*Le mareschal de Rantzau mourut...*

Josias, comte de Rantzau. On a dit de Rantzau qu'il n'avoit qu'un  
 bras, une jambe, un œil et une oreille. Son epitaphe le rappeloit :

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une partie,  
 L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.  
 Il dispersa partout ses membres et sa gloire,  
 Tout abattu qu'il fust, il demeura vainqueur,  
 Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,  
 Et Mars ne luy laissa rien d'entier que le cœur.

(*Lettres de Boursault*, 1700, t. I, p. 71.)

Peu de temps après, quand le cardinal sortit de Paris, Mademoiselle  
 raconte que ses gens et ses violons essayèrent d'empêcher plusieurs  
 personnes de la maison du Cardinal de traverser la rivière, devant les  
 Tuileries. D'Estrades fut amené prisonnier, et Mademoiselle ne le fit  
 relâcher que sur l'ordre exprès de son père, et fort à contre-cœur ;  
 « car, » ajoute-t-elle, « il eust été facile à mon père de se rendre, en le  
 » retenant, maître de Dunquerque. » (Ed. de 1730, t. 1<sup>er</sup>, p. 213.)

VI. — P. 9, lig. 3.

*Sa mere est de Montesquiou...*

Et le père de cette M<sup>me</sup> d'Estrades fut le trisaïeul de l'auteur de  
 l'*Esprit des lois*. La terre de Montesquien avoit été acquise par Jean

de Secondat, maître d'hôtel de Jeanne d'Albret reine de Navarre, pour onze mille livres dont cette princesse lui fit don ; Henry IV l'avoit érigée en baronnie en faveur de Jacob, fils de Jean, et gentilhomme ordinaire de sa chambre.

VII. — P. 9, lig. 6.

*Flamarens... tué au combat de la porte Saint-Antoine.*

Le marquis de Flamarens avoit épousé Marie-Françoise le Hardy de la Trousse, cousine germaine de M<sup>me</sup> de Seigné. Il fut tué le second jour de ce fameux combat, le 2 juillet 1652. Mademoiselle a raconté sa mort comme on va voir :

« Le marquis de Flamarens fut tué, dont j'ens beaucoup de desplai-  
 » sir. Il estoit mon amy particulier depuis le voyage d'Orléans, où il  
 » m'avoit suivy et très-bien servy. On luy avoit predit qu'il mourroit  
 » la corde au cou, et il l'avoit dit souvent pendant le voyage ; il s'en  
 » mocquoit et le disoit comme une ridicule. Comme on alla chercher  
 » son corps, on le trouva la corde au cou en la même place où quel-  
 » ques années auparavant il avoit tué Canillac en duel. » (Ed. de  
 1730, t. II, p. 80.)

Pour M<sup>me</sup> d'Estrades, objet d'une amitié si vive et si pure, elle mourut dix ans plus tard au mois de janvier 1660. (Voy. Loret, *Muse histor.* du 28 janvier de cette année.)

La maison de Grossolles-Flamarens est de très-ancienne chevalerie, et figure parmi les plus considérables de la province de Guyenne. Notre Antoine Agesilan de Grossolles-Flamarens semble le premier qui ait porté le nom de baptême d'*Agesilan*, devenu depuis une sorte de propriété de famille, comme celui d'Agénor pour les Gramont, de Philibert pour les la Guiche, d'Armand pour les Gontaut, d'Honoré pour les Luynes, de Nompur pour les Caumont, de Cesar pour les Choiseul, de Timoléon pour les Cossé, de Victurnien pour les Rochechouart, etc. La branche des marquis de Flamarens s'étoit, vers le xiv<sup>e</sup> siècle, détachée de la tige de Grossolles ; elle a fini en 1818, avec Agesilan Joseph, arrière-petit-fils d'Antoine Agesilan ; Agesilan Joseph fit en mourant une substitution du titre de marquis de Flamarens en faveur du comte de Grossolles représentant de la branche aînée primordiale. M. le comte de Grossolles né en 1763, mort en 1837, avoit loyalement servi dans l'armée de Condé, puis avoit été député par le grand collège, de 1820 à 1824, à notre ancienne Chambre des députés. Son fils aîné, Emmanuel, aujourd'hui M. le marquis de Flamarens, est chef de nom et d'armes de la maison de Grossolles-Flamarens ; il a deux enfants. Son frère, Jules de Grossolles, aujourd'hui M. le comte de Flamarens, fait, depuis deux ans, partie du Sénat impérial.

Pour les Estrades, des cinq enfans du Maréchal, Marie Anne fut abbesse du Puy d'Orbe ; Jean François abbé de Moissac, ambassadeur à Venise et en Piémont, mourut en 1715 ; Jacques et Gabriel Joseph furent tués, le premier devant Fribourg, en 1677 ; le second à Steinkerque, en août 1692 ; Louis, l'ainé, marquis d'Estrades, maire perpétuel de Bordeaux, gouverneur de Gravelines et de Dunkerque après son père, eut un fils, Godefroy Louis, comte d'Estrades, marquis de Fouquesolles, maire perpétuel de Bordeaux, lieutenant-général, mort le 18 août 1717, quatorze jours après avoir eu la jambe emportée près de Belgrade, en Hongrie. Son fils, Louis Godefroy, marquis d'Estrades, avoit suivi son père en Hongrie, et le remplaça comme maire perpétuel de Bordeaux. Il n'eut pas d'enfans et avec lui finit la maison d'Estrades.

## CDVIII.

### LA RENOULLIERE.

*(Simon de Franceschy, sieur de la Renouilliere, puis de Villerey, marié à Anne de Turin, en fevrier 1640.)*

Marie de Berulle,  
femme de François  
de Turin, baron de  
Villeray, conseiller  
au Parlement.

Anne de Turin.

Un homme trop bien  
élevé.

Madame de Turin\*, veuve d'un maistre des Requestes, avoit deux filles : l'ainée estoit bossüe et boitteuse, mais elle avoit le visage assez beau et beaucoup d'esprit, avec une fort grande douceur. La cadette\* estoit une brune bien faite, mais qui n'avoit que cela. La mere recevoit les honnestes gens chez elle; mais on n'y veilloit point passé dix heures; quelquefois, par une grande grace, elle accordoit une demy-heure par-dessus. Il ne sçauroit aller beaucoup de gens dans une maison qu'il n'y en ayt de verveux; la Renouilliere, un pauvre cadet de Vendosmois, s'y glissa dans la foule. Il n'estoit pas mal fait, mais ce n'estoit pas un trop honneste homme\*. Son plus grand talent estoit de sçavoir tous les petits jeux dont on a jamais oüy parler, d'en inventer mesme sur-le-champ et de les jouer admirablement bien. Je ne sçay si ce fut par ce charme qu'il gaigna la plus jeune de ces filles, ou si ce fut par son train, car il avoit un gentilhomme, mais elle



s'en esprit terriblement. Ce gentilhomme, à la vérité, ne luy coustoit guères à entretenir, car ils estoient d'accord entre eux que quand l'un d'eux disneroit, il ne souperoit point, et que quand il souperoit, il ne disneroit pas le lendemain; ils logeoient dans une auberge où l'on payoit par repas; ainsy ils ne despensoient pas plus tous deux pour la nourriture qu'auroit fait un seul.

L'inclination de la fille ne se put cacher longtemps. La mere donne congé à la Renoulliere, qui pour cela ne se rebutta point; et pour faire voir à sa maistresse qu'il ne prenoit point de divertissemens et qu'il ne vouloit d'autre plaisir que celui de la voir, il s'avisa de sonner du cor toute la journée et une bonne partie de la nuit. Enfin, las de cela et pour espargner ses poumons, il menoit son valet sur le rempart, c'estoit au Marais, et luy apprit à sonner assez bien pour pouvoir sonner pour luy. Après, il loüa un grenier vis-à-vis de celui de M<sup>me</sup> de Turin, où il se tenoit des journées entieres, pour voir si la demoiselle ne trouveroit point le temps de monter à son grenier, pour se voir et se faire des signes. Cela dura six ans pour le moins. Enfin, pour se voir plus à leur aise, mais sans se parler, il gagna un M. Tamponnet (car tout le monde avoit pitié de ces pauvres amans.) dont la maison n'estoit separée de celle de M<sup>me</sup> de Turin que d'un mur de closture. Là, il entassoit du fumier contre la muraille, pour voir sa maistresse à la fenestre. Elle, de son costé, tenoit le contrevent\* de

*Ou grand volet,  
qu'elle ouvroit  
à demi, du côté du  
cabinet de sa mère.*

qui donnoit sur cette fenestre : pour plus grande seureté, elle y alloit souvent quand on disnoit, et faisoit semblant de n'avoir point d'appetit ou de se trouver mal, et luy, il luy envoyoit assez souvent une perdrix toute cuite dans un pain dont on avoit osté la mie ; cela n'estoit pas difficile, car le domestique estoit tout attendry de leurs souffrances. La fille aînée, qui estoit une fille fort raisonnable, après y avoir perdu son latin, pria plusieurs personnes de parler à sa sœur. M<sup>lle</sup> de Scudery luy parla à sa priere, et luy remonstra qu'elle n'avoit pas assez de bien pour deux, etc. La pauvre amante luy dit tant de choses de sa passion qu'elle luy fit venir les larmes aux yeux ; enfin la mere mesme, voyant qu'il n'y avoit point de remede, la laissa en Forest, chez une grand mere où elle fit exprès un voyage, afin que la Renoulliere l'espousast sans son consentement. Là, un prestre ayant refusé de les espouser, ils prirent acte, etc.

Quelques années après, le pauvre la Renoulliere mourut subitement, comme il jouoit au billard, et en disant : « Je m'en vais faire un beau coup, » il tomba mort. Elle fut surprise estrangement au cry qu'on fit, car elle estoit dans la chambre voisine, et qui pis est, grosse. Ce la Renoulliere avoit eu le malheur de tuer son oncle en düel ; il est vray que l'autre l'ayant rencontré, l'y avoit forcé ; c'estoit pour une querelle de famille. On dit que ce bel exploit estoit son epoque, et qu'il disoit tousjours : « Ce fut vers le » temps que je tûay mon oncle. »

Sa femme, dans la grande affliction qu'elle eut, s'accoutuma à prier Dieu cinq heures par jour. Sa sœur étant morte, elle vint à Paris. Son confesseur, avant le bout de l'an, luy conseilla de se remarier ; pensez qu'elle en estoit pressée. Elle pensa espouser Guepean, garçon peu accommodé ; cela se rompit. Saint-Mars\*, parent des Chabots, la rechercha ; Monsieur le prince le reconnut pour son parent, et fit la demande. La voilà mariée. Deux mois après il fallut que le mary allast en Flandres, car il avoit traité de la charge de premier gentilhomme de la chambre de Monsieur le Prince avec le chevalier de Riviere. Je ne sçay depuis ce temps-là si elle a suivi, ou si le confesseur a trouvé quelque autre remede.

Alexandre de Pié-de-Fer, marquis de Saint-Mard.

## COMMENTAIRE.

1. — P. 16, lig. 5.

*M<sup>me</sup> de Turin, veuve d'un maître des Requestes...*

Non pas d'un maître des Requêtes, mais d'un conseiller au Parlement. Des Réaux confond ici les deux frères, Philbert et François. C'est l'aîné, Philbert qui fut reçu en 1617 maître des Requêtes, et dont la femme se nommoit Marie le Picart. Ces deux Turin étoient fils de Philbert de Turin, dont l'historiette est tom. 1, p. 450. Marie de Berulle, sœur du célèbre cardinal de Berulle, mourut en 1653.

Le continuateur de Blanchard, historien des membres du Parlement, ne donne à M<sup>me</sup> de Turin, qu'une fille, Marguerite. C'est elle dont nous voyons ici les touchantes amours. Ce continuateur n'a pas jugé convenable de nommer le sieur de la Renoulliere, son premier mari, il ne mentionne que le deuxième, dont des Réaux parle également, Pierre de Pié-de-Fer, marquis ou plutôt seigneur de Saint-Mard. Mais nous avons dû nous en rapporter au Procès-verbal de la Noblesse de Champagne, dressé par l'intendant Caumartin, plutôt qu'au conti-

nuateur de Blanchard; et dans le Procès-verbal Alexandre (non Pierre) de Pié-de-Fer, seigneur de Saint-Mard, épouse Anne (non Marguerite) de Turin. — Ces Pié-de-Fer étoient une bonne et ancienne famille des environs de Troyes.

II. — P. 18, lig. 15.

*Là, un prestre ayant refusé de les espouser, ils prirent acte, etc.*

C'est-à-dire, ils déclarèrent, en présence des notaires qui les avoient amenés, qu'ils se prenoient pour mari et femme, ce dont ils requéroient acte audit notaire. (Voyez *Ferrière, Nous. introduction à la Pratique*. Paris, 1745, tom. III, p. 225.)

Dans une sentence rendue le 6 juin 1659, sur une réclamation de douaire, présentée par Anne de Turin, devenue marquise de Saint-Mard, il est parlé d'un contrat de mariage fait le 10 février 1640, sans doute quelque temps avant la prise d'acte dont il est ici question. On y voit aussi qu'Anne de Turin, veuve de feu messire Simon de Franceschy, vivant chevalier, marquis de Villerets, étoit demeurée tutrice de deux enfants nés de son premier mariage, dont l'aîné se nommoit François-Joseph de Franceschy.

---

## CDIX.

### MONTCHAL.

*(Jean-Pierre de Montchal sieur de la Grange, marié à Françoise d'Alesso ; mort en 1653.)*

Montchal est frere de ce Montchal \* qui estoit suffragant de M. le cardinal de la Valette dans l'archevesché de Toulouse ; je pense qu'il avoit esté son precepteur, et après la mort de ce cardinal il fut fait archevesque de Toulouse. Nous parlerons de luy dans les Memoires de la Regence. Ce prelat trouva moyen de faire son cadet conseiller au Grand conseil ; avec cette charge, il espousa M<sup>lle</sup> Dalesso, sœur d'un conseiller au Parlement \* ; puis il se fit maistre des Requestes. Son frere estant devenu archevesque luy donnoit beaucoup tous les ans. Au bout de quelques années de mariage, sa femme meurt sans enfans et, gagnée par des cagots de moines qui haïssoient l'archevesque de Toulouse, elle luy fit tout du pis qu'elle put dans son testament. Il se remaria, durant le blocus de Paris, avec la fille de feu du Pré \*, maistre des Requestes, et en eut quarante mille escus, quoyqu'on dist qu'il devoit une bonne partie de sa charge ; mais je pense qu'on

Charles de M., archevesque de T. en 1627, mort en août 1651, auteur de *Memoires*.

François d'Alesso, Conseiller en 1638 ; mort en 1653.

Elisabeth du Pré, fille de Barthelémy du P., maître des Requestes en 1631.

considera son frere, qui alors estoit le premier homme du Clergé ; d'ailleurs il n'estoit pas mal fait de sa personne.

Comme s'il n'eust esté predestiné à n'espouser que des dévotes, la seconde estoit encore pis que la première. De la maison de sa mere elle en avoit fait une espece de convent ; elle n'appelloit ses servantes que sœur Marie, sœur Jeanne, etc. La cloche sonnoit aussy souvent que dans un monastere, et l'on y avoit mesme ses heures de recreation <sup>1</sup> ; avec cela elle communioit quatre fois la sepmaine. Durant ses accordailles, quoyque Montchal se fust mis à genoux devant elle pour la prier de mettre un ruban de couleur, il n'en put jamais venir à bout. Par grande debausche, elle mit un ruban noir à ses moustaches\*. Elle soustenoit que celles qui avoient des boucles, des mouches et de la poudre, estoient damnées. M. de Toulouse fit la nopce, et ces dévots gasterent en un jour plus de vivres qu'il n'en falloit pour faire subsister dix pauvres familles durant le siège. Quand il fallut se coucher, il y eut bien des ceremonies. On eut grand soing de cacher le marié, car si elle l'eust veû, elle n'eust jamais permis qu'on eust desfait une espingle de sa coiffure : il estoit sur une chaise de paille derrière un des battans de la cheminée, car c'estoit une cheminée qui se fermoit l'esté. On parla de la mettre au liet. « Maman, » dit-elle, « il faut

Mèches pendantes  
de cheveux.

<sup>1</sup> Un M. Robert, homme accommodé, en avoit fait de mesme et encore pis ; car, outre tout cela, ses enfans et ses valets tout mangeoit à une mesme table, et chacun avoit sa portion congrüe.

» que je prie Dieu, et dedans la chapelle ; je suis  
» en trop grand peril pour y manquer. » Notez que  
c'estoit une fille de vingt ans. Pour aller à cette cha-  
pelle, il falloit passer pardevant la cachette du ma-  
rié ; les femmes le couvrirent. Elle pria Dieu lon-  
guement ; luy cependant se deshabilla dans la ruelle  
du lict. Quand elle fut revenue : « Ma fille, couchez-  
» vous donc. — Maman, j'ay trop froid aux piez. »  
Elle se chauffe tout à son aise. Les femmes, lasses  
de toutes ses grimaces, luy demanderent si elle ne se  
vouloit jamais coucher. « J'ay encore froid, » dit-  
elle. Enfin, quand Dieu voulut, on la mit au lict.  
Elle n'y est pas plus tost, que voylà le marié qui s'y  
met aussy. La pucelle fait un cry et se jette dans la  
place et luy après. La mere parla des grosses dents,  
et la fit remettre au lict. Cette farouche fut grosse au  
bout de trois sepmaines.

Le mary, qui s'estoit desjà mal trouvé des moines,  
tascha de l'en desbarasser : elle eut quelque peine à  
se conserver son grand directeur de conscience. De-  
puis il trouva moyen de faire mettre ce moine en pri-  
son, car il gastoit la mere et la fille : elle en jetta feu  
et flamme, mais il fallut s'appaiser enfin.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 22, lig. 15.

*Elle mit un ruban noir à ses moustaches.*

Ce mot avoit déjà l'acception qu'il conserve encore. « Mais, » dit  
Furetiere, « il se dit aussi des cheveux que l'on laisse croistre et pen-

» dre à costé des jouës. Les femmes ont des moustaches bouclées qui  
» leur pendent le long des jouës jusque sur le sein. On faisoit la guerre  
» aux servantes et aux bourgeois quand elles portoient des *moustaches*  
» comme des demoiselles. »

## II. — Fin.

Les Montchal paroissent avoir fini avec le fils de notre Jean-Pierre. Ce fils, conseiller au Parlement, ne laissa qu'une fille qui transporta les biens de la famille dans celle de son mari Honoré Barentin, maître des Requêtes et intendant de Dunkerque.

Pour Françoise d'Alesso, elle descendoit à la quatrième génération de Brigitte Marsotille, sœur de saint François-de-Paule. Son grand-pere, Jean d'Alesso, sieur de Lezeau et d'Eragny, mort en 1542, avoit épousé Marie de la Saussaye, nièce de Jean de Morvilliers, évêque d'Orléans et garde des sceaux de France; Marie étoit une des arrière-grand'tantes du célèbre antiquaire M. de la Saussaye, aujourd'hui recteur universitaire de l'Académie de Lyon.

---



CDX.

MADAME DE MARANSIN.

*(Elisabeth de Couvert-Sottevast, mariée à Henry de Chivray comte de Maransin.)*

Un gentilhomme de Normandie, nommé Sotteval\*, de la maison de Couvert, estoit riche, mais mauvais ménager. Sa femme\* se fit separer de biens, et elle-mesme depensa plus de cent mille livres à plaider pour un meschant ruisseau qu'un voisin avoit destourné de quatre pas; et, qui pis est, elle fit battre contre ce gentilhomme et un de ses amys deux filz qu'elle avoit qui estoient ses seuls enfans. Ils en sortirent assez bien.

Guillaume de Couvert, sieur de Sottevast.

Elisabeth de Saint-Simon-Courtaumer fille d'Arthur de S. sieur de S. Mère-Eglise.

A propos de ces deux enfans, on conte une chose assez estrange. En faisant un plan\*, elle dit: « Voylà » un arbre pour mon aîné et un autre pour mon ca- » det. » C'estoient deux petits enfans. L'arbre de l'aîné devint bossû, mais il se conserva verd et vigoureux; l'autre devint beau, grand et droit, mais il se seicha et mourut; un petit surgeon demeura. L'aîné\*, effectivement, eut la taille gastée, mais il se porta bien du reste. Le cadet, nommé Auderville, qui estoit bien fait, mourut de la petite verolle trois

Une plantation.

Jean-Antoine de C. Sottevast, sieur de Coulons, puis d'Auderville.

Jacqueline de Thioult  
du Vaissieu, femme  
de Jeann, sieur de  
Blagny.

La mère des Sotte-  
vast.

Anne de Chaumont-  
Quitry, femme de  
Jacques de Carbon-  
nel, sieur de Chas-  
seguay.

M<sup>me</sup> de Blagny.

mois après avoir espousé la fille unique d'une ma-  
dame de Blagny\*, et laissa sa femme grosse d'une  
petite fille. Ils estoient tous de la Religion. La mere\*  
morte, l'aisné, nommé Sotteval, se fait catholique.  
La jeune veuve est recherchée de beaucoup de gens,  
et entre autres d'un monsieur de Maransin, cadet du  
marquis de la Barre-Chivray, d'Anjou, dont la grand  
mere, appelée M<sup>me</sup> de Chasseguay\*, estoit voisine  
de cette madame de Blagny, mere de cette jeune  
veuve. Justement huict ans après la mort de son  
mary, M<sup>me</sup> d'Auderville meurt aussy de la petite ve-  
rolle, à l'âge de vingt-six ans. Voylà Sotteval tuteur.  
La grand mere\*, qui mouroit de peur qu'on ne fist  
sa petite-fille catholique et peut-estre religieuse,  
ayant desjà esté condamnée à la représenter, se veut  
sauver en Angleterre. Dans ce voyage, elle pensa  
perdre celle pour qui elle se donnoit tant de peine,  
car cette petite, en allant au Mont-Saint-Michel,  
tomba dans une de ces lacunes<sup>1</sup>, où l'eau s'arreste  
quand la marée s'en retourne. Par curiosité, la grand  
mere avoit voulu passer par là. Ce ne fut pas tout ;  
s'estant embarquées dans la premiere barque qu'on  
rencontra, il se trouva que, pour avoir esté trop long-  
temps à l'air, elle fit eau au bout d'une heure. Les  
voylà donc contraintes de relascher et de s'en retour-  
ner à Blagny, car il y avoit des gens sur la coste  
pour les prendre.

En ce temps-là, Maransin s'engagea dans la re-

<sup>1</sup> Mot ajouté, puis biffé : de sables.

cherche de cette petite. Une demoiselle de M<sup>me</sup> de Chasseguay luy avoit escrit, incontinent après la mort de M<sup>me</sup> d'Auderville, qu'il devroit penser à la fille, au défaut de la mere ; mais personne ne le luy avoit conseillé, parce que ce n'estoit qu'un enfant de huit à neuf ans. Il alla donc à Lerida, avec son frere \* qui commandoit l'artillerie, dont il estoit lieutenant-general ; c'estoit quand le comte d'Harcourt assiégeoit cette place \*. Au retour, il s'offre à M<sup>me</sup> de Blagny, qui le reçoit volontiers ; car vous diriez qu'elle n'a cherché qu'à se descharger de sa petite-fille qui aura dix ou douze mille livres de rente en fonds de terre, sans les cinq ou six qu'elle luy destine ; mais, comme vous verrez par la suite, c'estoit une sotte qui prenoit un sot pour un galant homme ; c'est un dadais qui n'avoit rien de bon que la jeunesse et la noblesse. Elle pouvoit se mettre en lieu seur et, dans le temps, elle eust fait consentir le tuteur mesme à la marier à une personne de la Religion, et à un des meilleurs partys ; car, comme j'ay desjà dit, la petite fille estoit riche et de bon lieu, et mesme elle estoit jolie. Dans le dessein de la donner à Maransin, M<sup>me</sup> de Blagny part pour se retirer à Geneve, par le conseil de ses amys et des conseillers huguenots du parlement de Paris, qui luy donnerent avis qu'on luy osteroit sa petite-fille. Elle fait semblant d'aller chez une voisine. Sotteval est averty du dessein deux heures après ; il ne le voulut pas croire : il avoit dans sa teste qu'elle se vouloit retirer en Angleterre. Elle a donc tout le loisir d'aller à la

Anne de Chivray,  
marquis de la Barre.

De mai à nov. 1646.

Barre, en Anjou ; de là, elle se fit accompagner par quarante gentilshommes jusques vers Orléans. Maransin seul l'accompagna jusqu'à Dijon ; quelque temps après, il l'alla trouver à Geneve et y fit plusieurs voyages<sup>1</sup>.

Quand la fille eut douze ans, Maransin l'espousa à Geneve, nonobstant plusieurs arrests de defense, et sans articles ny contract de mariage. Depuis, il fit faire des articles, mais dattéz huit jours après la celebration du mariage, sans luy donner de douaire, mais seulement un dueil, à la mode du pays. Voylà un vray mariage de *gens des Vignes*<sup>2</sup>. On plaide : le mariage est déclaré valablement contracté, et la grand mere condamnée à six mille livres d'amende\*.

Sans doute pour s'être passée de l'agrement du tuteur.

Depuis cet arrest, Maransin fit venir un tireur d'armes et tout le jour ne faisoit autre chose qu'escrimer. La petite fut mise chez moy en sequestre : car ma femme, qui se trouva par curiosité à l'au-

<sup>1</sup> Bougis, dez lors mareschal-de-camp, comme normand eut avis de cette heritiere ; il employe Ruvigny, et trouve moyen d'avoir des lettres du Cardinal à M<sup>me</sup> de Blagny, par laquelle Son Eminence promettoit à cette femme sa protection, si elle vouloit revenir. Cependant Bougis voltigeoit de Chambéry à Turin, et de Turin à Chambéry. La grand mere, avertie de cela, se tenoit fort sur ses gardes. Un gentilhomme de Normandie, nommé Endreville, qui estoit un party assez sortable, se mit aussy sur les rangs ; il envoya à Geneve un gentilhomme des amys de M<sup>me</sup> de Blagny, pour luy conseiller\* de se retirer en Suisse, etc. Cet homme ne s'expliqua pas bien : elle craignit que ce ne fust un homme gagné, et qui estoit venu là pour les demander à la seigneurie, comme des sujettes du Roy. Elles partent : les voylà en Suisse. Elles y furent quelque temps, jusqu'à ce que la petite eust douze ans.

Il semble qu'il eût fallu : Pour la detourner.

<sup>2</sup> *Mots biffés* : Faute d'argent il fallut revenir à la Barre.

dience, s'offrit charitablement à la recevoir : tout le reste estoit suspect à l'une ou à l'autre des parties. Enfin, le tuteur, pour de l'argent, consentit à laisser recelebrer le mariage. La petite dame est devenue grande et bien faite. Je ne sçay si en son âme elle est fort satisfaite du choix de sa grand mere.

## COMMENTAIRE.

## I. — P. 25, lig. 21.

*L'ainé effectivement... se porta bien.*

Jean Antoine de Couvert, sieur de Coulons après la mort de son frère Auderville, continua la descendance. De lui vient Raoul de Couvert, seigneur et patron de Coulons, Auderville et Sainte-Croix-Grant-homme, gouverneur de Bayeux comme son fils et son petit-fils. Cette honorable famille existe encore.

## II. — P. 26, lig. 18.

*Cette petite... tomba dans une de ces lacunes, où l'eau s'arreste...*

Le mot *lagune*, qu'on emploieroit aujourd'hui, n'étoit pas encore usité. Il ne date que du xviii<sup>e</sup> siècle. Ni Furetiere ni Richelet ne l'ont donné.

## III. — P. 27, lig. penultième.

*Il avoit dans sa teste qu'elle se vouloit retirer en Angleterre.*

Il faut entendre ici que Sotteval, en apprenant le départ de M<sup>me</sup> de Blagny par la route d'Anjou, ne put croire qu'elle voulût s'enfuir, car il pensoit que dans ce cas, elle eût pris la route de Calais. Cette historiette est assez mal racontée, sauf mon respect pour des Réaux : mais elle offre un nouvel exemple de la Course à l'héritière, si commune au xvii<sup>e</sup> siècle.

IV. — P. 28, note 1<sup>re</sup>.*Bougis voltigeoit de Chambery à Turin...*

Le marquis de Bougy, dont il est ici parlé, semble avoir épousé en 1654 une demoiselle Julie de Callonge, et l'épousa effectivement, car son fils, Jean-Jacques, Reverend de Bougy, prit le titre de marquis de Calonges.

Ce brave et hardy gentilhomme  
Que marquis de Bougy l'on nomme,  
Homme de reputation,  
Et qui jadis, sous Gassion,  
(Un des plus vaillans de la terre),  
Aprit le mestier de la guerre,  
Faisant ceder Mars à l'amour  
Doit épouser au premier jour  
Une pucelle assez polie  
Portant le beau nom de Julie,  
Nom illustre, nom glorieux.  
Mais pour la conoistre un peu mieux,  
C'est l'aimable et sage Callonge,  
Fille qui n'est pas de Saintonge...  
Mais d'une maison noble et grande  
De Gascogne, près de Marmande,  
Ayant, dit-on, beaucoup de bien,  
Et des vertus jusqu'à très bien.  
Or, comme il est de Normandie,  
Il est droit que je m'estudie  
A faire honneste mention  
Des hommes de ma nation  
Qui par leur esprit, leur courage  
Se sont acquis quelque avantage.

(LORET, *Muse* du 14 fevrier 1654.)

## V. — P. 28, lig. 10.

*Sans luy donner de douaire, mais seulement un dueil, à la mode du pays.*

Voilà une mode genevoise assez curieuse : c'est là qu'on pouvoit regarder les billets de mariage comme billets d'enterrement. Chez les gens d'une certaine qualité, le dueil étoit alors en France un objet de grande dépense ; souvent même on stipuloit dans les conventions de mariage que le dueil des grands parens qui faisoient le contrat, ne seroit pas compris dans le douaire, et qu'il seroit considéré comme un supplément de bagues et joyaux, ou corbeille de noces.

## CDXI.

### MADAME DE LANQUETOT.

*(Genevieve de Moy, veuve de Claude Bretel sieur de Lanquetot ; remariée 30 avril 1657, à Charles Gruin sieur des Bordes ; morte 26 janvier 1665.)*

Un vieux gentilhomme normand qui estoit premier maistre-d'hostel de la Reyne-mere, nommé M. de Lanquetot, s'avisa de se remarier avec une jeune fille bien faite ; il mourut bientost après. Elle vint à Paris, il y a plus de trois ans, pour s'y marier, lasse de demeurer à la province. Un de ses parens luy propose un maistre des Requestes, nommé Ardier-Vaugelé \*, frere de feu M<sup>me</sup> Fieubet et de M<sup>me</sup> des Hameaux \*, femme riche et qui voit bien du monde ; que c'estoit le vray moyen de se bien divertir : elle y consent. Ardier la voit ; on signe des articles. Le lendemain l'abbé du Tot, normand, qui estoit devenu l'ainé de sa maison depuis peu, alla voir cette madame de Lanquetot : or il avoit esté amoureux d'elle avant qu'elle fust mariée ; on dit mesme qu'il s'estoit voulu tuer pour l'amour d'elle : il luy dit qu'elle avoit eu raison de venir à Paris. « Oüy, » dit-elle, « et pour y demeurer de meilleure grace, » je me marie ; les articles sont signez. » Elle n'eut pas plustost dit cela, que cet homme tombe esvanoüy.

Raimond Ardier,  
sieur de Vaugelay.

Suzanne Ardier,  
femme de Nicolas des  
II., 1<sup>er</sup> président en  
la cour des Aides.

Vaugelé.

M<sup>me</sup> Tardif.

On le secourt, il revient et luy dit qu'il estoit bien malheureux, puisqu'à cette heure il se trouvoit en estat de l'espouser si elle vouloit. Au mesme temps elle ouyt dire que Vaugelé estoit une espece de fou, et on luy disoit vray ; dans cet embarras elle se met dans un convent. M<sup>me</sup> des Hameaux<sup>1</sup> cherchoit à marier ce garçon \*, à cause qu'il estoit espris de la veuve d'un payeur des rentes, belle femme, mais qui n'avoit guères de bien et dont le mary estoit mort insolvable ; elle s'appelle Tardif. Elle et Vaugelé logeoient en mesme logis. Il disoit que c'estoit une femme bien composée, saine ; en un mot, un *beau vaisseau* pour avoir lignée. Elle pretendoit qu'il luy avoit promis, en presence du Saint-Sacrement, de l'espouser, et on dit qu'elle en avoit fait avertir M<sup>me</sup> de Lanquetot. M<sup>me</sup> des Hameaux dit ce qu'elle sçavoit de M<sup>me</sup> Tardif ; l'autre\* respondit que les Ardiers faisoient les entendus, mais que leur grand pere n'estoit qu'un pauvre apoticaire d'Issoire ; elle adjoustoit quelque chose de M<sup>me</sup> des Hameaux. Vaugelé alla trouver le confesseur de cette femme, et luy dit : « Mon pere, qu'elle redouble si elle veut mes » chaisnes et mes fers, mais qu'elle ne parle point de » ma sœur des Hameaux ; car, parbleu, c'est ma » reyne, c'est ma souveraine<sup>2</sup>. » Il y eut des gens de

<sup>1</sup> Cette dame dit quelquefois de bonnes choses : elle alla dire à M<sup>me</sup> de Longueville que, depuis la bataille de *Lepan*, il ne s'estoit rien fait de si beau que la bataille de Rocroy.

A M<sup>me</sup> Tardif.

<sup>2</sup> Il escrivit une belle lettre à son accordée\* ; mais, comme cela ne réussit pas trop bien, il fit donner une assignation à la belle.



la Cour qui firent des railleries de luy. « Je leur » apprendray bien à vivre, » disoit-il, « ils ont esté » dire que j'estois chauve » (sur cela il ostoit sa calotte). « Voyez s'il y a plus riche toison. Si je ne la » faisois tondre toutes les sepmaines, j'aurois des maux » de teste insupportables. » Ils avoient dit aussy qu'il püoit, qu'il avoit des cauterres, et qu'il estoit fou. « Avec trois doits de parchemin \*, » disoit-il, « je leur » feray voir que quand ils sont dans la cour du » Louvre je suis dans le cabinet <sup>1</sup>. »

Une assignation.

Autrefois luy et Cottin \* apprenoient par cœur des reparties pour se faire valoir l'un l'autre dans les compagnies où ils alloient. Ce Cottin est un bon Phebus. Une fois en preschant, du temps que le cardinal de Richelieu avoit si fort la comedie en teste, il dit : « Quand Jesus-Christ acheva sur le *theatre* » de la croix la *piece* de nostre salut, etc. »

Charles Cottin, aumônier du Roi, de l'Académie française mort en 1682.

Un an après, quelqu'un reparla à Vaugelé de cette madame de Lanquetot : « Voire, » dit-il, « elle » est grosse des œuvres de l'abbé du Tot ; ils vont » declarer leur mariage. » Cela fut rapporté à cette femme, qui ne voulut plus souffrir l'abbé du Tot. Un jour il y alla qu'il s'estoit fait saigner : « Dittes-luy » que je ne l'importuneray plus. » Elle ne le voulut pas laisser entrer. Il estoit en chaise et sans laquais ; il se fait porter aux Carmes deschaussez \* ; puis, un

Rue de Vaugirard, aujourd'hui maison des Carmes.

<sup>1</sup> Une fois que le printemps fut fort froid, Vaugelé disoit : « Ce » temps-là empesche toutes les belles productions. — En effect, » dit M<sup>me</sup> Nolet \*, « les arbres ne fleurissent point. — J'entens parler, » dit-il gravement, « des productions de l'esprit. »

Anne Margonne, fille du receveur-general de Soissons et d'Anne du Pejet de Pémense.

peu plus loing : « J'attens quelqu'un , allez-vous-en » disner. » Après il desfait sa ligature. Les porteurs le trouvent tout en sang, et ils le portent viste chez luy : ce n'estoit pas loing. Son valet de chambre eut l'esprit d'aller prier une dame des amies de M<sup>me</sup> de Lanquetot de luy venir commander de sa part de ne pas mourir. Depuis, cette femme fut touchée, puis elle s'en repentit ; enfin, la grande depense la charmant, elle espousa, l'esté dernier, des Bordes-Groüin homme veuf, filz du maistre de la *Pomme de Pin*, cabaret auprès du Palais ; il est fort riche.

## COMMENTAIRE.

## I. — P. 31, lig. 13.

*Ardier Vaugelè, frere de feu M<sup>me</sup> Fieubet et de M<sup>me</sup> des Hameaux.*

Raimond Ardier, sieur de Vaugeley, avoit d'abord été conseiller au parlement de Toulouse en 1632, puis maître des Requêtes le 13 juillet 1638. Il étoit fils de Paul Ardier, sieur de Beauregard, trésorier de l'Epargne, et frère d'Anne Ardier, mariée à Gaspard Fieubet, trésorier de l'Epargne. Il y a contre cette M<sup>me</sup> Fieubet un couplet qui laisse une idée peu favorable de ses charmes :

Dis-moy donc, Fontrailles,  
As-tu jamais veü marmouset,  
Ny visage qui vaille  
La Fieubet?  
Pilou luy cede,  
Elle possède  
Tout ce que le diable a de laid.

(Collection Maurepas, t. XXII, p. 15.)

## II. — P. 34, lig. 9.

*Elle espousa, l'esté dernier, des Bordes-Groüin..., filz du maistre de la Pomme de Pin.*

Le fameux cabaret de la *Pomme du Pin* étoit à l'extrémité du pont Notre-Dame, vers le Palais. Dans les *Visions du Pèlerin du Parnasse*,

Paris, J. Gosselin, 1635, on lit : « *La Pomme du Pin*, sur le pont » Nostre-Dame, qui commence néantmoins à décheoir du credit qu'elle » avoit le temps passé. — Si vous avez nouvelle que la presse soit à » la *Pomme du Pin*, prenez la peine de vous transporter au *Petit* » *Diable*. »

Il est probable que le renom de la *Pomme du Pin* aura fait adopter la même enseigne par d'autres cabarets. De là quelque incertitude sur le lieu de la véritable. Le texte qu'on vient de citer, d'accord avec les *Tracas de Paris* en vers burlesques, de Colletet, doit pourtant nous indiquer l'ancien et illustre cabaret de la *Pomme du Pin* à l'extrémité du pont Notre-Dame. Il paroît que les *salons*, comme disent les cabaretiers de notre temps, s'étendoient tout le long de la rue de la *Lanterne*, jusqu'au près de l'ancienne église de la Magdelaine.

Crenet tenoit la *Pomme du Pin* en 1665, date de la 3<sup>e</sup> satire de Despreaux. C'étoit un des successeurs de « honorable homme Philippe Gruyn, » dont le fils, Charles G. sieur des Bordes et de Nouzieres, étant devenu excessivement riche, par l'effet des traités auxquels il avoit pris part, épousa en secondes noces notre M<sup>me</sup> de Lanquetot. « Les Groyn, » dit le *Catalogue des Partisans*, 1649, « frères » et filz du maistre du cabaret de la *Pomme du Pin*, à force de pillages qu'ils ont faits dans la subsistance, lors de l'establisement » d'icelle, ont acquis de grands biens et possèdent des charges de » finance très-considérables. »

Charles Gruyn fit construire, dans l'île Saint-Louis, une charmante maison successivement habitée par le célèbre comte de Lauzun, la marquise de Richelieu, le président Ogier, le marquis de Tessé, M. de Pinodan, et enfin M. le baron Jérôme Pichon, qui lui a rendu tout son ancien lustre et l'a meublée avec le goût le plus exquis. C'est peut-être à Paris la seule maison qui donne encore une idée de l'habitation d'un homme de qualité au xvii<sup>e</sup> siècle. On distingue sur les plafonds et sur les plaques de cheminée les armes de M<sup>lle</sup> de Moy, M<sup>me</sup> de Lanquetot, et son chiffre enlacé à celui de Gruyn. Dans l'acte du second mariage de Charles Gruyn, il est dit que la nouvelle épouse aura pour demeure « la maison que le futur epoux faisoit construire en l'isle » Nostre-Dame, sur le quay, regardant le quay Saint-Paul. » On ajoute qu'il n'y aura pas de communauté entre eux, précaution fort utile pour les traitans, et qui permit à M<sup>me</sup> des Bordes d'acheter, l'année suivante, la baronnie de Preaux en Normandie, pour la somme de huit cent mille livres, que l'on put sauver de la déconfiture de des Bordes, à la suite du procès Fouquet.

## CDXII.

### LE PETIT SCARRON.

*Paul Scarron, né à Paris vers 1610, fils de Paul S., conseiller au Parlement mort en 1643, et de Gabrielle Huguette sa première femme, morte en octobre 1652.)*

*Epître au Roy, 1642,  
et ailleurs.*

Le petit Scarron, qui s'est surnommé luy-mesme câ-de-jatte \*, est filz de Paul Scarron, conseiller à la Grand Chambre, qu'on appelloit Scarron l'Apostre, parce qu'il citoit tousjours saint Paul. C'estoit un original que ce bonhomme, comme on voit dans le factum burlesque que le petit Scarron a fait contre sa belle-mere, qui est, peut-estre, la meilleure piece qu'il ayt fait en prose.

*La suite ne prouve  
rien de pareil.*

Le petit Scarron a tousjours eu de l'inclination à la poésie, dansoit des ballets et estoit de la plus belle humeur du monde, quand un charlatan, voulant le guerir d'une maladie de garçon, luy donna une drogue qui le rendit perclus de tous ses membres, à la langue près et quelque autre partie que vous entendez bien; au moins, par la suite, vous verrez qu'il y a lieu de le croire\*. Il est depuis cela dans une chaise couverte par le dessus, et il n'a de mouvement libre que celui des doigts, dont il tient un

petit baston pour se gratter ; vous pouvez croire qu'il n'est pas autrement ajusté en galant. Cela ne l'empesche pas de bouffonner, quoyqu'il ne soit quasy jamais sans douleur, et c'est peut-estre une des merveilles de nostre siecle, qu'un homme en cet estat-là et pauvre puisse rire comme il fait <sup>1</sup>.

Il a fait pis, car il s'est marié. Il disoit à Girault \*, à qui il a donné une prébende du Mans qu'il avoit :

« Trouvez-moy une femme qui se soit mal gouvernée, afin que je la puisse appeller putain sans qu'elle s'en plaigne. » Girault luy enseigna un jour la demoiselle de la mere de M<sup>me</sup> de la Fayette. Cette fille avoit eu un enfant, et n'avoit jamais voulu poursuivre un escuyer qui le luy avoit fait ; mais nostre homme n'en fit que rire. Depuis il traitta avec Girault de sa prebende, et, dans la pensée d'aller en Amerique, où il croyoit restablir sa santé, il espousa une fille de treize ans\*, fille<sup>2</sup> d'un filz d'Aubigny l'historien<sup>3</sup>. Cet homme, pour s'estre marié contre le gré de son pere, fut desherité ; il alla aux Indes, ne sçachant que faire, et je pense que cette fille y est née<sup>4</sup>. Scarron changea d'avis et n'alla point

Le factotum de Menage (*Fon. Hist. de Menage.*)

Françoise d'Aulagnac, née en 1635.

<sup>1</sup> Par amitié, tout gueux qu'il estoit, il avoit assisté Celeste de Palaiseau, fille de qualité ; elle perdit son procez contre Roger \*, qui luy avoit fait un enfant ; il la logea jusqu'à ce qu'elle se fust retirée dans un convent.

Sans doute le mari de M<sup>me</sup> Roger. *Histor.*, t. vi, p. 119.

<sup>2</sup> *Mot biffé* : D'un Surineau, filz d'Aubigny...

<sup>3</sup> Ce Surineau tua sa femme pour sa vie scandaluse. *Biffé* : Ce Surineau avoit tué sa premiere femme, à Niort, avec son galant, après en avoir bien souffert d'autres ; en suite il se maria.

<sup>4</sup> Pour le voir, il fallut qu'elle se baissast jusqu'à se mettre à genoux.

dans l'Amérique<sup>1</sup>. Une fois il disoit à sa femme :  
 « Avant que nous nous fussions ce que nous nous  
 » sommes, qui n'est pas grand chose, etc.<sup>2</sup> » Elle  
 n'avoit rien : ses cousins d'Aubigny se mirent en  
 pension chez elle\*. Depuis, le procureur general  
 Fouquet, qui est aussy surintendant, luy a donné  
 pension ; cet homme aime les vers burlesques.

Quelquefois il eschappe de plaisantes choses à

Elle semble n'avoir  
 en de parens que  
 son frere.

<sup>1</sup> Cela luy cousta trois mille livres qu'il avoit mises dans la société ;  
 et voyant que la chose alloit mal, il n'alla point, etc.

<sup>2</sup> Il disoit qu'il s'estoit marié pour avoir compagnie, qu'autrement  
 on ne le viendroit point voir. En effect , sa femme est devenue fort  
 aimable. Il a dit aussy qu'il croyoit en se mariant faire revoquer la  
 donation qu'il fit de son bien à ses parens ; mais il faut donc que  
 quelqu'un fasse des enfans à sa femme. Or, depuis, il a trouvé moyen  
 de retirer ou le tout ou partie du bien qu'il avoit donné à ses parens ;  
 il y avoit à cela une mestairie auprès d'Amboise ; il en parle à M. Nu-  
 blé, advocat, homme d'esprit et de probité, de qui il disoit en une  
 epistre au feu premier president de Bellievre : « Je ne vous connois  
 » point, mais M. Nublé, *quo non Catonior alter*, m'a dit tant de bien  
 » de vous\*, etc. » Scarron luy dit qu'il estimoit cet heritage quatre  
 mille escus, mais que ses parens ne luy en vouloient donner que trois.  
 Nublé dit qu'il le vouloit bien, sa vetie dessus. Il va au pays : aux va-  
 cations, on luy dit que ce bien-là valoit bien cinq mille escus, il fait  
 mettre cinq mille escus dans le contrat au lieu de quatre. Les parens,  
 qui n'en vouloient donner que trois, l'ont retiré par retrait lignager\*.

Epistre dédicatoire  
 des *Oeuvres*, in-4o  
 1645.

C'est à-dire : l'ont  
 racheté au prix de  
 5,000 ecus.

M<sup>me</sup> Scarron a dit à ceux qui luy demandoient pourquoy elle avoit  
 espousé cet homme : » J'ay mieux aimé l'espouser qu'un convent. »  
 Elle estoit chez M<sup>me</sup> de Nucillan, mere de M<sup>me</sup> de Navailles, qui, quoy-  
 que sa parente, la laissoit toute nue. L'avarice de cette vieille estoit  
 telle que, pour tout feu dans sa chambre, il n'y avoit qu'un brazier :  
 on se chauffoit à l'entour. Scarron, logé en mesme logis, offrit de don-  
 ner quelque chose pour faire cette petite d'Aubigny religieuse ; enfin  
 il s'avisa de l'espouser. Un jour donc il luy dit : « Mademoiselle, je ne  
 » veux plus vous rien donner pour vous cloister. » Elle fit un grand cry.  
 « Attendez, c'est que je vous veux espouser : mes gens me font  
 » enrager, etc. »

Scarron ; mais ce n'est pas souvent. Il veut tousjours estre plaisant, et c'est le moyen de ne l'estre guères. Il fait des comedies, des nouvelles, des gazettes burlesques, enfin tout ce dont il croit tirer de l'argent. Dans une gazette burlesque, il s'avisa de mettre qu'un homme sans nom estoit arrivé le vendredy, s'estoit habillé à la friperie, et le samedi s'estoit marié ; qu'il pouvoit dire : *Veni, vidi, vici* ; mais qu'on ne sçavoit si la victoire avoit esté sanglante. Or, en ce mesme jour, la Fayette, toutes choses estant conclües dez Limoges par son oncle qui en est évesque \*, estoit venü icy et avoit espousé M<sup>lle</sup> de la Vergne. Le lendemain, quelqu'un, pour rire, dit que c'estoit la Fayette et sa maistresse. Dans la gazette suivante, Scarron s'excusa, et en escrivit une grande lettre à Menage, qui, estourdiment, l'alla lire à M<sup>lle</sup> de la Vergne, et il se trouva qu'elle n'en avoit pas oüy parler.

François Mottié de la Fayette, évêque de L., de 1527 à 1676.

Il y a des endroits plaisans dans ses OEuvres, comme :

Ce n'est que maroquin perdu  
Que les livres que l'on deslie, etc.

Dans une epistre dedicatoire au Coadjuteur, il disoit : « Tenez-vous bien, je m'en vais vous loüer <sup>1</sup>. »

Pendant, tout miserable qu'est Scarron, il a ses flatteurs, comme Diogene avoit ses parasites ; sa femme est bien venue partout ; jusques icy on croit

<sup>1</sup> Il y a un proverbe qui dit : Tenez-vous bien, je m'en vais vous peindre.

qu'elle n'a point fait le saut. Il a souffert que beaucoup de gens y ayent porté de quoy faire bonne chere; une fois le comte du Lude, un peu brusquement, en voulut faire de mesme. Il mangea bien avec le mary, mais la femme se tint dans sa chambre. Villarseaux s'y attache, et le mary se moque de ceux qui ont voulu luy en donner tout doucement quelque soupçon<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Scarron mourut vers l'automne de 1660. Sa femme l'avoit fait résoudre à se confesser, etc.; d'Elbene et le mareschal d'Albret luy dirent qu'il se mocquoit; il se porta mieux. Depuis il retomba et sauva les apparences.

Ces mots sont incertains.

— Elle s'est retirée dans un convent pour n'estre à charge à personne; quoyque [de] bon cœur\* Franquetot son amie l'eust voulu retirer chez elle; mais l'autre a considéré qu'elle n'est pas assez accommodée pour cela.

Au coin des rues des Minimes et des Tournelles.

— S'estant mise à la Charité des Femmes, vers la Place-Royale\*, par le crédit de la mareschalle d'Aumont, qui y a une chambre meublée qu'elle luy presta, la Mareschalle luy envoya au commencement tout ce dont elle avoit besoin, jusqu'à des habits; mais elle le fit sçavoir à tant de gens, qu'enfin la veuve s'en lassa et un jour luy renvoya par une charette le bois qu'elle avoit fait descharger dans la cour du convent. Aussytost, sa pension fut réglée, et elle paya. On sçaura qui luy en a donné l'argent. Les Religieuses disent qu'elle voit furieusement de gens et que cela ne les accomode pas.

— J'oubliois qu'elle fut ce printemps avec Ninon et Villarseaux dans le Vexin, à une lieüe de la maison de M<sup>me</sup> de Villarseaux, femme de leur galant. Il sembloit qu'elle allast la morguer.

— Depuis, on a trouvé moyen de luy faire avoir une pension de la Reyne-mere, de 2500 ou 3000 livres. Elle vit de cela, a une petite maison et s'habille modestement. Villarseaux y va tousjours, mais elle (fait) fort la prude. Cette année 1663 que tout le monde a masqué, jusques à la Reyne-mere, elle n'a pas laissé de dire qu'elle ne concevoit pas comment une honneste femme pouvoit masquer.

— La Cardeau, fille de cette celebre faiseuse de bouquets qui en fournissoit autrefois à toute la Cour, et qui est si connue pour l'amour qu'elle a pour les femmes, est devenue amoureuse d'elle. Elle a fait en vain tout ce qu'elle a pu pour avoir le pretexte d'y demeurer à



coucher, et enfin, il y a quelques jours que M<sup>me</sup> Scarron estant sur des carreaux dans sa ruelle de lict, avec un peu de colique, cette fille en entrant se va coucher auprès d'elle et luy voulut mettre une grosse bourse pleine de louis (dans la main) en l'embrassant. L'autre se leve et la chasse.

## COMMENTAIRE.

## I. — P. 36, lig. 7.

*Paul Scarron, qu'on appelloit Scarron l'Apostre, parce qu'il citoit toujours S. Paul.*

Son fils, le poëte, a rappelé ce surnom dans l'Épître au cardinal-duc, pour réclamer la clemence du ministre en faveur de son père :

Ce, Monseigneur, considéré, vous plaise  
Avoir esgard que l'apostre Scarron,  
Bien que son nom rime au grand Montauron  
N'est pourtant pas riche à la Montauronne.

(*Œuvres burlesques* de M. Scarron. Troyes,  
Nicolas Oudot, 1654.)

Il avoit été exilé au commencement de février 1640, pour s'être des premiers opposé à la création de nouveaux offices de conseillers et maîtres des Requêtes. On trouve des indications précieuses sur cet exil dans les lettres de Henry Arnauld au président Barrillon exilé pour un motif analogue. « La lettre qu'a recçüe le bonhomme Scarron est » infamante. Elle parle de son incontinence et de son incapacité à » rendre la justice. Luy, pour répondre à cela dit que ça esté chez le » premier president qu'il a appris à boire. Il est au prieuré de Long- » pont icy proche, où il a un frère religieux, d'où il a escrit une lettre » très-soumise à M. le Cardinal. » (Lettre du 5 février 1640.) Il paroît que M<sup>me</sup> Scarron, la mère, désolée de la disgrâce de son mari, espéroit le servir en parlant très-haut contre ses compagnons d'infortune : « Il est très-vray que la femme de l'Apostre déclame contre l'Amy » (Barillon), en toutes occasions ; mais je n'ay pas encore eclairey si » elle a dit ce que l'on dit touchant M. de Vendosme. Son animo- » sité, comme vous savez, vient de l'affaire de cette certaine fille... » (Lettre du 27 mars 1641.) Nous ignorons aujourd'hui quelle étoit cette dernière affaire. Scarron l'Apostre se retira dans les environs de Blois, comme le rappelle l'abbé de Laffemas, auteur présumé de la spirituelle mazarinade : *Le procès burlesque entre monsieur le Prince et M<sup>me</sup> la du-*

*chesse d'Aiguillon*. Tu sais, dit-il à Scarron, en parlant du cardinal de Richelieu :

Tu sçais s'il se monstra severe  
Quand Paul l'aisne, ton défunt pere,  
Desquilla du throsne des lois,  
Et fist planter chous près de Blois.

Le *Factum burlesque* dans lequel Scarron le poëte faisoit les honneurs des ridicules de son père, est intitulé : *Factum ou Requête, ou tout ce qu'il vous plaira, par Paul Scarron, doyen des malades de France*, etc. La seconde femme du Conseiller se nommoit Françoise de Plais.

## II. — P. 36, lig. 16.

*Un charlatan lui donna une drogue qui le rendit perclus.*

Scarron commença à perdre l'usage de ses membres en 1638. Il avoit alors vingt-sept ans passés, et ses douleurs datent de la naissance de Louis XIV. En 1643, on lui dit merveilles d'un empirique qui guérissait toutes les maladies articulaires avec des bains de trippes ; il se confia à lui et revint complètement impotent et le corps plus hideux, plus contourné qu'auparavant.

## III. — P. 37, note 1<sup>re</sup>.

*Par amitié... il avoit assisté Celeste de Palaiseau, fille de qualité.*

Angelique Celeste de Harville-Palaiseau, fille de Louis de Harville, sieur de la Grange-aux-Bois et de Françoise Servin, fut non-seulement aimée de Roger qui l'avoit abandonnée, mais, si l'on en croit le *Segraisiana*, de Scarron lui-même. Segrais ajoute que Celeste ne se retira chez Scarron qu'après la banqueroute du couvent de la Conception, dans lequel elle s'étoit enfermée. Le récit de des Réaux semble plus vraisemblable.

## IV. — P. 37, lig. 11.

*Girault lui enseigna la demoiselle de la mère de M<sup>me</sup> de la Fayette.*

Cette mère de M<sup>me</sup> de la Fayette étoit Marie de Pena, veuve d'Airar de la Vergne, maréchal de camp et gouverneur du Havre. Elle s'étoit remariée depuis, en janvier 1651, au chevalier de Sevigné, oncle du marquis de Sevigné. Pour l'épouser, le Chevalier avoit rompu ses vœux de Malte :

Cette affaire luy semblant bonne,  
 Mais cette charmante mignonne  
 Qu'elle a de son premier epoux  
 En tesmoigne un peu de courroux,  
 Ayant cru pour estre fort belle  
 Que la feste seroit pour elle,  
 Que l'amour ne trempe ses dards  
 Que dans ses aimables regards,  
 Que les filles fraiches et neuves  
 Se doivent préférer aux veuves,  
 Et qu'un de ces tendrons charmans  
 Vaut mieux que quarante mamans.

(LORET. Lettre du 2 janv. 1651.)

V. — P. 37, lig. 17.

*Il espousa une jeune fille de treize ans, fille d'un filz de d'Aubigny l'historien.*

Non de treize mais de seize ans passés, puisqu'elle étoit née le 27 novembre 1635, et que le mariage fut conclu au mois de mai 1652.

Constant d'Aubigné, baron de Surineau, en Poitou, s'étoit marié à la Rochelle sans le consentement de son père, en septembre 1608, avec Anne Marchant, veuve de Jean Couraut, baron de Chatelaillon. C'est apparemment d'Aubigné le père qui fournit à des Réaux ces détails empreints d'une haine toute paternelle : « Ce misérable... » s'estant d'abord adonné au jeu et à l'yvrongnerie à Sedan, où je » l'avois envoyé aux academies, et s'estant ensuite degousté de l'étude, » acheva de se perdre dans les *Musicos* d'Hollande, parmi les filles » de joye. Revenu... en France, il se maria, sans mon consentement, » à une malheureuse qu'il a depuis tuée. » (*Mémoires de Theod. Agr. d'Aubigny*.) En secondes noces, Constant d'Aubigné avoit, au mois de décembre 1627, épousé la fille du gouverneur de Château-Trompette, Jeanne de Cardillac qui eut l'honneur d'être la mère de M<sup>me</sup> de Maintenon.

VI. — P. 38, note.

*Pour le voir, il fallut qu'elle se baissast jusqu'à se mettre à genoux.*

C'est que le pauvre Scarron ne pouvoit relever sa tête, penchée sur le creux de son estomac depuis son voyage du Mans en 1646. Le cheval qui le trainoit, l'avoit jeté violemment de son brancard :

Un cheval malicieux  
 Qui conçut pour moi de la haine,  
 Me fit, par deux fois, dans la plaine,

Tomber de mon branear maudit,  
Dont mon pauvre col se tordit;  
Et depuis cette male entorse,  
Ma teste, quoyque je m'efforce,  
Ne peut plus regarder en haut.

(*Epître à Mme d'Hautefort.*)

VII. — P. 38, note 1<sup>re</sup>.

*Cela luy consta 3000 livres...*

Loret écrivoit encore six mois après le mariage, le 5 novembre 1652 :

Monsieur Scarron, auteur burlesque  
Fort aimé du comte de Fiesque,  
Est party de cette cité  
Ayant sa femme à son costé;  
Ou du moins en estant bien proche,  
Luy dans une chaise, elle en coche;  
Pour, devers la ville de Tours,  
Aller attendre quelques jours  
L'embarquement pour l'Amérique  
Où sa personne poétique  
Espère trouver guérison...

VIII. — P. 38, lig. 5.

*Depuis, le procureur general Fouquet, luy a donné pension.*

En 1653, La pension étoit de 1600 livres, et Scarron en a remercié  
le Surintendant en fort beaux vers bien connus :

Muses, ne pleurez plus l'absence de Mecene,  
Qui vous rendoit si doux les rivages de Seine,  
Fouquet est revenu...  
Notre changeante cour, seul arbitre des modes  
Traitte les beaux esprits de pedans, d'incommodes,  
Les beaux vers de chansons, les rimeurs d'artisans,  
Et vostre art mesprise n'eut plus de partisans;  
Mais fustes-vous jamais de Fouquet mesprisées ?  
Entre ceux qui vous ont tousjours favorisées,  
Qui de fréquens bienfaits vous comble comme luy ?  
Il est de vos enfans l'esperance et l'appuy, etc., etc.

IX. — P. 38, lig. 8.

*Quelquefois il eschappe de plaisantes choses à Scarron; mais ce n'est  
pas souvent... Il fait... des gazettes burlesques...*

Son *Virgile travesty* ne fut pas d'abord applaudi sans réserve; témoin

ce coup de patte lancé par l'auteur de l'*Enfer burlesque* ou le *Sixième livre de l'Enéide*, 1649 :

Les uns s'amusent à lutter,  
D'autres se plaisent à sauter,  
Certains daudent la bosvinette,  
Quelques-uns lisent la gazette,  
D'autres se moquent de Maron,  
Rendu sot par Monsieur Scarron...

Les *Gazettes burlesques* de Scarron n'ont pas été recueillies dans ses œuvres, et l'édition unique, in-4°, en est devenue fort rare. J'ai le bonheur d'en posséder un exemplaire. Elles commencent avec l'année 1655, et le bon Loret annonça leur avènement de la meilleure grâce du monde :

Princesse, en qualité d'auteur,  
J'ay Scarron pour compétiteur;  
Le plus propre entre tous genies  
A divertir les compagnies...  
Tant s'en faut que j'en sois fâché  
Qu'il ait couru sur mon marché,  
Exempt d'intérêt et d'envie,  
J'en ay, ma foy, l'ame ravie,  
Car tant plus ce poëte écrira,  
Tant plus il me divertira.  
Je ne suis point né pour le lucre,  
Et quoique j'aime tort le sucre,  
Les massapains et macarons,  
J'aime encor mieux les vers Scarron...

(*Muse* du 23 janv. 1655.)

X. — P. 39, lig. 5.

*Il s'avisa de mettre qu'un homme sans nom estoit arrivé le vendredy, etc.*

Voici le passage, dans la *Gazette* du 2 février 1655 :

Autre histoire : un homme sans nom  
Arrive à Paris de Bourbon  
Vendredy, samedi s'habille  
Chez un fripier, voit une fille  
Dimanche, et l'espouse lundy.  
Il peut dire : *Veni, vidi*,  
Et *vici* ; si l'on l'en veut croire,  
L'on doute si cette victoire  
Est victoire sanglante ou non ;  
L'historiette, tout de bon,  
N'est pas à plaisir inventée...

Cette lettre au moins a le mérite de bien fixer l'époque du mariage de M<sup>me</sup> de la Fayette. Dans la suivante *Gazette*, datée du 23 février, Scarron s'excuse ainsi :

Ces jours gras, légitimement,  
 Sans doute à leur contentement,  
 La belle Vergne et la Fayette  
 Posterité se seront faite ;  
 Au moins obmis n'auront-ils pas  
 Ce que l'on fait en pareil cas...  
 Lâches corrupteurs d'une histoire,  
 Vous avez voulu faire eroïre  
 Qu'un homme qui n'a point de nom,  
 Originaire de Bourbon,  
 Qui s'habille à la friperie,  
 (Voyez quel rapport, je vous prie?)  
 Soit d'Auvergne et de qualité!...  
 Une demoiselle très chere  
 Dont j'aime et j'honore la mere,  
 Un homme dont l'oncle me fut  
 Intime amy tant qu'il vescu,  
 Seroit l'objet de ma satire!  
 Va-t-on ainsi des gens mesdire?  
 Va-t-on de gaieté de cœur  
 Choquer des personnes d'honneur?  
 Cette histoire non controuvée  
 Est dans ce Marais arrivée ;  
 De la donzelle, sage ou non,  
 Je ne sçay pas mesme le nom ;  
 Tout de mesme de cette Aurore,  
 Du Cephalé le nom j'ignore,  
 Et quand bien le nom je saurois  
 Tout de mesme le cacherois.

(*Recueil des Epistres en vers burlesques de M. Scarron et d'autres auteurs, sur ce qui s'est passé de remarquable en l'année 1655. Paris, Alex. Hesselin, 1656, avec privilège. In-4<sup>o</sup>.*)

# XI. — Page 40, note, lig. 1.

*Scarron mourut vers l'automne de 1660.*

Des Réaux est ici d'accord avec le continuateur de l'*Histoire des Conseillers du Parlement*, qui fixe cette mort au 14 septembre 1660 ; et avec Loret qui la recule d'un mois, en la mentionnant seulement le 16 octobre. Il ne faut donc pas suivre le *Segraisiana* qui la place en juin. Ce dernier ouvrage ne peut en aucune façon balancer l'autorité des deux autres. Voici la relation de Loret :

Scarron cet esprit enjoué  
 Dont je fus quelquefois loué,

Scarron fondateur du burlesque  
 Et qui, dans ce jargon grotesque,  
 Passoit depuis plus de selze ans  
 Les ecrivains les plus plaisans,  
 A vu moissonner sa personne  
 Par cette faux qui tout moissonne...  
 Plusieurs imprimeurs et libraires  
 Firent avec luy leurs affaires;  
 Il eut en vivant le malheur  
 D'estre estimé malin railleur.  
 Il estoit de bonne famille,  
 Il ne laissa ni fils ni fille,  
 Mais bien une aimable moitié  
 Digne tout à fait d'amitié,  
 Estant jeune, charmante et belle  
 Et mesme fort spirituelle.  
 J'allois peu chez ce rare auteur,  
 (Je ne suis pas grand visiteur),  
 Disant partout ce qui m'en semble,  
 C'étoient deux beaux esprits ensemble,  
 Mais pour la grace et les appas;  
 Le reste ne ressembloit pas.  
 L'épouse avoit grand avantage,  
 Et je croy que leur mariage  
 S'entretenoit par les accords  
 Bien mieux de l'esprit que du corps.

## XII. — P. 40, note, lig. 6.

*Quoyque de bon cœur Franquetot son amie l'eust voulu retirer.*

J'ai averti que ces mots : *bon cœur*, étoient incertains, d'autant plus qu'ils laissent supposer que des Réaux auroit oublié de les faire précéder de la préposition *de*. On liroit plus volontiers : *fen cœur*, ce qui n'a pas de sens. M<sup>me</sup> de Franquetot étoit de son nom Magdelaine Patri, mariée à Jean Antoine de Franquetot, gouverneur de Caen, capitaine des gendarmes de la Reine, dont le père, président à mortier au parlement de Rouen, avoit acquis la terre de Coigny bientôt érigée en comté, puis en duché pour le maréchal de France, petit-fils de notre M<sup>me</sup> de Franquetot. M. le duc de Coigny d'aujourd'hui est le cinquième descendant en ligne directe de M<sup>me</sup> de Franquetot.

## XIII. — Page 40, note, lig. 18.

*J'oubliois qu'elle fut ce printemps avec Ninon et Villarseaux dans le Vexin...*

Elles alloient apparemment chez Varicarville, l'ami de Villarseaux et le leur. On a tiré de ce passage des inductions très-hasardées ;

mais d'abord, à cette époque, vers 1663, Ninon ne faisoit déjà plus l'amour (voyez son *Historiette* dans le volume précédent), et tout le monde recherchoit son amitié. L'intimité de Villarseaux et de M<sup>me</sup> Scarron étoit depuis longtemps connue et ne faisoit aucun tort à la réputation de prudence de celle-ci. M<sup>me</sup> de Villarseaux elle-même si jalouse de Ninon, pendant longtemps, ne semble pas l'avoir jamais été de M<sup>me</sup> Scarron.

XIV. — P. 40, note, lig. 24.

*Cette année 1663, que tout le monde a masqué jusques à la Reine-mère.*

Le passage des Mémoires de M<sup>me</sup> de Motteville qui se rapporte à ce déguisement de la Reine-mère, est nécessaire à la justification de la conduite et des paroles de M<sup>me</sup> Scarron ; le voici :

« La Reine qui aimoit le Roy, continuoit de souffrir, par la crainte » qu'elle avoit de n'être pas assez aimée de luy. Mais la Reine-mère la » consolait par le soin qu'elle prenoit de la divertir. Ce qu'il luy » arriva de faire un des derniers jours du carnaval, en une occasion » où l'exacte bienséance qu'elle avoit accoutumé d'observer en toutes » choses le céda au dépit et à l'amitié : au dépit, à l'égard du Roy » qui avoit refusé publiquement à la Reine de la mener au masque » avec luy, préférant Mademoiselle de la Vallière à elle ; à l'amitié, » en ce que, pour guérir le cœur de la Reine qui en fut touché d'une » douleur très-sensible, elle s'engagea de l'y mener elle-même. Si bien » qu'au sortir des Grandes Carmelites... elle vint trouver la Reine qui » étoit dans une chambre au Palais-Royal, avec une belle troupe de » masques habillés à l'antique... La Reine-mère en fut la conductrice, » couverte d'une mante de taffetas noir à l'espagnole, qu'elle mit par- » dessus l'habit qu'elle avoit eu dès le matin ; affectant exprès cette » gaité pour satisfaire la Reine... Les devots qui ne virent de cette » action que ce qui en parut extérieurement, murmurèrent contre la » Reine-mère ; mais les motifs en furent innocens, et la tendresse dont » une mère peut être capable en doit effacer le défaut. Elle sceût » qu'elle en avoit esté blasmée : cette vertueuse princesse en souffrit » doucement la confusion, et ne fit l'honneur de me dire en confidence » qu'elle étoit persuadée qu'on avoit raison, et que l'amitié qu'elle » avoit pour la Reine avoit eu trop de pouvoir sur elle en cette occa- » sion. » (Édit. d'Amsterdam 1723, t. v, p. 211.)



## CDXIII. — CDXV.

### SCUDERY ET SA SOEUR;

ET MADAME DE SAINT-ANGE.

(*Georges de Scudery, né au Havre vers 1601; mort à Paris, 14 mai 1667. — Magdelaine de Scudery, née au Havre en 1607; morte 2 juin 1701.*)

Scudery, à ce qu'il dit, est originaire de Sicile <sup>1</sup>. Ses ancêtres passerent en Provence, en suivant le party des princes de la maison d'Anjou; son pere s'attacha à l'amiral de Villars \*, et, pour l'amour de luy, s'establit en Normandie. Ce garçon-cy et sa sœur qui, jusqu'en 1655, il y a trois ans, a tousjours demeuré avec luy, n'avoient guères de bien. Il a eu, comme il se vante, un regiment aux guerres de Piémont, avant la guerre declarée contre l'Espagne. Il s'amusa après à faire des pieces de theatre : il comença par *Ligdamon* et le *Trompeur puny* \*, deux meschantes pieces. Cependant il s'y estoit fait mettre en taille-douce avec un buffle, et autour ces mots :

André Baptiste de Brancas, sieur de Villars, gouverneur du Havre.

La première imprimée en 1631, la deuxième en 1635.

Et poete et guerrier.  
Il aura du laurier.

<sup>1</sup> Et son vray nom est *Scudieri*.

Quelqu'un malicieusement changea cela et dit qu'il falloir mettre :

Et poète et gascon,  
Il aura du baston.

*Œuvres de Théophile.* Rouen, 1658;  
Lyon, 1651; Paris,  
1656, etc.

Il fit une préface sur Theophile \*, et il disoit qu'il n'y avoit eu, parmi les morts ny parmi les vivans, personne de comparable à Theophile. « Et s'il y a » quelqu'un, » adjoustoit-il, « parmi ces derniers, qui » croye que j'offense sa gloire imaginaire, pour » luy monstrier que je le crains aussy peu que je » l'estime, je veux qu'il sçache que je m'appelle *de Scudery* <sup>1</sup>. » En une lettre à sa sœur, il mettoit : « Vous estes mon seul reconfort dans le debris de » toute ma maison. »

Sa sœur a plus d'esprit que luy, et est tout autrement raisonnable <sup>2</sup>. Pour de la beauté, il n'y en a nulle; c'est une grande personne maigre et noire, et qui a le visage fort long. Elle est proluxe en ses discours, et a un ton de voix de magister qui n'est nullement agréable. Elle m'a conté qu'estant encore fort

<sup>1</sup> En une autre rencontre il escrivit une lettre à la louange d'une piece de quelqu'un de ses amys; elle commençoit ainsy : « Si je me » connois en vers, et je pense m'y connoistre, etc. » Et à la fin : « C'est mon amy, je le soutiens, je le maintiens et je le signe *de Scudery*. »

*On les Frères ennemis,* trag-comédie.  
Paris, 1653. in-4o.

Dans la préface d'une piece de théâtre, nommée *Arminius* \*, il met le catalogue de tous ses ouvrages, et il ajousté qu'à moins que les puissances souveraines le luy ordonnent, il ne veut plus travailler à l'avenir.

<sup>2</sup> Mais elle n'est guères moins vaine: elle dit tousjours : « Depuis le » renversement de nostre maison. » Vous diriez qu'elle parle du bouleversement de l'empire grec.

jeune fille, un D. Gabriel. fucillant , qui estoit son confesseur, luy osta un roman où elle prenoit bien du plaisir, et luy dit : « Je vous donneray un livre qui » vous sera plus utile. » Il se mesprit, et, au lieu de ce livre, il luy donne un autre roman : il y avoit trois marques à des endroits qui n'estoient pas plus honnestes que de raison. La premiere fois que le moyne revint elle luy en fit la guerre. « Ah ! » dit-il, « je » l'ay osté à une personne. ces marques ne sont pas » de moy. » Quelques jours après, il luy rendit le premier roman, apparemment parce qu'il avoit eu le loisir de le lire, et dit à la mere de M<sup>lle</sup> de Scudery que sa fille avoit l'esprit trop bien fait pour se laisser gaster à de semblables lectures \*. M. Sarreau \*, conseiller Huguenot à Roüen <sup>1</sup>, luy presta en suite les autres romans.

*C. d. A. : Pour que de  
telles lectures  
fussent dangereuses  
pour elle.*

*Claude Sarrau, con-  
seiller au Parlement  
de Paris, 8 août 1635.*

Elle se plaint fort de la fortune, et me conta un tesmoignage de leur malheur qui est assez extraordinaire. Un de leurs amys estoit sur le point de leur faire toucher dix mille escus d'une certaine affaire, et il n'avoit jamais voulu dire par quel biais ny par quelles personnes. En ce temps-là ils revenoient de Roüen ; ils trouvent un homme de leur connoissance sur le chemin, qui venoit de Paris. « Quelles » nouvelles ? — Rien, sinon qu'un tel » (c'estoit cet amy) « a esté tué d'un coup de tonnerre, parmy un » million de gens qui se promenoient à la Tour- » nelle <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Il l'a esté depuis à Paris.

<sup>2</sup> M<sup>me</sup> d'Aiguillon luy donna un prieuré de quatre mille livres de

Philippe de Copean,  
evêque de Lisieux  
(*Histor.*)

Jules de Boyer, sieur  
de Bandol, lieutenant  
de la galère de  
Mazarin, en 1615 ;  
mort en 1676.

Jean Marot.

Par le moyen de M. de Lizieux \*, au commencement de la Regence, M<sup>me</sup> de Rambouillet fit avoir le gouvernement de Nostre-Dame-de-la-Garde de Marseille à Scudery, et l'emporta sur Boyer\* qui l'avoit eu, et qui le redemandoit au cardinal Mazarin à qui il estoit. Quand il fut question d'en donner les expéditions, M. de Brienne escrivit à M<sup>me</sup> de Rambouillet qu'il estoit de dangereuse consequence de donner ce gouvernement à un poète, qui avoit fait des poésies pour l'Hostel de Bourgogne et qui y avoit mis son nom. M<sup>me</sup> de Rambouillet luy fit réponse qu'elle avoit trouvé que Scipion l'Africain avoit fait des comedies, mais qu'à la verité, on ne les avoit pas jouées à l'Hostel de Bourgogne. Après, Scudery eut ses expéditions. Il part donc pour aller demeurer à Marseille, et cela ne se put faire sans bien des frais, car il s'obstina à transporter bien des bagatelles, et tous les portraits des illustres en poésie, depuis le pere de Marot\* jusqu'à Guillaume Colletet : ces portraits luy avoient cousté ; il s'amusoit à despenser ainsy son argent à des badineries. Sa sœur le suivit ; elle eust bien fait de le laisser aller ; elle a dit pour ses raisons : « Je croyois que mon frere seroit bien » payé ; d'ailleurs le peu que j'avois, il l'avoit des- » pensé. J'ay eu tort de luy tout donner ; mais

rente ; mais le prieur qui estoit , par quelque aventure, tombé entre les mains des ennemys sans qu'on le sceust, revint au bout de six mois. On le croyoit mort.

— Il fut encore malheureux à *Alaric*, qui fut justement achevé quand la Reyne\* eut fait son abdication.

Christine.

» on ne sçait ces choses-là que quand on les a expérimentées. »

M<sup>me</sup> de Rambouillet disoit : « Cet homme-là , il » n'auroit pas voulu un gouvernement dans une vallée : je m'imagine le voir sur le donjon de Nostre-Dame-de-la-Garde, la teste dans les nues, regarder avec mespris tout ce qui est au-dessous de » luy. » Il fit là quelques ouvrages, et entre autres un où il y avoit, dans la preface, que c'est une chose bien à l'avantage de ceux qui tiennent le timon des affaires que les gouverneurs des places frontieres ayent le loisir de s'amuser à faire des livres. Et en suite, se plaignant du traitement qu'on luy fait, il dit qu'on éloigne de la Cour des hommes dont la capacité pourroit fournir de bons conseils pour regir l'Estat, et il met en suite le catalogue de toutes les cours qu'il a vûes, qui ne sont pour la pluspart que les petites cours des principions d'Italie. On luy osta en suite ce gouvernement, quoyqu'il ne fust comme point payé. M<sup>me</sup> de Rambouillet s'employa encore pour le luy conserver. « Monsieur, » luy dit-elle, « dites-moy vos raisons. — Madame, il vaut mieux » les escrire. » Il luy envoya le lendemain trois feuilles de papier contenant sa genealogie et ses belles actions. M<sup>me</sup> de Rambouillet fut tentée de luy mander que ce n'estoit point pour faire son oraison funebre qu'elle avoit demandé ce memoire.

Ce frere donna bien de l'exercice à sa sœur en ce temps-là ; car il vouloit espouser une garce, et elle, qui n'esperoit plus qu'en des benefices, se voyoit bien

loing de son compte; « car c'estoit, » disoit-elle, « la seule raison qui l'attachoit à ce frere. » M<sup>me</sup> d'Aiguillon luy voulut donner une lieutenance d'une galere. Il n'en voulut point, et dit que dans sa maison il n'y avoit jamais eu que des capitaines; aussy dit-il en un endroit de ses vers \* :

*Ode au Roy, faite  
à Suze. A la suite du  
Trompeur puny.  
Paris, 1635.*

Moy qui suis filz d'un capitaine  
Que la France estima jadis,  
Je fais des desseins plus hardys :  
Ma Minerve est bien plus hautaine.

Il luy arriva une fois une aventure qui chatoüilla bien sa vanité. Je ne sçay quel homme qui se disoit estre à un grand seigneur des Pays-Bas le vint prier de vouloir bien prendre la peine de faire trois stances, l'une sur le bleu, l'autre sur le vert et la dernière sur le jaune; que ce seigneur estoit amoureux, et qu'ayant oüy parler de M. de Scudery comme de l'un des premiers auteurs de la cour de France, il l'avoit depesché exprès en poste pour luy demander cette grace. « Mais ne veut-il que trois stances? » dit Scudery. « — Non, rien que trois. — Hé! qu'il » me permette d'en faire deux sur chaque couleur. » — Non, Monsieur, on n'en veut que trois en tout. » Il les fit et les donna sans demander le nom de celui pour qui il les avoit faittes; peut-estre estoit-ce une malice qu'on luy faisoit.

[Hicet].

Comme on imprimoit le septiesme\* de l'*Eneide* travesty, par un Provençal, quelqu'un envoya à Scudery la feuille où, parlant de Camille, après l'avoir

faite bien furieuse, il disoit qu'elle estoit digne d'avoir pour mary

Le grand monsieur de Scudery.

Il le prit pour argent comptant, et il a dit depuis qu'il avoit refait le carton, parce que cela estoit trop flatteur pour luy.

Quand Monsieur le Prince sortit de prison, Scudery se fit beau un matin pour l'aller [voir]; un de ses amys le rencontra comme il sortoit. « Où allez-vous? — Je vais saluer Monsieur le Prince. — » Mais qu'avez-vous sous vostre chapeau<sup>1</sup>? » C'estoit son bonnet.

Or, il faut dire quand M<sup>lle</sup> de Scudery a commencé à travailler. Elle a fait une partie des harangues des *Femmes illustres* et tout l'*Illustre Bassa*. D'abord elle trouva à propos, par modestie, ou à cause de la reputation de son frere, car ce qu'il faisoit, quoyque assez meschant, se vendoit pourtant bien<sup>2</sup>, de mettre ce qu'elle faisoit sous son nom. Depuis, quand elle entreprit *Cyrus*, elle en usa de mesme, et jusques icy elle ne change point pour *Clelie*.

M<sup>lle</sup> DE SCUDERY.

Ce fou a eu les plus plaisantes jalousies du monde pour sa sœur; il l'enfermoit quelquefois, et ne vouloit

<sup>1</sup> *Biffé* : Avez-vous une calotte dessous?

<sup>2</sup> Après la Serre, personne n'a fait de plus beaux titres de livres que Scudery : les *Discours politiques des Roys*; *Salomon instruisant le Roy*; le *Grand Exemple*, etc.

pas souffrir qu'on la vist. Elle a eu une patience estrange, et j'ay de la peine à concevoir comment elle a pu faire ce qu'elle a fait ; car, quoyque pour les aventures ce soit peu de chose, il y a de la belle morale dans ses romans, et les passions y sont bien touchées ; je n'en voy pas mesme de mieux escrits, hors quelques affectations. Ceux qui la connoissoient un peu virent bien, dez les premiers volumes de *Cyrus*, que Georges de Scudery gouverneur de Nostre-Dame-de-la-Garde, car il se qualifie tousjours ainsy, ne faisoit que la preface et les epistres dedicatoires. La Calprenede le luy dit une fois, en presence de sa sœur, et ils se fussent battuz sans elle ; c'est pourquoy Furetiere disoit qu'à la clef qu'on en a donnée il falloit adjouster : *M. de Scudery, gouverneur, etc.* — Mademoiselle sa sœur.

Vous ne sçauriez croire combien les dames sont aises d'estre dans ses romans, ou, pour mieux dire, qu'on y voye leurs portraits ; car il n'y faut chercher que le caractere des personnes, leurs actions n'y sont point du tout. Il y en a pourtant qui s'en sont plaintes, comme M<sup>me</sup> Tallemant, la maistresse des Requestes, qui s'appelle *Cleocrite*. La comtesse de Fiesque dit là-dessus : « La voylà bien delicate ; je la veux bien » estre \*, moy. » Elle en fait une personne qui aime mieux avoir bien des sots que peu d'honnestes gens chez elle. M<sup>me</sup> Cornuel, qu'elle nomme *Zenocrite*, et à qui on ne fît espargner ny amys ny ennemys, s'en plaignit à elle-mesme, à la promenade. « Madame, » luy dit l'autre avec son ton de predicateur, « c'est

Etre Cleocrite.



» que quand mon frere rencontre un caractere d'es-  
 » prit agréable, il s'en sert dans son histoire. »  
 M<sup>me</sup> Cornuel, pour se venger, disoit que la Provi-  
 dence paroissoit en ce que Dieu avoit fait sùr de  
 l'encre à M<sup>me</sup> de Scudery, qui barbouilloit tant de  
 papier.

Scudery fut fait de l'Academie vers ce temps-là \*. A la place de Vaugelas, en 1650.  
 Conrart, comme secretaire de l'Academie, recueille  
 tous les complimens des receptions. Scudery luy  
 envoya le sien, où il y avoit cent fanfaronnades, et  
 quelques jours après il luy escrivit qu'il le prioit  
 d'adjouter ces trois lignes en un tel endroit : « L'A-  
 » cademie se peut dire à plus juste titre *Porphyro-*  
 » *genele* \* que les empereurs d'Orient, puisqu'elle Sertie de la pourpre.  
 » est née de la pourpre des Cardinaux, des Roys et  
 » des Chancelliers <sup>1</sup>. »

Or, quand Pelisson fit l'*Histoire de l'Academie*,  
 Scudery se plaignit fort de ce qu'il ne luy avoit pas  
 fait un eloge ; il commençoit à faire amitié avec  
 M<sup>me</sup> de Scudery, qu'il avoit veüe cent fois chez Con-  
 rart, son amy. Cette broüillerie fut cause qu'il n'osa  
 aller la voir : il arriva encore un accident ; car M. de  
 Grasse \* donnant à disner à la demoiselle, à Conrart  
 et à quelques autres, Conrart trouva Pelisson en Godeau. Histor.

<sup>1</sup> Scudery, ayant veü le privilege de l'*Histoire de l'Academie*, où  
 M. Conrart se fust bien passé de parler de P. Pelisson, premier pre-  
 sident de Chambéry, bisaieul de l'auteur, dit : « Voylà un drosle pri-  
 » vilege. » Cependant j' renvoya celui d'*Alaric* à M. Conrart, et luy  
 manda que ce n'estoient pas là des privileges comme il en faisoit  
 pour ses amys. Il le fallut donc amplifier, louer Scudery de grand  
 guerrier, et louer aussy la reyne de Suede.

chemin, et l'y mena. Le lendemain le petit prelat, qui n'estoit point averty, rencontre Scudery à l'hostel de Rambouillet, et luy dit, entre autres choses, que Mademoiselle sa sœur avoit amené M. Pelisson dîner chez luy, et luy dit mille biens de ce garçon. Le soir Scudery pensa manger sa sœur.

Quand Scudery corrigeoit les esprouves des romans de sa sœur, car par grimace il faut bien que ce soit luy, s'il reconnoissoit quelqu'un, d'un trait de plume aussytost il le desfiguroit, et de blond le faisoit noir.

Un gascon l'ayant rencontré je ne sçay où, croyant que M<sup>lle</sup> de Scudery estoit sa femme, luy alla dire familièrement : « Hé donc ! Mademoiselle vostre femme » que fera-t-elle après le *Cyrus* ? »

Il y a un plumassier dans la rue Saint-Honoré qui a pris pour enseigne le *Grand Cyrus*, et l'a fait habiller comme le mareschal d'Hocquincourt.

Il prit un chagrin à ce visionnaire ; il se retira chez luy, et ne vouloit voir personne ; il escrivoit du *Marais*, et signoit l'*Homme du Désert*.

Cette carte de Tendre, que M. Chapelain fut d'avis de mettre dans la *Clelie*, fut faite par M<sup>lle</sup> de Scudery, sur ce qu'elle disoit à Pelisson qu'il n'estoit pas encore prest d'estre mis au nombre de ses *tendres* amys. Je doute que ce soit trop bien parler.

La plupart des dames de la caballe de M<sup>lle</sup> de Scudery, qu'on appella depuis le *Samedy*, n'estoient pas autrement jolies : mon frere, l'Abbé \*, fit cette epigramme contre elles :

Ces dames ont l'esprit très-pur,  
 Ont de la douceur à revendre.  
 Pour elles on a le cœur tendre,  
 Et jamais on n'eut rien de dur.

Pelisson fait un recueil où il met toutes leurs lettres et tous les vers sans rien corriger. J'en trie ce qu'il y a de meilleur. Cela s'appelle *les Chroniques du Samedi*<sup>1</sup>.

M<sup>me</sup> de Longueville n'ayant rien de meilleur à leur donner, leur envoya de son exil son portrait avec un cercle de diamans ; il pouvoit valoir douze cents escûs. Les livres de cette fille se vendent fort bien : elle en tiroit beaucoup ; mais son frere s'amusoit à acheter des tulipès. Enfin Dieu l'en delivra ; il s'avisa de caballer pour Monsieur le Prince, et fut contraint de se sauver en Normandie. Comme il alloit chercher un gentilhomme qui faisoit admirablement bien des papillons de miniature, il trouva qu'on l'enterroit ; mais en volant\* le papillon, il attrappa une femme ; car une demoiselle romanesque, qui mouroit d'envie de travailler à un roman, croyant que c'estoit luy qui les faisoit, l'espousa<sup>2</sup>. Ils sont chez une tante qui les nourrit : elle

*C'est à-dire : En faisant la chasse du papillon.*

<sup>1</sup> On peut dire que M<sup>lle</sup> de Scudery a autant introduit de meschantes façons de parler que personne ayt fait il y a longtemps ; elle est encore cause de cette sotte mode de faire des portraits, qui commencent à ennuyer furieusement les gens. 1658.

## <sup>2</sup> MARIAGE DE SCUDERY.

Comme il s'estoit retiré à Graville\*, en Normandie, à cause d'une petite intrigue pour Monsieur le Prince, durant les troubles, feu M<sup>me</sup> de

Village à une lieue du Havre.

est mal avec ses enfans ; je ne sçay comment cette tante n'a point fait rompre le mariage. Il vint icy il

l'Espinay-Piron, une veuve qualifiée du pays, passant par là, vit notre auteur qui se promenoit ; elle demanda qui il estoit ; on le luy dit. A ce nom de Scudery, elle luy fait compliment et le meine chez elle.

Marie-Françoise de Martin-Vast.

Une vicille fille de ses parentes, appelée M<sup>lle</sup> de Martinval \*, qui estoit avec elle, s'enflamma du grand Georges, et ils se marièrent ; mais c'estoit mettre un rien avec un autre rien. Il en a eu un garçon

Connu plus tard sous le nom de l'abbé de Scudery.

qui est fort joly \*. C'est une des plus grandes habileuses de France, et, pour de la cervelle, elle en a à peu près comme son espoux. Elle estoit un peu parente de M. ou de M<sup>me</sup> de Saint-Aignan ; je croirois plustost

Charles de Bauquemare.

que c'est de Madame, qui est sœur du president Bauquemare \*, originaire de Roüen. Voicy ce qu'elle conte d'un placet que Scudery fit au Roy. M. de Saint-Aignan (tourmenté par cette femme), pria le Roy que Scudery en personne luy presentast ce placet : on le fit appeller par trois fois ; enfin il fendit la presse, et dit au Roy que ce n'estoit pas tant pour luy presenter son placet que pour avoir l'honneur d'approcher de Sa Majesté. « Je le croy, » dit le Roy ; « je le croy, Monsieur » de Scudery, » prit le placet et le donna à M. le duc de Saint-Aignan pour l'en faire ressouvenir ; puis s'adressant à ce dernier : « Vous vous » ressemblez, » luy dit-il, « vous et M. de Scudery, par la bravoure et » par les lettres. — Ah ! Sire, » répondit le duc, « j'approche encore » moins de sa bravoure que de sa poésie. » M. de Turenne, qui entendit cela, se mit de la conversation et dit : « Je donneroïs volontiers tout » ce que j'ay fait pour la retraite que fit M. de Scudery au Pas de » Suze. »

Je voudrois bien avoir veü ce placet ; je pense que c'est une bonne chose. M. de Saint-Aignan s'est tant empressé pour eux, qu'il luy a fait donner quatre cens escus, comme bel esprit, et ils sont après à avoir quelque pension sur un benefice pour leur filz. Un jour qu'ils avoient loué une litiere (c'est depuis peu, au Caresme de 1667) pour aller à Saint-Germain, le mary, la femme et l'enfant, car le papa ne peut souffrir le carrosse, le garçon du louïager entendit de travers, et crut que c'estoit à Saint-Germain qu'il les falloit aller querir \* ; de sorte que la litiere y alla et revint à vide, aux despens du pauvre maschelaurier. Le petit garçon y fut pourtant ; car, comme ils attendoient la litiere, une dame de leurs amies passa, qui prit cet enfant. Il respondit joliment aux Filles de la Reyne, qui vouloient qu'il dist laquelle il trouvoit la plus belle. « Je n'en feray rien, » dit-il, « pour une que j'obligerois, » j'en desobligerois cinq. » Au Roy mesme il respondit plaisamment.

Vers 1667, date de l'*Attila*, de Corneille.

Un peu après \*, ce pauvre homme alla par malheur faire jouer une

*C'est-à-dire* : Les aller chercher, non les y conduire.

y a un an ; mais sa sœur luy desclara qu'il n'y avoit qu'un lict dans la maison, et il s'en retourna <sup>1</sup>.

Elle \* est plus considerée que jamais ; on luy a envoyé quelques presens sans dire de la part de qui ils venoient. On l'a pourtant decouvert. M<sup>me</sup> de Caen \*, fille de feu M<sup>me</sup> de Montbazon, luy envoya une monstre, M. de Montauzier de quoy faire une robe, et M<sup>me</sup> du Plessis-Guenegaud, le meuble d'une petite salle. On laissoit tout cela de grand matin à sa servante <sup>2</sup>.

Pelisson est son grand gouverneur ; ce garçon a tousjours quelque amour à la platonique. Il s'esprit pour Sapho, car on l'appelle ainsy dans toutes les galanteries qui se font, depuis qu'elle fit son caractere en quelque sorte dans l'histoire de cette poëtesse, dans un des livres de *Cyrus*. Il luy a rendu tous les

Mlle de Scudery.

Marie-Eléonore de Rohan, abbesse de la Trinité, de Caen.

piece de théâtre, appelée *le Grand Annibal*. Elle reussit si mal, qu'on luy pensa jeter des pommes, et on l'appelle en riant *le Grand Animal* de Scudery, au lieu du *Grand Annibal*. Ses amys, ou plustost ceux de sa sœur, disent que cela vient d'une caballe de Corneille, qui estoit bien aise que l'*Annibal* de Scudery eust un pire succez que son *Attila*.

<sup>1</sup> Scudery vint à Paris au commencement de 1660 pour y faire imprimer un roman à une douzaine de volumes. C'est une paraphrase des guerres civiles de Grenade, une ridicule chose. Il a eu peur que l'on crust trop longtemps qu'il avoit fait *Cyrus* et *Clelie*. Sa femme a eu une peine estrange à s'en desabuser : il le luy a fallu dire gros comme le bras.

<sup>2</sup> Cette fille estoit persuadée de Sarrazin \*, et croyoit assez mal à propos qu'il feroit beaucoup pour elle ; c'estoit un chien de Normand, qui avoit esté dix ans sans la voir ; il y retourna quand il vint icy negocier pour le mariage de son maistre \*. Cette vision est cause que Pelisson l'a tant prosné dans cette preface \*. Elle l'appelle *Amilcar* dans la *Clelie*.

*Histor.*, t. v, p. 291.

Du prince de Conty avec Mlle Mar-tinozzi.

La préface des OEu-vres de Sarrazin. Courbé, 1656.

Suzanne de Bruc,  
mariee à Jacques de  
Rougé, marquis du  
Plessy-Belliere.

devoirs et toutes les marques d'amitié possibles, et par la suite il se trouve qu'ils se sont fait valoir tous deux : car, chez elle, il fit connoissance avec M<sup>me</sup> du Plessis-Belliere \*, parente du procureur general ; et cette madame du Plessis, ayant fait donner quelque chose par son parent à M<sup>lle</sup> de Scudery, Pelisson fit une piece en petits vers qu'il appelloit le *Remercement du siècle* à M. le Surintendant *Fouquet*. Cela plut au Surintendant, il fit quelque chose pour Pelisson ; Pelisson luy fait encore un plus grand *Remercement*, et enfin le Surintendant l'employa à faire toutes ses depesches, et, quand il en parle, il dit : « M. Pelisson » son m'a fait l'honneur de se donner à moy. » La Calprenede, qui a de la jalousie du succez de *Clelie*, dit assez plaisamment : « M. le prince Pelisson me » fent \*, dans ce livre. Pour moy, je ne vais point » chercher mes heros dans la rüe Quinquempoix <sup>1</sup>. » Il est vray que ce n'est pas une chose fort judicieuse que de prendre le caractere de gens qui ne sont pas trop bien bastys pour l'adapter à des consuls Romains <sup>2</sup> et à des princes ; cela choque, et ne choqueroit pas si on ne le sçavoit point ; mais si on ne le sçavoit point, cela ne seroit pas utile à Sapho. Ma foy, elle a besoin de mettre toutes pierres en œuvre, quand j'y pense bien, je le luy pardonne.

Le mot, assez mal  
forme dans le manus-  
crit, est peut-être  
moins décent.

M<sup>lle</sup> Robineau, une fille desjà âgée, (c'est *Doralise* dans *Cyrus*,) dit que Herminius et Sapho, c'est le

<sup>1</sup> On l'appelle aussi la rüe des *Cocus*.

<sup>2</sup> Pelisson, c'est *Herminius*.

Concile : ce qu'ils ont résolu est immuable ; ils traitent d'impertinens tout le reste du monde<sup>1</sup>.

Sapho avoit pris le Samedi pour demeurer au logis, afin de recevoir ses amys et ses amyes. M. Chapelain et autres y menerent des gens ramassez de tous costez, et je ne pense pas que cela dure plus guères longtemps. Il y avoit autrefois des personnes de qualité, comme M<sup>lle</sup> d'Arpajon et M<sup>me</sup> de Saint-Ange ; mais l'une s'est mise en religion, et l'autre la voit bien encore, mais c'est plustost un autre jour que le Samedi<sup>2</sup>.

MADAME DE SAINT-ANGE.

(*Enémond de Servien, marié à François Charron, marquis de Saint-Ange, premier maître d'hôtel d'Anne d'Autriche.*)

Or, cette madame de Saint-Ange est un original.

<sup>1</sup> Vous voyez bien qu'il y a un peu de jalousie. — Quand M<sup>lle</sup> d'Arpajon \* se fit carmelite, M<sup>me</sup> Sapho s'avisait de luy escrire une grande lettre, pour l'en retirer, qui n'eust peut-estre pas persuadé une jeune fille, et celle-là avoit trente ans ; car elle ne luy parloit que des divertissemens qu'elle perdroit. La Reyne alla ce jour-là aux Carmelites ; les Religieuses vouloient luy montrer cette lettre, et, en effect, sans Moissy, qui y preschoit ce jour-là, elles l'eussent fait ; car Sapho avoit grand tort d'escrire comme cela en une religion, où l'on ne reçoit point de lettres que les superieures ne les ayent lues. Desjà les Carmelites et les autres dévots et dévotes luy en veulent, parce qu'à leur goust c'est elle qui établit la galanterie, car les *Cartes de Tendre*, etc., et les *Portraits* ne viennent que de ses livres ; et combien de femmes ont eu l'ambition d'y avoir un caractere ! D'ailleurs, disent-ils, cela est moins pardonnable à une fille qu'à un homme.

Jacqueline d'A., fille du comte-duc d'Arpajon.

<sup>2</sup> Sapho a esté fort en colere, ou plustost Pelisson pour elle, de ce que Furetiere, dans *la Guerre du Gatimatias*, l'a appelée *la Pucelle du Marais*, a dit qu'Augustin Courbé estoit son fermier, et a imprimé que c'estoit elle qui avoit fait les romans que son frere s'attribuoit. Conrart, qui avoit veu cela, ne fit point d'instance de le faire changer, car la caballe est fort desmanchée ; il ne va plus guères de gens chez luy. Un homme luy dit une fois : « Au moins à cette heure peut-on parler » à vous ; car il n'y a plus tant de foule ? » Conrart ne le trouva nullement bon, et dit : « C'est que cela m'incommodoit. » La verité est que Chapelain et M. de Montauzier sont quasy les seuls constans.

Elle est niepce de M. Servien, et a espousé Saint-Ange, gouverneur du bois de Bologne, filz d'un premier maistre-d'hostel de la Reyne <sup>1</sup>.

Cette femme est jolie, mais ce n'est pas une grande beauté ; cependant elle y pretend plus que personne du monde. Dans la curiosité qu'elle avoit de voir cette madame de Villars que la reyne de Suede cajolla tant à son premier voyage <sup>2</sup>, elle obligea un homme à leur donner à souper ; mais elle s'en repentit dez qu'elle eust veû sa rivale, ne luy dit rien, fut fort incivile et s'en alla le plus tost qu'elle put.

Pour le bel esprit, c'est une grand pitié ; jamais femme ne fit tant l'entendüe ; elle affecte aussy de reciter fort bien des vers ; elle a eu, je ne sçay com-

<sup>1</sup> M<sup>me</sup> de Saint-Ange est dans une propreté si ridicule qu'elle ne veut pas toucher le bord de sa juppe, et encore moins le pot de chambre ; de sorte qu'on la met pisser, et on luy torche le cû, comme un enfant. — On a fort parlé d'elle avec le chevalier du Buisson ; on pretend que la mauvaise conduite du mary est cause de tout le desordre ; elle a fait tout ce qu'elle a pu pour se faire aimer de luy ; elle s'ajustoit dans ce dessein au commencement, et retournoit tousjours à huit heures, quoyqu'il ne luy eust donné aucun soin dans son domestique. Luy, au lieu de s'attacher à sa femme, luy desbauschoit toutes ses filles et les mettoit en chambre, et a despensé jusqu'à huit cent mille livres de beau bien. Il l'a fait obliger partout, de sorte qu'elle fut contrainte de se retirer dans un couvent ; et voyant cet homme plus abîmé que jamais par la mort de la Reyne-mere, Anne d'Autriche\*, elle alla trouver M. Servien, son pere, en Savoye, où il estoit encore ambassadeur. La mere\* a esté galante. Un chevalier d'Aulezy, qui commandoit le regiment de Feron, couchoit avec elle à Turin. Un jour comme il la —, « Mais Madame, » dit-il, « que ne remüez-vous donc ? — Ah ! » Chevalier ! » luy repondit-elle, « vous perdez le respect. » Les premiers jours il s'estoit contenté à moins.

<sup>2</sup> Voyez les *Mémoires de la Regence*.

Arrivée le 20 janvier  
1666.

Justine de Bressac,  
fille d'un bailli de  
Valence.



bien de temps, la Beauchasteau <sup>1</sup> pour maistresse \*, et, l'esté passé, elle en recita chez Hilaire \*, où il y avoit vingt personnes, dont la plupart n'estoient pas de sa connoissance. Elle avoit pour voisin un gentil-homme nommé Herouville \*, qui se pique d'esprit ; il alla en suite au *Samedy*. Cet homme trouva un jour un pot de chambre dans l'antichambre de M<sup>me</sup> de Saint-Ange ; il crut faire une belle galanterie en faisant des vers sur cela. Je vous laisse à penser s'il oublia d'y parler d'*Eau d'Ange*. Il y avoit bien des choses plus delicates, car il disoit en un endroit, en parlant de cette eau, qu'il vuideroit volontiers

<sup>1</sup> Le déclamatton.

M<sup>me</sup> Hilaire. *Hist.*

Antoine de Rieouart, sieur puis comte d'Herouville, en 1653, maître des Requêtes et conseiller d'Etat.

sa bourse,

Pour en puiser à la source.

Il luy envoya ces beaux vers, et pour appaiser la belle, il fallut après faire l'amende honorable. Toute spirituelle \* qu'elle pretend estre, on en mesdit avec un des plus sots hommes de la Cour, c'est Cossé <sup>2</sup> \*.

Toute dégagée de la matière.

Timoleon, comte de Cossé, premier fils du duc de Brissac, *Hist.*, t. 1, p. 490.

<sup>1</sup> Comedienne.

<sup>2</sup> Son mary est passablement honneste homme. Elle est quasy toujours jalouse de luy, et luy jamais d'elle. Il est presentement amoureux de cette madame de l'Orme d'Esgorry, dont il est parlé dans l'historiette de M<sup>me</sup> de Gondran \*. Elle a trouvé moyen d'en faire ses plaintes à la Reyne, car Saint-Ange est son premier maistre d'hostel ; il a eu cette charge de son pere. Elle dit ce que disent toutes les femmes, que son mary donne tout à cette madame de l'Orme, qui est ravie de l'emporter sur une plus jeune et une plus belle personne qu'elle.

T. v, p. 465 et 468.

## COMMENTAIRE.

## I. — P. 49, lig. 16.

*Il commença par Ligdamon et le Trompeur puny, deux meschantes pièces.*

*Ligdamon et Lydias*, ou *la Ressemblance*, tragi-comédie tirée de l'*Astrée*, Paris, 1631, in-8°. — *Le Trompeur puny* ou l'*Histoire septentrionale*, tragi-comédie tirée de l'*Astrée* et de *Polexandre*, Paris, 1635, in-8°. Il dedia *Ligdamon* au duc de Montmorency, et dans l'épître il se montra déjà tel qu'il fut toujours, vantard et bravache. « Puisque » le ciel m'a fait naître soldat et poète, en prenant part aux faveurs » que mes semblables ont reçues de vostre courtoisie, je vous presente » avec ce livre la main dont il est party : vous trouverez qu'elle est » capable d'une autre façon de servir. Que si, toutesfois ma poésie est » assez heureuse pour toucher vostre inclination, je vous promets que » j'apprendray à escrire de la gauche, afin que la droicte s'employant » plus noblement puisse vous faire voir, au prix de ma vie, que je » suis etc., etc. »

Et dans l'épître à Madame de Combalet placée en tête du *Trompeur puny* : « Je rougis de l'effronterie de mon *Ligdamon*, quand je pense » qu'il a osé paroistre devant vous : mais quoy, ce sont des tours de » jeune homme, et pour n'en pas mentir, je l'ayme mieux un peu » téméraire que poltron ; sa naissance doit excuser ses fautes, puisqu'il » est sorty d'une maison où l'on n'a jamais eu de plumes qu'au cha- » peau. »

## II. — P. 50, lig. 5.

*Il fit une préface sur Théophile...*

Des Réaux ne rapporte pas tout à fait les dernières lignes de cette préface. Voici le passage rétabli : « Je ne fais pas difficulté de publier » hautement que tous les morts, ny tous les vivans, n'ont rien qui » puisse approcher des forces de ce vigoureux génie. Et si parmy les » derniers il se rencontre quelque extravagant qui juge que j'offense » sa gloire imaginaire, pour luy montrer que je le crains autant comme » je l'estime, je veux qu'il sçache que je m'appelle DE SCUDERY. »

## III. — P. 52, note.

*Il fut encore malheureux à Alarie...*

C'est en tête de ce volume dédié à Christine qu'il plaça un portrait très-flatté de cette reine et ce quatrain devenu célèbre :

Christine peut donner des lois  
Aux cœurs des vainqueurs les plus braves;  
Mais la terre a-t-elle des rois  
Qui soient dignes d'en estre esclaves ?

## IV. — P. 53, lig. 18.

*On luy osta ce gouvernement quoyqu'il ne fust comme point payé.*

Son service étoit fort léger en effet, si l'on s'en rapporte aux vers de Chapelle et Bachaumont, quand les deux amis y passèrent après la disgrâce de Scudery :

Mais il vous faut parler du fort,  
Qui sans doute est une merveille;  
C'est Notre-Dame-de-la-Garde.  
Gouvernement commode et beau,  
A qui suffit pour toute garde  
Un suisse avec sa hallebarde  
Peint sur la porte du chateau.

## V. — P. 54, lig. 4.

*Et dit que, dans sa maison, il n'y avoit jamais eu que des capitaines...*

Conrart dit qu'il le fut lui-même. « Georges de Scudery, gouverneur » de Notre-Dame-de-la-Garde et capitaine d'un vaisseau françois en-tretenu, s'est rendu celebre, etc. » Mais peut-être y avoit-il lacune dans le manuscrit ou dans l'imprimé, et faudroit-il lire : *fils d'un capitaine*. — La lieutenance de galère que M<sup>me</sup> d'Aiguillon lui offroit étoit apparemment celle que Boyer auroit cédée, s'il avoit obtenu le gouvernement, qu'il demandoit en même temps que Scudery, de Notre-Dame-de-la-Garde.

## VI. — P. 58, lig. 9.

*S'il reconnoissoit quelqu'un, d'un trait de plume il le defiguroit, et de brun le faisoit noir.*

Cette observation diminue bien, il faut l'avouer, notre envie de re-

chercher dans le *Cyrus* et dans la *Celie*, les originaux dont M<sup>lle</sup> de Scudery n'a pas voulu raconter les actions, et dont son frere l'a empêchée de dessiner les traits. Heureusement cela n'a pas empêché M. Cousin d'insérer dans le *Journal des Savans* un grand et beau travail sur la clef du *Grand Cyrus*. (Voy. *Journal des Savans*, avril 1857, et mois suiv.)

VII. — P. 59, lig. 6.

*J'en trie ce qu'il y a de meilleur; cela s'appelle les Chroniques du Samedy.*

Ce recueil manuscrit dont la Monnoye a regretté la perte dans une note du *Menagiana*, t. II, p. 231, est conservé et fait partie aujourd'hui du beau cabinet de M. Feuillet de Conches. Il est écrit pour la plus grande partie par Conrart, avec des corrections et des additions de Pelisson; on y reconnoît même quelques mots tracés par M<sup>lle</sup> de Scudery. Le triage dont parle notre des Réaux étoit apparemment destiné à un portefeuille qu'il formoit pour lui-même et qui ne semble pas avoir été retrouvé. J'ajouterai que M. Feuillet de Conches prépare maintenant dans ses rares momens perdus une édition des *Chroniques du Samédi*, et je me trompe fort ou le travail de l'éditeur fera rechercher le livre autant pour le moins que les *Chroniques* elles-mêmes.

M<sup>lle</sup> de Scudery logeoit dans la rue de Beaune, au Marais.

VIII. — P. 59, note.

*Elle est cause de cette sotte mode des portraits qui commencent à ennuier furieusement les gens. 1658.*

Nous devons savoir gré à des Réaux d'avoir daté cette addition marginale; elle nous prouve que la mode de ces portraits s'en alloit dès 1658. La première édition qu'on en fit est de l'année suivante 1659: *Recueil des Portraits et eloges en vers et en prose, dédié à Son Altesse Royale Mademoiselle*. Paris, 2 vol. in-8°. M. Cousin a donné, quelque part, une notice très-intéressante de toutes les éditions qu'on en a faites.

IX. — P. 60, note, lig. 7.

*C'est une des plus grandes habileuses de France.*

Sa correspondance avec Bussy-Rabutin prouve qu'elle méritoit plus d'indulgence que notre auteur ne lui en accorde ici, ou qu'elle

avoit beaucoup gagné en vieillissant. Avouons cependant que ses lettres ne sont pas exemptes de *hablerie*. Par exemple, sur la fin de la première, datée du 30 mai 1670 : « Pour moy, quoiqu'il y ait plus de trois » ans que je suis veuve, sans que vous m'aiez fait un compliment, moi » qui en ai, si je l'ose dire, reçu depuis le sceptre jusqu'à la hou- » lette, je suis, je vous assure avec beaucoup de respect et d'es- » time, etc. » (T. III, p. 69, édit. de 1731.) Au mois d'août 1674, elle écrivit plusieurs lettres à Bussy pour réveiller son ressentiment contre des Préaux, auteur des fameux vers du *Bienheureux Scudery* et des *Saints qu'a célébrés Bussy*. Mais Bussy pardonnoit au satirique plus facilement que ne le faisoit le veuve de Scudery ; elle y perdit ses peines. C'est à Brossette que nous devons les fragmens de ces lettres, qui, dit-il, n'ont pas été imprimées.

X. — P. 60, note, lig. 8.

*Elle estoit un peu parente de Saint-Aignan; je croirois plustost que c'est de Madame, qui est sœur du President Bauquemare.*

Ou plutôt belle-sœur. Charles de Bauquemare, sieur de Bourdeny, président aux Requêtes du Palais à Paris, avoit épousé Elisabeth Servien, sœur aînée d'Antoinette Servien, comtesse-duchesse de Saint-Aignan. Il mourut en 1671. « Homme sensé, de probité, aimé et estimé » des honnestes gens du Palais. A credit dans sa chambre, y est res- » pecté ; bienfaisant, facile à gouverner et ne voulant choquer per- » sonne. Est mediocrement accommodé. A un filz conseiller au Parle- » ment, et son gendre, M. le comte de Clerc, capitaine des Gardes de » Monsieur. » (*Notes sur les membres du Parlement*, vers 1661.)

XI. — P. 61, lig. 8.

*M<sup>me</sup> du Plessis-Guenegaud le meuble d'une petite salle.*

C'étoit Elisabeth de Choiseul-Praslin, mariée en février 1642 à Henry de Guenegaud, marquis de Plessis, conseiller d'Etat, chancelier des ordres, mort le 9 août 1674. « Cette dame, » dit M<sup>me</sup> de Motteville, « étoit fille du feu marechal de Praslin. Sa naissance lui donnoit pour » parens beaucoup de personnes de grande qualité, et son mérite luy » donnoit aussi beaucoup d'amis. La reine qui ne la connoissoit pas » particulièrement, ne la traitoit pas avec les distinctions que ses » bonnes qualités pouvoient mériter, et son cœur, rempli de noble » orgueil... luy faisoit désirer de se faire à elle-même et chez elle une » espèce de domination qui la pût consoler de ces privations... Elle

» recevoit beaucoup de visites, et il y avoit peu de secrets dans le cabinet qui luy fussent cachez. Elle estoit naturellement susceptible de beaucoup de haine et de beaucoup d'amitié... Comme ses amis la croyoient capable de secret, ils alloient en foule decharger dans son âme les inquietudes que le commerce du monde fait sentir à ceux qui l'aiment le plus... Outre ces qualités bonnes et mauvaises, elle avoit une vertu sans tache, elle estoit assez aimable de sa personne, et parmi un sérieux capable des plus grandes choses, elle avoit une gaieté extrême qui faisoit rencontrer dans sa conversation beaucoup de bien ensemble. » (*Uém.*, III, p. 297.)

M<sup>lle</sup> de Scudery, dont l'âme estoit trop élevée pour se croire humiliée de ces gracieuses charités, les a rappelées agréablement dans la *Clelie*, 5<sup>e</sup> partie, livre III. C'est un de nos littérateurs les plus délicats, M. Ubicini, qui m'a fait remarquer le rapport frappant de ce passage avec les souvenirs de notre des Réaux : « Durant le temps que je fus à Syracuse (dit Amilcar), il arriva plusieurs choses à une fille de ce lieu-là qui prouvent ce que je dis. Sçachez donc que cette personne qui a de la naissance, dont la fortune est assez mauvaise, dont le cœur est fort noble, qui fait profession d'estre bonne. et qui sans faire le bel esprit a plus de reputation qu'elle n'en cherche... a eu plusieurs aventures qui prouvent que la vertu est encore considérée... On luy a fait plusieurs presents d'une façon particuliere, et comme on sçait qu'elle aimeroit mieux donner que recevoir, on a pris des biais des- tournez... Un matin, durant qu'elle dormoit, un homme adroit, sans nommer qui l'envoyoit, trompa l'esclave qui luy ouvrit la porte et mit dans sa cour un ameublement complet d'une chambre, le plus agreable et le mieux entendu que l'on puisse voir, et quoyque tout le monde ait cherché qui avoit fait cette libéralité, on n'a pu en convaincre celle qui l'a faite. La personne qui l'a recède croit pourtant avoir decouvert à qui elle a cette obligation ; mais une de ses amies luy dit tellement qu'il luy estoit deffendu de deviner, qu'elle a esté contrainte d'estouffer sa reconnaissance et de la renfermer dans son cœur, sans oser publier la gloire de celle à qui elle est obligée. C'est à ceste mesme fille qu'une grande princesse d'un pays fort éloigné et qui a tout à la fois une grande naissance, une grande beauté, un grand esprit et un grand cœur, a escrit plusieurs fois fort eloquemment en une langue qui ne luy est pas naturelle et a envoyé un bracelet de ses cheveux qui sont les plus beaux du monde, avec une agraffe de diamants la plus galante qu'il est possible. La grande vestale luy a aussy fait plusieurs presents agreables d'une maniere fort ingénieuse et fort obligante, aussy bien que la genéreuse Amalthée, la princesse Elismonde, etc., etc. » (*Clelie*, t. X, p. 1077, Paris, Courbé, 1661, in-8°.)

On devine que la princesse d'un pays éloigné est Christine; la don-  
neuse du meuble, M<sup>me</sup> du Plessis-Guenégaud; la grande vestale,  
l'abbesse de Caen, et la princesse Elismonde, la duchesse de Longue-  
ville. Des Réaux écrivoit cela avant que cette partie de la *Cletie* ne  
fût publiée.

## XII. — P. 62, lig. 18.

*Il est vray que ce n'est pas une chose fort judicieuse que de peindre le  
caractere des gens qui ne sont pas trop bien bastys pour l'adapter à des  
consuls romains.*

On désignoit Pelisson, dans la Société du Samedi, sous le nom  
d'*Acanthe*. On a fait cette epigramme :

La figure de Pelisson  
Est une figure effroyable,  
Toutefois quoyque ce garçon  
Ayt un visage epouvantable,  
Il a pour Sapho des appas,  
Mais je ne m'en estonne pas,  
On aime tousjours son semblable.

(*Msc. de Caigniercs*, n° 568).

## XIII. — P. 62, lig. 26.

*M<sup>lle</sup> Robineau, une fille desjà âgée.*

Elle joue un grand rôle dans les *Chroniques du Samedi*. Chapelain  
avoit pour elle beaucoup d'estime, comme on en pourra juger par une  
lettre adressée à M<sup>lle</sup> de Scudery, le 14 juillet 1641, et dans laquelle il  
est parlé de la grande amitié de M<sup>me</sup> Aragonnois et de M<sup>lle</sup> Robineau.  
Cette lettre appartient à M. de Monmerqué.

« Je ne vais jamais pour luy rendre mes devoirs (à M<sup>lle</sup> Robineau)  
» que je ne la trouve ou aux champs en sa compagnie, ou sortie avec  
» elle pour la premenade ou pour quelque devotion. Cela vous fera  
» connoistre en passant, Mademoiselle, qu'il n'y a pas grande intelli-  
» gence entre nous, et que si, par hazard, il y avoit de l'affection, ce  
» seroit tout d'un costé et rien de l'autre. »

Dans une autre lettre du 25 avril 1653, copiée par Conrart, M<sup>lle</sup> de  
Scudery reprimande Chapelain de ce qu'il a remercié M<sup>lle</sup> Robineau  
d'oiseaux de paradis que lui avoit réellement donnés M<sup>me</sup> Aragonnois.  
Celle-ci se nommoit Marie le Gendre, et son mari, Antoine Aragonnois  
avoit été commis du mari de M<sup>me</sup> Cornuel. En 1649, elle demouroit rue  
d'Anjou au Marais : « La succession d'Aragonnois, commis de Cornuel,

» tresorier, dont la veufve demeure au Marais, rue d'Anjou, qui est extrêmement riche, quoyqu'elle n'ait rien eu en mariage...» (*Catalog. des Partisans.*)

M<sup>me</sup> Aragonnois chez M<sup>me</sup> de Scudery se nommoit *Philoxene*, et sa fille, mariée depuis à Michel d'Aligre, conseiller, fils du Chancelier, prenoit le nom de *Telamire*.

XIV. -- P. 63, note 1.

*Quand M<sup>me</sup> d'Arpajon se fit carmelite.*

Le 7 juillet 1655. On peut consulter l'extrait de la circulaire de la mère Marie du Saint-Sacrement, à l'occasion de la mort de sainte Marie de la Croix, (M<sup>me</sup> d'Arpajon), en 1695, dans *Madame de Longueville* de M. Cousin. Appendice, p. 400. (Édit. de 1853, in-8°.)

XV. — P. 63, note 2.

*Furetiere, dans la Guerre du Galimathias, l'a appelée la Pucelle du Marais...*

C'est-à-dire dans la *Nouvelle allégorique, ou Histoire des derniers troubles arrivez au royaume d'Eloquence*. Paris 1658, in-8°. Voici le passage : « Mais surtout, il y voit Sapho, illustre pucelle du Marais, » aussy fameuse que celle d'Orléans, pour le moins. Elle estoit des » plus confidentes de la Reyne, et celle qui recevoit le plus de ses » faveurs. Son seul defect estoit de se servir d'une demoiselle suivante, fort poltronne, appelée *Modestie*, qui ne luy inspiroit que » des conseils timides, et qui l'empeschoit souvent de se produire. » Elle luy estoit mesme infidèle, car elle luy deroboit tout ce qu'elle » pouvoit de sa réputation. Mais enfin tant d'honnestes gens espierent » cette suivante, qu'ils la convainquirent de tous ses larcins, dont » pourtant elle se justifia en quelque façon, parce qu'elle luy fit voir » que tout ce qu'elle luy avoit dérobé de sa gloire pendant plusieurs » années, elle l'avoit fait profiter à gros intérêts, sur une banque » fameuse en la ville d'*Estime*, dans le royaume de *Tendre*, dont elle » offroit de luy faire la restitution. »

Et non content de cela, Furetiere dans le *Roman Bourgeois*, publié en 1666, se moque de M<sup>me</sup> de Scudery sous le nom de Polymathie, et de Pelisson, comme du bel esprit « le plus laid du monde. »



XVI. — P. 64, note. — M<sup>me</sup> DE SAINT-ANGE.

*Elle alla trouver M. Servien, son pere, en Savoye.*

Enemond Servien, frere d'Abel, fut ambassadeur en Savoye de 1648 à 1676. J'ai trouvé sur le voyage d'Enemond les deux couplets suivans, sur l'air : *Oh ! nous dites Marie*.

Quoi donc ! belle Elismonde,  
 Vous allez à Turin,  
 Je croy que tout le monde  
 Prendra mesme chemin.  
 — Ah ! mon pauvre compere  
 J'y vais en enrageant,  
 Le monde ne suit guère  
 Ceux qui manquent d'argent.  
 — Je suis de vostre bande,  
 Je n'en ay point aussy,  
 Mais quand l'amour commande  
 C'est le moindre soucy.  
 — Ah ! mon pauvre compere,  
 Adieu ! jusqu'au retour.  
 Le monde n'a plus guere  
 Ny d'argent ny d'amour.

XVII. — P. 64, lig. 7.

*Cette Madame de Villars que la Reyne de Suede cajolla tant à son premier voyage...*

Cela prouve au moins que Ninon de Lenclos ne fut pas le seul objet de l'attention et des egards de Christine à cette époque ; comme on l'a souvent répété, d'après M<sup>me</sup> de Motteville.

XVIII. — Fin.

Madame de Saint-Ange estoit une des bonnes amies de Boisrobert ; elle parvint à le réconcilier avec son oncle Servien, et le poëte l'en remercia par plusieurs pièces de vers.

## CDXVI.—CDXVII.

### LE PRESIDENT ET LA PRESIDENTE TAMBONNEAU.

*(Michel Tambonneau, président à la Chambre des comptes en 1634 ; marié à Marie Boyer ; mort 24 octobre 1684.)*

Michel Tambonneau, sieur du Vigneau, marié à Anne Lullier d'Interville.

Le président Tambonneau est président des Comptes et filz d'un président des Comptes \*. Son pere estoit un homme fort desbauché ; sa femme estoit galante : ils moururent tous deux de la verolle. Le mary faisoit des excuses à sa femme de la luy avoir donnée, et on disoit : « Regardez le bonhomme ! hé ! » qui luy a dit que ce n'est point à elle à luy en » faire <sup>1</sup> ? »

Le plus recherché dans ses habits.

Antoine Boyer, sieur de Sainte-Geneviève-des-Bois.

Nostre president fit assez de despense en sa jeunesse, c'estoit le plus brave \* de tous les garçons de la ville, mais ce n'estoit pas le mieux fait ; il est petit, camus et de fort mauvaise mine. Il espousa la fille d'un homme d'affaires, nommé Boyer \*. C'es-

<sup>1</sup> Ainsi.

<sup>1</sup> Il s'estoit incommodé, mais il se remit en prestant sur gages à deux solz pour escû par mois ; il se servoit pour cela d'une insigne maquerelle qui logeoit à la rue de la Verrie\*, et qui en faisoit mestier et marchandise.

toit une jeune fille de quatorze ans, fort jolie ; elle n'avoit nulle envie de l'espouser, mais le pere estoit un homme qui n'entendoit pas raillerie. Elle n'osa en rien dire, mais devant le prestre elle fut fort longtemps à dire ouï. Le soir des nopces, quand Tambonneau se vint coucher, elle fit un grand cry et ne voulut point souffrir qu'il approchast d'elle ; insensiblement elle s'y accoutuma, et pour se consoler, elle eut bientôt des galants.

On ne sçauroit assurer qui la mit à mal, du jeune president le Cogneux, qu'on appelloit en ce temps-là l'abbé de Sainte-Huverte \*, ou du comte d'Aubijoux \*. Je commenceray par l'Abbé, parce que cette femme ayant eu envie de loger dans la maison du president le Cogneux <sup>1</sup>, qui estoit alors avec la Reyne-mere, l'Abbé, en la luy loüant, se garda le devant pour luy, et il y a grande apparence qu'estant tout porté et estant de la ville, il luy fut plus aisé qu'à un autre de la cajoller. Aubijoux a dit qu'il estoit contemporain de l'Abbé, et que comme il montoit la nuit par une eschelle de corde, il ne pouvoit s'empescher, en passant, de rompre les vitres de son rival <sup>2</sup>. Le mary faisoit souvent lier à part. Il a dit encore, ou bien c'est de Coulon \* qu'on le tient, que la Presidente trouvoit moyen d'aller voir son pere à

*Histor.*, t. IV, p. 6.

François d'Amboise,  
comte d'A., mort en  
1656.

*Histor.*, t. V, p. 32.

<sup>1</sup> Vers Saint-André ; c'estoit une des plus belles de Paris ; depuis on a raffiné.

<sup>2</sup> Le Cogneux conte qu'elle alloit courir avec son rival, la nuit, au bal, et qu'une fois, il entendit qu'en descendant de carrosse elle disoit : « Adieu, ma cousine. » Luy l'attendit dans sa chambre et luy donna de bons soufflets en luy disant : « En voylà, pour vostre cousine. »

Deux lieues avant  
Corbeil.

Elisabeth Boyer.

Pâtisseries, frian-  
dises.

*Il semble qu'il faut  
droit : Et que pas-  
sant par dessus...*

Jean de Ligny.

Sainte-Genevieve-des-Bois, à cinq lieues de Paris \*, sans que le mary y fust ; Aubijoux averty s'y rendoit avec Coulon, qu'elle avoit mis bien avec une sœur \* à marier qu'elle avoit ; qu'ils y faisoient porter des hottées de friponneries \*, et que par-dessus les murs \* ou bien par une porte du parc dont ils avoient la clef, ils faisoient cent folies jusqu'au jour. Cette sœur fut mariée avec Ligny \*, nepveu du Chancelier, et depuis on n'en a pas oüy parler ; elle n'avoit garde d'estre si jolie que sa sœur <sup>1</sup>. On a sceû d'Aubijoux qu'il n'avoit jamais trouvé de femme qui y prist tant de plaisir ny qui fust si propre <sup>2</sup>.

Dominique de Ligny,  
sieur de M., d'abord  
grand maître des  
eaux et forêts, puis  
évêque de Meaux.

La jalousie qu'elle tesmoigna aux Tuilleries, en voyant l'Abbé se promener avec d'autres dames, fut ce qui commença à faire parler. Je ne sçay s'il le faisoit pour la faire revenir, car Marsilly \*, frere de Ligny, en contoît à la Presidente. Un jour l'Abbé, qui estoit honnestement brutal, se mit à quereller, et luy dit, entre autres choses obligeantes, que ses juppes estoient bien legeres, qu'elles se levoient à tout vent. Le mary l'oüit, car ayant entendû la voix de l'Abbé, il se tint derrière le paravent. Depuis ce jour,

\*

Louise Boyer, dame  
d'atour de la Reine,  
leur sœur.

<sup>1</sup> Je n'ay oüy dire cela qu'au petit Guenaud ; je croy qu'il estoit mal informé. Cette femme a esté dix ans broüillée avec sa sœur qu'elle ne vouloit point voir. Ce fut M<sup>me</sup> de Noailles \* qui les raccommoda ; mais elles se voyent fort froidement. Il y a apparence que c'estoit par pruderie qu'elle ne vouloit pas voir la Presidente.

En juillet 1632.

<sup>2</sup> D'Aubijoux avoit quelquefois des visions. Un jour il versa en carrosse si doucement, qu'il y voulut faire un somme avant qu'on le relevast. — Il prit un grand dûeil de Flammarens \*, qui n'estoit point son parent, mais son amy intime, et il disoit que c'estoit de telles gens qu'il falloît porter le dûeil.

il ne voulut plus souffrir qu'ils parlassent ensemble, et ils ne se voyoient plus qu'en une chapelle des Cordeliers\*. Cela dura jusqu'à ce que le president le Cogneux revint de son exil; alors Tambonneau alla loger à la maison de Barbier\*, auprès du Pont-Rouge. Ce fut là que la fantaisie luy vint de bastir cette belle maison auprès du Pré-aux-Clercs. Insensiblement d'Aubijoux, qui estoit bien avec luy, y mena d'autres gens de la Cour.

A l'extrémité de la rue Hautefeuille.

Contrôleur-général. Le Pont-Rouge, qu'il avoit fait construire étoit devant la rue de Beanne.

Tambonneau se mit dans les prests. Sa femme mesprise le Bourgeois; ils tiennent table, mais il n'y va quasy personne de la ville, si ce n'est de ceux qui sont un peu de la Cour. Cette femme a quelque chose de particulier. L'esté on la voyoit se promener assez souvent jusqu'à midy au grand soleil, dans son jardin, avec une chemise jaune attachée au poignet avec des rubans incarnats et un collet de point de Genes, avec un ruban de mesme couleur, masquée et une coiffe sur sa teste; elle est petite, mais elle veut estre chaussée à son aise\*, et dit que le plaisir de marcher est plus grand que celuy de paroistre de belle taille<sup>1</sup>.

C.-à-d. : Sans hauts talons ou patins, comme on les portoit alors

<sup>1</sup> Il luy arriva une terrible aventure au bal : elle mettoit du rouge au commencement, parce qu'elle estoit trop haute en couleur; mais ce rouge appliqué mangea si bien le rouge naturel, qu'après il fallut continuer à en mettre; elle s'esvanoüit en une assemblée et demeura rouge comme un coq; car elle en mettoit estrangement.

— Elle fit un jour la delicate chez M<sup>me</sup> de Moutauzier à souper; c'estoit alors dans le fauxbourg; elle ne mangea de rien, et fit entendre qu'elle ne goustoit volontiers que de ce que ses officiers luy apprestoient, et qu'elle en avoit les meilleurs de France. Ceux qui estoient

Elle raffine en coiffures et en habits, et se laissoit tyranniser par un certain maistre Thomas qui, sur trois robes en gaigne une, tant il est homme de bien, parce qu'à son gré il l'habilloit mieux qu'un autre; peut-estre aussy luy faisoit-il credit, car la bonne dame devoit beaucoup : ce n'est pas qu'elle ne tri-chast assez au jeu pour gaigner<sup>1</sup>; Arnaut l'y surprit une fois, et la traitta un peu mal de parole; mesme il luy dit que le respect qu'il portoit à une dame de grande qualité, qui joüoit avec eux, l'empeschoit de faire pis.

Revenons aux galanteries. On disoit que M<sup>me</sup> de Rohan, la douairiere, pour se rendre le president de Maisons favorable en l'affaire de Tancrede, avoit fait le maquerellage de luy et de la petite presidente. Mais, ce qui la descria le plus, ce fut que Bouteville\*, jeune garçon de vingt ans, pria M. de Chastillon, son beau-frere, de parler pour luy à la belle; qu'il en estoit amoureux, mais qu'il ne sçavoit comment s'y prendre. Chastillon luy parle : elle luy dit que s'il parloit pour luy, elle verroit ce qu'elle auroit à faire; et sur l'heure ils lierent la partie pour se trouver chez une certaine femme. Il y fut; mais ce qu'il fit ne valloit pas la peine de donner un rendez-vous, car il n'en fit pas plus que s'il eust esté le plus

François Henry de Bouteville, depuis le maréchal de Luxembourg, frère de la duchesse de Chatillon, né 8 janvier 1628.

là ayant oüy conter ses promenades, disoient qu'elle ne vivoit que de rosée.

<sup>1</sup> Je me souviens que le mary disoit partout qu'il n'y avoit pas une femme au monde qui joüast si bien ny si heureusement. C'est qu'elle trompoit.

pressé du monde, et que le mary eust heurté à la porte. Chastillon fut si discret que Monsieur le Prince sceût toute l'histoire; et un matin que tous les petits maistres estoient à son lever, à Chastillon près, il leur dit serieusement qu'il estoit arrivé un grand malheur au pauvre Chastillon, et qu'il falloit que ses amys en cette occasion luy tesmoignassent leur tendresse. Chascun croyoit qu'il eust esté chassé de la Cour. Après les avoir tenuz un peu en suspens : « C'est, » dit-il, « qu'il a eu M<sup>me</sup> Tambonneau toute » une après-disnée, et ne luy a jamais sceû faire » qu'une pauvre fois. » Cela se sceût partout. Elle en pensa enrager, et un jour, en presence de Ru-  
vigny alors marié, elle vouloit engager Roquelaure, luy qui a fait pis que cela, à se battre contre Chas-  
tillon. Il s'excusa en disant qu'il estoit son amy, et dit à Ru-  
vigny en sortant : « *Este femme est folle. A* » ce compte-là il y en a plus de douze qui sont » obligez à se battre comme moy. » Roquelaure cou-  
choit avec elle par rencontre, mais il ne s'y attachoit que mediocrement; et, pour vous dire le vray, quoy-  
qu'elle n'eust que trente ans tout au plus, en moins de rien le visage luy devint usé : il n'y avoit plus que la propreté et la gorge qui la maintinst. Un jour que Miossens alla chez elle, elle mit viste une coiffe sur ses tetons; il sort, et Roquelaure entre avec une dame. Elle oste cette coiffe en disant : « J'avois mis » cela, car je crains les Gascons. — Hé! » luy dit cette dame, « est-ce que celui-cy ne l'est pas? — Non, »  
respondit-elle, « il n'est point gascon pour moy. »

François Hierosime T., sieur de Roquemont, conseiller en 1636, mort 20 décembre 1673.

Elisabeth-Angélique de Montmorency-Bouteville; morte en 1695, duchesse de Mecklembourg.

De bon service. Expression venue d'Italie au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle.

Tambonneau alla en suite à Bourbon, et voulut obliger Roquemont \*, son frere, conseiller au Parlement, à prendre garde à sa femme; l'autre, qui autrefois avoit averty le President de ce qu'à son avis il falloit faire, sans qu'il en eust rien fait, luy dit tout franc qu'il ne prendroit point ce soing-là. L'affaire de Chastillon avoit asseurement esté jusqu'aux oreilles du mary, et on m'a asseuré que, pour montrer à sa femme ce qu'il estoit capable de faire en sa fureur, il tua en sa presence un petit cheval qu'il aimoit fort. Cela ne fit pourtant pas grand peur à la Presidente. En revenant de Bourbon, il passa à Chastillon, car il estoit un peu espris de M<sup>me</sup> de Chastillon \*; peut-estre trouvoit-il que c'estoit le plus beau moyen de se venger du mary. Il luy rendit bien des soins, luy donna la colation et les violons chez luy; mais je doute fort qu'il se soit vengé.

Il prenoit quelquefois des fantaisies à cet homme de s'estendre sur les louanges de sa femme. A table, devant dix personnes, il dit qu'il ne voyoit point de femme plus aimable qu'elle; qu'elle estoit propre, bien faite, bonne robe \*, galante, agreable, et que s'il n'avoit esté son mary, il auroit esté son amant. La pauvre chrestienne s'en desferra. Une autre fois, comme on parloit de je ne sçay quelle femme qui donnoit un peu de peine à son mary: « Qu'on me la » donne, » dit-il, « je la rangeray bien. Vous voyez » comme j'ay rangé la mienne. » Cet homme passoit ainsy du blanc au noir. Un jour il estoit content de sa femme, il en faisoit l'eloge; il disoit: « Laissez



» faire ma petite femme ; puisqu'elle s'en mesle, cela vaut fait. » Une autre fois il estoit mal edifié.

Le desordre des prestz estant venû, le President estoit fort embarrassé ; il le fut bien encore davantage au blocus de Paris. Il venoit tous les jours me rompre la teste, à faute d'autres, car j'estois son voisin \*, il disoit les plus grandes impertinences qu'on pouvoit dire. « Je souhaite, » disoit-il, « que tout le monde s'entretüe dans la ville. J'iray au-devant de Monsieur le Prince s'il vient brusler le fauxbourg ; j'en seray quitte pour ma maison. Je jouïray au moins du reste. » (Il entendoit que ses prestz fussent bien payez, qui estoit le principal <sup>1</sup>.)

Sa femme s'estoit sauvée, desguisée en bavolette \*, à Saint-Germain, et elle estoit si ayse de conter qu'elle avoit trouvé des gens à qui elle avoit dit qu'elle alloit voir son pere-grand à Saint-Germain ! Elle alla gaillardement loger chez Roquelaure, qui en faisoit mille contes, l'appelloit sa menagere, et disoit aux gens : « Voulez-vous venir manger de la soupe de ma menagere ? » Là, bien des gens tasterent de la Presidente ; on ne s'en cachoit point ; on disoit : « Un tel y coucha hier, un tel y couche ce soir. » Enfin le mary s'y retira aussy, et au retour, il

Des Réaux demen-  
roit alors au Pre-  
aux-Clers, dans la  
maison de Lullier.  
(T. IV, p. 192.)

Paysanne.

<sup>1</sup> « Hé quoy ! sera-t-il dit que Michau, filz de Jean, et petit-filz de Michau, et arriere-petit-filz d'un autre Michau, n'ayt pas la charge de son bisaïeul ? Mes amys de bonne chere, il faut donc vous dire adieu. Il faudra que ma femme vende son estuy et son escuelle d'or ; car elle dit que l'argent n'est pas propre. » Il prenoit cela partout, et croyoit que ces raisons-là estoient capables de convaincre tous les Frondeurs.

disoit : « J'estois fort bien à Saint-Germain ; je ne » manquois de rien chez mon bon amy Roquelaure. »

La paix faite, Monsieur le Prince y mangeoit fort souvent et les Bouillons aussy. Elle faisoit plus la belle que jamais. Une fois elle alla fort ajustée chez la mareschale de Guebrian\* ; on ne faisoit que de se mettre à table, elle avoit disné ; la voylà qui commence à lever sa robe, pour monstrier sa belle juppe, qui veut faire admirer comme ses manchettes estoient mises de bon air ; car elle croyoit qu'il n'y avoit personne au monde qui les sceust mettre comme elle<sup>1</sup> ; après elle alla au miroir, et à tout bout de champ elle disoit : « Pas trop sottes ; ces yeux-là sont petits, » à la verité, mais ils ont bien du feu. » Et elle parla une heure durant du feu de ses yeux. Quand Vardes\* eut assez mangé : « Madame, Madame, » luy dit-il, « venez, venez, on vous donnera à cette heure tant » d'œillades que vous voudrez. Nous voylà au dessert ; » c'est le temps des douceurs ; approchez. »

Neveu de la mareschale de Guebrian.

Alors surintendant des Finances. Hist.

Cependant les pretz alloient tousjours fort mal ; le President alla parler à d'Esmery\*, et luy dit : « Mais, Monsieur, je n'ay point de bois. Où prendray-je de l'argent pour en acheter ? Qui enverra au marché pour moy ? Je suis resolu de demeurer » céans ; il faut bien que vous me chauffiez et que » vous me nourrissiez. » D'Esmery, alors malade de la maladie dont il mourut, après avoir eu bien de la

<sup>1</sup> Et mesme elle se piquoit de les mettre fort promptement, quoyque M<sup>me</sup> Anne, sa *duçña*, fust une heure et demie à les ajuster.

patience, luy dit que si ses valets de chambre ne le pouvoient mettre dehors, il feroit venir ses palefreniers. Tambonneau outré vouloit aller au lit, on ne sçait pour quoy faire; mais on se mit entre deux, et on le fit sortir. Le mareschal de Grammont luy envoya un gentilhomme pour le prier de s'accommoder avec le President; il respondit qu'il ne se soucioit point de Tambonneau, ny des messages qu'on luy faisoit faire sur cela. En effect, le Mareschal eust bien pu luy en parler luy-mesme.

Dans le chagrin où estoit le President, il estoit plus meschant à ses valets que par le passé, quoy-qu'il l'eust esté honnestement, et aux ouvriers aussy. Il est fort propre chez luy, mais assez malpropre sur sa personne. Feu M. de Nemours, l'hyver, alla chez luy un soir; ses pages charbonnerent tout le vestibule avec leurs flambeaux. Tambonneau voit cela en le conduisant, il appelle son maistre-d'hostel. « La » Fontaine, pourquoy n'avez-vous pas battû ces co- » quins-là? — Monsieur, on ne bat pas ainsy les gens : » ils mouroient de froid; ils ne sont pas de fer. Si » vous eussiez voulû qu'on leur donnast un fagot, ils » n'auroient pas fait cela. » Luy, enragé, saute à la Fontaine; la Fontaine, grand et fort et assez hardy, le saisit à la gorge. « Monsieur, » luy dit-il, « si vous » me frappez, je vous estrangleray. Vous m'avez » promis, quand je suis venû à vostre service, de ne » me pas touscher. » Le President lasche prise, crie qu'on ferme les portes, et qu'on aille querir le Bailly \*. La Fontaine se barricade dans sa chambre,

Du faubourg Saint-Germain.

charge ses pistolets, et, le Bailly estant venû, il dit ses raisons qui ne furent point trouvées mauvaises. Enfin, il fallut capituler ; il sort sur l'heure. Le lendemain, sur ce qu'on luy avoit refusé ses gages, il envoie un exploit : on le paye.

Ce la Fontaine disoit qu'on faisoit chez eux de certaines pommes à la compote, qu'on appelloit des pommes de chagrin, à cause qu'en ce temps-là Monsieur le President estoit fort chagrin. En ce temps-là la pauvre Presidente estoit bien embarrassée à cacher les coiffeuses et les créanciers, de peur que son mary ne les vist.

Quand Monsieur le Prince et le Cardinal commencerent à se broüiller, Tambonneau faisoit l'homme d'importance, disoit qu'il s'estoit entremis de les accommoder, qu'il avoit parlé plusieurs fois au Cardinal ; « mais, » disoit-il, « il ne m'a pas voulû croire, » et c'estoit pour son bien ce que j'en faisois. »

Il crut, dans la bonne opinion qu'il avoit de l'adresse de sa femme, qu'elle feroit si bien auprès de la Reyne qu'il seroit payé de ses prestz : cette femme n'en bougeoit, et M<sup>me</sup> Pilou l'appelloit le Barbet de la Reyne. « Helas, » dit-elle, « la pauvre femme ne voit-elle pas que tout cela ne fait que luy alonger le nez <sup>1</sup>, et l'accamardir à son mary ? »

Quand Monsieur le Prince fut arrêté, elle et son mary s'empresserent terriblement autour de Madame la princesse la mere, et elle fut mesme à Chastillon

<sup>1</sup> Elle l'avoit pointû.

où on ne la demandoit point<sup>\* 1</sup> ; et quand M<sup>me</sup> de Bouillon fut mise dans la Bastille, elle s'y alla enfermer pour huit jours, dez qu'on eust permission de la voir. M<sup>me</sup> de Bouillon se mocquoit d'elle, et a conté qu'une fois elle l'avoit trouvée au lit avec un ruban couleur de feu comme une ceinture, un au col, un à chaque bras, coiffée par la Prime, avec bien des rubans et une cornette par-dessus<sup>2</sup>.

Lenet a mentionné ce voyage de la Présidente dans ses *Mémoires*.

Tambonneau devint amoureux d'une fille chez qui il alloit bien de jeunes Frondeurs. Luy, qui craignoit de se brôiller à la Cour, envoyoit tousjours voir qui y estoit, avant que d'y aller ; mais finement il laissoit son carrosse à la porte. Un jour qu'il y estoit, Bachaumont y fut ; dez qu'il le sceût : « Ah ! mon Dieu ! » dit-il, « Mademoiselle, cachez-moy. — Monsieur, je n'ay point de lieu pour cela, et il n'y a qu'un escalier. » Le President laisse son argent, tant il eut haste de partir, se bride le nez de son manteau, et passe tout contre Bachaumont ; Bachaumont se met à crier : « Je ne voy pas M. le president Tambonneau au moins, je ne le voy pas<sup>3</sup>. » Cette fille disoit qu'elle luy gaignoit son argent bien

<sup>1</sup> Et elle crut que cela ne se sçauroit point, car ce voyage pouvoit nuire à son mary.

<sup>2</sup> *Biffé* : Elle avoit l'incommodité de vomir souvent. M<sup>me</sup> de Bouillon se voulut retirer : « Non, Madame, je vomis comme une autre crache ; » cela sera bientôt fait. »

<sup>3</sup> Janin<sup>\*</sup> fut surpris par Tambonneau, caché sous une table dont le tapis estoit à housse ; le galant luy dit : « Prenez garde à ce que vous ferez ; j'ay deux hommes là dehors qui m'ont veü entrer cécus, et qui feront du bruit. » Il le laissa aller.

De Castille, trésorier de l'Epargne

aysement : elle sçavoit son humeur, qui est de se prendre par les piez, car il dit qu'une personne bien chaussée ne sçauroit estre laide; elle se chausse proprement et monstroït un de ses souliers; il y jettoit aussytost la veüe, et elle le trompoit en jouïant au piquet.

Toutes choses pacifiées, le President alloit chez Ninon pour faire d'autant plus l'homme de Cour. Ninon s'en mocquoit fort. Il y avoit je ne sçay quelle petite Charpentier<sup>1</sup> avec elle, à qui Tambonneau faisoit les doux yeux, et luy envoyoit du citre\*; elle luy disoit : « President, envoye-moy bien du citre et » ne viens point, car tu pus trop fort. » Il prit envie à la Presidente d'entendre Ninon jouïr du luth; mais comment faire? « Je veux donc, » disoit-elle, « qu'il » y ayt une tapisserie entre deux. — Voire, » dit le mary serieusement, « ma petite femme, je vous assure qu'elle est aussy modeste qu'une autre per- » sonne; et puis elle a, pensez-vous, une dame Anne, » tout aussy prude que pourroit estre la vostre. » Ninon fait ce conte-là à crever de rire; car cette madame Anne estoit la maquerelle de la Presidente.

Le caresme de 53, ils s'aviserent de faire un ordinaire de viande à huit livres par teste. Il y avoit certain nombre de personnes qui en estoient. Elle alloit seule avec un homme, et disoit qu'on luy avoit appris à Saint-Germain à ne point façonner. Un

<sup>1</sup> Cette petite fille avoit esté trois mois chez Ninon, sans dire un mot; un jour quelqu'un parloit d'historiens, elle va dire : « Pour moy, » j'aime fort *Rodote*. »

battellier a dit qu'il l'avoit mené baigner toute seule avec des hommes.

Son filz, à dix-sept ans, eut la petite verolle : elle l'assista avec un soing estrange ; il pensa mourir : elle estoit desesperée. M<sup>me</sup> de Bouillon, pour la consoler l'alla voir, quoyqu'elle eust tant d'enfans. C'estoit dans sa grande affliction de la mort de son mary \* qu'elle affectoit de voir les gens tristes. Après cela, la Presidente dansoit toutes les petites danses\*. On fit des vaudevilles pour se moquer d'elle. Le mary disoit : « Il n'y a pas de femme au monde » qui paroisse si jeune ; si son filz la prenoit au bal, » on diroit : Voylà le frere et la sœur. »

Le duc de Bouillon, mort 9 août 1652, cinq ans avant elle.

Les danses légères, réservées à la jeunesse.

Elle a renoncé depuis quatre ans à toute galanterie, et ne se soucie plus, à ce qu'elle dit, que de jouer et d'estre brave. Le mary, qui avoit juré, puisqu'on ne le payoit pas, de prendre du bien où il en trouveroit, n'y manqua pas ; et, se voyant second president, il fit bien des siennes. Nous verrons, dans les *Memoires de la Regence*, le procez que luy fit Nicolay<sup>1</sup>.

La Presidente eut la petite-verolle, il y a trois ans ; tous ceux à qui je le disois, moy qui estois encore son voisin, me rioient au nez et me disoient : « Vous vous moquez, c'est la grosse. » Ruigny luy fait la guerre qu'elle est amoureuse de son filz. Ils ont fait bien de la despense pour ce garçon ; ils l'ont mis dans le grand monde, et croyent en avoir fait

<sup>1</sup> 1655.

une merveille. A la verité, il est bien fait, il danse bien, il est propre ; mais ils luy ont donné une presumption enragée qui n'est fondée sur rien. Cet homme, cette femme et ce garçon se cajolent à crever de rire ; car la Presidente a aussy pris ce style-là '.

Son mary.

<sup>1</sup> Elle a une complaisance aveugle pour luy \*, jusqu'à luy mettre Margot dans son lit, s'il le vouloit. Elle s'avisa de cela pour se conserver la liberté de coquetter, car il a eu autrefois de furieuses jalousies ; et depuis elle a continué, pour l'empescher de faire quelque chose d'extraordinaire sur le chapitre de la braverie ; car ç'a esté et est encore la passion qui, après la galanterie, a eu le plus de pouvoir sur son esprit.

— Tambonneau doit cent mille escus de reste de la tutelle des petits Boyer, ses beaux-freres, et on l'accuse de les avoir pillés autant qu'il a pu. En 1665, il s'est excusé de mettre au Commerce, comme le reste de la Chambre ; il a esté assez mal avisé pour represter de nouveau au Roy, du temps de M. Fouquet. M. Colbert, quand il apprit cela, dit : « Ah ! je croyois que 48 l'auroit rendu sage. » C'est l'année de la révocation des prestz.

#### COMMENTAIRE.

##### I. — P. 76, lig. 7.

*Cette sœur fut mariée avec Ligny neveu du Chancelier...*

Elisabeth Boyer epousa en effet Jean de Ligny, fils de Jean de Ligny, maître des Requêtes et de Charlotte Segnier, reçu conseiller au Parlement le 5 février 1638, plus tard maître des Requêtes et conseiller d'Etat. De leur mariage naquit une fille unique qui epousa Antoine Egon, prince de Fürstemberg.

##### II. — P. 76, note 2.

*D'Aubijoux avoit quelquefois des visions...*

François d'Amboise comte d'Aubijoux dont il est parlé dans la précédente historiette. Mademoiselle raconte qu'un jour de 1657, le comte



## LE PRESIDENT TAMBONNEAU ET SA FEMME. 89

d'Aubijoux (que les editeurs appellent d'Aubigeon), eut querelle avec un gentilhomme de son pays, et que dans la rencontre, un de ses gentilhommes nommé Prebon fut tué. D'Aubigeon fut accusé d'avoir contrevenu aux lois sur le duel et il dut s'éloigner. Plus tard le prince de Conty obtint sa grâce. Il étoit lieutenant de Languedoc. (*Mémoires*, t. III, p. 106.) Cela prouve que d'Aubijoux ne mourut pas en 1656 comme on l'a dit plusieurs fois. Il vécut jusqu'en 1665.

### III. — P. 77, lig. 6.

*Ce fut là que la fantaisie tui vint de bastir cette belle maison auprès du Pré-aux-Cleres.*

Rue de l'Université. Elle est dans le plan de Gomboust. Bâtie sur les dessins de Louis Leveau, elle fut achetée par le comte de Marsan, prince Lorrain, puis en 1716 par le comte de Matignon. Le fils de M. de Marsan, le prince de Pons la reprit en 1724, et l'a habitée le reste de sa vie. Ce fut dans les jardins de cet *Hôtel de Pons* que la Quintinie fit ses expériences de jardinage. « Elle est, » dit Brice, « ornée d'un ordre dorique » en pilastres; la grandeur de la cour annonce la demeure d'un grand seigneur, et les appartemens, doubles partout, sont composés de plusieurs grandes pièces très-commodes et très-régulières. Le jardin » est d'une étendue assez considérable. » Renversée.

### IV. — P. 77, note.

*Ceux qui estoient là disoient qu'elle ne vivoit que de rosée.*

On lit à son mari le même reproche de délicatesse excessive, témoin ces jolis vers de Saint-Evremond :

Très difficile et fort peu délicat,  
Le président condamne chaque plat,  
Quand à disner un amy le convie.  
Les mets d'un autre il blasme sans raison,  
Et sans raison il passeroit sa vie  
A louer tout dans sa propre maison.

### V. — P. 81, lig. 3.

*Le desordre des prestz estant venu...*

Aujourd'hui, dans nos temps de régularité financière, on ne comprend guères l'inconvénient des emprunts multipliés; il faut donc

ajouter que ces prêts faits dans les premiers temps de la Régence et à la grande satisfaction de tous les financiers, avoient entraîné l'engagement de plusieurs branches des revenus publics. On fut, au commencement des troubles de la Fronde, contraint de suspendre le paiement des rentes, et bien des financiers furent ruinés par ce qui les avoit enrichis. Cela, sans doute, ne se reverra jamais.

## VI. — P. 81, note.

*Hé quoy! sera-t-il dit que Michau fitz de Jean...*

Il semble que le président devoit dire *Michau fitz de Michau*. Cette boutade rappelle et a peut-être inspiré les raisonnemens que la Fontaine prête à la Belette usurpatrice de l'hôtel de Janot Lapin :

Je voudrois bien scavoir, dit-elle, quelle loy  
En a pour tousjours fait l'octroy  
A Jean filz ou neveu de Pierre ou de Guillaume,  
Plustost qu'à Paul, plustost qu'à moy.

On a attribué à Louis XIV et à M<sup>me</sup> de Montespan le couplet suivant contre notre président des Comptes et sa femme, ou contre son fils Michel Tambonneau et sa belle-fille Angélique de Voyer de Paulmy, gouvernante des enfans naturels du Roi :

Or nous dites la Tambonne,  
La Tambonne Tambonneau,  
Pour l'appuy de la couronne  
Qui fit le marquis Michau?  
Votre histoire peu sincere  
A tousjours pris soin de faire  
Qui fist le marquis Michau  
A Tambonne Tambonneau.

## VII. — P. 82, lig. 7.

*La royauté qui veut faire admirer comme ses manchettes estoient mises de bon air...*

Furetiere a fait allusion à cette extrême recherche de notre Présidente : « J'ay oüy dire d'une présidente qu'elle est une heure entière » à mettre ses manchettes, et elle soutient hautement qu'on ne peut » les bien mettre en moins de temps. » (*Roman bourgeois*, 1714, p. 66.)

## VIII. — P. 86, lig. 25.

*Elle alloit seule avec un homme...*

Cette remarque de des Réaux prouve qu'une femme mariée ne se

## LE PRESIDENT TAMBONNEAU ET SA FEMME. 91

montróit pas convenablement hors de chez elle avec un autre homme que son mari. Nous sommes aujourd'hui, maris et femmes, beaucoup plus accommodans.

### IX. — P. 87, lig. 3.

*Son filz, à dix-sept ans, eut la petite verolle...*

Michel Tambonneau reçu conseiller au Parlement le 11 mai 1657, puis envoyé extraordinaire à Cologne, ambassadeur en Suisse, et enfin président de la chambre des Comptes. Quand il avoit, en 1664, résigné la charge de conseiller pour se rendre à Cologne, on répandit le couplet suivant :

Michau veut estre cavalier,  
Il a déjà pris une saugle,  
S'il parvient jusqu'au baudrier,  
Adieu vous dis, général Wrangle!  
Condé mesme en devient jaloux,  
Marquis Michau filez plus doux!

Dans les notes sur *les Membres du Parlement*, vers 1661 : « Il s'en-  
» gage dans la Cour et dans le grand monde. A bonne opinion de luy-  
» mesme et cette opinion luy a esté insinuée par M. le President son  
» pere et madame sa mere qui en sont ydolastres. Est assez aimé. Ne  
» suit que ses interets, est dans les plaisirs. A son oncle, conseiller de  
» la Grand Chambre. » On peut juger de l'exactitude des portraits de  
des Réaux en comparant avec ces notes ce qu'il dit lui-même du fils  
Tambonneau.

### X. — P. 88, note.

*Pour l'empescher de faire quelque chose d'extraordinaire sur le chapitre de la braverie...*

Je crois que des Réaux veut dire que M<sup>me</sup> Tambonneau a continué ses cajoleries conjugales pour empêcher son mari de faire de grandes dépenses pour ses maîtresses au dehors. Cependant la braverie paroît avoir été plutôt la passion de la Présidente que celle du Président. — Pour la Margot dont il est parlé plus haut, c'est je pense un nom commun, une servante, une grosse dondon. Ou bien, ne seroit-ce pas cette Margot longtemps fille de chambre de M<sup>me</sup> de Gondran? (Voy. t. v, p. 459.)

XI. — P. 88, note.

*En 1665, il s'est excusé de mettre au commerce...*

C'est-à-dire de contribuer à la formation de la *Compagnie française des Indes orientales*, dont le principal établissement devoit être à Madagascar, et qui fut établie par déclaration du Roy, vérifiée en Parlement le 1<sup>er</sup> septembre 1664. On ne voit pas en effet le nom de Tambonneau dans la liste de tous les grands personnages de la cour et de la ville qui souscrivirent pour des sommes considérables. (Voyez la *Relation de l'Etablissement de la Compagnie française pour le commerce des Indes orientales*. Paris, Seb. Cramoisy, 1666, in-4<sup>e</sup>.)

XII. — Fin.

Dangeau a mentionné la mort de la présidente Tambonneau, qui survécut seize ans à son mari. « Dimanche 14 février 1700, M<sup>me</sup> Tambonneau la mere mourut à Paris. Elle avoit quatre-vingt-quatre ans. » Elle étoit demie sœur de la feu duchesse de Noailles. Elle avoit eu » un fort gros bien; mais depuis quelque temps, elle avoit tout abandonné au president Tambonneau son fils. Elle ne s'estoit réservé » qu'une pension de huit mille livres. » Sur cet article Saint-Simon ajoute une ligne qui n'est pas en rapport avec tout ce qu'on savoit de la Présidente : « M<sup>me</sup> Tambonneau n'appeloit jamais son fils que Michau, avec un parfait mepris. » Il est probable qu'elle l'appelloit Michau, simplement parce que son nom de baptême étoit *Michel*.

## CDXVIII.

### MADAME DE TALOËT.

*(Jeanne le Levier, fille de Jean le Levier sieur de Keroïon, conseiller au Parlement de Bretagne, et de François de Talhouet; mariée à Louis de Talhouet, gouverneur de Rhedon.)*

Madame de Taloët est fille d'un M. du Levier, homme de condition, qui estoit conseiller au parlement de Rennes, et dont la veuve s'estoit remariée à un gentilhomme qualifié de Champagne, nommé M. de Vignory\*. Cette fille, qui avoit dix-sept mille livres de rente, fut mise entre les mains de M. de Taloët, son oncle paternel\* et son tuteur. Cet oncle la fit espouser à son filz, nonobstant les defenses du Parlement et les regles de droit. M<sup>me</sup> de Vignory, enragée de cela, accuse cet homme de fausse monnoye, et luy fit bien de la peine; après elle trouve moyen de mettre une suivante auprès de sa fille, qui la gouverna si bien qu'elle luy fit avec le temps hayr son mary comme la peste. Il est vray que Taloët luy en donna quelque sujet, car il vendit une charge de lieutenant aux Gardes qu'il avoit, et se mit à entretenir une garce qu'il faisoit appeller M<sup>me</sup> de Taloët. La suivante luy fit accroire qu'il ne demandoit

Charles de Quincampoix, marquis de Bussy et comte de Vignory, en Champagne.

*Ou plutôt : maternel.*  
Giles de Talhouet, gouverneur de Rhedon.

qu'à en avoir des enfans pour l'estrangler en suite elle-mesme. Quelques jours après qu'il fut arrivé à Rennes, elle luy demanda ce qu'il avoit fait de l'argent de cette charge. « Je n'ay pas accoustumé, » luy dit-il, « de vous en rendre compte. Il faut donc » que vous me rendiez compte aussy de ce que vous » avez despensé depuis que je suis party. — Ce n'est » pas de mesme, » repliqua-t-elle, « tout le bien » vient de moy. » En suite il luy propose d'aller à la campagne; elle n'y vouloit point entendre. « Vous » vous mocquez, » luy dit-il, « il fait beau. Nous par- » tirons demain. » Elle alla se conseiller à sa confidente; toute la nuict elle feignit d'avoir un devoyement. Au commencement il la suivit par soupçon; enfin il s'en lassa. Elle mit hors du logis ce qu'elle avoit de meilleur, et le matin, dez quatre heures, elle s'alla asseoir sur les degrez d'une eglise, parce qu'elle n'en avoit point trouvé encore d'ouvertes, et là elle se chaussa, car elle estoit venue nuds piez. Après elle fut demander retraite à deux conseillers de sa connoissance, qui, n'ayant point de femme, ne la voulurent pas recevoir; elle estoit bien faite et jeune. Un d'eux luy conseilla de se retirer à Saint-Georges \*, qui est une religion de filles; elle y va. Le mary ne sçavoit ce qu'elle estoit devenue; il chercha tant qu'enfin il le descouvrit; à travers la grille et le voile, il luy demande pardon; il se soumet à toutes choses imaginables pour obtenir d'elle qu'elle souffrist qu'il la veist seulement; elle ne le voulut jamais. Cela mit tout le monde contre elle. Elle luy en-

Saint-Georges-sur-Loire, à quatre lieues d'Angers.

voye un exploit, disant qu'il l'avoit espousée contre les defenses du Parlement et avec une dispense qui estoit nulle, car ils sont cousins-germains : elle le poursuit ; l'affaire est evoquée à Paris. Elle avoit eu six enfans ; cela n'empesche pas qu'elle ne continue. Elle n'avoit point d'argent, il jouïssoit de tout. Il luy fait offrir cent pistoles, pourveu qu'elle daigne les prendre de sa main, et qu'il consentoit qu'elle s'en servist contre luy. Elle ne voulut jamais luy avoir cette obligation. Elle eut la petite-verolle qui ne l'a pas embellie ; il luy fit dire que si elle le trouvoit bon, il l'iroit assister et qu'il l'aymoit autant que jamais. Elle est tousjours inexorable.

Durant sa maladie, elle eut une estrange affliction ; car sa mere, cette madame de Vignory qui estoit veuve pour la seconde fois, eut la teste coupée à Rennes avec sa fille du second liect, et voicy pourquoy. M<sup>me</sup> de Vignory avoit eu connoissance d'un garçon bien fait <sup>1</sup> : il estoit d'honneste naissance de devers Moulins ; il avoit du bien passablement. D'abord il suivit le barreau à Paris, et après il fut commis de M. de Noyers. Elle le maria avec sa fille du deuxiesme liect, qui n'avoit que treize ans <sup>2</sup>. Elle avoit cru peut-estre qu'ayant esté advocat, et ayant habitude chez M. de Noyers, il desbroüilleroit les affaires de la maison. Ce garçon, en tout, pouvoit jouïr de sept ou huit mille livres de rente avec sa femme ;

<sup>1</sup> *Mots biffés* : Qu'on appelloit Bussy.

<sup>2</sup> Parce qu'il luy presta vingt mille livres, dont elle avoit besoing.

le reste estoit fort embarrassé. On ne laissa pas de l'appeller M. le marquis de Bussy ; il l'avoit espousée à condition de prendre le nom et les armes de sa femme , et qu'il donneroit je ne sçay combien à la belle-mere. Il ne luy tint pas ce qu'il luy avoit promis. Elle, pour s'en venger, gaigne sa fille que cet homme aimoit tendrement : elles luy font donner un coup d'arquebuzé<sup>1</sup> à une huée qu'on fit pour prendre des loups, en Bretagne, où ils estoient pour quelques affaires ; peut-estre y avoient-ils du bien. Et comme il il n'estoit pas blessé à mort<sup>2</sup>, elles furent condamnées lorsqu'elles s'y attendoient le moins. Cela est assez ordinaire en Bretagne ; il y a beaucoup d'histoires de femmes qui ont fait tuer leurs maris. La mere fit une fin fort chrestienne, car elle escrivit à sa fille de Talloet, à Paris, pour l'exhorter à<sup>3</sup> mettre sa conscience en repos, sur l'affaire qu'elle avoit contre son mary<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Biffé*. A l'affust.

<sup>2</sup> *Biffé*. On dit qu'elles deux l'estranglerent.

— La belle-mere voulut obliger le chirurgien à empoisonner la playe. Celui-cy y mit du sucre au lieu d'arsenic, puis se sauva. La vieille persuade à sa fille d'estrangler son mary, et après elle va à une grande devotion de Bretagne, qu'on appelle Saint-Anne\*. La fille avec sa femme-de-chambre l'estranglent. Voylà la mere et la fille en prison : elles ont des lettres evocatoires ; au lieu de les faire signifier, elles se laissent cajoler aux juges, qui leur firent dire qu'elles n'avoient rien à craindre. En effect, ils n'avoient point dessein de les condamner ; mais le Rapporteur conclut à la mort, les autres eurent honte, cela passa tout d'une voix ; il n'y avoit point de preuves contre la mere : elle mourut en philosophe, et sans penser à l'autre vie.

<sup>3</sup> *Biffé*. A poursuivre son procez sans relasche et à ne pardonner jamais.

<sup>4</sup> Cela vouloit dire que, si elle ne croyoit point estre sa femme, qu'elle allast jusqu'au bout.

Près d'Aray, à  
quelques lieues de  
Vannes.



Elle ne put rien obtenir qu'un sequestre, où il fut permis à son mary de la voir : elle fut mise à la *Propagation de la foy*\*. Un gentilhomme nommé la Haye d'Airon l'accompagna à Paris ; on disoit qu'elle luy avoit promis de l'espouser quand elle seroit des-mariée. Elle estoit riche, comme je l'ay dit, et pouvoit beaucoup pretendre de la reddition de compte. Elle perdit pour la dissolution, mais elle gagna pour la separation de corps et de biens. Une comedienne que son mary entretenoit les accommoda depuis<sup>1</sup>.

On Nouvelles Catholiques, alors rue Sainte-Troye, depuis rue Sainte-Anne.

#### <sup>1</sup> MADEMOISELLE DE TALOET, OU BRIZARDIERE.

Brizardiere estoit un sergent royal de Nantes fort employé et qui despensoit extraordinairement pour un homme comme luy. Vous allez voir d'où cela venoit. Cet homme, desjà âgé, se mesloit de dire la bonne aventure aux femmes et d'une façon inouïe, car il leur disoit, quand il trouvoit quelque difficulté à ce qu'elles souhaittoient : « Vous ne » sçauriez obtenir cela que par un moyen que je vous enseigneray ; » peut-estre le trouverez-vous fascheux, mais il est infallible. » La curiosité les prenoit et, par la confiance qu'elles avoient en luy, elles s'y resoloient. Voicy ce que c'estoit : il les faisoit mettre toutes nûes, et avec des verges il les foïettoit jusqu'au sang, puis se faisoit foïetter par elles tout de mesme, afin de mesler leur sang ensemble pour en faire je ne sçay quel charme. Dans Nantes, il n'osa s'y joïer ; mais sa reputation luy fit trouver des folles par toute la Bretagne, et principalement à Rennes. Il y a apparence qu'il y gagnoit ; car, comme je l'ay desjà remarqué, il despensoit plus qu'un sergent ne pouvoit depenser. Il fut decouvert à Rennes par un huissier du Parlement, nommé Bohamont, qui le vit par un tron fesser deux fort belles filles qu'il avoit. Il rendit sa plainte ; on fit jetter des monitoires. Plusieurs demoiselles, suivantes et femmes de chambre vinrent à revelation ; mais quand on voulut sçavoir qui estoient les fessées, elles ne le vouloient point dire. Le Parlement s'assembla, et là, ayant veû qu'il y avoit des presidentes et des conseilleres en assez bon nombre, on se servit des deux filles de l'huissier et de la femme d'un menuisier, et sur cela on l'envoya aux galeres. Il pensa estre pendû. La presidente de Magnan, fort belle femme, estoit des foïettées ; outre ce que les autres avoient souffert,

Marie de Talhoet,  
mariée en 1654 à Guil-  
laume de Liscourt,  
vicomte de Planches.

celle-cy se faisoit donner quinze coups par sepmaine, pour avoir une succession pour laquelle il falloit que trois personnes mourussent. Elle n'est pas riche. La presidente de Brie eut quarante-huit coups et en donna à Brizardiere cinquante-deux ; une madame de Kerollin se fit foüetter pour trouver un bon tiercelet (elle faisoit la fausse monnoye), c'est-à-dire un bon alliage. Mais le plus plaisant, ce fut M<sup>lle</sup> de Talcoet\* ; comme il la foüettoit rudement, c'estoit pour avoir un mary qui eust beaucoup de bien, elle crioit : « Hé, monsieur de la Brizardiere, dou-  
» cement ! j'aime mieux qu'il soit moins riche. »

## COMMENTAIRE.

## I. — P. 93, lig. 20.

*Il vendit une charge de lieutenant aux Gardes qu'il avoit...*

Ou cette vente ne fut pas définitive, ou elle fut faite au profit d'un parent du vendeur ; car en 1661, il y avoit certainement un lieutenant aux Gardes de ce nom qui eut le malheur de déplaire au bon Loret. Voici comme s'en vengea le gazetier dans la *Muse* du 26 février :

Malgré la durté qu'accompagne  
Un certain Breton de Bretagne,  
Officier moderne du Roy  
Ce me semble nommé Taloy,  
Qui par caprice ou par grimace  
M'obligea de changer de place  
Et tout plein d'autres gens d'honneur  
Qu'il irrita, le bon seigneur,  
En dépit donc de l'incartade  
D'iceluy sujet à bontade,  
Plus ravy qu'on ne peut penser  
Mardy dernier, je vis danser  
Le ballet de l'impatience  
Dans toute sa magnificence...  
Car nonobstant ledit Breton  
J'étois placé comme un Caton...  
Mais treve de ballets, de danses  
Et d'autres telles circonstances,  
Dont je ne diray bien ny mal  
Jusques à l'autre carnaval,  
Où Taloy cet homme si rogue  
N'aura peut-être plus de vogue.

Loret n'avoit pas coutume de se plaindre aussi haut des gens d'épée. Aussi lui fit-on aisément sentir qu'il avoit été trop loin, et dans la lettre suivante du 5 mars 1661, il fit amende honorable.

Pour plaire à quatre demoiselles  
 Que je croy toutes fort pucelles,  
 Le lundy gras, jour jovial  
 Je revis le ballet royal  
 Ayant honorable seance  
 Près de gens de haute importance,  
 Où par pure bonté d'esprit,  
 Monsieur de Taloy me souffrit,  
 Quoique pourtant quelques personnes  
 En mon endroit un peu felonnes,  
 Eussent animé contre moy  
 Cet ardent officier du roy (a).  
 Je m'estois outré de colère,  
 Plaint de son procédé sévère,  
 Mais j'aurois été bien fâché  
 D'avoir à son honneur touché.  
 Et depuis icelle boutade,  
 Charnac, son élu camarade,  
 M'a conté tant de bien de luy  
 Qu'il se peut vanter aujourd'huy  
 Que je l'honore et je l'estime  
 Aussi bien en prose qu'en rime.

## II. — P. 96, lig. 1.

*On ne laissa pas de l'appeller M. le marquis de Bussy...*

Ce nom venoit du titre de son beau-père, Charles de Quincampoix, *marquis de Bussy* et comte de Vignory.

## III. — BRIZARDIERE. — Fin.

La présidente de Brie ou de Bris étoit sans doute la femme de François Loaisel de Bris, nommé président à mortier au parlement de Bretagne le 7 mars 1635. On peut de là conjecturer la date approximative de cette aventure. M<sup>lle</sup> de Talouet étoit apparemment un des six enfans que M<sup>lle</sup> le Levier avoit eus de son détesté mari.

Il y avoit en Bretagne deux anciennes maisons du nom de *Talocet* ou *Talhout*. De l'une d'elles descend aujourd'hui M. Auguste Bonamour marquis de Talhouet, fils du marquis de Talhouet pair de France, mort en 1842, et d'Alexandrine Laure Roy.

(a) Sur la marge il y a : *M. de Taloy, lieutenant des Gardes du corps.*

## CDXIX.

### FALGUERAS.

*Histor.*, t. IV, p. 172.

David Laigneau, provençal, médecin ordinaire du Roi; portrait gravé.

D'un côté, et de l'autre rue *Traversine*.

Falgueras estoit commis de Menant\*; il est marié avec la sœur d'un petit medecin huguenot, nommé Lagneau\*, qui est une espece de medecin empirique. Il y a deux ans que, revenant de Languedoc d'où il est, il apporta une lettre d'un tailleur adressante à un frere, pastissier de son mestier, qui estoit à Paris, mais dont il n'avoit eu aucune nouvelle, il y avoit long-temps. Falgueras eut bien de la peine à trouver cet homme, qui estoit pastissier d'hosties, et travailloit en chambre dans la rue du Meurier, qui rend dans la rue Saint-Victor\*. Le pastissier luy fit mille caresses et voulut absolument qu'il desjeunast avec luy. Falgueras dit, en desjeusnant, qu'il falloit mettre du sel et de la mie de pain sur je ne sçay quelle grillade; aussytost le pastissier, sa femme et ses filles s'entre-regardent et considerent la mine de l'homme, qui est noir et laid. Cela venoit de ce que leur fille aînée avoit un mal de langueur depuis quatre mois; et, comme le peuple croit tousjours qu'il y a quelque sort aux maux qu'il ne connoist point, ils avoient esté à je ne sçay quelle devi-

neresse qui, avec le grimoire, leur avoit mis dans la teste qu'elle feroit venir le sorcier du bout du monde s'il y estoit, et que, pour marque, il demanderoit du sel. D'abord ils ne voulurent pas faire de bruit : mais ils luy parlerent du mal de leur fille. Il leur conseille de la faire voir à Lagneau, qui luy ordonne je ne sçay quelle decoction dont Falgueras escrivit la recepte. Depuis, ayant receû une deuxiesme lettre du tailleur, il y retourne ; le pere et la mere luy disent que cette drogue avoit fait bien du mal à leur fille, mais que s'il vouloit, il la gueriroit bien. Il ne comprenoit point ce qu'ils vouloient dire, et il leur donna une pilule de Lagneau qu'il avoit sur luy. Cette fille l'avale. Or, comme le syndic des creanciers de Menant, nommé Blondel, logeoit dans la mesme rue, Falgueras, qui y alloit quelquefois, s'avisa un jour d'aller sçavoir des nouvelles de cette fille ; le pere n'y estoit point ; la mere le reçoit fort aigrement, luy dit que cette pilule avoit pensé tïer sa fille, que cette pauvre enfant le voyoit toutes les nuits ; mais que resolument il falloit qu'il la guerist ; que c'estoit luy qui le jour de la Toussaint, dans la rûe de Bussy, comme elle portoit un corbillon, luy donna de la main sur l'espaule, en luy disant qu'elle s'en repentiroit ; qu'aussytost elle entra dans une porte et vomit tout ce qu'elle avoit mangé. « Je prou- » veray, » dit Falgueras, « que j'estois ce jour-là en » Languedoc. — O ! vous estes où vous voulez ; mais » je sçavois bien que je vous ferois venir. Vous avez » fait semblant que c'estoient des lettres de nostre

» frere ; mais il est mort il y a long-temps. » En disant cela, elle et ses filles se saisissent de la porte ; elle prend un baston, et envoye querir du secours. Il s'efforce de sortir et sort effectivement, non sans quelque horion ; mais les autres locataires l'arrestent dans la montée. On le jette dans une autre chambre ; et, comme il se recommandoit à Dieu, car c'est un huguenot fort zelé, il voit un homme de la mine la plus farouche du monde qui, le traittant de sorcier, luy dit : « J'ay porté les armes par toute » l'Europe, moy. » Il croyoit que ce brutal l'alloit devorer ; mais il en fut quitte à bon marché, car la femme ayant dit à cet homme : « N'est-il pas vray » que vous avez esté ensorcellé trois fois ? — Oüy, » dit-il. — « Et comment fistes-vous pour vous guerir ? » — Je pris, » dit-il, « le sorcier, et, le poignard à la » main, je luy fis desfaire le sort. » Cela dit, il se retire. Cette femme sentoit quelque douleur à un bras où Falgueras l'avoit prise pour la tirer de la porte. « Ah ! traistre, » luy dit-elle, « si tu m'as ensor- » cellée comme ma fille, tu en mourras. » Le prisonnier crie par la fenestre à la servante de Blondel qu'il vit passer ; mais elle se mit à hocher la teste et luy dit : « Guerissez seulement cette pauvre fille. Hélas ! » la pauvre madame Blondel est bien malade, et sans » doute ensorcellée comme elle. » Il avoit beau prendre Dieu à tesmoing et se sousmettre aux plus cruelles peines de l'enfer, s'il se trouvoit qu'il fust coupable : « Les diables, » luy disoient-ils, « ne vous » feront point encore de mal : vous avez un pacte

» avec eux ; mais prenez garde qu'ils ne vous trompent comme Gauffredy, dont le terme fut avancé d'un an, ayant esté pris, pendû est bruslé à Aix. »

Enfin un garçon apothicaire estant venû dans ce logis, pour querir quelques eaux à un distillateur qui y demeuroit, leur remonstra leur folie, et fit delivrer ce pauvre homme, qui a fait quatorze pages de minute de ce que je viens d'escrire, avec ce titre\* :

Cette relation ne paroît pas avoir été imprimée.

*Journal et histoire d'une abominable accusation faite et decouverte le vendredy 12 fevrier 1655 à Falgueras, très-innocent, par la femme et fille malade dans le costé droit de son ventre, âgée de treize à quatorze ans ; pretendant lesdits mary, femme et fille, laditte fille avoir esté ensorcellée par ledit Falgueras, le premier jour de novembre, feste de Toussaints, encore qu'il fust esloigné de deux cens lieües.*

## CDXX.

### COLLETET.

(Né en 1598, mort 10 ou 11 février 1659.)

Marie Prunelle,  
morte en 1641.

François, non Jean.

Village entre Choisy  
et Versailles.

Guillaume Colletet, l'un de ces academiciens qu'on appelloit autrefois les Enfans de la pitié de Bois-Robert, à qui pourtant il est eschappé par endroits de bonnes choses, se maria poétiquement avec la servante \* de son pere, qui estoit un procureur au Chastellet ; et ce qui est de plus estrange, c'est que cette fille n'avoit rien de joly et luy n'estoit pas trop à son aise. Il en a eu un filz qui s'appelle Jean Colletet \*, digne filz d'un tel pere.

C'a tousjours esté un fort bon homme, qui a peu de sens <sup>1</sup>, mais qui aime fort à chopiner. Voicy ce que j'en ay oüy dire de plus plaisant.

Un jour que cette femme estoit à Rungis \*, où il a je ne sçay quel *tuguriolum*, on luy vint dire qu'elle estoit fort mal. En y allant, il fit son epitaphe, à telle fin que de raison. Ce n'est pas qu'il ne l'ainast tendrement, mais c'est qu'il est ainsy basti. Elle n'en

<sup>1</sup> A l'Academie, il dit naïvement : « Je ne connoissois point ce mot-là, mais je le trouve bon, puisque ces messieurs-là le connoissent. »



mourut pourtant pas, et il garda l'épithaphe encore quelques années. Elle trespassa justement durant le siège d'Aire \* ; car dans une pièce où il console Monsieur le Chancelier sur la mort du marquis de Coislin, il dit :

J'en dirois davantage,  
Mais Brunelle aux abois, etc.

Elle s'appelle Prunelle et estoit brune ; à cause de cela, il luy donna le nom de *Brunelle*. Voyez qu'il estoit bien nécessaire d'aller parler de sa femme à Monsieur le Chancelier !

Pour son filz, il l'a tousjours pris pour quelque chose de merveilleux, et, dans l'élegie sur la naissance de Monsieur le Dauphin, il l'offre à ce prince. Ce filz pourtant n'est qu'un dadais. Un jour, en je ne sçay quelle compagnie, il luy dit : « Jean Colletet, » saluez ces dames. » Il les salua toutes, et puis il dit : « Mon pere, j'ay fait. » Je ne sçay quel moine, dans une traduction qu'il a faite de quelques pièces de M<sup>lle</sup> Skurmans \*, parle des eloges qu'on a faits pour cette sçavante fille, et dit : « En voicy un de » Jean Colletet, filz de Guillaume, *facilement prince* » *des poetes françois* <sup>1</sup>. » Cependant, comme nul n'est prophete en son pays, il est arrivé que ce Jean Colletet ayant esté pris par ceux de Luxembourg <sup>2</sup>, il y a

Juin 1641.

Anne-Marie Skurmans, née à Cologne.  
On a recueilli ses  
*Opusculæ hebræa,*  
*græca, latina, gal-*  
*lica.* Leyde, 1638,  
in-8°.

<sup>1</sup> Le *facile princeps* des Latins.

<sup>2</sup> Parlant de ce filz, il dit dans le *Traité de la Poésie morale* \* :  
« Depuis plus de trois longues et tristes années, l'Espagne triomphe  
d'une jeune liberté qui m'est si chère. »

Paris, 1658 ; in-12,  
p. 196.

Les professeurs.

cinq ou six ans, comme il alloit à Cologne offrir son service au cardinal Mazarin, le gouverneur du pays, et autres grands seigneurs germaniques, le prirent pour un si galant homme, un si grand poëte et un si grand orateur, qu'après l'avoir regallé deux ans durant, bien loing de luy faire payer rançon, ils le reconduisirent tous jusqu'à la premiere place du Roy de France. Cependant les pedants \* de Navarre, dez le carnaval suivant, luy firent faire des vers burlesques pour des intermedes à une comedie, à cent sous le cent, et on en disoit qu'ils pouvoient s'en faire relever, comme lezez d'outre moitié de juste prix.

C'est le proverbe latin : *Asinus, asinam*.

Le filz et le pere s'entregrattent \*.

Guillaume naturellement est enclin à l'amour, mais il est fidele <sup>1</sup>. Il ne pouvoit vivre sans femme <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Biffé*. Il devint amoureux d'une jeune fille très-jolie et spirituelle, nommée Claudine.

<sup>2</sup> Il espousa la servante de Brunelle, dont il a une fille qui est aujourd'huy la suivante de la troisieme femme, qui estoit servante chez son frere le Procureur. Il la desbaucha et ne l'espousa qu'au bout d'un an. Elle est jolie et a de l'esprit; elle se nomme Claudine le Nain. Ce qu'il y a de plus ridicule, c'est qu'il vouloit que son frere et sa belle-sœur allassent visiter leur servante, qui avoit vescu si scandaleusement avec luy, et par despit, il se ruinoit à la faire magnifique. Elle est fille d'un tailleur de pierre, qui, pour ne pas faire honte à son gendre, vint loger chez luy avec toute sa famille, et de ce moment-là ne fit qu'yvroigner.

— Une fois il fut à Meudon, avec sa femme et d'autres gens, où il salua M. Servien, et fit si bien qu'il luy fit entendre que sa femme estoit dans le jardin; M. Servien la voulut voir. Il racontoit cela et disoit : « Le bonhomme, je pense, luy en veut conter; mais ma femme » est trop fine pour luy. » Ogier, le predicateur, à qui il dit cela une fois, se mocquoit de luy; et, comme Colletet luy faisoit reproche de ce qu'en ne le voyoit plus : « Qu'iray-je faire chez vous, » luy respondit-il, « avec l'abbé de Bichelieu et je ne scay combien de plumets ? »

Dans un recueil d'epigrammes qu'il fit imprimer il y a quatre ans \*, il met les amours de Claudine tout du long : en un endroit, il la compare à Psyché et luy à Cupidon. Notez qu'il ressemble à Jodelet \*, et mon pere, un jour que l'Abbé \* le mena disner au logis, ne l'appella, en resvant, tandis qu'il fut là, que M. Jodelet †.

Paris, 1653.

Histor., t. III, p. 391.

François Tallemant.

En un endroit il y a pour tiltre à une epigramme : *Rencontre de l'Amour et de ma chere et belle Claudine le Nain, fille de Marie Soyer*. Ce pauvre homme s' imagine immortalizer tous ceux dont les noms seront dans ses ouvrages.

Il y a bien d'autres plaisants tiltres. En voicy quelques-uns : *La belle Tulippe panachée dans mon jardin, 1642*. Il met ainsy la date partout, tant il a peur de donner quelque jour de la peine aux grammairiens ; *Sur mon Histoire des Poëtes, 1651 \** ; *Sur le retour de monseigneur le Chancellier, 9 avril 1651*, où il luy dit :

Elle se trouve en msc. dans la Bibliothèque du Louvre.

Les Bacchanales l'ont chassé,  
L'Agneau de Pasques te rappelle \*.

Epigrammes, p. 9.

*A Monseigneur l'archevesque de Rouën, messire François de Harlay, sur l'Apollon d'argent qu'il m'a envoyé pour recompense de mon Hymne sur la pure Conception de la Vierge, l'an 1634 \**. Ne semble-t-il

Ibid., p. 15.

\* Il y a une preface \* à ce livre où il dit que, pour monter sur ce petit Parnasse, il n'a eu besoin que de son foible bidet et non point du puissant cheval Pegase.

Avis au lecteur.

pas que la Vierge ayt conçu seize cent trente-quatre ans après ses couches ?

## LA PLAYE :

*Sur l'entablement d'une vieille maison tombée sur la teste de l'auteur en passant dans la rüe des Carneaux\*, le 26 septembre 1652. Celle-cy est folle au dernier point.*

*Ou des Bourdonnois, près de Saint-Innocent.*

Maudites soient les avenües  
Du cimetiere de Paris !  
Les grands rois et les grands esprits  
En devroient éviter les rües.  
O Ferronnerie, ô Carneaux,  
Si vous n'en estes les bourreaux,  
Vous leur fournissez des retraittes ;  
N'est-ce pas sous vos sombres toits,  
Et qu'on assomme les poetes,  
Et qu'on assassine les rois ?

*La rue de la Ferronnerie, où fut assassiné Henry IV, est voisine.*

*Epitaphe de l'auteur par luy-mesme :*

Icy gist Colletet ; s'il valut quelque chose,  
Apprens-le de ses vers, apprens-le de sa prose ;  
Ou, si tu donnes plus aux suffrages d'autrui,  
Voy ce que mille autheurs ont publié de luy.

Après il adjouste : *Le filz de l'auteur a fait autrefois un recueil des tesmoignages avantageux que les plus illustres autheurs de nostre siecle, tant françois qu'estrangers, ont rendu du sieur Colletet dans leurs divers ouvrages\**. Notez que ces autheurs sont gens que l'on ne lit point ; et Patru, en lisant les Epigrammes de Guillaume, disoit : « Hélas ! combien ce

*Epigrammes, p. 137.*

» pauvre Guillaume louë d'auteurs que je ne con-  
 » nois point ! »

*Sur mon Apollon d'argent, en gage. 1631.*

— *Du cardinal Infant, et du Grand maistre de l'Artillerie.*

Dez que l'Infant te voit paroistre,  
 S'estonne-t-on s'il est si froid ?  
 Qu'est-ce qu'un clerc d'armes pourroit  
 Contre les foudres d'un Grand maistre ?

*Ibid.*, p. 63.

*Les pois verts, epigramme.*

Recevez quatre francs avec ces quatre vers,  
 Pour ce boisseau de pois dont vos greniers sont riches.  
 Mais comblez la mesure, afin que des pois verts,  
 O libéral amy! ne soient point des pois chiches \*.

*Ibid.*, p. 221.

*Sur le livre de maistre Adam, menuisier de Nevers, intitulé :*

LES CHEVILLES DU MENUISIER DE NEVERS.

Ennemy du repos et de l'oisiveté,  
 Maistre Adam fait des vers et non pas des chevilles;  
 Pour attacher les noms à la posterité,  
 Des lauriers de Parnasse ils en font des chevilles \*.

*Ibid.*, p. 433.

*Pour sainte Ursule\* et ses compagnes.*

*Ursa*, en latin.

Cette Ourse brille icy mieux que l'Ourse céleste;  
 Cette vierge est plus belle, et ses feux sont plus beaux ;  
 Sept astres rendent l'une ardente et manifeste,  
 L'autre a pour l'esclairer onze mille flambeaux \*.

*Epigrammes*, p. 455.

*Des trois Vertus théologiques; à M. Payen\*, prieur de la  
 Charité\*.*

Payen des Landes.

*Ibid.*, p. 196.

Pour rendre la justice esgale à la puissance,  
 Payen eut son recours à la Divinité;  
 Et comme il eut la foy jointe avec l'esperance,  
 Il ne pouvoit manquer d'avoir la Charité.

Sur la prise d'Aire, il disoit :

P. 7. Aire fut aussi-  
161 repris.  
Et nous avons fait desnicher  
L'Aigle d'Austrie de son *Aire*\*

Notez qu'elle est au roy d'Espagne.

Il dit au Chancelier :

*Ibid.*, p. 13. Vos seaux n'abbeuvent plus leur Muse ny la mienne\*.

*A Ogier, sur la mort de M. d'Avaux.*

Il compare la perte de Michelle, sa servante, à celle de cet illustre :

Je puis avec le temps trouver d'autres Michelles ;  
Mais tu ne peux jamais trouver d'autres d'Avaux.

Fait le pauvre. Après avoir gueusé\* tout le long d'un livre, il finit par ces deux sonnets :

*Ibid.*, p. 471. *Sur la maison de l'auteur, qui estoit autrefois la demeure de Ronsard, au faubourg Saint-Marcel (1638)\*.*

Je ne voy rien icy qui ne flatte mes yeux ;  
Cette cour<sup>1</sup> du balustre est gaye et magnifique ;  
Ces superbes lions, qui gardent ce portique,  
Adoucissent pour moy leurs regards furieux.

Ce feuillage animé d'un vent délicieux<sup>2</sup>  
Joint au chant des oiseaux sa tremblante musique ;  
Ce parterre de fleurs, par un secret magique,  
Semble avoir desrobé les estoiles des cieux.

L'aimable promenoir de ces doubles allées<sup>3</sup>.  
Qui de profanes pas n'ont point esté foulées,  
Garde encore, ô Ronsard, les vestiges des tiens!

<sup>1</sup> Elle a quatre piez en carré.

<sup>2</sup> Un grand meurier dont il vendoit les meures.

<sup>3</sup> Les allées sont de quatre piez chacune.

Desir ambitieux d'une gloire infinie !  
 Je trouve bien icy mes pas avec les siens,  
 Et non pas dans mes vers sa force et son génie.

Voicy ce qu'il dit ailleurs :

Je possède il est vray, des maisons à la ville.  
 Des jardins au fauxbourg, et des terres aux champs;  
 J'ay l'estime du peuple et la faveur des grands;  
 Et, comptant mes ayeux, j'en compte plus de mille, etc.

En un endroit, il dit que les tetons de Claudine sont sa montagne à la croupe jumelle. Une fois, chez M. Conrart, devant bien des femmes, il alla dire : « Quand nous nous resveillons la nuit, Claudine et moy, que pensez-vous que nous fassions ? » Ces femmes baissoient les yeux. « Nous lisons l'*As-trée*, » dit-il.

Cette Claudine fait mieux des vers que luy. En voicy qui sont dans ce livre d'Epigrammes \*.

*Ou plutôt : Dans les  
 Poésies diverses,  
 p. 307.*

Cher et sçavant espoux, seul objet de ma flamme.  
 Toy qui m'as d'Apollon les secrets descouverts,  
 Comme Hymen t'abandonne et mon cœur et mon âme,  
 Souffre que mon amour te donne encor ces vers.  
 Quoyque les traits hardis de ton docte pinceau  
 Facent voir mon portrait au temple de Mémoire,  
 J'en aime bien le peintre autant que le tableau,  
 Et ton honneur m'est cher plus que ma propre gloire.

Lorsque d'un vers flatteur les beaux esprits du temps  
 Nomment mes yeux des astres esclatans  
 Et m'appellent reine des belles,  
 Ils devroient dire des fidelles,  
 Car vous sçavez, mon cher espoux,  
 Que si mon amour a des aisles,  
 Ce n'est que pour voler à vous.

Giles B. (*Voy.* I, IV,  
p. 34.)

Or il courut un bruit que cette femme avoit des galants, et on dit à Colletet que Boisrobert avoit dit que sa femme luy servoit à vivre. Ce bonhomme fut si sot que d'aller en faire un esclarcissement à Boisrobert, qui se mocqua de luy et se mit à rire. Boileau \* dit que c'est une honneste femme. A la verité, son mary, qui n'aime que la crapule, souffre quiconque veut apporter de quoy goinfrer chez luy. Elle dit : « Je sçay bien qu'on n'est pas obligé d'en » juger charitablement, je suis tousjours parmy des » hommes ; M. Colletet me meine disner et coucher » en ville. Mais il m'a fait honneur de m'espouser, » je veux avoir de la complaisance pour luy ; je feray » des in promptu à table, puisqu'il les ayme ; je » souffriray les impertinents qu'il amene céans ; si » je suis jamais veuve, alors on verra qui je suis <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Or, elle est devenue veuve un an après, en 1659, au mois de fevrier, et voicy ce qu'elle fit sur la mort de son mary :

Le cœur gros de soupîrs, les yeux noyez de larmes,  
Plus triste que la mort, dont je sens les allarmes,  
Jusques dans le tombeau je vous suy, cher espoux.  
Comme je vous aimay d'une amour sans seconde,  
Et que je vous loüay d'un langage assez doux,  
Pour ne plus rien aimer, ny rien louer au monde,  
J'ensevelis mon cœur et ma plume avec vous.

Mais Boileau a bien changé de note depuis, et en voicy la raison. Un jour elle fit la dolente, et elle dit que cela venoit de ce qu'elle avoit perdu un diamant de huit cens livres que M. Colletet luy avoit donné le jour de ses nopces. « Si vous pouviez me prester ! — Je n'ay, » luy respondit-il, « que trente pistolles pour aller à Tanley ; parta- » geons-les, si vous voulez. — Ce n'est rien que cela. » Luy ne poussa pas plus outre, et il n'y retourna pas. Depuis, je croy que l'abbé Tallemant en a tasté, mais non pas *gratis* ; l'abbé de Richelieu aussi. Maintenant qu'elle est veuve, un de mes parens y depense assez,



et il n'est pas seul, car elle a bien du monde à nourrir. On dit qu'elle disoit une fois : « Que la multitude des valets est incommode ! Ma » femme de charge me ferre la mule (c'est sa mere) ; ma cuisiniere fait » un feu enragé (c'est sa cousine) ; ma femme de chambre a esgaré un » mouchoir (c'est sa sœur), et Mademoiselle (c'est la fille de son » mary) a tout roussy mon poinet de Venise. »

— Insensiblement elle se descria très-fort. On trouva que ce qu'elle avoit fait de vers estoit pitoyable, mais que ses galans les raccommoient. Elle devint miserable jusqu'à demander l'aumosne dans les allées reculées de Luxembourg : elle espousa un je ne sçay qui, et gardoit tousjours le nom de : la veuve Colletet. Elle beuvoit comme un templier ; et enfin elle mourut saouë dans l'hostel, où elle creva pour avoir trop bû ; et comme elle ne fut malade que quelques heures, cela causa un plaisant effect ; car, pour escroquer Furetiere, trois ou quatre jours devant sa mort, elle alla luy demander de quoy enterrer sa mere, qui se portoit bien ; et quand la mere vint luy demander de quoy faire enterrer sa fille : « Vous vous moquez, » luy dit-il, « c'est vous qui estes morte, et non pas elle. »

## COMMENTAIRE.

## I. — P. 105, lig. 1.

*Il garda l'epitaphe encore quelques années.*

La voici, cette epitaphe avant-tombe :

Quoyqu'un marbre taillé soit riche et precieux,  
Un plus riche tombeau Prunelle a dû pretendre.  
Si tost que son esprit s'en alla dans les cieux  
Mon cœur fut le cercueil et l'urne de sa cendre.

(*Epigrammes de Colletet.* Paris, 1653. In-12, p. 447.)

## II. — P. 105, lig. 16.

*Jean Colletet, saluez ces dames.*

Le mot courut sans doute, et Moliere, quelques années plus tard, le recueillit pour le placer dans la bouche de Diafoirus père et fils.

## III. — P. 107, lig. 8.

*Il y a pour titre à une épigramme : Rencontre de l'Amour et de ma chère et belle Claudine le Nain, fille de Marie Soyer.*

Des Réaux fait de deux épigrammes une seule. La première, page 178 du Recueil : *Rencontre d'Amour et de la belle Claudine*, imitée de Clément Marot. La seconde, page 190 : *Le triomphe de ma belle et chère Claudine le Nain*.

Voici le passage textuel de la préface citée quelques lignes plus haut :  
 « Pour monter sur ce petit Parnasse de mes Muses, te dirai-je en  
 » riant que je n'ay eu besoin que des secours de mon foible bidet, et  
 » non point du puissant cheval Pegase, dont je ne me sers jamais que  
 » pour des courses plus longues. »

## IV. — P. 108, lig. 5.

*En passant dans la rue des Carneaux.*

La rue des *Bourdonnois* s'est ainsi appelée sans doute à cause des creneaux ou carneaux du bel hôtel de la Trimouille détruit il y a quelques années. On la nommoit plus ordinairement la *rue des Grands-Carneaux*.

## V. — P. 109, lig. 3.

*Sur mon Apollon d'argent en gage.*

Des Réaux n'a donné que le titre de cette épigramme que voici :

Si voyant mes exploits divers  
 Je ne compose plus de vers,  
 C'est que pour subsister et nourrir mon menage  
 J'ay mis mon Apollon et mes muses en gage.

Chapelain dans une de ses lettres a fait au bon Colletet une oraison funèbre, meilleure que celles de tous les poètes dont les témoignages avoient été réunis par son fils : « Notre pauvre M. Colletet mourut il y » a un mois, et mourut véritablement pauvre, ayant fallu quester pour » le faire enterrer. S'il a avancé ses jours par ses nocces, c'est plustot » par ses troisièmes que par ses secondes ; car il s'est marié jusques » à trois fois et tousjours à ses servantes. C'est la seule tache de sa » vie, laquelle d'ailleurs il a passé dans l'innocence , entre Apollon et » Bacchus, sans soucys du lendemain, au milieu de ses plus fâcheuses

» affaires. Je ne le plains pas trop d'estre mort, puisqu'il n'avoit pas  
 » le moyen de vivre. Je plains ses amis de la perte qu'ils ont faite d'un  
 » homme de bien et qui estoit de bonne compagnie. » (1659.) Voyez aussi  
 la lettre de Loret du 15 février 1659.

## VI. — P. 109, lig. 4.

*Du cardinal-infant.*

Ce cardinal-infant, frère de la reine Anne d'Autriche, mourut à Paris en novembre 1641, et Arnauld écrit à l'occasion de cet événement :

« Ce fut le Roy mesme (Louis XIII) qui dit à la Reyne la mort du  
 » cardinal-infant, et d'une estrange manière : Il cria tout haut par plu-  
 » sieurs fois de la porte de son cabinet qui répondoit dans la chambre  
 » de la Reyne : *Le cardinal-infant est mort!* et comme on consolait  
 » la Reyne, luy disant qu'il estoit mort d'une longue maladie pendant  
 » laquelle il avoit fait tous les devoirs d'un bon chrétien, le Roy res-  
 » pondit qu'il avoit trois ou quatre garces auprès de luy. Il ne faut  
 » point vous dire que cecy doit demeurer entre nous. » (Correspond.  
 Barrillon de 22 novembre 1641.)

## VII. — P. 111, lig. 9.

*En un endroit il dit que les tetons de Claudine sont sa montagne à la croupe jumelle.*

Des Réaux qui s'étend ici plus qu'il n'auroit dû sur les sonnets et épigrammes de Colletet, et qui auroit dû louer celle qu'il a faite sur la maison de Ronsart, cite ici de mémoire le vingt-cinquième sonnet des *Amours de Claudine*, intitulé : le *Parnasse d'Amour*. (*Poésies diverses*, p. 337.)

Son sein est mon Parnasse où sur sa double cime  
 Je resve et je produis tant d'ouvrages divers,  
 Que de leur nouveauté l'entretien des univers,  
 Et confirme par eux ma gloire légitime. .

Heinsius lui écrivoit à l'occasion de ce sonnet : « Næ tu profecto  
 » sapis, qui inter sororiantes Claudinæ papillas somniare mavis domi  
 » vigilans, et Musarum sacris operari per tam amœnos secessus quam  
 » in molestis biverticis Parnassi senticetis dormire magna cum diffi-  
 » cultate ! Istis licet valvis inscribas : *hac itur ad astra*, Parnassum  
 » certe quâm domi habeas negare jam non potes. » (*Epistola Nicolai  
 » Heinsii ad V.-C. Gulielmum Colletetum*, dans les *Poésies diverses* de  
 Colletet. Paris, Loyson, 1656, in-12, p. 308.)

## VIII. — P. 112, note.

*Je croy que l'abbé Tallemant en a tasté.*

Pinchesne, dans ses *Gélinotes*, dit que Claudine réunissoit sept soupirans : l'abbé Tallemant, lui, son frère Martin Pinchesne, Charpentier, Linières, le duc de Saint-Aignan et... Voilà ce que Loret ne prévoyoit pas quand à l'occasion de la mort de Colletet, il écrivoit :

Touchant cette aimable moitié,  
Qu'il espousa par amitié,  
Dans la tristesse qui l'aceable,  
Elle est, dit-on, inconsolable.  
Le monde en perdant son epoux  
N'a pour elle plus rien de doux ;  
Et ses beaux yeux noyez de larmes  
Ont de si pitoyables charmes,  
Qu'il faut en ce lugubre ennuy  
Souspirer pour elle et pour luy.

(Gazette du 15 février 1659.)

La Fontaine qui avoit aussi porté son facile hommage aux pieds de Claudine avoit fini par dire :

Les oracles ont cessé,  
Colletet est trepassé.  
Dès qu'il eut la bouche close  
Sa femme ne dit plus rien ;  
Elle enterra vers et prose  
Avec le pauvre chrestien.

## MADAME DE SUPPLICOURT\*.

*Où mieux :  
Souplieourt, qui est  
un village de  
Picardie, dans le  
canton de Poix, pré-  
fecture d'Amiens.*

C'est une dame de Picardie, bien faite, qu'on appelle vulgairement la dame à la couleuvre; voicy pourquoy. Elle dit qu'estant recherchée par deux gentilshommes, son pere prefera celui qui estoit le plus riche à celui qui estoit le mieux fait; que, quelque temps après, comme elle se promenoit dans son jardin, celui qui avoit esté refusé vint prendre congé d'elle tout desesperé, et luy demanda pour toute grace qu'elle luy permist de luy venir dire adieu quand il mourroit, parce qu'il estoit bien assuré de ne guères vivre après le desplaisir qu'il avoit receû. Elle le luy permit. Il part, et peu de temps après elle devient veuve. Au bout d'un an ou environ, dans le mesme endroit où ce malheureux amant avoit pris congé d'elle, elle entend une voix plaintive, à demy articulée, et voit une couleuvre autour d'un arbre : cela l'effraye, elle se retire. La nuict, elle entend une voix qui se plaint de ce qu'elle ne tenoit pas ce qu'elle avoit promis; que c'estoit l'ame de ce miserable qui luy avoit dit adieu dans le jardin, et que le lendemain elle trouveroit sur ses habits un animal qu'elle devoit

garder bien soigneusement, parce que, tandis qu'il seroit en vie, tous ceux qui la verroient auroient de l'inclination pour elle. Après qu'elle fut levée, elle trouva cette mesme couleuvre du jardin sur ses habits. Elle luy fit faire un cabinet plein de cyprès<sup>1</sup>. Il estoit tout plein de carquois renversez, de flambeaux estints, de larmes et de testes de mort, et elle y passoit des journées entieres. Elle portoit presque tous-jours sa couleuvre au bras ; elle obligeoit ses amans à boire après la couleuvre ; elle ne cachettoit ses lettres qu'avec un cachet où il y avoit une teste de mort entourée de deux couleuvres. L'abbé de Romilly \*, ce fou qui fut si blessé en se battant en duel contre un de ses amys et qui dit après qu'il avoit esté blessé à la chasse par mesgarde, en devint amoureux, luy fit faire un dessein de carrosse où il devoit y avoir des couleuvres et des testes de mort entaillées. Jaloux d'elle, il trouva moyen de luy donner un cocher qui estoit son espion. Ce cocher devint suspect au galant, et un soir que cet homme le reconduisoit, il le blessa à mort sur le pont de la Tournelle ; il le vouloit jetter dans l'eau ; mais il survint du monde. Le pauvre cocher fut porté à l'Hostel-Dieu, où il deposa contre l'Abbé ; mais M<sup>me</sup> de Romilly, grande dévote, et qui a bien du pouvoir à l'Hostel-Dieu, fit tant que les confesseurs persuaderent à ce cocher de se taire, et de pardonner. On dit que la couleuvre est morte depuis quelque temps\*.

*Voy. t. v, p. 472  
et 489.*

*Voy. les Lettres de  
M<sup>me</sup> du Noyer, où  
cette histoire est ra-  
contée, tom. II, p. 295,  
edit. de 1739.*

<sup>1</sup> *Biffé* : Où elle se retiroit avec elle.

## CDXXII.

### MARVILLE.

*(Jacques d'Angennes sieur de Marville, né en 1660; chambellan de Gaston duc d'Orléans.)*

Marville estoit le cadet de ce gros M. de la Loupe\*, Charles d'Angennes, sieur de la Loupe. de la maison d'Angennes, pere de Madame d'Olonne et de la mareschale de la Ferté. Il se donna à Monsieur, aujourd'huy Monsieur d'Orléans. C'estoit un garçon d'esprit, mais d'un esprit assez extraordinaire. Mademoiselle estant encore fort jeune eut envie de le voir; il trouvoit tousjours quelque eschappatoire; enfin elle le luy fit dire serieusement. « Dittes-luy, » respondit-il, « que son pere m'a trompé, et que je ne » veux pas qu'elle me trompe de mesme. C'estoit le » plus joly garçon du monde; cela fut cause que je » m'attachay à luy. Vous voyez comme il est de- » venû : j'attendray qu'elle soit plus grande pour » voir si elle ne se desmentira point<sup>1</sup>. » Quand Monsieur d'Orléans fut fait chef des Conseils et des Armées, à la Regence; quelqu'un dit à Marville, qui s'estoit retiré à la campagne : « Hé! pour l'amour de

<sup>1</sup> Mademoiselle estoit fort jolie en sa petite jeunesse.

On diroit auj. : *En badinquet.*

» Dieu ! venez voir Monsieur ; vous y trouverez bien  
 » du changement. » Il y va ; mais l'ayant aperceû de  
 loing, avec sa main dans ses chausses, son chapeau  
 en *gloriot* \*, et sifflant à son ordinaire : « Le voylà, »  
 dit-il à son amy, « tout aussy fichû que du temps du  
 » cardinal de Richelieu ; je ne le salueray point. » Et  
 en disant il s'enfuit.

Françoise de Pom-  
 merœuil, mariée en  
 1630.

Il s'estoit marié, il y avoit fort peu, avec une veuve  
 fort jolie et fort raisonnable, nommée M<sup>me</sup> d'Es-  
 pinay \*, qui n'estoit pas dans une grandissime jeu-  
 nesse, mais proportionnée à son âge. Je ne sçay si le  
 mariage y contribua, ou le séjour de la compagne,  
 mais il devint plus chagrin que jamais : il luy prit  
 une si forte aversion contre ceux qui disoient des pa-  
 roles inutiles, qu'il avoit de la peine à s'empescher  
 de les quereller. Quand il venoit des gentilshommes  
 du voisinage, il estoit tousjours en mauvaise humeur ;  
 car les campagnards sont gens peu diserts ; il estoit  
 sur des espines, il enfonçoit son chapeau et il estoit  
 contraint de sortir ; sa femme luy en faisoit des re-  
 primandes. « Louiez-moy plustost, » disoit-il, « de  
 » ne les avoir point battûs. »

Estant malade de la maladie dont il mourut, dans  
 son chagrin il dit à sa femme : « Ma chere, je te  
 » prie, conte-moy quelque chose. — Mais, Monsieur,  
 » je ne sçay rien que vous ne sçachiez. — Qu'im-  
 » porte ; ce que tu voudras. » Elle cherche, et se met  
 à luy conter ce qui luy vint dans l'esprit. Il disoit  
 tousjours : « Et encore, » comme font les enfans  
 quand on leur conte des contes ; enfin quand elle fut



épuisée, au lieu de la remercier : « Jésus, » lui dit-il, « ma chère, les pauvres choses que tu m'as dites ! »  
 » Comment se peut-il faire que j'aye pris une femme  
 » qui se soit mis tant de balivernes dans la teste ! »  
 Elle a conté cela elle-même, et en rioit la première.

## COMMENTAIRE.

## I. — P. 119, lig. 5.

*M. de la Loupe, père de M<sup>me</sup> d'Olonne et de la maréchale de la Ferté.*

Ces deux sœurs ont été pour leur malheur immortalisées par Bussy-Rabutin. On doit mettre en balance avec la légende de Bussy le portrait que fait de M<sup>me</sup> de la Ferté le poète Bouillon : « Il y a, » dit-il, « des raretés dans la nature qui seroient inconnues aux hommes, si l'on n'avoit pris le soin de les publier. Et bien que Clymene soit d'une naissance et d'une vertu et d'une qualité à faire du bruit dans le monde, les grands emplois qu'a celui à qui elle s'est donnée l'es-loignant de la Cour pour la rendre inséparable de sa personne, il faut que la Cour sçache qu'elle perd en elle l'un de ses plus beaux ornemens. Clymene a une sœur nommée Cloris, que l'on croit la plus belle personne de France, cette sœur n'a cet avantage sur les autres que parce que Clymene est absente.

« De tous temps on a fait des vœux  
 » Et pour les bruns et pour les blonds cheveux,  
 » Mais j'ay vu mille fois toute la Cour en peine  
 » Pour sçavoir qui des deux emporteroit le prix,  
 » Ou des cheveux blonds de Cloris  
 » Ou des cheveux bruns de Clymene.

» Elles ont partagé tous les cœurs, tant qu'elles ont esté filles, mais cette foule de cœurs a eu son congé pour jamais du moment qu'elles en ont eu choisy deux. Cloris a choisy la première, et elle s'en est bien trouvée; Clymene est venue après.. La nature l'a fait naître avec toutes les graces qui peuvent surprendre la liberté des hommes. Elle a les yeux doux, le teint beau, le nez bien fait, la bouche petite, les dents belles, la taille haute et un air qui fait voir ce qu'elle est née, etc., etc. » (*Œuvres de feu M. Bouillon*, Paris, Barbin, 1663, p. 113.) M<sup>me</sup> de la Ferté fut mariée plusieurs années après sa sœur, au commencement de mai 1655.

## CDXXIII.

### LA VICOMTESSE DE L'ISLE.

La vicomtesse de l'Isle est de Basse Bretagne. Elle n'est pas belle, mais elle est fort coquette, et danse admirablement bien, en un mot comme une *Basse-Brette*<sup>1</sup>, car en ce pays là elles sont grandes danseuses. Elle aima, en Bretagne, un de ses cousins germains ; mais cette galanterie ne dura guères, car le pauvre garçon fut tué. La nuit de devant, la Vicomtesse fit un songe assez estrange, car elle songea que son cher cousin estoit blessé à mort. Espouvantée de ce songe, elle va dez six heures du matin<sup>2</sup> chez luy le prier de ne point sortir. Il se mocqua d'elle, et dit qu'il avoit partie faite ; enfin pourtant, voyant qu'elle l'en pressoit et qu'elle luy demandoit cela en grace, il luy promit de ne point sortir ; mais quand elle fut partie, il alla à cette promenade à laquelle il estoit engagé. Il y prit querelle et y fut blessé à mort.

Quelque temps après, elle voulut venir à Paris : il y avoit du desordre entre son mary et elle, à cause d'une certaine suivante qui se mesloit de bien des choses. Le mary la vouloit chasser, et elle ne le vou-

<sup>1</sup> On les appelle ainsi dans le pays.

<sup>2</sup> *Biffé* : Avec une suivante qu'elle aimoit fort.

loit pas ; et, à cause de cela, elle demouroit à Paris et ne vouloit point retourner avec luy. On remarqua qu'en ce temps-là il n'y avoit que trois bons menages dans toute la ville de Rennes. Elle estoit si folle de cette suivante, qu'elle se mit à la traiter de cousine, afin que le monde la considerast davantage. Enfin il a fallû que le mary se reduisist et qu'il vinst demeurer icy : elle l'appelle vulgairement Mary de l'Isle <sup>1</sup>. A la verité elle a eu beaucoup de bien ; c'estoit une heritiere de vingt mille livres de rente. Une de ses terres a un nom bien rebarbatif, elle s'appelle *Quinquangroigne*, tellement que quand elle boude, on l'appelle Madame de *Quinquangroigne*.

Elle et M<sup>me</sup> de Montglas eurent une grosse querelle, il y a quelques années, à cause de Bussy-Rabutin : Bussy la servoit et la quitta ; elle luy escrit une lettre douce, il la monstre à M<sup>me</sup> de Montglas. La Vicomtesse dit que M<sup>me</sup> de Montglas a montré cette lettre à tout le monde ; M<sup>me</sup> de Montglas irritée dit : « Je ne l'ay point montrée ; mais je m'en vais » la monstrar. » Et elle la lit à quiconque veut l'entendre.

<sup>1</sup> On dit qu'il ne trouve jamais qu'elle fasse assez de depense, et qu'il l'attend à souper jusqu'à minuict.

#### COMMENTAIRE.

Cette dame n'a pas echappé aux médisances ou aux calomnies contemporaines. On lui applique dans une pièce satirique intitulée : les *Proverbes de la Cour*, celui-ci : *Changement de Corbillon fait appétit de pain bûit*.

## CDXXIV.

### PEIRAREDE.

Peirarede est un pedant huguenot, natif de Bergerac, et d'assez bon lieu. Un Jean de lettres, pour l'ordinaire, est un animal mal idoine à toute autre chose : cetuy-cy l'a bien fait voir en toutes rencontres, mais principalement en deux ou trois que voicy.

Il a une mestairie auprès de Bergerac, qui, je croy, compose toute sa chevance. Il öüyt dire qu'à Bordeaux, où se faisoient des provisions pour un embarquement <sup>1</sup>, on vendoit fort cher le bœuf salé. Il coupe la gorge à ses bœufs, qui peut-estre estoient assez vieux, les sale et les met dans un batteau où il s'embarque aussy luy-mesme. Mais, par espargne, il n'y avoit pas mis assez de sel, et il ne fut pas plus tost arrivé que son bœuf sentoît mauvais. Cependant, faute d'argent pour acheter d'autres bœufs, ses terres ne se labouroient pas, et il eut bien de la peine à revenir de cette perte. Une autre fois il ne fut pas meilleur marchand. Il avoit remarqué que les arbres de pressoir se vendoient fort bien à Bordeaux. Il fait

<sup>1</sup> *Biffé* : Du comte d'Harcour.

abattre un petit bois de haute fustaye qui estoit tout l'ornement de sa maison. Quand il fallut debiter son bois, il vit qu'en faisant les arbres de pressoir d'un demy-pié plus petits qu'à l'ordinaire, il y trouveroit bien du profit; il les fait donc plus petits et les fait porter à Bordeaux : mais personne n'en voulut.

Après tout cela, il alla pour s'achever faire un voyage en Angleterre et en Hollande, afin de conferer avec les critiques de ce pays-là; il mena avec luy un grand filz. Au retour, il se vanta de l'avoir fort bien estably, et il se trouva qu'il l'avoit mis piquier dans un regiment.

La Peirere \*, celui qui a fait le livre des *Préadamites*, le donna à Lozieres \*. Nous estions voisins; Isaac de la Peyrere. *Histor.*, t. vi, p. 277.

j'ay cent fois trouvé cet impertinent disant des vers grecs à ma mere. L'Abbé \* ne le pouvoit souffrir, et se barricadoit contre luy. Enfin Lozieres s'en desfit. Frère de des Réaux

Nostre homme s'amusa à monstrier le latin à quelques gens, et entre autres à des conseillers au Parlement. Coulon en fut un \*, et il disoit que c'estoit un ingrat *Histor.*, t. v, p. 35.

de l'avoir si mal reconnu, et qu'il l'avoit rendu digne d'une troisieme. Depuis il presente des devises et des epigrammes à tout le monde; et, avec une familiarité admirable, s'il trouve qu'on fasse le poil à quelqu'un, il se le fait faire tout d'un train \*, et passe pour beau. Un animal comme cela estoit bien venu icy et à Fontainebleau chez la reyne de Suede, et Balzac l'a festivé et luy a escrit plusieurs fois. Voyez la belle cervelle de l'une \*, et l'avidité de louanges de l'autre! Par le même barbier.

De Christine.

## COMMENTAIRE.

## I. — P. 125, lig. 13.

*La Peyrere, celui qui a fait le liere des Préadamites...*

Isaac de la Peyrere étoit né en 1594 et mourut en 1676. Dans le livre des *Préadamites*, il prétendoit qu'Adam étoit seulement le père des Israélites, et que longtemps avant lui la terre étoit habitée. Voici comme en parle Guy Patin, dans une lettre du 9 avril 1658 : « L'auteur » du livre des *Préadamites*, gascon, est ici, de retour de Rome. Il » a fait imprimer un petit livre in-4<sup>o</sup>, dans lequel il rend raison de » son changement de religion ; et il a désavoué son livre des *Préadamites*. On dit que le pape luy a promis une abbaye. Il est icy, » en attendant cette grace aussy avidement que vous pouvez l'imagination d'un Gascon qui a peur de mourir de faim. Il se produit icy » comme s'il estoit grand faiseur de miracles... Un Gascon savant, » courtisan, huguenot converti, qui vient de Rome, est fort propre à » ce badinage. »

## II. — P. 125, lig. 28.

*Balzac l'a festivé, et luy a écrit plusieurs fois.*

Des Réaux en veut beaucoup à Balzac de toutes ses complaisances vaniteuses. Cependant Balzac ne se faisoit pas illusion sur la portée de l'esprit de Peyrerede. Répondant dans sa première lettre à Costar, au reproche qu'on lui faisoit de haïr les Huguenots : « Il » fant, » dit-il, « que le bon M. de Peyrerede n'ait pas voulu faire » difference entre la raillerie et le sérieux, et que dans la liberté » de notre conversation, il ait pris au criminel quelque parole qui » venoit d'une intention innocente. » (*Lettres de Costar. 1659, p. 4.*)

## CDXXV. — CDXXVI.

### MADAME D'ABLEGE

#### ET MADAME DE FRONTENAC.

*(Françoise Chouayne, fille de François Chouayne, secrétaire du Roi, garde des Rôles des offices de France; mariée en 1646 à Giles de Maupeou sieur d'Ableges, conseiller au Parlement le 4 septembre 1645.)*

M<sup>me</sup> d'Ablege est fille unique d'un M. Choüaisne, garde des rosles du Conseil, si je ne me trompe. D'Ablege, de la famille des Maupeou, conseiller au Parlement, la rechercha. Elle est bien faite et elle avoit du bien. Il se servit pour cela de Petit\* de M. d'Esmercy; mais Petit, après que d'Ablege luy eut fait voir son bien, le voulut prendre pour luy, et fit en sorte que ce garçon crust que Choüaisne n'y vouloit pas entendre; après il luy propose sa fille; d'Ablege accepte le party. Petit va en parler à d'Esmercy: Chabenas s'y trouve, qui changea de couleur. D'Esmercy, quand Petit fut sorty, luy demanda ce qu'il avoit: Chabenas luy avoua qu'il pensoit à la fille de Petit, et qu'il estoit sur le point de se déclarer; d'Esmercy fait rappeler Petit, et fait l'affaire pour Chabenas. Petit s'excuse envers d'Ablege sur la ne-

L'homme de confiance du surintendant d'Emery.  
(Foy. t. IV. p. 36.)

cessité d'obéir ; d'Ablege reprend ses premières brisées, et se marie avec la fille de Choüaisne.

Or, on a decouvert depuis que ce Choüaisne estoit amoureux de sa propre fille : il voulut qu'elle logeast avec luy qui estoit veuf ; mais il devint bientost jaloux de son gendre. Il arriva cent broüilleries entre eux. Enfin il luy prit une telle rage, qu'un jour que d'Ablege et luy devoient passer par le bois de Boulogne, il fit mettre deux espées de mesme longueur dans le carrosse. Ce gendre croyoit que c'estoit de peur des voleurs ; mais il fut bien estonné quand son beau-pere voulut l'obliger à mettre l'espée à la main contre luy, sous je ne sçay quel pretexte ; cela le saisit de sorte que la fièvre chaude le prit, et dans ses resveries, il croyoit tousjours voir son beau-pere l'espée à la main contre luy. Il mourut au bout de quelques jours. Sa femme ne veut plus demeurer avec Choüaisne, et se retire à Ablege\*, dans le Vexin françois, avec un petit garçon dont elle estoit accouchée depuis la mort de son mary. Là, elle fut enlevée, trois ou quatre mois après, et d'une façon bien rude. On a dit que son propre pere y avoit consenty pour se venger de ce qu'elle ne vouloit pas loger avec luy ; ce fut un gentilhomme de Picardie, nommé Pardillan, assisté de Varicarville\* et Saint-Valery, gentilshommes du Vexin, ses oncles. Ils l'enleverent de l'église du village où elle entendoit la messe, la lièrent sur un cheval ; et, parce qu'elle n'avoit que des mules de chambre, il les luy attachèrent par-dessous les piés avec une serviette. En cet estat ils la

*Auj.* : Ableiges, sous-préfecture de Pontoise.

*Voy. Histor. de Ninon*, t. vi, p. 8 et 19.



meinent dix lieues au grand trot, au bout desquelles ils rencontrèrent un carrosse ; de là, ils la conduisent au chasteau de Dieppe, et luy font faire tout ce chemin-là sans manger. Deuz qu'ils y furent arrivez, Montigny, le gouverneur et sa femme, en sortirent. Je croy qu'ils ne vouloient point estre compris dans ce rapt, et qu'ils avoient ordre de M. de Longueville d'en user ainsy. Les enleveurs vouloient estre aussy maistres de l'enfant ; mais la nourrice, qui estoit hors de l'église avec son petit, s'estoit cachée, ou du moins avoit caché son enfant dans des herbes ; ils le chercherent, mais ils ne le purent trouver.

A Dieppe, cette pauvre femme n'avoit pour la servir qu'une servante, qui estoit aux enleveurs. A toute heure, on luy tenoit le poignard sur la gorge, tantost on la menaçoit de la releguer dans l'isle de Saint-Christophe, et quelquefois de la prostituer à la garnison ; tout cela ne l'esbranla point ; elle resista tousjours, et dit qu'elle se tüeroit si on luy faisoit violence. Les parens font deputer un conseiller du Parlement de Paris ; ce fut Sarrau \*. Il alla à Dieppe avec des archers ; mais cela ne servit de rien ; M. de Longueville protegeoit les ravisseurs. Enfin on presenta une lettre à la Reyne, au nom de la ravie. Cette lettre fut imprimée ; elle estoit de bon sens : on disoit qu'une de ses parentes, nommée M<sup>lle</sup> d'Argouges, l'avoit faite. Il y avoit pourtant un endroit assez plaisant ; cette affligée disoit « *qu'elle estoit veuve* » *d'un aimable mary, qui avoit des qualitez qu'elle* » *ne rencontreroit jamais.* » C'estoit à dire qu'elle

Claude Sarrau, frère  
du sieur de Boinet.  
(Voyez plus haut p. 51.)

n'estoit pas autrement resoluë à pleurer tousjours le defunt. Les ravisseurs furent contraints de la rendre. Cette affaire-là nuisit à M. de Longueville, et la Reyne le luy fit bien connoistre, quand un parent de feu Bourneuf, son trezorier, eut enlevé la fille de son carrossier; car elle luy reprocha que ses gens ou ses amys faisoient tousjours des violences, et il fallut rendre cette fille comme M<sup>me</sup> d'Ablege.

Charles de la Grange,  
maist. des Requêtes,  
de 1625 à 1635.

Louis de Buade,  
comte de Frontenac.

Depuis, cette madame d'Ablege a espousé un homme de quelque âge, nommé la Grange \*, sieur de Neuville. Voicy comme la chose est arrivée, car il y a encore une histoire. Cet homme estoit fort riche et n'avoit pour tout enfant qu'une fille; il la donna à elever à M<sup>me</sup> de Bouthillier, sa parente. Frontenac \* la rechercha. M<sup>me</sup> Bouthillier dit au pere et luy soutint jusqu'à la fin qu'il pouvoit mieux marier sa fille, et que Frontenac, quoy qu'il dist, n'avoit que vingt mille livres de rente. Cet homme, qui n'avoit pas grand cervelle, laissa engager les choses, et sottement portoit des baisers à sa fille de la part de son futur gendre. M<sup>me</sup> Bouthillier lui disoit : « Si vous » promettez vostre fille, ne venez pas vous en desdire » après. » Il n'y avoit plus qu'à aller au moustier, lorsque la Grange s'avisa de dire qu'il ne vouloit plus Frontenac pour son gendre. La fille luy dit : « Mon » pere, vous m'avez commandé de l'aimer; j'y suis » engagée, je n'en auray point d'autre. » Voylà bien de l'embarras. M<sup>me</sup> Bouthillier luy conseille de dire à sa fille qu'elle choisist ou de retourner avec luy, ou d'aller en religion. La fille aima mieux aller

en religion ; mais avant, elle s'alla marier secretement<sup>1</sup>. Après, ceux du party de la fille disoient qu'elle estoit mariée. Voylà le pere en fureur, qui dit : « Je n'ay que cinquante ans, je me remarieray, » j'auray douze enfans ; elle n'aura que le bien de » sa mere. Je luy osteray deux cens mille escus » qu'elle pouvoit esperer de moy<sup>2</sup>. » De colere, le pere espousa M<sup>me</sup> d'Ablege, et Choüaisne disoit qu'il le tüeroit. Depuis tout s'accommoda ; je croy qu'il n'y a point eü d'enfans du deuxiesme liet<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Estant chez son pere, pour entrer, à quelques jours de là, en religion.

<sup>2</sup> Quatre-vingt-quatre mille escus. — On se rapporta de tout cela au premier president Molé : la fille luy escrit qu'elle n'est point mariée ; depuis, elle escrivit une lettre qui disoit : « J'ay esté forcée à parler » contre ma conscience, je suis mariée. » Le Premier President averty outre cela par Champlastreux, de la part de la fille, qu'elle estoit mariée, et que tout ce qu'elle diroit au contraire seroit faux, le dit au pere. Le pere va à la grille, elle nie d'avoir dit cela, il luy fit escrire ce qu'il voulut et le porte au Premier President. Et le Premier President le paya de cette lettre qui disoit que la verité estoit que Frontenac estoit son mary, etc.

<sup>3</sup> Il est mort et a laissé une fille. Nous en parlerons ailleurs.

#### COMMENTAIRE.

I. — P. 129, lig. 5.

*Montigny, le gouverneur (de Dieppe).*

Dieppe estoit alors à M. de Longueville, et Montigny, durant la Fronde, se montra assez mal attaché à son patron. La Duchesse qui s'estoit réfugiée à Dieppe comme dans une place assurée, fut contrainte d'en sortir par une sédition que n'essaya pas d'arrêter le gouverneur. « On ne sçait pas si le sieur de Montigny fut forcé par crainte natu-

» relle, ou par la nécessité que les seditions apportent, d'abandonner  
 » cette auguste personne à la fureur des hommes et des éléments ;  
 » mais par le peu de soin qu'il eut de la défendre, on crut qu'il  
 » estoit bien aise de s'en deffaire, et que les sollicitations ruineuses  
 » du Mazarin luy touchoient plus le cœur que les instances gene-  
 » reuses du brave Chambon. Enfin, M<sup>me</sup> de Longueville se vit forcée  
 » de chercher un lieu de retraite chez l'ennemy, ne trouvant que  
 » des ecueils et des coupe-gorges dans la France. Il fallut qu'elle se sau-  
 » vast sur les espauls d'un batelier, n'ayant pas mesme trouvé une  
 » barque assurée pour la porter hors du peril... » (*Apologie particu-  
 lière pour M. le duc de Longueville*, Amsterdam (Paris), 1650, p. 86.)  
 C'est une mazarinade dont l'auteur passe pour avoir été l'avocat  
 Lescornay.

II. — P. 130, lig. 12.

*Cet homme n'avoit pour tout enfant qu'une fille.*

Cette fille, Anne de la Grange, n'étoit donc pas venue du second  
 mariage de M<sup>me</sup> d'Ableges, Françoise Chouayne, avec la Grange, comme  
 dit le père Anselme. C'est la belle et charmante comtesse de Fronte-  
 nac, *aide de camp* de Mademoiselle, qui eut et causa tant d'ennuis  
 à l'ombrageuse et fière princesse. « J'allois, » dit Mademoiselle dans  
 ses Mémoires, sous la date de 1647, « à Pont, chez M<sup>me</sup> Bouthillier ;  
 » c'est une des plus belles maisons de France. M<sup>me</sup> de Bouthillier  
 » avoit avec elle une de ses parentes nommée M<sup>lle</sup> de Neuville, jeune,  
 » jolie et spirituelle, qui fit fort bien l'honneur de son logis : c'est M<sup>me</sup> de  
 » Frontenac presentement. Dès ce moment, j'eus de l'amitié pour  
 » elle, dont elle a depuis senti les effets. Elle dit qu'elle en eut aussi  
 » pour moy, elle m'en a donné des marques. Vous la verrez ma com-  
 » pagne dans mes triumphes passés et dans mes disgraces presentes. »  
 (*Mémoires*, 1730, I, p. 121.) Puis en 1651 : « J'allai deux jours à Ne-  
 » mours avec S. A. R. J'y menay la plus agréable compagnie et la  
 » plus belle qui estoit quasi tousjours avec moy. C'étoit M<sup>me</sup> de Fron-  
 » tenac et Mesdemoiselles de la Loupe, toutes trois jolies et spirituelles ;  
 » nous ne faisons que danser et nous promener à pié et à cheval. »  
 (I, p. 221). Quand on leurroit Mademoiselle de l'espoir d'épouser le  
 Roi, celui-ci paroissoit effectivement assez empressé auprès de la Prin-  
 cesse, mais la Reine et les autres croyoient qu'il étoit surtout sensible  
 aux charmes de M<sup>me</sup> de Frontenac. « La Reine lui interdit les pro-  
 » menades où il rencontroit ces dames, et comme on ne lui en disoit  
 » pas la raison, il offroit à la Reine cent pistoles pour les pauvres,  
 » toutes les fois qu'il iroit promener. Quand il vit que la Reine re-

» fusoit cette offre, il dit : *Quand je seray le maistre, j'iray où je voudray, et je le seray bientôt.* Il s'en alla sur ces paroles, la Reine » pleura fort et luy aussy. On les raccommoda. La Reine luy deffen- » dit de parler à M<sup>me</sup> de Frontenac sous prétexte qu'elle estoit parente » de M. de Chavigny, amy de Monsieur le Prince. M<sup>me</sup> de Choisy me » vint conter tout cela. » (I, p. 226.)

Il faut que le goût passager du Roi pour la jeune fille ait fait quelque bruit, témoin ce couplet répandu bien longtemps après :

Je suis ravy que le roy nostre sire  
Aime la Montespan;  
Moy, Frontenac, je m'en ereve de rire,  
Sçachant ee qui luy pend.  
Et je diray sans estre des plus bestes,  
Tu n'as que mes restes,  
Toy,  
Tu n'as que mes restes.

M<sup>me</sup> de Bouthillier, chez laquelle fut élevée Anne de la Grange sa nièce, estoit Marie de Bragelonne, fille de Leon de Bragelonne et d'Eléonore de la Grange-Trianon.

Frontenac, mari d'Anne de la Grange, estoit filleul de Louis XIII auprès de qui son père estoit mort en combattant. Il fut, longtenips après la rédaction de cette historiette, en 1672, nommé gouverneur du Canada, et rendu, en 1689, aux mêmes fonctions. « Il avoit, » dit Saint-Simon, « tellement gagné la confiance des sauvages, la première » fois qu'il eut cet employ, qu'on fut obligé de le prier d'y retourner. » C'etoit un homme de beaucoup d'esprit, fort du monde, et parfaitement ruiné. » (Ch. 66.) Frontenac mourut à Quebec à 78 ans, le 28 novembre 1698.

### III. — P. 131, lig. 9.

*Je croy qu'il n'y a pas d'enfant du deuxiesme lit.*

M<sup>me</sup> d'Ableges mourut à Paris le 30 janvier 1707, et la Grange, son deuxième mari, dès 1654, parfaitement réconcilié avec sa fille M<sup>me</sup> de Frontenac. « Elle fut, » dit encore Mademoiselle, « obligée d'aller faire » un tour à Paris, sur la nouvelle de l'extrémité de son père, qu'elle » trouva quasi mort. » (*Mémoires*, tom. II, p. 223.)

M<sup>me</sup> de Frontenac eut dans son mariage bien des hauts et des bas. En 1654, elle crut son mari atteint d'une maladie incurable, et avoit arangé déjà sa vie de veuve en conséquence, quand il arriva guéri à Saint-Fargeau, chez Mademoiselle. « Au lieu d'aller entretenir » son mary, elle alla se cacher; elle pleuroit et croioit les hauts cris, » parce qu'il avoit dit qu'il vouloit qu'elle allât le soir avec lui... Pour

« moy, j'estois fort estonnée de voir cela : j'avois toujours eu grande » aversion pour l'amour, même pour celui qui alloit au légitime, tant » cette passion me paroissoit indigne d'une ame bien faite; je m'y » confirmay encore davantage. » (Tom. II, p. 194.) Frontenac, le lendemain, chercha querelle à tout le monde qu'il accusoit des mauvaises dispositions qu'il avoit trouvées chez sa femme et chez Mademoiselle. « Nous nous mêmes, toutes quatre » (Prefontaine, M<sup>me</sup> de Sully, M<sup>me</sup> de Fiesque et elle), « à plaindre la pauvre M<sup>me</sup> de Frontenac d'avoir un mary si extravagant. » (Id., p. 196.) Ce fut en 1655, à partir du moment où Mademoiselle la choisit pour remplacer la comtesse de Fiesque la mère, en qualité non plus de gouvernante mais de dame d'honneur, que l'affection longtemps si vive entre elles deux se refroidit et fit place à une haine véritable. Le lecteur impartial ne comprend pas bien la justice des rancunes de Mademoiselle contre M<sup>me</sup> de Frontenac : elle lui reproche des regrets trop vifs de leur exil, de petites correspondances avec des personnes jusque-là liées d'intérêt avec la Princesse; surtout, elle est furieuse de son attachement inviolable pour la jeune comtesse de Fiesque. Tout cela semble prouver seulement que Mademoiselle étoit très-jalouse, très-exigeante, et surtout fort peu aimable.

Les couplets faits à l'occasion de l'entrée de Mademoiselle dans Orléans sont trop connus pour être tous reproduits ici, en voici quelques-uns :

Or escoutez, peuple de France,  
Comme en la ville d'Orléans,  
Mademoiselle en assurance  
Y dit : « Je suis maistre ecans. »

On luy voulut fermer les portes,  
Mais elle a passé par un trou;  
S'escriant souvent de la sorte :  
« Il ne m'importe pas par où! »

Deux belles et jeunes comtesses,  
Ses deux mareschalles de camp,  
Suivirent sa royale altesse,  
Dont on faisoit un grand can-can.

Fiesque, nostre bonne comtesse  
Alloit baisant les bastelliers;  
Et Frontenac, quelle destresse,  
Y perdit un de ses souliers.

M<sup>me</sup> de Frontenac mourut extrêmement vieille à l'Arsenal, en 1707. On a illustré le dixième volume de l'édition de Saint-Simon, de 1842, d'un affreux portrait intitulé : *Anne Phelippeaux, comtesse de Frontenac*. L'exactitude de la lettre répond à celle du portrait. Cette Anne Phelippeaux, belle-mère de notre Anne de la Grange, étoit morte dès 1633.

## CDXXVII.

### VARIN.

*(Jean Varin, né à Liège en 1604; mort 26 avril 1672.)*

Varin estoit faiseur de jettons de son mestier : Laffemas l'alloit faire pendre pour la fausse monnoye, mais le cardinal de Richelieu, ayant oüy parler que c'estoit un excellent artisan, voulut qu'on le sauvast : il ne fut que banny. On le rappella d'Angleterre où il s'estoit retiré, quand on voulut travailler aux louys d'or et d'argent \*. Il change de religion, car il estoit huguenot; il fit fortune à la Monnoye, et est fort riche. On l'a accusé aussy d'avoir empoisonné le premier mary de sa femme, et on dit que la fille du premier liet estoit sa fille.

En 1640 et 1641.

Cette fille, qui estoit bien faite, a eu une estrange destinée. Varin la voulut marier à un homme dont je n'ay pu sçavoir le nom. Elle y tesmoigna de la repugnance. Depuis\* il l'accorda à un auditeur des Comptes \*, filz d'un vendeur de marée, en titre d'office <sup>1</sup>. Cette fille, voyant que cet homme estoit fort mal fait, pria son beau-pere de luy donner plustost

En novembre 1651.

Michel Outry, correcteur des Comptes de 1648 à 1657.

<sup>1</sup> De trois cent mille livres.

le premier. Il dit qu'il estoit trop engagé. Le soir des nopces, le marié, qui est fort yvroigne, s'ennyvra. Je pense que cela desespera cette pauvre fille en deux jours qu'elle fut avec luy, car, pour un mal de garçon il s'absenta aussytost. Elle reconnut qu'il estoit bordelier et stupide ; car, pour yvroigne, elle ne pouvoit pas l'ignorer. Avec cela il n'avoit qu'une bonne jambe ; l'autre estoit de bois, mais chaussée à l'ordinaire. On a dit que la veille des nopces elle avoit voulu s'empoisonner, mais qu'elle ne put. Si cela est, apparemment elle sçavoit tous les defauts de cet homme. Au bout de huict ou dix jours elle en vint à bout \*. Le jour de devant, elle parut la plus gaye du monde ; ce fut avec du sublimé, qu'elle mit dans ses œufs comme du sel. Après, elle envoya querir Varin ; mais c'estoit si tard qu'il n'y avoit plus de remede. Elle eut pourtant le loisir de se confesser. Chez luy, on a dit que ç'avoit esté par mesgarde, que le sublimé sert à la monnoye, et qu'elle le prit pour du sel.

A bout de s'empot-  
sonner.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 135, lig. 4.

*Varin estoit faiseur de jettons, de son mestier...*

M. Weiss, dans la *Biographie universelle*, le fait fils d'un gentilhomme du comte de Rochefort, et il ajoute « qu'il fut d'abord admis » au nombre des pages de ce prince. » Il n'est pas bien prouvé que Jean Theodorice de Lœwenstein comte de Rochefort ait jamais eu des pages ; mais il avoit à Cugnion, sur la frontière du Luxembourg, un atelier de monnoie et surtout de fausse monnoie, dont le principal



agent, nommé la Fontaine, fut pendu pour cela en 1626 : ce qui n'empêcha pas l'atelier de fonctionner encore à quelques années de là sous les auspices du même comte de Rochefort. C'est à cette fabrication, moitié légale et moitié clandestine, qu'il faut rapporter deux pièces dont Tobiesen Duby n'avoit pu déchiffrer les légendes, et que M. Chabouillet, un des conservateurs des Médailles et Antiques de notre grande Bibliothèque, a dernièrement reconnues. Varin, suivant toutes les apparences, avoit commencé par mettre son talent au service du comte de Rochefort. Le même biographe, M. Weiss, fait mourir Varin en 1692 ; c'est une faute d'impression, pour 1672, qu'on ne manquera pas de souvent reproduire.

## II. — Fin.

L'aventure de la fille de Varin est racontée par Guy-Patin dans la lettre du 22 décembre 1651, et dans la *Muse historique* de Loret du 3 décembre. Le récit de Guy-Patin est le plus complet : « Le trente du » mois de novembre passé, il arriva ici une chose bien étrange. » M. Varin, qui a fait de si belle monnoye et de si belles médailles, » avoit tout fraîchement marié une sienne belle fille agée de vingt- » cinq ans, moyennant vingt-cinq mille escus, à un correcteur des » Comptes, nommé Oulry, fils d'un riche marchand de marée. Il n'y » avoit que dix jours qu'elle étoit épousée. On luy apporta un œuf » frais pour son déjeuner, elle tira de la poche de sa jupe une poudre » qu'elle mit dans l'œuf, comme on y met d'ordinaire du sel ; c'estoit » du sublimé qu'elle avala ainsy dans l'œuf, dont elle mourut trois » quarts d'heure après, sans faire d'autre bruit sinon qu'elle dit : *Il faut mourir puisque l'avarice de mon pere l'a ainsy voulu*. On dit » que c'est du mécontentement qu'elle avoit d'avoir épousé un homme » boiteux, bossu et escrouelleux. Elle mourut dans le logis de son » mary, près des Halles, et fut enterrée le lendemain sans autre ce- » remonie. Les femmes de la Halle, qui sont les muettes de Paris, » mais qui ne laissent pas de babiller plus que tout le reste du monde, » disent que cette pauvre jeune femme est morte vierge et martyre. » Elle eut horreur de son mary dès le soir de ses nopces, en voyant » quatre hommes occupés à le deshabiller et à démonter son corps, » comme à vis, et luy oster une jambe d'acier qu'il avoit, et le reste » du corps tout contrefait. Voyant ce bel appareil de nopces, elle se mit » à pleurer et se retira dans un cabinet où elle demeura le reste de la » nuit. Le lendemain ses parens ayant fait leur possible pour la re- » mettre et la fleschir en quelque façon sans en avoir pu rien obtenir, » le mary, dont la présence étoit fort odieuse à cette nouvelle épouse, » monta à cheval et s'en alla à Chalons.. Enfin elle est morte, et quand

» elle auroit pris de l'antimoine préparé à la mode de la Cour, elle  
 » n'en auroit pas esté plutôt expédiée. » Écoutons maintenant Loret :

Une histoire à causer chagrin,  
 C'est de la fille de Varin,  
 Lequel Varin vêtu de soye,  
 Est officier de la Monnoye,  
 Et grand fabricant encore  
 De louis tant d'argent que d'or.  
 Cette fille, jeune et jolie,  
 Par une incroyable folie,  
 L'autre jour la mort se donna  
 Dans un œuf qu'elle empoisonna.      ✕  
 On avoit fait le mariage  
 D'elle avec un certain visage  
 Qui n'ayant aucun agrement  
 Luy déplaisoit mortellement...  
 Or cette rigueur tyrannique  
 Le rendit si mélancholique  
 Et mesme on peut dire si fou,  
 Qu'il s'en alla je ne sais où,  
 Sans qu'on ait eu depuis nouvelle  
 De ce pauvre Jean de Nivelles.  
 Varin sa fille gourmanda,  
 La gronda, la reprimanda...  
 Et la belle deconfortée,  
 De monsieur Belzébut tentée,  
 Par poison finit son destin  
 Et décéda jendy matin.

Le Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale, possède, comme on le pense bien, la plupart des grandes œuvres de Varin. La pièce qui nous a le plus frappé est une médaille en or du plus grand module (onze centimètres), de l'année 1665, représentant, avec l'effigie de Louis XIV, le revers de la colonnade du Louvre alors en projet et tel que l'avoit proposé Bernini. Ce plan est d'une disposition belle, savante, plus correcte même, je suppose, que l'exécution de Perrault; mais enfin d'un aspect moins grandiose. La légende de cette curieuse médaille est à remarquer : *Majestati. ac. aeternit. Gall. imperii. sacrum.*

## CDXXVIII. — CDXXIX.

### LE MARQUIS D'ALLUYE,

MADAME DE BOSSU.

*(Paul d'Esconbleau, marquis d'Alluye et de Sourdis, marié 16 février 1667 à Benigne de Meaux du Fouilloux, fille d'honneur de la Reine; mort 6 janvier 1690.)*

Le marquis d'Alluye, filz aîné du marquis de Sourdis \*, alla, en 1644, en Hollande pour apprendre le mestier de la guerre. Il passa avec la Tuillerie, ambassadeur de France, et il alla avec luy à Delft voir la comtesse de Bossû \*, qui se fait appeller M<sup>me</sup> de Guise. Il dit que cette femme le surprit plus qu'aucune qu'il ayt jamais veüe. Elle estoit de la plus belle taille du monde, la gorge belle, les bras beaux, tous les traits du visage bien proportionnez, le teint fort blanc et les cheveux fort noirs. L'Ambassadeur s'en alla, mais le jeune homme ne s'en alla point; il avoit alors le teint aussy beau que M<sup>me</sup> de Bossû, jeune de dix-huict à dix-neuf ans, la teste belle, et aussy bien dansant que personne de la Cour. Il y retourne, et insensiblement il se mit bien avec elle. Elle luy conseilla, pour faire durer leur

*Voy. Hist. de  
M<sup>me</sup> Cornuel, t. 1,  
p. 134.*

*Honorée de Glines,  
fille de Geoffroy  
comte de Grimbergh,  
et veuve d'Albert  
Maximilien de Henin,  
comte de Bossut.*

commerce, de s'en aller à la Haye, et de la venir voir le plus souvent et le plus secretement qu'il pourroit. Il a dit à un homme de qui je le tiens qu'il avoit eu de grandes privautez avec elle ; mais il ne tranche pas le mot. Il y alloit de nuit ; mais au bout de quelques mois il eut la petite verolle. Elle luy envoya tous les regalles dont elle put s'aviser ; mais il estoit au desespoir quand il songeoit que s'il estoit gasté elle ne l'aimeroit plus. Le voylà guery sans difformité, mais il n'a plus de teint du tout. Elle le pria de l'aller voir. Il refusa trois ou quatre fois ; elle le luy commanda absolument ; il y alla encore tout rouge ; elle le receût cōme devant.

Ce fut en ce temps-là qu'elle commença à ne plus douter de la perfidie de M. de Guise. Trois mois devant qu'Alluye fust arrivé en Hollande, M. de Guise estoit revenû en France ; elle n'en avoit aucunes nouvelles ; elle s'en plaignoit sans cesse, et le Marquis estoit tesmoing de tous ses regrets. Il avoüe qu'elle a l'esprit un peu roman. Ils font dessein de passer tous deux en France : « Je me veux, » disoit-elle, « desguiser en homme, et après me venger de » ce desloyal. — Madame, » luy disoit le jeune Marquis, « servez-vous de moy pour vous venger. — Je » ne veux point, » disoit-elle, « vous hazarder contre » un homme qui ne le merite pas. » En ces entre-faittes, le printemps vient ; il fallut aller à l'armée ; puis les allées et venües du cavalier n'estoient plus inconnües aux autres François ; cela l'obligea, avec d'autres considerations, à revenir en France.

Ce monsieur le Marquis se vante de savoir un secret pour entrer partout ; on le desfia d'entrer chez Saint-Germain-Beaupré, ou chez Fosseuse \*. Il fait ses tentatives. On dit que pour le premier \* il eut quelques galanteries avec sa femme ; pour Fosseuse, il dit qu'il se mit fort bien avec luy, mais qu'il n'en conta point à Madame.

François de Montmorency, marquis de Fosseuse.  
*Histor.*, t. v, p. 397.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 140, lig. 19.

*Il avoue qu'elle a l'esprit un peu roman.*

Tout ce qui se rapporte ici à M<sup>me</sup> de Bossu est confirmé par Mademoiselle. M<sup>me</sup> de Bossu vint en France vers 1652, pour réclamer de son infidèle, « de son ingrat Birene, » l'effet de leurs anciens engagements. « Elle s'étoit logée dans un couvent de Religieuses que Madame a fondé à Charonne. Les Religieuses, depuis la guerre, avoient loué une maison dans le faubourg Saint-Germain. La mere Magdelaine, supérieure de cette maison, ne l'avoit pas voulu prendre sans la permission de Madame. J'avois beaucoup de curiosité de la voir. J'allay un matin chez ces Religieuses, dans le carrosse de M<sup>me</sup> de Frontenac. Je la trouvai au lit. Elle me parut fort agréable ; elle est flattée, a de l'esprit, et dans une conversation son peu de jugement ne paroît pas. Elle me conta ses misères, son mariage, l'amitié que M. de Guise avoit eue pour elle, et tout ce qu'elle avoit souffert pour lui. Elle m'attendrit, je lui promis de la servir, je la fis lever pour voir sa taille, elle l'a assez belle. J'en parlai l'après dîner à Madame qui dit : « Il la faut faire venir un de ces jours ceans, et qu'elle se jette » aux pieds de M. de Guise. »

» Elle vint donc un jour dans la chambre de Madame fort ajustée, et elle étoit fort bien ce jour-là. Comme il n'y eut plus personne dans le cabinet que Madame, M. de Guise et moy, elle entra et se jeta aux pieds de M. de Guise. Elle lui dit : « Ayez pitié de moi, songez à l'état » où je suis, et à celui où vous devez être, » et tout ce qu'on peut dire en pareille occasion. Il lui dit : « Madame, levez-vous. Je suis votre » serviteur. Que voulez-vous de moy ? Je vous serviray en tout ce » qui sera possible. » Tout cela fort civilement, et d'un air fort froid et peu attendri. Elle luy disoit : « Je ne demande que votre amitié, et

» de retourner avec vous. Je ne bougeray de vos pieds que je n'aye » obtenu cette grâce. » Elle se leva et la conversation dura longtemps. Elle luy disoit : « Vous m'avez aimée, vous m'avez trouvée belle. » Il luy repondit : « Oui, et je ne vous aime plus parce que vous êtes changée. » Il luy dit assez de duretés. Après ils se retirèrent à une fenetre, ils rirent ensemble, et causèrent en apparence de la meilleure amitié du monde. Je parlai assez longtemps à M. de Guise en sa faveur, contre M<sup>lle</sup> de Pons, je pense que cela luy desplut....

» Il me conta comment M<sup>me</sup> de Guise et Mademoiselle sa sœur avoient fait venir M<sup>me</sup> de Bossu à Paris, dans l'intention de la faire consentir à se desmarier : qu'il l'avoit scèn et l'avoit trouvé bon ; mais qu'au lieu d'ajuster les affaires, Madame sa mere et sa sœur avoient tout gasté. A dire vray, M<sup>me</sup> de Bossu avoit mené depuis son retour en Flandres une vie si abandonnée que M. de Guise n'avoit garde de songer à retourner avec elle. Elle luy avoit mesme avoué, tant elle est peu prudente, que Guitaut, qui est à Monsieur le Prince, luy envoyoit tous les jours un courrier. Cette honneste dame sortit de Montmartre et s'en alla à Charonne, d'où une belle nuit elle sortit et s'en alla en Flandres. M. de Vandy qui en avoit esté amoureux, lorsqu'il estoit en Flandres, la fit sauver. » (Edition de 1730, tom. III, p. 44.)

## II. — P. 141, lig. 1.

*Ce M. le Marquis se vante de sçavoir un secret pour entrer partout.*

C'est-à-dire pour être reçu dans les maisons et dans les sociétés les plus ombrageuses. Blot a fait deux couplets contre notre marquis d'Alluye et contre son frère, Henry d'Escoubleau comte de Montluc, marié à Marguerite le Lièvre, fille du président au Grand Conseil.

Gloire soit au marquis d'Alluye  
Et au triste Montluc son frere ;  
Ce sont deux grands donneurs d'ennuy,  
Tout ainsy que monsieur leur pere ;  
Ils le sont et ils le seront  
Per secula seculorum.

D'Alluye s'en va dans Orleans,  
Au moindre petit bruit de guerre,  
C'est un fort bon gouvernement,  
Car il n'est pas sur la frontiere.  
Si par malheur il y estoit,  
Au diable si on l'y voyoit.

C'est du père qu'il s'agit dans ce deuxième couplet. Voyez sur lui l'historiette de M<sup>me</sup> Cornuel.

## CDXXX.

### LA DU RYER.

(Morte en 1652.)

La du Ryer estoit une pauvre fille, d'auprès de Monts en Hainaut, qui estoit assez jolie en sa jeunesse : elle se donna à Saint-Prueil \*, qui luy fit gagner dix ou douze mille livres, en une campagne où elle fut vivandiere. Elle espouse un nommé du Ryer, et se met à tenir auberge; elle estoit aussy un peu maquerelle. Un jour qu'elle demanda de l'argent à Saint-Prueil, il la battit. Au lieu de se fâcher de cela, elle luy alla demander pardon, et luy dit qu'elle estoit une impertinente de luy avoir demandé de l'argent, elle qui sçavoit bien qu'il n'en avoit pas. Quand il eut la teste coupée à Amiens \*, elle receût sa teste dans son tablier, et luy fit faire un magnifique service à ses despens.

*Foy. t. II, p. 141.*

9 novembre 1651.

Veuve de du Ryer, elle se remaria à un homme dont elle n'a jamais porté le nom; il estoit son maître cuisinier, à Saint-Cloû, où elle fit un cabaret magnifique. Au commencement, les dames n'y vouloient point aller; elle avoit un jardin là auprez, où on leur portoit ce qu'elles avoient commandé; enfin on s'y apprivoisa.

Un jour cette femme ayant ouï dire qu'un gentil-homme, qui se venoit de battre en duel, estoit demeuré fort blessé assez près du pont de Saint-Cloû, elle y va, le fait emporter chez elle, le fait traiter, et quand il fut guery, elle luy donne cinquante pistolles pour se retirer chez luy. Cet homme, au bout de quelque temps, la vient trouver, et luy presentant une bourse où il y avoit quatre cens pistolles : « Te- » nez, Madame, prenez ; si ce n'est pas assez, je tas- » cheray d'en avoir encore. » Elle luy dit qu'il se mocquoit, luy fit bonne chere, et ne voulut jamais prendre que deux pistolles, qu'elle jetta à ses gens, en leur disant : « Tenez, voylà ce que Monsieur vous » donne. » Durant les troubles, un jour que le Conseil estoit à Saint-Cloû, M. Tubeuf ayant sceû qu'elle n'avoit rien voulu prendre pour la nourriture de leurs chevaux et de leurs gens, luy fit donner une ordonnance de cent escus, au lieu de quarante qu'on luy devoit. Elle en fut payée. Les gendarmes du Roy avoient fait quelque despense chez elle ; elle ne leur en fit payer que la moytié. « Ce n'est pas, » dit-elle, « avec vous autres que je pretens m'enrichir. » Elle prit en amitié le baron des Essars \*, et luy demanda un de ses garçons à nourrir ; il luy donna son second filz. Cette femme le faisoit elever comme un grand seigneur. Il estoit vestû de toile d'argent si pesante qu'il ne pouvoit porter sa robe. Elle le vouloit faire son heritier. Elle nourrissoit aussy une pauvre femme avec trois enfans. Elle alloit faire plus de proffit que jamais, car elle avoit percé trois ou quatre maisons ;

Francois des Essarts,  
maréchal de camp  
en 1649, lieutenant-  
général en 1652.



il y eust eu quatre-vingts chambres meublées, dont il y en eust eu de fort propres ; mais elle mourut trop tost <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> En 1652.

— Une pauvre fille, âgée de dix-huit ans, qui sert chez un banquier hollandois nommé Van Ganghel qui est huguenot, entretient, de ce qu'elle peut gagner, deux petits freres qu'elle a en mestier. Tous deux estant tombez malades et ayant esté portez à l'hospital secret de ceux de la Religion, car la fille et ses freres sont aussy huguenots, elle paya leur depense, disant que, puisqu'elle avoit encore assez de reste pour cela, elle ne vouloit point estre à la charge de l'Eglise, et qu'au pis-aller elle auroit tousjours ses bras.

#### COMMENTAIRE.

##### I. — P. 143, lig. 15.

*Elle receût sa teste dans son tablier...*

« Une femme de Paris qu'on dit avoir esté autrefois son hostesse, » monta sur l'eschafaut avec un drap mortuaire, dans lequel elle mit » le corps et la teste. Mais comme on alloit devaler ledit corps, la » teste estant retombée sur l'eschafaut, elle la prit et la mit en sa » robe. Et estant descendue, elle la mit dans ledit drap, avec le corps » qu'on mettoit dans un carrosse. » (*Journal du cardinal de Richelieu*, Amsterdam, Wolfgang, 1664, 2<sup>e</sup> partie, p. 189.) Des Réaux nous apprend que cette femme étoit M<sup>me</sup> du Ryer. Quelques années auparavant, l'auteur d'une curieuse mazarinade, *les Lamentations de la Durie de Saint-Cloû, touchant le siège de Paris*. Paris, 1649, laissoit encore de l'obscurité sur cette action touchante de la du Ryer :

Celuy qu'une amoureuse flamme  
Rendoit de mes charmes espris,  
Ce cher et fidele Simprix  
Qui regnoit jadis sur mon ame,  
Alors qu'il servit de butin  
A la cruauté du destin,  
Je n'en fus pas tant affligée  
Que je le suis de voir Paris  
Cette bonne ville assiégée  
D'oït venoient tous mes favoris.

En 1650, le jeune duc de Richelieu, nouvellement marié à M<sup>lle</sup> du Vigean, sortit de Paris et laissa croire un instant au duc d'Orléans qu'il abandonnoit le parti de la Fronde. On sut bientôt qu'il s'étoit retiré à Saint-Cloud chez la du Ryer, avec sa femme :

L'autre jour, l'Altesse royale  
Ayant oüy dire dans sa sale  
Que le sieur duc de Richelieu  
Eloit party sans dire adieu,  
Fut fâché de cette nouvelle,  
Et cela le mit en cervelle,  
Croyant qu'il alloit tenir fort  
Dans quelque ville ou chateau fort.  
De ce duc la fuite soudaine  
Luy donnoit donc beaucoup de peine,  
Mais enfin, il sceut d'un courrier  
Qu'il n'estoit que chez la Durier  
Où tant luy que sa chère espouse  
Se resjoïssient plus que douze;  
Ne se souciaient nullement  
Des abus du gouvernement,  
Et n'ayans tous deux autre envie  
Que de faire très bien la vie.

(LORET, *Muse* du 17 septembre 1650.)

## CDXXXI.

### MADAME DE MIRAMION.

*(Marie Bonneau, mariée en mars 1645 à Jean-Jacques de Beauharnais  
sieur de Miramion, restée veuve à seize ans, morte en mars 1696.)*

Elle est fille d'un des Bonneaux de Tours, intéressé aux gabelles et à bien d'autres affaires; elle estoit veuve de Miramion, conseiller au Parlement fort riche<sup>1</sup>. Bussy-Rabutin, sans considérer qu'elle estoit comme accordée avec Caumartin\*, se laissa enjoller par un pere de la Mercy nommé le pere Clement, confesseur de la dame. Ce moine luy fit accroire que M<sup>me</sup> de Miramion l'avoit veû plusieurs fois à l'église, qu'elle l'avoit trouvé à son gré et que, sans ses parens, qui vouloient qu'elle espousast un homme de robe, elle l'espouserait volontiers et que mesme elle se laisseroit enlever. Le moine cependant demandoit tantost cinquante tantost cent pistoles, pour gagner celui-cy et celui-là, et enfin il en tire jusques à deux mille escûs. Le moine avertit le cavalier que la dame devoit aller un tel jour faire dire une messe à Nostre-Dame de Boulogne\*. Au retour,

Louis-François  
Lefevre, sieur de  
Caumartin.

Au mont Valérien.

<sup>1</sup> Dont elle avoit une fille.

Le 9 août 1648.

dans le bois, les enleveurs l'arrestèrent \* ; Bussy n'y estoit pas ; c'estoit un nommé du Boccage. M<sup>me</sup> de Miramion, la belle-mere, eut le courage de prendre l'espée du meneur de sa belle-fille, et blessa au bras le premier qui se presenta à elle. On leur fait faire bien des tours<sup>1</sup> ; on les mena dans la forest de Livry, où on laissa la belle-mere. On la conduit seule dans un chasteau à trois lieües de Sens. Là elle fit l'endiablee, quoyque Bussy, pour la fleschir, vinst à elle à genoux, dez l'entrée de la salle<sup>2</sup>. Dez qu'on en eut avis à Paris, on mit bien du monde en campagne, et tous les archers des gabelles alloient investir le chasteau, quand Bussy la laissa aller, après luy avoir protesté qu'il n'y avoit que le moine de coupable. Le drosle se sauva ; elle poursuivit, mais enfin tout s'accommoda. Elle a avoué que le moine luy avoit parlé d'amour, et qu'aussytost elle prit un autre confesseur. Caumartin ne l'espousa point : je croy que dez ce temps-là elle commençoit à estre devote. Elle l'est à un point estrange, et elle fait de grandes charitez. Sa fille aura quatre cent mille escûs de bien. Elle la fait nourrir dans un convent.

<sup>1</sup> Et une fois qu'il falloit passer dans un village, on baissa les portieres : avec des couteaux elles couperent les cuirs, mais le village estoit passé avant que cela fust fait.

<sup>2</sup> *Biffe* : Elle ne voulut manger qu'après qu'on luy eust promis de la mener à Sens.

## COMMENTAIRE.

## I. — P. 147, lig. 5.

*Elle est fille d'un des Bonneaux de Tours, intéressez aux Gabelles.*

L'abbé du Buisson, ordinairement exact et qui recueilloit ses notes au moment de la mort des personnes dont il avoit à parler, a écrit dans un volume que d'Hozier conservoit et que la Bibliothèque de la rue de Richelieu possède aujourd'hui, les lignes suivantes : « M<sup>me</sup> de » Miramion, fille d'un marchand de draps de la rue Saint-Denis, qui » se mit ensuite dans les affaires. » Mais le *Catalogue des Partisans* vient à l'appui du sentiment de des Réaux : « Bonneau, petit-fils d'un » ouvrier en soye de Tours, a esté de toutes les maltôtes et est en- » core à présent fermier des Gabelles, avec les nommez Merault, Ro- » land, Quentin, de Richebourg et Aubert; lequel Aubert a esté » laquais, et nonobstant... acquiert des marquisats et autres terres » considérables. »

## II. — P. 147, lig. 6.

*Elle estoit veuve de Miramion... dont elle eut une fille.*

Marguerite de Beauharnais, née le 7 mars 1646, quatre mois et demi après la mort de son père, fut mariée en juin 1660 à Guillaume de Nesmond, sieur de Comberon, conseiller au Parlement en 1649, maître des Requêtes en 1659, puis président à mortier au Parlement ; mort en 1693. Loret donne sur ce mariage de curieux détails :

Ledit de Nesmond, amoureux,  
 Autant profus et généreux  
 Que plein d'esprit et de sagesse,  
 Fit un present à sa maitresse  
 En tilre de futur epoux,  
 Outre les bagues et bijoux,  
 Gants parfumez et babioles  
 De quatre ou cinq mille pistoies ;  
 Dont à l'Hospital-général,  
 Cette belle au cœur liberal,  
 En bonnes actions fertile,  
 En envoya plus de cent mille.  
 O mignonnes de qualité !  
 Quand pour votre virginité  
 Vous aurez la puce à l'oreille,  
 Imitiez cette jouvencelle ..

(*Musc historique du* 26 juin 1660.)

M<sup>me</sup> de Nesmont a laissé un *Mémoire pour servir à la Vie de M<sup>me</sup> de Miramion*, dont M. de Monmerqué a possédé le manuscrit. *La Vie de M<sup>me</sup> de Miramion* a été donnée en 1706 par son cousin, l'abbé de Choisy. Enfin Sandras des Courtils, dans le roman des *Mémoires d'Artagnan* a fait un récit controuvé, comme on devoit s'y attendre, du fameux enlèvement. C'est, à son avis, Artagnan que M<sup>me</sup> de Miramion devoit épouser et non pas Caumartin; c'est Artagnan qui auroit délivré la jeune et pieuse veuve, etc. Ordinairement l'Histoire ne sort pas aussi pure des mains de nos romanciers que M<sup>me</sup> de Miramion des mains de Bussy-Rabutin.

### III. — P. 147, lig. 8.

*Sans considerer qu'elle estoit comme accordée avec Caumartin.*

Louis François Lefevre, sieur de Caumartin, de Boissy, d'Argouges; conseiller au Parlement en 1644, maître des Requêtes en 1653; intendat de Champagne en 1667, mort en 1687. C'est lui qui dressa le célèbre procès-verbal de la noblesse de Champagne, imprimé in-fol., si recherché et devenu si rare.

Bussy-Rabutin a raconté cette aventure qui lui faisoit très-peu d'honneur, avec une assez grande sincérité. Il dit aussi qu'il avoit été engagé à enlever M<sup>me</sup> de Miramion par le confesseur de cette dame. Mais, dans le *Mémoire* imprimé, on a fait disparaître la mention du confesseur, et c'est M. de Monmerqué qui l'a retrouvée en consultant le manuscrit original de Bussy-Rabutin. (*Notice des différentes éditions des Lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné*, en tête de l'édition de 1818.)

### IV. — P. 148, lig. 1<sup>re</sup>.

*Bussy n'y estoit pas; c'estoit un nommé du Boccage.*

Cela semble démenti par Bussy qui dit positivement qu'il y étoit, accompagné de son frère Rabutin et d'autres gentil-hommes. Mais le nom de ce Boccage paroît au début de sa relation : « Sur la fin de » l'hiver 1647, un vieux bourgeois de Paris nommé du Boccage, voisin, à la campagne, du Grand Prieur mon oncle, me vint proposer » le mariage d'une veuve qui avoit, me dit-il, des millions... » Ce du Boccage l'accolita du père Clément que Bussy n'avoit pas nommé. L'enlèvement se fit au mois de juin de l'année suivante.

« Nous traversâmes, » dit ensuite Bussy, « la plaine de Saint-Denis, » et nous entrâmes dans la forêt de Livry. Comme la dame crioit fort, » et que je crus que c'étoit la présence de sa belle-mère qui l'obli-

» geoit d'en user ainsy, je fis mettre pied à terre dans ce bois à cette  
» belle-mere, et je ne laissay qu'une demoiselle avec la veuve dans le  
» carrosse, et un lacquais sur le derriere. Mais la dame ne fit pas  
» moins de bruit après cela, et je reconnus alors que je m'estois  
» trompé. »

On voit que pour tous ces détails, des Réaux est merveilleusement exact. Le château dans lequel fut d'abord déposée M<sup>me</sup> de Miramion est Launay, près de Sens. C'étoit une commanderie de Malte, possédée par Hugues de Rabutin, grand prieur de France et oncle de Bussy.

V. — P. 148, lig. 18.

*Je croy que dez ce temps-là elle commençoit à estre devote.*

Vers 1664, elle devint fondatrice et législatrice de la maison de Sainte-Pelagie, qui servit de refuge plus ou moins volontaire aux filles et femmes débauchées. La maison a changé, comme on sait, de destination; jusqu'en 1835, on y retenoit les prisonniers pour dettes et les mauvais petits garçons. M<sup>me</sup> de Miramion mourut le 24 mars 1696, âgée de soixante-six ans, en odeur de sainteté.

C'est encore l'abbé du Buisson qui remplace par le compte de soixante-six ans et deux mois, celui de soixante-dix-sept ans sur lequel on s'accordoit à tort, car un âge aussi avancé ne convient plus avec 1648, date de l'enlèvement de M<sup>me</sup> de Miramion. Alors elle devoit avoir à peine dix-neuf ans. Du Buisson ajoute: « Elle est inhumée pauvrement, comme elle » a voulu, dans une bière de bois, dans un petit cimetière de Saint-Nicolas-du-Chardonneret. M<sup>me</sup> la duchesse de Guise étant à Versailles » à l'extrémité, demanda à parler à M<sup>me</sup> de Miramion. Elle y fut par » relais, de grand matin, le 17 mars. N'ayant porté que du pain et » des amandes, pour manger un morceau, à cause du jeune de carême, elle fatigua beaucoup. M<sup>me</sup> de Guise étant morte le mesme » jour, M<sup>me</sup> de Miramion, revenue dans sa communauté, se trouva » fort mal le lundy 19, de grand matin, d'une envie de vomir qu'on » jugea fort dangereuse. » (Notes mss., p. 336.)

Les Beauharnais étoient de bonne et honorable origine. Le commerce, les emplois administratifs ou judiciaires les avoient enrichis: leur illustration militaire ne remonte guère au delà de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle; mais à partir de cette époque, ils ont bien, comme on sait, regagné le temps perdu. Amelot de la Houssaye a répandu sur les anciens noms et armes de cette famille une assertion purement imaginaire.

## CDXXXII.

### MOURIOU.

Mouriou est d'Angers et y demeure ; mais il est maistre des Comptes de la Chambre de Nantes, et y va servir son semestre. Il a esté amoureux dix-huict ou vingt ans de la femme qu'il a espousée en secondes nopces. Un jour qu'ils se devoient marier et qu'on estoit prest d'aller au moustier, cette femme, appelée M<sup>le</sup> Liquet, dit que resolument il n'en seroit rien, qu'on avoit dit que cet homme avoit esté bien avec elle, et qu'elle ne vouloit pas [entendre dire] que c'estoit pour couvrir son honneur qu'elle l'espousoit, et par cette belle raison ne voulut point passer outre. Quelque temps après, un amy commun, qui vouloit faire ce mariage, manda au galant qu'il se trovast un tel jour à la Barbottiere, maison de M<sup>le</sup> Liquet ; il s'y rend en mesme temps que les autres. « Que » venez-vous faire icy ? » luy dit-elle, « je vous avois » défendu de me voir ; retournez-vous-en. » Il remonte à cheval, sans rien dire. Elle fut touchée de cette obéissance aveugle, et luy cria : « Descendez, » descendez ; si on ne vous peut donner une chambre, » on vous mettra au grenier. » Le lendemain, on alla



se promener à une maison ; Mouriou estoit à cheval. Pour le faire mettre à la portiere auprès de sa maîtresse, cet amy, qui s'y estoit mis exprès, feignit que la teste luy tournoit, et fait mettre nostre homme en sa place. Il luy conte des douceurs. « Je vous defens, » luy dit-elle en haussant la voix, « de me plus tenir » de semblables discours. » Deux jours après, elle se met à compter avec son fermier, mais elle n'en pouvoit venir à bout : « Ma cousine, » dit le mourant, car elle estoit parente proche de sa premiere femme, « si vous vouliez, j'aurois bientost fait ce compte-là ! » — Voyons », dit-elle, « car vous faittes fort l'habile » homme. » Luy eut bientost fait le compte. « Allez, » dit-elle, en luy prenant la main, « puisque vous avez » si bien fait ce compte-là, vous le ferez toute vostre » vie ; allons nous marier. » Dez le lendemain ils se firent espouser par un vicaire d'une chapelle qui est dans une isle de la riviere de Loire, vis-à-vis de la Barbottiere. On en fit ce couplet à Angers.

A la nopce de Jeanne<sup>1</sup>,  
La belle Marion<sup>2</sup>  
Avoit robe de panne,  
Et l'abbé du Buron<sup>3</sup>,  
Simonnet le notaire,  
Et l'eunuque vicaire<sup>4</sup>,  
Et la lousche Girard,  
Sont tesmoins du mistere,

<sup>1</sup> Elle s'appelle Jeanne, et il y avoit une chanson du Pont-Neuf qui commençoit comme cela.

<sup>2</sup> Fille de Mouriou.

<sup>3</sup> Son filz.

<sup>4</sup> Le prestre estoit chastré.

Que firent au Bruhard<sup>1</sup>.

Jeanne et son vieux penard<sup>2</sup>.

Les Angevins sont mordants : ils avoient desjà fait  
un couplet contre le bastiment que Mouriou avoit fait  
à la campagne :

Puisque ton architecture  
De lanterne a la figure,  
Il faut par raison conclure  
Qu'un lanternier loge là ;  
*Alleluia ! Alleluia !*

<sup>1</sup> Nom de l'île.

<sup>2</sup> Il avoit soixante ans, et elle cinquante.

## CDXXXIII.

### MADemoiselle THOMAS.

M<sup>lle</sup> Thomas estoit femme d'un commis de Nouveau \* ; c'estoit une assez jolie personne et fort coquette. Il y avoit furieusement de galans, soit garçons soit gens mariez, autour d'elle : c'estoit une continüelle frerie là-dedans. Les sottes femmes du quartier avoient leur part du poupelin \*, et n'en bougeoient. Cette femme avoit un frere qui, pour avoir donné un coup de poignard à son homme, avoit esté fort en peine ; mais son pere, nommé du Bois, secrétaire du Roy et valet de chambre de la Reyne, l'en avoit tiré et, après, l'avoit enfermé à Saint-Lazare. M<sup>lle</sup> Thomas avoit, au bout de quelque temps, obtenu du pere qu'il sortiroit, et l'avoit pris chez elle. Il couchoit dans sa propre chambre, soit faute de logement ou pour ce que vous verrez en suite. Ce garçon et cette femme se promenoient à l'Arsenal trois et quatre heures de suite ensemble <sup>1</sup> ; il estoit

Surintendant des  
Postes.

Sorte de gâteau.

<sup>1</sup> Ils estoient de ce quartier-là.

chagrin, et elle, après avoir bien ry, tout-à-coup disoit : « Ah ! mon Dieu ! voylà ma melancolie qui me » reprend. » Ils couchoient ensemble, et apparemment quelque confesseur avoit mis à cette femme la conscience en combustion. Ce garçon devient tout sauvage, et un soir, après avoir parlé quelque temps au coing du feu à sa sœur, il luy donne deux coups de bayonnette, l'un dans la gorge l'autre dans l'espaule, et, defaisant son pourpoint, il s'en donne après dans le cœur et se jette sur un lict. La femme crie, mais foiblement : la servante accourt ; on les trouve tous deux expirants. Le commissaire du quartier, qui estoit aussy un des galans de la dame, se trouva là par hazard, fit un procez-verbal, comme il falloir, pour estouffer l'affaire. Ils furent enterrez à Saint-Paul ; mais le curé ne voulut jamais mettre le garçon qu'avec les morts-nez. La veille, cette femme disoit à tout le monde : « Je n'ay plus guères à vivre ; » donnez-moy un *De profundis* quand je seray morte. » Et ce jour-là mesme elle avoit esté deux heures à confesse.

On trouva dans la poche de ce garçon une lettre de quatre costez, adressante à sa sœur, où il disoit qu'il avoit esté en Italie pour se desfaire de sa passion, mais en vain. Il nommoit par leurs noms tous les galans de sa sœur, avouoit qu'il ne pouvoit souffrir qu'on la cajollast ; et qu'encore qu'il eust eu toutes les privautez imaginables avec elle, et qu'il ne pust douter qu'elle ne l'aimast mieux qu'eux, il ne pouvoit pourtant supporter qu'elle se laissât galantizer, et

qu'il estoit persuadé que c'estoit plustost par coquetterie qu'autrement qu'elle vouloit qu'il ne vescu plus avec elle, comme par le passé ; et après avoir dit qu'il vouloit finir cette inquietude, il concluait : « Il » faut, ma chere sœur, que nous mourions tous deux » à la fois. »

## CDXXXIV.

### BOUCHARD.

*(Jacques Bouchard, clerc du sacré consistoire et gentilhomme domestique du cardinal Antoine Barberin, mort à Rome vers 1640.)*

A deux lieues  
d'Agen.

Bouchard estoit filz d'un apoticaire de Paris dont la femme avoit un filz de son premier mary, nommé Hullon. Ce Hullon avoit un bon prieuré de huit mille livres de rente, en Languedoc, nommé Cassan\*. Bouchard, jaloux de son frere, et esperant qu'il luy resigneroit son benefice, conseilla à son pere de l'empoisonner d'un poison lent. Le pere n'y voulut point entendre. Au bout de quelques années, Bouchard s'en va à Rome, où il se disoit seigneur de Fontenay, parce que son pere avoit je ne sçay quelle chaumiere dans Fontenay-aux-Roses<sup>1</sup>. Il n'y fut pas plus tost qu'il s'habille autrement que ne font les beneficiers françois. Il estoit quasy à l'espagnole<sup>2</sup>, et se donna au cardinal Barberin pour gentilhomme *di belle lettere*. Il estoit fort laid, fort noir<sup>3</sup>, logé dans la chan-

<sup>1</sup> A deux lieues de Paris.

<sup>2</sup> Et portoit souvent une lunette sur le nez, à la mode des Italiens, parce qu'il avoit la veüe courte.

<sup>3</sup> *Biffé* : Et avoit assez la mine d'un sorcier.

cellerie avec Montrueil \* l'academicien, qui alors estoit au cardinal Antoine, ils prirent un valet à eux deux. Ce valet se mit dans la teste que Bouchard estoit sorcier ; (il n'en avoit pas trop mal la mine,) et disoit sans cesse à Montrueil qu'il ne le pouvoit souffrir. Enfin, un jour ce garçon, passant par Saint-Pierre, vit exorciser un pretendû possédé (cela se voit à toutes les festes en Italie) ; et entendant que le prestre, qui prononçoit du gozier, disoit : *Spirito buciardo* \*, au lieu de *bugiardo* <sup>1</sup>, il prend sa course et va dire à Montrueil qu'il avoit tousjours bien crû que Bouchard estoit un sorcier, mais qu'il en estoit bien plus assuré que jamais, et qu'il ne vouloit plus demeurer avec cet homme. Il luy fallut donner congé.

*Voy. Histor. de Sarrasin, t. v, p. 294*

*Comme en françois d'église : Esprit de mensonge.*

Ce Bouchard se fit de l'Academie des *Humoristes*. Là on demanda un jour si la langue françoise estoit parvenue à un aussy haut point de perfection que l'italienne<sup>2</sup>. Il prit l'affirmative, et s'offrit, pour le prouver, de traduire en françois la *Conjuration de Fiesque* de Mascardi, le plus celebre autheur de ce temps-là. Jamais notre pauvre langue avant M. de Vaugelas, qui parle pour elle dans la preface de ses *Remarques*, n'a trouvé que de meschans defenseurs. On imprima cette traduction chez Camusat, qui n'en voulut pas croire ses amys.

Or par modestie, ce monsieur Bouchard n'avoit pas voulû mettre son vray nom ; mais il se faisoit

<sup>1</sup> Trompeur.

<sup>2</sup> Ces pauvres humoristes se trompent bien.

appeller *Pyrostomo*<sup>1</sup> dans les vers à sa louange qu'il avoit mis au devant de son livre. C'estoit une veritable Panglossie<sup>2</sup>, il y en avoit en toutes langues. C'est de luy que Balzac se mocque sous le nom de Jean-Jacques, dans ses lettres familiares à Chapelain.

Ce pauvre Bouchard marchanda tous les petits eveschez d'Italie, l'un après l'autre, et ne fut pourtant jamais prelat. Il eut des coups de baston pour s'estre meslé de dire quelque chose contre le mareschal d'Estrées, durant sa broüillerie avec le pape Urbain\*, et il mourut un an après. Il estoit en reputation de grand *bugiarron*.

En 1639.

<sup>1</sup> Bouche-ard.

<sup>2</sup> Comme la *Panglossie* de Peiresc.

#### COMMENTAIRE.

##### I. — P. 158, lig. 5.

*Bouchard estoit filz d'un apothicaire de Paris dont la femme avoit un filz de son premier mary nommé Hulton.*

Cet apothicaire, nommé Jean Bouchard, devenu riche, paroît avoir acheté une charge de secrétaire du Roi ; ce qui permit à son fils de se dire dans une lettre à Peiresc du 13 août 1633 : « Fils de ce gentilhomme de Languedoc, secrétaire du Roy, qui a parlé plusieurs fois de luy au comte de Noailles. » (*Correspondance de Peiresc*, tom. VIII. Msc. de la Bib. imp., *Supplément*, n° 1005.)

Les notes généalogiques du Cabinet des Titres ne font pas mention de ce fils d'un premier mariage de Catherine Koyan ; elles donnent même à son premier mari le nom de Jacques Merceron ; mais Jacques Bouchard, dans une lettre à Peiresc du 21 juillet 1634, justifie des Réaux : « J'ay, » dit-il, « l'honneur d'estre connu de M. de Saumaise, luy ayant » parlé fort souvent à la Bibliothèque du Roy avec M. Rigault, et



» l'ayant esté voir plusieurs fois chez luy avec M. Hullon, prieur de  
 » Cassan, mon beau-frère. »

II. — P. 159, lig. 24.

*On imprima cette traduction chez Camuzat.*

En voici le titre : « La conjuration du comte de Fiesque, traduite de  
 » l'italien du seigneur Mascardi, par le sieur de Fontenay-Sainte-  
 » Genevieve, dediée à monseigneur l'eminentissime cardinal de Riche-  
 » lieu, avec un recueil de vers à la louange de son Eminence ducale. »  
 Paris, 1639, in-8°.

Bouchard, dans l'Épître dédicatoire parle de son intention de démontrer par sa traduction la supériorité de la langue françoise sur l'italienne. — Des Réaux, quand il traite de méchans tous ceux qui avant Vaugelas ont plaidé pour la langue françoise, a sans doute en vue Dupleix et M<sup>lle</sup> de Gournay, plutôt que Pasquier et Henry Estienne.

III. — P. 160, lig. 8.

*Il eut des coups de baston.*

Circonstance confirmée par un passage des lettres de Henry Arnault à Barrillon, du 18 mai 1641. « Il y a decret à Rome contre un nommé  
 » le Prevost qui est à M. le mareschal d'Estrées, et qui est soupçonné  
 » d'avoir battu Boucard. Il est en France, il est revenu bien à propos  
 » à luy ; il eust couru la mesme fortune que Rouvray\*. » Bouchard  
 mourut donc en 1642.

*Foy. t. I, p. 385.*

Il y a quelque temps, en novembre 1850, un bonquiniste me pria d'examiner le manuscrit d'un voyage de Paris à Rome, fait en 1630 et 1631 par un anonyme qu'il s'agissoit de reconnoître. Cet homme parti de Paris avec des lettres de recommandation de MM. du Puy et Gassendi près de M. de Peiresc, avoit passé par Aix, avoit été témoin d'une sédition grave causée par la nouvelle erection des *Elus*, s'étoit de là rendu à Tolon, puis à Beaugencier, résidence ordinaire de M. de Peiresc, avec lequel il étoit resté plusieurs jours et dont il fait connoître très-curieusement les habitudes, la façon de vivre, les occupations ordinaires. Notre homme avoit poursuivi sa route et étoit arrivé à Rome au commencement de l'année 1631. Là s'arrêtoit son journal de voyage.

Or, l'auteur étoit précisément Jacques Bouchard ; j'en ai vu la preuve dans les volumes, conservés à la Biblioth. imp., de la correspondance de

Peiresc. Au tome VIII de cette correspondance, on trouve cinq lettres signées Bouchard et adressées de Rome au savant Provençal, en 1633, 1634, 1635, 1636 et 1637. L'écriture étant parfaitement identique avec celle du voyage de *l'Itinéraire de France à Rome*, il ne restoit plus de doutes sur l'auteur de *l'Itinéraire*. Et, ce qui donne un nouveau prix à ce manuscrit, c'est qu'en le rapprochant de notre *Historiette*, il justifie parfaitement la méchante opinion que des Réaux avoit du personnage. Des Réaux a pour ainsi dire flatté le portrait. C'étoit, on peut l'affirmer après l'avoir entendu lui-même, un insigne fripon ; fort capable d'avoir conçu le projet d'empoisonnement que l'historiette nous révèle. Je ne puis guères ici faire connoître les préliminaires de *l'Itinéraire* : c'est un amas de raffinemens d'obscénités, qui sembleroient assez à leur place dans les imaginations de l'infâme marquis de Sade. Bouchard y prend le nom d'Oreste, et donne à ses parens les noms d'Agamemnon et Clitemnestre. La seule réserve dont il se pique est d'employer l'alphabet grec pour tous les noms propres et toutes les sales expressions de son livre. A l'occasion d'une petite vachère qu'il avoit débauchée, il revient sur sa vie de collège, sur tous les désordres infâmes auxquels il s'étoit livré dès lors et sur l'influence que ces désordres eurent sur son caractère et ses habitudes. Il raconte ses étranges amours avec une femme de chambre de sa mère, et le soin qu'il prit de luy ôter tout sentiment de religion. « Oreste luy monstra, » dit-il, « comme tous les fondemens » de la métaphysique estoient ruineux et fondés sur la fourberie des » uns et la niaiserie des autres ; luy faisant voir clairement la faus- » seté et futilité de tous les mystères les plus spécieux. Et voyant » qu'elle recevoit ces discours là avec goust et sans estonnement, il les » continua quelques jours, espérant qu'elle seroit capable d'instruc- » tion ; mais il fut trompé, car après que son esprit eut eu loisir de » revenir de l'estourdissement que luy avoient causé d'abord ces pro- » positions si sublimes et si paradoxes, elle s'embarrassa dans de si » grands doutes et de si fortes inquietudes qu'elle retomba dans de » plus grandes foiblesses qu'anparavant, de sorte qu'Oreste conclut » qu'il estoit meilleur pour elle, et pour luy aussi, de la laisser dans » sa première bassesse. »

Bouchard avoit mis dans sa complicité sa propre sœur, Henriette, qu'il appelle *Eromene*, et qui fut plus tard deux fois mariée, la première fois à Gaspard du Lac de Clemerolles, sieur de Courbantou ; la seconde à Charles de Saint-Quentin, gouverneur de Bourbourg. (*Cabinet des Titres*.) A la fin, la pauvre Alisbée, maîtresse et victime de cet affreux impuissant, fut définitivement chassée, et pour la revoir, Bouchard emprunta une petite maison que Luillier, son intime ami, possédoit au bout du faubourg Saint-Germain, et qui lui servoit à loger son bon maître Gassendi, et à mener quelquefois des dames. Il sortit enfin de

chez ses parens de son propre mouvement, et, dit-il, à la suite d'une querelle avec sa mère. Il raconte alors comment il fit un faux contrat de mariage, comment, pour se venger de celle qui avoit découvert le secret de leurs amours, il lui vola quinze ou vingt pistoles. « Il sça- » voit, » dit-il, « que c'estoit la fille la plus avaricieuse du monde, et » qu'elle estoit occupée depuis quatorze ou quinze ans à faire un petit » pecule ; il crut donc ne pouvoir luy faire un plus grand mal, *outre* » *le bien qui luy en reviendrait à luy*, que de le luy oster. »

Ce fut là le dernier exploit de Bouchard avant son départ pour Rome. En route, il donna plusieurs preuves d'insigne lâcheté, mais cela n'empêche pas son voyage d'estre fort intéressant pour ceux qui veulent se former une idée de la façon dont voyageoient les gens de la classe moyenne, en ce temps-là. Dans les lettres qu'il écrit de Rome à Peiresc, on voit qu'il le prie de lui envoyer un certificat de bonne vie et mœurs, qui, dit-il, pourra lui servir à obtenir quelque évêché. Cela revient parfaitement à ce que des Réaux nous dit à la fin de son historiette ; sans doute il avoit vu Bouchard à Rome.

Ce monstre a pourtant fait l'éloge d'un homme de bien qui l'avoit convenablement reçu, de Peiresc. Il prononça cet éloge dans l'académie des Humoristes, et on l'a inséré dans le *Panglossia* dont des Réaux a parlé plus haut et qui fut imprimé au Vatican.

## LE PARQUET.

(... Potel, fils de Jean Potel, secrétaire ou greffier du Conseil.)

Le Parquet, qu'on appelle à cette heure Potel-Romain, à cause qu'il parle fort de Rome où il a esté, est filz d'un monsieur Potel, greffier du Conseil. Il n'avoit plus que sa mere quand il se mit dans le monde. C'estoit un gros garçon noir et plein de rougeurs, la bouche enfoncée et les yeux de travers ; avec cela il venoit de quitter la perruque et avoit trois ou quatre moustaches postiches de chaque costé, où il y avoit plus de douze aulnes de ruban noir ; on n'avoit pas trouvé encore les coings de cheveux. Il n'y avoit rien plus plaisant que de voir des Cures, autre lousche, et luy se faire la reverence.

*Voy. t. II, p. 284-297.*

Le Parquet debuta par M<sup>me</sup> de Ribaudon\*, à qui il donna les violons et la comedie. Il luy donna cadeau et à plusieurs autres et, un jour, il mena les vingt-quatre violons aux Tuilleries : il n'estoit bruit que de luy. Il se fourroit parmy les gens de la Cour et il se pouvoit vanter que la Cour et la Ville se moc-

quoient de luy en mesme temps. On en fit un vaudeville assez plaisant :

C'est monsieur du Parquet,  
Cet homme si coquet.

Et quoy ? ne connoissez-vous pas  
Le brave du Parquet et ses louches appas ?

Les dames, dans les cours,  
Pour luy font mille tours.  
Et tous les princes, de bon cœur,  
Luy vont criant : Parquet, ton serviteur.

Il est divertissant,  
Luy seul plus que cinq cent ;  
Sans ce garçon, le cabinet  
Ny les ruelles n'ont rien de parfait<sup>1</sup>.

On avertit sa mere que ce garçon se faisoit mocquer de luy ; mais cette bonne femme dit que c'estoit une chose estrange qu'on portast une telle envie à ce pauvre Parquet ; qu'on vouloit l'empescher de se faire valoir ; que jamais garçon n'avoit mieux debutté que luy ; que tout le monde l'aimoit à la Cour : que M. de Beaufort le voyoit de bon œil (c'estoit au commencement de la Regence) ; que cela venoit de ses freres ; mais qu'ils avoient beau faire, qu'elle ne les

<sup>1</sup> Il y en avoit encore un qui disoit :

Il n'est pas jusqu'au perroquet  
Qui ne dise : bonjour, Parquet.

Cette chanson chantée par tous les laquais le fit désertier, et il alla à Rome où il fut assez longtemps pour estre au retour appelé Potel-Romain.

aimerait jamais tant que luy. Enfin cette femme mourut. Parquet un peu revenû s'en alla voyager <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Depuis, il s'est mis dans la crapule et dans les chansons. Il a mis tout Cyrus en couplets, sur l'air de la *Duchesse* assez plaizant. Il est mort jeune.

## COMMENTAIRE.

## I. — P. 164, lig. 13.

*On n'avoit pas trouvé encore les coings de cheveux.*

Les fausses *moustaches* se rapportoient assez aux *tours* de notre temps, que remplacent avantageusement les *quenes* et les cheveux postiches, comme les *moustaches* furent remplacées par les *coings*. Les mots ont changé plus que les objets. « On dit : il a été obligé de prendre des coings » à cause que ses cheveux sont trop courts. Ce sont des cheveux » postiches que les hommes mettent pour faire paroître leurs cheveux » plus longs, et que les femmes portoient autrefois, pour retrousser » et enfler leurs coiffures. » (*Furetière*, 1<sup>re</sup> édition de 1689.)

## II. — P. 165, lig. 22.

*Que cela venoit de ses freres.*

Un de ces frères, Sebastien Potel fut quelque temps le galant de M<sup>me</sup> de la Suze. Pour notre Potel-Romain, Scarron lui adressa son Epître burlesque du 1<sup>er</sup> juin 1655. En voici le commencement et la fin :

Amy Potel, Potel-Romain,  
Qui castagnises de la main,  
(Ceci n'est dit que pour la rime),  
Je croirois commettre un gros crime,  
Si des bruits par la ville espars  
Mêlez d'évenemens gaillards  
Je ne te faisois, en rimailler,  
Quelque présent, vaille que vaille...

Potel, ma muse est épuisée,  
Et ma chandelle presque usée.  
Bonsoir, Potel, amy loial,  
Amy genereux, liberal,  
Tousjours gay, tousjours prêt à rire,  
A se divertir sans mesdire.

Puisses-tu jusqu'à six vingt ans  
Garder ton humeur et tes dents!

(*Recueil des Epîtres en vers burlesques* de M. Scarron  
et autres. Paris, Lesselin, 1656.)

### III. — P. 165, note.

*Cette chanson... le fit desserter.*

Le très-spirituel auteur de l'*Enfer burlesque* ou *Sixième livre de l'Eneïde*, fait allusion à cette chanson, en racontant le bon accueil que les anciens héros font dans les Champs-Élysées à Enée :

Une partie à droit l'assiege  
Comme le roy dans un college,  
Un autre, de l'autre costé,  
Dont il perdit sa gravité...  
L'un dit : « Aga ! ta bouppelaude  
» Est faite de drap de Hollande ! »  
L'autre dit : « Regardez ses gens,  
» Ses canons, sa poudre, ses gans !  
» Il est vraiment, » quelqu'un s'écrie,  
» Dans la haute galanterie. »  
Et tous, « qu'Enée est plus coquet  
» Que la chanson n'a peint Parquet. »  
De ces ames les plus gentilles  
Luy demandent des vaudevilles,  
Des bouts rimez, des triollets  
Et des nouvelles du palais;  
Quelqu'autre bouffonne et erotesque  
La *Lettre au Cardinal burlesque*.

(P. 20.)

Il faut remarquer que plus haut dans ce même *Enfer burlesque*, on fait dire à Enée, parlant à Didon :

Plus je vous regarde  
Moins je me serois mis en garde  
Que pour un *Nicolas Ledru*  
Vous eussiez le cœur si feru.

Or, *Nicolas Ledru* étoit pseudonyme de l'abbé de Laffemas ; et la *Lettre au Cardinal burlesque*, est certainement de Nicolas Ledru. Ne doit-on pas en conclure que l'*Enfer burlesque* est de l'abbé de Laffemas ? Elle est digne de cet agréable et malin esprit. (*Voy.* notre tome vi, p. 73 et 193.)

### IV. — P. 166, lig. 1<sup>re</sup>.

*Enfin cette femme mourut.*

Vers 1652, au moment de la vogue du *Ballet des Romans*, qui a

été imprimé avec une curieuse relation adressée à Scarron de la façon dont le ballet avoit été demandé et joué devant le Roi au Louvre, chez Monsieur au Luxembourg, chez la duchesse de Chevreuse à la place Royale et chez M<sup>me</sup> de Launay-Gravé. Potel, le frère aîné du Parquet devoit y jouer, et ne put le faire à cause du malheur qui venoit de lui arriver :

On conduisit nostre equipage...  
 Dix carrosses et davantage,  
 Pour tous les danseurs du ballet  
 Dont le nombre n'estoit complet,  
 Car la mort qui ne fut onc bonne,  
 Et qui jà n'espargna personne,  
 Par un rhumatisme tel quel  
 Enleva Madame Potel,  
 Qui gist sous marbre, plomb ou bronze.  
 Sans ceste mort, ils estoient onze :  
 Car Monsieur son filz y masquoit,  
 Non pas le seigneur du Parquet,  
 Mais celui que partout on nomme  
 L'aîné Potel, ce galant homme,  
 Qui croyoit danser en effet:  
 Car despense grande avoit fait  
 Pour paroistre dans cette danse...  
 Car il dansoit dans ces romans  
 Un des Aymons, un des amans...

V. — P. 166, note.

*Il a mis tout Cyrus en couplets sur l'air de la Duchesse.*

Je n'ai pas retrouvé cette chanson dans les recueils parcourus. Le rythme de l'air de la *Duchesse*, a été employé par Pelisson d'une façon assez plaisante :

Il me faut donc faire des vers  
 Sapho le veut, Philoxene le demande;  
 Des vers de commande  
 Sur l'air de Desairs (a).  
 Pour mon malheur on vous y met encore,  
 O Doralice, et vous, ô Cleodore,  
 Helas! combien j'endure  
 Pour vous obliger,  
 Cette sottie mesure  
 Me fait enrager.  
 Un malheureux poete  
 Ne s'y trouve qu'une bête;  
 Mais un poete amant  
 Y perd l'entendement.

(a) Peut-être faudroit-il lire *Deserts*, qui seroit alors le premier mot de la chanson de la *Duchesse*.



Mon cœur fait encore des vœux  
Pour un objet aussi beau qu'insensible;  
Il m'est impossible  
D'éteindre mes feux.

Ma destinée est de mourir pour'elle.  
J'en suis content, et sans estre infidelle,  
Sous son cruel empire  
Je finis mes jours.  
Mais que veux-je donc dire  
Par ce sot discours?  
Non, c'estoit l'autre année,  
Ceste triste destinée,  
Ce rigoureux trépas,  
Et je n'y pensois pas.

Belles, apprenez ma chanson,  
Je ne dis pas qu'elle soit des plus belles,  
Mais pour les cruelles  
C'est une leçon.  
Trois mois, six mois, huit mois, toute une année,  
Un pauvre amant aura l'ame obstinée.

Il benira ses peines  
Dira hautement  
Qu'il portera vos chaînes  
Eternellement.  
Mais bien qu'il vous le jure  
Si vostre rigueur trop dure,  
La, la, la, la, la, la!  
Il vous plantera là.

*(Recueil manuscrit du Pere Ange.)*

## CDXXXVI.

### MONDORY,

#### OU L'HISTOIRE DES PRINCIPAUX COMEDIENS FRANÇOIS.

Agnan a esté le premier qui ayt eu de la reputation à Paris. En ce temps-là, les Comediens loüoient des habits à la friperie ; ils estoient vestûs infamement, et ne sçavoient ce qu'ils faisoient.

Depuis, vint Valeran, qui estoit un grand homme de bonne mine ; il estoit chef de la troupe ; il (ne) sçavoit que donner à chascun de ses acteurs, et il recevoit l'argent luy-mesme à la porte. Il avoit avec luy un nommé Vautray, que Mondory a veû encore, et dont il faisoit grand cas. Il y avoit deux troupes alors à Paris ; c'estoient presque tous filous, et leurs femmes vivoient dans la plus grande licence du monde ; c'estoient des femmes communes, et mesme aux comediens de la troupe dont elles n'estoient pas.

Le premier qui commença à vivre un peu plus reglement, ce fut Gaultier-Garguille : il estoit de Caen, et s'appelloit Fleschelles\*. Scapin, celebre acteur italien, disoit qu'on ne pouvoit trouver un meilleur co-

Inhumé paroisse  
Saint-Sauveur, 10 dé-  
cembre 1633.

medien. Gaultier estudioit son mestier assez souvent, et il est arrivé quelquefois que comme un homme de qualité qui l'affectionnoit l'envoyoit prier à disner, il respondoit qu'il estudioit.

Belleville, dit Turlupin, vint un peu après Gaultier-Garguille, et ils ont longtemps joué ensemble avec la Fleur, dit Gros-Guillaume, qui estoit le fariné, Gaultier le vicillard, et Turlupin le fourbe. Turlupin, rencherissant sur la modestie de Gaultier-Garguille, meubla une chambre proprement; car tous les autres estoient espars çà et là, et n'avoient ny feu ny lieu. Il ne voulut point que sa femme jouât; elle a joué depuis sa mort, estant remariée avec d'Orgemont dont nous parlerons en suite, et il luy [fit] visiter le voisinage; enfin il vivoit en bourgeois.

La Comedie pourtant n'a esté en honneur que depuis que le cardinal de Richelieu en a pris soing, et avant cela, les honnestes femmes n'y alloient point. Il trouva Bellerose sur le theatre de l'Hostel de Bourgogne avec sa femme, bonne actrice, la Beaupré et la Valiotte, personne aussy bien faite qu'on en pust voir; elle a eu bien des galants, et lorsqu'elle ne valoit plus rien, l'abbé d'Armentieres, qui devint après l'aisné par la mort de son frere\*, la tira du theatre, et en fit le fou à un point si estrange, qu'après sa mort il eut long-temps le crane de cette femme dans sa chambre.

Mondory commença à paroistre en ce temps-là. Il estoit filz d'un juge ou d'un procureur fiscal de Tiers, en Auvergne, où l'on faisoit autrefois toutes les cartes

\* Tue en duel par Henry de Beaumanoir, marquis de Lavardin. (Voy. Hist. de M<sup>me</sup> de Sable.)

à jouer. Pour luy, il se disoit filz de juge. Son pere l'envoya à Paris chez un procureur. On dit que ce procureur, qui aimoit assez la comedie, luy conseilla d'y aller les festes et les dimanches, et qu'il y despenseroit et s'y desbaucheroit moins que partout ailleurs. Il y prit tant de plaisir qu'il se fit comedien luy-mesme ; et quoyqu'il n'eust que seize ans, on luy donnoit des principaux personnages, et insensiblement il fut le chef d'une troupe composée de le Noir et de sa femme, qui avoient esté au prince d'Orange. Cette le Noir estoit une aussy jolie petite personne qu'on pust trouver <sup>1</sup>. Le comte de Belin \*, qui avoit Mairêt à son commandement, faisoit faire des pieces, à condition qu'elle eust le principal personnage ; car il en estoit amoureux, et la troupe s'en trouvoit bien. La Villiers y estoit aussy. On dit que Mondory s'en esprit, mais qu'elle le haïssoit ; et que la haine qui fut entre eux fut cause qu'à l'envy l'un de l'autre ils se firent deux si excellentes personnes dans leur mestier. Le comte de Belin, pour mettre cette troupe en reputation, pria M<sup>me</sup> de Rambouillet de souffrir qu'ils jouassent chez elle la *Virginie* de Mairêt <sup>2</sup>. Le cardinal de la Valette y estoit, qui fut si satisfait de Mondory qu'il luy donna pension. Il en donnoit comme cela aux hommes extraordinaires qui luy plaisoient.

Mondory a eu tousjours de la reconnoissance pour

Francois de Faudas,  
dit l'Averton,  
comte de B., assassiné le 7 décembre  
1642 par le marquis  
de Bonnavet.

Se retira du théâtre.

<sup>1</sup> Le Noir mourut et sa femme s'en tira \*.

<sup>2</sup> En 1631.

M<sup>me</sup> de Rambouillet ; car ce fut de ce jour-là qu'il commença à entrer en quelque credit. Sa femme n'a jamais pensé à monter sur le theatre, et luy n'a jamais joué à la farce<sup>1</sup> ; c'est le premier qui s'est avisé de cela. Bellerose y jouoit. Il tiroit part et demye. Il estoit de certaines conversations spirituelles chez Giry\* et chez du Ryer\*, et faisoit des vers passablement : il ne manquoit point d'esprit et sçavoit fort bien son monde. Je me souviens qu'on fit une certaine piece qu'on appelloit l'*Esprit Fort*\*, où l'on disoit, en contant les visions de l'Esprit Fort, qu'il disoit que Mondory faisoit mieux que Bellerose ; et Bellerose, car c'estoit à l'hostel de Bourgogne et en parlant à luy qu'on disoit cela, faisoit la plus sotte mine du monde en cet endroit-là, au lieu de ne faire pas semblant de l'entendre. Cependant le monde fut bientôt de l'avis de l'*Esprit Fort*<sup>2</sup> ; mais le feu Roy, peut-estre pour faire despit au cardinal de Richelieu qui affectionnoit Mondory, tira le Noir et sa femme de la troupe du Marais (c'est où jouoit Mondory), et le mit à l'hostel de Bourgogne\*. Mondory prit Baron, et dans peu sa troupe valut encore mieux que l'autre ; car luy seul valoit mieux que tout le reste.

Il n'estoit ny grand ny bien fait ; cependant il se mettoit bien, il vouloit sortir de tout à son honneur,

Louis Giry, avocat ;  
de l'Acad. françoise.

Pierre du Ryer,  
auteur dramatique,  
de l'Acad. françoise.

Ou : *Angélie*, de  
Jules Claveret,  
avocat d'Orléans.

En 1634

<sup>1</sup> Il ne laissa voir sa femme à personne, et il disoit aux gens : « C'est » une innocente qui ne bouge des églises. »

<sup>2</sup> Le personnage du poëte, *des Visionnaires*<sup>3</sup>, a bien fait voir ce que c'estoit que Mondory ; personne n'en a approché.

De des Marets.

De Tristan l'Hermitte,  
joué en 1636.

et pour faire voir jusqu'où alloit son art, il pria des gens de bon sens, et qui s'y connoissoient, de voir quatre fois de suite la *Mariane* \*. Ils y remarquerent toujours quelque chose de nouveau ; aussy, pour dire le vray, c'estoit son chef-d'œuvre, et il estoit plus propre à faire un heros qu'un amoureux. Ce personnage d'Herode luy cousta bon ; car, comme il avoit l'imagination forte, dans le moment il croyoit quasy estre ce qu'il representoit, et il luy tomba, en joüant ce rosle, une apoplexie sur la langue qui l'a empesché de joüer depuis. Le cardinal de Richelieu l'y obligea une fois ; mais il ne put achever. Si le Cardinal eust voulu, au moins Mondory en eust-il pu instruire d'autres ; mais, pour cela, il eust fallu luy donner de l'autorité, car il n'y avoit si petit acteur qui ne crust en sçavoir autant que luy. Ce fut luy qui fit venir Bellemore, dit le *Capitan Matamore*, bon acteur. Il \* quitta le theatre parce que Desmarais\* luy donna, à la chaude, un coup de canne derrière le theatre de l'hostel de Richelieu \*. Il se fit en suite commissaire de l'Artillerie, et y fut tué. Il n'osa se venger de Desmarais, à cause du Cardinal, qui ne le luy eust pas pardonné.

Bellemore.  
Des-Marets-Saint-  
Sorlin, mort  
28 octobre 1676.

Sans doute dans  
l'impasse obscure qui  
y conduisoit, ou  
commence aujourd'hui  
la rue de  
Falois.

Le Cardinal après que Mondory eut cessé de monter sur le theatre, faisoit joüer les deux troupes ensemble chez luy, et avoit dessein de n'en faire qu'une. Baron et la Villiers avec son mary, et Jodellet mesme \* allerent à l'Hostel de Bourgogne. D'Orgemont et Floridor, avec la Beaupré, soutinrent la troupe du Marais à laquelle Corneille, par politique,

*Voy.* t. 3, p. 391.  
*Histoire du chancelier*  
Seguier.

car c'est un grand avare, donnoit ses pieces ; car il vouloit qu'il y eust deux troupes.

D'Orgemont, à mon goust, valoit mieux que Bellerose ; car Bellerose estoit un comedien fardé, qui regardoit où il jetteroit son chapeau, de peur de gas-ter ses plumes : ce n'est pas qu'il ne fist bien certains recits et certaines choses tendres, mais il n'entendoit point ce qu'il disoit. Le Baron de mesme n'avoit pas le sens commun ; mais si son personnage estoit le personnage d'un brutal, il le faisoit admirablement bien. Il est mort d'une estrange façon. Il se piqua au pié et la gangrene s'y mit <sup>1</sup>.

D'Orgemont mourut bientost après. Floridor, qui est aujourd'huy, luy succeda. Il jouoit encore au Marais <sup>2</sup> avec la Beaupré, vieille et laide, quand il arriva une assez plaisante chose. Sur le theatre, elle et une jeune comedienne se dirent leurs veritez. « Eh » bien ! » dit la Beaupré, « je vois bien, Mademoi- » selle, que vous voulez me voir l'espée à la main. » Et en disant cela, c'estoit à la farce, elle va querir deux espées point espointées. La fille en prit une, croyant badiner. La Beaupré, en colere, la blessa au col, et l'eust tuée si on n'y eust courû. Depuis, M. de

<sup>1</sup> Marchant trop brutalement sur son espée, en faisant le person-  
nage de don Diegue, au *Cid*. Floridor estoit amoureux de sa femme,  
et une fois qu'il luy sembla\* qu'elle luy avoit parlé trop passionne-  
ment, au sortir de la scene, il luy donna deux beaux soufflets. Elle est  
encore fort jolie ; ce n'est pas une merveilleuse actrice, mais elle  
réussit admirablement pour la beauté ; cependant elle a eu seize  
enfants.

Qu'il sembla à  
Baron.

<sup>2</sup> 1649.

Vers 1651.

Beaufort donnant certaine comedie où cette fille estoit necessaire, il l'alla prier de venir. Elle y alla embeguinée, quoyqu'elle eust juré de ne jouër jamais avec la Beaupré. Plusieurs personnes luy parlerent d'accommodement; elle dit qu'elle n'en vouloit rien faire, et elle s'en alla dez qu'elle eust fait, car son rosle ne duroit pas jusqu'à la fin de la piece. Cette Beaupré quitta le theatre il y a six ans\*, et presentement elle joue en Hollande.

Le rouge n'estoit  
done pas en usage.

Floridor, las d'estre au Marais avec de meschants comediens, achepta la place de Bellerose avec ses habits, moyennant vingt mille livres<sup>1</sup>; cela ne s'estoit jamais veû. La pension que le Roy donne aux comediens de l'Hostel de Bourgogne, le chef tenant part et demye, est ce qui faisoit donner cet argent. Ce Floridor est filz d'un ministre; il s'appelle Josias. Autrefois, quand il paroissoit, du temps de Mondory, les laquais crioient sans cesse : « *Josias! Josias!* » Ils le faisoient enrager. C'est un mediocre comedien, quoy que le monde en vüille dire; il est toujours pasle; cela vient d'un coup d'espée qu'il a eu autrefois dans le poulmon; ainsy point de changement de visage\*. Montfleury, s'il n'estoit point si gros, et qu'il n'affectast point trop de monstrier sa science, seroit un tout autre homme que luy. Jodelet, pour un fariné naïf, est un bon acteur; il n'y a plus de farce qu'au Marais, où il est, et c'est à cause de luy qu'il y en a. Il dit une plaisante chose au *Timocrate*

<sup>1</sup> Bellerose s'est fait dévoy; mais sa femme n'a point quitté.



du jeune Corneille <sup>1</sup>, dont la scene est à Argos ; on luy avoit dit qu'il y avoit dans cette ville-là une fontaine où Junon, tous les ans, revenoit prendre une nouvelle virginité. Il vint conter cela après que la piece fut achevée, et dit : « S'il y avoit une fontaine » comme cela au Marais, il faudroit que le bassin » en fust bien grand. » Il fait bien un personnage de valet, et Villiers dit *Philippin*, mary de la Villiers, ne le fait pas mal aussy, mais n'est pas si bien. Jodellet parle du nez, pour avoir esté mal pansé de la verolle, et cela luy donne de la grace.

Gros-Guillaume autrefois ne disoit quasy rien ; mais il disoit les choses nayfvement, et avoit une figure si plaisante qu'on ne pouvoit s'empescher de rire en la voyant ; peut-estre s'il fust venû du temps de Trivelin, de Scaramouche et de Briguel, qu'il n'auroit pas tant fait rire les gens.

Il faut finir par la Béjard. Je ne l'ay jamais veüe joüer ; mais on dit que c'est la meilleure actrice de toutes. Elle est dans une troupe de campagne ; elle a joué à Paris, mais ç'a esté dans une troisieme troupe qui n'y fut que quelque temps. Son chef-d'œuvre, c'estoit le personnage d'Epicharis, à qui Neron venoit de faire donner la question <sup>2</sup>.

Il y a dans une autre troupe un nommé Filandre

<sup>1</sup> 1656.

<sup>2</sup> Un garçon, nommé Moliere, quitta les bancs de Sorbonne pour la suivre ; il en fut longtemps amoureux, donnoit des avis à la troupe, et enfin s'en mit et l'espousa. Il a fait des pieces où il y a de l'esprit. Ce n'est pas un merveilleux acteur, si ce n'est pour le ridicule. Il n'y a que sa troupe qui joüe ses pieces ; elles sont comiques.

qui a aussy de la reputation ; mais il ne me semble pas naturel. La Bellerose est la meilleure comedienne de Paris ; mais elle est si grosse que c'est une tour. La Beauchasteau est seure comedienne ; elle ne manque jamais, et fait bien certaines choses.

Le theatre du Marais n'a pas un seul bon acteur, ny une seule bonne actrice.

Il y a à cette heure une incommodité espouvantable à la Comedie, c'est que les deux costez du theatre sont tout pleins de jeunes gens assis sur des chaises de paille ; cela vient de ce qu'ils ne veulent pas aller au Parterre, quoyqu'il y ayt souvent des soldats à la porte, et que les pages ny les laquais ne portent plus d'espées. Les loges sont fort cheres, et il y faut songer de bonne heure : pour un escû, ou pour un demy-loüis, on est sur le theatre ; mais cela gaste tout, et il ne faut quelquefois qu'un insolent pour tout troubler. Les pieces ne sont plus guères bonnes.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 170, lig. 4.

*Agnan a esté le premier qui ayt eû de la reputation à Paris.*

Le nom et la vogue d'Agnan sont confirmés par quelques vers d'une pièce du *Cabinet satyrique* : *Sur le haut de chausses d'un courtisan*, par le sieur de Bouteroue :

Combien de fois ta belle soye  
A revestu le roy de Troye,  
Et le chevalier Amadis,  
Quand Agnan, à la laide troque,  
Jouïoit à l'Hostel de Bourgogne  
Quelque histoire du temps jadis.

## II. — P. 170, lig. 8.

*Depuis vint Valeran.*

L'abbé de Marolles parle de cet acteur comme florissant en 1616 : « Lorsque cette fameuse comedienne appellée la Porte montoit encore » sur le théâtre, et qu'elle se faisoit admirer avec Valeran, et que » Perrin et Gaultier estoient des originaux qu'on n'a jamais sceu imiter. » (*Mémoires*, 1656, in-fol., p. 311.) Dans le *Voyage de Maistre Guillaume en l'autre monde vers Henry le Grand*, Paris, 1612, p. 62, il est parlé de femmes qui babillent « comme personnes qui se vont » desennuyer à l'hostel de Bourgogne, pour voir jouer les basteleurs » de Valeran et de la Porte. » Mais avant 1608, le comédien Valeran étoit déjà fameux à l'Hôtel de Bourgogne, d'où il passa dans la troupe du Marais. On croit qu'il mourut vers 1632. L'Estoile écrit, sous la date du mois de mai 1607, que « Duret, le general (des Finances), » ayant fait porter la parole en ce temps à un secretaire d'Estat de » cinquante mille escus, au cas qu'il se voulust desfaire de son office » entre ses mains, est renvoyé à Valleran, bouffon de l'hostel de Bourgogne avec lequel l'autre luy dit qu'il estoit en propos. » (Edition de 1837, p. 425.) Ce passage justifie l'*Historiette* de Duret de Chevry. (Tom. 1, p. 424.)

## III. — P. 170, lig. 20.

*Gaultier-Garguille... estoit de Caen, et s'appelloit Fleschelles...*

Sauval, et d'après lui tous ceux qui ont parlé de ce comédien, le nomment Hugues Gueru dit Flechelles. Ainsi que la plupart des farceurs, il avoit trois noms ; celui de la famille, le second du monde, la troisième de la farce. On le savoit normand ; on saura de plus par des Réaux qu'il étoit de Caen. « Il a joué, » dit Sauval, « plus de quarante ans... il contrefaisoit admirablement un gascon, soit pour le » geste, soit pour l'accent. Et mesme, quelque dispos qu'il fust, toutes les » parties de son corps luy obéissoient, de sorte que c'estoit une vraie » marionnette. Il avoit le corps maigre, des jambes longues, droites et » menües, et un gros visage ; aussy, ne jouoit-il jamais sans masque, » et pour lors avec une longue barbe et pointue, une calotte noire et » platte, des escarpins noirs, des manches de frise noire. Il représentoit » tousjours un viellard de farce. Que s'il ravisoit quand Turlupin et » Gros-Guillaume le secondoient, lorsqu'il venoit à chanter, quoique la » chanson ne valust rien pour l'ordinaire, c'estoit encore toute autre » chose... Quantité de monde ne venoit à l'Hostel de Bourgogne que

» pour l'entendre, et la chanson de Gaultier-Garguille a passé en proverbe. » (*Antiquités*, III, p. 37.)

IV. — P. 170, lig. 21.

*Scapin, celebre acteur italien...*

Je n'ai pu rien découvrir sur ce premier des Scapins venus en France, au delà des deux bons mots rappelés dans l'historiette de Louis XIII (t. II, p. 238 et 265). On voit qu'il attiroit la foule, de 1620 à 1625.

V. — P. 171, lig. 5.

*Belleville, dit Turlupin.*

Henry le Grand étoit son vrai, son premier nom; le second fut Belleville, le troisième Turlupin. « Il joua la comédie, » dit Sauval, « pendant plus de cinquante-cinq ans. Quoiqu'il fût rousseau, il ne laissoit pas d'être bel homme, bien fait, et d'avoir bonne mine. L'habit qu'il portoit à la farce étoit le même que celui de Brigueille, qu'on a tant de fois admiré sur le théâtre du Petit-Bourbon. Ils se ressembloient en toutes choses, aussi bien ailleurs qu'à la farce, estoient de même taille, avoient le même visage; tous deux faisoient le zani, portoient un même masque; et enfin on ne remarquoit autre différence entre eux que celle que les curieux en matière de tableaux mettent entre un excellent original et une excellente copie. Jamais homme n'a composé, joué ny mieux conduit la farce que Turlupin; ses rencontres étoient pleines d'esprit, de feu et de jugement; en un mot, il ne lui manquoit rien qu'un peu de naïveté, et nonobstant cela, chacun avoit que jamais il n'a eu son pareil. Outre ceci, il étoit bon comédien, à la vérité non pas tant que bon farceur... Il commença à monter sur le théâtre de l'Hostel de Bourgogne dès qu'il commença à parler et n'en descendit que pour entrer dans la fosse. Le théâtre étoit toute sa passion. Il est bien vrai que l'amour qu'il portoit aux femmes le tyrannisa quelque temps :... il fut marié deux fois et laissa si peu de bien à ses enfans, qu'ils ont été réduits à se faire comédiens, et pour sa veuve, elle se remaria à d'Orgemont, le meilleur comédien de la troupe du Marais. » (Sauval, III, 36.) A la suite du *Recueil général* des œuvres et fantaisies de Tabarin, on a imprimé deux farces fort comiques qui peuvent donner une idée de sa manière accoutumée.

## VI. — P. 171, lig. 7.

*La Fleur, dit Gros-Guillaume...*

Robert Guerin, dit la Fleur et Gros-Guillaume, appartenait à l'Hôtel de Bourgogne. Il avoit commencé par être boulanger. « Il estoit si gros, » si ventrù, que les satiriques de son temps disoient qu'il marchoit longtems après son ventre... jamais il ne paroissoit à la Farce qu'il ne fust garotté de deux ceintures, l'une liée au-dessous du nombril, l'autre près des tetons... Il ne portoit point de masque ; mais se couvroit le visage de farine, et menageoit cette farine de sorte qu'en remuant seulement un peu les lèvres, il blanchissoit tout d'un coup ceux qui luy parloient... Avec de grands maux (la gravelle et la pierre), il a vescu près de quatre-vingts ans. Il ne laissa qu'une fille si pauvre qu'elle fut contrainte de se faire comedienne. Elle le fit enterrer à Saint-Sauveur, sa paroisse. » (*Sauval*, III, p. 38.)

## VII. — P. 171, lig. 18.

*Avant cela* (le cardinal de Richelieu), *les honnestes femmes n'y alloient point.*

On peut dire que le Théâtre, à de rares exceptions près, présente aujourd'hui tous les dangers qui empêchoient autrefois les honnêtes femmes de le fréquenter. Dans les grands spectacles l'inconvenance et l'effronterie des situations, dans les petits la licence des tableaux et la crudité des paroles, à l'Opéra et sur les Boulevards l'incroyable lascivité des danses, redevenues ce qu'elles furent apparemment au temps de ce saint de la légende qui s'arracha les yeux pour les avoir entrevues, tout doit encore éloigner les femmes d'un plaisir dont Rotrou, Corneille, Molière, Quinault, Racine et Voltaire avoient fait la véritable école des mœurs. On a su rappeler les auteurs dramatiques au respect du gouvernement établi : mais quel nouveau Richelieu rétablira les droits méconnus de la pudeur publique ?

## VIII. — P. 171, lig. 19.

*Il trouva Bellerose sur le théâtre de l'Hostel de Bourgogne...*

Pierre le Messier, dit Bellerose, florissoit au temps de la Fronde, et prit une certaine part aux mouvements publics ; témoin ces vers d'un badinage : *Description de la boutique de Vieuxay*, 1649 :

Il n'est pas jusqu'à Bellerose  
Qui, tantôt, en rime et en prose

Ne fasse organiser sa voix;  
 Tantost va contant des nouvelles;  
 Tantost disant : La pièce est belle,  
 Elle merite un juste choix.

M. Moreau cite parmi les Mazarinades deux pièces dont la première est évidemment mise à tort sous le nom de ce comédien : *Lettre de Bellerose à l'Abbé de la Rivière*. On y suppose la Bellerose, sa femme, maîtresse de la Rivière ; et en l'absence de cet abbé,

Ne gagnant plus rien sur la Seine,  
 Elle traticque sur le Rhin.

La deuxième pièce : *Imprécation comique ou la Plainte des Comédiens sur la guerre passée*, 1649, est intéressante, et montre le bon sens, sinon le talent de l'auteur, qui pourroit bien être Bellerose.

Bellerose que l'on revere  
 Comme un saint qu'on ne feste guere,  
 De Villiers, Lespy, Beauchasteau,  
 Sçavant comme un cheval moreau,  
 Baron dont la grande eloquence  
 A contenté toute la France,  
 Et tous mes autres compagnons,  
 Nous ressemblons les champignons  
 Qui n'estant (pour chose très seure)  
 Cueillis et en temps et en heure,  
 Pourrissent, ou faute d'humeur  
 Deviennent sans suc ny vlgueur, etc.

La femme de Bellerose avoit surtout obtenu un grand succès dans le rôle de Rodogune. « Cette Rodogune, cette imperatrice de nos jeux se » voit dans un estat bien contraire à sa pompe theatrale. Elle est re- » duite, il y a desjà assez longtems, à ne se plus mirer que dans une » lozange de vitre cassée, ou dans un sceau d'eau claire ; parce qu'il a » esté nécessaire qu'elle ayt vendù son miroir pour avoir du pain. Le » grand froid luy a fait brusler ses habits, » etc. (*Lettre de Bellerose à l'Abbé de la Rivière*, Paris, 1649.)

#### IX. — P. 171, lig. 20.

##### *La Beaupré.*

M<sup>lle</sup> Beaupré, amie de M<sup>me</sup> Boiste. (*Historiette*, t. vi, p. 305 et 392.) On lit dans le *Segraisiana*, edition de Paris, 1721, p. 192. « La Beaupré, excellente comedienne de ce temps-là, qui a joué aussi dans les commencemens de la grande réputation de M. Corneille, disoit : « M. Cor- » neille nous a fait un grand tort. Nous avions ci-devant des pieces » de theatre pour trois escus, que l'on nous faisoit en une nuit ; on y » estoit accoustumé et nous gagnions beaucoup. Presentement, les

» piéces de M. Corneille nous coustent bien de l'argent et nous gagnons  
 » peu de chose. » Il est vray que ces vieilles piéces estoient misérables ;  
 mais les comédiens estoient excellens et ils les faisoient valoir par la  
 représentation. »

X.— P. 171, lig. 21.

*La Valiotte...*

Après avoir été follement amoureux de cette femme, l'abbé d'Armen-  
 tieres le devint d'une de ses filles naturelles (*Hist. de M<sup>me</sup> de Sa-  
 blé*, t. II, p. 130), laquelle pourroit bien avoir été M<sup>lle</sup> Valliot, mère  
 de M<sup>lle</sup> Champvallon, autre bonne comédienne de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.  
 L'abbé Paul Tallemant dit de Bensserade dans son *Discours sur la vie*  
 de ce poëte, Paris, 1697 : « S'il aimoit la comédie, il n'aimoit pas moins  
 » les comédiennes, et l'on dit qu'avec feu le marquis d'Armentieres,  
 » pour lors abbé, il quittoit la Sorbonne où leurs parens vouloient qu'ils  
 » étudiassent l'un et l'autre, et cela pour aller presque tous les jours à  
 » l'hostel de Bourgogne, où se trouvoient leurs inclinations qui estoient  
 » la Valiotte et la belle Rose. » (Lisez Bellerose.) « Bensserade aimoit  
 » celle-ci apparemment à cause de leur conformité de poil : la belle  
 » Rose avoit les cheveux d'un blond ardent, et pour luy, il avouoit fran-  
 » chement qu'il estoit rousseau, se donnoit luy-mesme ce nom et s'as-  
 » socioit là-dessus des plus grands seigneurs de la Cour, sans se mettre  
 » en peine si cette société leur plaisoit ou non. »

XI.— P. 171, lig. 28.

*Mondory... estoit filz d'un juge ou procureur-fiscal de Tiers en  
 Auvergne.*

Jusqu'à présent, on le croyoit d'Orléans. (*Hist. du Théâtre françois*,  
 t. V, p. 96.) Marguerite Perrier, nièce de Pascal, dit avec encore plus  
 de vraisemblance dans ses *Mémoires de famille*, que cet excellent co-  
 médien étoit de Clermont, « et avoit pris le nom de Mondory parce  
 » que son parrain, qui estoit un homme de condition de cette ville,  
 » s'appelloit M. de Mondory. » (Voy. *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*,  
 tom. V, p. 317.)

XII.— P. 172, lig. 16.

*La Villiers y estoit aussy.*

La femme de Villiers, bon acteur, mais auteur dramatique assez mé-

diocre. Elle fut quelque temps en relations galantes avec le duc de Guise. (*Histor.*, t. v, p. 335.) — Voyez plus loin la note xx.

XIII. — P. 173, lig. 21.

*Mondory prit Baron.*

Michel Boiron dit Baron ou le Baron, mort à Paris au commencement d'octobre 1655 ; témoin ce passage de l'*Epître à M. le duc d'Amville, contenant la relation du séjour du Roy à Fontainebleau*, datée du 29 octobre, chez Alexandre Lesselin : A propos d'une tragi-comédie faite sur les amours de Roger et de Bradamante :

Ah ! qu'il faisoit alors beau voir  
Deux sœurs, par gloire et par devoir,  
Une Estoile avec une Aurore  
Agir comme de Ture à More,  
Et se donner de grands combats  
Pour mettre l'une ou l'autre à bas !  
Mais enfin Aurore, l'aînée,  
Demeura seule couronnée,  
Et ce fut en cette action  
Qu'avec grande admiration  
On vit une belle Baronne  
Disputer si bien la couronne,  
En venant de prendre le deuil,  
Pour son espoux mis au cercueil ;  
Et faire alors son personnage  
Avec un extrême courage...

Loret a fait aussi l'épitaïphe de Baron dans la *Gazette* du 9 octobre 1655. C'est l'auteur de trois générations de bons acteurs. Des Réaux nous dira tout à l'heure comment il est mort.

XIV. — P. 173, lig. 23.

*Luy seul (Mondory), valoit mieux que tout le reste.*

« Quand Mondory, » dit le père Rapin, « jouïoit la *Marianne* de » Tristan, au Marais, le peuple n'en sortoit jamais que resveur et » pensif, faisant reflexion à ce qu'il venoit de voir, et pénétré en mesme » temps d'un grand plaisir. » (*Oeuvres du père Rapin*, Amsterdam, 1693, tom. II, p. 185.)

Tristan de son côté nous a laissé de précieux détails sur le grand comédien du XVII<sup>e</sup> siècle. « Cet illustre acteur, » dit-il, « ne tient point » sa gloire du hazard ou de l'aveuglement des hommes ; c'est par de



» merveilleuses qualitez qu'il a forcé toute la France de rendre justice à son merite, et qu'il auroit obtenu de l'antiquité des couronnes et des statues. Jamais homme ne parut avec plus d'honneur sur la scène ; il s'y fait voir tout plein de la grandeur des passions qu'il représente, et comme il en est préoccupé luy-mesme, » il imprime fortement dans les esprits tous les sentimens qu'il exprime. Les changemens de son visage semblent venir des mouvemens de son cœur, et les justes nuances de sa parole et la bienséance de ses actions forment un concert admirable qui ravit tous ses spectateurs. C'est de ce miraculeux imitateur que j'attendois le coloris de cette peinture, et c'est celuy qui luy devoit donner tout ensemble de la grace et de la vigueur. Sans cette espèce d'apoplexie dont il n'est pas encore guery parfaitement, il auroit fait valoir Araspe aussy bien qu'Herode, etc. » (*Avertissement de Panthée*, tragédie, Paris, Courbé, 1639, in-4°.)

Quand Mondory fut frappé de cette espèce d'apoplexie sur le théâtre, le prince de Guéméné dit : *Homo non perit sed perit artifex.* (*Menagiana*, t. II, p. 404.)

XV. — P. 174, lig. 12.

*Si le cardinal eust voulu, au moins Mondory en auroit pu instruire d'autres.*

Des Réaux se plaint ici que le Cardinal n'ait pas fait ce qu'on a depuis réalisé : une sorte de Conservatoire dans lequel les anciens maîtres de déclamation, d'exécution et de composition musicales auroient donné les leçons de l'art qu'ils avoient auparavant exercé avec succès.

Feu M. Soulié, conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, a inséré dans la *Revue de Paris* du 30 décembre 1838, une notice curieuse sur Mondory, dont les éléments ont été recueillis dans notre Historiette ; il a joint à cette notice deux lettres de Mondory, tirées des portefeuilles de Conrart. La première, adressée à Balzac, est du 18 janvier 1637. Il y rend compte des premières représentations du *Cid*. « Je vous souhaiterois icy pour y gouter entre autres plaisirs celuy » des belles comedies qu'on y représente, et particulièrement d'un *Cid* » qui a charmé tout Paris. Il est si beau qu'il a donné de l'amour aux » dames les plus continentes, dont la passion a mesme plusieurs » fois éclaté au theatre public. On a veü seoir en corps aux bancs » de ses loges ceux qu'on ne voit d'ordinaire que dans la *Chambre dorée*\* et sur le siège des fleurs de lys. La foule a esté si grande à » nos portes, et notre lieu s'est trouvé si petit, que les recoins du

Au Louvre.

» theatre qui servoient les autres fois comme de niches aux pages, ont  
 » esté des places de faveur pour les cordons bleus, et la scene y a esté  
 » d'ordinaire parée de croix de chevaliers de l'Ordre. » La seconde  
 lettre, adressée à Bois-Robert, est du 13 novembre 1637, peu après  
 l'accident qui obligea Mondory à quitter le théâtre. « Il est vray, »  
 dit il, « que mon mal a esté grand et qu'il m'a laissé d'assez fascheux  
 » restes ; mais il est certain que Dieu m'auroit donné un esprit assez  
 » fort pour le supporter avec patience, s'il ne me privoit de l'honneur  
 » de servir aux plaisirs de Monseigneur, et ne me laissoit le regret  
 » de recevoir les bienfaits de Son Eminence sans luy en pouvoir tes-  
 » moigner mon ressentiment. La visite que je fis ces jours passez au  
 » palais de Richelieu me fut si salutaire, que durant le moment où je  
 » vis Monseigneur je ne crus point estre malade ; l'ayde que je receüs  
 » d'une veüe si désirée tesmoignoît bien que je ne souffrois pas, puis-  
 » que je pleurois de joye ; et si j'eusse receü plus longtemps les in-  
 » fluences de cet auguste visage, je pourrois, ainsy que le paralytique  
 » de l'Ecriture, charger mon grabat sur mon col et retourner chez moy  
 » de mon pied.... »

On voit par cette lettre que Mondory s'entendoit assez bien à flatter  
 ou ce qui vaut mieux à remercier les grands de la terre. M. de Mon-  
 merqué, en reproduisant ces extraits dans la deuxième édition des  
 Historiettes, ajoutoit : « Faisons des vœux pour que l'on découvre  
 » souvent de semblables documens. » L'appel a été entendu : voici  
 une troisième lettre de Mondory, adressée à Pierre d'Hozier, le célèbre  
 généalogiste. Elle paroîtra d'un autre style que la précédente, et si je  
 ne me trompe, non moins curieuse.

*A Monsieur Monsieur d'Osier.*

Monsieur,

Ce m'est un ordinaire de voir tousjours mes desseins traverser. Une  
 miserable assemblée de femmes à qui quelques galans donnent mer-  
 credy la colation et la comédie en la maison de M. Moran, à la Ra-  
 quette, me prive du bonheur de vous accompagner à Liancourt. Je  
 vous supplie tesmoigner mon regret à messire Roger ; et s'il vous parle  
 de quelque bruit qui a couru que le sieur de Boisrobert avoit tasché  
 de me mettre mal auprès de Son Eminence, assurez Monseigneur  
 que cela n'est rien et qu'il faut tirer consequence infaillible que puis-  
 que ladite Em. ayme la comédie, je ne sçaurois estre mal auprès d'elle,  
 quoy que facent les malicieux ou les ennuyeux. Il y a trop peu d'hommes  
 habiles au theatre pour les maltraiter sans sujet ; non pas que ceste  
 nécessité me face jamais mesconnoître ny abuser de la fortune. Je

tascheray de vivre tousjours dans la modestie et continueray d'estre ,

Monsieur ,

Vostre très-humble serviteur,

MONDORY.

Mondit seigneur de Liancourt sçait bien que nostre brouillerie d'entre ledit sieur de Boisrobert et moy vient de son sujet et de l'honneur qu'il me fait de me vouloir trop de bien (a).

XVI. — P. 174, lig. 16.

*Ce fut luy qui fit venir Bellemore, dit le Capitan Matamore.*

Des Réaux nous donne ici le premier nom qui ne nous étoit pas encore arrivé du *Capitan matamore*. Je pense que la phrase suivante doit se rapporter à Bellerose, non à Mondory, qui paroît être mort dans la retraite et près d'Orléans, vers 1646.

Sous l'influence de ces premiers grands artistes, Mondory, Bellerose, Bellemore et la Valliote, le théâtre étoit comme aujourd'hui la meilleure source littéraire de fortune. Maynard qui n'avoit aucun génie dramatique, s'en plaint dans plusieurs sonnets et stances :

Mon cher Flotte, depuis deux ans  
Il n'est jour que tu ne me dies  
Que je seray sans partisans  
Si je ne fais des comedies :

Et que des vers de moindre prix  
Que ceux que Neuf Germain compose  
Sont admirez des bons esprits  
Dans la bouche de Bellerose .

Ton sentiment choque le mien,  
Sache que je n'en feray rien ;  
Tes raisons ont beau me combattre,

Ma muse se voit de si loing  
Que je croy qu'il n'est pas besoing  
De la monter sur un théâtre .

(a) Dans cette même correspondance d'Hozier je remarque une autre lettre d'un nommé du Buisson, datée de la Haye, 21 mars 1638, où l'on trouve quelques indications sur les comédiens des Pays-Bas à cette époque : « Les divertissemens » sont en cette ville et dans la cour qui est aussi grosse qu'elle scauroit estre... » et dans les comédiens qui ne nous manquent point d'un seul jour, si ce n'est » le dimanche, par la troupe de Guerin dit l'Esperance, les deux Barrés, la Fontaine et son fils, et Cossart, dit docteur Fariolo, qui font du mieux qu'ils peuvent sur le theatre qu'ils se sont bastiz dans le manège du Prince. »

— Muses, Parnasse est une terre  
Où désormais vos nourrissons  
Soit dans la paix, soit dans la guerre,  
Feront de petites moissons.

Je hais ce mont, j'en veux descendre,  
Vous n'avez plus de favory  
Que la faim ne force de vendre  
Ses ouvrages à Mondory.

On admire votre besongne,  
Mais vous n'avez ny feu ny lieu,  
Et n'estoit l'hostel de Bourgogne,  
Vous ne vivriez qu'à l'Hostel-Dieu.

(*OEuvres de Maynard. In-4<sup>o</sup>.*)

Ces pauvres poètes s'imaginent toujours qu'on devrait les rendre riches uniquement parce qu'ils ont la manie des vers ; et comme ils ont tous la conviction de posséder le secret de leur art, ils s'étonnent qu'on ne couvre pas leurs rimes de doublons et de pistoles. Or le public ne se met en dépense qu'au profit de ses plaisirs, et il ne fera jamais vivre un beau génie qui rougiroit de l'amuser.

XVII. — P. 175, note.

*Floridor étoit amoureux de la femme de Baron...*

M<sup>lle</sup> Baron, femme du premier Boiron ou Baron dont parle des Réaux, fut la mere du deuxième Baron, pour le moins aussi fameux que les auteurs de ses jours. Elle jouoit la tragédie et la haute comédie. Les frères Parfait disent « que sa beauté surpassoit encore ses talens ; et » que lorsqu'elle se présentoit pour avoir l'honneur de paroître à la » toilette de la Reine, Sa Majesté disoit à toutes ses dames : *Mesdames,* » *voilà la Baron*, et elles prenoient la fuite. » (*Hist. du Théâtre François*, tom. x, p. 155.) J'avoue que je n'ai pas grande foi dans cette histoire. La reine Anne ne permettoit à personne, il me semble, de paroître à sa toilette, et il n'y avoit pas d'exception sans doute pour la Baron. Qu'importoit d'ailleurs aux filles de la Reine, ou à M<sup>mes</sup> de Longueville ou de Chatillon que la Baron fût plus belle qu'elles ? De telles anecdotes ne devoient jamais être recueillies. La Baron mourut dans les premiers jours de septembre 1662.

Cette actrice de grand renom  
Dont la Baronne étoit le nom,  
Cette merveille du théâtre,  
Dont Paris étoit idolâtre,  
Qui par ses recits enchanteurs  
Ravisoit tous les auditeurs

De sa belle et tendre maniere,  
 Est depuis deux jours dans la biere,  
 Et la mort n'a point respecte  
 Cette singulière beauté,  
 Faisant périr en sa personne  
 Une grace toute mignonne,  
 Un air charmant, un teint de lys,  
 Mille et mille agrements jolis,  
 Qui des yeux étoient les delices;  
 Bref une des rares actrices,  
 Qui, pour notre félicité,  
 Sur la scène ait jamais monté...

(LORET, *Muse* du 9 septembre 1662.)

XVIII. — P. 176, lig. 7.

*Cette Beaupré quitta le théâtre il y a six ans.*

Environ deux ans avant de s'éloigner de Paris, la Beaupré avoit eu de facheuses mésaventures. Elle tomba malade, et on l'accusa d'avoir communiqué charitablement ses maux à ses meilleurs amis. Dans une piquante mazarinade : *Dialogue de Jodelet avec l'Orvietan*, on fait dire au premier : « Que de ruse!... jamais la Beaupré n'en sceut tant... » Elle m'a confessé que tout le mal qui la perdit ne luy vint que de » quelque grand Monsieur (que je ne connus onques que par ses » justes \*). Elle me le communiqua. Basse viellesse a ses incommo- » ditez. »

Ses loutis d'or.

XIX. — P. 176, lig. 23.

*Montfleury, s'il n'estoit point si gros... seroit un tout autre homme que luy.*

Zacharie Jacob, dit Montfleury, père de l'auteur dramatique, avoit été page du duc de Guise avant de se faire comédien. Beauchamp raconte qu'un jour ce mauvais garçon de Cyrano-Bergerac lui défendit de paroître sur le théâtre, et le força d'en descendre. « Ce coquin, »crioit Cyrano, « fait le fier parce qu'il est si gros qu'on ne peut le bas- » tonner tout entier en un jour. » (*Recherches sur les Theatres de France*, Paris 1735, tom. II, p. 283.) Il mourut pour s'être blessé dans le rôle d'Oreste de l'*Andromaque* de Racine. Il paroissoit encore dans cette pièce le 25 novembre 1667, comme l'atteste Robinet dans sa *Gazette en vers*. Mais ce même Robinet, le 2 février de l'année suivante, nous dit que la Fleur avoit repris les rôles de Montfleury, et le 18 février il ajoute :

La Fleur qui d'assez bonne grace  
 Presentement remplit la place  
 Du rare défunt Montfleury  
 Qui fut un acteur si fleury.

Dans le *Parnasse réformé* de Guéret, publié en 1668, Montfleury répondant à une attaque de Tristan contre la comédie : « Je croy, dit-il » d'un ton à faire peur à tout le Parnasse, que l'on parle icy de la » comédie... Pleust à Dieu qu'on n'eust jamais fait de tragedies, je » serois encore en estat de paroistre sur le theatre de l'Hostel... J'ay » usé tous mes poulmons dans ces violens mouvemens de jalousie, » d'amour et d'ambition... Qui voudra donc sçavoir de quoy je suis » mort, qu'il ne demande point si c'est de la fievre, de l'hydropisie ou » de la goutte, mais qu'il sçache que c'est d'Andromaque... Mais ce » qui me fait plus de despit, c'est qu'Andromaque va devenir plus » celebre par la circonstance de ma mort, et que desormais il n'y aura » plus de poëte qui ne veuille avoir l'honneur de crever un comedien » en sa vie. » (*Parnasse réformé*, édition de 1769, p. 55.)

XX. — P. 177, lig. 8.

*Et Villiers, dit Philippin, mary de la Villiers ne le fait pas mal aussy.*

On ne voit pas ailleurs que le nom de Philippin ait été d'abord l'apanage de Villiers, auteur du *Festin de Pierre* et de plusieurs autres pièces. Sa femme, morte en décembre 1670, son fils, sa bru, son petit-fils furent également des comédiens d'une certaine célébrité. Voici comment Robinet annonce la mort de la première M<sup>lle</sup> de Villiers, le 6 décembre 1670.

J'apprends aussy que la cruelle  
 Dans la caronesque nacelle  
 Une demoiselle a fait cheoir,  
 Que jadis il faisoit beau voir  
 Pour sa grace et sa bonne mine  
 Dans les grands rôles d'heroïnes,  
 Qu'elle a fait longtemps à l'Hostel,  
 Charmant tout auditeur mortel.  
 Cette illustre comédienne  
 Et non moins illustre chrestienne...  
 De Devilliers estoit la femme,  
 Qui fut aussy tout singulier  
 Dedans le comique mestier,  
 Composant mesme et vers et prose.  
 Mais maintenant il se repose,  
 Faisant, je croy, tout ce qu'il faut  
 Pour monter, à son tour, là-haut.

XXI. — P. 177, lig. 12.

*Gros-Guillaume... peut-estre s'il fust venu du temps de Trivelin, de Saramouche et de Briguelle, qu'il n'auroit pas tant fait rire les gens..*

Trois célèbres acteurs de l'ancien théâtre Italien, qui brillèrent

longtemps après Gros-Guillaume. Trivelin et Scaramouche jouoient devant le Roi à Fontainebleau, en octobre 1655. On lit dans l'*Épître ou Gazette en vers, adressée au duc d'Amville et contenant la relation du séjour du Roy à Fontainebleau* :

Pour la comédie on peut dire  
Qu'il n'est rien qui fasse tant rire  
Comme le gaillard Trivelin  
Qui sait attraper le plus fin,  
Et qui par ses trivellnades  
Passe toutes pantalonnades,  
Il faut que le plus estonné  
Rie à ventre deboutonné.  
Tout aussytost qu'Escaramouche  
A commencé d'ouvrir la bouche,  
Ses sauts, ses postures, ses mots  
Charment les sages et les sots;  
Et mesmes on a vu des belles  
En pisser de rire sous elles.  
Pour les comédiens françois  
Ils charment encor plus ceut fois, etc.

Le costume consacré de Scaramouche, du moins au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, étoit noir. Témoin ce couplet de vaudeville :

Si toutes les femmes coquettes  
Portoient pour leurs favoris  
Des habits de veuves complètes  
Comme elles font pour les maris,  
Ah! ah!  
Que de femmes que de fillettes  
En scaramouche dans Paris!

(*Rec. de chansons nouvelles*, Paris, 1737, p. 274.)

## XXII. — P. 177, lig. 18.

*Il faut finir par la Béjard... Elle est dans une troupe de campagne.*

Magdelaine Bejart, fille de Joseph Bejart procureur au Châtelet, et de Marie Hervé, sa femme; baptisée à Saint-Gervais, le 8 janvier 1618. Elle et son frère, Jacques B. étoient, en 1645, les chefs d'une troupe de comédiens qu'on appela l'*Illustre Théâtre*. Parmi eux se fit recevoir le jeune Jean-Baptiste Poquelin, alors plus amoureux de Magdelaine que du métier d'acteur. Ils parcoururent la province, de 1646 à la fin de 1658 qu'ils revinrent à Paris. (Voyez *Bazin, Essai historique sur la vie de Molière*. Paris, Techener, 1854.)

XXIII. — P. 177, lig. 22.

*Son chef-d'œuvre, c'étoit le personnage d'Epicharis.*

Dans la tragédie de *la Mort d'Agrippine*, de Cyrano de Bergerac, jouée en 1653, ou dans celle de *Néron*, pièce de Gilbert que les frères Parfait n'ont pas connue, mais dont Loret rappelle la vogue précédente à l'occasion de la première représentation des *Précieuses ridicules*,

Jamais l'Œdipe de Corneille,  
La Cassandre de Boisrobert,  
Le Néron de monsieur Gilbert  
N'eurent une vogue si grande,  
Tant la pièce semble friande.

(Musc du 6 décembre 1659.)

XXIV. — P. 177, note.

*Un garçon nommé Molière quitta les bancs de Sorbonne pour la suïère...*

Jean-Baptiste Poquelin dit Molière, né le 15 janvier 1622, avoit fait ses humanités au collège de Clermont (aujourd'hui Louis-le-Grand), puis il avoit suivi un cours de philosophie et un cours de droit : quand il se fit comédien, il avoit vingt-trois ans. N'oublions pas que cet alinéa précieux a probablement été ajouté par des Réaux sur les marges, après le retour de Molière à Paris, c'est-à-dire après novembre 1658. Des Réaux n'est pas le seul qui ait cru au mariage de Molière avec Magdelaine Bejart ; cependant, le bruit, généralement répandu, étoit mal fondé : il n'épousa réellement qu'Armande Gresinde Elisabeth Bejard, sœur utérine de Magdelaine, et fille naturelle du comte de Modène.

XXV. — P. 177, note, lig. 4.

*Il n'y a que sa troupe qui joïe ses pièces ; elles sont comiques.*

Molière avoit fait jouer l'*Estourdy* à Lyon, en 1653 ; le *Depit amoureux* aux Etats de Beziers à la fin de 1656 ou au commencement de 1657 ; la farce non conservée du *Docteur amoureux*, dans la salle des Gardes du vieux Louvre, le 21 octobre 1658. A partir de là, il dirige une bonne troupe, celle des *Comédiens de Monsieur*, établie dans la salle du Petit-Bourbon. Le 18 novembre 1659 furent jouées à Paris les *Précieuses ridicules*, dans cette salle du Petit-Bourbon ; mais il est probable que la note de des Réaux fut écrite avant la représentation de ce premier chef-d'œuvre, dont notre auteur parlera dans quelques autres notes écrites plus tard.



## XXVI. — P. 178, lig. 2.

*La Bellerose est la meilleure comédienne de Paris; mais elle est si grosse que c'est une tour.*

On a vu plus haut qu'elle étoit à l'hôtel de Bourgogne dès le temps de la jeunesse de Bensserade, vers 1630; et qu'elle resta après la conversion et la retraite de son mari.

La Beauchasteau dont on parle ensuite se nommoit Magdelaine Bouget; elle avoit épousé François Chastelet, dit Beauchasteau. Elle fut mère du petit Beauchasteau, enfant précoce, auquel on voulut faire une réputation de poëte qu'il ne put soutenir. M<sup>lle</sup> de Beauchasteau mourut à Versailles le 6 janvier 1683.

## XXVII. — P. 178, lig. 15.

*Pour un escû ou pour un demy-louis on est sur le theatre.*

L'escu d'or valoit un peu plus que le demi-louis, c'est-à-dire près de six francs et six francs alors répondoient pour le moins à douze francs d'aujourd'hui. Il semble donc que le prix des places d'un certain ordre n'a pas changé de proportion.

Quand notre auteur finit cette première historiëtte par les mots : *Les pièces ne sont plus guères bonnes*, c'est qu'il parloit à la fin de 1657, un an au moins ayant la première représentation, à Paris, du *Dépît amoureux* et des *Précieuses ridicules*.

## CDXXXVII.

### MADAME DE VIEILLEVIGNE.

(*Renée d'Avangour, femme de Gabriel de Machecoul marquis de Vieille-  
vigne, baron de Montaigu, etc., et sœur de Charles d'Avangour, sei-  
gneur de Quergrois.*)

Madame de Vieillevigne est bretonne; elle avoit un frere nommé Quergroy, gentilhomme fort accom-  
modé qui estoit un plaisant homme. A toute heure,  
il quittoit la compagnie, pour aller, disoit-il, écrire  
à M. le cardinal de Richelieu qui n'avoit jamais oüy  
parler de luy. Il avoit un cheval magnifique et estoit  
logé comme un paysan. Il mourut jeune et sans en-  
fans, et laissa sa sœur de Vieillevigne heritiere.

Or, le mary de cette femme est un homme riche,  
mais si stupide qu'à l'Academie M. de Benjamin fut  
contraint de luy faire écrire sur ses bottes : *jambe  
droite, jambe gauche*. Une fois on luy fit accroire qu'il  
estoit de bois : « Mais, je me remüe, » disoit-il. —  
» C'est par ressort, » luy repliquoit-on. Depuis cela,  
on l'appella *l'homme de bois*.

Sa femme avoit un levrier le plus beau du monde,  
et qu'elle aimoit tendrement. On meina ce levrier à  
la chasse du sanglier, quasy en despit d'elle ; il y fut

tüé. On ne sçavoit comment le luy dire : « Laissez-moy faire, » dit le mary. « Ma mie, » luy dit-il, « vostre levrier a esté tüé ; mais consolez-vous, Henry le Grand le fut bien. »

Elle gouvernoit tout chez cet homme : elle avoit une procuration generale ; cependant elle disoit tousjours : « M. de Vieillevigne me laisse toute la peine. » Elle ne concluoit rien sans faire semblant de luy en parler ; elle luy faisoit trocquer des chevaux avec ceux qui le venoient voir, et quand elle est avec luy, il n'est pas la moitié si sot que quand elle n'y est pas. Un jour que le mareschal de la Meilleraye luy envoya un gentilhomme, ce gentilhomme, dans la basse-cour, se mit à faire ses necessitez ; il estoit pressé. Il avoit envoyé son lacquais au chasteau sçavoir si Monsieur y estoit, ce lacquais le trouva dans la cour ; Vieillevigne s'avance et dit à ce garçon : « Va-t'en boire. » Et quoyqu'il vist cet homme accroupy sur le fumier, il va tousjours à luy. L'autre luy crioit : « Monsieur, je suis au desespoir. — Voire, voire ! » achevez, ne vous embarrassez point ; donnez, je tiendray vostre cheval. » Il prend ce cheval, tandis que l'autre relevoit ses chausses.

Il n'avoit qu'un garçon qui est mort. Il fut question de marier leur fille aînée\* ; sa mere avoit inclination pour le filz de la Roche-Giffart qui est son nepveu à la mode de Bretagne, et qui a ses terres proches des siennes. Mais ny tous ses amys, ny le mareschal de la Meilleraye ne l'ont jamais pu persuader au pere. Il disoit pour ses raisons que le pere, comme

Marguerite de Machecoul, mariée en 1656, à Henry, fils de Henry de la Chapelle, marquis de la Roche-Giffart, tué au combat du faub. St-Antoine, en 1652.

il estoit vray, l'avoit mesprisé, et qu'il estoit mort, les armes à la main, contre le Roy. Cependant, comme cette femme avoit une procuration generale et qu'elle avoit fait faire un bon avis de parens, elle fit faire des articles et des annonces. On menoit le bonhomme un peu tard au presche, afin qu'il ne les entendist point; pas un de ses gens, car tout despend de Madame, ne luy en dit mot. On l'amusa à la porte du Temple, tandis qu'on marioit sa fille. Sa femme dit que, par ce moyen, elle ne marie point sa fille comme principale heritiere, et qu'ainsy elle peut couper pour quatre cent mille livres de bois et en avantager les cadettes. Le mariage a esté approuvé par le Parlement de Bretagne. Il est pourtant fascheux d'avoir ainsy diffamé son mary.

## CDXXXVIII.

### MONCONTOUR.

*(Louis de Bordeaux, sieur de Moncontour, conseiller au Grand Conseil, marié à Magdelaine Foullé, qui lui survécut.)*

Moncontour est filz de Bordeaux, receveur general de Tours, dont Bordeaux \*, ambassadeur en Angleterre, qui n'est point son parent quoyqu'il porte mesme nom, a espousé la fille. Ce garçon a fait autant de folles despenses qu'homme de sa sorte. Il estoit icy conseiller au Grand Conseil. Il a eu des garnitures de poinet de Genes <sup>1</sup> de six mille livres. Pour un an, il a pris pour cent pistolles de peignes ; les parties du rostisseur montent à dix mille escûs seulement pour un an, en chapons de Bruges. On le duppoit. Le Lieutenant civil conte qu'une nuit qu'il faisoit courir pour attrapper des filous, on prit trois jeunes hommes qu'on luy amena : le premier estoit fort propre ; il se dit valet de chambre de M. de Moncontour ; le second, quasy aussy propre que luy, se dit valet de garde-robe de M. de Moncontour, et le troisieme, qui ne leur cedit guères, se dit chef

Antoine de B., sieur  
Genitoy, marié à  
Magdelaine de Bor-  
deaux.

<sup>1</sup> Collet, manchettes et canons.

de sommeillerie de M. de Moncontour. Ils alloient, disoient-ils, chercher leur maistre, qui estoit chez une dame de qualité. « Et qui est-elle? — Monsieur, » nous n'oserions la nommer. » Or, cette dame de qualité c'estoit M<sup>me</sup> de Gaillonnet \*.

*Voy.* t. VI, p. 206.  
Etienne Foullé, sieur  
de Prunevaux,  
maître des Requêtes  
puis intendant des  
Finances.

Il y aura trois ans cet automne que Prunevaux \*, intendant des Finances, maria sa fille avec Moncontour, qu'on croyoit riche. Quelques jours après les nopces, ce galant homme de Moncontour va trouver le receveur des Consignations Betaud, qui avoit une tapisserie de dix mille livres à vendre, parce qu'elle estoit trop haute pour les exhaussemens de sa maison ; ils tombent d'accord du prix, Betaud se contente du billet de Moncontour, payable à volonté. Deux jours après, Betaud demanda par rencontre à Prunevaux si cette tapisserie avoit plû à sa fille ; il se trouva qu'il ne sçavoit ce que c'estoit. Betaud va faire des reproches à Moncontour, qui luy avoue qu'il l'avoit mise en gage pour trois mille livres chez un tapissier ; qu'au reste, c'estoit pour une bonne action, et pour delivrer le monde de ce voleur de l'Escluselles ; qu'au lieu de dix mille livres, il feroit à Betaud une promesse de trois mille livres, après que la tapisserie auroit esté retirée \* de chez le tapissier ; ce qu'il fit, car Betaud aima mieux perdre mille escus que dix mille francs. Voicy ce que c'est que ce l'Escluselles : c'estoit un illustre filou, qui avoit eu bien des familiaritez avec la Gaillonnet, et mesme luy avoit presté quelquefois de l'argent. Un jour il voulut qu'elle luy donnast une obligation, elle le mal-

Par Betaud, sans  
doute.

traitta ; il prit son temps et la vola, elle et Moncontour, au retour de Forges, mais seulement jusqu'à la concurrence de sa debte. Ils le firent prendre, et ce fut pour le faire depescher que Moncontour emprunta ces trois mille livres ; car le Lieutenant criminel \*, qui disoit qu'il n'estoit pas trop chargé, dez qu'il vit de l'argent dit : « C'est un coquin, il en faut purger le monde. » Effectivement, il fut roué.

Sans doute Tardieu.  
*Histor.*, t. III, p. 484.

Au bout de deux ou trois mois, Prunevaux fit separer sa fille de biens ; il ne luy avoit pas donné grand chose. Peu de temps après, Bordeaux, pere de Moncontour \*, s'absenta. On accuse Bordeaux, l'intendant des Finances, beau-pere de sa fille, de luy avoir fait faire une banqueroute frauduleuse. Il en a fait autant autrefois luy-mesme.

Le receveur général  
de Tours.

Moncontour receût assez bien cette calamité ; il disoit à ses confreres du Grand Conseil : « Remettez » un peu cette beuvette sur pié ; car desormais je n'auray plus d'ordinaire que celui-là. » Quelquefois il disoit : « Depuis que mon pere a fait un trou à la » nuict, je me trouve plus à repos que jamais : luy » et mon beau-pere ne faisoient que me gronder ; ma » femme estoit jalouse, mes valets demandoient sans » cesse ; me voicy delivré de tout cela. »

## COMMENTAIRE.

I. — P. 197, lig. 12.

*Pour un an il a pris pour cent pistolles de peignes.*

Les peignes, » dit Furetiere, « sont la principale garniture d'une

» toilette, d'une trousse... Les courtisans fanfarons ont tousjours un  
» peigne à la main. »

II. — P. 197, lig. 13.

*Les parties du rostisseur montent à dix mille escûs seulement pour un  
an, en chapons de Bruges.*

On vante aujourd'hui les chapons de Bruxelles; ceux du Mans, déjà  
célébrés par Belon, conservent leur ancienne réputation. Mais les cha-  
pons de Bruges me semblent aujourd'hui complètement oubliés.

III. — P. 198, lig. 10.

*Betaud, receveur des consignations.*

Louis Betaut, fils d'un maître tonnellier de Beaune, secrétaire du  
Roi, receveur des consignations à Dijon puis à Paris; président de la  
Chambre des Comptes de Bourgogne en 1668, de celle de Paris en  
1673; mort à Paris et enterré à Saint-Gervais en 1684. Une de ses  
filles épousa Louis Molé de Champlastreux, président à mortier en 1682.

IV. — P. 199, lig. 12.

*On accuse Bordeaux, l'intendant des Finances...*

Guillaume de Bordeaux, secrétaire du Conseil et intendant des  
Finances, mort en 1660; père d'Antoine B. l'ambassadeur, et de M<sup>me</sup> de  
Pommereuil. Le *Catalogue des Partisans*, dit : « Bordeaux a fait jadis  
» banqueroute et demeure à present rue des [Francs-Bourgeois. Il a  
» aussy esté de tous les traitez et possede des biens immenses, dont  
» la declaration seroit trop longue. »



## CDXXXIX. — CDXL.

### LA MARQUISE DE BROSSES

ET MAUCROIX.

(*Henriette-Charlotte de Joyeuse, mariée à Adrien-Pierre de Thiercelin  
marquis de Brosse, née en 1627.*)

C'estoit la fille de cette madame de Joyeuse dont nous avons parlé dans l'historiette de M. de Guise\*. Elle avoit de l'esprit, chantoit joliment, estoit de la plus fine taille qu'on pust voir, avoit les yeux admirablement beaux ; avec tout cela, ce n'estoit pas une grande beauté, mais, à tout prendre, on ne pouvoit guères trouver une plus aimable personne. Elle n'avoit que quatre [ans]\* quand Maucroix\*, alors jeune garçon, suivant ou voulant suivre le barreau, sentit qu'il avoit de l'inclination pour elle. Le pere de ce garçon avoit esté intendant d'un parent de M. de Joyeuse, homme de bonne maison nommé M. de Cany\* ; cela avoit fait la connoissance. Comme ce garçon est bien fait, a beaucoup de douceur et beaucoup d'esprit, et fait aussy bien des vers et des lettres que personne, à quinze ans elle eut de l'inclination pour luy. Il estoit fort familier dans la maison, et le

T. v, p. 334.

Sans doute pour :  
*quatorze.*  
François Maueroix,  
né en 1619,  
mort en 1708.

Louis de Barbanson,  
sieur de Cany.

pere et la mere n'estoient pas des gens trop reguliers. Le pere avoit je ne sçay quelle petite demoiselle qu'on appelloit Toussine, avec laquelle il couchoit entre deux draps, et disoit qu'il n'offensoit point Dieu, parce qu'il ne luy faisoit rien. Un jour, il jetta sa fille, en presence de sa femme, sur le liet, disant qu'il vouloit sçavoir comment Charlotte estoit faite, et la tasta effectivement.

La mere estoit la meilleure femme du monde et la plus douce ; à la verité, un peu incline à la luxure <sup>1</sup>. Un jour Maucroix trouva sa confession par escrit, où il y avoit que « quand elle regardoit attentivement le » crucifix, elle avoit des pensées de blasphemé. »

Claude, marquis de  
Lenoncourt,  
gouverneur de Lor-  
raine, tué le 25 jui-  
let 1643, sans  
avoir été marié.

Pour revenir à leur fille, un jour, à Rheims, elle feignit de se trouver mal, afin de laisser sortir sa mere, et de demeurer seule avec Maucroix. Quelque temps après, elle fut accordée avec Lenoncourt\*, qui fut tué à Thionville, quand Monsieur le Prince la prit. Entre deux, le jeune homme, qui avoit esté obligé de venir à Paris, devint amoureux d'une jolie fille, et l'aisnée de cette fille devint amoureuse de luy. Il n'aimoit que la cadette, et estoit aimé de l'une et de l'autre ; mais cela n'alla qu'à quelques baisers, et à quelques autres privautés. Cependant on maria

<sup>1</sup> Son propre pere un jour luy dit, en presence de l'evesque de Mende, frere de M<sup>me</sup> de Joyeuse : « Oüy, ma fille, vostre mary est si » impertinent, que c'est offenser Dieu que de ne le faire pas cocù. » Elle rioit comme une folle, et le pere en Dieu en sourioit. — Fabry\* luy vouloit donner cinquante mille escüs pour coucher avec elle ; et pour luy monstrier combien il l'aimoit il avalla un jour tout le pissat de son pot de chambre.

Jean Fabry,  
conseiller au Parle-  
ment, puis maître  
des Requêtes, mort  
en 1656.

M<sup>lle</sup> de Joyeuse au marquis de Brosses, de la maison de Thierselin. C'est un jeune homme fort brutal, peu brave, roux, et qui avoit esté fort desbauché; en effect, il gasta sa femme et fut enfin cause de sa mort; car, comme elle estoit plus tost maigre que grasse, les remedes dessechans la rendirent enfin pulmonaire.

Nostre avocat estant devenû chanoine de Rheims, la belle, qui l'aimoit tousjours, le renflamma bien aisement. Le mary ne se doutoit de rien; car le galant avoit eu l'adresse de se mettre admirablement bien avec luy. La premiere faveur qu'il en eut, ce fut de luy baiser la main; et quand elle vit qu'il ne demandoit que cela, car il luy portoit beaucoup de respect: « Ah! » luy dit-elle, « de tout mon cœur. » Une autre fois, comme elle estoit dans le lit, il la voulut baiser; en cet instant quelqu'un parut. « Ah! » luy dit-elle, « quand vous n'aurez que cela à me dire, il » n'est point necessaire d'approcher de si près. » Elle avoit l'esprit present. Quand on jouoit au reversi, elle ne manquoit jamais de se mettre auprès de luy, et tenoit tousjours un des piés du Chanoine entre les siens; puis, quand elle avoit le *talon*, qu'on appelle le *pié* en Champagne, elle crioit en riant: « J'ay le » *pié!* j'ai le *pié!* » On fit je ne sçay quelle promenade sur la frontiere, chez le comte de Grandpré <sup>\* 1</sup>, son pa-

Charles Francois de Joyeuse, comte de Grandpré, gouverneur de Moulzon.

<sup>1</sup> Il est Joyeuse. Un jour, comme c'est un homme naïf, après avoir monté devant elle un cheval d'Espagne fort bien dressé, il s'en vint luy dire: « Ah! qu'il est bon, ma cousine! vous plaist-il pas le monter » un peu? »

rent, qui estoit aussy un peu amoureux d'elle : il y en avoit bien d'autres. Ce comte leur fit une malice, car, en chemin, il leur fit donner une fausse alarme. Voilà tous les hommes à cheval ; le mary y alla mal envy ; mais elle se mit à crier : « Monsieur de Mau- » croix, gardez-vous bien d'y aller<sup>1</sup>. »

Elle luy contoit toutes les folies de ses autres amans ; il y en eut qui luy presenterent un poignard pour avoir l'honneur de mourir de sa main, et d'autres firent d'autres extravagances<sup>2</sup>. Enfin un jour qu'elle luy avoüa qu'elle l'aimoit plus que sa vie, elle se mit à chanter ces paroles qu'on chantoit alors :

Tircis, que dois-je faire ?  
 Tout m'est contraire.  
 Pour te guerir,  
 Je voudrois bien te secourir ;  
 Mais quand mon cœur le veut,  
 L'honneur me dit que cela ne se peut,  
 Et qu'il vaut mieux mourir<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Une des dames de la compagnie disoit naïvement au cocher, qui avoit le mot : « Hé ! mon pauvre cocher, romps-nous le cou, si tu » veux, pourveu que tu ailles à toute bride. »

<sup>2</sup> Fabry, à qui la mere avoit tant cousté, estoit bien disposé à faire encore plus de despense pour la fille, si elle eust voulu ; mais elle le traitta tousjours fierement.

<sup>3</sup> Les confesseurs l'intimidoient et luy disoient que ce seroit un sacrilège. Quand elle avoit esté à confesse, elle disoit à son amant : « Ils » m'ont dit que c'estoit un sacrilège ; » et, ce jour-là, elle ne le baisoit qu'aux yeux. — Elle luy avoit de l'obligation. Comme elle estoit une fois à Paris, Fabry, enragé de ce qu'elle avoit esté à Saint-Clou à un cadeau du comte du Roure, parent de M<sup>me</sup> de Canaples\*, avec laquelle et trois ou quatre autres dames elle estoit allée, escrivit, ou plutost fit escrire d'une main inconnüe une lettre au mary, comme s'il y eust eu une galanterie liée avec le Comte, et que tout le monde en fust

Anne de Beauvoir,  
 fille de Claude de  
 Beauvoir du Roure,  
 mort en 1686.

Une fois qu'elle estoit au lict et qu'ils estoient seuls, elle se mit à trembler et luy dit : « Tenez, voyez » comme j'ay les mains froides, j'ay le frisson ; je » vous prie, allez-vous-en. — Ah ! Madame, « respondit Maucroix, « vous desfiez-vous de mon respect ? » Il se contint, et jamais il ne luy a mis le marché au poing. « Ah ! » dit-elle, « je l'avoüe, ce respect me- » rite quelque recompense. » Elle se laissa baiser, elle se laissa taster, et luy avoüa qu'après cela elle ne pouvoit plus respondre de rien. En effect, il n'y en avoit pas pour quatre jours quand la marquise de Mirepoix<sup>1</sup>, qui estoit amoureuse d'elle, la vint enlever. La belle qui estoit coquette, mais point putain, n'en

scandalisé. Le mary, en colere, ordonne à sa femme de le venir trouver en Champagne, et luy mit quelque mots de Saint-Clou dans la lettre. La pauvre part, et alloit comme à la mort. De Brosse envoye aussytost un gentilhomme à M. de Joyeuse luy desclarer qu'il luy vouloit renvoyer sa fille, etc. Le gentilhomme estoit à peine party, que le Chanoine, qui estoit fort bien avec le Marquis, se met à luy faire des remonstrances, et le ramene si bien qu'il envoye un autre gentilhomme pour faire revenir cet envoyé, dont la Marquise luy rendit très-humbles graces. Cependant son mary la maltraita fort, sans la soupçonner pourtant d'aucune galanterie ; mais il estoit mal satisfait du pere, qui ne luy donnoit point ce qu'il luy avoit promis. Le pere, s'aperceût de l'attachement du Chanoine, en escrit à sa fille, et luy representoit qu'après avoir resisté au favory d'un roy (c'estoit Monsieur le Grand qui en avoit esté un peu espris en un voyage de Champagne), il luy seroit honteux, etc. Elle en avertit Maucroix, et luy dit : « Mon » pere enverra tout dire à mon mary. » Le Chanoine prend les devants, et declare au Marquis que, pour ne pas les broüiller davantage, M. de Joyeuse et luy, il se vouloit retirer, et ne plus le voir qu'en lieu tiers. « Comment ! » dit le mary, « M. de Joyeuse pretend me tyranner ! » Il luy ecript en colere, et, depuis, le bonhomme n'eut plus lieu de parler contre le Chanoine.

<sup>1</sup> Aimée de Roquelaure\*.

Louise de Roquelaure, femme d'Alexandre de Levis, marquis de M., morte en 1674.

fut point faschée; car elle voyoit bien le peril. Le Chanoine dit que c'estoit une plaisante chose que de voir ces deux femmes ensemble; celle-cy, toute jeune, toute belle qu'elle estoit, aimoit l'autre quasy comme elle en estoit aimée, et disoit : « De quoy est » ce que je m'avise d'aimer une personne qui n'est » ny jeune ny belle? » Il y avoit mille querelles et mille reconciliations.

On conte une bonne vision de cette madame de Mirepoix. Quand il la faut saigner, on est trois heures à la prescher, et quand on la va piquer, tout le domestique qu'on fait venir exprez jette de grands cris, et cela, dit-elle, l'empesche de sentir si fort la piqueure. Mademoiselle de Roquelaure\*, sa sœur, est quasy de mesme, et le Chevalier fit saigner, il y a quelque temps, son valet pour luy, et juroit que jamais saignée ne luy avoit tant fait de bien<sup>1</sup>.

\* Suzanne de R., non  
marlée.

Or, avant que de retourner à Rheims, la marquise de Brosses vint à Paris, et se laissa cajoller par bien des gens. Vardes fut celui qui luy plut davantage; il est vray qu'elle a avoüé depuis au Chanoine que, dez qu'elle l'entendoit parler, elle le mesprisoit, et qu'elle n'avoit jamais veü des sentimens moins d'honneste homme que les siens.

Au retour, notre Chanoine trouva la belle bien

<sup>1</sup> Voicy une chose plus estrange d'un maistre des Comptes de Montpellier, nommé Clauzel, homme d'honneur et de bon sens. Pour le saigner, il faut faire sonner des trompettes ou battre des tambours, et son sang s'arreste dez qu'on cesse de sonner ou de battre; il faut qu'il s' imagine dans ce temps-là estre à la guerre. Je le sçay de gens qui l'ont veü plus d'une fois.

changée; le voylà dans une jalousie effroyable; il souffroit plus qu'une ame damnée. Je le persuade de venir à Paris. Il n'y est pas plustost qu'elle y arrive; il disoit : « Je la fuis, et elle me suit. » Mais la verité est qu'il n'y estoit venû qu'à cause qu'il esperoit qu'elle y viendrait. Elle y accoucha, et cette couche la changea extremement; avec cela, son mal commençoit à la presser. Il eut une petite consolation, en ce qu'il luy donna un peu de jalousie à son tour. On dit à la dame que le Chanoine logeoit chez un de ses amys\*, qui avoit une fort belle femme. En effect,

Sans doute chez des  
Beaux même.

on ne mentoit pas, et c'est une des plus belles et des mieux dansantes de Paris. Un jour donc, elle luy en parla et luy dit en sortant : « Adieu, et n'oubliez » pas les gens, encore qu'ils ne soient plus beaux. »

Le mary se mit en ce temps-là à la maltraitter; apparemment il s'estoit aperceû des privautez que le Chanoine avoit eües avec elle. La coquetterie de Vardes et d'autres l'avoit chocqué; il n'estoit pas satisfait de son beau-pere; il disoit que sa femme estoit fiere; tout cela ensemble fit qu'elle fut doublement affligée. L'estat pitoyable où elle estoit donnoit de la compassion au Chanoine, et luy faisoit quasy oublier le meschant tour qu'elle luy avoit fait. Enfin le mary la laissa en Champagne, sans un soû et malade, et luy s'en alla en Touraine où est son bien. Le Chanoine l'assiste, et la reçoit chez luy. Il a un frere aîné, qui est aussy chanoine de Rheims\*, et qui, de plus,

Louis Maucroix.

s'estoit fait porter dans leur logis, à Rheims, et elle y estoit morte; la fille en fit de mesme. Là, elle avoüa au Chanoine que tout ce qu'elle avoit veü à la Cour ne l'avoit jamais pu guerir; qu'elle l'aimoit encore, mais qu'elle le prioit d'oublier toutes les folies qu'ils avoient faittes ensemble. Elle souffrit long-temps; il souffroit assurément plus qu'elle. Je n'ay jamais veü un homme si affligé, et, à cause de luy, je me suis resjoüy de la mort de cette belle, parce qu'il estoit en un tel estat que je ne sçavois ce qui en seroit arrivé. Il a esté plus de quatre ans à s'en consoler, et il n'y a eu qu'une nouvelle amour qui l'ayt pu guerir; aussy est-ce une chose bien cruelle que la fortune luy amene, s'il faut ainsy dire, dans son propre lict, la personne qu'il aime, en un estat languissant, afin qu'il ayt le desplaisir de la voir mourir.

*Histor.*, t. VI, p. 399.

Vandy\*, aujourd'huy gouverneur de Montmedy, estoit un des amoureux de la Marquise; il m'a dit qu'avec un billet que M. de Joyeuse luy avoit donné, il alla, bien accompagné, attendre à sept lieües d'icy le marquis de Brosses, qui menoit sa femme à la campagne, et la luy osta, après luy avoir lû le billet qui contenoit que le pere l'avoit prié de ramener sa fille à Paris, où il l'attendoit. Le mary, enragé de cet escorne\*, disoit qu'il se vouloit battre contre Vandy. Vandy luy dit que pour le lendemain, tant qu'il voudroit. La colere du Marquis se passa sans qu'il y eust de sang repandû. Vandy eut bien de la jalousie à son tour. Vardes est parent du mary, cela luy donna

Affront, outrage.



un grand accèz auprès de la belle ; il en eut une bague qui venoit de Vandy. L'amant jaloux proposa à Vardes de porter cette bague au Marché-aux-Chevaux, à sept heures du matin, pour voir qui meritoit le mieux de l'avoir : il jure que Vardes ne fit pas semblant de l'entendre<sup>1</sup>. Il n'en demeura pas là ; il envoya un brave, son domestique, pour parler à la Marquise. Saint-Thomas, sa suivante, luy dit qu'on ne la voyoit point. « Par la sang-Dieu ! — Tu es » donc venû pour faire un appel à Madame ? — Je » suis venû pour luy declarer que M. de Vandy est » guery, qu'il ne sera jamais son serviteur, et qu'il » luy fera du desplaisir partout où il pourra. »

Quant au comte de Grand-Pré, il est tousjours fait comme un Cravate\*. Il avoit espousé, n'ayant pu avoir la Marquise, une Coussy\*, belle personne, qu'il avoit faite à sa mode ; elle chassoit avec luy, et mesme elle alloit presque en party ; elle estoit demy-guerriere. Quatre fois le jour il se couchoit avec elle, et quelquefois au milieu d'un bois. Il est de grand'vie ; cependant<sup>2</sup> Givry, son lieutenant de roy à Mouzon, meschant arbalestrier\*, le faisoit cocû.

Un soldat du régi-  
ment de partisans  
des Croates ou  
Cravates.

Charlotte de Concy.

Pen vigoureux.

<sup>1</sup> La Marquise, lorsque Vandy se plaignit à elle de cette faveur faite à son rival (c'estoit en presence de la marquise de Mirepoix), luy dit : « Ne vous jouëz pas à penser la luy oster ; car, outre qu'il ne le souffriroit pas autrement, vous m'obligeriez à luy faire telle faveur que » personne ne la luy pourroit oster. — Ah ! ma cousine, » adjousta-t-elle en jettant ses bras au cou de la marquise de Mirepoix, « que je » viens de dire une grande sottise ! Mais aussy pourquoy me met-on » en colere ? »

<sup>2</sup> *Quia nil mentula dulcius amici.*

On croit mesme qu'il le sçavoit ; cela n'empeschoit pas que le galant ne fust son meilleur amy.

## COMMENTAIRE.

## I. — P. 201, lig. 4.

*Née en 1627.*

Elle paroît être née au mois de février. « Le 5 mars 1627, » dit le *Mercur françois*, p. 557, « le baron du Tour avec sa femme et ses enfants partit de Pont-à-Mousson, pour aller à Rheims, lever sur les fonds de baptême une fille dont estoit accouchée M<sup>me</sup> de Joyeuse, sa fille. »

## II. — P. 202, lig. 2.

*Le pere avoit je ne sçay quelle demoiselle qu'on apelloit Toussine...*

Il y a dans la nouvelle édition des poésies de Maucroix donnée par mon frère Louis Paris, (*Paris* 1854, Techener, 2 vol.) une pièce adressée à M<sup>me</sup> de Joyeuse dans laquelle le nom de cette petite personne est assez agréablement rappelé.

Le Chapitre, depuis deux jours  
A fait sonner ses gros tambours,  
Les tambours ou ses grosses cloches,  
Instrumens à rompre caboches,  
Le tout par un pieux dessein  
De faire honneur à la Toussaint,  
A la Toussaint, non à Toussine.  
Tâ, là! ne faites point la mine ;  
C'est une injure qu'il vous fait,  
Mais le prendrez-vous au collet ?  
Il n'aime pas, grande merveille !  
Et puis changement de corbeille,  
Ainsi que le proverbe dit,  
Fais appetit de pain benit.

A l'occasion de ces vers, la copie du manuscrit de Reims dit de Toussine : « Courtisane de Paris que M. de Joyeuse-Saint-Lambert » aima follement. »

Maucroix qui racontoit à son ami des Réaux les imaginations déréglées du pauvre et méprisable Joyeuse, auroit au moins bien fait d'être plus discret sur les siennes et sur tous les badinages amoureux de sa

jeunesse. Il faut que des Réaux ait de son côté trouvé un grand charme dans les souvenirs de ce genre, pour avoir noté quand Maucroix avoit eu le pied de la Marquise sur le sien, quand il avoit baisé les mains de sa maîtresse, quand il l'avoit embrassée au lit. *Amant meminisse perit*. Mais tous ces détails seroient mieux à leur place dans les romans que nous appelons *de mœurs*, c'est-à-dire de sensualité. Pour tout ce qui se rapporte aux autres circonstances de la longue vie du chanoine Maucroix, intime ami de des Réaux et de la Fontaine, nous renvoyons à la nouvelle édition donnée par Louis Paris : *Maucroix. Œuvres diverses, publiées sur le manuscrit de la Bibliothèque de Reims. Paris. Techener, 1854, 2 vol. in-12.*

### III. — P. 207, lig. 1<sup>re</sup>.

*Le voilà dans une jalousie effroyable...*

On peut rapporter à ce temps-là le joli madrigal suivant :

C'en est fait, il me faut mourir,  
 Rien que le desespoir ne me peut secourir.  
 Mais puisqu'à vos bontez je ne dois plus prétendre,  
 Accordez du moins à ma foy  
 Le souhait du grand Alexandre:  
 Que jamais conquérant n'aille aussi loing que moy.

MAUCROIX. *Œuvres diverses*, I, p. 75.)

## CDXLI.

### CHARPY, SIEUR DE SAINTE-CROIX.

*(Louis Charpy, sieur de Sainte-Croix.)*

*C.-à-d.* : Il estoit.

Cinq-Mars.

Charpy est de Brest ; il est \* avocat à Lyon quand Monsieur le Grand \* le prit. Ce n'a jamais esté un homme fort judicieux : il s'amusoit à s'habiller comme son maistre, il est vray qu'alors on ne portoit ny dentelles ny argent ; et, dez que Monsieur le Grand avoit un habit, le lendemain le secretaire en faisoit faire un de mesme. Le feu Roy, pour rire, en frappant un jour sur l'espaule à Monsieur le Grand qui estoit tourné, dit : « Charpy, escoutez. » Monsieur le Grand fut surpris de cela. « Je pensois, » dit le Roy, « que ce fust Charpy ; car il est tousjours habillé » comme vous. » Ce galant homme faisoit d'assez meschants vers. Il en fit une fois quatorze cens sur le mariage de M<sup>me</sup> de Montauzier. On disoit en badinant que ce n'estoit que de la charpie. Ce fut luy qui fit ce sonnet pour M<sup>lle</sup> de Boutteville, aujourd'huy M<sup>me</sup> de Chastillon, où il luy dit qu'elle ne ressemble guère à son pere :

Car il donnoit la vie et vous donnez la mort.

Charpy fut icy quelques années, au commencement de la Regence, à donner des violons, à donner cadeau à quelques femmes de son quartier. Il avoit des tableaux ; il avoit un carrosse. Cela venoit des arrests du Conseil qu'il contrefaisoit avec un homme d'Eglise. Il fallut s'enfuir. Il fut pendû en effigie. Depuis quelque temps il est revenû, et s'est fait appeller Sainte-Croix. Il s'est mis la devotion dans la teste, et a fait un livre où il pretend prouver, par quelques passages de la sainte Ecriture, qu'il viendra un veritable vicaire de Jesus-Christ en terre, qui remettra le monde, comme autrefois, en l'estat d'innocence, sous la loy du christianisme ; pourtant il trouve des choses dans l'Apocalypse que personne n'a jamais veües que luy. Il s'est fait peindre nû en chemise avec ce livre à la main : vous diriez qu'il va faire l'amende honorable ainsy en chemise. Or, un jour qu'il estoit dans l'Eglise des Quinze-Vingts, M<sup>me</sup> Hansse, veuve de l'apotecaire de la Reyne, y vint ; elle loge dans les Quinze-Vingts mesmes \*. Il l'accosta et luy parla de devotion avec tant d'emportement \*, qu'il charma cette femme, qui est devote. Elle le loge chez elle. Luy, qui est si charitable qu'il aime son prochain comme luy-mesme, s'est mis à aimer la petite M<sup>me</sup> Patrocle, la fille de M<sup>me</sup> Hansse : elle est femme de chambre de la Reyne, et son mary est aussy à elle. Charpy se met si bien dans l'esprit du mary et s'impatronise tellement de luy et de sa femme, qu'il en a chassé tout le monde \*, et elle ne va en aucun lieu qu'il n'y soit, ou bien le

Rue Saint-Honoré,  
près le Palais-Royal.

*Tartufe, act. I, sc. 6.*

*Act. I, sc. 1<sup>re</sup>.*

mary. M<sup>me</sup> Hansse, qui a enfin ouvert les yeux, en a averti son gendre; il a répondu que c'étoient des railleries, et prend Charpy pour le meilleur amy qu'il ayt au monde. Souvent les mariys font leurs heros de ceux qui les font cocûs. Cependant la Sorbonne a refusé de donner l'approbation à son livre; il les traite tous d'ignorants. M<sup>me</sup> Hansse, enfin, n'a plus voulu qu'ils logeassent avec elle. Charpy n'est plus en mesme logis que la dame, mais il la voit tousjours de mesme. Quand il prie Dieu, il dit : « Seigneur, je me resigne à ta volonté : si tu m'en » voyes des benefices, je seray ecclesiastique; si tu » ne m'en envoies point, je me resoudray à la re- » traite. » Par ces façons de faire, il a attrappé le prieuré de \* — sans le demander; mesme le Cardinal l'a prié de le prendre en attendant mieux. Il pretend avoir donné de bons avis à Son Eminence.

Le nom est resté en blanc.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 212, lig. 17.

*Ce fut luy qui fit ce sonnet pour Mademoiselle de Bouteville.*

Le voici tout entier :

Que je voy de rapport de votre pere à vous!  
 Divinité mortelle, adorable Sylvie!  
 Il tenoit en ses mains et la mort et la vie,  
 Vos yeux vous ont acquis le mesme droit sur nous.  
 Mille vaillans heros eprouverent ses coups,  
 Et le dieu de la guerre en est touché d'envie;  
 De mille amours captifs vostre beauté suivie  
 Fait que de vos attraits l'Amour mesme est jaloux.  
 Des rivieres de sang coulerent par ses armes,  
 Vos rigueurs font couler des rivieres de larmes.

Par tout, comme vos yeux, il vainquit sans effort

Vostre gloire pourtant est moindre que sa gloire,

Il sçavoit mieux que vous user de la victoire,

Car il donna la vie et vous donnez la mort.

(*Nouveau Recueil des plus belles Poësies*, Paris,  
J.-B. Leysou, 1654, p. 418.)

II. — P. 213, lig. 23.

*M<sup>me</sup> Hansse, veuve de l'apothicaire de la Reyne.*

Marie Lambert, femme de chambre d'Anne d'Autriche, mariée en 1619 à Michel d'Anssio, d'Ansse ou Ansse, originaire d'Espagne, apothicaire de la Reine, mort le 25 septembre 1649. Michel Ansse qui avoit toute la confiance de cette princesse, avoit été éloigné de la Cour en 1637, et la Reine dans la vivacité de son ressentiment avoit dit assez haut que le Cardinal la privoit de ce fidèle serviteur, pour la faire empoisonner par le moyen d'un autre, afin que le Roi pût épouser M<sup>me</sup> de Combalet. (Griffet, *Hist. de Louis XIII*, in-4, t. 2, p. 105.)

Ils laissèrent un très-grand nombre d'enfans, et du second, Jean d'Ansse, sieur de Villoison près Corbeil, apothicaire de la Reine-mère comme son père, descendoit directement à la cinquième génération le célèbre helléniste d'Ansse de Villoison. — Louise Angelique leur troisième fille, type de l'Elmire du *Tartuffe*, avoit épousé, le 8 août 1643, François Patrocle, ecuyer ordinaire de la Reine, qui dans le temps avoit été éloigné de la Cour pour les mêmes raisons que Michel Ansse. (Voyez la *Correspondance des Feuquières*, t. 1, p. 202.)

III. — P. 214, lig. 10.

*Quand il prie Dieu, il dit : Seigneur, je me resigne à ta volonté.*

Il est impossible de ne pas reconnoître dans ce Charpy le personnage qui a fourni le plus de traits au Tartuffe de Molière. Le père Joseph, l'abbé Lenormant et quelques autres n'ont donné que quelques détails et n'ont posé que pour les derniers coups de pinceau.

J'ai recueilli sur les étagères des bouquinistes deux ouvrages de ce maître passé en dévote scélératesse : 1<sup>o</sup> *L'Intérieur chrestien, ou la Conformité intérieure que doivent avoir les Chrétiens avec Jésus-Christ*. Paris 1659, in-48. 2<sup>o</sup> *Les Saintes Ténèbres*. en vers françois avec le latin à côté et des notes. Paris 1670, in-12.

## CDXLII.

### MADAME DE LANGEY.

*(Marie de Saint-Simon, fille d'Antoine de Saint-Simon sieur de Courtaumer et de Suzanne Magdelaine; née vers 1639, mariée en 1653 à René de Cordonan, marquis de Langey; remariée à Jacques Nompur de Caumont duc de la Force; morte en 1670.)*

Jacques de Cordonan  
sieur de Mimbé.

A quatre lieues au-  
delà de Tours.

Le marquis de Courtaumer<sup>1</sup>, qui fut tué à l'expédition du colonel Gassion, depuis mareschal de France, contre les Piez-nûs, à Avranches, ne laissa qu'une fille, qui fut mariée fort jeune au filz unique d'un M. de Maimbray\*, homme de qualité du pays du Maine. Ce garçon s'appelloit Langey, du nom d'une terre\*. Il y avoit de grands procez dans la maison de cette heritiere, à cause qu'elle avoit un oncle, cadet de feu son pere, à qui la mere avoit fait tout l'avantage qu'elle avoit pu. Langey et l'oncle eurent donc bien des choses à desmesler. Au bout de trois ans, comme ils estoient à Rouën, sur le point de s'accommoder, il arriva du desordre entre le mary et la femme. Il l'accusoit d'estre pour son oncle; cela venoit de ce qu'il ne vouloit point qu'elle eust trop de communication avec ses parents, pour

<sup>1</sup> Leur nom est Saint-Simon; ils sont de Normandie.



les raisons qu'on verra en suite. Cela fit du bruit. Elle en escrivit à M<sup>me</sup> le Coq \*, steur aisnée de feu sa mere, et à M. Madelaine \*, son grand-pere maternel, afin qu'ils fissent tous leurs efforts pour la delivrer de la misere où elle estoit. Desjà le bonhomme et la tante s'estoient aperceûs de la mauvaise humeur du cavalier.

Durant deux miserables campagnes qu'il fit, il n'avoit jamais voulu permettre à sa femme d'aller chez M<sup>me</sup> la marquise de la Caze, sa mere <sup>1</sup>; au contraire, il l'avoit donnée en garde à M<sup>me</sup> de Maimbray \*. On avoit reconnû qu'il avoit mille bizarreries, et en une occasion, la jeune femme avoit lasché quelques paroles qui donnoient lieu de soupçonner qu'il estoit impuissant. Avec cela, il estoit horriblement jaloux; car ces sortes de gens-là sçavent bien que leurs femmes ne sçauroient trouver pires qu'eux. Il la vouloit jeter dans la devotion; il luy lisoit et luy faisoit lire sans cesse la Sainte-Ecriture. On a veû de ses lettres; je ne croy pas qu'il y ayt rien de si impertinent. Il ne fait que coudre des passages de la Bible qu'il prend de travers, et il y en a une \* où il compare Courtaumer, l'oncle de sa femme, à Julien l'Apostat. Escrivant à son homme d'affaires, il mettoit au bas de la lettre : « Retenez bien toutes les questions que » je vous fais sur ces passages, et ayez bien soing de » mes affaires. » Il vouloit persuader à sa femme qu'une honneste femme devoit avoir les mesmes

Marguerite-Magdelaine, femme d'Emard le Coq, conseiller le 29 août 1632.

Jacques Magdelaine, conseiller, 23 janvier 1613, mort en 1661.

Anne de la Noue.

Une lettre.

<sup>1</sup> Remariée au marquis de la Caze, de la maison de Pons.

gousts que son mary, et ne devoit manger que de ce qu'il mangeoit; et un jour il luy proposa de se renfermer dans un appartement de Courtaumer, et là faire faire un tour, par lequel on leur donneroit les choses necessaires, afin de ne se plus quitter du tout.

Cela me fait souvenir d'un receveur des tailles du Mans, nommé Saint-Fucien, qui rendoit des lavemens dans son lict, estant couché avec sa femme, et disoit que si elle l'aimoit bien, elle ne trouveroit point que cela sentist mauvais. Il estoit aussy impuissant, et quand un de ses juges luy demanda pourquoy il s'estoit marié, estant en cet estat-là : « Monsieur, » respondit-il naïvement, « le jubilé estoit proche, et » je croyois qu'à force de prier Dieu, cela revien- » droit. » Il fut pourtant desmarié.

En un voyage que Langey fit en suite à la campagne chez le bonhomme Madelaine, ancien conseiller huguenot, on fit avoüer à sa femme qu'il n'avoit point consommé, et on prit ses mesures pour la faire venir à Paris sans luy.

Pour cela, sous pretexte qu'il n'estoit pas trop bien avec le bonhomme, et que pourtant ses affaires requeroient qu'il vint à Paris, M<sup>me</sup> le Coq luy proposa d'y envoyer sa femme; il y consentit. Elle parut bien dissimulée en cette renconstre; car, après avoir bien fait des façons pour le quitter, comme elle estoit desjà en carrosse, elle remonte, va encore l'embrasser et luy dire qu'elle ne pouvoit se resoudre à le laisser, etc. Depuis, jusques au jour qu'il receût l'exploit, elle luy escrivit les lettres les plus tendres

du monde, et icy sa tante la mena au Cours et aux nopees. Peut-estre eust-on mieux fait de ne point faire tout cela. L'exploit le surprit, comme vous pouvez le penser; il vient à Paris, demande à la voir; on le luy refuse. Il y envoie Monsieur du Mans Laverdin, son parent, qui dit tout ce qu'il y avoit à dire là-dessus, et offrit le congrez en particulier, mais en vain; le ministre Gache offre la mesme chose, on passe outre.

M. Madelaine, qui n'est habile homme que par routine, ne daigne pas s'informer comme il y falloit agir; il se fie à ce que sa petite-fille luy dit que Langey n'est point son mary, et il oublie d'exposer dans la requeste qu'en quatre ans que cet homme a esté avec elle, il n'a eu que trop de temps pour la mettre en estat, soit avec les doigts ou autrement, de ne passer plus pour fille. Après elle offre de se laisser visiter, et on fit pour elle un *factum* si sale que depuis on a trouvé à propos de le desavoüer.

Après bien des procedures, on en vient à la visite chez le Lieutenant civil, à cause que les parties estoient de la Religion. M<sup>me</sup> le Coq, pour s'excuser, dit qu'elle avoit veü le procez-verbal de la visite de M<sup>me</sup> de Soubise, aussy huguenote, et qu'il y avoit douze experts, au lieu qu'à l'ordinaire il n'y en a que quatre, tout au plus. « Mais n'en nommer que deux » de chaque costé, » disoit-elle, « ce petit nombre » se peut corrompre aisement; il en faut quatre, puis » la Cour en nomme d'office. » Il y en eut donc douze, entre lesquels il y avoit deux matrones.

Catherine Beedelievre, femme de Thomas de Franquetot sieur de Carquebut.

Langey est bien fait et de bonne mine. M<sup>me</sup> de Franquetot-Carcabu \*, en le voyant au Cours, dit : « Hélas ! à qui se fiera-t-on désormais ? » Cela donnoit de mauvaises impressions contre la demoiselle. Je ne sçay combien de harengeres et autres femmes estoient à la porte du Lieutenant civil, et dirent en voyant Langey : « Hé ! plust à Dieu que j'eusse » un mary fait comme cela ! » Pour elle, elles luy chanterent pouïlles. La visite luy fut fort desavantageuse, car on ne la trouva point entiere <sup>1</sup>. Et avoir esté regardée de tous les costez, par tant de gens et si long-temps, car cela dura deux heures, donna une si grande indignation à tout le sexe que, depuis ce temps-là jusqu'au congrez, toutes les femmes furent pour luy : d'ailleurs, il ne disoit rien contre elle. Il se mit en ce temps-là beaucoup plus dans le monde qu'il n'avoit jamais fait, et on disoit que cette affaire luy avoit fait venir de l'esprit. S'il en eust eû, il luy estoit bien aisé de garder sa femme toute sa vie ; il n'avoit qu'à avoüer, voyant la visite si desavantageuse pour elle, qu'il s'estoit effilé par les excez qu'il avoit faits en la servant. Au lieu de cela, il demanda le congrez. Tout le monde pourtant s'estonnoit de son audace, car il n'y avoit qui que ce fust qui pust dire : « Je l'ay veû en estat. » On doutoit fort de sa vigueur. Le seul ministre Gache et le medecin l'Aimonon qui est à M. de Longue-

<sup>1</sup> Renevilliers-Galand, alors conseiller au Chastelet, disoit : « On ne » pourra pas dire que Langey, durant ces quatre ans, n'a pas fait » œuvre de ses dix doigts. »

ville, soustenoient qu'il estoit comme il falloit; l'un se fioit à ce qu'il estoit trop craignant Dieu pour mentir, et l'autre disoit qu'il estoit de trop bonne race du costé de pere et de mere. Menjot, le medecin, disoit plaisamment qu'ils estoient les deux tesmoins de Langey : M. l'Aimonon le droit, et M. Gache le gauche.

M<sup>me</sup> de Laverdin et M<sup>me</sup> de Sevigny, amies du Lieutenant civil \*, estoient en carrosse à deux portes de là, où il les alla trouver après; on les entendoit rire du bout de la rue. On pretendit que le Lieutenant civil avoit esté favorable à Langey à cause de M<sup>me</sup> de Laverdin.

Dreux d'Aubray,  
lieut. civ. de 1633 à  
1666, père et victime  
de la marquise de  
Brievilliers.

Il y eut bien des procedures pour cela, qui firent durer la chose prez de deux ans; on ne parloit que de cela partout Paris. Je me souviens que, sur le rapport des experts, des femmes disoient : « Jesus! » on disoit qu'elle estoit si bien faite! Regardez ce » qu'en disent ces gens-là. » Elle est bien faite pourtant. Les femmes s'accoustumerent insensiblement au mot de *Congrez*, et on disoit des ordures dans toutes les ruelles. Une parente de la dame dit un jour de visite, parlant de Langey : « On a trouvé la » partie bien formée, mais point *animée*. » M<sup>me</sup> le Coq, au lieu d'oster sa fille, la laissa coucher avec M<sup>me</sup> de Langey. Je pense qu'elle y aura appris de belles choses. Il est vray qu'elle l'osta quand on en vint au congrez; mais il estoit bien temps! On en fit des vers, meschans à la verité, mais qui disoient bien des saletez. Les Vaudevilles ne chantoient autre

chose, et M<sup>me</sup> le Coq alloit débitant tout ce qu'elle sçavoit là-dessus, car c'est la plus grande parleuse de France; les paroles sortent de sa bouche comme les gens sortent du sermon.

On l'appelloit, luy, *le marquis du Congrez*. Il avoit le portrait de sa femme, et monstroït partout de ses lettres. Un jour qu'il disoit à M<sup>me</sup> de Gondran : « Madame, j'ay la plus grande ardeur du monde » pour elle. — Hé ! Monsieur ! gardez-la pour un » certain jour, cette grande ardeur. » M<sup>me</sup> de Sevigny luy dit un peu gaillardement : « Pour vous, » vostre procez est dans vos chausses. » M<sup>me</sup> d'Olonne un jour disoit : « J'aymeroïs autant estre condamnée » au congrez. »

C'est une plaisante rencontre que M<sup>me</sup> de Langey logeait dans la rüe de Seine, du mesme costé de l'hostel de Liancourt et du logis de M<sup>me</sup> de Guebrian, et en egale distance de l'un et de l'autre\* ; elles estoient toutes trois sur une ligne. Madame la marquise de Rambouillet disoit à propos de cela : « Je ne desespere pas que cette madame de Langey » ne soit un jour dame d'honneur de quelque reyne, » puisque M<sup>me</sup> de Guebrian la doit estre de la Reyne » à venir. »

Cette madame de Langey ne tesmoigna pas beaucoup de cœur ; car, dans une rencontre qui eust mis une autre personne au desespoir, elle jouïoit aux espingles avec sa cousine le Coq, et n'a pas paru extremement touchée de toutes les indignitez qu'on luy a fait souffrir. Les juges de l'Edict estoient assez

*Voy.* t. IV, p. 134  
et 302.

mal satisfaits d'elle, et si Langey n'eust point esté si sot que de demander le congrez, elle eust esté bien empeschée. Il ne tint qu'à luy de s'accommoder assez avantageusement. Pour peu qu'il y eust eu de galanterie du costé de M<sup>me</sup> de Langey, elle estoit perdue, car on ne trouva pas bon qu'elle fust allée en cachette, chez un des parens de sa tante, voir un feu d'artifice sur l'eau; il est vray que c'estoit au sortir de chez le Rapporteur, où Langey avoit permission de luy parler durant trois jours. Le pere et la mere de Langey vinrent icy exprez pour le faire resoudre à s'accommoder; ils n'en purent jamais venir à bout. On n'a jamais veû un tel esprit d'estourdissement.

Cependant sa maison est ruinée de cette belle affaire, car il n'est pas la moitié si riche qu'on le faisoit, et le bonhomme Madelaine et M<sup>me</sup> le Coq se fierent\* sottement à un normand, leur voisin, nommé de Vicques, qui les trompa, ou du moins fut trompé aussy luy-mesme en les trompant.

Le jour qu'on ordonna le congrez, Langey crioit victoire; vous eussiez dit qu'il estoit desjà dedans: on n'a jamais veû tant de fanfaronnades. Mais il y eut bien des misteres avant que d'en venir là. Il fit ordonner qu'on la baigneroit auparavant, c'estoit pour rendre inutiles les restringents, et qu'elle auroit les cheveux espars, de peur de quelque caractere\* dans sa coiffure. Faute d'autre lieu, on prit la maison d'un baigneur au fauxbourg Saint-Antoine\*.

La veille\*, luy et elle furent encore visitez par

*Ou plutôt :*  
S'en estoient fiés.

*Ou talisman.*

Celle de Turpin,  
baigneur-étuviste.  
30 juillet 1658.

quinze personnes, et, le jour, je pense qu'il avoit aposté de la canaille, la plupart des femmes, au coing de la rue de Seine, qui dirent quelques injures à la patiente. Plusieurs fois, il en a fait dire à M<sup>me</sup> le Coq, au Palais. Elle y alla bien accompagnée, et les laquais disoient à ceux qui demandoient qui c'estoit : « C'est *Monsieur le duc de Congrez*. » Elle estoit fort résolue en y allant, et dit à sa tante, qui demeura : « Soyez assurée que je reviendray victorieuse ; je » sçay bien à qui j'ay affaire. » Là, il luy tint toute la rigueur, jusqu'à ne vouloir pas souffrir, quand on la coucha, qu'on la coiffast d'une cornette que deux femmes des parentes de son grand-pere avoient apportée ; il en fallut prendre une de celles de la femme du baigneur. En s'allant mettre au lit, il dit : « Ap- » portez-moy deux œufs frais, que je luy fasse un » garçon tout du premier coup. » Mais il n'eut pas la moindre emotion où il falloir ; il sua pourtant à changer deux fois de chemise : les drogues qu'il avoit prises l'eschauffoient <sup>1</sup>. De rage, il se mit à prier : « Vous n'estes pas icy pour cela, » luy dit-elle ; et elle luy fit reproche de la dureté qu'il avoit eue pour elle, luy qui sçavoit bien qu'il n'estoit point capable du mariage. Or il y avoit là, entre les matrones, une vieille madame Pezéz, âgée de quatre-vingts ans, nommée d'office, qui fit cent folies ; elle alloit de temps en temps voir en quel estat il estoit, et revenoit dire aux experts : « C'est grand pitié ; il ne na-

<sup>1</sup> On croit que les chaudes-pisses qu'il a eues l'ont effilé.



» ture point. » Enfin le temps expiré, on le fit sortir du lit : « Je suis ruiné, » s'escria-t-il en se levant. Ses gens n'osoient lever les yeux, et la plupart s'en allerent. Au retour de là, un laquais contoit naïvement à un autre : « Il n'a jamais pu se mettre en humeur. » Pour M<sup>lle</sup> de Courtaumer, elle estoit en chaleur; il n'a pas tenû à elle. »

L'hyver suivant, il arriva une chose quasy semblable à Rheims : la femme, par grace, accorda au mary toute une nuit. Les experts estoient auprez du feu; ce pauvre homme se crevoit de noix confites. A tout bout de champ, il disoit : « Venez, venez; » mais on trouvoit tousjours blanche. La femelle rioit et disoit : « Ne vous hastez pas tant, je le connois bien. » Ces experts disent qu'ils n'ont jamais tant ry ny moins dormy que cette nuit-là.

Le lendemain, qui estoit la cene de septembre à Charenton, on ne fit que parler de l'aventure de Langey. Jamais on n'a dit tant d'ordures le jour du Mardy gras. Le ministre Gasche estoit si confus que vous eussiez dit que c'estoit à luy que cela estoit arrivé. Jusques là \*, quand il marioit quelqu'un, il se tournoit vers le bonhomme Madelaine, à l'endroit où il y a : *Donc, ce que Dieu a joint, que l'homme ne le separe point*, et crioit à haute voix. Depuis, il a leû cela comme le reste. Les femmes qui avoient esté pour Langey estoient desferrées : « C'est un vilain, » disoient-elles, « n'en parlons plus. »

Dez le lundy, une infinité de gens allerent se resjouïr chez M<sup>me</sup> le Coq; elle leur dit une bonne chose :

Depuis le procès  
commencé.

« Excusez ma niepce, » leur disoit-elle, « elle est si » fatiguée qu'elle n'a pudesceudre. » Langey ne laissa pas de presenter encore requeste, disant qu'il avoit esté ensorcelé, qu'on l'avoit bassiné d'une autre façon qu'elle. Cela fut cause qu'on ne put avoir arrest à ce parlement-là. On fit un couplet de chanson à l'imitation de celle de *mareschal Lampon*, où il y avoit :

Monsieur Daillé<sup>1</sup>, ouvrez-moy votre porte ;  
Je n'en puis plus, la douleur me transporte ;  
Je suis Langey, qui viens faire retraite ;  
Je suis Langey,  
Qui reviens du congrez<sup>2</sup>.

8 février 1659.

*C'est-à-dire : une  
dame.*

Depuis la Saint-Martin jusqu'à ce qu'il y eust arrest, il alla partout à son ordinaire, et tout le monde en estoit embarrassé. Il y eut arrest au commencement de février \*, par lequel il fut condamné à restituer tous les fruits, et, pour despens, dommages et interests, à ne rien demander pour la pension de la Demoiselle qui avoit esté quatre ans avec luy. Il s'avisade dire qu'il avoit gagné et qu'il estoit delivré d'une vilaine. Il n'eut pourtant plus de carrosse; car je croy qu'il ne trouve plus d'argent. Ce procez luy couste estrangement. Après cela, il eut l'effronterie d'aller au bal; on \* le pria par malice à danser; ce fut une huée estrange. Il ne sentit point tout cela, et

<sup>1</sup> Un ministre.

Les melons de cette  
petite ville estoient  
autrefois renommés.

<sup>2</sup> Les crieurs de melons de Langey\*, sur le Pont-Neuf crioient :  
« Voicy de vrays Langeys, ils n'ont point de graine. »

il dansa encore une autre fois qu'on le reprit. Il vouloit mesme donner les violons à la Motte-Argencourt, si la mere l'eust voulû souffrir. On dit qu'il en est amoureux. Durant son procez, il le fut un peu de M<sup>lle</sup> de Marivaux\*, et Cauvisson, qui veut espouser cette fille, en eut de la jalousie. Il n'y a pas longtemps que le bruit courut qu'il espousoit M<sup>lle</sup> d'Aumale, puis on le dit bien davantage de M<sup>lle</sup> d'Haucourt, sa sœur, et on faisoit dire à ce fat : « Au moins, » sage et devote comme elle est, quand elle aura des » enfans, on ne dira pas que ce sera d'un autre que de » moy. » Voicy d'où est venû ce bruit-là : quand M. de Lillebonne espousa feu M<sup>lle</sup> d'Estrées\*, qui estoit precieuse, on dit de luy comme de Grignan, quand il espousa M<sup>lle</sup> de Rambouillet\*, un des originaux des *Precieuses*, qu'il avoit fait de grands exploits la nuit de leurs nopces ; M<sup>me</sup> de Montauzier escrivit à sa sœur, en Provence : « On fait des medisances de » M<sup>me</sup> de Lillebonne comme de vous. » M<sup>me</sup> de Grignan respondit que, pour remettre les *Precieuses* en reputation, elle ne sçavoit plus qu'un moyen, c'estoit que M<sup>lle</sup> d'Aumale espousast Langey. Cela se repandit par la ville, et à tel point qu'un conseiller des amys de l'aisnée (car, comme on trouva cela plus sortable, on le dit bien plus affirmativement,) alla trouver cette derniere, et luy dit que pour l'amour d'elle, si elle le vouloit, il feroit oster de l'arrest la defense de se marier. M<sup>me</sup> de Courcelles-Marguenat\*, comme on disoit qu'il devoit espouser une veuve, dit : « Eh ! il y a tant de filles qui naissent

Anne-Magdelaine de  
Lisle-Marivaux,  
mariée 17 fevrier 1661  
à Jean-Louis de  
Louet, marquis de  
Calvisson.

Christine d'Estrées,  
fille du marechal,  
mariée 3 sept. 1658, à  
François-Marie de  
Lorraine, comte  
de Lillebonne; morte  
18 déc. suivant.

Angélique-Charlotte  
d'Augennes, mariée  
27 avril 1658; morte  
22 décembre 1664.

M<sup>me</sup> de Langey.

» veuves ! » Deux ou trois mois après son arrest, elle \* s'en alla en Normandie.

Or, depuis cela, quelque folastre s'avisa de faire un almanach, où il y avoit une espee de forgeron grotesquement habillé, qui tenoit avec des tenailles une teste de femme, et la redressoit avec son marteau. Son nom estoit *L'eusse-tu-cru*, et sa qualité, *medecin cephalique*, voulant dire que c'est une chose qu'on ne croyoit pas qui pust jamais arriver que de redresser la teste d'une femme. Pour ornement, il y a un asne chargé de testes de femmes, mené par un singe ; il en arrive par eau et par terre, de tous costez. Cela a fait faire des farces, des ballets et mille folies. On dit qu'il falloit faire un autre almanach, où seroient Vardes, Riberpré \* et Langey, et au bas : *L'eusse-tu-cru ?* Ce sont deux hommes mariez, aussy bien faits qu'il y en ayt à la Cour, mais qui ne passent pas pour trop bons compagnons ; quand au deuxiesme, on dit que c'est d'un coup de pique en une de ses parties nobles d'en bas. Pour le premier, nous en parlerons ailleurs, et de sa femme aussy.

Claude de Moy, marquis de Riberpré, marié à Anne Courtin de Rosay, dame de Borel, mort 13 février 1678.

Au bout d'un an et demy, Langey prit des lettres en forme de requeste civile, pour faire oster de l'arrest la defense de se marier ; mais Monsieur le Chancelier le rebutta, en disant : « A-t-il recouvert de nouvelles pieces ? »

Depuis la mort de sa grand mere de Teligny, il se fait appeller le marquis de Teligny ; mais il ne laisse pas d'estre *Langey* pour cela \*.

La suite de l'*Histoire* a été écrite plus tard sur la dernière colonne du manuscrit.

Au bout de quelques moys pourtant, Langey ne

laissa pas de trouver qui le voulut ; il espousa une fille de trente ans, huguenote, nommée M<sup>lle</sup> de Saint-Geniez, sœur de M. le duc de Navailles \*. Il a pris là une estrange poulette. Voicy ce que j'en ay oüy dire à Tallemant, maistre des Requestes. Comme il estoit intendant en Guyenne, la goutte et la fievre le prirent à Saint-Sever, en Limosin. On n'entroit point dans sa chambre, lorsqu'un prestre essoufflé vint prier M<sup>me</sup> Tallemant de le faire parler à Monsieur l'Intendant, et qu'il y alloit de la vie de deux hommes ; elle le fait entrer. C'estoit qu'une vieille mademoiselle de Navailles, tante du Duc, ne pouvant avoir sa legitime, s'estoit emparée d'un chasteau, où M<sup>lle</sup> de Saint-Geniez, l'ayant forcée, l'avoit mise en prison dans une chambre, où il n'y avoit que les quatre murs, sans pain ny eau, et avoit enfermé deux gentilshommes de son party dans une armoire qui estoit dans le mur, où l'on a accoustumé en ce pays de mettre du salé : et ces trois personnes, depuis deux fois vingt-quatre heures, n'avoient ny bû ny mangé. L'Intendant les envoya delivrer. Il y a apparence qu'elle sallera Langey.

Diane de Montaut-Navailles, mariée.  
25 août 1661.

Pour M<sup>lle</sup> de Courtaumer, voicy comme la chose s'est passée. Courtaumer, son oncle, comme très-proche parent de Boesse \*, arriere petit-filz du feu duc de la Force, et que la duché regarde, jetta les yeux sur ce jeune homme, ou plustost sur ce jeune sot, et en dit quelque chose à sa niepce. En passant, elle s'estoit retirée chez luy en Normandie. Elle, sans luy respondre, trouve moyen d'escrire à Boesse, et l'en-

Jacques de Caumont,  
d'abord marquis de  
Boisse.

Henry Nompars de  
Caumont, marquis  
de Castelnau, fils  
puîné du maréchal  
de la Force.

gagé à la venir voir chez son oncle. Il y alla avec vingt-deux tant chevaux que mulets, et y fut un mois, de quoy le normand enrageoit. Il se desclara à l'Oncle, qui en parla à la Fille. Elle l'accepta. Il s'en retourna et revint avec des instructions que son grand-pere Castelnau et ceux de sa cabale luy avoient données; pour M. de la Force\*, M. et M<sup>me</sup> de Tonnerre, ils n'y ont point consenty. Dans ces instructions il y avoit un article fort desavantageux pour l'oncle et pour la niepce; Courtaumer ne le voulut point passer. Elle, voyant cela, sort de chez luy de fort mauvaise grace, et, sans luy rien reconnoistre pour sa nourriture, elle alla se marier chez M<sup>me</sup> de Beuzeville, dont la fille estoit sa confidente. Elle se ruinera.

La seconde.

M<sup>me</sup> de Langey\* a desjà eu un enfant, le mary en a triomphé à la province et icy; beaucoup de gens doutent qu'il luy appartienne. Il faut donc qu'il soit supposé, ou qu'un je-ne-sçay-qui en soit le pere, car la dame est maigre, vieille et noire. Presentement, elle et son mary sont à Paris: elle est encore grosse, et dit que, pour la premiere fois, elle en a esté bien aise, mais que, pour celle-cy, elle s'en seroit bien passée. Et M<sup>me</sup> de Boesse ne devient point grosse.

Ecrit plus tard  
encore,

—J'ay\* veû Langey à Charenton faire baptiser son second enfant; car il a filz et fille; jamais homme ne fut si aise, il triomphoit. D'autre costé, on dit que sa premiere femme a aussy fait un enfant; on ne mesdit point de sa seconde, et elle n'est brin jolie. Le temps descouvrira peut-estre tous ces misteres.

J'espere qu'un de ces matins, le cavalier presentera requête pour faire defense à l'avenir d'appeller les impuissants, *Langseys*. On dit que M<sup>lle</sup> Desjardins \*, pour s'esclaircir de la verité, luy offrit le congrez. Elle est fille à cela; elle en a bien fait pis en suite.

Marie-Hortense  
Desjardins, M<sup>me</sup> de  
Villedieu.

— M<sup>me</sup> de Boesse est morte fort jeune; elle n'avoit que trente ans. Elle a laissé trois filles. Son mary l'estimoit; ce n'estoit nullement une coquette.

— Quand Langey eut des enfans, il s'en vantoit sans cesse. Un jour qu'il les monstroît, Bensserade luy dit: « Moy, Monsieur, je n'ay jamais douté que » M<sup>lle</sup> de Navailles ne fust capable d'engendrer. »

## COMMENTAIRE.

## I. — P. 216, lig. 7.

*Le marquis de Courtaumer qui fut tué... à Avranches.*

Antoine de Saint-Simon, marquis de Courtaumer, fut tué par le célèbre Pié nud le Plé Duval Saint-Pair. On peut relire dans l'*histoire du maréchal de la Force*, t. 1, p. 257, jusqu'à quel point ce Courtaumer fut regretté par sa femme Marie-Magdelaine, remariée plus tard à Isaac de Pons, marquis de la Caze, frère de la célèbre maîtresse du duc de Guise.

## II. — P. 219, lig. 23.

*Le proces-verbal de la visite de Mademoiselle de Soubize.*

Catherine de Parthenay, demoiselle de Soubize, âgée de douze ou treize ans, mariée le 20 juin 1568 à Charles de Quellenec, baron de Pont. On peut consulter la *Relation de ce qui s'est passé au sujet de Charles de Quellenec*, à la suite du *Traité de la dissolution du mariage, pour cause d'impuissance*. Luxembourg 1735, in-8°, ouvrage anonyme du président Bouhier. La nullité du mariage fut prononcée, mais le mari intenta appel du jugement et l'appel n'étoit pas encore décidé, quand il fut assassiné la nuit de la Saint-Barthélemy.

## III. — P. 220, lig. 1.

*M<sup>me</sup> de Franquetot-Carcabu, en le voyant au Cours, dit : « Hélas ! à qui se fera-t-on désormais ! »*

Ce mot est, dans le *Menagiana*, attribué à M<sup>me</sup> Cornuel. (Tom. II, p. 376.) Le poëte Bouillon fit alors ces couplets contre les beaux de son temps :

Vous galans à blondes tresses,  
De mille attraits partagez  
Tant que vos cœurs sans maîtresses  
D'amour seront desgagez,  
Vous ferez peu de Lucreces  
Et beaucoup de Langeys.

Ces barbons que l'âge presse,  
Des dames trop négligez,  
Par des gens de vostre espèce  
Seront doublement vengez.  
Car chez vous point de Lucrece,  
Et beaucoup de Langeys.

## IV. — P. 221, lig. 8.

*M<sup>me</sup> de Lavardin et M<sup>me</sup> de Sevigny estoient en carrosse à deux portes de là...*

Marguerite de Rostaing, marquise de Lavardin, « mon intime et mon » ancienne amie, » dit M<sup>me</sup> de Sevigné le 1<sup>er</sup> avril 1691, en racontant sa dernière maladie. « Cette femme d'un si beau et si solide esprit, » cette illustre veuve, cette personne d'un si grand mérite... Je ne pou- » vois faire dans l'amitié une plus grande perte... C'est un mérite re- » connu où tout le monde s'intéresse comme à une perte publique. » (Lettre à M. de Coulanges.)

## V. — P. 223, lig. 17.

*Elles se fierent sottement à un normand nommé de Vicques.*

C'est le même sans doute qui est inscrit au *Catalogue des Partisans*, 1649. « De Vic, qui demeure au faubourg Saint-Germain, a fait plu- » sieurs traittez, notamment sur la province de Normandie. » (P. 20.)



## VI. — P. 226, lig. 2.

*Langey ne laissa pas de présenter encore requeste.*

Loret qui semble assez favorable à Langey, écrit dans sa lettre du 1<sup>er</sup> février 1659 :

Depuis deux jours entendu j'ay  
Que le sieur marquis de Langey,  
Pour ne pas voir sa flamme oysive  
Requiert seconde tentative,  
C'est-à-dire un autre congrez  
Dont il attend meilleur progres.  
On l'estime fort galant homme ;  
Mais je ne puis comprendre comme  
On aspire d'estre vainqueur  
D'un corps dont on n'a pas le cœur.  
L'aversion continuelle  
Ou raisonnable ou naturelle  
Que sa belle épouse aujourd'huy  
Temoigne incessamment pour luy,  
Est un estrange rabat-joye ;  
Et si par la susdite voye  
En cas que l'ordonne la Cour  
Il peut regagner son amour,  
Nonobstant un si grand obstacle,  
Il en faudra erier miracle,  
Et tout ainsi qu'il le pretend  
Le declarer *omnipotent*.

## VII. — P. 227, lig. 1.

*Il vouloit mesme donner les violons à la Mothe-d'Argencourt.*

M<sup>lle</sup> d'Argencourt née la Mothe, et fille de la Reine. Loret a souvent parlé d'elle et de sa beauté, en 1657 et 1658.

Argeneour, autrement la Mothe,  
Pour qui maint amoureux sanglotte,  
Incomparable en agrement  
Et qui danse fort joliment.

(*Muse* du 23 février 1658.)

Elle étoit de Montpellier. « Avant de partir de cette ville, Monsieur » (Gaston) alla au bal chez M<sup>me</sup> de la Mothe-Argencourt, mère d'une des » filles de la Reine. Nous nous y ennuyâmes fort. » (*Mémoires de Mademoiselle*, t. iv, p. 164.) C'est elle dont les agréments surprirent le cœur de Louis XIV, peu de temps après le mariage de M<sup>lle</sup> de Mancini avec le prince Eugene de Savoye, comte de Soissons. « La Reine l'avoit

» prise depuis peu. » (en 1657.) « Elle n'avoit ni une eclatante beauté, ni un esprit fort extraordinaire, mais toute sa personne étoit aimable. Sa peau n'étoit ni fort délicate ni fort blanche, mais ses yeux bleus et ses cheveux blonds avec la noirceur de ses sourcils et le brun de son teint faisoient un mélange de douceur et de vivacité si agréable, qu'il étoit difficile de se défendre de ses charmes... Sitôt qu'elle fut admise à un petit jeu où le Roy se divertissoit quelquefois les soirs, il sentit une si violente passion pour elle que le Ministre en fut inquiet... Le Roy un jour parla à M<sup>lle</sup> de la Mothe comme un homme amoureux qui n'étoit plus sage; il lui offrit même, si elle vouloit l'aimer, qu'il résisteroit à la Reine sa mère et au Cardinal; mais elle, n'ayant point voulu ou n'ayant osé entrer dans ces propositions... refusa tout ce qui pouvoit être contre son devoir... Le Roy gémit, soupira, mais enfin il vainquit. » M<sup>lle</sup> de la Mothe avoit alors le cœur déjà surpris, et son amant, premier en date, paroît avoir décidé sa mère à demander à la Reine la permission de la retirer au convent des Filles Sainte-Marie de Chaillot. La pauvre victime pleura d'abord, puis de dépit contre celui qui l'avoit desservie, s'accoutuma à sa prison et finit par acquérir la dévotion nécessaire qui lui manquoit en entrant dans cette pieuse retraite. Elle y fit vœu de religion, et y demeura jusqu'à sa mort, aimée et respectée de toutes ses compagnes. (Voy. *M<sup>me</sup> de Motteville*, iv, p. 356.) Il ne faut pas confondre ce premier amour du Roi avec la fantaisie qu'il eut plus tard pour M<sup>lle</sup> de la Mothe-Houdancourt, aussi fille de la Reine. Les efforts qu'il fit pour posséder cette jeune personne déjà naturellement bien disposée, décidèrent la disgrâce de M<sup>me</sup> de Navailles, qui, en qualité de gouvernante des Filles de la Reine, fit la plus honorable garde du monde. (*M<sup>me</sup> de Motteville*, v, p. 195 et suiv.)

## VIII. — P. 227, lig. 7.

*Le bruit court qu'il espousoit M<sup>lle</sup> d'Aumale.*

Suzanne d'Aumale, fille de Daniel d'Aumale sieur d'Haucourt, mariée plus tard au maréchal de Schomberg. Son nom de précieuse étoit Dorinice. « C'est une princesse de grand esprit et de grande naissance. » Elle voit le grand monde et écrit fort bien en vers et en prose. » (*Grand dictionnaire des Précieuses et sa clef*, par Somaise, 1661, t. 1, p. 140.) On peut voir aussi dans les *Mémoires de Comart*, le récit de la rencontre assez plaisante que firent du duc de Lorraine un jour de 1652, M<sup>lle</sup> de Rambouillet et « la jeune d'Haucourt, qu'on nommoit alors Mademoiselle d'Aumale. » (Édit. de Michaut, p. 558.)

## IX. — P. 227, lig. 15.

*Un des originaux des Précieuses.*

C'est-à-dire, une des personnes qui ont servi de modèle pour les *Précieuses*. Ces mots de des Réaux ont une grande importance littéraire, puisqu'ils sont écrits environ un an après la première représentation des *Précieuses ridicules*, et parce qu'il ne peut avoir voulu désigner que la comédie de Molière, qui faisoit alors tant de bruit. C'étoit donc bien sur les patrons de l'hôtel de Rambouillet que Molière avoit dessiné ses copies. Cela est dur à confesser; j'en suis fâché pour Roderer, Walckenaer et bien d'autres; mais le témoignage est irrécusable.

Grignan paroît avoir eu moins de bonheur avec M<sup>lle</sup> de Sevigné, la première nuit de leur mariage; on parla d'une violente colique qui avoit pris à la jeune femme, et on en fit des couplets assez vilains que conservent la plupart des sottisiers.

Il n'a pris qu'un rat dans la gouttière,  
Ce vilain matou, dit Sevigny;  
Sans m'amuser, je le laissois faire,  
Suivant les avis de ma bonne mere, etc.

## X. — P. 228, lig. 7.

*Son nom estoit L'esse-tu-cru.*

Le nombre des vaudevilles de bas étage sur Leusse-tu-cru est fort grand, et l'estampe dont parle des Réaux est conservée au cabinet des gravures de notre grande Bibliothèque. On lit au bas : « Céans, M. Lustucru a un secret admirable pour reforcer et repolir sans faire mal » ni douleur la teste des femmes acariastres, bigeardes, criardes, diables, blesses, enragées, fantasques, glorieuses, hargneuses, insupportables, lunatiques, meschantes, noieuses, obstinées, piegriesches, révesches, sottes, testues, volontaires, et qui ont d'autres incommoditez, le tout » à un prix raisonnable, aux riches pour de l'argent, et aux pauvres » gratis. » Une autre gravure représente l'illustre Lustucru et son tribunal. De toutes les parties du monde, des maris viennent le remercier et lui offrir des présents. Dans le *Recueil des plus illustres proverbes*, on voit le massacre de Lustucru par les femmes. Ces dernières ne se contentèrent pas d'une vengeance pareille, car nous trouvons encore ailleurs *l'invention des femmes qui font ôter la méchanceté de la tête de leurs maris*. Somaize fait allusion à ces caricatures dans la comédie des *Véritables précieuses*. (Paris, Jean Ribou, 1668, in-12.) Il y

introduit un poëte qui récite le commencement d'une tragédie intitulée *La mort de Lustucru lapidé par les femmes*. (Voyez page 57 de ce rare opuscule.)

XI. — P. 231, lig. 1.

*J'espere qu'un de ces matins, le cavalier présentera requeste.*

Il eut six enfans de ce deuxième mariage. Venette assure même dans le *Tableau de l'Amour conjugal*, Parme, in-18, sans date, p. 455, qu'il en eut sept. Afin de bien assurer l'état de ses enfans, Langey se pourvut en 1675, après la mort de sa deuxième femme, contre la défense qui lui avoit été faite par un des points de l'arrêt de se marier. Son avocat s'écrioit : « En voilà six aux pieds de la Cour. Je les » regarde comme des armes invincibles que la nature a mises entre » les mains de leur père pour combattre l'impuissance. »

Le scandale public du procès de Langey décida le Parlement, dans un arrêt du 18 février 1677, « à faire deffense à tous juges, même à » ceux des officialités, d'ordonner à l'avenir dans les causes de ma- » riage, la preuve du congrès. » Voyez le *Traité de la dissolution du mariage pour cause d'impuissance*, p. 120.

XII. — Fin.

La maison de Cordouan, originaire du Maine et d'ancienne chevalerie, s'éteignit en janvier 1747, avec Henry de Cordouan, comte de Langey, le plus jeune des enfans de notre marquis de Langey. L'ainé Philippe de Cordouan, marquis de Langey, avoit eu un fils, tué à Dottingen le 27 juin 1743, sans avoir été marié. Anne-Henriette de Cordouan, mariée à Charles Hovel, marquis d'Hovelbourg, gouverneur de l'île de Rhé, étoit morte avant ses deux frères, le 20 décembre 1719.

Pour la première M<sup>me</sup> de Langey, elle n'eut que trois filles de son second mariage avec Jacques Nomp de Caumont, marquis de Boesse, puis duc de la Force.

## CDXLIII.

### MARIGNY-MALENOE.

*(Jacques de Malnoë sieur de Marigny, marié à Leonor du Bellay, fille de Charles du Bellay sieur de la Feuillée et du Bois-Thibaut.)*

C'est un gentilhomme de Bretagne qui espousa la sœur de M. de la Feuillée du Belay\*, belle fille dont il devint amoureux. Au bout de quelque temps la jalousie le prit, à ce qu'on dit avec quelque fondement. Un beau matin, il dit à sa femme : « Vous n'estes » point bonne cavaliere, il faudroit que vous vous » accoustumassiez à aller à cheval. Venez-vous-en » avec moy visiter de nos amys et de nos parens. » Ils montent tous deux à cheval ; alors les carrosses n'estoient pas si communs qu'à cette heure. Il la meine assez loing, puis luy dit : « Escoutez, mon des- » sein est d'aller jusqu'à Rome, et de vous y mener. » — J'iray partout où vous voudrez, » respondit-elle. Quand ils furent en Italie, Marigny luy declara de — ssement\* que son intention estoit de la faire mourir. Cette femme, quoyqu'elle n'eust que vingt-deux ans, luy respondit froidement : « J'ayme autant » mourir icy qu'en France, et autant dans huict » jours que dans cinquante ans ; » car on n'a jamais

Guy de Bellay, sieur de la Courbe, et roi d'Yvetot après la mort de son cousin, Charles marquis du Bellay.

Je n'ai pu lire ce mot.

veût un couple de gens si extraordinaires. — « Bien ! » luy dit-il ; « voyez de quel genre de mort vous voulez » mourir. » Ils furent quelques jours à en parler aussy froidement que si c'eust esté simplement pour s'entretenir. Enfin elle choisit le poison. Il luy en appreste, et le luy presente dans une coupe. Elle le prend deliberelement ; et, comme elle l'alloit avaler, il luy retint le bras. « Allez, » luy dit-il, « je vous » donne la vie ; vous meritez de vivre, puisque vous » aviez le courage de mourir si constamment. De- » sormais, je vous veux donner liberté toute entiere ; » vous ferez tout ce que vous voudrez de vostre costé, » et moy du mien. » Ils se le promirent reciproquement, et revinrent les meilleurs amys du monde ensemble. Depuis, il ne s'est point tourmenté de ce qu'elle faisoit, et elle, quand elle sçavoit qu'il avoit quelque amourette, elle l'y servoit. Ils n'ont eu qu'une fille qui, voyant qu'ils ne songeoient point à la marier et qu'on la vouloit tenir toute sa vie en religion, en sortit et se maria à l'âge de trente-quatre ans sans leur consentement. Le gendre, car la coustume de Bretagne rend le mariage d'une fille responsable des dettes de la famille mesme contractées depuis, voulut les faire interdire. Ils firent évoquer à Paris sur parentez, et icy ils gagnerent leur procez. De peur d'accident, ils vendirent Marigny et Malenoe, dont ils firent cinquante mille escûs, toutes debtes payées. Il en donna la moytié à sa femme, et garda l'autre pour luy. Il est souvent en Bretagne, où il a le gouvernement du Port-Louis \*. Elle ne fait que joüer à

\* une lieue de Lorient.

Paris, où elle demeure tousjours depuis quelques années. Elle eut une grande maladie l'hiver passé ; elle fut abandonnée des medecins : cependant sa chambre estoit pleine de monde à l'ordinaire ; elle estoit aussy tranquille que si elle eust esté en parfaite santé ; seulement , de temps en temps elle disoit : « Faites-moy venir M. de la Milletiere \* ; il parle de » Dieu si gentiment ! » Elle en est revenüe.

*Hist.* VI, 455.

Son mary avoit, il y a quelques mois, une petite fillette \* assez jolie ; il la laissa icy, et alla faire un tour en Bretagne. Girardin \* fit connoissance avec elle, et la mit en chambre. Il en eut avis ; il le fut trouver, et luy dit : « Si dans quatre jours vous ne me la ren- » dez, je vous iray poignarder. » L'autre nia : « Pre- » nez-y garde. » Deux jours après, il luy dit : « Mon- » sieur, je vous viens avertir que, des quatre jours, » il n'en reste plus que trois. Prenez garde à vous ; » informez-vous quel homme je suis. » Ma foy, Girar- din eut peur, car desjà il avoit des gens à ses trousses ; il luy alla dire un matin qu'il la luy cedoit de bon cœur. « Ah ! » luy dit-il, « vous voylà reduit ; je ne » voulois que cela. Je vous la rends : une autre fois, » usez-en plus civilement. » Après, ils firent amitié ensemble. C'est une espece de philosophe cynique : il ne joüe point.

Maitresse.

Partisan ; celui que  
Barbezière enleva,  
t. IV, p. 445.

## CDXLIV.

### PETIT-PUIS.

*(Louis David, ecuyer, sieur de Petit-Puis, conseiller du Roi et prévôt général en l'Île-de-France.)*

*Voy. Mémoires de  
Gourville, 1782, t. I,  
p. 199.*

Petit-Puis est filz d'un boulanger de Chinon ; il espousa une fille de la ville qui avoit un peu plus de bien que luy, et, avec treize mille escûs qui fit toute leur chevance, il achepta la charge de prevost de l'Isle-de-France, de la moitié de laquelle il n'y a que deux ans que Gourville luy donnoit cent mille livres \*. Aujourd'huy <sup>1</sup>, comme toutes les charges sont encherries, il en auroit davantage. C'est un original que cet homme. Après quelques années de son mariage, il devint amoureux de la fille d'un esperonnier de Chinon ; il la prit chez luy, chassa sa femme dont il n'avoit point d'enfans, et eleva ceux de celle-cy comme s'ils eussent esté legitimes. Ils sont grands à cette heure ; il y a une fille mariée à un homme de condition en Xainctonge. Sa veritable femme de temps en temps le poursuit ; mais quand on luy represente qu'elle fera pendre son mary, elle se re-

<sup>1</sup> 1660.



tient. L'autre<sup>1</sup> a tant d'empire sur son esprit qu'il ne fait que ce qu'elle veut : or il va quelquefois à Chinon. La dernière fois qu'il y a esté, il faisoit fort l'entendû; il avoit amené de certains pescheurs qui prenoient tout le poisson. Un jour qu'il vouloit les faire plonger dans certaines fosses où le poisson se retire, quelques gens de la ville y firent plonger auparavant, et y firent mettre de grands esperons au lieu de poisson. Voylà ses pescheurs qui plongent, et qui, au lieu du poisson, reviennent avec de grands esperons à leurs mains; car en plongeant, quand on voit quelque chose de noir, on met la main dessus, et l'on n'a pas le loisir de discerner ce que c'est. Il en fut si desferré qu'il partit dez le jour mesme.

<sup>1</sup> L'autre femme.

COMMENTAIRE.

Louis David, sieur du Petit-Puis, conseiller du Roi, prévôt général eu l'Île-de-France et gouvernement de Paris, prend dans plusieurs passages des registres des paroisses de Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Sulpice, Saint-Paul et Saint-Mery, d'abord la qualité d'ecuyer, puis celle de chevalier. D'après les indications que nous trouvons dans l'Historiette, Anne Collibeuf, désignée dans ces registres comme la femme de Louis David, pourroit bien n'avoir été que sa concubine; mais on la considéroit à Paris comme sa femme. L'histoire de feu M. Bineau présente, si je ne me trompe, de notre temps, quelque chose d'analogue. Quoi qu'il en soit, cette Anne Collibeuf étoit la mère de Marie David du Petit-Puis, fiancée le 20 avril 1657 à Seguien Danton. Je dois tous ces renseignemens à la précieuse obligeance de M. Ravenel.

## CDXLV.

Article biffé par des  
Réaux, à l'exception  
du dernier alinéa.

### PELLOT\*.

Henry, fils de la mar-  
quise de Vernueil et  
de Henry IV, né en  
1601, mort en 1682.

C'estoit un intendant de M. de Metz, aujourd'huy le duc de Vernueil\*. Ce garçon avoit du bien et de l'esprit ; j'ay veû d'assez bons vers de sa façon. Il tomba dans une melancolie qui luy fit hayr la vie. Il envoya querir son medecin et luy demanda serieusement quel genre de mort luy sembleroit le plus doux ; que, pour luy, il avoit dessein de sortir de la vie et qu'il avoit pensé à se couper la gorge avec un rasoir. « Ne faittes pas cela, » dit le medecin, « quel-  
» quefois on ne se coupe pas la gorge qu'on croit se  
» l'estre coupée ; on guerit, mais on souffre beau-  
» coup. — Si je me jettois d'un troisieme estage sur  
» le pavé ? — J'en ay veû qui se sont estropiez seule-  
» ment. Mais voicy le plus seur : je vous purgeray  
» plusieurs fois, car il est aisé de feindre une mala-  
» die, et après, sous pretexte d'insomnie, je vous  
» donneray de l'opium ; vous mourrez en dormant. »  
L'intention de ce bon docteur estoit de le delivrer tout doucement de cette humeur melancolique. Il le purge trois ou quatre fois avec succez ; le malade devenoit plus gay et ne se plaignoit plus que de ne

point dormir ; notre medecin luy donne de l'opium, croyant simplement luy donner du repos. Il le va voir, on luy dit : « Il dort. » Il y retourne. « Il dort » encore. — Loué soit Dieu ! » A la troisieme, trouvant qu'il avoit assez dormy, il voulut le reveiller, mais il n'estoit plus temps ; ce bon homme, sans y penser, tint mieux parole à son malade qu'il n'avoit cru.

— Tout cela est faux. Pellot mourut un peu brusquement à la vérité ; mais ce fut pour avoir fait quelque excez de bouche. Il avoit trop mangé de melon, et il estoit vieux et incommodé.

#### COMMENTAIRE.

Notre respect pour le manuscrit original nous a décidés à reproduire cette historiette que l'auteur avoit condamnée. D'ailleurs, le soin que des Reaux prit de la rayer et de la démentir après avoir été mieux informé, prouve au moins que l'anecdote avoit couru et que notre chroniqueur ne tenoit à consigner que des faits exacts et des choses vraies.

## CDXLVI.—CDXLVIII.

### MADemoiselle des JARDINS,

L'ABBÉ D'AUBIGNAC ET PIERRE CORNEILLE.

*(Marie-Hortense des Jardins, dame de Villedieu, fille de Guillaume des Jardins, prévôt de la maréchaussée d'Alençon, et de Catherine Ferrand ; née en 1632, morte au petit village de Clinchemare, en octobre 1683.)*

M<sup>lle</sup> des Jardins est fille d'une femme qui a esté à feu M<sup>me</sup> de Montbazon, et d'un homme d'Alençon, qui, je pense, est officier. C'est une personne qui, toute petite, a eu beaucoup de feu ; elle parloit sans cesse. Voiture, qui logeoit en mesme logis que la mere, predict que cette petite fille auroit beaucoup d'esprit, mais qu'elle seroit folle. La petite verolle n'a pas contribué à la faire belle ; hors la taille, elle n'a rien d'agreable, et à tout prendre, elle est laide ; d'ailleurs, à sa mine, vous ne jugeriez jamais qu'elle fust bien sage.

*C'est-à-dire : sans  
surveillant.*

Il y a trois ans ou environ qu'elle est à Paris, car elle a fait un long séjour à la province ; mais, quoyqu'elle y soit sous sa bonne foy \*, elle ne laisse pas de voir toute sorte de gens et de les recevoir dans une chambre garnie.

M<sup>me</sup> de Chevreuse et M<sup>lle</sup> de Montbazou \* s'en divertissent. Elle a une facilité estrange à produire ; les choses ne luy coustent rien, et quelquefois elle rencontre heureusement. Tous les gens emportez y ont donné teste baissée, et d'abord ils l'ont mise au-dessus de M<sup>lle</sup> de Scudery et de tout le reste des femmes.

Une des premieres choses qu'on ayt veües d'elle, au moins des choses imprimées, ç'a esté un *Recit* de la farce des *Precieuses*, qu'elle dit avoir fait sur le rapport d'un autre. Il en courut des copies, cela fut imprimé avec bien des fautes, et elle fut obligée de le donner au libraire, afin qu'on le veist au moins correct. C'est pour M<sup>me</sup> de Morangis \*, à ce qu'elle a dit ; j'use de ce terme, parce que le sonnet de jouissance qui est en suite fut fait aussy, à ce qu'elle a dit, à la priere de M<sup>me</sup> de Morangis. Cela ne convenoit guères à une devote ; aussy s'en fascha-t-elle terriblement. Depuis, la demoiselle s'est avisée de dire que ç'avoit esté par gageure, et que des gens le luy avoient escroqué. Pour moy, quand je vois tous les autres vers qu'elle a faits, et qui sont mesme imprimez, avec ce gaillard sonnet, dans un recueil du Palais \*, je ne sçay que penser de tout cela ; d'ailleurs elle fait tant de contorsions quand elle recite ses vers, ce qu'elle fait devant cent personnes toutes les fois qu'on l'en prie, d'un ton si languissant et avec des yeux si mourans, que s'il y a encore quelque chose à luy apprendre en cette matiere-là, ma foy ! il n'y en a guères. Je n'ay jamais rien veü de moins

Elisabeth de Rohan-Guimence, petite-fille du prince de G.  
(*Histor.*)

Philberte d'Amoncourt, mariee à Antoine de Barillon, sieur de Morangis.  
(*Histor.*)

Celui de Sercy.

modeste ; elle m'a fait baisser les yeux plus de cent fois.

Conviée à un bal, elle emprunta un collet ; il luy estoit trop court : « Voylà bien de quoy s'embarrasser ! » dit-elle, « ne sçay-je pas allonger des vers ? » j'allongeray bien ce collet. » Elle y mit du ruban noir tout autour. Cela estoit espouvantable. Ma sœur de Ruvigny dit : « Voylà un ajustement bien » poétique ! »

Guillaume P., depuis  
marié.

Dans la chambre  
du Parlement  
auquel Parfait estoit  
attaché.

Pour faire voir sa cervelle, il ne faut que ce madrigal. J'en diray auparavant le sujet. L'abbé Parfait \*, conseiller au Parlement, estoit allé chez elle pour la première fois ; elle avoit esté saignée. Justement comme il entroit, elle eut une foiblesse et pensa tomber ; il la soutint. Le lendemain, elle luy envoya ce madrigal au Palais, dans sa Chambre \*, afin que plus de monde le veist :

#### MADRIGAL.

Quoy ! Tircis, bien loing de m'abattre,

Vous m'empeschez de succomber !

Quoy ! vous me relevez lorsque je veux tomber,

Et vous prestez des bras pour vous combattre !

Après cette belle action,

On verra vostre nom au Temple de Memoire,

Et l'on vous nommera le heros de ma gloire,

Mais aussy le bourrean de vostre passion \*.

Ce madrigal n'est  
pas dans les œuvres  
de M<sup>lle</sup> Desjardins ;  
il paroît inédit.

Il n'y a pas une plus grande menteuse au monde, ny une plus grande estourdie : elle a fait, dit-elle, un roman, mesme elle en a traité avec je ne sçay quel libraire. On luy demande : « Où est le plan de vostre

» roman? — Je ne sçay s'il y en a, » répondit-elle, « mais, s'il y en a un, il faut qu'il soit dans ma » teste. »

Ce roman commence par l'histoire de M<sup>me</sup> de Rohan, de Ruvigny et de Chabot. M<sup>me</sup> de Rohan, sçachant cela, pria Langey\* qui connoist la demoiselle, de luy faire voir ce livre avant qu'on l'imprimast. Elle lut son histoire et pria de changer quelque chose. La fille, au lieu de luy faire voir le manuscrit corrigé, le donne au libraire, en disant qu'elle avoit fait ce qu'on avoit souhaitté. Langey alla en suite chez elle, et il fit tant qu'elle envoya sa sœur dire à l'imprimeur qu'on sursist jusqu'à nouvel ordre. Cette sœur en arrivant trouve un huissier, mené par un laquais de Langey, qui vient saisir les exemplaires. Cela fascha fort la faiseuse de romans, et elle veut y mettre toute l'histoire du Congrez. Cependant elle fut à Monsieur le Chancelier, qui dit : « Je veux voir » l'histoire : qu'on m'apporte les exemplaires. » Il l'a leüe, et n'y trouvant rien d'offensant pour M<sup>me</sup> de Rohan, il donna la main-levée. J'ay leü l'ouvrage ; il n'y a pas grand chose, et M<sup>me</sup> de Rohan est bien au-dessous en toute chose de celle sous le nom de laquelle on a mis quelques endroits de son histoire. Ce livre est meilleur qu'on n'avoit lieu de l'esperer d'une telle cervelle ; il n'y a encore qu'un volume.

Mais voicy une belle histoire de la demoiselle : L'hyver de 1660, à un bal où elle estoit, il y avoit un garçon appelé la Villedieu ; il porte l'espée. Ce garçon sortit du bal, et puis revint en disant qu'on

*Histor. plus haut.*

Mme de Saint-Romain.  
(Dubois, Biographie  
universelle.)

n'avoit jamais voulu luy ouvrir la porte chez luy, et qu'il ne sçavoit où aller coucher. Nostre rimeuse luy offrit son lit, et tout en riant, il va avec elle et demeure à coucher. La mere, je pense, ou le pere estoit icy ; elle alla coucher avec sa sœur \*. Ce garçon tombe malade cette nuit-là, et si malade qu'il fut six semaines avant que de pouvoir estre transporté. Elle eut tant de soing de luy durant son grand mal, que, ne croyant pas en r'eschapper, il pensa estre obligé à luy dire qu'il l'espouseroit, s'il en revenoit. Il en revint, il coucha avec elle trois mois durant assez publiquement ; en voici une preuve : Un jour, entre une et deux, l'esté dernier, qu'il faisoit assez chaud, elle et luy estoient encore au lit, et sans chemise : une demoiselle de qui je le tiens y alla pour la voir. La Villedieu ne vouloit point qu'on la laissast entrer ; elle le voulut, et tout ce que la Villedieu put faire, ce fut de reprendre une chemise. Il prit celle de la demoiselle au lieu de la sienne, et comme il la mettoit, cette femme entre, qui remarque quelque chose au-devant, marque infailible que ce n'estoit point la chemise du cavalier ; et elle prit celle de son amant.

Or, la Villedieu s'en est lassé ; elle dit que c'est son mary ; luy dit que non ; elle ne s'en tourmente que mediocrement, et dit : « Pourquoi le contraindre ? s'il ne le veut pas estre, qu'il ne le soit pas ? » C'est sur cela qu'elle a fait l'elegie qui suit :

*Recueil de poésies de*  
*Mlle Desgardins.*  
Paris, 1664, in-8<sup>o</sup>,  
p. 17.

\* Enfin, cher Clidamis, l'amour vous importune ;  
Vous suivez le party de l'aveugle Fortune.



L'exemple des mortels qu'elle a précipitez  
 Du supresme degré de leurs prosperitez;  
 Des trosnes renversés, des nations éteintes,  
 Qui troublent l'univers par leurs injustes plaintes,  
 La foule des heros qu'elle traîne au cercueil  
 N'ont pu vous garantir de ce superbe ecueil.  
 Pour elle vous quittez nostre innocente vie  
 Qui de tant de douceurs avoit esté suivie;  
 Pour elle vous quittez ce paisible séjour.  
 Où regnent pour jamais l'innocence et l'amour.  
 Le desir des grandeurs etouffe votre flamme;  
 La Cour et ses appas me chassent de votre ame:  
 Ma cabane n'est plus digne de vous loger,  
 Vous estes courtesan et n'estes plus berger.  
 Hé bien! cher Clidamis, suivez vostre genie,  
 Acquerez s'il se peut une gloire infinie;  
 J'y consens, j'y consens; mes amoureux soupirs  
 Ne troubleront jamais vos fastueux plaisirs;  
 Qu'un éternel oubly soit le prix de mes peines!  
 Renoncez à mon cœur pour des chimeres vaines;  
 A de lasches devoirs sacrifiez des jours  
 Dont les mains de l'amour devoit filer le cours.  
 Malgré tant de sermens, soyez traistre et parjure,  
 Je souffriray mes maux sans plainte et sans murmure;  
 C'est un foible secours que des emportemens,  
 Et vous serez puny par vos propres tourmens.  
 Pour moy, de mon desert, à couvert du naufrage,  
 Je vous contempleray dans le fort de l'orage,  
 Et peut-estre qu'un jour de ce tranquille port  
 Je vous verray l'objet des caprices du sort...  
 L'aveugle déité dont vous suivez le char  
 Sème indifferemment ses faveurs au hazard;  
 Son inconstante humeur ne peut estre arrestée:  
 Je la connois, berger, pour vous je l'ay quittée;  
 Je sçay trop de quels biens elle peut vous combler,  
 Et que c'est dans ses bras qu'on doit le plus trembler.  
 Quand des siècles entiers de tourmens et de peines  
 Vous auront rebutté de vos poursuites vaines.

Et que vous trouverez que des malheurs nouveaux  
 Seront l'unique fruit de tous ces longs travaux,  
 Peut-estre, Clidamis, que mon simple hermitage  
 Ne vous paroistra plus un si mechant partage ;  
 Vous connoistrez alors que nos prez et nos bois  
 Sont un plus doux sejour que les palais des Roys,  
 Et rappelant enfin dedans vostre memoire  
 De nos tendres plaisirs la bienheureuse histoire,  
 Vous direz, mais trop tard, qu'ils sont plus precieux  
 Que l'eclat decevant qui s'estalle à vos yeux.  
 Tous les soins sont bannys des demeures champestres,  
 On y vit sans sujets. mais on y vit sans maîtres.  
 C'est le lieu des vertus qu'on chasse de la Cour,  
 C'est le sejour heureux du veritable amour,  
 Et ce Dieu, qui cherit l'ombre et la solitude,  
 Vous abandonnera parmy la multitude.  
 Ne le cherchez jamais sous des lambris dorez,  
 La fortune et l'amour ont leurs droits separez ;  
 Où l'une veut regner il faut que l'autre cede ;  
 Hé ! quel est donc. hélas ! l'ardeur qui vous possede ?  
 Pourquoi vouloir quitter un maistre si charmant,  
 Qui vous rendit heureux, dez qu'il vous fit amant ?  
 Ah ! revenez à moy ; songez que je vous aime,  
 Ou plustost. Clidamis, revenez à vous-mesme ;  
 De votre propre cœur ecoutez mieux la voix,  
 Consultez-le, berger, pour la derniere fois.  
 Cet aimable captif avoit trop de tendresse  
 Pour ceder aux appas d'une aveugle déesse ;  
 Il est né pour avoir un plus illustre appuy,  
 Et le sort n'eut jamais d'esclaves comme lui.

Cette fille fit imprimer tout ce qu'elle avoit fait, où  
 il y a un carrousel de Monsieur le Dauphin qui est  
 joly \*. Cette fantaisie lui vint à cause d'un petit car-  
 rousel que fit le Roy en 1662 \*. Après, elle fit une  
 piece de theatre qu'on appella *Manlius*, où *Manlius*

En prose et en vers,  
 imprimé à part en  
 1662.

On en fit une belle  
 description en 1670.

*Torquatus* ne fait point couper la teste à son filz. Quoy qu'en dise l'abbé d'Aubignac\*, son precepteur, je ne croy pas que cela se puisse soutenir. Cette piece réussit mediocrement. Une autre, appelée *Nitétis*\*, réussit encore moins. Or Corneille dit quelque chose contre *Manlius*, qui chocqua cet abbé qui prit feu sur-le-champ, car il est tout de soufre. Il critique aussytost les ouvrages de Corneille ; on imprime de part et d'autre. Pour sa critique, patience, car il en sçait plus que personne ; mais le diable le poussa de mettre au jour son roman allegorique de la philosophie des Stoïciens. Il est intitulé : *Macarise, reyne des îles Fortunées*\*.

François Hedelin,  
abbé d'A., né en 1602,  
mort en 1673.

Imprimé en 1664.  
G. Quinet.

In-8°, 1664, 2 vol.

Patru luy conseilla de mettre son allegorie à la fin du livre, ou tout au plus succinctement à la marge. L'Abbé ne le voulut pas croire, et, persuadé qu'un libraire deviendrait trop riche s'il imprimoit un si précieux ouvrage, il le fit imprimer à ses despens, c'est-à-dire le premier tome. Or, comme il a en teste de faire une academie qu'en riant on appelle *l'Academie des Allegories*, il obligea tous les jouvenceaux qui luy faisoient la cour à luy donner des vers pour mettre au-devant de son livre. Il passa plus outre ; Ogier, le predicateur, ne se put dispenser de luy faire des vers latins ; le bonhomme Giry se vit forcé de luy faire un eloge en prose, et Patru aussy, quoy qu'il pust faire pour s'en exempter. La moytié du premier volume est donc employée à ces eloges, et à cette allegorie qui rebutte tout le monde ; et, ce qui est de pire, le roman est mal escrit, et la galan-

terie en est pitoyable. Je sçay que, sans les avis de Patru, ce seroit bien peu de chose.

L'abbé d'Aubignac a fait mettre son portrait au-devant du livre, avec ces quatre vers qui apparemment sont de son frere. Il a l'honneur d'en faire aussy mal qu'un autre pour le moins :

Il a mille vertus, il connoist les beaux-arts,  
Il estouffe l'Envie à ses piez abattue;  
Et Rome à son merite, au siecle des Césars,  
Au lieu de cette image eust dressé sa statue.

Corneille, ou quelque *Corneillien*, a fait cet autre quatrain pour mettre à la place du premier :

Il a mille vertus, ce pitoyable auteur,  
Et deux mille secrets pour apprendre à desplaire ;  
Quiconque veut s'instruire au grand art de mal faire  
N'a qu'à prendre leçon d'un si rare docteur.

*Ce madrigal nous  
semble inedit.*

Corneille fit encore le madrigal \* qui suit :

#### EPIGRAMME.

Cette foule d'approbateurs,  
Qui met à si haut prix ta docte allegorie,  
Comme elle a ton œuvre encherie  
Epouvante les acheteurs.  
Tu crois que le papier et l'encre qu'il t'en couste  
De l'immortalité l'ouvrent la grande route,  
Et que tant de grands noms feront vivre ton nom.  
Mais n'en desplaise à ta doctrine,  
Plus on estaye une maison,  
Plus elle est prez de sa ruine <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il y a au bas du quatrain *Acheman*; c'est quelque nom retourné.

Celle-cy est de Cottin :

Ce roman sans exemple en nos mains est tombé,  
 Mais j'en trouve l'auteur difficile à connoître ;  
 Si j'en croy ses amys. c'est un sçavant abbé ;  
 Si j'en croy ses escrits. ce n'est qu'un pauvre prestre.

Cependant son livre ne se vend point ; quand il seroit moins desagréable, il auroit de la peine à en avoir le debit, car les libraires ne sont pas pour luy. Ils disent une plaisante chose : Corneille, dans un in-folio qu'il a fait imprimer depuis cette querelle, s'est fait mettre en taille douce, foulant l'Envie sous ses piez. Ils disent que cette Envie a le visage de l'abbé d'Aubignac. Cependant Corneille d'assez bonne foy reconnoist dans de certains discours au devant de ses pieces les fautes qu'il a faittes ; mais j'aimerois mieux qu'il eust tasché de faire disparoistre celles qui estoient les plus aisées à corriger. En verité, il a plus d'avarice que d'ambition, et pourveu qu'il en tire bien de l'argent, il ne se tourmente guères du reste. L'Abbé s'opiniastre, et est si fou que de faire imprimer les autres volumes, à ses despens s'entend, car, quand il le voudroit, je ne croy pas que personne les imprimast pour rien. On dit qu'il pourroit bien apprendre aux fous un nouveau moyen de se ruiner ; car il y a plusieurs volumes, et cela coustera bon. Il fit et fit faire quantité d'epigrammes contre Corneille, qui toutes ne valoient rien ; on n'a pas daigné en prendre copie.

Corneille a lû par tout Paris une piece qu'il n'a pas encore fait joüer. C'est le couronnement d'Othon.

Il n'a pris ce sujet que pour faire continuer les gratifications du Roy en son endroit ; car il ne fait preferer Othon à Pison par les conjurez qu'à cause, disent-ils, que Othon gouvernera luy-mesme et qu'il y a plaisir à travailler sous un prince qui tiennne luy-mesme le timon ; d'ailleurs ce dévot y coule quelques vers pour excuser l'amour du Roy. Il vous va mettre sur le théâtre toute la politique de Tacite, comme il y a mis toutes les declamations de Lucain. Corneille a trouvé moyen d'avoir une chambre à l'hostel de Guise. C'est dommage que cet homme n'est moins avare ; il auroit étudié la langue et les autres choses où il pesche. Je luy trouve plus de genie que de jugement.

Voicy la seule supportable d'entre ces volumes d'epigrammes que l'abbé d'Aubignac et son *Académie des Allegories* ont composés contre Corneille :

Pauvre ignorant, que tu t'abuses,  
Quand tu nous dis si hardiment  
Que tousjours le poete normand  
Avecque luy mene les Muses !  
Il en seroit un foible appuy  
S'il falloit qu'il les eust portées,  
Et s'il les traismoit après luy,  
Hélas ! qu'elles seroient crottées !

Quelqu'un des *Corneilliens* a fait celle-cy :

Qu'ils estoient fous ces vieux stoïques,  
De se piquer d'estre apathiques !  
Ils manquoient bien de sens commun.  
Ceux-cy sont d'une autre nature.

Et comme pourceaux d'Epicure,  
Tous grondent quand on en touche un<sup>1</sup>.

Les epigrammes qui suivent sont de Richelet :

Hedelin, c'est à tort que tu te plains de moy ;  
N'ay-je pas loüé ton ouvrage ?  
Pouvois-je plus faire pour toy,  
Que de rendre un faux tesmoignage<sup>2</sup>.

Je me voulois venger de l'aveugle cynique<sup>3</sup>  
Qui tousjours esgratigne et pique,  
Et mord comme un chien enragé ;  
Mais il n'est pas besoin que je le satyrisé,  
Il fait imprimer *Macarise*,  
Ne suis-je pas assez vengé ?

Du critique Hedelin le sçavoir est extremes ;  
C'est un rare genie, un merveilleux esprit !  
Cent fois confidemment il me l'a dit luy-mesme,  
Et le grand Pelletier \* l'a mille fois escrit.

Pierre de Pelletier,  
grand faiseur de mé-  
chants sonnets.

*D'une autre façon.*

Le célèbre Hedelin est un homme d'esprit ;  
Il fait de bons romans, on les lit, on les aime ;  
Cent fois confidemment il me l'a dit luy-mesme,  
Et le grand Pelletier l'a mille fois escrit.

Pour revenir à M<sup>lle</sup> des Jardins, au temps de  
l'entreprise de Gigery \*, sçachant que Villedieu de-  
voit passer à Avignon pour y aller, elle se fit donner  
trente pistolles par avance sur une troisieme piece  
de theatre, appelée *le Favory*, ou *la Coquette*, qu'elle

Juillet 1663.

<sup>1</sup> Le roman de l'abbé d'Aubignac est *De la Philosophie des stoïciens*.

<sup>2</sup> Richelet est un des approbateurs de l'ouvrage de l'Abbé.

<sup>3</sup> Il ne voit quasy goutte.

avoit donnée à la troupe de Moliere. Avec cette somme elle s'en va en poste à Avignon. Je croy qu'elle y a fait bien des gaillardises dont je n'ay aucune connoissance.

Elle revint icy vers Pasques ; il fut question de faire jouër sa piece : une comedienne et elle se penserent descoiffer ; elle querella Moliere de ce qu'il mettoit dans ses affiches *le Favory de Mademoiselle des Jardins*, et qu'elle estoit bien *Madame* pour luy, qu'elle s'appelloit *Madame de Villedieu* ; car elle a bien changé d'avis sur cela \*. Moliere luy respondit doucement qu'il avoit annoncé sa piece sous le nom de *Mademoiselle des Jardins* ; que de l'annoncer sous le nom de *Madame de Villedieu*, cela feroit du galimatias ; qu'il la prioit pour cette fois de trouver bon qu'il l'appellast *Madame de Villedieu* partout, hormis sur le theatre et dans ses affiches.

Ci-dessus, p. 248, vers  
la fin.

Un jour qu'il la fut voir dans sa chambre garnie, une femme, qui estoit au lit, dit d'un ton assez haut : « Est-il possible que M. de Moliere ne me reconnoisse point ? » Il s'approche entre les rideaux : « Il seroit difficile, Madame, que je vous reconnoisse, » respondit-il. Elle les fait tous lever et ouvrir toutes les fenestres ; il la reconnoissoit encore moins : « Sans doute, » adjousta-t-il, « c'est la coiffure » de nuict qui en est cause. — Allez ! » luy dit-elle, « vous êtes un ingrat ; quand vous jouïiez à Narbonne, » on n'alloit à vostre theatre que pour me voir. »



COMMENTAIRE.

Cette historiette n'est pas tirée de notre manuscrit autographe : M. de Monmerqué l'a trouvée dans un recueil de vers, chansons, morceaux d'histoire et de littérature, qui faisait partie de la bibliothèque de des Réaux. L'historiette de M<sup>lle</sup> des Jardins, tracée de la main de notre auteur, est évidemment son ouvrage, puisqu'il y parle de sa sœur de Ruvigny. Suivant toutes les apparences, elle fut composée à plusieurs reprises ; le commencement vers 1662, le reste en 1665 et plus tard encore.

I. — P. 244, lig. 19.

*Il y a trois ans qu'elle est à Paris.*

Elle y étoit déjà en 1660. Loret, dans la lettre du 26 juin de cette année, la fait figurer dans une aventure assez innocente :

Un gaillard quidan, jeune ou non,  
Dont on ne m'a pas dit le nom,  
Étant au cours dans son carrosse,  
Ebarbé comme un jour de noce,  
Crut voir dans un autre à côté,  
Certaine anonyme beauté,  
Leste, propre, bien agencée  
Qui regnoit lors dans sa pensée.  
Cette dame, avec autres trois,  
Avait son masque toutefois,  
Et n'étoit aucunement celle  
Qu'il prétendoit estre sa belle. . .  
. . . . .  
Et croyant ne s'abuser pas,  
En passant luy contoit fleurettes  
Comme on fait dans les amourettes,  
Et l'entretenoit de son feu.  
Elle s'en défendoit un peu,  
En disant à ce bon apostre :  
« Me prenez-vous donc pour une autre? »...  
Toutes quatre souvent en rirent,  
Enfin du Cours elles sortirent.  
L'autre croyant estre en beau train  
Sort comme elles du Cours soudain...  
D'iceluy se voyant suivies,  
Il prit aux dames des envies  
Pour en parler après partout,  
De pousser l'aventure à bout.

Ces dames donc qu'on tient tort belles  
 Entrent chez une d'entre elles,  
 Sçavoir l'aimable Desjardins  
 Qui plaît à bien des citadins  
 Comme ayant de rares lumieres  
 Et des graces particulieres.  
 Les autres, ce m'a-t on conté,  
 Sont des dames de qualité...  
 On luy donna fauteuil on chaise :  
 Mais comme il estoit charmé d'aise,  
 Celle qui causoit son souey  
 Se demasquant luy dit ainsy :  
 « Eh bien, cher monsieur, suis-je celle  
 » Qui vous en a donné dans l'aile?...  
 » Ha! que je me tiendrois heureuse  
 » De vous causer quelque souey;  
 » Voulez-vous bien souper icy? »  
 Luy qui ne l'avoit jamais veue  
 Fut très confus de sa bevue, etc., etc.

(Lettre du 26 juin 1660.)

## II. — P. 245, lig. 8.

*Une des premieres choses qu'on ait veües d'elle... ç'a esté un Recit de la Farce des Precieuses...*

L'auteur de la *Bibliothèque du Théâtre François* a eu tort d'attribuer cette pièce à Somaize. Elle fut d'abord imprimée pour le libraire Guill. de Luynes, sans l'aveu patent de l'auteur, puis pour Barbin, en 1660; le *Recit en prose et en vers de la Farce des Precieuses*, in-12. La première édition ne se retrouve plus; un exemplaire de celle de Barbin, fort rare, a été acquis, en 1849, par la Bibliothèque alors nationale, sur l'indication de M. Édouard Fournier, qui l'a reproduit dans le quatrième volume de ses *Variétés historiques et littéraires*. P. Janet, 1856, p. 285. C'est donc à cet excellent littérateur que nous en devons la connoissance. Une autre édition citée par M. Walckenaer, t. II, p. 294, des *Mémoires de M<sup>me</sup> de Sévigné*, avoit été imprimée à Anvers. Voici quelques extraits de cette pièce :

« Imaginez-vous donc, Madame, que vous voyez un vieillard vestu  
 » comme les paladins françois, et poly comme un habitant de la Gaule  
 » celtique,

» Qui d'un severe et grave ton,  
 » Demande à la jeune soubrette  
 » De deux filles de grand renom :  
 » Que font vos maistresses, fillette?

» Cette fille qui sçait bien comment se pratique la civilité, fait une  
 » profonde reverence au bon homme et luy repond humblement :

« Elles sont là haut dans leur chambre,  
 » Qui font des mouches et du fard,  
 » Des parfums de civette et d'ambre,  
 » Et de la pommade de lard.

» Comme ces sortes d'occupations n'étoient pas trop en usage du  
 » temps du bonhomme, il fut extrêmement estonné de la réponse de  
 » la soubrette, et regretta le temps où les femmes portoient des esco-  
 » fions au lieu de perruques et des pantoufles au lieu de patins ;

» Où les parfums étoient de fine marjolaine,  
 » Le fard de claire eau de fontaine,  
 » Où le talque et le pied de veau  
 » N'approchoient jamais du museau,  
 » Où la pommade de la belle  
 » Étoit du pur suif de chandelle.

» Enfin, Madame, il fit mille imprecations contre les ajustemens  
 » superflus, et fit promptement appeller ses filles pour leur tesmoigner  
 » son ressentiment : « Venez, *Magdelon* et *Cathos*, » leur dit-il.... Ces  
 » deux filles font trois pas en arrière, et la plus précieuse des deux  
 » respond avec une mine desdaigneuse :

» Bon Dieu ! ces terribles paroles  
 » Gasteroient le plus beau romant !  
 » Que vous parlez vulgairement !  
 » Que ne hantez-vous les écoles,  
 » Et vous apprendrez en ces lieux  
 » Que nous voulons des noms qui soient plus précieux.  
 » Pour moy, je m'appelle *Climene*,  
 » Et ma cousine *Philinene*. »

Suit le récit d'une seconde scène entre les véritables prétendans et  
 les précieuses ; scène que Molière ne conserva pas à la représentation.  
 Les portefeuilles de Conrart offrent un extrait des premières pages  
 de cette relation, mais avec plusieurs variantes assez curieuses. Con-  
 rart, sans doute, avoit eu connoissance du manuscrit ; de son côté,  
 M<sup>lle</sup> des Jardins, en l'imprimant, y aura fait quelques changemens.

### III. — P. 245, lig. 15.

*Le sonnet de jouissance qui est en suite...*

Le voici, imprimé plusieurs fois mais sans le nom de l'auteur :

Aujourd'huy dans tes bras j'ay demeuré pâmée,  
 Aujourd'huy, cher *Tircis*, ton amoureuse ardeur  
 Triomphe impunément de toute ma pudeur,  
 Et je cede aux transports dont mon ame est charmée.

Ta flamme et mon respect m'ont enfin désarmée,  
 Dans nos embrassemens je mets tout mon bonheur,  
 Et je ne connois plus de vertu ny d'honneur,  
 Puisque j'aime Tireis et que j'en suis aimée.

O vous, faibles esprits, qui ne connoissez pas  
 Les plaisirs les plus doux que l'on goute ley-bas,  
 Apprenez les transports dont mon ame est ravie ;

Une douce langueur m'oste le sentiment ,  
 Je meurs entre les bras de mon fidele amant,  
 Et c'est dans cette mort que je trouve la vie.

(*Recueil de poésies choisies de Serey, 5<sup>e</sup> partie, 1660,*  
 p. 61. — *Pièces galantes de Madame de la Suze et*  
*autres, t. 1, p. 13.*)

« Ce sonnet fut fait à Dampierre, où se trouvoit M<sup>lle</sup> des Jardins, un jour que M<sup>me</sup> de Chevreuse et M<sup>lle</sup> de Montbazon avoient demandé à M<sup>lle</sup> des Jardins ce qu'étoit devenu son *Tendre*, depuis les deux mois qu'elle vivoit éloignée de Paris. » (Note qui accompagne cette historiette.)

IV. — P. 247, lig. 28.

*Il y avoit un garçon appelé la Ville-Dieu...*

Louis Dubois, auteur d'une assez bonne notice sur M<sup>me</sup> de Villedieu insérée dans la *Biographie universelle*, dit que c'étoit « un jeune capitaine d'infanterie, très-aimable et très-bien fait, fils d'un maître » de musique de la chapelle du Roi, nommé *Boisset de Villedieu*. » Il auroit donc été le fils du célèbre Boisset dont on a conservé tant d'airs de vaudevilles et de chansons.

V. — P. 250, lig. 34.

*Après, elle fit une piece de theatre qu'on appella Manlius ou Manlius Torquatus...*

Jouée et imprimée en 1662. Paris, Gab. Quinet, avec une dédicace à Mademoiselle.

Si vous n'avez veu *Torquatus*,  
 Illustre tragi-comédie  
 D'une fille de Normandie,  
 D'une fille de grand renom  
 Dont des Jardins est le surnom,  
 D'Alençon et non de Valogne,  
 Courez à l'hostel de Bourgogne,  
 Pour, en cinquante endroits divers,  
 Admirez les plus charmants vers  
 Dont Paris sur un beau theatre  
 Ait été jamais idolatre.

(LORET, *Muse hist.* 13 mai 1662.)

VI. — P. 251, lig. 20.

*Une academie qu'en riant on appelle l'Academie des Allegories.*

Ou des Allegoriques. Voyez une relation curieuse sur l'abbé d'Aubignac, d'un sieur Boscheron, dans les *Memoires de litterature* de Sallengre, Paris, 1715, tom. 1, p. 315. Les auteurs qui faisoient partie de cette académie s'assembloient deux fois par semaine chez l'abbé d'Aubignac, et une fois par mois à l'hôtel Matignon. La séance annuelle étoit publique : cela dura jusqu'à la mort de l'Abbé. Pierre d'Ortigue sieur de Vaumoriere en étoit un des membres les plus actifs.

VII. — P. 251, lig. 21.

*Il obligea tous les jouvenceaux qui luy faisoient la cour à luy donner des vers pour mettre devant son livre.*

Aux auteurs dont parie des Réaux et qui offrirent leur tribut de flagornerie à l'abbé d'Aubignac il faut joindre le rude Despréaux. Mais, comme il l'écrit à Brossette le 9 avril 1702, il avoit porté ses vers trop tard, et ils ne furent publiés que dans l'édition de ses propres œuvres de 1701.

VIII. — P. 253, lig. 9.

*Corneille, dans un in-folio, s'est fait mettre en taille douce, foulant l'Envie sous ses pieds.*

C'est dans la belle édition in-fol. de 1664, Paris, Louis Bilaine. Le buste de Corneille est couronné de lauriers par Melpomene et Thalie. La première foule aux pieds l'Envie dont les traits sont tout masculins. Corneille a placé, dans cette édition, les belles dissertations où il expose avec tant de liberté d'esprit les qualités et les défauts de chacune de ses pièces.

IX. — P. 254, lig. 2.

*Il ne fait preferer Othon à Pison par les conjurez qu'à cause, disent-ils, qu'Othon gouvernera luy-mesme...*

Othon fut représenté en 1665 ; il y avoit près de quatre ans que Louis XIV gouvernoit. Corneille fait dire à Lacus, préfet du Pretoire :

Sous un tel souverain, nous sommes peu de chose,  
 Son soin jamais sur nous tout à fait ne repose;  
 Sa main seule depart ses libéralitez,  
 Son choix seul distribue estats et dignitez.  
 Au timon qu'il embrasse il se fait le seul guide,  
 Consulte et resout seul, écoute et seul décide.  
 Et quoyque nos emplois puissent faire du bruit,  
 Si tost qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.

Voici les autres vers dans lesquels Corneille pouvoit faire une allusion indulgente à l'amour connu du Roi pour M<sup>lle</sup> de la Valliere :

Si l'injuste rigueur de nostre destinée  
 Ne permet plus l'espoir d'un heureux hyménée,  
 Il est un autre amour dont les vœux innocens  
 S'elevent au-dessus du commerce des sens.  
 Plus la flamme en est pure et plus elle est durable,  
 Il rend de son objet le cœur inséparable,  
 Il a de vrais plaisirs dont le cœur est charmé,  
 Il n'aspire qu'au bien d'aimer et d'être aimé.

## OTIBON.

Qu'un tel epurement demande un grand courage,  
 Qu'il est, mesme aux plus grands, d'un difficile usage!  
 Madame, permettez que je dise à mon tour  
 Que tout ce que l'honneur peut permettre à l'amour,  
 Un amant le souhaite, il en veut l'esperance,  
 Et se croit mal aimé s'il n'en a l'assurance.

## PLAUTINE.

Je souffre, et c'est pour vous que j'ose m'imposer  
 La gêne de souffrir et de la deguiser;  
 Tout ce que vous sentez je le sens dans mon ame,  
 J'ay mesmes desplaisirs, comme j'ay mesme flamme,  
 J'ay mesme desespoir; mais je sçay les cacher,  
 Et paroistre insensible afin de moins tousecher;  
 Faites à vos desirs pareille violence....

(Acte 1.)

## X. — P. 256, lig. 5.

*Elle revint icy vers Pasques ; il fut question de faire jouer sa pièce...*

Le *Favory*, tragi-comédie de M<sup>lle</sup> des Jardins, fut représenté sur le théâtre du Palais-Royal au commencement de juin 1665, et le 13 à Versailles.

Dessus la scene du milieu,  
 La troupe plaisante et comique  
 Qu'on peut nommer molierique,  
 Dont le theatre est si chery,  
 Represente le *Favory*.

## MADemoisELLE DES JARDINS ET AUTRES. 263

Piece divertissante et belle,  
D'une fameuse demoiselle,  
Que l'on met au rang des neuf sœurs,  
Pour ses poetiques douccurs...

(ROBINET, lettres en vers.)

### XI. — P. 256, lig. 28.

*Quand vous jouïez à Narbonne, on n'alloit à vostre theatre que pour me voir.*

Cela peut fixer l'époque des représentations que Moliere donna à Narbonne.

### XII. — Fin.

M<sup>lle</sup> des Jardins, qui porta aussi les noms de M<sup>me</sup> de Villedieu, de marquise de Chattes et de M<sup>me</sup> des Jardins, trois fois à peu près mariée, sans l'être une seule fois dans toutes les règles, poursuivit le cours de ses aventures et de ses romans longtemps après la rédaction de cette historiette. On peut consulter sur cette aimable et spirituelle aventurière d'abord le portrait qu'elle a fait elle-même de sa personne, dans la *Galerie des Portraits*, in-8°, 1663 ; puis les *Mémoires de la vie de Henriette Sylvie de Moliere*, roman dans lequel elle paroît avoir voulu se peindre ; enfin, une excellente notice insérée dans l'*Athenæum* du 2 juillet 1853, et due aux recherches de M. Clogenson, conseiller à la Cour de Rouen.

AVIS DES ÉDITEURS. — *Les Historiettes qu'on va lire sont celles que nous avons désignées dans la Préface sous le nom d'HISTORIETTES COLLECTIVES. Nous continuons à distinguer par le petit caractère les additions tracées sur les marges du manuscrit original; mais, comme ces additions forment autant de petits récits complets et ne comportent pas de renvois aux lignes du caractère courant, nous cessons de les rejeter dans les notes. Enfin, pour rendre plus faciles les renvois du Commentaire et des Tables, nous ajoutons un numéro d'ordre à chacun de ces petits récits.*



# HISTORIETTES COLLECTIVES

---

## CDXLIX.

### BONS MOTS ET NAIFVETEZ.

#### LE DUC D'OSSONNE.

1. Un peintre desinteressé, pour s'empescher de peindre une laide femme qui vouloit qu'il fist son portrait, se mit à crier à son garçon : « Holà ! broye du noir et de la fueille morte, » et chanta tousjours ; *La drededon, la dredondaine, ludredondaine, ludrededon, etc.*

2. Un bon Flamand, vestû de satin noir plein, comme il pensoit entrer dans la rüe Grenier-Saint-Ladre\*, du costé de la rüe Saint-Martin voit venir un carrosse à luy : il veut se destourner à gauche, il en voit trois ou quatre de ce costé ; à droite, tout de mesme ; de la rüe aux Ours il en sortoit aussy : estonné et ne sçachant que faire, il embrasse la borne où l'on passe la chaisne pour la soustenir\*, et attend là patiemment que l'orage fust appaisé.

*Aujourd'hui : Saint-Lazare.*

*Pour soutenir la chalue.*

3. Une jolie femme de Clermont en Auvergne, appelée Madame de Vincelles, quand son mary luy a fait cela luy dit naïfvement et de bonne foy : « Grand mercy, M. de Vincelles ! »

4. Un pedant se laisse tomber de son escallier en bas, ceux qui estoient avec luy s'escrient : « Ah ! mon » Dieu, qu'est-ce que cela ! » Luy respond froide-ment : « *Videbitur inferius.* »

D. Pedro Tellez-Giron, duc d'Ossuna, vice-roi de Naples; né en 1579, mort en 1624.

5. Le duc d'Ossonne\*, sans estre veû, entendit une fois trois soldats qui faisoient des souhaits. L'un souhaittoit d'estre capitaine de galere, le second d'avoir une lieutenance dans un des chasteaux de Naples, et le troisieme, moins interessé, de coucher avec la femme du Vice-roy. Le Duc leur dit : « Mes » amys, il ne tiendra pas à moy que vous ne soyez » contens. » Il fit le premier capitaine de galere, le second lieutenant dans un des chasteaux de Naples, et pour le troisieme, il le mena à sa femme et luy dit : « Madame, j'ay fait ce que je pouvois pour sa- » tisfaire ces messieurs; mais il y en a un que je ne » puis contenter sans vous, voyez si vous estes assez » obligeante pour cela. »

— Estant entré dans les galeres de Naples, il s'informa des forçats ce que chascun avoit fait : tous firent leur apologie ; on les y avoit mis à tort : il n'y en eut qu'un seul qui luy avoua franchement qu'il le meritoit et par-delà : « Ostez, » dit-il au commissaire, « ce meschant homme d'icy, il gasteroit tous ces gens de bien. »

— Un criminel qu'il avoit condamné à sauter

d'un rocher en bas, faisoit bien des façons et avoit bien de la peine à franchir le saut. « Tu es bien long-temps ! » luy cria-t-il. — « Monsieur, » respondit l'autre, « croyez-vous cela si aisé ? Je vous le donne » en douze. » Le mot luy sembla plaisant, il luy fit grace.

— Il se rendit suspect aux Espagnols, qui l'attraperent en luy faisant faire une reveûe des troupes du Royaume. On se saisit de sa personne. Comme on l'eut mené à Madrit, il y fit sa paix en mariant sa fille avec le duc d'Ucedé, filz du duc de Lerme. Il estoit fort liberal, il aimoit les François, et s'habilloit mesme quelquefois en Espagne à la françoise. On le renvoyoit à Naples où il estoit fort aimé ; mais il mourut en chemin. On a crû qu'il avoit esté empoisonné ; il estoit de la maison de Giron.

6. Un bini cordellier questoit en Italie pour son *pater*, durant son sermon ; et voyant qu'on ne luy donnoit rien, il s'escria : « *Non me daranno anche un » fututo quattrin' per un tanto huomo !* — *Parla modesto,* » luy dit le pere en l'interrompant, « *parla » modesto, viso di cazzo !* »

7. Le duc d'Espèrnon, le favory, disoit un jour à Bordeaux : « *Mordieux, que fa caut !* » Ses courtisans se disoient l'un à l'autre : « Monseigneur dit » tousjours quauque gentillesse. »

8. Bautru disoit du marquis de Rostaing \* : « Il se Foy. tom. II, p. 441. corrige fort ; il ne — plus que des évesques grecs. » Ils ont de grandes barbes venerables ; il y en a icy quelques-uns.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 265, N° 2, lig. 7.

*Il embrasse la borne où l'on passe la chaisne pour la soutenir.*

Cela nous prouve qu'il y avoit encore vers 1660, dans les rues de Paris, des chaînes que l'on tendoit la nuit pour en fermer l'entrée. Les bornes étoient apparemment fendues par le haut, et dans cette ouverture on passoit les chaînes pour les soutenir. Le bon flamand mettoit assurément en grand danger sa personne et son bel habit de satin noir plein, en se cramponnant ainsi à la borne qui devoit recevoir toutes les éclaboussures des roues.

II. — P. 266, N° 3, lig. 1<sup>re</sup>.*Une jolie femme de Clermont en Auvergne appelée M<sup>me</sup> de Vincelle.*

Ou *Vinzelle*. L'ancienne famille de ce nom étoit éteinte au xvii<sup>e</sup> siècle. C'étoit apparemment la femme de M. de Cisternes, sieur de Vinzelles, dont le père occupoit la charge d'élu royal à Issoire. (Voyez Bouillet, *Nobiliaire d'Auvergne*, t. II.)

III. — P. 267, N° 6, lig. 1<sup>re</sup>.*Un bini cordellier.*

Le bini est le frère qui accompagne; car, dans la plupart des ordres, les moines ne pouvoient sortir seuls de leur couvent. De là le vers qu'on leur appliquoit souvent avec une apparence de raison :

*Illos brevitās sēsus fecit conjungere binos.*

## CDL.

### VANITÉ DES NATIONS.

1. Un espagnol voyant le feu Roy Louis XIII<sup>e</sup> oster son chapeau à plusieurs personnes qui estoient dans la cour du Louvre, dit à l'archevesque de Roüen avec qui il estoit : « Hé quoy ! vostre Roy oste son » chapeau à ses sujets ? — Oüy, » dit l'Archevesque, « il est fort civil. — O ! le Roy mon maistre tient » bien mieux son rang ; il n'oste son chapeau qu'au » Saint-Sacrement ; *y de muy mala gana*<sup>1</sup>. »

2. Dans la suite des ambassadeurs que le feu roy de Portugal \* envoya au feu roy d'Angleterre, il y avoit un homme qui trouvoit le prince de Galles, aujourd'huy le roy d'Angleterre en titre \*, fort à son goust. « Eh bien ! que vous en semble ? » luy dit quelqu'un. — « *Por Dios*, » respondit-il, « *que parece* » *un Portughez*. »

Jean IV, en 1641.

Charles II.

3. Les Italiens croyent qu'il n'y a qu'eux de sages, et pour dire les gens de deçà les monts, ils disent :

<sup>1</sup> Mal volontiers.

Jacques 1<sup>er</sup>.

*delle bestie oltramontane.* Un Italien regardoit une fois disner le roy Jacques \* d'Angleterre, et voyant que ce roy avoit Buckingham, beau garçon, auprès de sa chaise, et luy faisoit force caresses, il va dire d'un ton sérieux à un autre Italien : « *Signor mio, sta gente non è mica barbara* <sup>1</sup>. »

4. Les Bearnois, (pour venir à quelque chose de moins general,) se ressentent un peu du voisinage des Espagnols, et ils ont plusieurs proverbes qui font assez voir la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mesmes. En voicy quelques-uns :

Lous Biarnes sont sù l'autre gent  
Comme l'or es sù l'argent.

Qui a bist Pau  
N'a maj bist un tau.  
Qui a bist Oleron  
A bist tout lou mond <sup>2</sup>.  
Ortez  
Grand cose es.  
Qui a bist Morlas  
Po ben dire helas.

— Feu Galant le pere, avocat fameux, soustenoit à feu M. de Chasteauneuf que tous les Bearnois estoient fous. En ce temps-là un M. de Lescun fut député à la Cour par les eglises de Bearn : cet homme avoit beaucoup de vivacité et parloit facilement ; le Con-

<sup>1</sup> Voylà bien employé le mot de Pyrrhus quand il vit l'armée des Romains en bataille.

<sup>2</sup> Notez que ce sont toutes bicoques.

seil en fut charmé. « Ah ! » dit M. de Chasteauneuf à Galant, « vous ne sçauriez que dire cette fois-là. — » Attendez, Monsieur, attendez, » répondit Galant. Or, s'en allant en poste, ce Lescun se battit avec son postillon ; Galant le secût et alla trouver M. de Chasteauneuf : « Eh bien ! Monsieur, n'avois-je pas » raison de dire, attendez ? »

## COMMENTAIRE.

P. 270, N° 4, lig. 18.

*Un M. de Lescun.*

Jean-Paul de Lescun, conseiller au Parlement de Pau, fut député plusieurs fois à la Cour, au nom des églises réformées de la province, et entre autres en 1617. Son caractère violent lui avoit attiré plusieurs démêlés avec le maréchal de la Force, qui pourtant faisoit grand cas de son mérite et de sa prudence. (Voy. les *Mémoires du maréchal de la Force*, tom. II et III, *Pièces justificatives*). Dans une lettre adressée au Maréchal, tom. II, p. 354, il est dit que Lescun se plaignoit vivement des procédés d'Arnaut et de Galant.

## CDLI.

### ADVOCATS.

1. Joubert qui a eu de la reputation et qui en effect plaidoit bien pour le fond , quand on luy avoit donné tout le temps qu'il luy falloit pour lescher son ours, disoit de grandes sottises quand il se mettoit sur le bien dire. En parlant des évesques et expliquant leur devoir, il cita un vers d'Homere où il y a *Επίσκοπος Εκτωρ*, et dit qu'Hector avoit esté le premier evesque de Troye.

— Plaidant contre une femme qui vouloit estre desmariée, il dit que le mariage n'estoit pas comme le *διαιλος* des Jeux Olympiques, qu'il n'y avoit pas l'aller et le revenir.

En 1637. (voy. *Mém.  
de la Force*. I,  
p. XCIV,  
III, p. 194.)

— Quand il presenta \* M. le duc de la Force, entre autres belles choses et noblement dittes, il dit qu'il avoit levé une compagnie pour le service du Roy à ses propres cousts et despens.

2. Feu Galant le pere en une pareille rencontre dit que M. de Puylaurens estoit un de ces immortels qui passerent dans l'isle de Ré.

— Il citoit tousjours saint Chrysostome. Une fois que l'avocat de



sa partie adverse avoit dit quelque chose de fort pressant, le president de Harlay \* dit : « Galant, que dit à cela saint Jean Chrysostome ? »

— Après avoir divisé son plaidoyer, il commençoit tousjours par ce vers :

Achille de Harlay,  
premier president,  
mort le 23 octobre  
1616.

Has meus ad metas currat oportet equus.

Son filz en faisoit de mesme. Je m'estonne que quelqu'un ne leur ayt dit que leur cheval estoit une beste.

3. Un advocat disoit : « Messieurs, cette pauvre femme n'a pas du pain, que les Grecs appellent : τον ἄρτον ! »

4. Filleau, aujourd'huy advocat du Roy à Poitiers, plaidant icy pour je ne sçay quelle confrairie du Rosaire, dit que les grains de chapelet estoient autant de boulets de canon qu'on tiroit pour prendre le ciel.

5. Un jeune advocat ayant à plaider contre un nommé Desfitas, bon praticien et non autre chose, s'avisa de prendre l'exorde de l'oraison pour Quintus <sup>1</sup>. Desfitas aussytost prit la parole et dit : « Messieurs, l'avocat de la partie adverse ne se tiendra pas pour interrompû : je ne me pique point d'éloquence et ma partie est un savetier. »

6. Lambin et Massac, en leur jeunesse, allant se promener, rencontrèrent une vieille qui chassoit des asnes ; et se voulant railler d'elle : « Adieu, » luy disent-ils, « la mere aux asnes. — Adieu, » leur dit-elle, « mes enfans. »

7. Un advocat huguenot, nommé Perreaux, qui a fait cette ridicule preface au-devant du livre de M. de Rohan, *Des interests des Princes* \*, plaida une fois pour des marchands portugais, et commença ainsy son plaidoyer : « Messieurs, je parle pour haut et puissant prince Philippe IV<sup>e</sup>, roy des Espagnes<sup>2</sup>, »

Paris, 1641, 1650, etc.,  
in-16.

<sup>1</sup> Ou il y a que l'éloquence de l'avocat et le credit de la partie adverse, etc.

<sup>2</sup> C'estoit avant la révolte de Portugal \*.

et dit tous les titres de Sa Majesté Catholique. Depuis, on l'appella l'avocat du roy d'Espagne.

8. La Martelliere ne plaidoit guères bien non plus, mais il avoit bonne teste pour les affaires. Il commença le plaidoyer pour l'Université contre les Jesuistes par la bataille de Cannes. Cela fit un plaisant effect, car Dempster, professeur en eloquence, avoit publié, un jour devant, une epigramme latine où il disoit que la Martelliere, leur avocat, n'estoit point de ces orateurs qui parlent de la bataille de Cannes. Il en cousta vingt escûs à la Martelliere pour supprimer cette epigramme.

— Un jour il avoit cité toutes les Coustumes du royaume; et quoy-qu'il eust harangué fort longuement, il continuoît encore. Le president de Harlay luy dit : « La Martelliere, n'estes-vous pas las ? Vous vous estes promené par toutes les provinces de France. »

9. A Rennes, un jeune avocat plaidant contre un homme qui avoit coupé quelques chesnes, alla rechercher tout ce qu'il y a dans l'antiquité à l'avantage des chesnes. Les druides ny les chesnes de Dodone n'y furent pas oubliez; l'autre avocat, après l'avoir bien laissé jaser, dit : « Messieurs, il » s'agit de quatre *chesneaux* que ma partie a coupé et qu'elle offre de payer au dire de gens à ce » connoissant. »

10. Un avocat qu'on soupçonnoit de manger de la viande en caresme, en plaidant commença ainsy : « Messieurs, le premier mercredi » de caresme, en sortant de vespres \*..... — Advocat, » dit M. de Harlay, « vous faittes le caresme bien court. » — Bautru dit qu'il y a des *avanceurs* de Pasques et des *continuateurs* de mardi-gras.

11. Un jeune avocat, nommé Cretau, plaidoit pour son pere aussy avocat : « Messieurs, » dit-il, « je parle pour Monsieur mon pere, » maître Pierre Cretau, avocat en la Cour. — Couvrez-vous, » dit M. de Harlay, « le filz de M. Cretau. » Ce jeune homme dit bien des

*Au lieu de :  
le premier dimanche,  
jour où l'on dit  
les vespres.*

sottises. « Taisez-vous, » luy dit-il, « le filz de M. Cretau : laissez parler vostre pere, il en sçait bien autant que vous. »

12. A Thoulouse, un jeune avocat commença son plaidoyer par : « Le roy Pyrrhus. » Il y avoit alors un president fort rebarbatif, qui luy dit : « Au fait, au fait ! » Quelqu'un eut pitié du pauvre garçon, et representa que c'estoit une premiere cause. « Eh bien ! » dit le President, « parlez donc, l'avocat du roy Pyrrhus. »

13. Une fois Langlois plaida fort bien je ne sçay quelle requeste civile. Patru, qui l'avoit oüy, luy dit : « On ne pouvoit mieux plaider cette requeste. — Oh ! » luy respondit-il, « nous sommes malheureux, nous autres, nous n'avons point de loisir. Si j'en eusse eu le temps, j'eusse fait voir que les requestes civiles estoient fondées dans saint Augustin. — Vous avez raison, » luy repliqua Patru en se moquant, « c'est grand dommage que vous n'ayez pu instruire le barreau d'une si belle chose et si utile. » Cet homme ne plaide bien qu'à cause qu'il n'a pas le loisir de mal plaider. Quand il a fait un exorde bien ennuyeux, il dit qu'il a fait un exorde à la ciceronienne. Il se croit le plus eloquent, ou plutôt le seul eloquent homme du monde.

14. DESNOYERS. — Le president de Verdun le tourmentoit une fois afin qu'il abregeast, et il n'avoit encore rien dit, sinon : « Messieurs, je suis appellant. » Il reprend : « Messieurs, je suis appellant d'une sentence du juge de Chaulleraut..... — Qu'est-ce que Chaulleraut ? » dit le President. — « Messieurs, c'est pour abreger, » respondit-il, « c'est à-dire Chastellerault. » On abrege ainsy en escrivant.

— Comme on plaidoit une cause de mariage, dans la deduction du faict on trouva des choses capables d'envoyer en bas \* celuy qui estoit poursuivy. Sur l'heure, selon la coustume, on luy donna un avocat pour conseil ; ce fut Desnoyers. En suite on trouva

En prison.

à propos d'envoyer cet homme en prison ; mais quand on s'en voulut saisir, on ne le trouva plus. Le premier président demande à Desnoyers où il estoit : « Il s'en » est en allé, Messieurs, » répondit Desnoyers. — « Et pourquoy ? — Parce que je le luy ay conseillé. » Vous m'aviez donné pour conseil à cet homme ; je » luy ay donné le meilleur conseil que je luy pouvois » donner. »

— Une fois il estoit chargé d'une cause à la Grand chambre contre l'avocat du Roy des Eaux-et-forests, qui n'estoit qu'un jeune sot ; mais, pour faire l'entendû, il avoit pris une requeste civile contre des arrests rendûs il y avoit soixante ou quatre-vingts ans. Quand ce fut donc à Desnoyers à parler, il dit : « Messieurs, depuis soixante ou quatre-vingts ans » que ces arrests sont rendûs, personne ne s'est avisé » de prendre requeste civile à l'encontre ; et pourtant » voyons quels gens ont esté advocats du Roy depuis » ce temps-là. Il y a eu M. Marion, M. etc., etc. » *Ago tibi gratias, Domine,* » continua-t-il, « *qui ista* » *abscondisti sapientibus, et revelasti parvulis.* » Tout le monde se mit si fort à rire qu'il luy fut impossible de poursuivre, et il fallut remettre la cause au lendemain.

15. Un autre plaidoit pour la veuve d'un homme qui avoit esté tué d'un coup d'arquebuse, et dans sa narration il fit la posture d'un homme qui en couche un autre en joüe. Le président luy dit : « Advocat, haut le bois ! vous blesserez la Cour. »

16. Un avocat en plaidant se mit à parler d'Annibal, et estoit fort

longtemps à luy faire passer les Alpes : « Hé, avocat, » luy dit M. de Harlay, « faites avancer vos troupes. »

17. A un autre qui parloit de la multitude de chevaux qu'avoit Xerxes : « Depeschez-vous, » luy dit-il, « avocat, cette cavalerie fourra- » gera le pays. »

18. J'adjousteray quelque chose du premier president de Harlay :

M. Fortias ne vouloit pas qu'il fust de ses juges en une certaine affaire, et, par l'avis de M. Forget\*, luy alla chanter des injures afin qu'il luy en dist aussy, et qu'on eust lieu de le recuser. Le President le laissa dire, et ne dit jamais autre chose sinon : « Jesus-Christ ! » Fortias de retour, Forget luy demande le succez. « Il n'a rien fait, » dit-il, « que dire Jésus-Christ ! — C'est le diable ! » dit Forget ; « il te con- » noist bien. » On disoit que Fortias estoit de race de Juifs.

— Une fois Fortias avoit vendû du bien d'Eglise; le Premier Pre- sident luy dit : « Puisque vous avez vendû le corps, vous pouvez bien » vendre les biens. »

— Le Clerc, surnommé *Torticoli*, conseiller aux Enquestes, estoit fort son amy\*, et pria qu'on le voulust oûir en un procez qu'il avoit. « Tu diras quelque sottise, » luy dit le President. Il vient. « Mes- » sieurs, » dit-il, « mon grand-pere, mon pere et moy sommes decedez » à la poursuite de cette affaire. — Monsieur le Clerc, » dit le Presi- » dent, « Dieu vous fasse paix ! je le disois bien que vous diriez quel- » que sottise. » — M. de Querveno\*, gentilhomme breton, dit au feu Roy : « Sire, mes ancestres et moy sommes tous morts au service de » Vostre Majesté. »

— M. de Harlay ouvroit tousjours l'audience à sept heures en esté, et l'hiver avant buict. Il renvoyoit à l'expedient\* toutes les causes qu'il pouvoit y envoyer, et pour le reste il en paraphoit deux pages, et faisoit dire aux procureurs des communautez : « Chargez vos ad- » vocats, car je prendray ces fœilles, tantost par le bout tantost par » le milieu. » C'estoit un grand justicier\*.

19. Martinet, plaidant pour une mere, la compa- roit à la brebis d'Esope que le loup, qui estoit au- dessus d'elle, accusoit de troubler l'eau. Gaultier, en luy repliquant, commença ainsy : « Messieurs, on nous » vient faire icy des contes au vieux loup. » Ce Gaul- tier dit que, pour se rendre immortel, il veut faire imprimer deux cens de ses plaidoyers. Il a quelque chose de bon quand il ne plaide qu'en procureur.

Pierre Forget, sieur de Fresnes, conseil- ler d'Etat, etc., mort en octobre 1610; pa- rent de Fortia par sa mère.

L'ami de M. de Harlay.

François, marquis de K., père de la vicom- tesse de Lavedan. (*Voy. t. V, p. 182.*)

Ou : l'arbitrage sommaire.

On diroit aujourd'hui un magistrat zele.

20. On plaïda, il y a dix ans, une cause à la Tournelle, dont voicy le fait. Un tailleur de Coulommiers espousa une fille, qui prit la peine d'accoucher le soir mesme de ses nopces. Cet homme la presse de dire qui estoit le pere de cet enfant ; elle confesse que c'est son propre cousin-germain. Le mary rend sa plainte, et le procureur du Roy se rend partie. Depuis, cet enfant meurt. On conseille au mary, puis-que aussy bien il ne pouvoit plus faire rompre le mariage (et cela me fait croire qu'il avoit couché avec elle, et qu'elle ne se deslivra qu'après que le mariage eut esté consommé), on luy conseille donc d'exposer par une requeste qu'il confesse qu'il s'est joué avec sa femme six mois avant que de l'espouser, mais que comme il pensoit que les enfans ne pouvoient venir à bien à ce terme-là, il n'avoit pas crû que ce fust de luy ; que depuis, l'enfant estant mort, il avoit bien veû que c'estoit qu'il ne pouvoit vivre, estant venu avant le temps, et qu'il reconnoissoit qu'il estoit produit de ses œuvres, qu'il se contentoit de sa femme, et qu'il demandoit que silence fust imposé aux autres parties, car, outre le procureur du Roy, le pere de la fille s'estoit joint à son gendre. Martin, surnommé *Cochon*, (il y en a un autre surnommé *Dindon*,) plaïda cette cause pour le tailleur, car le procureur du Roy ne voulut pas donner les mains ; et sur appel, le Parlement en fut saisy. En desduisant le fait, il dit qu'on ne devoit pas trouver estrange qu'un homme qui voit accoucher sa femme le premier soir de ses nopces se laisse emporter à ses premiers mouvemens,

et principalement estant persuadé qu'un autre estoit le pere de cet enfant; « car, » adjousta-t-il, « Messieurs, on luy mit cela si avant dans la teste, » et en disant cela il faisoit les cornes avec les deux doigts du milieu et les porta vers sa teste, comme on fait pour marquer l'endroit du corps dont on parle. L'audience se mit à rire; mais le president Nemond \* s'en mit en colere. L'avocat dit encore quelque gaillardise, dont le President s'irritoit de plus en plus. « Enfin, » dit-il, « Messieurs, que voulez-vous? c'est » un pauvre tailleur qui a mal pris ses mesures. » Alors le President fut contraint de rire luy-mesme. Cependant admirez le jugement de l'avocat : il faisoit rire à la verité, mais c'estoit de sa partie. M. Talon, avocat-general, se leva et dit qu'il n'y avoit aucune difficulté; que puisque le mary se contentoit, les autres n'avoient rien à dire; et que pour la femme, on ne devoit point avoir égard à l'adveu' qu'elle avoit fait, car les femmes ne sont comptées pour rien<sup>1</sup>; « et » cela est si vray, » adjousta-t-il, « que les rabbins » disent, pour monstrier qu'elles ne doivent point » estre considerées, qu'au jour du jugement les » femmes ressusciteront dans le corps de leurs marrys, et les filles dans le corps de leurs peres; et par » tant je conclus que les parties soient mises hors de » Cour et de procez. » Ces conclusions furent suivies.

21. Un autre avocat, nommé Rosée, dit au Pre-

François Theodore  
de Nesmond,  
President à mortier.

<sup>1</sup> La sienne\* se devoit bien compter pour quelque chose, car elle le faisoit souvent enrager.

François Pougat.

sident, qui luy disoit : « Rosée, il faudra respondre » à tout cela. — Monsieur, la mesche est sur le ser-  
» pentin. »

— Cet homme a une maison à Vaugirard ; des dames y allerent pour luy parler d'une affaire qui pressoit ; il en trouva une à sa fantaisie, et luy dit qu'elle avoit des yeux de velours et des jouës de satin. Elles luy demanderent pourquoy il ne faisoit pas faire des allées plus larges. Il leur respondit que c'estoit bien assez qu'on s'y pust promener trois.—  
« Mais nous n'y pouvons passer deux de front. — Cela » m'arrive tous les jours, » reprit-il, « car j'ay à ma » main droite l'appellant, et à ma main gauche l'in-  
» timé<sup>1</sup>. »

— 22. M. Loüet, depuis conseiller au Parlement de Paris, estant lieutenant particulier à Angers, allant en habit de cour recevoir le president Barillon \*, pere du dernier mort, le trouva à sa fenestre jouant du flagecollet. Le President ne le voyant point, M. Loüet quitte sa robe et se met à danser. Le President se retourne et luy demande ce que cela vouloit dire : « C'est, » luy dit-il, « Monsieur, que je danse » à la note qu'il vous plaist de me sonner. »

23. Un vieil advocat nommé Humbelot estoit accusé de boire d'autant et son nez rouge le faisoit croire assez aisément. Un jour, dans des *escriptions*, ne se souvenant pas bien d'une loy il mit : L..... § ..... en blanc ; et après il oublia de remplir. Le clerc qui copia les *escriptions* sçavoit du latin, il mit : « Lege : *Vinum § multum bibit*, Digestis, « *de naso rubro.* » Les *escriptions* furent signifiées. Par la suite Humbelot les vit, il crut que c'estoit l'advocat des parties adverses, Chapelier, qui avoit voulu se mocquer de luy. Il s'en plaignit au bastonnier et

Jean-Baptiste Barillon, President aux Enquêtes.

<sup>1</sup> Les sacs.



vouloit s'en plaindre au parquet. On l'en empescha, et il en sceût la verité.

24. Un M. Bausson, de procureur trouva moyen de se faire avocat quoyqu'il ne sceust point de latin. C'estoit un homme qui avoit de la cervelle et qui disoit quelquefois de plaisantes choses. Un jour qu'il estoit chargé d'une requeste civile, le president de Harlay dit : « Mais, Bausson, voylà bien des requestes civiles ! — Ce sont vos arrests, » Monsieur, » luy respondit-il, « qui en sont cause. » — Une autre fois il en plaidoit une ; M. de Harlay dit : « Mais c'est un arrest en robe » rouge ! — Monsieur, » dit-il, « la couleur n'y fait rien. » — Il dit un jour à M. Servin, avocat general qui faisoit le goguenard en plaidant : « Hé ! Monsieur, vous devriez estre un exemple de modestie ! »

25. Un avocat, voulant reprocher \* une femme du Mans pour tesmoin, dit qu'elles estoient plus fines que les autres, *quia citiùs pubescunt*. Le president qui vouloit rire luy dit : « Qu'est-ce à dire, *citiùs pubescunt* ? — C'est-à-dire, Monsieur, qu'elles ont plus tost du p... » au .... — Advocat ! comme vous parlez ! — Ce n'est pas moy, Monsieur, c'est un tel autheur qui le dit. »

26. Un procureur excusant sa partie dit : « Il est malade. — Et qu'a-t-il ? — Je n'oserois le dire. — Dittes. — Il a les ... finement » aussy grosses que vostre teste. — Dieu vous sauve la mesure, mon amy, » dit le President.

27. Deux advocats begues plaiderent une fois devant un lieutenant-general d'Angers qui estoit un assez plaisant homme. On n'entendit pas trop bien ce qu'ils avoient dit, de sorte que le juge qui vouloit rire prononça ainsy : « Après que l'avocat d'un » tel a dit Be be be be be, et que l'autre avocat a » respondu Be be be bé, nous avons ordonné Be be » be be be. »

Recuser.

#### COMMENTAIRE.

I. — P. 273, N° 7, lig. 1<sup>re</sup>.

*Un avocat nommé Perreaux, qui a fait cette ridicule preface...*

Ainsi l'on ne devra plus, avec M. Brunet, attribuer ce morceau à « de Silhon. » (*Manuel du Libraire*, iv, p. 113.)

## II. — P. 274, N° 8, lig. 2.

*Il commença par la bataille de Cannes.*

Le plaidoyer de la Martellière, prononcé les 17 et 19 décembre 1611, commence en effet par ces mots : « L'histoire nous apprend qu'après » la bataille de Cannes en laquelle les Romains receurent la plus » grande perte qui leur fust jamais advenue, etc. » L'avocat des Jésuites étoit Monthelon, cousin de Pierre de l'Estoile. Les Jésuites demandoient l'exécution de la lettre-patente de la Reine qui leur permettoit d'ouvrir leur collège dans Paris et d'y faire leçon. (*Journal de l'Estoile*, août 1610.)

## III. — P. 275, N° 13.

Langlois mourut au commencement de may 1668. « Hier, » écrit Guy Patin le 12 may, « mourut ici un fameux avocat au Parlement nommé M. Langlois. MM. Crayer, Pijart et Petit l'avoient » traité. Il leur dit par une fantaisie de malade qu'il ne vouloit plus » rien faire. Il prit M. Daquin le père qu'il a encore quitté et se mit » entièrement entre les mains de votre M. Picote de Belaisire qui luy » promit de le guerir bientôt; aussy luy a-t-il tenu parole : car en » peu de jours, il l'a envoyé en l'autre monde, *gnarus et ignotus nebulo disertum patronum misit in cælum.* »

## IV. — P. 277, N° 49, lig. 5.

*Ce Gaultier dit que... il veut faire imprimer deux cens de ses plaidoyers.*

Il avoit commencé l'impression et Gueret la termina en deux volumes in-4°; je les ai plusieurs fois consultés avec fruit. *Les Plaidoyers de Monsieur Gaultier, avocat en Parlement*, Paris, Theodore Gerard, t. 1<sup>er</sup>, 1662; t. II, 1669.

## V. — P. 279, N° 20, lig. 14.

*M. Talon, advocat general.*

Omer Talon, l'aîné, avocat général, mort le 29 décembre 1652; mari de Françoise Doujat qui lui a survécu et lui a fait eriger une belle épitaphe dans l'église de Saint-Cosme à Paris.

VI. — P. 279, N° 21, lig. 1<sup>re</sup>.

*Un autre avocat nommé Rosée.*

Celui qui dans le procès de Monsieur le Prince contre la duchesse d'Aiguillon sur le testament du cardinal de Richelieu, plaidoit pour M. de Pont de Courlay, neveu du cardinal.

..... Le ventru Rosée  
Avec sa voix organisée  
Et joliment enperruqué,  
Qui le sur-tault a pratiqué \*  
Depuis multitude d'années,  
Soit pour parolisses abonnées,  
Ou celui qui trop rudement  
Taxé requiert soulagement,  
Ou bien pour assesseurs de tailles  
Collecteurs ou telles canailles....  
Ce bon homme dans cette cause  
Parla trois jours fort bien en prose....  
Mais son espaisse corpulence  
Aveeque plus de reverence  
Devoit son discours prononcer,  
Sans Monsieur le Princee offenser.

La surtaxe.

(*Procès burlesque. 1649, p. 20-21.*)

## VII. — P. 280, N° 22, lig. 3.

*Le président Barrillon, perc du dernier mort.*

C'est-à-dire de Jean-Jacques Barillon, mort à l'âge de quarante-cinq ans dans la ville de Pignerol, le 30 août 1645. Durant les troubles de la Fronde, c'étoit un lieu commun d'invectives contre Mazarin que l'empoisonnement de ce président : la plupart des Mazarinades commencent par lui la série des crimes qu'ils reprochent au Cardinal. Voyez entre cent autres la *Requête au Parlement sur l'attentat commis en la personne du Roy, la nuit des Rois*, 1649, en vers.

## CDLII.

### BIZARRERIES

#### OU VISIONS DE QUELQUES FEMMES.

1. Une fille de Paris fut longtemps recherchée par un homme qui la vouloit espouser ; mais quoyque ce fust son avantage, elle ne s'y put jamais resoudre et le luy declara à luy-mesme plusieurs fois. Cet homme ne se rebuttoit point pour cela et continuoït de la voir. Un jour, il la trouva seule, il la presse et, ayant rencontré l'heure du berger, il en obtint plus d'une fois ce qu'elle avoit resolu de ne luy jamais accorder. Elle devient grosse, il la va voir et luy dit qu'il est tout prest à l'espouser. Cette fille luy respond qu'il est vray qu'elle est en danger de se perdre, mais qu'elle le hait plus que jamais ; qu'elle ne comprend point comme quoy elle l'avoit laissé faire, et qu'elle n'en sçauroit dire de raison ; enfin il n'en put venir à bout, et cessa de l'importuner. Je n'ay jamais pu sçavoir le nom de la fille ny de l'homme, car on ne me les a pas voulu dire ; mais la chose est véritable.

2. Une femme qui avoit desjà laissé prendre la petite oye à un homme qui la cajolloit, un jour qu'il

la pressa fort, resista si bien qu'il fust contraint de lascher prise. Un quart d'heure après, il la presse encore et en a tout ce qu'il vouloit. Après, il luy demanda pourquoy elle avoit tant fait la cruelle tantost, elle luy respondit que comme il la tourmentoit la premiere fois, elle avoit juré de ne luy rien accorder, et que s'il n'eust cessé, elle ne l'eust jamais voulû voir.

3. Un vieux cavalier, nommé M. de Villegaignon, espousa une belle et jeune personne. Cette femme, quelques jours après, dit à une de ses amies : « Je » n'aime point M. de Villegaignon, quoyqu'il m'ait » fait beaucoup d'honneur, estant riche comme il est, » d'avoir pris une pauvre fille comme moy ; mais je » m'en vais faire une neuvaine pour tascher à l'aimer. »

4. A Orléans, on disoit à une fille qui n'avoit point d'inclination pour son accordé : « Quand vous aurez » couché ensemble, vous l'aimerez davantage. » Au bout de quelque temps on luy demande des nouvelles : « Il est vray, » dit-elle, « que le couchage y fait. »

5. Au commencement de la regence de la feü reyne Marie de Medicis, une mademoiselle Yoland devint si folle d'un cavalier que, sans se soucier de toute la parenté qui s'en remüa, elle prit ce qu'elle put à son mary, et alla chez cet homme, qui fut si sot que de la garder trois jours dans son logis. On informe contre luy, on obtient prise de corps. M. d'Humieres\*, avec quatre cens chevaux, le sauve et le tire

Louis de Crevant,  
marié à l'héritière  
d'Humieres, mort  
en 1648.

hors de Paris. On decrete contre M. d'Humieres. Enfin cette femme revint, et depuis elle fut aussy folle de son mary qu'elle l'avoit esté du cavalier, et cela a duré tant qu'elle a vescu.

6. Un garçon de fort mediocre condition de Paris, qui traisnoit tousjours une espée, badinoit fort avec les filles de son quartier, et en mettoit quelques-unes à mal. Un jour, amoureux de la fille d'un mercier, il trouve moyen, sous de faux donner-à-entendre, de la meiner promener au bois de Vincennes, et luy fait faire bonne collation ; on ne fait pas tant de façons parmy ce petit monde. Après, il luy dit son besoin et la presse fort : elle resiste et luy arrache quelques cheveux. Luy, enragé, met l'espée à la main et la menace de la tirer : « Ah ! lasche, » luy dit-elle, « met- » tre l'espée à la main contre une fille ! » Ce garçon, surpris et confus, laisse tomber son espée. Elle fut si touchée de son estonnement, et le prit si fort pour une marque d'amour, qu'après elle luy laissa tout faire.

7. Une Italienne, qui est mariée à un gentilhomme en Champagne, eut une fantaisie de se faire jeter du plâtre sur le visage, comme on fait à une personne morte pour avoir sa figure en plâtre. Elle crut qu'en se mettant une canule à la bouche pour respirer, cela ne luy pourroit faire de mal ; elle en pensa pourtant estouffer. Cela fut fait secretement. On tire sa figure en cire ; elle se fait faire des bras et des mains, et habille cette figure d'une de ses robes. Après, il luy vient une autre vision. Elle prend son temps que

tout le monde estoit hors du logis, pour feindre qu'elle se trouvoit fort mal. On met la figure sur le lict, les rideaux tirez. On va querir ses beaux-freres, car elle estoit veuve. Il y en avoit un qui l'aimoit tendrement. Le medecin qu'ils avoient amené la trouve froide : ce beau-frere est au desespoir, il croit qu'elle se meurt, quand tout d'un coup il la voit sortir de sa garde-robe. Cet homme en fut si fort en colere qu'il mit la figure en mille pieces.

8. Une madame de Saint-Martin, jolie femme séparée d'avec son mary, qui estoit à feu M<sup>me</sup> la comtesse\*, et qui est à cette heure à M<sup>me</sup> de Carignan, met sur la porte de sa chambre en grosses lettres : « Mon cher passant, je te conjure de me laisser » dormir jusqu'à onze heures. »

De Soissons.

#### COMMENTAIRE.

##### I. — P. 285, N° 3.

Parmi les signataires de la pièce ligueuse *l'Union de la noblesse*, février 1651, on trouve Nicolas de Villeguagnon, marquis de Villeguagnon. Scarron l'avoit nommé parmi les buveurs d'eau de Bourbon, dans sa douzième légende de Bourbon.

##### II. — P. 287, N° 8, lig. 4.

*Met sur la porte de sa chambre.*

Il faut croire que la chambre étoit sur la rue, et que M<sup>me</sup> de Saint-Martin avertissoit ainsi les passans de sa connoissance de ne pas entrer, et les autres de ne pas s'arrêter ou faire du bruit devant son logis.

## GENS SAUVEZ OU GUERIS

PAR MOYENS EXTRAORDINAIRES.

1. Un soldat françois, au service des Estats des Provinces-Unies, s'estant trouvé engagé avec quelques autres en je ne sçay quel crime, fut condamné à tirer au billet avec eux à qui seroit pendû; mais il ne voulut jamais tirer, et l'officier, selon la coustume, fut obligé de tirer pour luy, et tira le billet où il y avoit escrit *potence*. Le soldat en appelle, dit qu'il n'avoit point donné ordre à l'officier de tirer pour luy, que ce n'avoit point esté de son consentement, et fit tant de bruit, que cela vint aux oreilles de feu M. de Coligny \*, fils aîné du mareschal de Chastillon, qui commandoit alors le regiment de son pere, et ce soldat estoit de ce regiment. Cela luy sembla plaisant; il l'alla conter au prince d'Orange <sup>1</sup>, qui, après en avoir bien ry, fit grace à ce soldat, qui avoit si bonne envie de vivre.

Maurice, comte de Coligny, mort des suites de son duel avec le duc de Guise, en 1644.

2. On conte d'un vieux soldat anglois, qui servoit aussy les Estats, qu'un autre soldat ayant esté condamné à estre pendû, fit demander au mesme prince

<sup>1</sup> Henry, pere du dernier mort.



d'Orange qu'il luy fust permis de faire publier par toutes les troupes que s'il y avoit quelqu'un qui voulust estre pendû pour luy, il luy donneroit quatre cens escûs qu'il avoit. La proposition sembla si extravagante, que, pour en rire, on ne luy voulut pas refuser ce qu'il demandoit ; mais on fut bien surpris quand le vieux soldat anglois se presenta pour estre pendû au lieu de l'autre. Le prince d'Orange luy demanda de quoy il s'avisoit. Le soldat luy dit que depuis trente ou quarante ans qu'il servoit Messieurs les Estats, il n'en estoit pas plus à son aise ; qu'il avoit une femme et des enfans, et que s'il venoit à estre tué il ne leur laisseroit rien ; au lieu que s'il estoit pendû pour cet autre il leur laisseroit quatre cens escûs pour leur aider à vivre. Le prince fut touché de cet excez d'amour paternel. Il donna la vie au criminel, à condition qu'il laisseroit les quatre cens escûs à ce vieux soldat, qui gagna par cette générosité de l'argent et de l'estime.

3. Fen Monsieur le prince de Condé\*, passant à Saint-Pierre-le-Moustier, près Nevers, comme le prevost alloit faire pendre un homme, le pendart eut assez de jugement pour dire qu'il avoit quelque chose d'importance à découvrir à Monsieur le Prince, pour le service du Roy. Monsieur le Prince voulut bien l'entendre. On fait retirer tout le monde : « Monseigneur, » dit-il à Monsieur le Prince, « dittes, s'il vous » plaist, à Sa Majesté que vous avez trouvé icy un pauvre homme » bien empesché. » Monsieur le Prince se mit à sourire, et dit au prevost : « Monsieur le Prevost, gardez-vous bien de faire executer cet » homme-là que vous n'ayez de mes nouvelles. » Il en fit le conte au Roy et obtint sa grace.

Henry II.

4. On dit que tous les jours il y a des Anglois qui, pour un escû, tirent au billet pour un autre : c'est une nation fort melancholique.

5. Les Anglois sont fort sujets à se pendre. Un homme à Londres se laissa gagner par un créancier d'un de ses amys qui avoit une prise de corps contre son debiteur, mais ce debiteur ne sortoit point de chez luy. Que fait cet homme ? Pour le faire sortir, il s'avise de faire semblant de se pendre à un arbre qui estoit devant la porte de ce debiteur. L'autre, qui estoit à la fenestre, court pour l'en empêcher. Les sergens cachez sortent et le prennent. Celui qui faisoit semblant de se pendre s'amusa un peu trop à regarder ce qui se faisoit ; il avoit desjà la corde au col ; en se tournant, il fait tomber le tabouret et demeure pendù C'estoit de bon matin, et en un quartier fort reculé ; de sorte que ce coquin fut pendù comme il le méritoit. M. de Fontenay-Marneil me l'a conté : il estoit alors ambassadeur en Angleterre.

6. Henry IV<sup>e</sup> allant à Sedan, M. de Bassompierre, M. de Bellegarde et autres rencontrèrent un homme de la ville, et luy demanderent s'il n'y avoit point de filles de joye à Sedan. « Il n'y en avoit qu'une, » dit cet homme ; « mais on la doit pendre demain ; car on » les punit de mort quand elles sont convaincues. » Nos cavaliers, touchez de compassion, donnent l'un une bague, l'autre de l'argent à ce bourgeois, à condition qu'il iroit de leur part prier M. de Boüillon \* de différer l'exécution d'un jour seulement. Il le fit. Le lendemain, le Roy y entra ; voylà tous les galans à ses genoux pour demander la grace de cette pauvre pecheresse. Le Roy les renvoya à M. de Boüillon, et l'appellant luy dit : « Mon cousin, cela depend de » vous ; nous ne sommes plus en France. » M. de Boüillon l'accorda, non sans quelque difficulté, et mit au bas de la grace : « Grace signée en presence » du roy de France. »

Henry de la T., duc  
de B., maréchal de  
France, mort le 25  
mars 1623.

7. Henri III<sup>e</sup> passa à la Croix-du-Tiroir comme on pendoit un homme. Ce pauvre diable cria : « Grace ! » Sire, grace ! » Le Roy ayant sceù du greffier que le crime estoit grand, dit en riant : « Eh bien ! qu'on ne

» le pende point qu'il n'ayt dit son *In manus*. » Le galant homme, quand on en vint là, jura qu'il ne le diroit de sa vie ; qu'il s'en garderoit bien, puisque le Roy avoit ordonné qu'on ne le pendist point qu'il n'eust dit son *In manus*. Il s'y obstina si bien, qu'il fallut aller au Roy qui, voyant que c'estoit un bon compagnon, luy donna sa grace.

8. Feu Monsieur le Prince ayant pris une petite ville en Languedoc durant les guerres de la Religion, choisit soixante-quatre personnes pour estre pendües. Un jeune homme qui avoit desjà la corde au col, entendant dire qu'un seigneur avoit esté fort blessé et de quelle maniere on le traittoit, dit : « On le tüera ; je » le guerirois en trois semaines. » M. Hannibal, frere naturel de M. de Montmorency\*, oyant cela, demanda s'il estoit chirurgien. Il dit que öüy, et obtint qu'on luy donnast la vie, à condition qu'il gueriroit le blessé. Le jeune homme n'avoit garde de ne point accepter la condition ; mais en effet il le guerit. Hannibal, quoyque ce garçon fust huguenot, le fait chirurgien de son regiment. Ce régiment est envoyé en garnison dans les Sévenes, en une place que M. de Rohan prit à discretion. Il choisit mesme nombre de soixante-quatre pour estre pendüs. Ce garçon s'y trouve encore ; comme on le menoit, il reconnoist un ministre qu'il avoit veü à Annonay, en Vivarets, lieu de sa naissance, avec un autre ministre assez celebre, nommé M. le Fauscheur<sup>1</sup>, qui demouroit chez le

Annibal-Jules de M.  
chevalier de Malte ;  
frère naturel de Henry II, duc de Montmorency, decapité.

<sup>1</sup> Il a fait le *Traité de l'action et de la prononciation de l'orateur*.

pere de ce jeune homme en cette petite ville-là, lorsqu'il y estoit ministre. Ce ministre se souvint de l'avoir veû ; il dit à M. de Rohan qui il estoit, et en obtint la grace. Ce garçon va en conter l'histoire à M. le Fauscheur, qui luy conseilla de se retirer chez son pere, de peur du *tertia solvet* ; ce qu'il fit.

9. Le Camus, maistre des Requestes <sup>1</sup>, filz de le Camus le riche, estant petit garçon, alla voir un lion que l'on monstroït dans un jeu de paulme sur un theatre. Il n'estoit pas bien à sa fantaisie ; il voulut passer par un bout du theatre et montoit avec une eschelle, quand le lion, qui estoit à l'autre bout (et le theatre avoit toute la largeur du jeu de paulme), en un sault fut à cet enfant, et avec sa queüe l'ameine de l'eschelle sur le theatre, le manteau entortillé autour de la teste. Il le tenoit desjà sous luy, quand d'en bas un page, peut-estre plustost pour faire niche au lion que pour secourir l'enfant, luy donna un coup de gaule. Le lion saulte vers le page, et on tira le petit garçon en bas, en danger de luy rompre le col ; il en fut quitte pour une saigné.

10. M. d'Aubigny, de la maison des Stuards, cadet du duc de Lenox <sup>2</sup>, logeant au fauxbourg Saint-Germain dans une maison des Jacobins réformez \*, qui avoit une entrée dans leur jardin, l'esté, un soir, sans sçavoir que deux dogues d'Angleterre, qui gar-

Le noviciat des Jacobins, rue Saint-Dominique.

<sup>1</sup> C'est celuy qu'on appelle Patte-Blanche. Il se pique d'avoir de belles mains.

<sup>2</sup> Il a le bien de France, et s'est fait d'eglise. Il est à cette heure chanoine de Nostre-Dame, et bon amy des Janssenistes.

dent leur enclos, eussent esté laschez une demy-heure plus tost que de coustume, entre sous un berceau qui n'estoit pas loing de son logement. Les chiens le sentent et luy coupent chemin. Il ne perdit point pourtant le jugement; et, sçachant que cette sorte de chiens principalement ne se jette guères à ceux qui ne tesmoignent point de peur, il ne fuit point, et avertit un homme qui estoit avec luy; puis il se met à les caresser en anglois. Il y en eut un qui s'apprivoisa aussytost; l'autre gronda tousjours; cependant il eut le loisir de gagner la porte. Ces mesmes chiens attraperent la jambe d'un voleur de fruicts qui se sauvoit par-dessus le mur, le tirerent à bas et l'estranglerent. Les moines jetterent le corps par-dessus le mur dans la rüe : il n'en fut autre chose<sup>1</sup>.

11. Un homme de Marseille receût en bonne compagnie une cassette. Il crut que c'estoit des essences, et ne la voulut point ouvrir devant je ne sçay combien de femmes qui estoient chez luy, de peur d'estre obligé d'en trop donner. Il se retire sur un balcon qui donnoit sur un jardin. En ouvrant, le feu prend à une fusée, qui eut assez de force pour faire tomber la cassette dans le jardin, où tout l'artifice et tous les pistollets qui estoient dedans joüerent sans faire mal à personne. Voyez quel fracas cela auroit fait, s'il eust ouvert devant ces dames!

12. La le Noble, fameuse courtisane de Paris,

<sup>1</sup> 1650.

estoit aimée d'un Italien de Bresse, ville appartenante aux Venitiens, nommé Joannino, qui n'en pouvoit rien avoir. Je ne sçay par quelle aventure la Reyne, du vivant du feu Roy, la fit embarquer par force pour l'envoyer au Canada. Joannino le sçait, la suit, atteint le vaisseau à quelques lieües en mer, et il fait tant qu'on la luy donne pour de l'argent. A peine est-elle dans la barque, que le vaisseau s'entr'ouvre et perit<sup>1</sup>. Je vous laisse à penser si elle luy fut cruelle après cela ; il l'a eüe assez longtemps, et enfin il l'a excroquée.

Cette le Noble n'estoit point soigneuse. Elle distribua une grande quantité de vaches à lait. Beau-lieu disoit de la Ferté-Seneterre qui en avoit une de la liberalité de cette femme : « Notre amy la Ferté » a un grand rhume, mais il le crache par le k. »

13. La Dalesso en a bien mieux usé, quand elle se vit du bien : c'est quasy la seule en France qui ayt eu du sens. Elle se mit à faire la vie d'une honneste femme qui se gouverne un peu mal. On alloit chez elle en visite, j'entens les hommes, comme chez une autre personne. Sa maison estoit fort bien réglée et fort propre. Elle avoit de l'esprit et disoit quelque-fois les choses fort plaisamment. Elle avoit eu une grande maladie et en avoit esté à l'extresmité. On luy demandoit comment elle se portoit : « Eh ! » dit-elle, « le crucifix s'esloigne un peu. » Enfin un conseiller

<sup>1</sup> Les Italiens disent que *il coco di Christo non s'inganna mai*. Il ne met point bouillir ce qui doit estre rosty.

de la Cour des aides, nommé le Roux, en devint si amoureux qu'il l'espousa. Je croy qu'elle vit encore. Elle estoit veuve de je ne sçay quel miserable; car Dalesso est le nom de quelqu'un qui l'avoit entretenüe\*.

Cela est déjà dans  
*l'Histor.* de M<sup>me</sup> Le-  
vesque, t. IV, p. 270.

14. On dit qu'un chanoine de Nostre-Dame de Paris estant à l'extresmité, ses gens s'emparoiert de tout ce qu'ils pouvoient attrapper. Un singe qu'il avoit se saisit à l'instant du bonnet carré du chanoine, et se le mit sur la teste. Le malade, qui voyoit cela, se mit tellement à rire, qu'il se creva un abcez qu'il avoit dans la gorge, et il en guerit.

15. L'evesque de Nantes d'aujourd'huy, du temps qu'il estoit l'abbé de Beauveau, estant à Toulouse au voyage que le Roy fit en Languedoc, lorsque M. de Montmorency eut la teste coupée, tomba malade d'une fievre continüe si violente, que les medecins en eurent fort mauvaise opinion. Un jour qu'ils croyoient qu'il auroit une crise, il eut au lieu de cela une arrection si furieuse qu'il se jetta sur une vieille qui le gardoit, et la vieille, par charité, le laissa faire. Après cela il se trouva le mieux du monde. Les medecins crurent que cela venoit de cette crise qu'ils attendoient, mais il se mocqua d'eux et les renvoya à la vieille, pour sçavoir la verité. La bonne femme leur dit en riant qu'il avoit fait le fou et que cela l'avoit guery.

C'est un terrible evesque que ce sire là. Quoyque grand jureur, grand desbausché, grand batteur et le plus meschant voisin du monde, le cardinal de Ri-

chelier l'a fait evesque, parce qu'il est son parent et qu'il est de bonne maison. Il a chez luy une fille bastarde mariée, avec tout le mesnage, et il consulte les advocats pour faire legitimer un bastard qu'il a encore.

— A Nantes, il poursuivit un jour, en calleçon, ses tenailles à la main, un cordellier contre lequel il s'estoit mis en colere, et le poussa jusques dans le marché de Nantes, qui est proche de l'evesché.

— Une fois qu'il parloit, tous les ouvriers à qui il devoit vouloient avoir de l'argent. Son cordonnier luy alla presenter ses parties : « Je » n'ay point d'argent, » luy dit-il. — « Mais, Monsieur, de quoy nourriray-je mes enfans ? — Je n'ay point d'argent, » repeta-t-il. Le cordonnier rongnonnoit. L'évesque prend la pelle du feu, et luy en donne sur le dos plus de quatre coups. Au sortir de là, le cordonnier trouve le menuisier à qui il dit qu'il venoit d'estre payé. « Je m'y en vais » donc, » dit l'autre. — « Oüy, oüy, » reprit-il, « il y fait bon. » Le menuisier va : « Je n'ay point d'argent. — Mais, Monseigneur, vous » avez bien payé le cordonnier. — Veux-tu que je te paye en mesme » monnoye ? — Je ne demande pas mieux. » Il le battit tout comme l'autre. Il ne craint que le mareschal de la Meilleraye\*.

Gouverneur de  
Nantes.

16. Ruigny avoit un laquais à Mantoüe à qui il arriva une chose toute pareille. Ce garçon, sa garde estant sortie, se lève pour aller chercher à boire, s'ennyvre et s'endort couché sous un barril de vin dont il avoit le robinet dans la bouche. La garde le remit dans le liet et se couche auprès de luy pour l'eschauffer, après l'avoir essuyé. Le vin luy donna de la chaleur ; il se reveilla en bon estact, et par le mesme remede de l'abbé de Beauveau, il se guerit de sa fièvre.

17. Un mulletier du cardinal de Rambouillet fut malade d'une maladie tout au contraire. Il tomba en langueur, on ne pouvoit deviner son mal. Après l'avoir bien sermonné, on luy fit avouer qu'il avoit fait



un traité avec une gueuse, à un soû pour chaque fois, et il dit que pour espargner un soû, il faisoit ordinairement d'une pierre deux coups.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 292, N° 9, lig. 1<sup>re</sup>.

*Filz de le Camus le riche.*

Nicolas le Camus, conseiller d'Etat en 1620, mourut en 1648. C'est lui qu'on surnomma le riche. Il eut de Marie Colbert, morte en 1642, dix enfans dont on a parlé souvent et qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer : 1° Nicolas le Camus, conseiller d'Etat, procureur général de la Cour des Aides, mort en 1636, époux de Marie de la Barre; 2° Antoine le Camus, maître des Requêtes en 1631, président en la Chambre des Comptes en 1637, contrôleur général des finances en 1648, mort en 1687, époux d'Elisabeth Feydeau; 3° Edouard le Camus, procureur général de la cour des Aides après son frère, prêtre après 1643, mort en 1674 laissant trois bâtards; 4° Etienne le Camus, intendant des bâtimens, mort en 1673, époux de Magdelaine Colbert; 5° André Gerard le Camus, procureur général de la cour des Aides en 1643, mort en 1698, marié à Charlotte Melson; 6° Jean le Camus, maître des Requêtes, mort en 1680 : c'est le *Patte blanche* de notre texte; 7° Marie le Camus, mariée en 1616 à Michel Particelli, sieur d'Esmery, morte en 1678; 8° Catherine le Camus, carmélite, morte en 1668; 9° Françoise le Camus, mariée à René le Roux, sieur du Plessis, maître des Requêtes et conseiller d'Etat, morte en 1680; 10° Claude le Camus, femme de Claude Pelot, seigneur de Port David, maître des Requêtes, puis président au parlement de Rouen, morte en 1668.

II. — P. 292, N° 10, lig. 1<sup>re</sup>.

*M. d'Aubigny... il a le bien de France.*

La terre d'Aubigny en Berry avoit été donnée par Charles VII à un Stuart de ses ancêtres, qui lui avoit amené des troupes écossaises.

Elle fit retour sous Louis XIV, et fut donnée une seconde fois à un des fils de la duchesse de Portsmouth et de Charles II.

Louis Stuart d'Aubigny, dont on parle ici, avoit été envoyé en France à l'âge de cinq ans et élevé à Port-Royal. Il prit les ordres fort jeune, fut chanoine de Notre-Dame, puis retourna en Angleterre lors de la restauration de Charles II; ce prince l'avoit nommé aumônier de la Reine; mais son inclination le ramena bientôt à Paris où il mourut quelques heures avant l'arrivée d'un courrier qui lui apportoit de Rome le chapeau de cardinal.

Il n'y a rien de mieux et de plus sensé que ce que fait dire Saint-Evremond à M. d'Aubigny, à propos d'un autre petit chef-d'œuvre. La *Conversation de M. d'Aubigny avec M. de Saint-Evremond* est le digne pendant, le contrepoids de la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye*. Et pour peu qu'il y ait un fond de vérité dans ces deux pièces, nous en devons conclure que d'Aubigny étoit moins ardent janséniste qu'on ne le croyoit, et qu'il valoit mieux que sa réputation. (*Œuv. de Saint-Evremond*, 1706, t. II, p. 48.)

### III. — P. 294, N° 13, lig. 1<sup>re</sup>.

*La Dalesso... est quasi la seule en France qui ayt eu du sens.*

Des Réaux ne veut ici parler que des franchises courtisanes, non de celles qui se contentoient d'avoir été entretenues. Autrement, l'exemple de Ninon l'auroit frappé.

### IV. — P. 295, N° 15, lig. 1<sup>re</sup>.

*L'évesque de Nantes.*

Gabriel de Beauvau fut évêque de Nantes de 1636 à 1667, année de sa mort. On sait que la maison de Beauvau est une des plus grandes de France, alliée plusieurs fois à l'incomparable maison de Bourbon, et commune d'origine avec la maison des anciens comtes d'Anjou, dont elle a conservé les lionceaux cantonnés dans ses armes. Notre vaillant évêque a son article dans le *Moreri*, à partir de l'édition de 1725. On y voit, non pas ce que raconte ici le bon des Réaux, mais ce que l'illustre prélat fit pour le bien de son diocèse; les conférences et les retraites qu'il établit, le séminaire de Nantes qu'il fonda, les statuts synodaux qu'il rédigea, enfin les excellens réglemens qu'il fit imprimer en 1658. *Dicitis benè*, auroit dit Olivier Maillard aux continuateurs du Moreri, *sed non dicitis totum*.

## MAUVAISES HABITUDES EN PARLANT.

1. M. Closse \*, evesque de Châlons, mettoit *Monsieur* partout. « Hé ! un tel, apportez du papier pour » torcher Monsieur mon cû ! » Un de ses amys luy ayant remonstré que ses gens ne servoient qu'une fois un certain grand pasté froid, il y mit ordre et quand cet amy voulut s'en aller : « Monsieur, » luy dit-il, « vous ne vous en irez point, Monsieur, vous » serez, Monsieur, garde de Monsieur Pasté. »

Henry Closse, de  
1624 à 1640.

2. M. le Maye, conseiller à la cour des Aides de Paris, dit tousjours *chose* au lieu du nom. Un jour, rapportant un procez, il vouloit dire : « Ils le prirent » par son manteau ; » et il dit : « Ils le prirent par » son *chose*. » Voylà tout le monde à rire. Le pauvre homme fut si desferré qu'il ne put achever.

3. M. de Nemonde \*, premier president à Bordeaux, ne pouvant trouver *néant* à propos, prononça : « La cour a mis et met l'appellation au bordel.

André de Nesmond,  
de 1611 à 1617.

— On fait un conte de luy assez plaisant. Il avoit à recevoir un procureur qui avoit esté cuisinier. Il l'interrogea ainsy : : « Que trouvez-vous le meilleur » à un chapon, de l'aisle ou de la cuisse ? — *Distingue,* »

dit l'autre, qui estoit bon compagnon; « quand il est » rosty, l'aisle; quand il est bouilly, la cuisse. — » Receû procureur, » dit le President, « il a dit *dis-tinguo.* »

ANNE d'Anbourg,  
femme d'Antoine de  
Lomenie,  
morte 8 avril 1608.

4. Madame de Lomenie \*, mere de M. de Brienne, disoit tousjours sans que cela vinst à propos : *Pour reprendre la façon.*

OUVERT LE FERON,  
frere aîné de Jérôme,  
l'un des deux pre-  
sidents aux Enq. et  
prevots des March.

5. Le frere aîné du president le Feron <sup>1</sup> (je pense qu'il a esté aussy president aux Enquestes), disoit tousjours après quelques mots, *non?* d'un ton interrogateur; et puis il s'arrestoit, comme s'il eust voulu demander l'approbation des assistans.

6. Feu M. le comte de Soissons disoit : *tout de mesme quoy?* Souvent on ne sçavoit s'il ne demandoit point ce que l'en vouloit dire, et cela faisoit des *coq-à-l'asne.*

7. Un homme, dont j'ay oublié le nom, après avoir bien parlé ne pouvoit s'empescher de dire contre son propre sentiment : *Rien de tout cela.*

8. Un autre entremesloit tousjours *patatin, patata*; un autre *par ci, par là.*

9. J'ay aussy oublié le nom d'un homme de quelque condition qui ajoustoit tousjours au bout de ce qu'il avoit dit : *Perroquet violet sur la pointe du pié.*

10. Le president <sup>2</sup> Charreton entremesle tousjours *je dis ça*; et, mesme dans les sentences, il l'a dit jusqu'à trois fois.

<sup>1</sup> Prevost des marchands durant le blocus, 1649.

<sup>2</sup> Aux Requestes.

11. Le frere du feu president Boulanger (c'estoit un marchand) \* parloit beaucoup et commençoit par ce mot : *Response*.

Charles le Boulanger, depuis conseiller secret. du Roi.

12. Un autre disoit tousjours : *Escoutez mon raisonnement*; et cela quand il avoit fait une narration.

# COMMENTAIRE.

I. — P. 300, N° 10.

## *Le president Charreton.*

Louis Charreton, sieur de la Douze, mort en 1684. Dans les portraits confidentiels sur les membres du Parlement vers 1661, on dit de lui : « Esprit inquiet, turbulent, qui se picque d'intelligence, de capacité et » de justice ; qui veut de grandes defferences et de grands honneurs, » et qui se rend facilement : songe néanmoins à ses intérêts ; s'estoit » embarrassé au canal de Loire. A esté grand frondeur ; a sa brigue » dans sa chambre dans laquelle il trouve de l'estime ; s'y comportant » bien pour l'expédition des affaires. M. Martineau est son opposé ; sa » femme a pouvoir sur luy. A donné sa fille d'un premier lit à M. de » Boultz ci devant maître des Requestes. »

Les Mémoires de Conrart racontent d'une manière piquante les dangers qu'il courut lors de la grande émeute de l'Hôtel de ville en 1652. Il demeura longtemps dans un cabinet d'aisance et ne revint chez lui que roué de coups après avoir crié à maintes reprises qu'on le laissât et qu'il étoit le président Charton. « Le lendemain vendredi (9 juillet), Monsieur envoya deux fois un gentilhomme chez lui pour le » prier de se trouver le samedi suivant au Palais... Sa femme reçut le » message et demanda si c'étoit que M. d'Orléans vouloit absolument » que son mari mourût : et si n'ayant pas été tué à l'Hôtel de ville, » il falloit qu'il allât au Palais pour se faire assassiner... Elle ajouta » que si M. d'Orléans vouloit que son mari allât au Palais, il lui envoyât M. de Valois (son enfant) en otage. Et le gentilhomme luy » ayant dit : Ah ! Madame, vous envoyer M. de Valois ! — Ouy, Monsieur, luy dit-elle, car si M. de Valois est fils de M. d'Orléans, M. le » president Charton est mon mari. Il fallut qu'il s'en retournât sans » autre réponse. » (*Mémoires de Conrart*, édition Michaut, p. 574.)

## MARYS COCUS PAR LEUR FAUTE.

4. Un marchand de Bordeaux, dont je n'ay pu sçavoir le nom, estoit amoureux de la servante de sa femme, et afin de pouvoir coucher avec cette fille sans que sa femme s'en aperceust, il obligea un des garçons de la boutique à tenir sa place pour une nuit, après luy avoir bien fait promettre qu'il ne toucheroit point à Madame. Ce garçon, qui estoit jeune, ne se put contenir, et fit quelque chose de plus que le mary n'avoit accoustumé de faire. Le lendemain, la femme croyant que ç'avoit esté son mary, car il s'estoit revenû coucher auprez d'elle un peu devant le jour, luy alla porter un bouillon et un couple d'œufs frais. Le marchand s'estonne de cet extraordinaire : « Eh ! » luy dit-elle en rougissant, « vous l'avez bien gaigné. » Par là il descouvrit le pot aux roses. Depuis, il accusa ce garçon de l'avoir volé, et le mit en procez. Ce garçon dit le sujet de la haine de son maistre ; et, par arrest du parlement de Bordeaux, la femme fut declarée femme de bien, et le mary cocû à très-juste titre.

2. Voicy une autre histoire un peu plus tragique.

Un gentilhomme de Beausse, entre Dourdan et Estampes, nommé Baye-Saint-Leger, avoit une fort belle femme, et cette femme avoit une femme de chambre aussy belle qu'elle. Le mary, comme on se lasse de tout, devient amoureux de cette fille, la presse, elle resiste, et enfin le dit à sa maistresse. La femme dit : « Il faut l'attraper. Dans quelque temps » faites semblant de consentir et luy donnez un » rendez-vous. » Or, il arriva que le propre soir que Saint-Leger avoit rendez-vous de cette fille, un de ses meilleurs amys vient chez luy. Pour s'en desfaire, il le meine coucher bien plus tost que de coustume. L'amy en a du soupçon, veut sçavoir ce que c'est ; il le luy avoüe. Ce gentilhomme luy en fait honte, et luy persuade de luy donner sa place ; il va au rendez-vous au lieu de Saint-Leger. Il y trouve la femme de son amy, qui, pour se mocquer de son mary, avoit joué tout ce jeu-là. Il fait ce pourquoy il estoit venu. Elle a conté depuis que, de peur de rire, elle se mordoit les levres. C'estoit dans un jardin, et il ne faisoit point clair de lune. L'amy revient bien satisfait, et le mary se couche auprez de sa femme. Le recit que luy avoit fait son amy luy avoit fait venir l'eau à la bouche ; il veut en passer son envie. Sa femme luy dit en riant : « Seigneur Dieu ! vous estes de belle » humeur ce soir. — Que voulez-vous dire ? » luy dit-il. — « Eh ! » répondit-elle, « ne vous souvenez- » vous plus du jardin ? » Le pauvre homme devina incontinent ce que c'estoit. Il ne fit semblant de rien ;

mais il fut si saisy qu'il en mourut. Elle, depuis, a esté fort abandonnée, et est morte de la verolle.

3. Le comte de Saint-Paul, dernier mort, fut aussy attrappé par sa femme, qui prit la place d'une demoiselle, mais il ne put rien faire. Voyant cela, elle luy dit en riant : « Vrayment, vous estes un bel » homme à rendez-vous ! — Ah ! » luy dit-il, « je ne » m'en estonne point, mon courtaut sentoît sa vieille » escurie. »

#### COMMENTAIRE.

I. — P. 304, N° 3, lig. 1<sup>re</sup>.

##### *Le comte de Saint-Paul.*

C'étoit François d'Orléans, comte de Saint-Paul, duc de Fronsac et frère de la marquise de Bellisle. Il mourut le 7 octobre 1631, onze ans avant la princesse sa femme, Marie de Caumont marquise de Fronsac, veuve de Claude d'Escars, prince de Carency. Le tombeau de la comtesse de Saint-Paul décoroit l'église abbatiale des Filles-Saint-Thomas, gracieux édifice qui occupoit le terrain sur lequel on a depuis élevé le très-peu gracieux *Théâtre du Vaudeville*. C'est ainsi que Paris s'est trop souvent embelli.



## CDLVI.

### COCUS PRUDENTS OU INSENSIBLES.

4. Un president de Paris, dont on n'a jamais voulu me dire ny le nom, ny la cour dont il estoit president, ny mesme s'il vivoit ou s'il estoit mort, tant on avoit peur que je ne descouvrisse qui c'est, un president donc fut averty par son clerc que sa femme couchoit avec un cavalier. « Prenez bien » garde, » dit-il à ce clerc, « à ce que vous dittes. — » Monsieur, » respondit l'autre, « si vous voulez venir du Palais quand je vous iray querir, je vous les feray surprendre ensemble. » En effet, le clerc n'y manqua pas, et le mary, entré seul dans la chambre, les surprend. Il enferme le galant dans un cabinet dont il prend la clef, et retourne à son clerc. « Un tel, » luy dit-il, « je n'ay trouvé personne; voyez vous-mesme. » Le clerc regarde et ne trouve point son cavalier. « Vous estes un meschant homme, » luy dit le President; « tenez, voylà ce que je vous dois, allez-vous-en, que je ne vous voye jamais. » Il le met dehors; après il revient au cavalier: « Monsieur, c'est ma femme qui a tort; pour

» vous, vous cherchez votre fortune, allez-vous-en ;  
» mais si je vous rattrape, je vous feray sauter les fe-  
» nestres. » Pour sa femme, quand elle fut seule, il  
luy dit qu'il ne sçavoit pas de quoy elle pouvoit se  
plaindre ; qu'à son advis, elle avoit toutes les choses  
nécessaires. Elle pleura, elle se jetta à ses piez, luy  
demanda pardon et luy promit d'estre à l'avenir la  
meilleure enfant du monde. Il le luy pardonna, et  
depuis elle luy a rendu tous les devoirs imaginables.

Gouvernante  
des Pays-Bas, morte  
en 1632.

2. Un conseiller d'Estat de l'infante Claire-Eu-  
genie \* avoit une belle femme, et quoyqu'ils n'eussent  
guères de bien, leur maison alloit pourtant comme il  
falloit, et ils faisoient fort bonne chere, car la galande  
en gaignoit. Cela dura assez long-temps sans que le  
mary s'informast d'où venoit cette abondance. La  
femme, estonnée d'une si grande stupidité, peu à  
peu, pour voir s'il s'apercevoit de quelque chose,  
diminua l'ordinaire. Il ne disoit rien et faisoit sem-  
blant de ne le voir pas. Enfin, elle retrancha tant,  
qu'elle le reduisit à un couple d'œufs. Alors la pa-  
tience luy eschappa ; il prit les deux œufs et les jetta  
contre la muraille, en disant : « Est-ce là le disner  
» d'un cocù ? » Elle, voyant qu'il entendoit raillerie,  
remit dez le lendemain les choses en leur premier  
estat. J'ay oüy faire ce conte d'un François, et je  
pense qu'il est de tous pays ; mais il n'en est pas  
moins bon pour cela.

3. M. Guy, celebre traitteur à Paris, ne trouvant  
ny sa femme ny un des principaux garçons, une fois  
qu'il avoit bien des gens chez luy, alla furetter par-

tout, et les rencontra aux prises : « Hé ! vertu-Dieu ! »  
ce dit-il, « c'est bien se moquer des gens que de  
» prendre si mal son temps, et ne pouviez-vous pas  
» attendre que nous eussions un peu moins d'af-  
» faire? »

## CDLVII.

### JALOUX.

#### DES BIAS ET AUTRES.

1. Des Bias, frere aîné de Monferville dont nous avons parlé <sup>1</sup>, avant que d'estre marié ne bougeoit à Paris du bordel et du cabaret. Il estoit grand et bien fait ; mais malpropre autant qu'on le peut estre. Quand sa chemise estoit noire comme la cheminée, il la trocquoit contre une neuve chez une lingere, et en changeoit dans sa boutique. Il y a plus de treize ans qu'il est marié à une personne de bon lieu, bien faite et bien raisonnable : cependant il en est si jaloux, qu'aprez avoir esté long-temps sans vouloir que personne allast disner chez luy (il demeure à la campagne <sup>2</sup>), bien loing d'y coucher, il devint jaloux de ses valets mesmes, et non content de l'avoir enfermé au troisieme estage, afin qu'elle fust hors d'escalade et qu'on n'y montast pas avec des eschelles de corde, il chassa enfin tous ses gens et, quoyque huguenot, il prit un Carme à qui il se fioit

L. mareschale de T.    <sup>1</sup> Cy-dessus, à l'historiette de Themines\*.

<sup>2</sup> A une terre auprès d'Avranches.

pour gouverner tout chez luy. Ce moine avec le temps luy devint suspect, et il le chassa aussy.

Sa femme souffroit toutes ses extravagances avec une constance admirable. Elle a eu quatre enfans, et parce que ce mary a un petit doigt de la main gauche estropié et tout crochû, et qu'il dit que si elle fait des enfans qui ne l'ayent pas de mesme ils ne seront pas à luy, tous ceux qu'elle a faits ont le petit doigt de la main gauche crochû, soit par la force de l'imagination de la mere, soit que la sage-femme gaignée le leur rompe en naissant.

Ce maistre fou porte tousjours sur luy tous ses papiers les plus importans et ses principales clefs. Une fois, sur le point de partir de Rouën, avant cette grande jalousie, il dit en luy-mesme : « Je me » tûe à faire mes affaires moy-mesme, il faut » prendre des secretaires. » Il en prend trois, et s'en va ; à la disnée, il songe : « Ay-je de quoy oc- » cuper trois secretaires ? » Il en renvoye un ; à la couchée un autre, et le lendemain un troisieme, disant : « J'ay bien fait mes affaires jusqu'icy, je les » feray bien encore. » Il a de l'esprit, et faisoit bonne chere à ses amys quand il n'estoit pas si abismé dans la jalousie. Son pere estoit gouverneur de Lectoure ; il l'avoit esté de Pontorson.

2. Un medecin de Soissons, nommé Rapoil, avoit une femme bien faite, mais elle avoit une dartre à la joue qui se renouvelloit tous les mois, en sorte qu'elle n'avoit par mois que quinze jours de beauté. Il en estoit jaloux, et quoyqu'il dist qu'il sçavoit bien

le moyen de la guerir, par jalousie il ne la voulut jamais guerir entierement. Il n'y gaigna rien : elle estoit fort coquette, et enfin elle se fit desmarier. Elle enrageoit quand on l'appelloit Madame *Poiltras* au lieu de Madame Rapoil.

MOISSELLE.

3. Un beau garçon de Paris, nommé Heroüard sieur de Moisselle, se trouvant avec peu de bien, à cause que son pere avoit mal fait ses affaires, prit l'espée, et en Hollande ayant acquis quelque reputation, une dame de quelque âge, mais riche, l'espousa. C'est la plus folle de jalousie qui fut jamais : dez qu'il regarde une servante, elle la chasse. A Paris, elle eut soupçon que son mary regardoit de trop bon œil une belle fille de ses parentes, et à table en mangeant, après avoir esté long-temps sans parler, elle s'escricoit : « Oüy, en ma foy ! je le vou- » drois de tout mon cœur, qu'elle fust cent piez sous » terre, cette mademoiselle Marton ! » C'estoit le nom de la belle. Et dans cette vision, une cassette luy ayant esté volée, elle disoit que c'estoit cette belle fille qui l'avoit, et qu'une sorciere la luy avoit fait voir dans son ongle. Elle devint jalouse de la grand mere de son mary. Elle estoit venüe de Hollande icy pour le ramener, et d'icy elle le suivit en Poitou où il est allé voir ses parens. Il est contraint, quand il est levé, de sortir jusqu'au soir, et s'est accoustumé à la laisser crier tout son saoul.

4. Voicy une histoire plus estrange que toutes les autres. Un gentilhomme provençal, nommé Tenosi,

s'en allant faire un voyage en Levant, recommanda sa femme à un autre gentilhomme, avec lequel il faisoit profession d'une amitié très-estroite : cette femme estoit belle ; cet amy en devint bientost amoureux, et enfin la femme ne fut pas plus fidelle que luy. Ils vescuient de sorte que tout le monde sçavoit leurs amours. Au bout de quelque temps le bruit courut que le mary estoit mort ; mais ce bruit estoit faux, et il revint la mesme année. Ces amans, comme j'ay dit, avoient eu si peu de discretion qu'ils ne doutoient point que le mary ne fust bientost averty de tout ; ils se resolurent de s'en desfaire, et l'empoisonnerent : ils sont pris et condamnez à avoir la teste coupée, tous deux en mesme temps et sur un mesme eschaffaut. On les meine donc au suplice : cet homme estoit le plus abattû qu'on eust pu voir, et la femme paroissoit beaucoup plus resolute que luy. Comme on le voulut executer le premier, il demanda qu'on ne l'executast qu'après cette dame, et le demanda avec tant d'instance, et dit des choses qui firent si fort croire qu'autrement il mourroit comme un furieux, qu'on fut contraint de le luy promettre, de peur de le mettre au desespoir. Mais il n'eut pas plus tost veû la teste de sa maistresse à bas, qu'il tesmoigna une constance admirable, et mourut, s'il faut ainsy parler, avec quelque satisfaction. On sceût de ses amys particuliers que c'estoit par jalousie, et qu'il estoit tellement possédé de cette passion, qu'il avoit eu peur, s'il estoit executé le premier, que la dame ne fust sauvée par quelque

miracle, et qu'un autre n'en jouïst après : ce fut ce qui l'avoit fait resoudre à empoisonner son amy comme il l'empoisonna, le jour mesme qu'il fut arrivé, sans luy donner le loisir de coucher avec sa femme.

Jean C., maître des Comptes, marié à Anne Marguerite Vanel.

Nicolas le B. (*Histor.*)

Maître des comptes ; premier commis d'Esmery, puis commis de l'épargne.

Marguerite Rancin.

Pierre fine taillee et enchâssée en or ou en argent.

5. Coiffier\* est filz de Coiffier, qui a esté commissaire au Chastelet, et dont la mere estoit cette celebre pastissiere qui fut la premiere qui s'avisa de traiter par teste. Le pere avoit eu quelque habitude avec le president le Bailleur\*, lorsqu'il estoit lieutenant-civil; de sorte que s'estant meslé des finances, quand le President fut fait surintendant, il prit Coiffier pour premier commis; d'Esmery le continua. C'est un homme grave et terriblement ceremonieux. On disoit que d'Esmery avoit Guerapin\* pour tenir parole, Chabenat pour fourber, et Coiffier pour faire des reverences. M<sup>me</sup> Pilou disoit de luy que, pour commissaire du Chastelet, c'estoit un honneste homme, mais que, pour un homme à carrosse, ce n'estoit qu'un benais. Sa femme estoit aussy sotté que luy et par-delà. Ils avoient un filz assez honneste garçon, qui ne les pouvoit souffrir, et il estoit tousjours absent; ce filz mourut fort jeune. Son cadet est bien fait; mais vous verrez par la suite quel homme c'est. Il est à cette heure maistre des Comptes. Son pere le maria, il y a quelques années, avec la fille de Vanel, celui qui, avec la Railliere, avoit fait le Traitté des Aisez. C'est une petite créature qu'on peut dire jolie; mais après les nains, il n'y a rien de si petit : il est vray qu'elle est bien proportionnée. Cette petite créature, élevée par une mere dévôte\*, fut ravie de trouver un garçon qui fust un peu dans le monde. Par malheur pour luy et pour elle, le pere et la mere de Coiffier n'estoient pas alors à Paris, ou du moins en partirent aussytost après : de sorte que la voylà en son menage. Le mary qui avoit ouï dire dans le monde qu'un galant homme devoit donner de la liberté à sa femme, luy laissoit faire en partie ce qu'elle vouloit : il luy donnoit mesme à faire la despence. Notez que c'estoit un oyson; elle ne se levoit qu'à midy, faisoit semblant de compter avec le valet de chambre de son mary, et ne comptoit point; tout alloit comme il plaisoit à Dieu : l'argent ne luy coustoit rien. Elle donna une table de bracelets\* de trente-cinq pistoles à une demoiselle de sa mere qui l'estoit venue coiffer quelquefois, et à la femme de chambre un mouchoir de quinze pistoles.

Il n'y avoit que trois jours que le pere de sa mere estoit mort; elle s'habilloit de couleur, et quand sa mere venoit, elle se mettoit entre deux draps toute habillée, et on a jetté quelquefois sur le fond du lit la tourte qu'elle alloit manger avec quelques jeunes garçons du quartier.



Logée dans un des pavillons qui sont autour du jardin du Palais-Royal, elle avoit une porte pour y entrer; elle s'y promenoit avec sa demoiselle jusques à deux heures après minuit, et le mary fut contraint de faire cacher des gens qui luy firent peur, afin qu'elle n'y allast plus si tard. Cette grande liberté que cet homme luy donna, durant l'absence de la belle-mere, la gasta entierement, et quand les bonnes gens furent revenus, elle avoit desjà pris un fort meschant ply; d'ailleurs elle est naturellement estourdie, et par malheur elle a tousjours eu affaire à des estourdis.

Le premier qui s'avisa de luy faire les doux yeux fut un jeune garçon de la ville, lieutenant aux Gardes, nommé Busserolles, si fou qu'il alla attaquer luy seul, à la Don Guichotte, une bande de sergens qui menoiert un homme en prison, et le délivra sans le connoître; il est vray que son hausse-col, car il estoit de garde, imprima quelque terreur aux sergens. Depuis, il a parlé au Roy si sottement qu'on l'a cassé, au lieu de le laisser traiter d'une compagnie. Ce galant homme alla un jour pour voir la petite dame. On luy dit qu'elle estoit là auprez, chez sa belle-sœur Vanel, de qui on mesdit furieusement avec Servien. Busserolles y va : la petite femme revient\*; on luy dit cela; elle court chez sa belle-sœur; ils se parlent. La belle-sœur, qui sçavoit que desjà on estoit en soupçon chez le mary, ne trouva cela nullement bon, et fit dire à Busserolles qu'il ne revinst plus chez elle. Voylà grande rumeur au logis : on defend à la petite femme de voir sa belle-sœur; elle ne voyoit pas mesme sa mere, car la belle-sœur et la mere logeoient ensemble.

Le beau-pere, la belle-mere, tous leurs gens sont tous les espions de la jeune femme. Le bonhomme en usa fort sottement, car il rompit en visiere plusieurs fois à des jeunes gens qui alloient là-dedans; et enfin le portier eut ordre de ne la laisser voir à pas un homme. Quand on la demandoit il disoit : « Elle n'y est pas, » et elle, qui estoit toujours à la fenestre, crioit : « J'y suis; » mais cela ne servoit de rien.

Busserolles decouvrit un jour qu'elle alloit au sermon avec la famille : il envoye un grand laquais qui fit si bien qu'il garde une place tout auprez de la petite dame, et il causa avec elle, à la barbe à *Pantaloon*\*, tant que le sermon dura.

Elle fut assez longtemps en cette misere, n'allant en aucun lieu que sa belle-mere n'y fust, elle qui mouroit d'envie de voir des hommes. Enfin je ne sçay par quelle rencontre on ne put s'empescher de la laisser aller joier dans le voisinage, chez le president Tubeuf. Son filz\* aussytost en conte à la belle. Dez le premier soir elle luy permet de luy escrire, et non contente de cela, elle ne faisoit que chuchotter le lendemain à la messe avec luy. Le premier billet tomba entre les mains

Chez elle.

*C'est-à-dire :*  
du beau-pere.

Charles Tubeuf, alors  
conseiller au Parle-  
ment, maître des Re-  
quêtes.

Sans doute la dame  
de compagnie de sa  
mère.

du mary. Le laquais de Tubeuf, aussy habile que son maistre, rencontra Coiffier à la porte, qui luy fit avouer qu'il portoit un poulet à sa femme, et luy donnant un louis d'or, il luy dit : « Je t'en donneray au » tant toutes les fois. » Il faisoit response pour sa femme. Je pense que la demoyelle \* ou sa mere l'escrivoient. Au bout de huit jours le mary se lassa de donner des louis, et escrivit à Tubeuf : « Monsieur, » soyez une autre fois plus fin ; » puis conta toute l'affaire à sa femme. La belle-mere meurt quelque temps après : cette petite estourdie ne put s'empescher d'en tesmoigner de la joye, et vouloit aller à l'enterrement avec un collet clair : le mary dit qu'il la jetteroit dans le feu ; cela acheva d'agrir les gens. Elle fut depuis comme prisonniere, jusques à entendre la messe chez elle, et à n'avoir permission de regarder à la fenestre que certains jours. Quand Tubeuf alla à Francfort (a), elle et le mary entendant passer bien des gens, mirent la teste à la fenestre ; il cria : « Il y en a qui sont bien aises ; il y en a aussy qui en sont faschez ! »

Tantost, elle a permission d'aller au Cours avec sa gouvernante, tantost on la resserre tout de nouveau : Elle disoit une fois : « Zésus ! que » faire au Cours ? Le Roy est party. » Le mary est devenu tout sauvage. Il a un frere qui a fait quelques campagnes ; on l'appelle d'Orvilliers. Ce garçon est bien fait et estoit assez raisonnable, mais à cette heure il garde sa belle-sœur : on croit qu'il en est amoureux. Elle le hait comme la peste.

En 1657, avec le mar-  
échal de Gramont  
et M. de Lyonne.

(a) Pour l'élection de l'empereur \*.

#### COMMENTAIRE.

I. — P. 312, n° 5.

*Son pere le maria... avec la fille de Vanel, celui qui avec la Railliere avoit fait le Traitté des Aisez.*

La fille de Claude Vanel, celui qui fit bâtir ou du moins habita le premier la première maison de la *rue Neuve-des-Petits-Champs*, vers 1632. Achetée plus tard par Bruant des Carrieres, puis réunie à celle de Bautru, elle est aujourd'hui remplacée par le passage Colbert et la nouvelle rue de la Banque.

Pour la Railliere, fameux partisan de la fin du règne de Louis XIII et du commencement de celui de Louis XIV, il est cité parmi ceux

qui se mirent en frais pour célébrer la naissance du jeune dauphin, en 1639 :

Ce qui fut bien plaisant,  
Monsieur de la Rallière,  
Ce brave partisan  
Fit faire une barrière  
De douze ou quinze muids où tout le monde  
Alloit s'abreuver à la ronde.  
Et s'amusoit à tirer la bonde.

« La Rallière, » dit le Catalogue des Partisans, « a été fermier des » aides avec le nommé du Mousseau, où ils ont volé les rentiers de » l'hostel de ville, par les presens et corruptions qu'ils ont fait à » d'Esmerly... Et en outre, ledit la Rallière avec le nommé Vanel dit » Treccourt, à présent fermiers des Entrées, ont fait le traité de » 150,000 livres de rentes sur les dites entrées créées en 1644, pour » raison de quoy, ils ont taxé sous le titre d'Aisez qui bon leur semble, » et sous de faux rôles ont exigé les dites taxes avec des violences hor- » ribles en cette ville de Paris et en la campagne. » (P. 9.)

On l'avoit fourré à la Bastille dès le commencement des troubles.  
Le *Courrier françois en vers burlesques* raconte ainsi sa mésaventure :

Ce fut le vingt-six de janvier,  
Jour que le nommé la Rallière  
Fut pris noiant sa jarretière,  
Comme espion du cardinal.  
Son nom est connu pour le mal  
Qu'il a fait souffrir à la France,  
Il est hoc à quelque potence;  
C'est un sorcier, c'est un devin,  
Exacteur des droits sur le vin,  
Jadis pillier de Particelle,  
Auteur de la taxe nouvelle,  
Par qui tant de gens sont lèzes,  
Dessous un faux-titre d'aisez;  
Il est monopoleur en diable,  
C'est un usurier exécrable,  
.....  
Ame damnée, esprit malin,  
Un voleur, bref un Mazarin.  
Ce trouble repos de la ville  
Est à présent dans la Bastille.

(3<sup>e</sup> courrier.)

## II. — P. 313, lig. 1<sup>re</sup>.

*Logée dans un des pavillons qui sont autour du jardin du Palais-Royal...*

Le cardinal de Richelieu avoit permis de construire, au milieu de la ligne du nord qui fermoit son palais, trois pavillons : l'hôtel Ma-

zarin dont on va abattre la belle porte, apparemment pour le grand plaisir d'abattre, fut construit plus tard en face de ces pavillons. On peut les reconnoître dans le plan de Gomboust : l'un d'eux étoit occupé par M. et M<sup>me</sup> Coiffier père et fils, mère et belle-fille.

### III. — Fin.

Sandras des Courtils, dans son roman de la *Vie de Colbert*, Cologne, 1695, médit autrement encore de la pauvre petite M<sup>me</sup> Coiffier : « La » marquise de Piennes, » (avant, M<sup>me</sup> de Launay), « ne fut pas la seule » pour qui Colbert fut sensible : il rendit aussi des soins à Anne-Mar- » guerite Vanel, femme de Jean Coiffier, maistre des Comptes ; jeune » personne petite, mais toute mignonne et de qui l'esprit étoit enjoué » et brillant. Il alloit souvent souper chez elle, parce qu'il étoit amy » particulier de son beau-père qui avoit été receveur des consignations » avec Betaut, et qu'il prenoit des leçons de politique du mari au sujet » du traité de Munster dont il savoit parfaitement toutes les négocia- » tions, ayant été secrétaire de l'ambassade sous Abel de Servien, dont » il étoit encore commis pour la Surintendance. La coquetterie de cette » dame le rebuta bientôt, et il ceda la place à Edouard-François » Colbert son frere, qu'il avoit fait capitaine aux gardes, à Roussercau, » secrétaire du cardinal Mazarin (a), et au commandant de Gault qui » avoient plus de temps que lui à donner à l'amour... » (P. 9.)

(a) Probablement l'ex-lieutenant aux gardes *Busscrotes*. Les Imprimeurs de Sandras ont écorché tous les noms propres.

## CDLVIII.

### CATALOGNE.

I. Voicy ce que j'ay appris de la maniere de vivre des femmes de ce pays-là. On n'y fait l'amour que par truchement, et on se sert pour cela des meneurs des dames. Ce ne sont pas des domestiques pour l'ordinaire, mais quelquefois un savettier qui, les festes et les dimanches, prend son bel habit, se met l'espée au costé et tend le bras à la dame ; elles vont rarement ailleurs qu'à l'église.

La meilleure marque qu'on puisse avoir d'estre bien avec elles, c'est quand elles vous envoient ces messieurs les escuyers, pour sçavoir l'estat de vostre santé, sous pretexte qu'elles ont oüy dire que vous estiez malade. Cet homme pourtant ne vous parle qu'à l'oreille, et bien souvent il dit à vos gens qu'il vient pour vous donner avis de quelque piece curieuse qui est à vendre, ou trouve quelque semblable eschapatoire. Alors vous n'avez plus qu'à chercher l'invention de vous joindre, car elles n'en viennent point là qu'elles n'ayent resolû de ne vous rien refuser. La plupart du temps elles sont assez malheureuses ; leurs marys ne leur laissent prendre aucun

Les recommandées.

divertissement, entretiennent presque tous des courtisanes, et, ce que j'en trouve de plus fascheux, c'est que si à soupper il y a, par exemple, une poule, ils n'en laisseront qu'une cuisse à leur femme et porteront tout le reste chez leur mignonne, avec qui ils iront souper et coucher ; Madame, cependant, s'entretiendra, s'il luy plaist, avec les espions que le galant homme tient auprez d'elle, car les valets sont tous aux marys. Les religieuses sont moins religieuses qu'elles, car s'il y a de la galanterie, c'est dans les convents ; partout on y entre pour de l'argent. Mesme ceux des Catalans qui sont plus jaloux que les autres, tiennent leurs concubines dans les religions, et on les nomme *commendadas* \*. Il arriva, la premiere fois que l'armée de France entra dans le port de Barcelone, que des Religieuses, qui estoient assez proche du port, faisoient bastir et questioient pour achever leur bastiment ; elles furent donc demander la charité à quelques officiers des galeres ; mais, au lieu d'argent, dont ils estoient assez mal fournis, ils leur donnerent cent forçats pour porter la terre et leur servir de manœuvres. Cependant ces officiers cajollèrent les religieuses, et firent si bien qu'elles leur permirent d'entrer dans leur convent, desguisez en galériens ; ils se meslerent parmy les forçats, et furent trouver leurs maistresses <sup>1</sup>. Il me semble que quand ils eussent bien resvé pour inventer un habit bien convenable à des esclaves d'a-

\* Biffé : Les fers aux piez.

mour, ils n'eussent jamais pu mieux rencontrer.

2. Il y avoit en ce temps-là une dame nommée la baronne d'Elby; elle estoit de la maison d'Arragon<sup>1</sup>, et s'appelloit Hippolita. Elle estoit plus agreable que belle; on n'a jamais veû une personne plus spirituelle ny plus adroitte. Son mary, qui estoit fort desbausché, et elle, estoient separez de corps et de biens. Cette femme eut un si grand desplaisir de la revolte de Catalogne, et avoit une si grande passion pour la couronne d'Espagne, qu'elle a mis plusieurs fois sa vie en danger pour tascher à reduire cet estat sous son premier maistre. D'ailleurs, elle estoit galante. Auprez du mareschal de la Motte, il y avoit un huguenot, desjà agé, nommé la Vallée<sup>2</sup>, qui estoit bien avec luy. Doña Hippolita, qui le connoissoit d'amoureuse maniere, fit si bien que par son moyen elle obtint permission d'escire en Arragon, et partout où elle voudroit. On luy accorda cela facilement, parce que les mesmes personnes qui portoient ses lettres en portoient aussy du Mareschal à ceux avec qui il avoit intelligence dans le pays ennemy. Elle employa tous ses artifices pour gagner entiere-ment la Vallée, et luy fit mesme une des plus grandes faveurs que les dames fassent en ce pays-là : c'est qu'elle l'avertit qu'elle iroit voir les tombeaux, la Sepmaine sainte, et qu'il se trovast en tel lieu pour l'accompagner. La dévotion espagnolle ne consiste qu'en grimaces; la Sepmaine sainte, et principale-

<sup>1</sup> De quelque branche de cadet, ou peut-estre de quelque bastard.

<sup>2</sup> Nous en parlons ailleurs\*.

T. II, p. 58; IV, 171

Les crèches.

ment le vendredy saint, on visite les tombeaux qu'on fait en chaque eglise en l'honneur de Nostre Seigneur ; et il y a de l'emulation à qui les fera les plus magnifiques ; c'est comme les *Presepîi* \* à Rome. Les dames y vont voilées, et c'est en ce temps de penitence qu'elles font le plus de galanteries. On appelle cela *Festeggiar*. La Vallée se trouva à l'assignation, mais il eut le desplaisir de voir qu'il n'estoit pas le seul galant ; car la dame avoit un catelan avec elle, homme de qualité, et la Vallée croit qu'au retour ils furent coucher ensemble. Voylà tout ce que nostre François en eut. Le mareschal de Brezé l'avoit cajollée avant cela ; mais elle ne le pouvoit souffrir. Depuis, quand on fit une si grande conjuration contre le comte d'Harcourt, elles s'y trouva embarrassée, et son amant, dont nous avons parlé, eut le cou coupé : pour elle, on se contenta de l'envoyer en Arragon.

3. J'ay oüy conter une histoire arrivée à Madrit, que je mettray icy tout de suite : « Une fille de qualité, »  
 » estant devenue amoureuse d'un page de son pere,  
 » luy accorda toutes choses, et se trouva grosse peu  
 » de temps après. Cependant son pere l'accorde avec  
 » un homme de condition, dont l'alliance luy estoit  
 » avantageuse. Dans cette extremité, cette pauvre  
 » fille a recours à une femme veuve, qui estoit femme  
 » d'esprit et grande intrigueuse, et trouve moyen de  
 » l'aller voir secrettement. Elles songerent longtemps  
 » avant que de pouvoir trouver quelque invention <sup>1</sup> ;

<sup>1</sup> Je sçay cela de M. Penis, resident en Espagne, à qui cette femme l'a conté.



» enfin, la veuve luy dit qu'elle iroit dire au cardinal-  
 » inquisiteur <sup>1</sup> l'état où elle se trouvoit, et le deses-  
 » poir où elle estoit; que si on ne l'avoit retenüe,  
 » elle se seroit desjà poignardée, et auroit tout d'un  
 » coup osté la vie à elle et à son enfant; qu'il n'y a  
 » qu'un remede et qui despend de luy seul; c'est de  
 » faire mettre dans les prisons de l'Inquisition le ca-  
 » valier avec lequel cette fille est accordée, et, que  
 » durant le temps qu'il y sera, on la pourra faire  
 » accoucher en cachette. » La fille approuva le con-  
 seil de cette femme, et la chose reussit comme elle  
 l'avoit pensé. Le Cardinal eut de la peine à s'y ré-  
 soudre, mais enfin il y consentit. La fille accoucha  
 heureusement; mais le cavalier, outré de l'affront  
 qu'on luy avoit fait, car il n'y a que la prison de l'In-  
 quisition qui soit infamante, mourut de desespoir,  
 quoyqu'elle luy escrivist tous les jours qu'elle ne l'en  
 estimoit pas moins, que ce n'estoit qu'une calomnie,  
 et que la verité se decouvriroit bientost.

<sup>1</sup> Zapata.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 320, note.

*Je scay cela de M. Penis.*

Peni ou Penis, d'abord secrétaire du comte de Barrault, ambassadeur en Espagne, puis après le départ de l'Ambassadeur, laissé en qualité de résident. Il étoit de Tulle et fut plus tard trésorier de France à Limoges. C'étoit un homme ardent, grand parleur et grand frondeur. Conrart en a parlé dans les *Mémoires* publiés à la date de 1652. Il

avoit épousé une nièce de Broussel, et de là venoit le crédit qu'il eut lui-même quelque temps sur la multitude.

## II. — Fin.

Cette page écrite en 1657, paroitra plus piquante, plus curieuse, quand on la rapprochera de l'histoire de la marquise de Faure, racontée par Lenet dans ses *Mémoires*. M<sup>lle</sup> de Vaubecourt, veuve du marquis de Faure frère de M<sup>lle</sup> du Vigean, s'étoit remariée en 1664 avec un gentilhomme franc-comtois, nommé M. de l'Aubepin. Pour cacher à son nouveau mari une grossesse à laquelle il n'avoit pu contribuer, Lenet et l'ambassadeur d'Espagne qui s'intéressoient à la dame, eurent recours aux bontés de Louis XIV et de la Reine-mère : une lettre de cachet fut décernée ; M. de l'Aubepin attendit à la Bastille que sa femme fût délivrée. Puis la lettre de cachet fut rapportée ; on mit l'emprisonnement sur le compte d'un quiproquo, et le Roi fit des excuses bienveillantes à la victime. Ainsi la bonne intelligence ne fut pas un instant troublée entre les deux époux. Lenet, qui avoit donné l'idée de recourir en cette circonstance à la discrétion du Roi, revenoit alors d'Espagne, où, dit-il, les aventures de ce genre ne sont pas fort rares. (*Foy*. l'édition de ses *Mémoires*, 1729, tom. II, p. 356 et suiv.).

Le marquis du Faure ou du Fors avoit été assassiné en 1663, à deux lieues de Poitiers. « Sa veuve, » dit Colbert, dans un Mémoire sur la noblesse du Poitou (1664), « étoit mal avec son mari, et s'est remariée fort mal à propos. »

## PROVENÇAUX ET PROVENÇALES.

1. Les conseillers de ce pays-là sont pour la plupart gentilshommes. Avant que de prendre une charge, pour l'ordinaire ils ont fait deux ou trois voyages sur les galeres et se sont battus en duel. Il y en a mesme dont la soutane ne tient qu'à un bouton et qui ne laissent pas de se battre, encore qu'ils soient senateurs. Ils mesprisent tout le reste du monde et, entre eux quelquefois, ils se traittent d'une estrange sorte, comme vous allez voir par une quelle arrivée entre deux conseillers, pour un paon.

Un conseiller du Parlement d'Aix avoit un paon chez luy qu'il nourrissoit dans une assez grande cour pleine d'arbres; un autre conseiller, son voisin, avoit un jardin, le plus propre de la ville. Ce jardin et cette cour se touchoient, de sorte que le paon y voloit assez souvent, et comme cet oiseau gratte, il y gastoit tousjours quelque chose. Le maistre du jardin s'en ennuya; mais au lieu d'en parler à l'autre bien civilement, et luy proposer de luy oster quel-

ques principales plumes qui l'empeschassent de voler par-dessus le mur, il luy envoya dire par son secretaire, que s'il n'empeschoit ce paon de voler dans son jardin, il tüeroit le paon la premiere fois qu'il l'y trouveroit. Le secretaire ne trouva qu'un des freres du Conseiller, à qui il fit son message, mais non pas si cruement. Ce frere, qui estoit un jeune garçon, dit qu'il le diroit au Conseiller ; mais vraisemblablement il l'oublia. Le lendemain, le maistre du jardin tüe le paon, sans s'informer si son secretaire s'estoit acquitté de sa commission, oüy ou non ; il estoit fier et traittoit l'autre de haut en bas, parce qu'il se pretendoit de meilleure maison, qu'il estoit plus riche, et qu'il avoit espousé depuis peu la fille du marquis d'Irville, de Dauphiné. Il tüe le paon d'un coup de pistolet, et l'envoya par un laquais chez son confrere, qui estoit allé au Palais ; il y va aussy, et de là à une maison des champs dont il ne revint que le soir. Le Conseiller trouve son paon mort dans sa cuisine ; le voylà piqué au dernier point ; il assemble ses amys qui, au nombre de cinquante, toutes choses meurement deliberées, enfoncent une porte de derriere du jardin de l'agresseur, et, avec tous les ferrements qu'ils purent trouver, y font le desgast d'un bout à l'autre. La maistresse du logis leur parla ; mais au lieu de la respecter, ils luy dirent mille insolences. Le mary, de retour, assemble dez le soir mesme tous ses amys : les deux partys se grossissent, et on fut sur le point de voir donner bataille dans la ville. Il y eut cependant vingt appels

de part et d'autre entre les jeunes gens des deux partis; voylà cent querelles pour une. Le comte d'Alez, gouverneur de la province\*, estoit assez empesché. M. le marquis d'Irville, averty du desordre, se met en chemin avec si grand nombre de noblesse du Dauphiné, que le Gouverneur fut obligé de faire garder tous les passages de la Durance, pour l'empescher de venir. Enfin M. d'Irville vint seul, et quand l'affaire fut en train de s'accommoder, M. le comte d'Alez, qui le connoissoit pour un homme fort raisonnable, luy dit qu'il escrivist les satisfactions qu'il pretendoit qu'on dust faire à sa fille, et qu'il adjoutast toutes choses à sa fantaisie; qu'il s'en rapportoit à luy. Ce M. le marquis d'Irville desmesla si bien tant de differentes querelles et tant de circonstances qu'il y avoit, et se mit si fort à la raison, que M. le comte d'Alez ne changea pas une syllabe de tout ce qu'il avoit escrit, et luy dit: « Monsieur, » vous en avez demandé moins que je ne vous en eusse » donné. »

Louis-Emmanuel de Valois, comte d'A., puis duc d'Angoulême, gouverneur de Prov. de 1636 à 1653.

2. Ce paon me fait souvenir de trois oysons pour lesquels toute la noblesse du Bearn se pensa couper la gorge. Un gentilhomme, qui vouloit traiter M. de Grammont, avoit retenû d'un des voisins, dans le village, trois petits oysons que nourrissoit un paysan; car on ne mange guères de petits piez\* en ce pays-là, et il n'y a pas longtemps qu'on n'y tûoit point de veau, parce qu'il deviendrait bœuf. Le seigneur du village dit qu'il les vouloit pour luy; il ne les prit point pourtant, mais il defendit au paysan de les

De petits oiseaux, alouettes, mauviets, etc.

donner. L'autre les prend de force : voilà toute la noblesse à cheval. M. de Grammont eut bien de la peine à mettre le holà.

3. Un marseillois, dont je n'ay pu sçavoir le nom, fut pris sur mer par un corsaire turc et mis avec d'autres prisonniers, entre lesquels estoit une fille italienne bien faite dont il devint amoureux et en fut aimé ; cette fille fut donnée à la Sultane, et dit qu'il estoit son mary. En cette considération, car elle plaisoit fort à sa maistresse, on met ce marseillois dans le Serail au service du Grand seigneur ; on les fit renier tous deux. Les Capucins le leur permirent avec de certaines restrictions chimeriques. Elle se fait riche et luy propose de se sauver avec leurs trezors et leurs enfans, car ils en avoient quelques-uns : ils se desrobent, mais comme ils estoient encore dans les terres des Mahometans, un beau matin il se sauve tout seul, emporte leurs richesses, et ne laisse à sa femme que leurs enfans. Elle retourne à Constantinople, fait entendre à la Sultane que son mary l'avoit trompée, et que, comme elle avoit decouvert que son intention estoit de s'enfuir en son pays, elle n'y avoit voulu consentir, et estoit revenue avec ses enfans, mais que ce perfide l'avoit volée. La Sultane luy fait encore du bien ; de sorte qu'au bout de quelques années, comme on n'avoit garde de (se) desfier d'elle, elle se sauva à Marseille avec son bien et ses enfans. Son mary ne la vouloit point reconnoistre ; enfin, voyant que tout le monde maudissoit son ingratitude, il fut contraint de la reconnoistre et de l'espouser publiquement.

4. Ils sont grands rimeurs. Pour se venger, ils font des chansons. Ils en firent d'atroces contre M. d'Espéron. Ses gens l'excitoient à les chastier : « Hé ! Messieurs, » leur disoit-il, « laissez-les chanter pour » leur argent. »

5. Pour les dames de Provence, outre la mesdisance ordinaire aux petites villes, leur coutume de se dire toutes leurs veritez au Carnaval fait qu'on n'y vit guères sans querelle : elles sont pour l'ordinaire hautes à la main ; en voicy un bel exemple.

Blaise baron d'A. et  
de la Font.

Le baron d'Allemagne \* a marié une de ses filles à un M. de Joucques. Ce M. de Joucques et l'archevêque d'Aix pretendent tous deux les droits honorifiques d'une paroisse à la campagne. Un jour que la

dame y estoit et M. l'Archevesque aussy, ce prelat fait mettre sa chaise en la principale place : elle la fait oster, y met la sienne et s'y assiet. Quand l'Archevesque vint il trouva sa place prise. Elle, non contente de cela, le querelle, et on dit qu'elle eut la main levée. C'estoit une petite femme, assez jolie et diablement fiere. Je voudrois que c'eust esté le cardinal de Sainte-Cécile\*, pour voir ce qu'eussent fait deux si sages testes.

Michel Mazarin, cardinal en 1647, archevêque d'Aix; mort à Rome en 1649

DIODÉE  
(Catherine Diodée,  
morte en mai 1653.)

6. M<sup>lle</sup> Diodée est fille d'un M. Diodati de Marseille (car *Diodée* est un nom corrompû), originaire de Lucques et d'une famille noble. C'estoit une personne bien faitte et qui avoit de l'esprit. En allant en Italie<sup>1</sup>, je passay par là; je luy voulus dire quelques douceurs, elle me respondit qu'elle lisoit *le Miroir qui ne flatte point*<sup>2</sup>. Depuis elle continua à lire à tort et à travers, et se fit un esprit pedant; elle ne parloit que de livres, et n'entretenoit le monde que de sa science. Un jesuiste, à ce qu'on dit, luy avoit monsté le latin. On dit qu'un jour un jeune chevalier de Malte l'estoit allé voir; elle luy cita Aristote, Platon, Zoroastre et Mercure-Trismegiste. Ce garçon ne s'y divertit pas trop bien; il prend congé d'elle; elle le veut reconduire; il fait ce qu'il peut pour l'en empescher; enfin il se met à genoux : « Par Platon, par Aristote, par Zoroastre, Made- » moiselle, je vous conjure, ne me faites point cet

<sup>1</sup> C'estoit en 38.

<sup>2</sup> Volume de la Serre.

» affront. » Venoit-il quelque prince estranger à Marseille, elle faisoit si bien qu'au bal elle avoit tousjours une chaise auprez de luy. On danse en ce pays-là l'esté comme l'hiver. Elle mesprisoit tout le reste et croyoit qu'il n'appartenoit qu'à elle de l'entretenir. Cela parut plus que jamais une fois qu'un prince de Danemark y passa. Elle s'en laissa cajoller, souffrit de luy toutes les galanteries dont un *Danemarquois* se peut aviser, et cet homme pourtant n'avoit rien de remarquable en luy que la naissance. On luy faisoit la guerre qu'elle avoit harangué le chevalier de Guise\* quand il revint de Florence. Voicy la verité de l'histoire : lorsqu'il arriva, M<sup>me</sup> Diodée et sa fille se promenoient par hazard sur le port : cette femme, de qui on a un peu mesdit avec feu M. de Guise, se mit estourdiment à luy faire des complimens en provençal ; car les dames et demoiselles de Marseille ne parlent pas toutes françois : le Chevalier n'y entendoit rien. La fille prit la parole et luy dit maintes belles choses auxquelles il n'entendit peut-estre pas plus qu'au provençal', et ne leur respondit qu'avec des reverences.

Roger de Lorraine,  
chevalier de Malte,  
mort en 1633.

Quelques années après, Scudery ayant eu le gouvernement de Nostre-Dame de la Garde, s'alla établir à Marseille, et y mena sa sœur : nostre demoiselle n'avoit garde de manquer à faire amitié avec des personnes de réputation. La conversation de M<sup>lle</sup> de

\* *Mots biffés* : Il respondit tout de mesme ; car il parloit encore moins qu'il n'a fait depuis.



Scudery la guérit un peu de cette conversation pendantesque, et ne luy voyant point parler de Zoroastre, etc., elle n'en osoit plus parler. Une fois, il est vray que c'estoit au commencement, elle luy dit : « Mais, Mademoiselle, je n'ay point veû cela dans les » *Peres*. » Elle ne pouvoit vivre sans cette nouvelle amie, et elles estoient presque tous les jours ensemble ; enfin au bout d'un an et demy, elle se broüilla avec M<sup>lle</sup> de Scudery, et c'estoit beaucoup pour elle d'avoir atteint un si long terme, car jusques là elle n'avoit jamais pu bien vivre avec personne pendant six mois entiers.

Voicy comment cela arriva : Un gentilhomme de Provence, nommé le baron de la Baume, qui estoit un homme d'esprit, mais un homme assez bizarre, avoit cajollé cette fille deux ans entiers, et avoit dit à M<sup>lle</sup> de Scudery que ce n'avoit esté que par charité, et pour empescher qu'elle n'achevast de se gaster, si quelque autre l'entreprenoit ; mais qu'ayant [esté] obligé d'estre esloigné de Marseille assez longtemps, à son retour il l'avoit trouvée toute desreiglée. Or, ce baron ne la cajolloit plus, dont elle enrageoit en son petit cœur. Il vint le carnaval suivant à Marseille ; Diodée et deux autres dames vinrent masquées à la turque, le plus joliment du monde, car à Marseille on trouve de veritables habits de sultane. Le Baron estoit dans l'assemblée où elles vinrent, et, par hazard, lorsqu'on les obligea de se desmasquer, elle se trouva vis-à-vis de luy. Le lendemain, M<sup>lle</sup> de Scudery envoya par un masque, en plein bal, à Dio-

dée et à ses compagnes un feint extrait d'une lettre écrite de Constantinople, qui portoit que trois sultanes s'estoient sauvées du serrail du Grand-seigneur, et qu'il y en avoit une (on designoit Diodée) qui estoit sortie pour rattrapper un esclave chrétien qui luy estoit eschappé ; mais qu'on croyoit qu'elle perdroit ses pas, parce qu'il s'estoit mis sous la protection de la reine de Mauritanie : c'estoit une dame assez brune dont il estoit amoureux. Cette fille fut si folle que de se gendarmer de cela, elle qui avoit accoustumé comme les autres de s'entendre dire des choses assez seiches quelquefois, et elle ne vit plus M<sup>lle</sup> de Scudery.

Thomas Scarron,  
sieur de Vaure,  
marquis de Marigny  
et capitaine des  
galères.

Un garçon de Paris\*, filz de Scarron de Vaure intéressé aux gabelles, et beau-frère de M. de Villequier, aujourd'huy le mareschal d'Aumont, commandoit la galere de la Reyne, et revint en ce temps-là à Marseille d'un petit voyage. Deç qu'il eut veû cette fille, le voylà amoureux, luy qui l'avoit veüe mille fois en sa vie, et tout aussy belle qu'elle estoit alors ; elle est bien faite, hors qu'elle est trop grosse. Sur l'heure il luy parle d'amour et de mariage tout ensemble : elle l'escoute et l'accepte, elle qui s'en estoit mocquée deux mille fois et qui avoit esté tesmoing qu'il n'avoit ny cœur ny esprit. Cela sembla d'autant plus estrange à M<sup>lle</sup> de Scudery, qu'elle luy avoit oüy dire qu'il faudroit qu'un homme qui ne seroit pas gentilhomme eust furieusement de cœur pour luy plaire. Le pere de Vaure\* (on appelle ainsi cet espouseur) en a avis ; il envoye des defenses, car la

Michel-Antoine S.,  
sieur de Vaure, con-  
seiller d'Etat, mort  
le jour de Pâques  
1655.

demoiselle n'avoit point de bien. Nonobstant ces defenses, la mère et elle, car le pere estoit mort, demandent permission d'espouser : on la leur refuse. Enfin, sous un faux donné-à-entendre, ils font aller leur curé chez M. d'Allemagne, qui loge de l'autre costé du port, et là, après qu'il leur eust refusé la benediction nuptiale qu'ils luy demanderent à genoux, ils prirent acte par devant un notaire, qui estoit present, comme ils se prenoient l'un l'autre à mary et femme; et de là, ils furent, je ne sçay par quelle raison, consommer le mariage à un meschant village, dans une taverne. Elle vint à Paris quelque temps après. Les parens de son mary ne la voulurent point voir. Depuis, ayant pris habitude chez les filles de la Reyne, elle fit si bien par leur moyen, que M. de Villequier la vit. Elle a esté assez longtemps mal à son ayse. Depuis, le grand jubilé fleschit le beau-pere, qui est mort en suite et leur a laissé du bien; elle s'est bien façonnée icy. C'est une personne qui a bien soing de son menage et de ses affaires, et qui n'a point fait parler d'elle.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 324, lig. 14.

*La fille du marquis d'Irville, en Dauphiné.*

Il n'y a point d'Irville en Dauphiné. Ou des Réaux s'est trompé, ou le nom a été mal déchiffré, ou plutôt encore il avoit mal entendu le nom, quand on lui avoit raconté l'histoirette. Je pense qu'il faudroit entendre Viriville. Jean-François d'Aimar, baron de Chateau-

renard et conseiller au parlement d'Aix, avoit épousé Françoise de Grolée, fille de François de Grolée, marquis de Viriville, gouverneur de la ville et citadelle de Montelimar, vers 1650. (Note communiquée par M. de Terrebasse.)

II. — P. 330, lig. 12.

*Elle ne vit plus M<sup>lle</sup> de Scudery.*

Longtemps après, on se souvenoit encore à Marseille de M<sup>lle</sup> de Scudery et celle-ci a vanté une des dames de la ville, Renée de Forbin, sœur de l'évêque et devenue depuis M<sup>me</sup> de Pennes. Elle est courtisée dans le roman de Cyrus, sous le nom de la princesse Cléobuline, par le prince Thrasibule. « C'est, » dit M<sup>me</sup> de Sevigné, « la plus jolie histoire de Cyrus. » (Lett. du 13 mai 1671.)

III. — P. 331, lig. 17.

*Depuis, le grand jubilé fleschit le beau-père qui est mort en suite et leur a laissé du bien.*

Il faut lire ainsi, non pas comme dans les précédentes éditions :  
 « Depuis le grand jubilé, Fleschet, le beau-père, qui est mort ensuite,  
 » leur a laissé du bien. »

## FEMMES VAILLANTES.

1. Il y a eu deux sœurs, en Auvergne, toutes deux vaillantes \*, l'une, mariée à un M. de Chasteau-Gay, de Murat \*, estoit galante et belle : elle alloit d'ordinaire à cheval avec de grosses bottes, la jupe retroussée, et un chapeau avec un bord et des rayons de fer et des plumes par-dessus, l'espée au costé et les pistolets à l'arçon de la selle. Du vivant de son mary, M. d'Angoulesme, alors comte d'Auvergne, en fut amoureux ; et quand il fut arrêté par M. d'Heurre, capitaine d'une compagnie de chevaux-legers entretenüe, à laquelle ce prince faisoit faire monstre, elle jura de se venger de ce M. d'Heurre. Quand elle fut veuve, elle eut un autre galant qu'on appelloit M. de Codieres ; par jalousie elle l'appella en duel. Il y fut ; et comme il pensoit badiner, elle le pressa de sorte que ce fut tout ce qu'il put faire que de passer sur elle, et, tout d'un train, il la jetta à terre et fit la paix de la maison. Elle avoit querelle avec des gentilshommes de son voisinage, nommez MM. de Gane ; un jour elle les rencontra à la chasse. Un gentilhomme, qui est à elle et qui luy servoit d'escuyer,

Mlles de Lastours.

De la ville de Murat  
en Auvergne.

luy dit : « Madame, retirons-nous; ils sont trois » contre un. — N'importe, » dit-elle, « il ne sera » point dit que je les aye trouvez sans les charger. » Elle les attaque, et eux furent si lasches que de la tuer. Elle fit toute la résistance imaginable.

Jeanne de Lastours,  
mariée 1<sup>re</sup> à Gabriel  
d'Abzac, marquis de  
la Douze; 2<sup>e</sup> à Hen-  
ry de Bonneval dit  
le *Grand-Fourbe*.

Sa sœur \*, qui n'estoit pas belle comme (elle), estoit en recompense tout autrement fanfaronne, et mesme elle estoit un peu folle. Elle espousa en premieres nopces un gentilhomme nommé la Douze; elle estoit fort jeune. Il la pelaudoit quelquefois; enfin il devint goutteux, et elle grande et forte : elle le battit à son tour; il mourut. Elle espousa Bonneval, de Limosin. Elle en vouloit faire de mesme avec luy, et mesme elle l'appella en duel. Il luy en voulut faire passer son envie : les voylà tous deux dans une chambre dont il avoit bien fermé la porte. Ils se battent et il luy donne trois ou quatre bons coups d'espée pour la rendre sage. Ce second mary mourut encore. Elle estoit desjà vieille, elle se met à se farder; car elle estoit un peu concubinaire; on dit que c'estoit une chose effroyable à voir. Un gentilhomme de Touraine, nommé la Citardie, qui a le vol pour pies chez le Roy, l'alla voir, c'estoit en hyver; on luy apporta dans sa chambre une coignée pour couper de gros bois, et une serpe pour couper des fagots : voylà comme on y chauffoit les gens. Rien ne fermoit dans cette maison, et il faisoit plus seur au milieu des bois. Elle luy fit passer toute l'après-soupée à moucher une chandelle à coups d'arquebuse; et, parce qu'il avoit mieux tiré qu'elle, elle luy fit rompre

son arquebuse comme il dormoit. Elle poursuivit trois lieües durant un de ses parens qui avoit eu l'audace de passer auprez de chez elle sans luy rendre ses devoirs, et aprez elle l'envoya appeller en duel.

2. A Montauban \*, comme un jeune soldat s'alloit exposer au peril qu'il y avoit à mettre le feu à la galerie, une vieille femme luy osta le flambeau de la main, en luy disant : « Mon enfant, tu pourras rendre de bons services à la patrie ; pour moy, je luy suis inutile ; j'ay assez vescu. » Et s'en alla mettre le feu à la galerie.

Au siège de 1621.

3. Une vendeuse de pommes, nommée la Sallissotte, se presenta à la breche, y eut un bras emporté, prend ce bras, le met dans son tablier et va chez le chirurgien. Comme on la pansoit, elle disoit : « Coupez encore cela. » Elle vivoit encore en 1650 ; je ne sçay si elle est morte depuis. A Montauban, on la monstroït aux estrangers.

4. M<sup>me</sup> de Saint-Balmont \* est du Barrois ; son mary estoit dans les troupes du duc de Lorraine, et est mort à son service. Se trouvant naturellement vaillante, elle se mit en teste de conserver ses terres ; cela l'obligeoit à monter souvent à cheval ; insensiblement elle s'y accoustuma, et peu à peu elle s'habilla en guerriere : elle a d'ordinaire un chapeau avecque des plumes bleües ; le bleu est sa couleur. Elle porte ses cheveux comme les hommes, un justaucorps, une cravatte, des manchettes d'homme, un haut-de-chausses, des souliers d'homme et fort bas ; (car, quoyqu'elle soit petite, elle ne veut point passer

M<sup>me</sup> DE SAINT-BALMONT.

(*Alberte-Barbe d'Erneccourt, dame de Gibomey, mariée à Jean-Jacques de Haraucourt, sieur de Saint-Balmont, née vers 1609.*)

pour plus grande qu'elle n'est, et elle est si brusque qu'elle ne pourroit pas sans danger se chausser comme les femmes ;) une juppe par-dessus son haut-de-chausses ; elle a tousjours l'espée au costé<sup>1</sup> : quand elle monte à cheval, elle quitte sa juppe et prend des bottes. Quand elle entre dans quelque ville, tout le monde court après elle ; elle a la voix et la mine d'un homme, à la barbe près ; (elle paroist jeune, quoyqu'elle ne la soit pas :) elle en a les actions et les reverences. On ne sçauroit estre plus vaillant qu'elle ; elle a tué ou pris de sa main plus de quatre cens hommes. Quand Erlac passa en Champagne\*, elle alla seule attaquer trois cavaliers allemands qui detelloient les chevaux de sa charrue, et les arresta jusqu'à ce que ses gens fussent arrivez. A un chasteau elle monta à l'escalade, et estant abandonnée des siens, elle ne laissa pas d'entrer dedans, le pistolet à la main, et se jettant de furie dans une chambre où il y avoit dix-sept hommes, elle seule les desarma ; apparemment ils crurent qu'elle estoit suivie. Elle est tousjours admirablement bien montée ; elle dresse elle-mesme ses chevaux, et il n'y en a point de mieux dressez que les siens. A propos de cela, une fois elle appella en duel un gentilhomme qui estoit en reputation de brave : il se trouva à l'assignation, mais il n'avoit qu'un bidet. « Madame, il faut mettre pied à » terre ; vous avez un cheval d'Espagne. » Elle descend : luy, prend si bien son temps qu'il saute sur le

En 1649, pour rejoindre l'armée du maréchal du Flessis en Flandre.

<sup>1</sup> *Mots biffés* : Et les pistolets à l'arçon de sa selle.



cheval de l'amazone, s'en va et luy laisse son bidet. Il en fit des contes, et le monde, qui sçavoit bien quel homme c'estoit, trouva le tour fort plaisant.

Ses mœurs ne s'accordent pas trop bien avec son habit ny avec son humeur guerriere ; car elle aime autant à prier Dieu qu'à se battre ; elle est aussy devote que vaillante. Il y a un livre de sa façon imprimé, qui contient les exercices spirituels qu'on pratique dans sa maison. Elle fait des vers et facilement, mais ils ne sont pas les meilleurs du monde : elle les estime pourtant assez pour les donner au public : il y en a d'imprimez à Rheims ; elle a mesme composé deux tragedies ; mais elles n'ont pas encore esté jouées, et je ne croy pas qu'on les joie : elle parle de les mettre en lumiere. Elle a l'esprit vif, parle beaucoup et est fort civile ; elle est gaye jusqu'à contre-faire l'allemand francisé. Elle est un peu gesticulante ; mais elle est si souvent homme qu'il ne faut pas s'en estonner.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 333, N° 1, lig. 13.

*Elle jura de se venger de ce M. d'Heure.*

Sully le nomme d'Eure, de Thou d'Eurre. Il étoit capitaine d'une compagnie de cheval-légers de Vendôme, et il concourut à l'arrestation du comte d'Auvergne, avec MM. de Nerestan et de la Boulaye. « La compagnie de Vendôme et celle de Vernueil étoient alors, » dit de Thou, « en Auvergne, sous le bon plaisir du Comte même, qui » s'en servoit pour venger les injures particulières d'une dame de » qualité dont il étoit éperdument amoureux, et dont il étoit aimé » de même... Après son arrestation, le Comte plus occupé de sa dame

» que de son malheur, demanda en grace à d'Eurre, la permission de  
 » luy écrire un billet pour s'excuser d'avoir manqué cette nuit au  
 » rendez-vous. A la nouvelle de la prise du Comte, cette dame, vio-  
 » lente et déterminée au-delà de son sexe, en fut si outrée que s'étant  
 » saisie de deux pistolets qu'elle portoit d'ordinaire à la selle de son  
 » cheval, elle se mit à protester avec des sermens horribles que  
 » d'Eurre et le trésorier de Murat qu'elle croyoit du complot, ne  
 » periroient que de sa main. » (*Hist. univ.*, liv. CXXXII, édition de  
 la Haye, 1750, tome ix, p. 714.)

Il faut voir dans les *Economies Royales* toute l'histoire de cette arrestation. « Le comte d'Auvergne, » dit-il, « n'osoit ni demeurer  
 » chez lui ni s'en éloigner... Il ne se fioit pas à sa propre mais-  
 » tresse qui étoit une certaine dame de Chasteaugay ; il ne la visi-  
 » toit plus chez elle : lorsqu'il vouloit la voir, c'étoit dans un vil-  
 » lage écarté, ou dans le milieu de la campagne qu'il prenoit son  
 » rendez-vous ; toujours de nuit et jamais deux fois de suite dans le  
 » même endroit. » (*Mém. de Sully*, année 1604.)

II. — P. 334, lig. 12.

*Il mourut.*

Le petit-fils de ce mauvais mari, Pierre d'Aizac, marquis de la Douze et baron de Lastours, mourut sur l'échafaud en décembre 1669, pour avoir fait assassiner sa première femme, de concert avec Finette Pichon, fille d'un président à mortier de Bordeaux ; laquelle il avoit épousée en secondes noces. De plus, il avoit tué en duel le frère de sa première femme, et ce duel avoit été regardé comme un assassinat. Il mourut avec une constance admirable, en protestant de son innocence. Voyez deux lettres à Bussy-Rabutin, l'une de Corbinelli, 25 sept. 1669, l'autre de M<sup>lle</sup> de P., 27 décembre. Il paroît que sa femme, considérée comme sa complice, fut condamnée et exécutée avant lui, c'est-à-dire dans les derniers jours de septembre ou au commencement d'octobre. M. de Monmerqué possédoit parmi ses autographes, la dernière lettre de cette dame sans doute adressée à sa fille. Elle a été imprimée dans les *Mémoires historiques sur la Bastille*, 1789, tom. 1, p. 11. La voici :

« Mon enfant, on vient de prononcer mon arrest de mort et je n'y  
 » trouve rien de fâcheux que la crainte que j'ay en mourant que  
 » tu ne meures aussy par contre coup. La mort m'est agreable d'un  
 » costé, parce que j'y trouve l'occasion de faire un sacrifice à Dieu,  
 » et me laisse de la douleur de l'autre, d'autant que je suis obligée  
 » d'abandonner la moitié de moy-mesme. Je n'ay plus de parole qu'à  
 » te dire adieu de ma bouche et suis bien malheureuse de ne pou-  
 » voir joindre la tienne. Baise ces derniers caracteres, et ainsy tu

» baiseras la main qui t'écrit et le cœur qui te parle. Adieu pour  
 » jamais. De ma prison, le vendredi 27 septembre 1669. »

LA DOUZE LASTOURS.

### III. — Fin.

Moncornet a gravé le portrait de M<sup>me</sup> de Saint-Balmont en 1645, l'année qui suivit la mort de son mari ; elle étoit âgée de trente-six ans. Il le dédia à sa fille unique Barbe d'Haraucourt, dame de Giborney, Saint-Balmont ou Baslemont, mariée plus tard à Louis des Armoises. Sur le haut de la gravure, à droite, est un ecu de gueules aux trois pals abaissés d'argent surmontés de trois étoiles à six rais. A gauche, la devise : *Notre-Dame de Benoistsvaux*.

L'abbé Arnault a parlé assez longuement de M<sup>me</sup> de Saint-Balmont (qu'il avoit connue à Verdun, chez sa tante M<sup>me</sup> de Feuquieres. « La beauté de son visage, » dit-il, « repondoit à celle de son ame, mais sa taille ne repondoit pas à sa beauté, étant petite et un peu grosse. Dieu... luy donna aussi un si grand mépris pour la beauté, qu'ayant eu la petite verole, elle se resjouissoit d'en estre marquée, comme les autres ont accoustumé de s'en affliger, disant qu'elle en seroit plus semblable à un homme. Elle espousa le comte de Saint-Balmont qui ne luy cedit ni en naissance ni en merite... » (*Mémoires*, t. p. 115.) « Quand elle estoit en repos chez elle, toute sa journée étoit employée en offices de piété, en prières, en saintes lectures, en visites des malades de sa paroisse, qu'elle assistoit avec une charité admirable ; ce qui lui attirant l'estime et l'admiration de tout le monde, lui faisoit aussi porter un respect qui n'auroit pu être plus grand pour une reine. » (*Ib.*, p. 122.)

Sa réputation étoit dès ce temps-là fort bien établie, car il y a un couplet de la chanson de Dame Jeanne qui s'enrôle contre le Mazarin, en 1649 :

Jamais Roger, Olivier de Castille,  
 Roland, Richard-sans-Peur,  
 Ne firent mieux que fera cette fille,  
 Car elle a trop de cœur.  
 La Saint-Balmont sera moins estimée.  
 Elle s'en est allée Jeanne,  
 Elle s'en est allée.

(*Recueil général des Chansons mazarinistes*. 1645, p. 13.)

On a imprimé de M<sup>me</sup> de Saint-Balmont une de ces tragedies dont parle des Reaux : *les Jumeaux martyrs*. Paris, A. Courbé, 1650, in-4°. On indique encore, *Bibliothèque du Théâtre-François*, une autre pièce du même auteur : *la Fille généreuse*, tragi-comédie en cinq actes et en vers. Elle ne semble pas avoir été publiée.

## VIEILLES REMARIÉES ET MALTRAITTÉES.

Centurion de Par-  
dieu, sieur de Bou-  
deville-en-Caux, ma-  
rié à Judith de Cler-  
mont, fille de Geor-  
ges de Clermont  
d'A., marquis de  
Gallerande.

Jean de Croixmare,  
président au mor-  
tier en 1567.

4. Un gentilhomme de qualité de Normandie, nommé Boudeville \*, espousa une de Mesdemoiselles de Clermont d'Amboise, fille de ce M. de Clermont qui commandoit l'artillerie à la bataille de Coutras. Il ne vescu guères, et laissa un filz qui fut un grand duelliste et un grand estourdy. En une desbausche, il sauta par une fenestre et se rompit une jambe. Il fut enfin tué en duel. Ce duel fut aussy sanglant qu'aucun autre de notre temps. Son second, nommé Croixmar, filz d'un president de Rouën \*, y fit tout ce qu'on pouvoit faire ; pour recompense, M<sup>me</sup> de Boudeville, qui estoit encore jolie en ce temps-là, mais depuis elle devint effroyable, l'espousa quoyque huguenotte ; elle estoit tout accoustumée à espouser des catholiques, car Boudeville l'estoit aussy. Elle n'a pas mal usé de sa beauté durant son veuvage : pour paroistre encore plus blanche, elle se tenoit au lit avec des draps de lin escrû.

Croixmar estoit fort avare et ne luy mangea point son bien ; il vivoit assez bien avec elle. Mais, quoy-qu'elle fust devenue horriblement degoustante, elle

voulut avoir encore un jeune mary ; ce fut un Gascon fort bien fait, nommé Graveline, catholique comme les autres. Ce garçon avoit esté page de l'Escurie ; mais, faute de bien, il avoit desjà tasté de la chair de vieille, car il concubinoit avec cette M<sup>me</sup> de la Jaille dont nous avons parlé dans l'historiette du marquis de Roüillac \*. Entre deux, il avoit esté en Portugal chercher fortune ; là, une dame devint si folle de luy, qu'elle en faisoit mille extravagances. Je n'en ay pu sçavoir le particulier <sup>1</sup>.

Tome VI, p. 456.

Le galant homme de gascon n'en usa pas si à la bonne foy que le normand : il est vray qu'elle estoit encore supportable quand elle espousa Croixmar. Il se mit en possession de toutes choses, et ne couchoit point avec Madame. Elle en estoit reduitte à aller à Charenton dans un carrosse de louage , car il en usoit si mal qu'elle ne vouloit pas prendre ses chevaux. Enfin elle sortit de la maison, qui estoit à elle, et plaida contre luy. Elle gagna son procez ; mais, estant tombée malade<sup>2</sup>, il la veilla quatorze nuicts de suite, et fit si bien son personnage, que bien des gens y furent trompez. Mais il fut le plus trompé de tous ; car elle ne mourut point et ne revint point avec luy ; cela dura encore prez de trois ans. Enfin elle tombe encore malade ; la voylà à l'extremité : elle avoit desjà fait du pis qu'elle avoit pu contre luy,

<sup>1</sup> Ny d'une dame de Bordeaux qui, pour le venir voir icy, quitta tout, et fit tant des siennes que son mary fut contraint de se separer d'avec elle.

<sup>2</sup> 1652.

quand, par sa presence, il fit tout changer. Elle avoit un doüaire de douze mille livres dont elle estoit fort bien payée, ou, pour mieux dire, dont Graveline estoit fort bien payé, et en retenoit la meilleure partie. Il fit le pleureux, on disoit : « Il pleure le doüaire. »

Il se vante ingratement de n'avoir jamais couché avec elle. On dit que le soir de ses nopces il luy dit : « Madame, vous avez un peu de galle, vous me la » donneriez ; guérissez-vous auparavant ; » et que depuis il a tousjours trouvé quelque eschappatoire. Mais on tombe d'accord qu'il y couchoit avant que de l'espouser<sup>1</sup>.

Mme DU PONT.

2. Un parent de M. le duc de Saint-Simon, qu'on nommoit le Borgne du Pont, avoit espousé une vieille. Il enrageoit d'estre obligé de coucher avec elle : il estoit par voye et par chemins le plus qu'il pouvoit ; il demouroit tousjours au giste à deux lieües prez de chez luy : le lendemain il n'arrivoit que le soir bien tard et ne manquoit jamais de passer à travers quelque bournier pour faire accroire qu'il estoit bien fatigué<sup>2</sup> ; et cela afin qu'elle crust qu'il avoit fait une grande traite pour la venir voir. Il trouvoit donc moyen de coucher separement cette

<sup>1</sup> Dans la rue des Fosse-Montmartre où il logeoit, il y avoit certains gueux fieffez qui s'estoient impatronisez des aumosnes de toute la rue, et faisoient un bruit de diable ; Graveline, ennuyé de cela, leur fit jetter une fois un seau d'eau sur la teste. Ils luy dirent, deux heures durant, que ce n'estoit qu'un gueux revestü, et qu'il seroit comme eux s'il n'avoit attrappé cette guenuche de la Croixmar.

<sup>2</sup> *Biffé* : Ou qu'estant tombé, il s'estoit blessé.

nuict-là, car en arrivant il se mettoit au lit. Le lendemain il faisoit survenir une affaire, et ainsy se sauvait du mieux qu'il pouvoit. Il avoit un valet de chambre fait au badinage; mais il ne put si bien faire que la vieille ne l'enterrast, et encore un autre après luy.

3. Un gentilhomme de Poictou fort accommodé M<sup>me</sup> DE CHORRAYS vit un jour au presche dans son village un jeune estranger qui pleuroit parfois et paroissoit fort descomforté. Le presche finy, il accoste charitablement cet homme, et sceût de luy qu'il estoit Polonois, et que l'argent luy ayant manqué, il ne sçavoit que devenir. Chorrays luy offre sa maison où il fut quelques années. L'estrangier observa peu le droit d'hospitalité, car il fit galanterie avec la femme du Gentilhomme. Au sortir de là, peut-estre fut-ce le mary qui l'obligea à s'esloigner, il fut escuyer de M<sup>me</sup> de la Trimouille. Le mary meurt : la veuve vient à Paris quelques années après, et le propre jour des barricades<sup>1</sup>, le Polonois, nommé Furstein, l'espousa. Il estoit retourné chez elle incontinent aprez la mort du mary; mais il ne voulut point l'espouser qu'elle ne luy eust donné vingt mille livres; le soir des nopces, parce qu'il n'en avoit touché que quatorze, il s'en alla se coucher dans une autre chambre, et il fallut luy compter encore six mille livres pour luy faire baiser la mariée. Depuis, il fit venir une gourgandine de Paris, et couchoit au grand lit avec elle, tandis que sa femme couchoit dans la garde-robe.

<sup>1</sup> 1648.

Mlle VERON.

Jacques Veron, appointé à 600 livres. (Comptes de la maison du Roy, 1644.)

Femme de la Milletiere. (*Histor.*, t. VI, p. 455.)

Le frère de Mlle Veron.

Claude de Malleville de l'Acad. fr.

4. En voicy encore une : mais il faut, avant que de parler de son second mariage, dire ce que j'ay appris de sa petite vie. M<sup>lle</sup> Véron a esté une fort jolie personne : elle espousa un porte-manteau du Roy \*. Estant fille, elle estoit des camarades de Marie Gergeau \*. La Milletiere trouva un jour son frere \* : « Où vas-tu ? — Je m'en vais chercher un » masle pour ma sœur. — En voicy un tout trouvé, » respondit-il. — « C'est un moineau. — Ah ! parlez donc ! » Cette fille aimoit les moineaux, et le masle estoit mort <sup>1</sup>.

On a fort mesdit de Malleville \*, l'academicien, avec elle. Voyez comme la reputation sert auprez des femmes ! Celle-cy ne sçavoit pas lire, cependant elle estoit ravie de se voir cajollée par un bel esprit. Leur amitié a duré plus de vingt-cinq ans, et Malleville l'aimoit encore quand il est mort.

Le mary fut plus de seize ans sans en avoir le moindre soupçon : il y estoit si accoustumé qu'il l'appelloit l'homme de chez nous : cela fit un jour une assez plaisante rencontre. Nous estions voisins ; Saint-Amand estoit couché avec mon frere aîné ; ils estoient amys de desbausche. Le bonhomme Veron luy vint parler et luy demanda : « Qui est là avec » vous ? — C'est Saint-Amand ; il dort encore. —

<sup>1</sup> Elle tomba une fois dans une carriere ; un cocher les y versa : elle estoit grosse ; on la trouva là-dedans qui redressoit son collet : elle n'en eut pas plus de mal que cela. — Quand les quarts d'escûs ne valloient que trente-deux sous, elle disoit une fois naïvement : « Je pers deux » quarts d'escûs, moins trente sous. »



» Saint-Amand qui fait des vers? — Oüy. — Dittes-  
 » luy en amy qu'il n'en fera jamais bien, si l'homme  
 » de chez nous ne luy monstre. » Saint-Amand ne  
 dormoit point, et, sans s'informer qui estoit l'homme  
 de chez nous, car il se tient au-dessus de tout le  
 monde, il disoit tout bas à mon frere : « Qui est cet  
 » impertinent-là? Renvoyez-le, ou je le jetteray par  
 » les fenestres. »

Enfin son second filz, un des plus sots animaux  
 que je vis jamais, mal satisfait de sa mere, com-  
 mença à en faire quelque bruit ; desjà longtemps  
 auparavant, tant il estoit innocent, il s'estoit plaint  
 de ce que sa mere accouchoit en l'absence de son  
 pere. Le bruit qu'il fit vint aux oreilles du mary,  
 qui, finement, le tira à part, et luy fit dire tout ce  
 qu'il sçavoit. Ce n'est pas tout : Veron fait venir sa  
 femme et luy confronte ce garçon ; elle luy saute aux  
 yeux, et le pere eut bien de la peine à luy faire las-  
 cher prise. Tout cela aboutit à une defense expresse  
 de voir plus Malleville, et le bourgeois, comme un  
 officier du Roy, mit une espée à son costé, et jura de  
 le tuer s'il le trouvoit en sa maison. Il ne laissa pas  
 d'y venir secretement ; mesme le bonhomme le ren-  
 contra une fois entre chien et loup, et fit semblant de  
 ne le pas reconnoistre.

Cette femme persecuta tousjours depuis son accu-  
 sateur, et fit tant enfin qu'on le condamna à aller  
 porter les armes en Hollande. On l'esquippa pour  
 cela assez plaisamment. Le pere, curieux de vieilles  
 ferrailles, luy donna une espée que Henry le Grand,

son bon maistre, avoit portée, et le propre chapeau qu'il avoit quand il espousa la feü Reyne-mere. Ce garçon fit quelques jours le soldat sur le pavé. Je ne sçay s'il y arriva quelque desastre ; mais tout d'un coup, au lieu d'aller à Calais, il s'enfuit à Nantes où son frere aîné avoit une commission aux Cinq grosses fermes. Ce frere revint à Paris au bout de quelque temps, sa commission luy ayant esté ostée. Or, il avoit porté les armes, et Malleville n'osant plus revenir voir sa dame, elle alloit chez luy. Le mary mourut un an aprez. C'estoit un homme si raisonnable, qu'un de ses nepveux luy criant, comme il estoit à l'agonie : « Mon oncle, songez à Dien, » il luy respondit en begayant : « A qui veux-tu donc que je songe ? au diable ? »

Les parties de table,  
les cadeaux.

Son grand dueil finy, la pauvre femme donna une grande preuve de sa constance à Malleville ; car cet homme estant tombé malade à Fontainebleau, où la Cour estoit, elle feignit d'y avoir affaire, et, quoyque très-incommodée pour le logement, elle y demeura jusqu'à ce qu'il fust guery. Malleville ne survescut guères au cocû. Elle en fut affligée ; mais comme c'est une personne qui ne prend guères les choses à cœur, elle s'en consola bientost. Elle aime la frérie\*, et on l'enivre comme on veut ; c'est une vraye tête de linotte. Elle fit les Roys, il y a quelques années, chez mon pere ; mon frere de Lussac et quelques autres, après l'avoir mise en belle humeur, tant par le vin que par leurs discours, luy descouvrirent ses tetasses, car ce n'estoient plus des tetons, luy misrent

le marché au poing ; enfin ma sœur de la Grossetiere se laissa persuader par son frere de la convier à coucher avec elle, sous pretexte des voleurs ; car elle n'estoit plus leur voisine. On envoie donc chercher sa toilette : on la deshaille, on la couche avec cette femme qui, ayant le mot, sortit aussytost du liet, et son frere prit sa place, qui dit et fit cent insolences à la bonne femme, et n'eut pas la charité de jeter une goutte d'eau sur ses flammes.

Cette folle s'habilloit à soixante ans comme une fillette ; elle n'avoit pourtant rien de jeune que l'humeur et les cheveux ; car, pour verifier le proverbe, elle ne blanchit point encore. Elle avoit deux servantes qui, pour la piller plus à leur aise, se disoient l'une à l'autre, quand leur maistresse s'habilloit : « Je ne luy donnerois que vingt ans. » Elle devint amoureuse d'un des *coglioni di mila franchi*\* du cardinal Mazarin ; c'estoit un garçon de trente ans, qui avoit l'eschine assez large : il logeoit chez elle comme parent de son gendre ; il couchoit avec elle tout doucement, et s'en fit donner vingt mille livres par une bonne donation. Voylà du bruit au logis. On dit qu'elle vouloit l'espouser ; ma mere y fut et luy dit : « Ma cousine » (elles estoient cousines germaines), « vous moquez-vous de vouloir vous re- » marier à l'âge que vous avez ! — Ma cousine, » luy respondit-elle, « voulez-vous que je laisse mou- » rir un homme en la fleur de son âge ? C'est fait de » luy si je ne l'espouse ; il mourra d'amour. — Vous » resvez, » luy repliqua ma mere : « vous croyez estre

Facon de parler re-  
nouvelée de ceux du  
maréchal d'Aucré.

» la belle Helene. — Je seray ce qu'il vous plaira ;  
» mais mon portrait et moy, c'est la mesme chose ;  
» regardez-le bien. » C'estoit un portrait où elle s'estoit fait flatter tant qu'elle avoit voulu. On fit venir son extrait baptistere de Londres, car son pere et sa mere, fuyant la persecution \*, y avoient demeuré quelque temps ; on le luy monstra : elle avoit soixante et un ans. « Voire, » dit-elle, « peut-(on) adjouster foy » à des gens qui ont fait mourir leur roy sur un » eschaffaut ? » Elle l'espousa et ennuyoit tellement ceux qui alloient en mesme carosse qu'elle à Charonton, en leur parlant sans cesse de son mary, que la pluspart quitterent à cause d'elle et prirent un autre carosse. A une de ses amies elle dit, un matin que cet homme estoit au liet : « C'est le plus bel » homme du monde ; mais c'est tout autre quand il » est droit. » Il fut bientost las de sa vieille. Le soir, il se couchoit le premier : « Mon filz, » luy disoit-elle, « ne t'endors pas ; je m'en vais ; je seray bientost » deshabillée. » Mais c'estoit pour luy une potion somnifere que ce discours-là. Il ne l'avoit espousée qu'à cause de la disgrace du Cardinal \*. Il se donna bientost après à M. de Vendosme. Il cherche de l'employ et ne veut pas retourner chez sa femme. En effect, il n'y couche pas seulement, et la bonne dame n'est pas à se repentir de tout ce qu'elle a fait. Toute la joye qu'elle a eue depuis longtemps, ç'a esté de pouvoir dire : « Je porte le ducil de mon beau » pere. » Elle s'imaginoit en estre rajeunie de beaucoup.

Sans doute la  
Fronde.

Parce qu'alors il étoit  
sans place.

COMMENTAIRE.

I. — P. 342, N° 2, lig. 1<sup>re</sup>.

*Un parent de M. le duc de Saint-Simon, qu'on nommoit le Borgue du Pont...*

D'Assoucy a nommé ce du Pont, dans l'*Ovide en belle humeur*, première édition, 1651.

C'est à l'occasion

Du sieur Argus de qui l'on conte  
Qu'il avoit bien cent yeux au front,  
Dont, en despit du sieur du Pont,  
Homme envieux, lequel enrage  
De voir un bel œil au visage.

(Édition de 1659, p. 99.)

II. — P. 345, lig. 20.

*Le bourgeois... jura de le tuer s'il le trouvoit en sa maison.*

C'est probablement en ce temps-là que Malleville fit cette épigramme assez mal affilée :

Je me plaignois hier du fâcheux traitement  
Que me fait le jaloux de mon contentement,  
Lorsque je vay chez luy visiter Isabelle;  
Quand, pour me retenir en son autorité  
Et calmer le despit de mon cœur irrité:  
« Mettez-vous en sa place alors, » ce me dit-elle,  
« Et vous verrez lequel est le plus mal traité.  
» En sa place! » luy dis-je, « ô conseil infidèle,  
» Pour apaiser le trouble où je me voy soumis!  
» Tout ce désordre vient de quoy je m'y suis mis »

(Poésies du sieur de Malleville, Paris, 1659, p. 348.)

## CDLXII.

### NAIFVETEZ, BONS MOTS, ETC.

1. Un cocher fut à confesse : on luy ordonne de jeusner huit jours : « Je ne sçaurois faire cela, » dit-il au confesseur. — « Hé pourquoy ? — Je ne veux » point me ruiner : je suis un pauvre homme qui ay » femme et enfans. J'ay veâ jeusner Monsieur et » Madame tout ce caresme ; il faut du cotignac, des » poires de bon chrestien, du ris, des espinars, des » raisins, des figues, etc. »

2. Claquenelle, apoticaire celebre, ayant présenté ses parties à Maissac, grand partisan, greffier du Conseil, la femme duquel estoit morte d'une longue maladie, cet homme, qui n'estoit pas autrement affligé, luy dit en sousriant : « *Organa pharmacie* » *sunt organa fallacie.* » Le pharmacopole luy respondit de mesme : « *Organa publicanorum sunt organa diabolorum.* »

3. Un homme escrivant à son filz, mit ainsy au bas : « Vostre très-humble et très-obéissant pere. »

4. Dans le temps qu'on plaida au Grand Conseil la cause de cette abbesse hermaphrodite qui avoit engrossé je ne sçay combien de religieuses, et qu'elle

fut condamnée à passer le reste de ses jours entre quatre murailles, une bonne religieuse des Hospitalières de Paris\* disoit à une de ses amies, qui estoit plus fine qu'elle : « Ma sœur, nous sommes pourtant » bien obligées à Dieu ; combien de fois avons-nous » couché ensemble à nostre maison des champs, et » cependant il n'en est point mesarrivé. »

5. Un conseiller au Parlement, nommé Racine\*, qui n'estoit pas un grand personnage, avoit donné charge à un maquignon de luy chercher un cheval pour mettre en la place de celui qu'il avoit perdu. Un jour qu'il donnoit à disner à bien des gens, un petit laquais vint tout eschauffé luy crier devant tout le monde : « Monsieur ! ce marchand de chevaux est là- » bas qui dit comme cela qu'il a trouvé vostre pareil. »

6. Un postillon à qui un courier dit : « Tu es un » bon Jean f—, » respondit : « Aussi bon Jean f— » que vous, pour le moins. »

7. Un chanoine de Rheims plaidoit pour le bien de sa mere contre son pere. Le pere luy dit un jour : « Tu sçais combien il m'en a cousté pour avoir ta » prebende, je te donneray cent pistolles, et va-t'en » au diable. » Le chanoine resva un peu, puis dit naïvement : « Non, je n'y iray pas à moins de deux » cens. »

8. Un Italien estant tombé d'accord avec un de ses voisins qu'ils ne se reconduiroient plus, un jour, sans y penser, il le reconduisit pourtant jusques à la rue ; puis, s'estant ressouvenû de leur convention, il luy dit : « J'ay quelque chose à vous monstrer dans

Hospitalières de No-  
tre-Dame, cul de-  
sac de la rue du  
Foin, derrière la  
place Royale.

Charles Racine, con-  
seiller en 1651, re-  
tiré en 1667, mort  
en 1677.

» mes cabinets ; remontez, cela m'estoit eschappé. » Cet homme remonte, c'estoit au second estage, et l'Italien, aprez luy avoir fait une grande reverence luy dit : « Je vous demande pardon de la faute que » j'ay faitte, je vous laisseray aller cette fois ; j'avois » oublié nostre traitté. »

Jean-André Lumagne, mort en 1637.

9. Un autre Italien appelé Lumagne\*, celebre banquier, avoit à payer une lettre de change à un homme qui vint en demander le payement devant le terme. Lumagne voyant cela, appelle un de ses gens, et quoyque ce fust en plein midy, il luy dit : « Apportez un flambeau pour esclairer Monsieur, il » est venû devant le jour. »

10. Une religieuse, nouvelle professe, qui estoit encore sous la direction de la mere des novices, ayant oüy dire que quelquefois pour mortifier l'orgueil des religieuses, Dieu permettoit qu'elles accouchassent ; une nuict qu'elle fut tourmentée de la colique, se mit dans l'esprit qu'elle alloit faire un enfant. Elle appelle, la mere des novices arrive : elle luy conte sa frayeur, la mere ne put s'empescher de rire et luy fit entendre qu'il falloit estre à deux pour faire un enfant.

Claude Pellot, conseiller à Rouen en 1641, maître des requêtes en 1654, premier président vers 1670.

11. Les deux laquais de Pellot\*, aujourd'huy premier president de Rouën, s'estant querellez, allerent au Pré aux Clercs pour se battre ; mais ils ne furent pas plus tost en presence qu'ils se dirent l'un à l'autre : « Mais qui levera nostre maistre ? » Et ayant rengainé, ils s'en retournerent les meilleurs amys du monde.



## COMMENTAIRE.

## I. — P. 350, N° 4, lig. 2.

*La cause de cette abbesse hermaphrodite.*

Ce procès fut jugé en 1661; une religieuse étoit accusée d'avoir voulu s'emparer d'un prieuré, en répandant le bruit que la titulaire étoit hermaphrodite, et qu'elle avoit abusé de la sécurité d'une de ses religieuses. La prétendue hermaphrodite fut mise en prison. Gayot de Pitaval dans ses causes célèbres n'avoit pu recouvrer que le plaidoyer de l'avocat de la religieuse condamnée.

II. — P. 351, N° 5, lig. 1<sup>re</sup>.*Un conseiller au Parlement nommé Racine, qui n'étoit pas un grand personnage.*

Charles Racine fut reçu conseiller au Parlement en 1641, bien que sa naissance fût assez humble. Arnault écrivoit à Barrillon, le 16 décembre 1640 : « Racine, fils de confiturier, qui étoit conseiller à Metz, » a accepté la charge de M. de Villautray. Il y a eu un peu de rumeur » dans le Parlement. » — « Moins que rien, » dit-on dans les Notes sur les membres du Parlement, présentées à Fouquet, vers 1661, « foible, sans » credit, sans interet particulier; attaché à sa famille, a espousé une » Grasseteau. » Il se retira en 1667, et mourut dix ans plus tard. Ces dernières dates prouvent assez bien que notre historiette, tracée d'une écriture plus récente et sur une page laissée en blanc, est postérieure à l'année 1667. Le N° 11 renverra même au delà de 1670.

## III. — P. 352, fin de la page.

L'anecdote 11 termine la page 684. Le feuillet suivant du manuscrit original, 685-686, a été enlevé. D'après la table, il contenoit l'historiette du maréchal de Saint-Luc, et comme cette historiette étoit déjà transcrite auparavant, il est permis de croire que des Réaux aura lui-même enlevé le feuillet, comme formant double emploi.

La *Suite des bons mots et naïvetés* placée après cette historiette, dans l'édition précédente, sous le N° CCXCVIII, n'étoit pas de des Réaux. Ces *Mots* étoient extraits d'un manuscrit anonyme de

la bibliothèque de M. de Monmerqué; manuscrit qui ne peut être l'œuvre de notre des Réaux, comme l'a remarqué l'illustre académicien avant de terminer son édition. Nous avons cru devoir les omettre avec d'autant moins de scrupule que la plupart sont vulgaires et que les meilleurs se retrouvent dans le *Menagiana* ou même dans nos historiettes. Nous rappellerons seulement ici celles qui pourroient compléter ou modifier les récits de des Réaux.

1. Un évêque, croyant qu'un clerc, qui se présenteoit à l'examen, étoit un niais, lui demanda pour se divertir : « *mater, cujus generis ?* » Il lui répondit : « *Distinguo : si mea, est femini generis ; si verò tua, est communis.* »

2. L'Angeli étant entré un matin chez l'archevêque de Harlay, on lui dit à l'antichambre que Monseigneur étoit malade. Il attendit et vit sortir de la chambre une jeune fille habillée de vert. Enfin il entra, et Monseigneur lui dit qu'il avoit eu trois ou quatre évanouissemens, la nuit. « C'est donc cela, » dit-il, « que j'en ai vu passer un habillé de vert. » Monseigneur ne répondit rien, et lui donna quatre louis d'or pour boire, crainte des évanouissemens.

3. Le duc d'Ossonne promit mille pistoles aux Jésuites, s'ils lui faisoient voir qu'on pût donner l'absolution par avance d'un péché non encore commis. Après avoir bien cherché, ils lui apportèrent un de leurs auteurs, et lui donnèrent l'absolution qu'il demandoit. Il leur donna une lettre de change à recevoir à quatre lieues. Ils trouvèrent en chemin douze drôles qui les battirent et leur prirent la lettre de change. Ils vinrent se plaindre au duc, qui leur dit que c'étoit là le péché qu'il avoit envie de commettre, et qu'ils l'en avoient absous.

4. Une paysanne demandoit à sa nièce, mariée depuis trois mois, s'ils s'aimoient toujours bien : « Eh ! » dit-elle, « là, là. — Mais, comment ! es-tu fâchée d'être mariée ? — Nemin, ma tante, » répondit-elle, « mais ard', n'en s'entr'aime mieux quand on ne s'ha pas qu'en s'entr'aime quand on s'ha. »

5. Une sage-femme s'approchant d'une fenêtre pour nettoyer l'enfant qu'elle venoit de recevoir, s'écria : « Ah ! qu'il ressemble à son père ! — Comment ! » dit l'accouchée de dedans son lit, « est-ce qu'il a une couronne sur la teste ? »

6. Une femme reprochoit à son mari studieux qu'il avoit de l'indifférence pour elle, qu'elle voudroit estre livre, parce qu'il étoit tousjours en leur compagnie. « Et moy aussy, » lui dit-il, « pourvu que ce fust un almanach : j'en changerois tous les ans. »

7. Un homme, dans la crainte d'estre battu par un de ses ennemis, se tint plus d'un an sur ses gardes avec beaucoup d'inquiétude; mais

à la fin, recevant des coups de baston de luy, lorsqu'il y pensoit le moins, il dit : « Grâce à Dieu, me voilà hors de cette querelle. »

8. En arrivant d'un voyage, M. de Vivonne disoit à sa sœur, M<sup>me</sup> de Thianges, tous deux fort gros : « Embrassons-nous, si nous pouvons. »

9. M<sup>me</sup> de Thianges estant malade, et se plaignant du conte de Roney du bruit des cloches, il luy dit : « Madame, que ne faites-vous mettre » du fumier devant votre porte ? »

10. M<sup>lle</sup> de Piennes, qui a esté chanoinesse, commençant à se passer, et, néanmoins ayant grand soin de son teint, mettoit tousjours un masque, ce qui fit dire à M<sup>me</sup> Cornuel que la beauté de cette demoiselle estoit comme un lit qui s'use sous la housse.

11. Les rubans estant venus fort à la mode, on luy dit que M<sup>me</sup> de la Reynie en avoit une eschelle. « Hélas, » dit M<sup>me</sup> Cornuel, « j'ay bien » peur qu'il n'y ayt une potence dessous. »

12. Elle disoit un jour que le marquis d'Alluye l'estoit venu voir, qu'il avoit l'air d'un mort, tant il estoit changé, et qu'elle avoit esté sur le point de lui demander s'il avoit congé du fossoyeur, pour aller ainsi par la ville.

13. Elle disoit de la comtesse de Fiesque qu'elle s'entretenoit dans l'extravagance, comme les cerises dans l'eau-de-vie.

14. La même comtesse de Fiesque disoit un jour devant elle qu'elle ne savoit pourquoi l'on trouvoit Combours fou, et qu'assurément il parloit comme un autre. « La Comtesse a mangé de l'ail, » reprit-elle.

15. Comme on s'estonnoit que M. de Villers, gentilhomme de Normandie, eût épousé M<sup>lle</sup> de Saint-Quentin, qui avoit esté entretenue par M. de Seignelay, M<sup>me</sup> Cornuel dit que sa réputation estoit retablie, puisqu'elle avoit passé par le *rapé* de M<sup>me</sup> de Miramion. Elle appelloit ainsi la maison de M<sup>me</sup> de Piron, où M<sup>lle</sup> de Saint-Quentin avoit demeuré depuis la mort de M. de Seignelay.

16. M<sup>me</sup> de Lyonne ayant esté fort coquette et estant sur le retour, elle soutenoit le débris de ses charmes par beaucoup de pierreries : M<sup>me</sup> Cornuel disoit que c'estoit du lard dans une souricière.

17. Il estoit grand bruit la même année que toutes les femmes, et surtout les duchesses, alloient manger chez M. le Chancelier et chez M. de Pontchartrain ; elle dit qu'il falloit que ces messieurs fissent de la soupe pour les duchesses, comme l'on en fait pour les pauvres dans les paroisses.

## CDLXIII.

### AMANS DE DIFFERENTES ESPECES.

AMANS MALHEU-  
REUX.

1. Saugeon, gentilhomme de Saintonge, huguenot, estoit amoureux et aymé de la sœur d'un de ses voisins, avec lequel il n'estoit pas bien. Ce frere defendit à la fille, à une nopce, de le prendre à danser : elle le prit. Le voylà en fureur ; il sort et l'ameine. Saugeon les suit, de peur qu'il ne la maltraitast ; ils se rencontrent ; le frere va à luy le pistolet à la main, tire et le manque. Saugeon tire dans le temps que la fille, qui estoit à cheval aussy bien qu'eux, se mettoit entre deux pour les separer, et la blesse à mort. Au bout de trois jours elle meurt, et fit tout ce qu'il falloit faire à la descharge de Saugeon ; luy, outré de desplaisir, s'enferme dans sa maison et est cinq ans sans voir personne. Enfin une de ses parentes obtient de luy qu'il ira loger avec elle ; il est sept ans vivant en grande melancolie ; au bout de ce temps-là, une niepce de cette parente vint demeurer avec elle ; c'estoit une fille belle et spirituelle ; il en devint amoureux insensiblement, et se resolut à l'espouser. Elle avoit beaucoup d'estime pour luy, et fit une chose assez extraordinaire, avant que de

consentir à l'espouser : c'est qu'elle luy dit qu'en sa petite jeunesse elle avoit eu un enfant ; qu'un homme l'avoit trompée, mais que la chose estoit assez secreete. « Cependant, » adjousta-t-elle, « je vous la » dis, afin qu'un jour, si vous veniez à la sçavoir, » vous ne me haïssiez autant que vous m'auriez ay- » mée. » Luy, voyant cette bonne foy, crut qu'effectivement il n'y avoit point eu de sa faute, l'espousa, et a fait le meilleur menage du monde avec elle. Elle mourut plus de dix ans devant luy. Il n'a pas ry depuis le malheur qui luy arriva en se battant contre le frere de sa maistresse <sup>1</sup>.

Ayant changé de religion, et voulant rendre raison de son changement, il fit d'assez ridicules petits livres en papier bleu. Ce fut luy qui mena M. de la Leu voir cette religieuse à Saint-Denis \*. Le cardinal de Richelieu achepta la terre de Saugeon, car cet homme-cy ne fut pas trop bon mesnager. M<sup>me</sup> d'Aiguillon le mit depuis auprez du duc de Richelieu \*, au Havre, dont il estoit lieutenant sous luy ; après

M<sup>me</sup> de Gadagne.  
(*Foy.* t. vi, p. 275.)

En janvier 1613.

<sup>1</sup> *Première narration biffée* : « Saugeon, gentilhomme saintongeois, » estoit amoureux et aymé de la sœur d'un de ses voisins, avec qui il » n'estoit pas bien. Un jour que Saugeon venoit de parler à sa maïs- » tresse, le frere arrive, et sceut ce qui s'estoit passé. En colere, il » oblige sa sœur à monter en croupe derrière luy, en luy disant qu'il » vouloit qu'elle vist chastier son amant en sa presence. Il eut bientost » attrappé Saugeon, qui ne sçavoit pas qu'on courust après luy. Il luy » crie de se defendre ; Saugeon refuse de se battre ; l'autre le presse, » il fallut mettre l'espée à la main ; il ne pouvoit se sauver, car il » n'avoit qu'un bidet, et l'autre estoit monté à l'avantage. Ils se bat- » tent ; le pauvre Saugeon luy porte un si grand coup qu'il le perce » et tue sa maistresse, qui estoit derrière luy. Depuis cela il n'a ry » jour de sa vie. Il se maria pourtant quelques années après. »

elle l'en osta par quelque soupçon. De despit, il se fit en suite pere de l'Oratoire <sup>1</sup>.

Guillaume Feydeau, sieur de Sanville, fils de Guillaume F., tresorier des guerres pour l'île de France.

Anne le Vaillant, fille de Guillaume le V. sieur de Chauvalais, conseiller au Grand conseil; mariée 17 août 1631, morte 19 décembre 1662.

2. Un garçon de Paris, nommé Sanville\*, étudiant en droit à Orléans, devint amoureux d'une belle fille\*; mais parce qu'elle n'avoit guères de bien, les parens de l'amant ne voulurent jamais consentir au mariage; il fallut attendre qu'il fust majeur. On prend jour pour les marier. Le frere de cette fille, qui estoit camarade de Sanville, luy dit qu'il le prioit de venir avec luy chez un orfèvre pour luy aider à choisir quelque piece de vaisselle d'argent dont il vouloit faire present à sa sœur le jour de ses nopces; Sanville y va; mais, par malheur, ils s'adresserent à un orfèvre chez qui il y avoit de la peste. On fait la nopce. Au bout de quelques jours le nouveau marié se sent un grand mal de teste, comme il estoit couché, et quelques autres accidens qui luy semblerent des avant-coureurs de la peste (on avoit sceû qu'il y en avoit chez cet orfèvre); aussytost il se croit frappé, sort du lit tout doucement, et se va enfermer dans une autre chambre. Le matin sa femme fut bien estonnée de se trouver seule; elle cherche son mary et le trouve; mais il ne vouloit point ouvrir, il prioit tout le monde de se retirer de bonne heure, et particulierement sa femme; qu'il mourroit desespéré s'il la croyoit en danger. Nonobstant toutes ces remonstrances, on enfonce la

<sup>1</sup> M<sup>me</sup> de Saugeon, dame d'atour de Madame, est sa fille; car de fille d'honneur elle fut faite dame d'atour.

porte et on luy fit les remedes qu'on crut necessaires. Une fièvre chaude si furieuse le saisit, qu'il vouloit se jeter par les fenestres. On le lie; mais par une estrange bizarrerie de ce mal, il n'estoit pas plus tost lié qu'il revenoit en son bon sens, et reprochoit à sa femme tout ce qu'il avoit fait pour elle. Cette pauvre femme ne pouvoit souffrir ses plaintes, et le faisoit deslier; aussytost il rentroit en fureur et ne connoissoit plus personne; il mourut dans cette espee de rage \*. Cette femme, à qui Sanville avoit fait avantage par son contract, espousa depuis un M. Parfait \*, de Paris; elle en eut des enfans; elle enterra encore celui-là \*. Après, un vieux garçon, nommé Charpentier \*, conseiller au Grand Conseil, l'espousa et luy fit avantage de cent mille francs. C'estoit une aimable personne.

29 août 1631.

L'ense P., contrôleur general de la maison du Roi.  
23 août 1635.

Philippe Charpentier marié à la veuve Parfait, 5 fevrier 1637.

3. Un gentilhomme d'Auvergne, appelé d'Argouges, estoit amoureux d'une demoiselle de Cornon. Un jour qu'ils se promenoient sur les bords de l'Allier, et qu'il luy parloit de sa passion : « Voire, » luy dit-elle, « vous ne m'aimez pas tant que vous dittes. — Vous pouvez l'es- » prouver, » dit-il. — « Bien, » respondit-elle, « si cela est, jettez-vous » tout à cette heure dans la rivière. » Elle croyoit qu'il n'en feroit rien. Il s'y jetta tout botté et tout esperonné, l'espée au costé et la casaque sur son dos. Il fut secouru; sans cela il se noyoit. Elle se rendit et l'espousa.

4. Un president de la Chambre des Comptes de Montpellier, nommé la Grille \*, homme marié et de quelque âge, mais qui n'avoit point d'enfans, estoit fort bien et couchoit avec une femme mariée de la mesme ville, nommée M<sup>me</sup> de Lonnelas; elle n'estoit pas d'une beauté extraordinaire ny dans une grande jeunesse; elle vint à mourir, 1660. Cet homme en eut un tel desplaisir qu'enfin il resolut de se tuer; mais, avant cela, il voulut la faire desterrer. Les Capucins, chez qui estoit son corps, pour deux cens pistoles luy donnerent contentement. Elle n'avoit plus qu'une main entiere; il baisa cette main un million de fois, et dit à ces religieux qu'il les prioit de l'enterrer auprès d'elle quand il seroit mort; de là il fut chez luy, eu il se préci-

Antoine de Grille,  
president.

*Histor. t. vi, p. 109.*  
Comme s'étant volontairement donné la mort.

AMANS TROP TOST  
CONSOLEZ.

pita d'une tour. Il estoit fort riche ; le petit Gramont \* a eu sa confiscation \*, mais il y a seize mille livres de rente substituées.

5. Un gentilhomme de Marseille, nommé Bricare, devint esperdument amoureux d'une belle fille qu'il espousa enfin. Son ardeur ne s'esteignit point par la jouissance, il l'aimoit tousjours de mesme : elle tombe malade au bout de quelques années et meurt. Jamais homme n'a donné plus de marques d'une violente douleur qu'il en donna : non content d'un portrait qu'il avoit d'elle, où elle estoit peinte de sa hauteur, il la fit encore peindre morte ; il la fit tirer en cire. Cependant, comme sa douleur estoit fort aisée à aigrir, il ne pouvoit souffrir la veüe de ces portraits ; il fit tourner ce grand portrait, et le fit mettre à l'envers. Cela ne luy suffit pas : il le fit porter chez un peintre de consequence, qui estoit alors à Marseille, et il l'obligea, quoy que cet homme luy pust dire, à effacer la teste de ce portrait. A quelque temps, la violence de sa douleur se relaschant un peu, cet homme, qui avoit tousjours tenu les yeux contre terre, commença à les lever un peu, et en rentrant chez luy il vit à une porte une belle qui n'estoit pourtant pas si belle qu'estoit sa femme. En Provence on est presque tousjours à la porte, on y reçoit mesme visite. Il voyoit donc souvent cette fille. Il retourne un jour chez le peintre et, regardant ce tableau : « Vrayment, » dit-il, « c'est dommage » que ce portrait demeure ainsy, il y a de l'architecture et du paysage ; il faudroit mettre une autre » teste dessus. — Voire, » dit le peintre, « et quelle



» teste y pourroit venir? — Il me semble, » dit le mary, « que celle de Guerarde y viendrait bien, » c'estoit le nom de cette fille. Effectivement il l'y fit mettre, et il l'eust espousée, si on la luy eust voulu donner; mais on ne le trouva pas à propos pour quelque raison.

6. Un procureur du Parlement, nommé Fortin, AMANS RADOTTIENS. homme veuf, âgé de soixante-dix ans, s'avisa de devenir amoureux d'une fille, et, pour luy plaire, il prit un chapeau de castor gris avec un cordon d'or, et estoit tousjours botté avec des esperons dorez. Il faisoit aussy des vers; il luy disoit en un endroit :

Nous irons à Chastillon  
Prendre du curé permission,  
Et de là nous irons à Bonne<sup>1</sup>,  
Où, ma mie, vous serez toute bonne.

Elle se mocqua de luy : il mourut dans sa folie, et s'en alla en l'autre monde avec ses bottes et ses esperons dorez. Il avoit un filz qui mourut de maladie à Rome. Les Juifs acheterent un habit qu'il avoit, qui estoit assez remarquable. Un autre François, nouveau venû, alla par hasard achepter cet habit; les autres François l'appelloient *feu Fortin*.

7. Le deuxiesme filz de M<sup>me</sup> de Chaban \* sœur de AMANS RECONNAISSANS. Saint-Prueil, estant à Rome, fit connoissance avec Henriette de Jussac, mariée 26 janvier 1615 à Gaspard Jour-  
nard de Chabans. une dame veuve et plus âgée que luy. De là il fut à Naples avec M. de Guise, où il fut pris prisonnier. Cette femme se tourmenta tant, qu'elle le tira de

<sup>1</sup> Il y avoit une maison \*.

François Sicar, marquis de B., dont toutes les terres furent ravagées en 1652.

prison; luy, par reconnoissance, estant devenu l'aisné, l'espousa et l'emmena en France : c'estoit durant la guerre de Bordeaux. Cette femme se trouva dans un chasteau de M. de Bourdeilles \* qu'elle défendit, et elle y receût un coup de mousquet dans l'espaule. M<sup>me</sup> de Chaban, qui est une enragée, l'a persecutée autant qu'elle a pu. Elle les fit piller, et cette femme y perdit plusieurs beaux tableaux. Enfin il fallut plaider. Je croy qu'on leur aura fait justice.

AMANS DELICATS.  
Antoine Rambouillet, sieur de la Sablière.

8. Sablière \*, deuxiesme filz de M. Rambouillet, celui qu'on appelle *le Grand Madrigallier*, jouissant d'une jolie femme appelée M<sup>me</sup> le Tancur, dont le mary est aussy ridicule de corps que d'esprit, par delicatesses obligea sa dame à faire lié à part un an durant, pour ne pas avoir un si vilain compagnon en ses amours. Elle prit pour pretexte un grand rhume qu'elle avoit, et qu'elle pourroit devenir pulmonique si elle devenoit grosse aussytost après. Cependant l'amant delicat se divertissoit avec elle à la chardonnette; une fois il eschappa quelque chose : elle connut bientost qu'elle en tenoit, et fit si bien que le mary se remit assez à temps à coucher avec elle; mais le galant eut bien ce qu'il meritoit : cette femme se va mettre mille scrupules dans l'esprit, que cet enfant voleroit le bien des autres, qu'elle ne pourroit pas se faire accroire qu'il estoit à son mary; s'il ne se fust marié là dessus, je ne sçay ce qu'il en fust arrivé.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 357, lig. 10.

*Il n'a pas ry depuis le malheur qui luy arriva...*

Je crois que c'est du pere de notre Saugeon que Malherbe parle dans ses lettres à Peiresc de 1613 : « Le baron de Saugeon, » dit-il le 12 janvier, « est encore en prison à Villefranche de Rouergue. Il fut pris par un » nommé Rodelles qui est des Ordinaires du Roy. Il estoit au lit en » une hostellerie. Un des siens fut tué d'un coup de pistolet, un soldat » se jeta par la fenestre et s'est sauvé. L'on croit que c'est celuy qui » avoit les papiers. Saugeon fut pris à trois lieues de Villefranche, à » deux lieues de Pont-Antonin, qui estoit une place de son party, mais » il ne pensoit plus estre suivy, et d'ailleurs il avoit fait de grandes » traites sur des barbets qu'il avoit achetez. Je croy qu'il est bien heu- » reux que les affaires de Saint-Jean-d'Angely s'appaisent et qu'il se » trouve des lettres d'abolition qui ont esté expédiées sur tout ce qui » s'est passé... »

On peut croire que cette mauvaise affaire du baron de Saugeon lui estoit arrivée pour fait de soulèvement religieux.

Notre auteur dit que le cardinal de Richelieu acheta la terre de Saugeon ; en effet, Armand Jean de Vignerot du Plessis, duc de Richelieu, petit-neveu du cardinal, ajoutoit à ses titres celui de baron de Saugeon. C'est un bourg à six lieues de Saintes.

C'est à la fille de Saugeon, dame d'atours de Madame, que Blot adresse le couplet suivant :

Vous me traittez ainsi qu'une tigresse,  
 Arrestez-vous, Madame de Saujon.  
 Je prie Dieu et je vais à confesse,  
 Je ne boy plus et je vis de goujon.  
 Je n'ay battu feuillant ny baisé feuillantine,  
 Pourquoi me faites-vous si grise mine.

(*Airs et vauderilles de Cour.* 1665.)

Elle avoit un frère pour lequel Tristan l'Hermite fit un sonnet ; il en fit un autre pour elle inséré dans les *Muses illustres*. Paris, 1658, p. 38. Le moderne historien de la Saintonge, M. Massiou, se contente de rapporter l'historiette de des Réaux sans ajouter un mot sur la famille et les noms propres de MM. de Saugeon ou Saujon. Je ne sais sur quel fondement le dernier editeur des *Mémoires de Mademoiselle* nomme le frère de M<sup>lle</sup> de Saugeon : *Compét de Saugeon*.

Saugeon le père mourut vers 1646 ; nous le savons par Mademoi-

selle qui fait jouer un rôle assez important au fils et à la fille. Le premier étoit un esprit romanesque et mélancolique qui avoit d'abord plu à la Princesse, parce qu'il sembloit poursuivi par l'envie de la marier. Il commença une intrigue du côté de l'Archiduc, qui, suivant lui, devoit un jour être souverain des Provinces-Unies, et par conséquent étoit un parti bien digne de Mademoiselle. Celle-ci écouta Saugeon, mais au moment où les négociations commençoient, le cardinal Mazarin fit arrêter le négociateur qui demeura en prison plus d'un an et ne fut délivré que durant les troubles de la première Fronde. Un an plus tard, il parla de l'Empereur, devenu veuf. Mademoiselle sourit encore : il fut envoyé en Allemagne; mais à peine parti, Mademoiselle avoit des regrets fondés sur l'incapacité de Saugeon que Cominges lui avoit démontrée. Pendant que le pauvre négociateur se morfondoit, M<sup>me</sup> la Palatine aidée de M<sup>me</sup> de Choisy entreprenoient de marier la Princesse au jeune roi Louis XIV. Cela prenoit assez bien; mais la Reine y mit obstacle, et la Palatine ayant cependant fait demander à emprunter quelques deux cent mille écus, Mademoiselle ouvrit les yeux et répudia ces négociateurs intéressés. Elle auroit alors pu épouser le roi Charles II, qui bientôt remonta sur le trône d'Angleterre, mais l'Empereur et le Roi firent que Mademoiselle dédaigna l'amour du roi dépouillé. On sait comment la jeune fille un peu trop fière, fut à la fin toute aise et toute heureuse de rencontrer M. de Lauzun. Il est amusant de suivre toutes ces petites et innocentes intrigues dans les Mémoires si vrais, si féminins de Mademoiselle. Saugeon étoit pour elle un regret, un dépit, un remords. Les idées de cet homme lui avoient tourné deux fois la tête, et elle ne se le pardonnoit pas. « Ce fut en ce » temps-là (1644), » dit-elle d'abord, « que je fis connoissance avec » Saujon. Il suffit de marquer ici le temps que je l'ai connu, quoique » ce ne soit pas un personnage fort considérable. » (Edition de 1730, t. 1, p. 68). « Après la campagne du second siège de Mardich (1646), » Saujon se rendit fort assidu à me faire la cour, et témoigna se vouloir attacher tout à fait à mes intérêts; il perdit son père en ce » temps-là, et il avoit deux sœurs. Je mis l'aînée fille d'honneur de » Madame, qui la trouva fort à son gré; aussi étoit-ce une bonne fille, » fort agreable, de jolie taille. » (Suit le récit du goût que Monsieur prit bientôt pour M<sup>me</sup> de Saujon, en dépit des remontrances et des avis de la Princesse.)

M<sup>me</sup> de Motteville a raconté de son côté comment Mademoiselle reçut toutes les humiliations du monde et les vifs reproches de la Reine et de Monsieur, pour avoir autorisé, à ce qu'ils pensoient, le Saujon à lier intrigue avec les amis de l'Archiduc pour la faire demander en mariage. Mademoiselle nie toujours qu'elle eût chargé Saujon d'une pareille négociation : et M<sup>me</sup> de Motteville résume assez bien ce qu'il

faillit penser de la querelle, en rapportant ce qu'elle avoit dit à M<sup>lle</sup> de Beaumont, demoiselle de la Princesse : « Il est vrai que Made-  
» moiselle a eu tort et qu'elle a peut-estre trop hasardé, mais enfin sa  
» faute est legitime et la vieillesse de l'Archiduc, ses grandes oreilles  
» et sa severe devotion la doivent justifier devant le monde. » (*Mém.*,  
II, p. 55.)

Pour M<sup>lle</sup> de Saujon, on voit dans les mêmes Mémoires de Made-  
moiselle, qu'elle fut aimée de Monsieur, et qu'elle ne mit pas trop  
d'obstacles aux vœux du prince. Cependant à la fin, elle étoit allée se  
jeter dans un couvent de Carmélites; elle n'y étoit pas restée. Mon-  
sieur l'en avoit fait sortir par l'intermédiaire de Mademoiselle. Ses  
relations avec Gaston paroissent avoir toujours été convenables. Ma-  
demoiselle, qui ne l'aimoit pas, en convient elle-même. « Elle avoit  
» beaucoup de desmeslez avec Monsieur... un entr'autres sur le sujet  
» du duc de Richelieu... Elle avoit raison de l'aimer, son père ayant  
» été son gouverneur; elle ne l'entretenoit pas dans la pensée qu'elle  
» étoit fille d'un homme qui avoit mangé de son pain; elle pensoit à  
» l'épouser. Elle croyoit surprendre ce pauvre sot, comme M<sup>me</sup> de  
» Pont a fait depuis. Monsieur est extrêmement jaloux de sa maitresse.  
» Quoiqu'il ne l'aime qu'en tout bien et honneur, (M<sup>me</sup> de Saujon, on  
» l'appela ainsi depuis qu'elle fut dame d'atours), il ne vouloit pas  
» qu'elle se mariât et elle en avoit bien envie... » (T. I, p. 162.)

## II. — P. 359, lig. 10.

*Cette femme espousa depuis un M. Parfait.*

Etienne Parfait avoit épousé 1<sup>re</sup> Marie Ladvocat, dont il avoit eu  
douze enfans. Son deuxième mariage avec la veuve de Sanville est du  
16 février 1637; il en eut quatre nouveaux enfans. Cette famille s'étei-  
gnit pourtant avec les deux frères, petits-fils d'Etienne, auxquels on  
doit l'*Histoire du Théâtre françois*.

## III. — P. 359, N<sup>o</sup> 4, lig. 27.

Ce président la Grille ou mieux Grille n'est pas assurément le mari  
de cette madame de la Grille, dont on a lu l'historiette, t. V, p. 210.

## IV. — P. 361, N<sup>o</sup> 6, lig. 23.

*Les autres François l'appelloient feu Fortin.*

Cela fait souvenir du conte de cet étudiant qui, après la mort de  
Wafflard, auteur de la jolie comédie du *Voyage à Dieppe*, se fai-  
soit ouvrir les loges de l'Odéon en se nommant aux ouvreuses : *Feu*  
*Wafflard!*

## CDLXIV.

### EXTRA VAGANS, VISIONNAIRES,

#### FANTASQUES, BIZARRES, ETC.

Catherine de Gonzague, morte en 1629.

1. La mere \* de M. de Longueville vouloit qu'on fist bien des façons pour la saigner. Un jour un chirurgien la saigna avant qu'elle eust pu tourner la teste; elle ne s'en voulut plus servir, et disoit que c'estoit un insolent de l'avoir saignée en sa presence.

Moyse Amyrault, né en 1596, mort en 1664.

2. M. Amyrault \*, professeur en théologie à Saumur, homme sçavant, s'est avisé de faire deux volumes de la morale d'Adam devant le peché, où il dit que sa grande felicité estoit de nager.

3. Un nommé de Chambergeot, de la famille des le Jau de Paris, portant les armes en Flandres, on le fit parrain d'un enfant dont le pere s'appelloit M. Dieu; il nomma cet enfant Maur, afin qu'on pust dire *Maur-Dieu*, sans jurer.

Hameau dépendant de la Chapelle-la-Reine, à trois lieues de Fontainebleau.

4. Le pere de cet homme-là fit faire son tombeau à Chambergeot \*, : il se couchoit de temps en temps dans sa tombe, pour voir s'il y seroit à son aise, et disoit aux ouvriers: « Encore un coup de ciseau; » cela me blesse à l'espaule. »

5. Un autre fit mettre un petit verrouil en dedans de sa biere, afin d'y estre en seureté.

6. Le mareschal d'Ornane ne couchoit point avec aucune femme qu'il n'eüst sceü auparavant son nom de baptesme, de peur de profaner le nom de la Vierge; par la mesme raison, le mareschal de Saint-Luc n'eüst pas mangé de la viande le samedi pour sa vie; mais il en mangeoit fort bien le vendredy.

7. Vignolles, president à la chambre de l'Edict de Castres, alloit d'icy à Charenton sur un cheval de carrosse, avec deux pages à pié derrière luy; il sortoit de son auberge tous les soirs à huit heures, et disoit que c'estoit l'heure des Duchesses.

8. Le feu cardinal de Retz \*, chef du Conseil, tint trois ans tous ses grands chevaux et tous ses coureurs à Noisy près Versailles, disant tous les jours : « J'y » iray demain. » Ses gens, pour les tenir en haleine, passoient au Pré aux Clercs qui estoit alors la Voirie, et relançoient quelque chien qu'ils couroient jusqu'à Meudon. Le Cardinal y voulut aller une fois. Le chien courut jusqu'à mi-chemin de Noisy, mais le Cardinal n'y alla pas pour cela. J'ay oüy conter une chose de luy assez raisonnable. A Clairac, il rachetta pour six pistolles une belle fille que les soldats emmenoiënt; puis, comme elle eut tesmoigné qu'elle seroit bien aise d'estre religieuse, il luy donna mille escüs pour se mettre en religion à Toulouse, et ne luy toucha pas le bout du doit.

Henry de Gondy, ar-  
rière-grand-oncle du  
coadjuteur, mort en  
1632.

9. Le maistre d'hostel de mon beau-pere \* fessa

Rambouillet.

une fois cruellement un laquais; le lendemain on trouva escrit sur la porte du privé :

Maistre Chamart est un maistre fesseur ;  
De maistre Jean-Guillaume<sup>1</sup> il sera successeur.

10. Un huguenot, nommé de l'Ormoye, natif de Blois, estudiant en théologie à Saumur, eut fantaisie de se faire eunuque à la façon d'Origene ; on le sceût et on l'en destourna. Enfin il fit un voyage à Paris, où, sans rien dire à personne, il se fit hongrer. De retour à Saumur, il devint amoureux de la fille de celui chez qui il estoit en pension, qu'il avoit veüe auparavant un million de fois sans l'aimer. Il la demande et l'espouse. Je vous laisse à penser si un homme comme cela pouvoit faire bon ménage. Au bout de quelque temps il la bat ; elle s'en plaint ; luy alla jusqu'au bout, et fit rompre le mariage en exhibant ses pieces. Depuis cela, il devint fou sans ressource<sup>2</sup>.

11. Une dame de Bretagne, nommée M<sup>me</sup> de Crapado, après avoir espousé un garçon de rien, se fit tousjours appeller M<sup>me</sup> de Crapado, et s'habituait à Saumur. Ils avoient assez de chevaux de selle, mais point de carrosse : elle le battoit, il le luy rendoit : c'estoit une grande vieille *albreda* \*. Tout le monde la fuyoit ; car elle vouloit boire, et avoit le vin

Haridelle, guenille,  
rosse.

<sup>1</sup> Le bourreau de Paris.

<sup>2</sup> Le pere de ce garçon fut accordé avec une fille qu'il n'avoit point veüe. Il la trouva laide et prit la cadette. L'ainée, au desespoir, se mit dans une nacelle au milieu d'un grand estang, et se laissa mourir de faim : on ne sçavoit ce qu'elle estoit devenue. La cadette en mourut de chagrin au bout d'un an ; elle estoit mere de ce garçon.



dangereux : elle cassaït les verres, et battoit tout ce qu'elle trouvoit en son chemin. Une fois le voisin avoit fait comme une espece de barricade de tonneaux à une breche d'un mur du jardin ; elle franchit cette barricade et luy dit : « De quoy vous avisez-vous de vous barricader contre moy ? — Ah ! » Madame, » luy dit cet homme, « je ne l'ay pas fait pour vous offenser ; mais comme vous logez dans un logis public » (c'estoit une hostellerie ; elle ne loge point ailleurs), « il y a tant de survenans que, etc. » Mais puisque vous voylà, goustez, je vous prie, de mon vin. » Les voylà les meilleurs amys du monde. Elle entra une fois dans un cabaret, où des cavaliers beuvoient : il y en eut un qui luy dit : « Viens, viens, mets-toy auprès de moy ; je sçay bien que tu boiras sagement, car je te donnerois de mon espée au travers du corps. » Elle fut la plus jolie enfant du monde. Elle avoit fait quelque meschant tour à un notaire, nommé Bourdon. Cet homme la bastonna si rudement qu'il la laissa estendue sur le pavé. Elle ne luy en voulut point de mal ; au contraire , elle fit amitié avec luy, disant qu'elle luy sçavoit bon gré de ne se pas laisser gourmander.

12. Le baron du Puiset, homme riche et de qualité, avoit fait une ridicule piece de theatre. Pour la faire jouer aux comediens, il les traita vingt fois, et donna mesme des habits aux Comediennes ; cela luy cousta trois mille livres. Les Comediens annonçoient sa piece, mais n'osoient la jouer ; enfin les parens leur firent dire que si ils la jouoient, ils les assommeroient de coups de baston.

13. Un M. de Montsire avoit tant d'amitié pour les chevaux , et tant d'aversion pour les laquais, qu'il alloit quasy tous les jours vers quelque abreuvoir ; et quand il voyoit un laquais qui galoppoit un cheval , il faisoit semblant de connoistre son maistre et luy donnoit

un billet où il y avoit : « Monsieur, j'ay veü vostre laquais galoppant » vostre cheval, chassez-le, etc. » Il avoit tousjours de ces billets tout faits dans sa poche.

Guy de Rieux, sieur de Sourdeac, mort en 1640; mariée en 1617 à Louise de Vieuxpont, morte en 1646.

Alexandre de Rieux, marquis de Sourdeac, baron de Neufbourg.

14. Feu M. de Sourdeac\*, de la maison de Rieux de Bretagne, et sa femme, se inirent dans la teste d'estre à la Reyne-mere dans la decadence de sa fortune, luy pour estre d'intrigue, et elle pour avoir le plaisir d'entrer dans le carrosse d'une reyne; cependant ils pensoient gros et la suivirent à Brusselles. Leur bien fut saisi icy. La Reyne-mere s'ennuyoit d'eux à un point estrange. Cela les fit resoudre à s'accommoder et à revenir avec Monsieur. Le Cardinal restablit leur filz\* dans leurs biens. Ce filz a espousé depuis une des deux heritieres de Neufbourg, en Normandie, où il demeure; c'est un original. Il se fait courre par ses païsans, comme on court un cerf, et dit que c'est pour faire exercice; il a de l'inclination aux mechaniques; il travaille de la main admirablement: il n'y a pas un meilleur serrurier au monde. Il luy a pris une [fantaisie de] faire jouer chez luy une comédie en musique, et pour cela il a fait faire une salle qui luy couste au moins dix mille escüs. Tout ce qu'il faut pour le theatre et pour les sieges et les galleries, s'il ne travailloit luy-mesme, luy reviendrait, dit-on, à plus de deux fois autant: il avoit pour cela fait faire une piece par Corneille; elle s'appelle *les Amours de Médée*: mais ils n'ont pu convenir de prix. C'est un homme riche et qui n'a point d'enfans; hors cela, il est assez ecconome.

En mai 1651.

Détruite par les protestans en 1626.

Marie-Éléonor de Rohan, abbesse de la Trinité de Caen.

15. Il y a à Caen un bénéficié, nommé Michel de Saint-Martin d'honneste famille, riche d'environ six mille livres de rente, qui a l'honneur d'estre un peu fou. Il a une vanité enragée, car non content d'avoir fait imprimer quelques livres, entre autres son *Voyage de Rome* et son *Voyage de Saint-Michel*, il s'avisa de faire dresser une croix\* à un endroit de la ville qui s'appelle *la Belle-Croix*, et où apparemment il y en avoit autrefois une\*. Là il vouloit que M<sup>me</sup> de Caen\*, abesse, fille de M<sup>me</sup> de Montbazou, mist ses armes cartellées, avec les siennes, et luy disoit pour raison que les Cardinaux en ussoient ainsy à Rome avec les abesses qui estoient de leurs amies. A ce voyage de Saint-Michel, la coustume est que celui qui voit le premier le clocher est le *Roy*, et desfraye les autres. Il n'y avoit personne de sa bande qui n'eust decouvert le clocher il y avoit une demi-heure, quand il l'aperceut; mais on le vouloit faire donner dans le panneau, comme il fit, et il luy en cousta cinq cens escüs.

Foy. Huet, *Origines de Caen*, pages 115, 435 et 436.

Il fit encore mettre à l'entrée d'un faubourg une statue de saint Michel et une de saint Martin\*, afin, disoit-il, qu'en arrivant on sceust que c'estoit Michel de Saint-Martin qui les avoit fait mettre. « Mais, » luy dit-on, « voylà qui est bien pour ceux qui viennent de Roüen; » mais, en venant de Bayeux, on trouvera que c'est *Martin de Saint-*

» *Michel*, car on ne rencontre saint Michel qu'après saint Martin. » Il se croit descendu de la coste de saint Louis; il a mis sur sa porte : *Non nobis sed reipublicæ natî sumus*.

Il s' imagine que son frere le veut tuer, et un jour en se promenant dans un jardin avec une dame : « Les murailles du jardin, » luy dit-il, « ne sont pas trop hautes. » Il court, prend deux pistolets, et se promenoit comme cela avec elle. Un jour une religieuse fit à son goust plus de civilité à je ne sçay quel curé qui preschoit qu'à luy; ce n'estoit pas pourtant grand chose, car elle n'avoit fait au parloir que s'approcher plus près de ce curé que de luy. Il luy escrivit une legende serieuse, contenant les avantages qu'il avoit sur son rival, par son bien, par sa naissance et par les livres qu'il avoit imprimez, et que d'ailleurs il ne preschoit pas moins bien que l'autre. Il luy reprochoit de n'avoir pas eu d'attention à une messe qu'il dit dans leur eglise. Il y a un million de fadaïses semblables. Ce galant homme a une perruque, et, au milieu de sa perruque, pour faire voir qu'il est prestre, il a une couronne de satin gris. C'est un fou desjà âgé.

16. Un M. de Mauroy-Meusnier avoit accoustumé de faire ses visites l'esté entre cinq et six heures du matin, et l'hiver à sept heures precises. Quand, à la Saint-Martin, il revenoit de Pommeuse, où il avoit une maison, il disoit : « L'année qui vient, j'iray à » ma maison un tel jour. » Et plust-il des hallebardes, il y alloit ce jour-là. Il croyoit que dez qu'un homme estoit ministre ou surintendant, le Saint-Esprit l'inspiroit sur toutes choses, et il ne pouvoit souffrir qu'on le blasmast en quoy que ce fust.

17. Un auditeur des Comptes, dont j'ay oublié le nom, avoit ordonné par son testament que les quatre Mendians seroient à son enterrement, et que ces quatre ordres porteroient quatre gros cierges qu'il avoit dans son cabinet. Comme on fut dans l'eglise, tout à coup ces cierges creverent, et il en sortit des petards qui firent un bruit espouvantable. Les Moines et toute l'assistance crurent que c'estoit

le Diable qui emportoit l'âme du deffunct. Regardez quelle vision de se preparer ainsy une farce pour après sa mort!

18. Il y a encore icy un huguenot de Pamiers, nommé Lanis. Un jour il demandoit à quelqu'un : « Connoissez-vous M. de Pellisson? c'est un puissant » esprit. » Cet homme estoit icy pour une broüillerie de religion, où il y avoit eu des coups ruez pour l'affaire de Pamiers. Il se fourroit partout, et par sa hardiesse il obtenoit quelque chose. Un jour le Roy luy dit : « Je veux faire quelque chose pour vous. » Le Roy, pour rire, luy donne un brevet de sergent de bataille; M. de Turenne le rencontre. « M. de » Lanis, venez servir dans mon armée. — Non, » Monsieur, je veux servir en Catalogne, c'est le » moyen de conserver ma patrie. » Un jour il fit signer à M. de Turenne, à Ruvigny et à autres, qu'après Ruvigny il n'y avoit personne en France plus capable d'estre depute general des eglises reformées que luy, et ce certificat commençoit : *A tous ceux qui ces presentes*, etc. Il dit qu'il s'en va se marier, et qu'il y a une jeune fille en son pays qui l'attend il y a vingt ans.

*Histor.*, t. v, p. 102.  
Leur nom étoit  
Henry.

19. Un huguenot, frere de M<sup>me</sup> de Champré \*, qu'on appelloit d'Espesses du nom d'une ferme, se mit dans la teste une dévotion assez extraordinaire. Il se couchoit à dix heures sur son liet tout habillé, à onze il prioit une heure, reposoit jusqu'à une heure, et prioit et dormoit alternativement jusques à trois heures du matin. Ce qu'il y avoit de meilleur, c'est

qu'il donnoit beaucoup aux pauvres. A la campagne, une fois il fut obligé de coucher avec un capitaine huguenot, nommé Petitval qui n'estoit pas tout à fait si dévot que luy ; avant que de se coucher, d'Espesses luy dit : « Ne voulez-vous pas que nous fassions la priere ? — Oüy. » Il se mit à la faire, mais d'une longueur estrange. Le lendemain, l'autre dit : « C'est à moy à la faire. » Et il se mit à dire *Notre Pere*, et rien davantage. « Vous mocquez-vous ? » dit d'Espesses. — « Ma foy, » répondit l'autre, « il me semble » que nous priasmes bien hier Dieu pour deux fois. »

20. Cela me fait souvenir de Menjot le medecin et de son frere qui, en leur enfance, ne sçachant que faire, se mirent à prier Dieu pour huit jours, et le lendemain ne vouloient plus prier Dieu. Un jour à la campagne il s'estoit enfermé pour prier Dieu dans un cabinet, c'estoit le vendredy. Par malheur on serroit le beurre dans ce cabinet. La cuisiniere n'osa l'interrompre, et on disna quand il plut à Dieu. Il se mit aussy dans l'esprit qu'il avoit une chaleur pour laquelle il falloit manger beaucoup de potage, et que son estomac ne digeroit point le pain, s'il n'estoit trempé ; de sorte qu'il avalloit une cuillerée de potage à mesure qu'il prenoit un morceau de viande. Menjot luy disoit : « Vostre » estomac est dans vostre teste ; vous resvez. » Avec toutes ces belles visions, il se maria, et mourut bientôt après, plus fou que jamais.

21. Il y a eu icy un certain fou qui alloit l'hiver sur le Pont-Neuf, avec un rechaud plein de feu, où

il chauffoit toujours un fer comme ces fers de plombier, et s'approchant des passants, il leur disoit : « Voulez-vous que je vous mette ce fer chaud dans » le cu ? — Coquin ! — Monsieur, » répliquoit-il naïvement, « je ne force personne, je ne l'y mettray » pas, s'il ne vous plaist. » On rioit de cela, et puis il demandoit quelque chose pour du charbon.

22. A Rome un *bel humor*', voyant beaucoup de monde dans une rüe, jette son manteau et se met à courir de toute sa force : les autres courent après, croyant que c'estoit quelque malfaitteur, et l'attrapent. Luy, sans s'estonner, leur demande à qui ils en avoient : « Hé ! pourquoy courez-vous comme » cela ? » luy dirent-ils. — « *Eh, eh,* » répondit-il, » *ci è prammatica\* di non poter correre quando s'è* » *mangiato maccheroni per smaltirli ?* »

Y a-t-il décret du conseil qui empêche de courir quand on s'est gorge de macaroni.

23. Un certain homme de Rheims, nommé Roland, s'avisa de vouloir faire peur aux gens ; pour cela, après avoir fait semblant de partir pour aller à Paris, il s'arma de pié en cap, et, la pique à la main, se monstra par la fenestre de son grenier où il faisoit bien du tintamarre. On croyoit qu'il fust party ; cela fit dire qu'il revenoit un esprit dans ce logis. On y court aussytost. Quand on y alloit, on ne trouvoit personne, car il montoit sur les tuiles. Une fois il monta moins prestement, et on l'aperceût ; depuis on ne l'appella plus que *Roland l'âme*.

24. Un homme dont les rats avoient presque mangé toute la natte de sa chambre, pendit ce qui luy en restoit dessus sa porte, avec cet escrit-

teau : VOICY CE QUE LES RATS N'ONT PAS MANGÉ<sup>1</sup>.

25. Le comte de Grandpré beuvoit à la santé de sa maistresse dans un pistolet chargé, bandé et amorcé, dont il tenoit la détente ; puis, après avoir achevé, il le laschoit aussytost, mais non pas dans la gueule, comme vous pouvez penser. D'autres ont fait pis ; car ils boivent deux à la fois, et chacun tient la detente du pistolet de son camarade. Il y en a qui mettent une traînée de poudre tout autour du verre, sous une soucoupe, et y font mettre le feu en buvant.

26. Un nommé Dufour s'est fait appeller *Mitanour*, qui, en arabe, veut dire *un four*.

27. L'abbé de Carrouges, en se promenant le long d'un estang, resvoit combien il faudroit de sucre et de citrons pour en faire de la limonade. C'est comme le courtisan du temps de Henry II qui disoit : « Je resve combien rapporteroit de revenu, » tous les ans, un colombier, dont chaque boulin » vaudroit autant que celui de M<sup>me</sup> de Valentinois. »

28. Le feu duc de Rouanez\* avoit un auteur, appellé du Verdier\*, à ses gages, et luy fit faire un Royaume de Spermatie, où il y avoit une riviere de Honorée, une ville de Catzopolis, un empereur Arsobocchus, un archevesque Vibrehaste, etc. Après il fit peindre toutes les postures de l'Aretin, et y fit mettre les visages des galants et des galantes de la Cour, et, par malice, ceux des dévots et des dévotes, aux postures les plus lascives. Le Pailleur a veü tout cela, et quand le Duc alla en Flandres, tout cela fut mis chez la mareschale de Temines.

29. Un homme de Châlons, fort libre en paroles, avoit un cabinet plein de saletez, et à la porte de la rüe il y avoit un catze pour maillet.

30. Une madame du Mesnil-Herouard ne trouva pas bon que par jeu on luy eust donné un coup de

Louis Gouffier, duc de Roanais, né en 1575, mort en 1632.  
Gilbert Saulnier du Verdier.

<sup>1</sup> C'est une façon de parler proverbiale.

gant de daim par la teste; elle feint d'en avoir esté blessée, se couche. Au bout de deux jours le lict luy fait mal à la teste; elle se fait porter à Paris; le chemin la fatigua; la voylà encore au lict. Elle y amasse des humeurs, et insensiblement elle y demeura dix-huict ans et y mourut.

Le père de Ninon.

31. Le vieux Gaultier <sup>1</sup>, excellent joueur de luth, s'estant retiré en une maison qu'il avoit acquise auprès de Vienne, en Dauphiné, l'Enclos \* y alla exprès pour le voir. « Eh bien, comment te portes-tu? — » A ton service. » Voylà bien des embrassades; ils disnent et puis se vont promener. « Tu ne jouës plus » du luth? » luy dit l'Enclos; « pour moy, j'ay quitté » trette toute cette vilainie.— Je n'en jouërois pas pour » tous les biens du monde, » respond Gaultier. Au retour, l'Enclos voit des luths. « C'est pour ces an- » fans, » dit Gaultier, « ils s'y amusent; il n'y a pas » une corde qui vaille; tout cela est en pitoyable es- » tat. » L'Enclos ne put s'empescher de les prendre; il trouve deux luths fort bien d'accord. « Hé, » dit-il, « telle piece, la trouves-tu belle? » Il la joue. Gaultier luy dit : « Et celle-cy, que t'en semble? » Ils jouèrent trente-six heures, sans boire ny manger.

Antoine Duprat, baron de Viteaux, mort en 1652.

32. Le baron de Vitaux \*, du Vexin, avoit des broüilleries avec tous les gentilshommes de son voisinage. Un jour un jeune homme luy vint offrir son service. Vitaux luy dit : « J'ay des querelles, et je ne » prens personne sans l'avoir esprouvé auparavant.

<sup>1</sup> Il est mort en 1653.



» — Monsieur, je suis gentilhomme ; vous verrez  
 » dans l'occasion ce que je sçauray faire. — Ce n'est  
 » pas tout, » repliqua le Baron, « je le veux voir  
 » tout à l'heure ; defendez cette porte contre moy. »  
 L'autre fit tout ce qu'il put pour s'en dispenser ; mais  
 le Baron mit aussytost l'espée à la main, et le menaça  
 de le tuer ; l'autre fut contraint de se battre. Ils se  
 blessèrent très-bien tous deux, et ce gentilhomme fut  
 tousjours avec Vitaux jusqu'à sa mort.

33. Vivans, gentilhomme gascon qui estoit à  
 Monsieur d'Orléans, fit faire un carosse. Le peintre  
 luy demanda s'il vouloit une couronne : « Oüy, et  
 » qu'elle soit des plus belles. » Le peintre dit : « Les  
 » fermées sont les plus belles. — Mettez-y en donc une  
 » fermée. » Tout le monde regardoit ce carrosse. En-  
 fin on luy demanda s'il resvoit ! « Que voulez-vous, »  
 dit-il, « j'avois dit à ce coquin de peintre que j'en vou-  
 » lois des plus belles, il m'a mis celle-là. » Sa mere  
 vint à mourir, il envoya querir un tailleur : « Mon  
 » maistre, faictes-moy un dueil. — Quel dueil ? — Le  
 » plus grand dueil de la terre ; la mere est morte. »  
 Ne sçachant comment avoir le portrait de sa mere,  
 on luy dit qu'elle luy ressembloit. Il se fit peindre  
 sans barbe, avec une coiffure de femme<sup>1</sup>. Il fut tué  
 depuis, à la bataille de Rocroy.

<sup>1</sup> En Allemagne, avec le cardinal de la Valette, comme on passoit  
 le Rhin en batteau, cet homme, tout à cheval, se met sur le bout d'un  
 batteau plein d'Allemands. Ils ne trouverent point cela bon ; et quand  
 ils furent assez avant, ils le jetterent dans l'eau. On eut bien de la  
 peine à le sauver. Quand il fut à bord, il ne dit autre chose, sinon :  
 « Oh ! Dieu vivant ! ces gens-là sont bien brutaux. »

## COMMENTAIRE.

I. — P. 366, N° 2, lig. 1<sup>re</sup>.

*M. Amyraut.*

C'est l'auteur d'une *Vie de François de la Noue*, Leyde, 1661, in-4°. Guy-Patin, toujours favorable aux choses du protestantisme, écrit le 25 octobre 1658 : « M. Amirauc, ministre de Saumur, est ici depuis » quelque temps. Il precha dimanche dernier à Charenton avec applau- » dissement et satisfaction de ceux qui l'ouïrent. Vous savez que c'est » un fort savant homme et qui a beaucoup écrit. Il fait une morale » chrétienne, dont nous avons déjà quatre parties sans ce qui viendra » ci-après : car j'apprens qu'il a une santé fort robuste. Il me semble » qu'il y a peu d'auteurs qui écrivent mieux que luy ni plus facile- » ment. »

## II. — P. 368, N° 11, lig. 6.

*C'esloit une grande vieille albreda.*

L'expression revient encore plus loin : *Tours, Malices. — Tours de Bohème*, N° 5. Dans un dictionnaire hollandois-français je trouve cet article : « *Halbreda*, terme populaire et injurieux. C'est une grande » *halbreda* » tis een groot soldaate wyf, een wyf als een reuzin. Une » grande femme comme une géante. »

III. — P. 369, N° 12, lig. 1<sup>re</sup>.

*Le baron du Puiset.*

Cet homme riche et de qualité, qui rappelle plus d'une histoire contemporaine, est auteur d'un ouvrage de poésie morale dans le genre des quatrains de Pibrac, dont la seconde édition est intitulée : *Raillerie universelle, dédiée aux curieux de ce temps, en vers burlesques*. Paris, Pierre Targa, 1649, 20 pages. Il est probable que le même Targa qui avoit imprimé la première en 1645, in-8°, avec une dédicace au cardinal de Richelieu, en avoit arrangé le titre dans l'intérêt du débit de son livre. Il n'y a rien de railleur, rien de burlesque dans les quatrains du baron du Puiset.

## IV. — P. 370, N° 14, lig. 8.

*Ce fitz a espousé depuis une des deux heritieres de Neufbourg...*

Le père Anselme n'est pas d'accord ici avec des Réaux. Suivant lui, M<sup>lle</sup> de Vieuxpont de Neufbourg, étoit la femme du père, Guy sieur de Sourdeac; le fils avoit épousé, en 1641, Helene de Clerc, fille du baron de Beaunets. La branche de Rieux-Sourdeac s'éteignit dans leurs enfans immédiats.

## V. — P. 370, N° 14, lig. 18.

*Elle s'appelle les Amours de Médée.*

Les *Amours de Médée* ou la *Toison d'or*, tragédie à machines, en scènes entremêlées de chant. Ce n'est pas encore l'opéra, mais ce qui devoit y conduire. Des Réaux dit que Sourdeac et Corneille ne purent convenir du prix; ainsi la pièce, selon lui, n'auroit pas été représentée. C'est qu'il écrivoit cela vers 1659, et que la *Toison d'or* ne fut jouée que deux ans après. « Vers ce temps-là, 1660, le marquis de Sourdeac, à qui l'on est redevable de la perfection des machines propres aux opéras, fit connoître son génie par celles de la *Toison d'or*. Il fit représenter cette pièce en son chateau de Neufbourg en Normandie, et il prit le temps du mariage du Roy pour faire une jouissance publique dont il fit seul la dépense, et en regala la noblesse de la province. Outre ceux qui étoient nécessaires à l'exécution de ce dessein, qui furent entretenus plus de deux mois à Neufbourg à ses dépens, il logea et traita plus de cinq cents gentilshommes de la province, pendant plusieurs représentations que la troupe royale du Marais donna de cette pièce. Depuis il voulut bien en gratifier cette troupe, qui la donna au public sur son théâtre, où le Roy, suivi de toute sa cour, la voulut voir, et Sa Majesté en fut très-satisfaite. » (*Histoire de l'Opéra*. Paris, 1753, in-8°, p. 23.)

La pièce fut représentée à Paris, au Jeu de paume du Marais, le 12 février 1661.

Cette pièce du grand Corneille,  
Propre pour l'œil et pour l'oreille,  
Est maintenant, en vérité,  
La merveille de la cité.  
Par ses scènes toutes divines,  
Par ses surprenantes machines,  
Par ses concerts délicieux,  
Par le brillant aspect des Dieux,  
Par des incidents mémorables,

Par cent ornements admirables,  
 Dont Sourdiac, marquis Normand  
 Pour rendre le tout plus charmant  
 Et montrer sa magnificence  
 A fait l'excessive despense,  
 Et si splendide, sur ma foy,  
 Qu'on diroit qu'elle vient d'un roy.

(LORET, *Muse historique.*)

Mais le premier essai d'opéra composé en France est la *Pastorale de Perrin*, jouée à Issy en 1659, et à Paris l'année suivante. La musique étoit de Lambert. Dix ans plus tard, Perrin obtint, dans la compagnie du marquis de Sourdeac, le privilège des représentations de *tragédies en musique*. Mais bientôt les deux associés et les acteurs se querellèrent. Le Marquis qui avoit fait d'énormes avances voulut rentrer dans une partie de ses frais, et ne réussit qu'à faire passer le privilège sous le nom de l'habile Lully.

Le même Sourdeac paroît être l'inventeur d'une mécanique appliquée aux tables à manger et qui les faisoit descendre dans une salle inférieure, pour être remplacées par une autre table chargée d'un second service, sans que les valets eussent à se mêler de rien. Je trouve la preuve de cette invention ingénieuse dans un assez mauvais roman satirique de 1711, la *Musique du Diable*, p. 298 : « Je vois, dit Pluton, » le marquis de Sourdeac ; c'est lui qui m'a apporté le secret de faire » fondre sous mes pieds, lorsque je mange, les tables qui sont sur les » planchers de nos salles, toutes couvertes qu'elles soient, et d'en » faire descendre d'autres qui les remplacent au même instant, d'une » dextérité telle que moy mesme suis surpris comment il le peut faire » sans magie. Je lui inspirai autrefois pareille manœuvre, à Vaux, » lorsque Fouquet voulut regaler son Roy... »

#### VI. — P. 370, N° 15, lig. 1<sup>re</sup>.

##### *Un bénéficiaire, nommé Michel de Saint-Martin...*

Les contemporains ont beaucoup parlé de l'abbé Michel de Saint-Martin qui, déjà vieux vers 1660, vécut bien longtemps encore. « Quand » l'abbé de Saint-Martin vient au monde, » lit-on dans le *Menagiana*, » il avoit si peu la figure d'un homme qu'on fut quelque tems à déli- » bérer si on le baptiseroit. Cependant, il fut baptisé et on le declara » homme par provision. On l'a appelé toute sa vie l'abbé *Malotru*. » (T. II, p. 95.)

Et dans le *Furetièrana* : « Au retour de M. le chevalier de Chaumont » de l'ambassade de Siam (1686), quelques personnes voulurent se di-

» vertir à cause de l'abbé de Saint-Martin. Il y en eut trois qui se firent  
 » faire des habits de mandarins. Ils furent trouver l'Abbé, ainsi habillés  
 » avec un truchement, pour lui dire que le Roy leur maitre, ayant  
 » entendu parler de ses belles et rares qualités, avoit fait demander  
 » au Roy la permission de l'emmener avec eux, pour convertir à la  
 » foi chrétienne tout le royaume de Siam, et que Sa Majesté siamoise  
 » avoit conçu une si haute idée de sa personne sur son portrait qu'elle  
 » en vouloit faire son premier mandarin. L'Abbé fit son compliment  
 » à un honneur si extraordinaire, et donna ordre à ses affaires pour  
 » partir incessamment. Mais quand on s'en fut bien diverti, on sup-  
 » posa un ordre d'en haut.

» L'abbé Malotru disoit un jour la messe aux Cordeliers de Caen, à  
 » un autel où il y avoit un tableau de la Cène, où il s'étoit fait peindre  
 » pour un des douze apôtres. C'étoit Judas, à ce que disoit M. Lasson (a).  
 » Au premier *Dominus vobiscum*, l'Abbé s'aperçut que ce même M. Las-  
 » son rioit avec un de ses amis. Il se douta avec raison que c'étoit de  
 » lui, ne dit mot et acheva sa messe. Après quoy, il envoya chercher  
 » un sergent pour assigner Lasson en réparation d'honneur (b). M. de  
 » Lasson dessinoit parfaitement bien; il en fit le portrait tel qu'il étoit  
 » pendant qu'il disoit la messe. L'affaire fut portée au bailliage, où  
 » tout Caen se trouva pour entendre les plaidoeries de ces deux per-  
 » sonnages célèbres, l'un par sa folie et l'autre par son esprit. Après  
 » que l'Abbé eut fait son plaidoyer qu'il commença dès la création du  
 » monde, Lasson déployant son portrait : « Messieurs, » dit-il, « il est  
 » vray que je ne me suis pu empêcher de rire en voyant la figure de  
 » l'abbé de Saint-Martin, et je l'apporte icy, persuadé que tout Catons  
 » que vous êtes, vous ne pourrez vous dispenser de faire de même, et  
 » je demande que cette figure soit mise au greffe et paraphée, *ne va-*  
 » *rietur*, comme la meilleure pièce de mon sac. Les juges ne purent  
 » s'abstenir d'éclatter de rire en voyant une si burlesque figure; ils se  
 » levèrent de leur siege et renvoyèrent les parties hors de cour et de  
 » procez, despens compensez.

» Si le portait de l'Abbé étoit si risible, c'est parce que l'original étoit  
 » fort laid, et qu'il avoit toujours neuf calottes sur la tête pour se ga-  
 » rantir du froid, avec une perruque par dessus, qui étoit toujours de  
 » travers et mal peignée. Il avoit neuf paires de bas comme neuf ca-  
 » lottes. Son lit étoit de brique sur lequel il avoit un fourneau, où il  
 » faisoit faire du feu, pour se donner tant et si peu de chaleur qu'il en  
 » souhaitoit. Ce lit n'avoit qu'une fort petite ouverture par où il se  
 » couchoit, comme ceux de bois des Espagnols.

(a) 1649.

(b) Nicolas de Croixmare, sieur de Lasson, litterateur et savant, mort à Caen  
 le 2 juin 1680.

» Il est l'inventeur de ces petites chaises qu'un homme tire et qu'on  
 » nomme à Paris *vinaigrettes*. Il en avoit une où il se faisoit trainer  
 » dans les rues de Caen.

» Il aimoit la gloire, c'est ce qui luy a fait faire la dépense de beau-  
 » coup de statues qu'il a fait élever dans les places publiques. Il a aussi  
 » dépensé tout son bien pour le public, et il est fondateur d'une chaire  
 » de théologie et de plusieurs prix destinés pour la récompense des  
 » bons poètes et des habiles musiciens. » (*Furetierana*, Paris, 1696,  
 » p. 267 et suiv.).

Ajoutons aux livres de l'abbé de Saint-Martin indiqués par des Réaux, les *Moyens faciles et éprouvés dont M. de Lorme, premier médecin et ordinaire de trois rois, s'est servi pour vivre près de cent ans*, par Michel de Saint-Martin, esquier, seigneur de la Mare du Désert, prêtre, docteur en théologie de l'Université de Rome, et protonotaire du Saint-Siège. 2<sup>e</sup> édition, Caen, 1683. — C'est de Delorme que l'abbé avoit pris l'usage de ses perruques, de ses bas et de son lit de brique. — On attribue à Gabriel Porée de l'Oratoire une facétie très-amusante : *La Mandarinade, ou Histoire comique du Mandarinat de l'abbé de Saint-Martin*. La Haye, Paupie, 1738, et Siam et Caen, 1769, in-12.

VII. — P. 375, N<sup>o</sup> 28, lig. 1<sup>re</sup>.

*Un auteur appelé du Verdier...*

Non le sieur de Vaupriyas, auteur des *Leçons* et de la *Bibliothèque françoise*, mais Gilbert Saulnier du Verdier, fécond écrivain de livres médiocres. Gilbert s'estima heureux d'obtenir avec sa femme un asile à l'hôpital de la Salpêtrière, où il mourut en 1686.

VIII. — P. 376, N<sup>o</sup> 32, lig. 1<sup>re</sup>.

*Le baron de Viteaux.*

Antoine Duprat, baron de Viteaux, mourut en 1652, non en août 1648 comme le dit M. Lainé dans une notice d'ailleurs fort bonne sur la maison de Duprat. (*Archives généalogiques*, vi.) On seroit d'abord tenté de croire que des Réaux entend parler ici du fameux duelliste du xvi<sup>e</sup> siècle grand-père de notre Antoine, dont Brantôme a si longuement raconté les exploits, les brillans assassinats et la mort. (*Livre des Duels*, p. 116 à 128.) Mais un passage des *Mémoires de Mademoiselle*, à la date de 1652, semble devoir dissiper tous les doutes. « A l'attaque de Gergeau (par M. de

Beaufort), nous perdîmes assez de gens, entr'autres M. le baron de Viteaux, homme de qualité, de mérite et de réputation parmi les gens

» de guerre. Il y reçut une blessure au menton, dont il mourut quel-  
 » ques jours après à Orléans. Je l'y avois fait apporter pour être mieux  
 » traité; tous les soins que l'on put prendre ne servirent de rien.  
 » C'étoit un homme nourri dès sa naissance dans les armées de l'En-  
 » pereur en Allemagne. Par là, l'on peut juger de son expérience dans  
 » la guerre où il avoit reçu un honneur assez extraordinaire et digne  
 » de remarque, de faire le coup de pistolet contre trois Rois, sçavoir :  
 » de Bohême, de Pologne et de Suède; et même il perça le chapeau  
 » de ce dernier. Les médecins dirent qu'il mourut de chagrin. C'étoit  
 » un homme couvert de coups, qui avoit servy le Roy fort longtemps,  
 » et même à la bataille de Rocroy il contribua beaucoup à la victoire,  
 » autant que les officiers qui ont un chef aussy grand capitaine et  
 » aussy genereux que M. le Prince pouvoient y servir. Il ne fut pas  
 » récompensé comme il croyoit le mériter, ce qui l'obligea de quitter  
 » et de s'en aller chez luy en Bourgogne (a), où Monsieur l'envoya  
 » querir... Il mourut fort chrétiennement et avec beaucoup de résolu-  
 » tion. J'eus soin qu'on lui rendit tous les honneurs funèbres qui  
 » furent possibles, et je le fis enterrer à Saint-Pierre d'Orléans; on  
 » lui a mis une epitaphe que plusieurs ont cru que j'ai fait faire, parce  
 » qu'elle est fort frondeuse; je ne l'ai cependant vue que longtemps  
 » après. » (*Mémoires*, édition, de 1730, II, p. 11 et 12.)

(a) Il avoit épousé la fille d'un président au Parlement de cette province, demoiselle Claude des Barres, dont il eut plusieurs enfans. Son fils aîné épousa la fille de Pierre Lenet, le célèbre confident de Monsieur le Prince, auteur des *Mémoires*. A cette maison du Prat appartient M. le marquis Théodore du Prat d'aujourd'hui auquel on doit une excellente *Vie d'Antoine du Prat*, eardinal, chancelier de France, etc. Paris, Techener, 1837. 111-80.

## ENFANS DONT LES PERES

ONT FAIT EUX-MESMES LA JUSTICE<sup>1</sup>.

1. Doublet, charpentier du Roy, homme à son aise et fort estimé en son mestier, avoit un filz extrêmement desbausché, jusques-là qu'il se trouva engagé avec des filoux en une meschante affaire, dont le credit de son pere le tira. Le bonhomme luy fit en suite toutes les remonstrances imaginables, mais en vain. Ce garçon se met à voller sur les grands chemins. Le pere, desesperant d'obtenir sa grace une seconde fois et craignant d'avoir le des-plaisir de le voir roüer, prit une resolution assez estonnante. Un jour, ayant eu avis que ce garçon estoit à Louvres en Parisis, il monte à cheval avec deux pistolets à l'arçon de la selle, le trouve dans une hostellerie, et, sans faire autrement de bruit, aprez l'avoir fait venir dans une chambre, il luy donne un coup de pistolet dans la teste. Il ne mourut pas sur l'heure ; il eut le loisir de se confesser. Le pere demande sa grace et l'obtient : elle fut enterinée au Parlement.

2. Un gentilhomme de Champagne , dont j'ay

<sup>1</sup> *Riffé* : Chastiez par leurs peres.



oublié le nom, cassa les jambes à son filz avec des tenailles, voyant qu'il ne luy donnoit nulle marque d'amendement ; aprez il gaigne le chirurgien, qui le traitta exprès ; de sorte qu'il ne pouvoit se soutenir.

3. Un gentilhomme de la frontiere de Lorraine, nommé Neufvilly, s'aperceût qu'une de ses filles estoit grosse ; il la presse de le luy avoüer, et de qui c'estoit ; elle luy dit que c'estoit de son cousin de Moyenville <sup>1</sup>, et sous promesse de mariage. Dans ces entrefaites, Moyenville entre dans la cour : le pere, quoyqu'il l'aimast tendrement, court à luy, l'espée à la main, en luy faisant mille reproches. Moyenville le prie de se donner du temps, d'examiner la chose et que, s'il se trouvoit coupable, il se soumettoit à toutes choses. Pendant ces discours, un petit garçon entra qui donna un billet à la demoiselle ; elle estoit presente. Le pere s'en aperçoit ; il le veut avoir, il le veut prendre. Il n'en peut arracher qu'un petit morceau où il n'y avoit que des lettres à demy rompues. Le pere la presse, menace de la tuer, elle avoüe que le billet estoit du berger et que c'estoit de luy qu'elle estoit grosse. Le gentilhomme à ce mot [donne] de l'espée dans le corps et, quoy [que] ce coup eust percé la mere et l'enfant, elle [eut] pourtant la force de monter dans sa chambre. Elle vescu encore trois jours et declara en presence de tesmoins et par devant notaire comme le tout s'estoit passé, et qu'elle meritoit un pire traitement que celui qu'on luy avoit fait. Le pere eut sa grace.

<sup>1</sup> C'estoit son cousin-germain.

## CDLXVI.

### CONTES DE BESTES.

Antoine Barillon,  
sieur de M. (*Voyez*  
t. vi, p. 69.)

4. Il y avoit chez M. de Morangis\* une biche et un singe : le singe tourmentoit fort la biche et estoit tousjours sur son dos. Cette beste, un jour, s'en va sur le Pont-Neuf, ayant ce singe sur la croupe (M. de Morangis logeoit à la rüe Dauphine), et de là se jette dans la riviere. Elle se sauva et le singe fut noyé.

2. Un petit chien de M. de Vence Godeau, dez qu'on prononçoit le nom d'un gros chien dont il avoit esté mordû, abbayoit et tiroit la soutane de son maistre, comme pour luy demander vengeance. A Paris, deux ans aprez, il faisoit la mesme chose, quoyqu'il eust esté mordû en Provence.

Francois d'Orléans,  
comte de S. P., mort  
7 oct. 1631; père de  
Léonor d'O., duc de  
Fr., tue 3 sept. 1622.

3. Le comte de Saint-Paul\*, pere du duc de Fron-sac qui fut tué à Montpellier, avoit un dogue, du temps qu'il estoit gouverneur d'Orleans, qui alloit et venoit chargé de lettres à son cou ; on le connoissoit dans les hostellerics où son maistre logeoit. On luy faisoit bonne chere et personne n'eust osé luy oster son paquet.

4. A un voyage de la Cour, un charriot embourbé arrestoit tous les equipages ; un cocher, las d'attendre, alla pour voir à quoy il tenoit ; il reconnût

à ce charriot un cheval qu'il avoit mené autrefois, et avec lequel il avoit fait une fort tendre amitié. Le cheval le reconnût aussy et se mit à hennir. « Hé » quoy! Gros-Jean » (c'estoit le nom de l'animal), « nous veux-tu faire coucher icy? » Ce cheval à ces mots fist un tel effort qu'il tira le charriot du boubier.

5. Feu M. de Guise\* estant à Florence avoit un grand coursier fort viste, on le voulut fait courir pour le prix à la Saint-Jean, car à Florence, on a gardé cela des anciens et mesme de faire aller des charriots autour de deux pyramides comme dans le cirque. Or, c'est dans une rue qui n'est pas droite que les chevaux courent. Ce coursier fit un effort pour gagner un tournant qu'il y avoit au tiers ou au milieu de la carriere, et, quand il l'eust gagné, la rue estant plus estroite, à coup de pié il faisoit tenir derrière tous les autres chevaux qui estoient beaucoup plus petits que luy, et il s'en alla gravement au petit pas jusqu'au bout de la carriere.

6. A propos de chevaux, je ne sçauois que je ne mette icy la pitoyable aventure des chevaux de Chambonniere\*, cet excellent joueur de clavessin. Il avoit un carrosse, mais, faute de nourriture, il envoyoit paistre ses chevaux sur le rempart du Marais\*. Je vous laisse à penser en quel estat ils estoient. Des escorcheurs les prirent pour des chevaux [condamnez], et un beau matin il les escorcherent tous les deux.

7. Une femme de ma connoissance<sup>1</sup> avoit une pe-

François de Lorraine, duc de Guise, fils du Balafre, mort en 1579.

Compositeur; clavecin de la chambre du Roy, mort vers 1670.

Auj. boulevard St-Antoine.

<sup>1</sup> M<sup>lle</sup> Guédon.

tite espagneule qu'elle laissa en Poitou, en venant s'établir à Paris; à dix ans de là, elle envoya des hardes à celle qui avoit la chienne; elle les avoit arrangées elle-mesme dans le coffre. Cette petite chienne se mit à baiser ces hardes, à les lecher et à faire cent sauts à l'entour.

8. Il y peut avoir quatorze ans qu'un capitaine françois mourut à Nancy, et fut enterré aux Peres Piquepuces; cet homme avoit un chien qui ne l'avoit jamais quitté; ce pauvre animal se met sur la tombe de son maistre, et n'en sortoit que pour aller chercher à manger. Il fit cette vie quatre ou cinq ans, et y est mort. Tout le monde le connoissoit, et on l'appelloit *le Chien du Capitaine*.

9. Un pastissier de Vitry, nommé Jacquemard, a un barbet qui, sans qu'on y prist garde, se mit dans un batteau de blé que son maistre conduisoit à Paris. Le pastissier s'en aperçoit à Chalons; il le donne à garder à une femme chez qui il logeoit, car il avoit peur de le perdre à Paris; le chien s'eschappe et, ne sentant plus son maistre, il se met à suivre le chemin qu'avoit fait le batteau de Vitry à Chalons et remonte la riviere vingt lieües durant; elle estoit en bien des lieux desbordée; il passa et repassa cent fois. Il arriva à Vitry au bout de trois jours et demy; mais il n'en pouvoit plus et il avoit bon besoing de repos.

10. Une dame, à qui je me fie, a veü une asnesse à Suresnes, tourner avec sa bouche une grosse clef d'escurie, et ouvrir la porte pour aller trouver son petit.

11. Cette femme-là a un chat qui a autant d'es-

prit que le fameux chat de Mondory, dont parle la Chambre, car ayant remarqué [que] la chatte descend quand on sonne une clochette pour disner, il la sonne quand il a envie qu'elle vienne, et elle vient. Il a cent fois nettoiyé ses pattes avant que de sauter sur le lit de sa maistresse.

12. Un nommé Neron avoit attellé des cerfs à un charriot ; après il enchaîna des puceux à un charriot ausy. Il avoit appris à une chevre à marcher sur la corde, ou plustost sur deux cordes ; il avoit un petit chat-huant qu'il tenoit dans une cage ; il luy avoit plumé les moignons des aisles, avoit attaché à l'une une rondache. et à l'autre une espée ; il l'avoit habillé en cavalier. Il disoit qu'il n'y avoit point d'animal, hors une poule, à qui il n'eust appris quelque chose. Il est parlé dans les lettres de Voiture\* du singe de M<sup>lle</sup> Coinet ; c'estoit une chanteuse qui avoit appris à un singe à joier de la guittare ; il y joüoit effectivement une sarabande, mais il manquoit tousjours en un endroit.

Lettre 6<sup>me</sup> du 22 octobre 1631. M<sup>lle</sup> Coinet n'y est point nommée.

COMMENTAIRE.

P. 387, N<sup>o</sup> 6, lig. 3.

*Chambonniere.*

Je crois qu'il s'agit ici, non de l'organiste de Louis XIII, Jacques Champion, mais de son fils, André Champion, sieur de Chambonnières, en Brie, qui fut regardé de son temps comme un admirable joueur de clavecin. On a de lui six livres de pièces pour le clavecin dont les connoisseurs font encore aujourd'hui beaucoup de cas.

## CDLXVII.

### GENEROSITEZ.

Jean-Jacques de M.,  
mort le 23 octobre  
1569.

Martin Ruzé, conseil-  
ler d'Etat.

Samuel Menjot, se-  
cretaire du Roi, 19  
janvier 1638.

François  
de Monthelon, garde  
des sceaux,  
6 septembre 1588.

1. M. de Mesme, bisayeul de M. d'Avaux, estant simple advocat, refusa de prendre la charge d'advocat general que le Roy François I<sup>er</sup> luy donnoit, disant qu'il ne vouloit point prendre la charge d'un homme vivant. C'est qu'on l'ostoit à M. de Ruzé\*. Ruzé l'alla remercier le genoüil en terre et luy dit : « Je vous dois le bien et l'honneur. — Levez-vous, » luy dit-il, « vous ne m'en avez point l'obligation, je » l'ay [fait] pour l'amour de moy, et non pour l'a- » mour de vous. » Le Roy conserva Ruzé dans sa charge et donna à de Mesme celle de lieutenant civil.

2. Des Fontaines-Bohart, ce secretaire du Conseil que le cardinal de Richelieu tint si longtemps dans la Bastille et qui n'en sortit que par la mort de celui qui l'y avoit fait mettre, estoit un vieux garçon riche : il s'avisa, un jour, de faire porter secretement deux cent mille livres chez un de ses amys nommé Menjot (c'est un secretaire du Roy, qui est encore jeune\*;) apparemment il avoit l'intention de les luy donner; mais il mourut subitement. Menjot aussytost declara qu'il y avoit deux cent mille livres chez [luy] qui appartenient à des Fontaines. Le cadet de cet homme est mort tout de mesme depuis peu, en juillet 1658.

3. Henry III envoya Benoise, secretaire du cabinet, dire à Montelon\*, ancien advocat, qu'il se ren-

dist au Louvre dans deux heures pour recevoir les sceaux<sup>1</sup> : « Moy, Monsieur? — Oüy, vous. — Mais » c'est bien peu de temps pour y penser. Voylà un » procez qui a sept sacs ; il m'en reste encore trois à » lire, je les voudrois bien achever. » Il assemble sa famille pour voir s'il devoit accepter les Sceaux. On le luy conseilla. A trois heures de là, Benoise le vint prendre. Au Louvre, il salue je ne sçay quel seigneur, au lieu du Roy ; le Roy luy dit : « Bon » homme, un bon sujet doit tousjours connoistre le » visage de son prince. Je vous ay envoyé querir » parce qu'on m'a dit du bien de vous. » Ce M. de Montelon rendit les Sceaux à Henry IV<sup>e</sup>, parce qu'il estoit huguenot, et après il se retira à la campagne<sup>2</sup>.

4. Un marchand de soye, nommé Hervé, pere de M. Hervé conseiller au Parlement\*, estant un jour à sa boutique avec quelques autres marchands, il passa un petit garçon de quatorze à quinze ans, qui avoit peut-estre pour quatre sols de marchandise dans une balle. Ce petit garçon leur dit en riant : « Mes- » sieurs, qui est-ce de vous qui me veut prester quel- » que chose sur ma bonne mine ? J'ay bonne envie » de faire fortune. » Ce M. Hervé trouva ce garçon à sa fantaisie, il luy preste dix escùs, et luy fit en riant promettre, foy de marchand, qu'il luy tiendrait

Francois Hervé.

<sup>1</sup> *Biffé* : Qu'on avoit rendu de luy fort bon tesmoignage au Roy qui le vouloit honorer de cette charge.

<sup>2</sup> Il y avoit desjà eu un autre garde des Sceaux de ce nom-là \*, pour avoir hardiment soutenu Charles de Bourbon, absent, en presence du Roy \*.

Francis de Montelon, mort en 1343.

Il avoit plaidé pour lui dans les fameux procès de 1322 et 1323.

compte du profit moitié par moitié. Ce garçon s'en va. Au bout de quinze ans, comme Hervé disoit, on luy vint dire qu'un homme bien vestù le demandoit ; il dit : « Monstrez-luy telles étoffes qu'il voudra. — Il veut vous parler. » Hervé se lève ; l'autre luy en fait excuse, et luy demande s'il ne se souvenoit point d'un petit garçon auquel il avoit presté dix escûs, etc. « Non. » L'autre luy dit tant de circonstances qu'enfin il l'en fit ressouvenir. « Monsieur, » c'est moy. Voylà mes livres ; vous verrez ce que j'acheptay icy, où je fus en suite, comme je m'embarquay et allay en Espagne, puis aux Indes ; il y a prez de cinquante mille escûs de profit pour vous. » Hervé respondit qu'il ne pouvoit les prendre en conscience, parce qu'il avoit eu l'intention de luy donner ces dix escûs. L'autre luy envoya le lendemain deux crocheteurs chargez de vaisselle d'argent.

5. On conte une chose assez semblable de quelqu'un de la maison du Plessis-Mornay ; mais au lieu de la moitié du profit, on ne luy offrit qu'un diamant d'assez grand prix, qu'il substitua de masle en masle.

Louise Magdelaine  
de Laffin de Salins,  
demoiselle de  
la Noële.

6. Mesdemoiselles de la Noële estoient deux filles de condition et heritieres. La cadette \* estant accordée avec Saint-André-Montbrun, sa sœur aînée vint à mourir ; la voilà un grand party. Saint-André n'esperoit plus de l'espouser. Elle fut genereuse, et luy tint ce qu'elle luy avoit promis. Elle ne s'en est pas repentie, car il a fait fortune.

Jacques d'Angennes,  
sieur de Rambouillet.

7. Un cadet de la maison d'Angennes, de la branche de Rambouillet \*, accordé avec une made-



moiselle Cottereau, de Tours, fille du feu president du Presidial, qui estoit de bonne famille, estant devenu l'aisné, la mere de la fille luy dit : « Monsieur, à » cette heure vous aurez des pensées plus relevées. » — Non, Mademoiselle, » respondit-il, « je tiendray » ce que j'ay promis. » Il l'espousa. C'est d'elle qu'est venue la terre de Maintenon. On l'achepta de son mariage.

8. M. de Moüy \*, de la maison de Lorraine, esperimentement amoureux et jouissant de la fille de Galean, un de ses gentilshommes, la vouloit espouser ; elle ne le voulut pas et luy dit : « Cela vous feroit tort de » vous mesallier. »

Henry de Lorraine, marquis de Moy, né en 1596, mort 16 juin 1672, sans posterité.

9. Une fille de Maupeou \*, l'intendant des Finances, ayant esté accordée avec un M. d'Amours, cet homme eut la petite-vérolle, et perdit la veüe ; elle ne laissa pas de l'espouser et vescu fort bien avec luy.

Le Gilles de M. d'Abbeles, beau-père de M<sup>me</sup> d'Ableges. *Histor.*

10. Feu Juif \*, ce fameux chirurgien, traitta un homme fort riched'un mal fort dangereux. Cet homme guery envoya sa femme chez Juif, avec une somme considerable en or. « Jesus ! Madame, » dit le bonhomme, « en voylà très-bien \*. » Il prit trente pistolles, et trois pour son garçon, à qui elle en vouloit donner douze, et, quoy qu'il fist, il n'en voulut jamais prendre davantage. Au voyage qu'il fit en Savoye pour Madame \*, estant desfrayé du Roy, il ne voulut jamais prendre un sol de tous ceux qu'il traitta, disant que ce n'estoit pas pour eux qu'il faisoit le voyage. Madame luy donna quarante mille livres.

Jacques Juif, qui en 1659 faisoit encore baptiser un fils nouveau ne.

Beaucoup.

Chrestienne de France.

Claude Joly.

11. M. de Berzeau, filz et frere de conseillers au Parlement, estant assez mal, envoya dire à Joly\*, alors chanoine de Verdun, aujourd'huy curé de Saint-Nicolas, homme fort né à la predication, que, sur sa reputation, il luy donnoit la trezorerie de Beauvais, et luy offroit cinq cens escûs qu'il falloit pour envoyer à Rome, en cas qu'il ne les eust pas. Joly respondit : « Je ne connois point M. de Berzeau, je » vous demande trois jours; il faut prier Dieu afin » qu'il nous inspire. — Monsieur, il n'y a point de » temps à perdre; dittes oüy ou non. » Voylà l'affaire conclüe; les provisions viennent; M. de Berzeau guerit; Joly va le trouver, dit qu'il luy rapportoit ses provisions, mais qu'il le prioit de luy rendre les cinq cens escûs. Berzeau dit qu'il luy avoit donné cette trezorerie de bon cœur, et ne la voulut jamais reprendre. Il est vray qu'il est à son aise. Il se trouva une nullité aux provisions; car n'estant point chanoine de Beauvais, il falloit avoir des lettres de chanoine *ad effectum* pour posseder une dignité de cette eglise. Joly va retrouver M. de Berzeau, luy dit qu'il sembloit que Dieu eust fait naistre cette difficulté exprez, qu'il le prioit de reprendre son benefice. Berzeau persista, et on fit venir de Rome ce qu'il falloit. — Nous verrons dans les *Mémoires de la Régence* que ce Joly est un grand comedien.

12. J'ay oüy conter qu'une simple servante de peine, laide et mal bastie, voyant que son maistre estoit condamné aux galeres et meiné à Marseille, y alla de deux cens lieües loing, et là se mit à travail-

ler, en sorte que de ce qu'elle gaignoit elle y nourrit son maistre tant qu'il y fut.

13. M. de Gevre Potier \*, secretaire d'Estat, pere de M. de Tresme, quoyque assez interessé d'ailleurs, ne laissa pas de faire une action genereuse. Il y avoit un vieux gentilhomme auprez de Tresme \*, qui, pressé par ses créanciers, alla offrir sa terre à M. de Gevre. M. de Gevre luy demanda ce qui l'obligeoit à vendre une terre où il avoit tousjours vescu ; qu'il avoit pitié de luy et qu'il luy vouloit achepter sa terre, à condition de l'en laisser jouir tout le reste de ses jours. En effect, il paya les créanciers et n'eut la terre qu'aprez la mort du gentilhomme.

Louis Potier,  
sieur de Gesvres,  
mort 25 mars 1630  
pere de René P.,  
comte puis duc  
de Tresme.

Vers Coulommiers  
et près de  
Farmoutiers

14. Un M. de Villefrit, frere d'un conseiller au Parlement nommé Bournonville, estoit amoureux de M<sup>lle</sup> d'Elbene, sa cousine ; mais, comme cette fille n'avoit guères de bien, et qu'il n'en avoit pas assez pour la mettre à son aise, il ne voulut pas l'espouser. Bournonville meurt sans enfans ; Villefrit, heritier, espouse M<sup>lle</sup> d'Elbene. Il en a esté bien recompensé ; car le frere de cette fille fut assassiné peu de temps après, et elle est devenue heritiere.

15. M<sup>me</sup> de Rambouillet m'a conté une historiette arrivée de nostre siecle ; mais, par malheur, elle a oublié les noms. Un françois, chevalier de Malte, avoit un esclave africain qu'il avoit pris en mer ; il le maltraittoit estrangement, jusques là qu'un de ses nepveux, aussy chevalier, touché de compassion envers ce pauvre homme, resolut de le tirer de cette misere ; et, pour cet effect, jouant un jour avec

son oncle, il le pria de luy jouër cet esclave, et il le gagna. L'esclave, qui avoit desjà, en plusieurs rencontres, ressenty des effets de l'humanité de ce jeune homme, fut ravy de l'avoir pour maistre, et se met à travailler si assidument, que tous les jours il rapportoit assez d'argent de ses journées pour faire une somme considerable au bout de l'an. Le Chevalier n'en voulut jamais rien prendre ; mais l'esclave, aussy genereux que luy, mettoit cet argent à part pour le conserver à son maistre : en effect, une fois que le Chevalier avoit perdû tout son argent, il luy apporta tout ce qu'il avoit gagné depuis qu'il estoit à luy. Le Chevalier surpris de cette reconnoissance donne la liberté à l'esclave qui se retire incontinent à Afrique. Au bout de quelques années on vit arriver à Malte une fregatte dont les mats et les antennes estoient toutes pleines de banderolles, les mariniers proprement vestûs ; elle estoit chargée de presents que cet esclave envoyoit à son maistre : car cet homme s'estant mis à traffiquer avoit fait quelque fortune et n'avoit pas voulu manquer à reconnoistre la generosité du Chevalier, dez qu'il avoit esté en estat de le faire. Au bout de dix ans, ce chevalier, pris sur mer, est mené en Alger ; il est reconnû par l'esclave qui l'achapte et le fait conduire dans une maison magnifiquement meublée. Je vous laisse à penser s'il fut surpris de se voir en si beau lieu ; mais il le fut bien davantage quand il vit son cher esclave à ses piez, qui luy baisoit les mains et luy protestoit qu'il recevoit la plus grande joye qu'il eust receüe de sa

vic. Non content de cela, il le voulut servir luy-mesme, disant que c'estoit son bon maistre et qu'il ne pouvoit souffrir qu'autre que luy en approchast. Il luy conta en suite que depuis les presens qu'il luy avoit envoyez à Malte, sa fortune s'estoit de beaucoup augmentée et qu'il avoit beaucoup de pouvoir dans Alger. Après, il r'envoya le Chevalier à Malte avec une infinité de presens.

COMMENTAIRE.

I. — P. 390, N° 1, lig. 10.

*Le Roy conserva Ruzé dans sa charge.*

Martin Ruzé doit avoir été le père de ce M. Ruzé, lieutenant-civil, qui inspira l'épithaphe satirique citée par Boursault. (*Lettres*, t. I, p. 73.)

Ci dessous gist le corps usé  
Du lieutenant civil Ruse  
Auquel il cousta maint eseu  
Pour estre declaré cocu.  
A son frere, il n'en cousta rien  
Et si pourtant il le tut bien,  
De ce nombre il en est assez;  
Priez Dieu pour les trespassez.

II. — P. 390, N° 2, lig. 7.

*Mais il mourut subitement.*

En mai 1650, et comme on va voir :

Par un accident sans pareil,  
Le secrétaire du conseil  
Qu'on nommoit le sieur de Fontaines,  
Est mort, non de fièvre quartaine,  
Mais en un seul petit instant,  
Sur la chaise percee estant.

(LORET, *Muse* du 20 mai 1650.)

La mort du cadet de ce des Fontaines, en août 1658, est également mentionnée par Guy-Patin, lettre du 12 août : « On offre à la venue de

» défunt M. Desfontaines-Boer, qui mourut subitement la semaine  
 » passée, douze cents mille livres pour la charge de son mary. Il faut  
 » bien dérober pour tant gagner. »

III. — P. 391, N° 4, lig. 1<sup>re</sup>.

*Un marchand de soye... pere de M. Hervé, conseiller au Parlement.*

Nouvelle preuve qu'au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle on n'exigeoit pas la noblesse des candidats aux sièges parlementaires.

Charles Hervé, fils de notre marchand de soie, fut conseiller au parlement de Dauphiné, avant d'arriver au parlement de Paris en 1633. Il mourut doyen des Conseillers, en 1697. C'étoit un magistrat de grande autorité. L'auteur des *Portraits des Membres du Parlement*, vers 1661, dit de lui : « A beaucoup de capacité et de crédit en sa » chambre : est ferme en quelque occasion, peut n'estre pas tousjours » seur. Est l'oncle de M. l'avocat general Talon, et a grande deflé- » rence pour luy ; est homme de despense et de galanterie ; attaché » d'amitié au comte de Rochefort, au comte de Groulleau et à toute » cette famille. A de grandes affaires pour la succession de son père » avec une belle-sœur ; a espousé une le Ragois-Bourneuf, et de ce » chef a pour cousins germains et alliés M. le président de Bailleul, et » M. le président de Bretonvillers ; est intendant de la maison de » M<sup>me</sup> de Nemours de Longueville. »

IV. — P. 392, N° 6, lig. 2.

*La cadette estant accordée avec Saint-André-Montbrun.*

Alexandre du Puy-Montbrun, marquis de Saint-André, homme de guerre d'une incontestable bravoure et qui servit avec honneur sous les ordres du duc de Rohan, dans les armées de Gustave-Adolphe, en Piémont, en Italie, en Orient même pour la République de Venise. Son mariage est de l'année 1640, il avoit quarante ans, et il mourut en 1673. Il existe une *Histoire du marquis de Saint-André-Montbrun*, imprimée in-12 en 1698, Cl. Barbin. L'auteur, l'abbé Mervezin, étoit quelque chapelain ou précepteur dans la maison du Puy-Montbrun, et l'on fera bien d'accepter seulement sous bénéfice d'inventaire le long récit qu'il fait des prouesses de Saint-André. Mais encore doit-il rester de tout cela quelque chose pour l'histoire vraie.

## V. — P. 393, lig. 6.

*C'est d'elle qu'est venue la terre de Maintenon...*

Jacques d'Angennes, seigneur de Rambouillet, capitaine des gardes de François I<sup>er</sup>, Henry II, François II et Charles IX; marié le 13 février 1526 à Isabeau Cottereau, fille de Jean Cottereau, seigneur de Maintenon. — Ce trait de générosité et le précédent sembleront assez peu dignes d'être transmis à la postérité; mais l'estime qu'en faisoit alors les mariages, dans les familles riches. C'étoit alors bien plus encore qu'aujourd'hui une *affaire*. De là, tant d'enlèvemens en vue de la dot non de la personne, qui ne deshonoroient pas ceux qui s'en rendoient coupables. Louis XIV mit ordre à tout cela. Les raptés cessèrent dès qu'il fut à la tête de son conseil.

VI. — P. 393, N<sup>o</sup> 9, lig. 1<sup>re</sup>.

*Une fille de Maupeou... accordée avec un M. d'Amour.*

Giles de Maupeou eut six filles, cinq furent mariées. On ne voit pas parmi leurs maris le nom de ce *d'Amours*, mais bien celui de Josias Dancau, sieur de Saint-Giles, conseiller au Grand Conseil, marié à Anne de Maupeou, morte en 1639. Maupeou avoit abjuré au mois de janvier 1641. « Le bonhomme M. de Maupeou s'est fait catholique depuis » trois jours. Jugez quelle joye à tous ses enfans! C'est M. le curé de » Saint-Jean, son curé, qui a fait cela. » (*Lettre de Henry Arnauld à Barrillon*, 30 janvier 1641.) Il mourut peu de jours après.

VII. — P. 394, N<sup>o</sup> 11, lig. 1<sup>re</sup>.

*M. de Berzeau filz et frere de conseillers au Parlement...*

André Berziau, abbé de Marigny, semble bien être celui dont il est parlé ici; il étoit frère de Théodore Berziau, conseiller, puis président aux Requêtes; mais leur père, Théodore B. sieur de Grave, ne semble pas avoir appartenu au parlement de Paris.

Pour Claude Joly, il ne faut pas le confondre avec le célèbre chanoine et chantre de l'église de Paris, emule, continuateur, puis adversaire du cardinal de Retz. Le nôtre est celui que le cardinal Mazarin appela pour l'assister au lit de la mort. De la cure de Saint-Nicolas-des-Champs, il passa plus tard aux évêchés de Saint-Pol-de-Léon et d'Agen. Il a laissé des prônes estimés. Mort à Agen en 1678.

## CDLXVIII.

### JOUEURS.

1. Un homme perdant chez la Blondeau, qui tenoit academie à la Place-Royale, tout d'un coup descend en bas et revient avec une eschelle, puis l'appuya contre la tapisserie, et avec des ciseaux se met à couper le nez à une reyne Esther qui y estoit, en disant : « Mordieu ! il y a deux heures que ce » chien de nez me porte malheur. »

2. Un autre donna un escû à son laquais pour aller jurer cinq ou six bonnes fois pour luy.

3. La Chaisnée-Montmor, en jouant à la paulme, jetta dans la grille balles, corbillon, raquette, habits, et s'y jetta aprez.

4. Il y a vingt-six ou vingt-sept ans qu'un espagnol, nommé Pimentel, escroqua tout l'argent du jeu par une fourberie bien premeditée : il achepta tout ce qu'il trouva de dez en Flandres d'où ils viennent à Paris ; puis il en fit faire une grande quantité, de façon qu'on ne remarquoit point la tromperie, et que ce n'estoit que par la suite du jeu et par la connoissance qu'il en avoit luy seul qu'on en pouvoit tirer avantage ; après, par gens interposez, il fit achepter, en donnant un peu plus qu'ils ne valoient, tout ce



qu'il y avoit de dez à Paris; les marchands en firent venir de Flandres. Ainsy voylà Paris tout plein des dez de Pimentel; il vient et gagne tout l'argent des joüeurs. Il fit assez de liberalitez, à la mode d'Espagne, à ceux qui le voyoient joüer<sup>1</sup>. Quand il fut à Venise, où il alla au sortir d'icy, il escrivit sa finesse et se mocqua fort de nos gens. A cette heure tout le monde apprend à pipper, sous pretexte que ce n'est que pour se defendre des pippeurs.

5. Il y a eu autrefois à Paris une femme nommée M<sup>me</sup> Dreux, dont le mary estoit conseiller au Parlement; c'estoit une enragée de joüeuse. Un jour ce pauvre homme ne trouva ny lict ny tapisserie dans la chambre de sa femme; elle avoit tout joüé. Il se met en colere, et dit qu'il ne vouloit plus qu'elle joüast. Elle laisse passer deux jours, puis elle luy dit : « Est-ce tout de bon? car il y a deux jours que je n'ay joüé, et je seiche; je ne sçaurois vivre comme cela. » Si vous ne voulez pas que je joüe, il faut que je sorte de ceans. Que me voulez-vous donner de pension? » Ils s'accorderent, depuis elle s'en repentit tout à loisir.

6. La femme\* d'un conseiller au Parlement nommé Dorat, (celuy chez qui les violons furent battus,) est si ardente au jeu qu'elle fit tout sous elle, ne pouvant se resoudre à quitter; mais tout le monde la quitta. Depuis on l'envoye au privé avant que de se mettre au jeu.

Francoise d'Espinox,  
femme de Joseph  
Dorat, morte en  
1693. *Joy.* t. VI,  
p. 312.

<sup>1</sup> Ils appellent cela *barato*.

Jean Habert, sr de M.,  
trésorier de l'Extra-  
ordinaire, père de  
Henry-Louis H. de M.

7. Gallet, eslu à Chinon, avoit fait un grand gain au jeu; c'est luy qui a basti l'hostel de Sully<sup>1</sup>. La chance tourna, il donna cent mille francs à garder à Habert-Montmor\*, pere du Maistre des requestes, sans en tirer aucune reconnoissance. Un jour, comme il n'avoit plus que cela, il va trouver Montmor et luy demande dix mille livres de ce qu'il avoit à luy. « Moy, je n'ay rien à vous. — Hé! je vous entens » bien, c'est que vous ne voulez pas me les donner » de peur que je ne joüe encore; mais je vous propose » mets que je ne joüeray que cela. — Vous resvez, » dit l'autre, « mon pauvre monsieur Gallet, vostre » perte vous a troublé la cervelle. » En un mot il nia tout franc d'avoir rien à luy.

Quand Montmor fut prest d'expirer, il se confesse; point d'absolution s'il ne restitue. « Mais n'y auroit-il point d'invention! » Le confesseur fut assez sot pour luy dire qu'il faudroit que celuy à qui appartiennent les cent mille livres les luy donnast de bon cœur. Montmor envoya querir Gallet qui croyoit desjà tenir son argent. Il presse Gallet de le luy donner; qu'aussy bien il ne tirera nulle utilité de sa dam-

<sup>1</sup> Il s'estoit retiré avec douze cent mille livres de gain. Comme il faisoit bastir l'hostel de Sully, dans la rue Saint-Antoine, le petit la Lande le vint trouver et luy dit : « Vous estes un bon homme; vous » pourriez bastir vostre maison aux despens des joüeurs, et vous » payez vos ouvriers de vos belles pistoles de poids; venez un peu » chez la Bloudeau\*. » Il l'y entraîna. D'abord, par malheur pour luy, il gagna; cela l'encouragea; puis la chance estant tournée, il perdit tout. Il [a] fait une grande trahison à sa fille, elle s'en fit religieuse, après avoir changé de religion\*; il luy demanda ses pierreries, puis luy en rendit de fausses au lieu de vrayes; il les perdit après.

Dans la place Royale.  
*Fou.* ci-dessus,  
p. 400.

Après avoir abjuré.

nation. Gallet fait ce qu'il peut pour le toucher. Rien. Voyant cela, il le livre à Satan, et comme il s'échauffoit, Montmor appelle ses gens qu'il avoit fait retirer, car il ne vouloit point de tesmoins, et leur dit : « Emmenez Monsieur Gallet, il est fou ; » puis mourut en cette belle disposition.

Ce pauvre Gallet, quand il estoit riche, avoit toujours quelque remede dans le corps ; depuis qu'il estoit gueux, il se portoit le mieux du monde.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 400, N<sup>o</sup> 4, lig. 1<sup>re</sup>.*Un espagnol nommé Pimentel.*

L'Estoile dans son *Journal*, à l'année 1608 septembre, Sully dans ses *Economies Royales*, et Bassompierre dans ses *Memoires* parlent de ce Pimentel comme du plus furieux joueur de la cour, et ce n'étoit pas peu dire alors. Dans l'hiver de 1608, Bassompierre qui suivoit de bien près Pimentel y gagna plus de cinq cent mille livres, et l'espagnol ou portugais « fit gain de plus de cent mille escus qu'il gagna aux uns » et aux autres, à Paris et à la cour. Le Roy, pour sa part, y ayant « laissé trente quatre mille pistoles. » *Journal de l'Estoile*, nouv. éd., p. 475.)

II. — P. 401, N<sup>o</sup> 5, lig. 5.*Une femme nommée M<sup>me</sup> Dreux, dont le mary estoit conseiller au Parlement.*

Sans doute la femme de Pierre Dreux, d'abord conseiller au parlement de Rennes, puis conseiller de la Grand'chambre à Paris, mort en 1652. Elle se nommoit Marie Fagnier de Luipré.

## III. — P. 403, lig. 7.

*Ce pauvre Gallet.*

La ruine de Gallet demeura célèbre dans tout le xvn<sup>e</sup> siècle. Maître

Adam croyoit qu'il avoit perdu sa fortune contre le duc de Sully ; c'est une méprise occasionnée par le nom d'Hôtel Sully, donné bientôt après à la nouvelle maison :

Moy qui ne suis pas tant effronté que Tobenne,  
Pour parler en gascon, je fais le bon valet ;  
Moins afflige pourtant que n'estoit fen Gallet,  
Quand Monsieur de Sully luy gaigna son aubaine.

(*Sur l'hôtel de Nevers. Poésies d'Adam.*)

Dans une mazarinade, *Les Regrets de l'absence du Roy*, on lit aussi :

Tabarin n'a point tant d'argent,  
Et Vendosme n'a tant de gants,  
Gallet n'a tant poussé de dés,  
Que j'aye d'envie que la Reyne  
Tost à Paris le Roy ramene.

Sauval, qui d'abord avoit attribué la fondation de l'hôtel Sully au duc de Sully, t. 1, p. 126, revient sur cette opinion erronée dans des notes informes qu'on a réunies au commencement du troisième volume. « L'hostel de Sully, premier hostel basti régulièrement à Paris par » Ducerceau. Le grand nombre d'inscriptions qu'on y voit luy donne » peu d'ornement et de grace. Le portail est étouffé par deux pavil- » lons fort gros qui mangent la face du logis.

» Gallet n'a jamais perdu que quatre francs au jeu ; élu à Chinon, » puis contrôleur des finances ; parent de ce Vertigalet dont il est parlé » dans Rablais (a). Batit l'hôtel de Sully ; souvent volé et trompé.—Vers » sur luy dans Regnier. A fait quitter souvent les dez à Henry IV. — » Le coup de Gallet ; — mort à 70 ans ; — le jeu de Gallet avec des » tables. » (*Sauval*, t. III, p. 13.)

Il faut au moins conclure avec Menage, Sauval et des Réaux que c'est bien Gallet qui fit construire l'hôtel de Sully, et non pas avec Lemaire que c'est le sieur de Neufbourg dit le Sourdaud ; moins encore avec Piganiol que « l'hôtel de Sully n'a rien de commun avec l'ancien » logis de Gallet : notre partisan n'ayant été propriétaire que d'une » maison à cabaret dont l'enseigne étoit à l'Hostel de Sully à cause du » voisinage, etc. » Menage, des Réaux et Sauval, contemporains de Gallet, et qui écrivoient trente ans avant Lemaire et près d'un siècle avant Piganiol, ne peuvent s'être trompés d'une façon aussi grossière. Si le duc de Sully avoit fait bâtir cet hôtel, il en auroit parlé dans ses

*Economics.*

Maintenant Gallet joua-t-il cet hôtel d'un coup de dez, c'est un

(a) Les malheureux éditeurs de Sauval auroient dû dire *Vertigalet* et non *Vertigale*. « Gallet le joueur, qui a fait bastir l'hôtel Sully, étoit de la famille du maître des Requestes de Pierceol, je l'ai ouy dire à Gallet le joueur. » (*Dict. de Ménage.*)

on dit, même chez ceux qui les premiers en ont parlé, comme Brice et Saugrain ; mais des Réaux ne l'auroit pas oublié, si l'on avoit déjà cru cela de son temps.

Voici donc l'histoire réelle de ce fameux hôtel : Gallet, en 1624, acheta deux maisons, rue Saint-Antoine, pour y construire un hôtel qu'il n'acheva pas ; sa fortune s'étant évanouie, l'hôtel fut vendu en 1627 à Jean Habert sieur de Mesnil, qui le céda en 1628 à M. Rolland de Neufbourg. La veuve de M. de Neufbourg et son beau-frère M. du Vigan l'achevèrent vers 1630 et le vendirent en 1634 au duc de Sully. Il appartenoit en 1654 à M. Jacques Turgot de Saint-Clair qui avoit inutilement essayé de lui donner son nom. Il y mourut le 23 mai 1659. Gallet, disoit encore Regnier vers 1612 :

Gallet a sa raison; qui croira à son dire,  
Le hazard pour le moins luy procure un empire;  
Toutefois au contraire estant leger et bel,  
N'ayant que l'espérance et trois dez au cornet,  
Comme sur un bon fonds de rente et de recettes,  
Dessus sept et quatorze il assigna ses debtes.

(11<sup>e</sup> Satyre.)

Enfin, ce nom de Gallet, ainsi que l'a remarqué M. Viollet le Duc avant nous, se retrouve dans un ballet intitulé : *Le Sérieux et le Comique*, en 1627 :

Là ceux qui portent le collet  
Aux chances que livre Gallet  
Après quelques faveurs souffrent quelques disgraces.

Et d'après ces deux derniers passages, on doit croire que Gallet intéressoit à son jeu bien des gens qui lui fournissoient de l'argent, pour avoir part, ou, comme on diroit aujourd'hui, un *dividende* dans les bénéfices. Aux jeux de dez et aux jeux de bourse, les chances, le regret de la perte et l'honneur qu'on peut tirer du gain sont absolument les mêmes. De notre temps, les débauchés ne jouent plus guères aux dez.

## DUELS ET ACCOMMODEMENS.

1. Il y avoit trois freres nommez Binau ; ils avoient tous quelque attachement au mareschal de Saint-Luc ; le plus jeune des trois avoit esté nourry son page ; c'estoit un fort brave garçon. Le second estoit brave aussy, mais c'estoit un enragé ; il se mit en fantaisie de se battre contre son cadet et, quoy que l'autre pust faire, il luy dit tant de fois que c'estoit un poltron et qu'il falloit en desabuser le monde, que ce garçon se mit un jour en colere, et à la chaude se bat. Il desarma ce fou, et luy fit promettre de ne dire jamais à personne qu'ils se fussent battuz, que cela estoit honteux. Ce diable l'alla conter à tout le monde.

A Metz, car l'aisné des trois s'estant donné au cardinal de la Valette y avoit attiré le second, ce fou querelle mal à propos un brave homme, nommé la Fuye ; l'aisné luy dit qu'il vouloit qu'il embrassast la Fuye ; en effect, l'ayant trouvé dans la place, il les voulut faire embrasser ; cet enragé avoit un baston sous son manteau ; et comme la Fuye se baissoit, il luy en donna vingt coups. Binau se jette sur son frere,

le foule aux piez et luy donne cent coups d'esperon par le visage et partout. Les autres, car ils n'estoient pas seuls, empescherent la Fuye de se venger. « Vous » ne sçavez ce que vous faittes, » leur dit-il, « et » je me battray contre vous tous. » En effect, il en appella quatre. Pour le fou, on le mit en prison, où il mourut depuis. Binau se mit en tous les devoirs imaginables ; mais, quelque satisfaction qu'il fist, il fallut se battre contre la Fuye ; son troisieme frere le servoit, qui y fut tué. La Fuye (c'estoit à coups de pistollet) donna dans le pommeau de la selle de Binau ; Binau luy donna au travers du corps : aussytost il chancelle et son cheval l'emportoit. Binau crioit : « La Fuye, tourne, tourne, tu fuis. » Il tomba et en mourut le jour mesme, et dit que le seul desplaisir qu'il eust en mourant, c'estoit de ce qu'on avoit dit qu'il fuyoit. C'est estre bien delicat.

2. En 1652, Guilleragues, jeune garçon de bonne famille de Bordeaux (il est dans la place de Sarrazin, auprez du prince de Conty), pria un brave, nommé Richard, d'appeller pour luy le comte de Marennes, qui luy avoit fait une niche. Richard luy dit : « Mon cher, il n'y » a que quinze jours que je me fusse battu pour deux liards ; mais à » cette heure, j'ay cinq cens pistolles ; je te prie, laisse-les-moy manger, » apres nous nous battons tant que tu voudras ; mais voylà Pavillon, mon camarade, qui n'a pas un quart d'escù ; adresse-toy à » luy. » L'affaire fut accommodée.

3. Le baron d'Aspremont, de Champagne, se battit quasy trois fois pour un jour. Le matin, il avoit tué un homme et fut blessé legerement à la cuisse ; à midy il se met à table chez M. d'Anguien à qui il estoit : sa playe l'incommodoit ; il ne pouvoit manger ; il s'amusoit à jeter des boulettes de pain à un

de ses amys, il en donna par malheur d'une par le front de je ne sçay quel brave, qui n'estoit que de ce jour-là dans la maison. Cet homme crut qu'on le mespriserait s'il souffroit cela ; il voulut s'en éclaircir. Aspremont luy respond qu'il ne donnoit d'esclaircissement que l'espée à la main. Ils vont au pré d'Autueil ; là il donne un coup dans le bras à l'autre et le desarme. Au retour, le capitaine des gardes de M. d'Anguien cherchoit un second ; il prend Aspremont ; mais ils furent separez comme ils alloient au rendez-vous.

4. Il y a eu un chevalier d'Andrieux qui, à trente ans, avoit tué en duel soixante-douze hommes, comme il dit une fois à un brave contre qui il se battoit ; car l'autre luy ayant dit : « Chevalier, tu » seras le dixiesme que j'auray tué. — Et toy, » dit-il, « le soixante et douziesme. » En effect, le Chevalier le tua. Quelquefois il les faisoit renier Dieu, en leur promettant la vie, puis il les égorgeoit, « et cela » pour avoir le plaisir, » disoit-il, « de tuer l'ame et » le corps. » Un jour il poursuivoit une fille pour la violer, c'estoit dans un chasteau ; elle se jetta par la fenestre et se tua. Il descend, et la trouvant encore chaude, il en fit à son plaisir. Cela me fait souvenir d'un homme de Tours qui avoit une femme fort travaillée du mal de mere, et quand cela luy prenoit, on couroit viste chercher le mary pour la soulager. Une fois on ne le trouva pas assez tost ; elle estoit morte quand il arriva. « Hélas ! ma pauvre femme, » dit-il, « si faut-il que je te — tandis que tu es en-



» core chaude. » Et il fit comme le chevalier d'Andrieux. Ce galant homme \* estoit filou avec cela ; il eut la teste coupée.

Andrieux.

5. Conac, gentilhomme saintongeais, plein d'esprit et de cœur, estant un jour au bal, dans la foule fut pressé par le comte de Montrevel \*, qui alors estoit bien jeune. Conac, poussé par derriere, repousse du derriere aussy ; Montrevel luy donne un soufflet. Conac, avec le plus grand sang-froid du monde, dit ce vers :

Ferdinand de la Baume, comte de M., lieutenant-général en Bresse, chevalier des Ordres en 1661.

Pour une moindre injure on passe l'Acheron.

et appelle Montrevel ; mais Montrevel le tua.

6. Voicy un duel bien extraordinaire. Le comte de Carney, grand duelliste, fut tué, il y a sept ans \*, en duel par derriere, et fut bien tué \*, quoyqu'il se battist à pié, car à cheval c'est une autre affaire. Le chevalier de Birague \* et luy se battoient ; ils n'avoient que des couteaux. Carney, fort adroit, n'y avoit point d'avantage ; il court pour prendre une estocade \* ; Birague luy crie : « Tourne visage, ou » je te tue. » L'autre court tousjours et alloit prendre l'estocade ; Birague luy donne dans les reins et le tue.

Vers 1650.

Tue dans les règles.

François, sieur de Loutagerie, chevalier de Birague, né le 21 avril 1619 ; petit-neveu du Chancelier.

Une longue épée de duel.

7. Voicy un duel un peu moins sanglant : Regnier le satirique, mal satisfait de Maynard, le vient appeller en duel qu'il estoit encore au lit ; Maynard en fut si surpris et si esperdû qu'il ne pouvoit trouver par où mettre son haut-de-chausses. Il a avoué depuis qu'il fut trois heures à s'habiller. Durant ce temps-là, Maynard avertit le comte de Clermont-

Lodeve de les venir separer quand ils seroient sur le pré. Les voylà au rendez-vous. Le Comte s'estoit caché; Maynard allongeoit tant qu'il pouvoit; tantost il soustenoit qu'une espée estoit plus courte que l'autre; il fut une heure à faire tirer ses bottes, les chaussons estoient trop estroits. Le Comte rioit comme un fou. Enfin le Comte paroist; Maynard pourtant ne put dissimuler, il dit à Regnier qu'il luy demandoit pardon; mais au Comte il luy fit des reproches, et luy dit que pour peu qu'ils eussent esté gens de cœur, ils eussent eu le loisir de se couper cent fois la gorge.

*Voy. déjà l. I, p. 506,  
note.*

Ce comte\*, quand il a compagnie chez luy de gens qui luy plaisent, il la retient, ne les veut pas laisser partir, et ne les meine à la chasse que sur ses chevaux, de peur qu'ils ne s'en aillent; moy, je m'en irois avec son cheval.

8. Un maistre des Comptes de Paris s'en sauva bien mieux que Maynard. Il alloit un jour à Meudon à cheval; en passant par la plaine de Grenelle, trois hommes, aussy à cheval, l'abordent; ils luy disent qu'à sa mine ils ne doutent pas qu'il ne soit gentil-homme. Il n'osa dire que non<sup>1</sup>. Ils luy disent qu'un de leurs gens ayant manqué, ils le prioient de servir de second à l'un d'eux. Il ne refusa pas ny n'accepta pas; mais ils l'emmenerent. C'estoit pour se battre à pié. Quand ils furent tous descendus de cheval, il fit semblant d'aller pisser un peu à l'escart, puis il

<sup>1</sup> *Biffé*: Il estoit vestu comme eux.

remonte viste sur sa beste, pique en leur criant : « A » d'autres, à d'autres, Messieurs ! je ne suis pas si » dupe. » Il estoit bien monté, et eut gagné la ville avant que les autres fussent à cheval. Ils l'appellerent mille fois poltron ; mais il ne s'arresta point pour cela. Pour faire le conte meilleur on dit que le lendemain il conta son aventure à la Chambre, où il fut ordonné qu'à l'avenir, de peur de semblable accident, aucun maistre des Comptes ne se desguiseroit en gentilhomme.

9. Un gentilhomme huguenot, nommé Perponcher, qui est capitaine de Villiers-Costeretz sous le mareschal d'Estrées, commandant une fois les gendarmes de ce mareschal, dans un corps d'armée que M. d'Arpajon menoit en Lorraine, en je ne sçay quelle bagarre qui arriva pour un logement recçût d'un parent de M. d'Arpajon quelques coups de canne, dont on ne convenoit pas trop pourtant. Arpajon en voulut faire l'accommodement ; mais, le jour que cela se devoit faire, Perponcher fit trouver dans le logis du General tous ses gendarmes avec des pistolets sous leurs casaques ; et quand on luy mit le baston à la main, il en desserra une demy-douzaine de bons coups à celui qui luy faisoit satisfaction, et il n'en fut autre chose, car il estoit là le plus fort. On s'employa pour luy, et la chose demeura pour bille pareille.

ACCOMMODEMENS.

10. Un gentilhomme mit le marché au poing à la femme d'un autre gentilhomme de ses amys. Cette femme fut assez sotte pour le dire à son mary, le

mary fait appeller l'autre. On les accomoda en riant, et voici comme on s'y prit : « Un tel a mis le » marché au poing à vostre femme ; vous le luy avez » mis aprez à luy, chou pour chou, il faut s'em- » brasser. »

11. Une sœur de MM. Saintot, qui avoit esté cajollée par d'assez honnestes gens, fut mariée à un impertinent appelé Plenesevette : elle le mesprisoit, et ils ne furent pas longtemps sans se quereller. Un jour il l'appella coquette, et elle l'appella cocû. Voylà bien de la rumeur au logis. Les parens, pour les remettre bien ensemble, s'aviserent d'un expedient, et dirent qu'elle avoit cru que cocû estoit le masculin de coquette.

12. Un brave, dont on ne m'a sçeu dire le nom, jouant seul à seul avec un autre, ils se querellerent et enfin il reçut un coup de baston. L'offensé qui estoit bien plus fort de corps que l'autre, va, ferme la porte au verrouil, le prend, c'estoit dans l'hyver le met dans le feu et, le pié sur le ventre, il le faisoit griller. Le pauvre diable crioit les hauts cris. On veut y aller, on trouve la porte fermée. Enfin, on l'enfonce ; l'agresseur avoit desjà la peau grillée. On les accomoda après cela facilement.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 406, N<sup>o</sup> 1<sup>er</sup>, lig. 1<sup>re</sup>.

*Il y avoit trois freres, nommez Binau.*

Ou Binos ; du moins je le suppose. Roger de Binos, marié en 1580 à Charlotte de Grammont, laissa trois fils, Jacques, Simon et Roger ; le deuxième, sieur de Gourdan, le troisième, sieur d'Arros. Ils firent un partage par tiers, en novembre 1643.

II. — P. 407, N° 2, lig. 1<sup>re</sup>.

*Guilleragues, jeune garçon...*

C'est lui qui depuis, en 1679, fut ambassadeur à Constantinople. Despréaux lui avoit adressé sa cinquième épître :

Esprit né pour la Cour et maître en l'art de plaire,  
Guilleragues qui sçays et parler et te taire, etc.

Il fut chargé en 1653 de négocier secrètement de la paix de Bordeaux avec le duc de Candale, en cachette de M<sup>me</sup> de Longueville et de Lenet. « Il étoit, » dit l'abbé de Cosnac, « fort de mes amis, nous nous étions » connus au collège de Navarre, et l'ayant trouvé à Bordeaux, qui étoit » le lieu de sa naissance, je l'avois retiré de la débauche. Je l'avois » forcé de songer à sa fortune et de s'attacher à mon maître. Par son » esprit et par son assiduité, il s'étoit rendu agréable au prince. Guil- » leragues en un moment se vit ainsi homme d'importance et plénipo- » tentiaire d'un prince du sang. Comme il avoit du bien à la campagne, » il ne manquoit pas de prétextes de demander des passeports pour y » aller donner des ordres, etc. » (*Mémoires*, t. 1, p. 63). Ailleurs, l'évêque de Valence en parle bien moins avantageusement. « Le foible de » ce Gascon étoit la vanité. Il avoit naturellement beaucoup de pen- » chant au plaisir, et peu aux affaires. Bon, facile, croyant aisément » les choses qu'il desiroit. » (1, p. 209.)

III. — P. 407, N° 3, lig. 1<sup>re</sup>.

*Le baron d'Aspremont.*

Ce devoit être Charles de Nanteuil, comte d'Aspremont, marié à Marie Françoise de Mailly, et qui se ruina plus tard en persuadant à Charles IV, duc de Lorraine, de réclamer pour lui contre la princesse de Phalsbourg la possession du comté d'Aspremont. A la fin de 1665, le mariage de sa fille, âgée de treize ans, avec ce héros de roman de duc de Lorraine, rétablit ses affaires et celles de sa maison. (Voyez la curieuse histoire de ses démêlés et du mariage de M<sup>lle</sup> d'Aspremont, dans les *Mémoires du marquis de Beauvau*, fin du 1<sup>er</sup> livre.)

IV. — P. 408, N° 4, lig. 1<sup>re</sup>.

*Il y a eu un chevalier d'Andrieux.*

Ce galant homme de chevalier d'Andrieux étoit probablement un des fils de Jean d'Andrieux, ecuyer, seigneur de Guित्रancourt, et de

Marthe Flins. Les êtres dépravés comme celui-ci sont rarement l'objet de l'attention particulière des généalogistes. Heureusement notre homme étoit filou ; on put l'atteindre et le châtier. La famille d'Andrieux étoit de la généralité de Paris.

V. — P. 409, N<sup>o</sup> 5, lig. 1<sup>re</sup>.

*Cosnac, gentilhomme Saintongeais.*

Ce doit être Claude de Cosnac, né le 8 février 1601, mort à la guerre disent les notes généalogiques. Il étoit colonel d'infanterie. C'étoit l'oncle du célèbre Daniel de Cosnac, évêque de Valence.

Le comte de Montrevel, dont on parle dans ce paragraphe, eut un fils qui fut choisi pour le héros d'un roman clandestin assez curieux, intitulé : *Le Taureau bannal de Paris*. Cologne, P. Marteau, 1689, in-8<sup>o</sup>.

VI. — P. 440, lig. 7.

*Maynard... dit à Regnier qu'il luy demandoit pardon.*

Des Réaux raconte ici une historiette qu'on trouve seulement indiquée dans quelques autres pièces contemporaines. Le *Cabinet satyrique* donne le récit poétique d'un autre combat qui n'est peut-être qu'une contrefaçon du véritable. La lutte auroit été à coups de poing ; Berthelot fort petit, Regnier d'une très-haute taille et richement vestu :

Regnier ayant sur les espauls  
Satin, velours et taffetas,  
Meditoit pour le bien des Gaules  
D'estre envoyé vers les Estats,  
Et mériter de la couronne  
La pension qu'elle luy donne.

Il attaque, le premier, Berthelot qui d'abord montre une grande patience :

Mais à la fin Regnier se joue  
D'approcher sa main de sa joue.  
Berthelot de qui la carcasse  
Pese moins qu'un pied de poulet  
Prend soudain Regnier en la face  
Et se jettant sur son colet ;  
Desus ce grand corps il s'accroche  
Ainsi qu'une anguille sur roche...

Il poursuit toujours et le presse  
Luy donnant du poing sur le nez,  
Et ceux qui voyent la foiblesse  
De ce geant, sont estonnez,  
Pensant voir en ceste défaite  
Un corbeau sous une allouette.

Ce Goliath tout plein de rage  
Avec ses pleurs reprend son fiel,  
Et son sang luy fait le visage  
De la couleur de l'arc-en-ciel,  
Ou bien de ceste estoffe fine  
Que l'on apporte de la Chine...

Regnier pour toute sa defense  
Mordit Berthelot en la main,  
Et l'eust mangé, comme l'on pense,  
Si le bedeau de Saint-Germain  
Qui revenoit des Tuilleries  
N'eust mis fin à leurs bateries.

Cette pièce pourroit bien être de Sigognes.

VII. — P. 411, N° 9, lig. 12.

*Et quand on luy mit le baston à la main...*

Cette manière de faire satisfaction est à remarquer. Le battu s'armoit de l'instrument de son supplice ; comme paroissant avoir le droit de faire subir à celui qui satisfaisoit, la peine du talion.

L'anecdote suivante du *marché au poing* constate encore le même usage.

VIII. — P. 412, N° 11, lig. 1<sup>re</sup>.

*Une sœur de MM. Saintot... mariée à un impertinent appelé Plainesevette...*

C'est Claude Ridet, sieur de Plainesevette, trésorier de France à Paris en 1659, père de Charles de Plainesevette, également trésorier de France ; ce Charles marié à Anne Robineau, eut pour fils Etienne Charles Ridet de Plainesevette, conseiller au Grand conseil, en 1695, qui fit apparemment de mauvaises affaires, car M. le baron de Noirmont veut bien m'apprendre que la belle maison qu'il possède aujourd'hui à Suisnes, près de Bric-Comte-Robert, et que Nicolas Sainctot avoit bâtie en 1647, fut saisie en 1714 sur M. Etienne de Plainesevette. Pour Claude Ridet, le mari de M<sup>lle</sup> Saintot, il étoit fils de Martin Ridet, auditeur à la chambre des Comptes de Paris en 1598, trésorier de France à Rouen en 1610, mort le 10 septembre 1624.

## CDLXX.

### GENS TAILLEZ.

*C'est-à-dire : Est-il  
besoin de le deman-  
der ?*

1. Marsilly, pere de l'abbé de Marsilly dont nous parlerons dans les *Memoires de la Regence*<sup>1</sup>, avoit la pierre. Il se resolut à se faire tailler ; mais au lieu de se reposer devant l'operation, il alla tout le matin en grosses bottes, à son ordinaire, solliciter ses procez à cheval ; il estoit naturellement chicaneur. Quand il fut de retour, il trouva qu'on l'attendoit. « Faut-il » oster mes bottes ? » dit-il (car il ne les quittoit jamais) ; — « Pensez que oüy<sup>\*</sup>, » luy respondit-on. — « Voylà bien des preparatifs ; à quoy bon tout cela ? » Il ne voulut jamais se laisser lier les bras. Quand l'operation fut faite : « Je ne sçache, » dit-il, « per- » sonne qui, par plaisir, se laissast faire cela. » Le cinquiemesme jour, il se creva de trippes ; la fievre le prend ; le voylà bien mal. A force de lavements et de saignées, on le sauva. Jamais il ne dit autre raison, sinon : « J'avois envie de manger des trippes. »

2. Un vieux gentilhomme de Poitou nommé le baron de Belet, s'estoit fait tailler et avoit crié comme un diable. Les chirurgiens, comme il demanda s'il avoit bien crié, luy dirent que non. Il le crut et manda à M. de Longueville, qui avoit demandé de ses nouvelles, qu'il se portoit bien et qu'il n'avoit point crié.

Voy. *Hist. de Roquelau-  
re*, t. v, p. 363.

<sup>1</sup> Il estoit l'argus de M<sup>me</sup> de Roquelaure<sup>4</sup>.



3. Colot\* avoit taillé un gros moine. Au cinquiesme jour, la playe se portant aussy bien qu'il se pouvoit pour le temps, ce frater a avis d'un benefice ; il se fit faire un coussinet qui avoit un trou à l'endroit de la playe, et, assis comme une femme, il prend la poste et s'en va à Rome. Le lendemain, Colot, allant pour panser son homme, voit le matelas de son lict sur la fenestre : « Mon moine seroit-il mort ? » dit-il. La garde luy conte l'histoire ; il leve les espauls et dit : « Le pauvre homme sera mort ce soir. » A quatre mois de là, il trouve ce moine sur le Pont-Neuf qui le vint aborder ; luy ne le reconnut point parce qu'il le croyoit mort. Le moine luy dit qu'il s'estoit pansé tous les soirs comme il avoit remarqué qu'on le pansoit, et qu'il avoit obtenû le benefice. « Ah ! » dit Collot, « il n'y a qu'un moine qui puisse eschapper » d'une telle aventure. »

Philippe Collot, chirurgien-tailleur

4. Le bonhomme Riolan\*, ce celebre medecin, avoit desjà esté taillé une fois, et, quoyqu'il fust fort incommodé, il ne vouloit plus se faire tailler. Un jour sa femme fit cacher le chirurgien, et comme le vieillard disoit : « Me voylà mieux ; je pense que je supporte- » rois bien l'operation ; je croy que je me ferois » tailler si Colot estoit là » (il ne le croyoit pas si près), Colot sort. « Ah ! je ne veux pas ; ce sera pour une » autre fois ; je ne me suis point confessé ; je renie » chresme, baptesme. » Le voylà à jurer. « Tout » cela tombera sur nous, » dit Colot ; « nous serons » damnez pour vous ; mais vous serez taillé. » Ils le lient et le taillent. Comme il se portoit assez bien, on

Jean Riolan.

luy dit : « Confessez-vous à cette heure, si vous vou-  
» lez. — Voire, » dit-il, « je me porte trop bien pour  
» cela. »

## COMMENTAIRE.

## I. — P. 447, N° 3.

Philippe Collot ou Collo, célèbre chirurgien-tailleur ou, comme on dit aujourd'hui, pour l'euphonie, *tithotomiste*, ne mourut, dit-on, qu'en 1656; cependant dès 1594, l'Estoile parle plus d'une fois de ses belles opérations. Edelinck a gravé son portrait.

Pour le bonhomme Jean Riolan, dont Guy Patin faisoit un si grand cas, il laissa l'héritage de sa réputation et de son nom de baptême à un fils auquel on doit en grande partie la fondation du Jardin des plantes médicinales, aujourd'hui *Jardin des Plantes*.

## GRAND AMOUR RECOMPENSÉ.

1. Un jeune homme natif de Stocolm prit querelle, à Stocolm mesme, avec un trompette du prince Charles\*, aujourd'huy roy de Suede, et le tûa. Le voylà en prison dans le chasteau ; car, au Nord, il y a tousjours une prison dans le palais du Prince. Il est condamné à mort. Ce garçon estoit accordé avec une jeune veuve ; elle le fut voir durant le terme qu'on donne aux condannez pour dire adieu à leurs amys. Il luy dit que le seul regret qu'il avoit en mourant c'estoit de ne l'avoir pas espousée ; mais que, s'il pouvoit obtenir de la Reyne et d'elle de l'espouser et de consommer le mariage, qu'il mourroit content. Elle y consentit, et sur l'heure il presenta une requeste aux juges qui, après avoir fait faire une consultation par les théologiens, avec le consentement de la Reyne, luy permirent de se marier. La Reyne eut la curiosité de voir quelle contenance auroient ces mariez en une action si extraordinaire, et, par une fenestre qui respondoit dans la prison, elle se mit à les considerer et trouva que ce garçon avoit un visage aussy gay que s'il n'eust

Charles Gustave X.  
roi, 16 avril 1655.

point dû mourir. Luy reconnut la Reyne à cette fenestre, et luy fit tous les remerciements dont il put s'aviser de la bonté qu'elle avoit eüe de luy accorder ce qu'il avoit demandé. La Reyne, touchée de sa constance, luy donne encore quatre jours, par-dessus les huict que la loy donne. Ce garçon consumma le mariage, et le terme de l'exécution approchoit quand des ambassadeurs de Moscovie, estant sur le point d'avoir leur audience de congé, furent priez de demander la grace de ce jeune homme, ou bien la demanderent d'eux-mesmes, en remontrant à la Reyne que leur prince\*, qui estoit jeune et galant, seroit ravy d'avoir sauvé la vie à un homme qui sçavoit si bien aimer ; que sans doute il reconnoistroit cette faveur, et qu'il en tesmoigneroit ses ressentiments à Sa Majesté. La Reyne, qui avoit pitié de ce jeune homme, et qui n'osoit pourtant violer les lois qui sont fort sévères contre les meurtriers, fut bien aise de pouvoir dire qu'en bonne politique elle ne pouvoit refuser cette faveur aux ambassadeurs de Moscovie. Elle leur accorda donc la grace de ce jeune homme, et eux l'en remercierent à genoux et en touchant du front la terre, qui est la plus grande marque de respect parmy eux.

Alexis Michatlovitch, alors âgé de 17 ans.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 420, fin.

Cette histoire est de l'année 1646. Chanut, alors résident en Suède, l'a racontée comme on va voir dans une lettre adressée à M. de Gremont.

ville ; M. de Monmerqué l'a trouvée à la Bibliothèque de la rue Richelieu, fonds de Saint-Germain-Harlay.

... « Deux hommes ayant esté condamnez à mort en mesme jour de » la semaine passée, l'un d'eux estant mené au supplice, au bout » de la huitaine qu'on leur avoit accordé pour se preparer à mourir, » et voyant l'appareil, prit un si grand estonnement que ne jugeant pas » qu'il fust en estat de finir avec assez de jugement pour disposer de » sa conscience, il s'advisa de dire qu'on l'avoit enyvré et qu'il ne » luy restoit pas assez de force dans l'esprit pour mourir chrestien- » nement. On le reconduisit à la prison, et sans difficulté on luy ac- » corda quatre jours, pour se mieux préparer, au bout desquels il » est mort de bonne grace.

» La fortune de l'autre a esté fort différente. Il estoit amoureux » d'une fille avec laquelle il estoit en dessein de mariage. Pendant » ces huit jours de delay, elle le visita en la prison, et tous deux » presentent requeste à la justice afin qu'il luy fust permis de se » marier nonobstant la condamnation à mort. On en communique » aux ecclesiastiques qui après consultation respondent qu'en con- » science les parties pouvoient contracter et accomplir le mariage. La » requeste est portée à la Reyne qui le permet, deux jours devant » celui qui estoit destiné au supplice. Après ces deux jours, les pauvres » amans demandent un second delay de quatre jours ; la Reyne » le leur accorde. Toute la Cour s'empresse à supplier la Reyne pour » donner la vie au criminel : elle demeure ferme dans le refus, pour » ce qu'en effect l'action des condamnés avoit esté bien noire. La » veille du jour qu'on luy devoit trancher la teste, les Moscovites eurent » leur dernière audience, et sans autre interest que celui de la rareté » du faict, demanderent la vie de ce pauvre homme avec tant d'affec- » tion que la Reyne se laissa vaincre aux prieres de ces ambas- » sadeurs et leur accorda cette grace. Ces exemples d'amour sous le » septentrion sont plus rares qu'en Italie, et j'ay pris la liberté de vous » faire voir celui-ci, afin que vous preniez bonne opinion de ces » peuples. » (Lettre du 14 juillet 1646.)

C'estoit bien ici le cas d'appliquer le mot de l'italien : « *Ces gens-là ne sont pas si barbares qu'on le dit.* »

## VENGEANCE RAFFINÉE.

Deux gentilshommes de Normandie, dont je n'ay pu sçavoir les noms, estoient ennemys mortels. L'un d'eux tomba malade et se vit bientost à l'extremité; l'autre, comme s'il eust crû qu'il y alloit de son honneur que cet homme mourust autrement que de sa main, se desguise en medecin, entre dans la chambre du malade (les valets crurent que c'estoit un medecin qu'on avoit mandé, ou qui devoit consulter avec le medecin ordinaire); cet homme donne diverses commissions aux gens du malade, et fait si bien qu'il demeure seul dans la chambre; alors il approche du lict et dit à son ennemy : « Me connois-tu bien?— Ah! » respondit l'autre, « je te prie, » laisse-moy mourir en paix. — Non, » repliqua le meurtrier, « il faut mourir de ma main. » Et en disant cela, il luy donne cinq ou six coups de poignard, et le tûe; puis il le couvre du drap, descend en bas, dit aux gens qu'ils eussent bien soing de faire ce qu'il avoit ordonné, que leur maistre reposoit, qu'on ne luy fist point de bruit, et qu'il se porteroit mieux. « Pour moy, » adjousta-t-il, « je repasseray tantost » par icy. » Il monte à cheval et se sauve.

## CDLXXIII.

### SUBTILITÉ,

#### PRESENCE ET ADRESSE D'ESPRIT ET DE CORPS.

4. Voicy un conte que j'ay oüy faire de Rabelais. En retournant de Rome, l'évesque de Paris, de la maison du Bellay, à qui Rabelais estoit, s'avisa de faire une grande malice à ce pauvre homme. C'estoit à Nisse de Provence : il fait voler le soir tout l'argent à Rabelais, et à mynuict tout le monde part et le laisse là à pié. Rabelais, bien embarrassé, se met à resver et trouve une belle invention pour se faire conduire à Paris. Il prend de la cendre qu'il mesle avec du plastre, puis en fait un petit paquet ; il en mesle d'autre avec du charbon, et d'autre encore avec du sable et de la suye ; il en fait trois paquets, met une etiquette à chacun, les laisse sous le tapis de la table, et puis s'en va à la messe. La servante, en faisant la chambre, trouve cela et le monstre à son maistre. Il y avoit sur ces paquets : *poudre pour empoisonner le Roy* ; puis *poudre pour empoisonner la Reyne*, *poudre pour empoisonner Monsieur le Dauphin*, et à toutes il avoit mis qu'elles tuoient ceux

Jean du Bellay,  
cardinal, évêque de  
1532 à 1560.

qui les sentoient. L'hoste avertit le magistrat ; Nisse estoit alors au Roy ; on conclut d'envoyer cet homme au Roy. On le prend, on le met sur un cheval ; mais comme il ne se sentoit point coupable, il fit tant de contes par le chemin à ceux qui le conduisoient, qu'ils ne sçavoient quelle chere luy faire. L'évesque de Paris rendoit compte au Roy de son ambassade, quand ils entendirent une grande hüée dans la cour du Louvre : « Voylà maistre François ! voylà maistre » François ! » L'évesque met la teste à la fenestre et voit Rabelais. Les deputez de Nisse presentent maistre François, lié, au Roy. Je vous laisse à penser si on rit des bonnes gens de Nisse, qui avoient si bien donné dans le panneau. Je donne ce conte pour tel qu'on me l'a donné. — On dit aussy que Rabelais refusa d'approcher du Pape, et dit : « Puisqu'il a fait » baiser ses piez à mon maistre, il me feroit baiser » son cul. »

— On dit que quelqu'un luy ayant demandé comment il feroit pour purger Pantagruel, « *Darem illi,* » respondit-il, « *pillulas evangelicas* » *aloes centum libras, etc.* »

— Il fit l'anagramme de Calvin, *Calvinus* — *Lucianus* ; l'autre fit la sienne, *Rabelesius* — *Rabie-læsus*.

— Une dame luy disoit qu'il n'honoroit point les saints, qu'il ne les aimoit point. « J'ay raison, » respondit-il ; « si vous entendez les *sains*, » les gens en santé, je suis medecin : si les *saints de paradis*, ils guérissent les malades et m'ostent toute ma pratique. »

— Le portrait qu'on voit de Rabelais n'est pas fait sur luy ; on l'a fait à plaisir, à peu prez comme on croyoit qu'il estoit.

— Le cardinal du Bellay regaloit un jour des gens de robe ; il y avoit musique, il avoit ordonné à Rabelais de faire des paroles pour cela ; il en fit dont la reprise estoit :

Et zeste zeste aux chicaneurs.

2. Le duc de Florence escrivit à la feu Reyne-mere : « Je vous en-



» voye un excellent homme en son mestier, qui a dit, en partant d'icy, » que vous songeassiez une carte, et que ce seroit le dix de carreau. » Avant que de laisser lire la lettre à la Reyne, cet homme, qui en estoit luy-mesme le porteur, pria la Reyne de songer une carte; elle songea le dix de carreau. Gombauld y estoit, qui me l'a dit.

En mesme temps vint un jeune homme qui faisoit tenir bien haut, par les deux plus grands hommes de la compagnie, un cercle où à peine pouvoit-il passer, et prenant sa course de loin, il y passoit tout le corps comme une lame, et puis faisoit une capriole.

3. Un orfèvre huguenot, allant à Charenton, rencontra dans la rue Saint-Antoine deux *Corpus-Domini* à la fois : l'un sortoit de Saint-Paul, l'autre y retournoit. On luy cria qu'il ostast son chapeau; il alloit tousjours son chemin : enfin un homme luy vint dire d'un ton furieux : « Adore ton Createur. — » Lequel est-ce? » dit l'orfèvre. Les autres demeurèrent si penaux de cette response, qu'ils ne luy oserent plus rien dire.

4. Un garçon de Paris, dont je n'ay pu sçavoir le nom, couchoit avec la femme de son voisin, et ayant esté obligé d'aller au lieu d'honneur\* par compagnie, il gaigna du mal et en donna aprez à cette femme, sans sçavoir qu'il en eust luy-mesme; cela arrive assez souvent. Elle s'en aperceût de bonne heure, et luy dit qu'il trouvast quelque invention pour en donner à garder au mary. Ce garçon convie quelques-uns de ses amys à disner chez luy; il invite aussy le mary de cette femme; il y avoit fait trouver des mignonnes, et en avertit une, qui estoit la plus jolie et la plus adroite, de faire toutes les choses imaginables pour obliger cet homme à la voir. Elle en vint à bout. Le soir, sa femme, qui avoit le mot, le caressa si bien qu'il fit le devoir conjugal. Il ne

Maison de filles.

manqua pas de gagner le mal qu'elle avoit. Deuz qu'elle s'en fut aperceüe, elle luy fit un bruit du diable, et le pauvre mary confessa son delit et luy demanda humblement pardon.

L'hôpital S. Louis.

5. Un nommé le Rude, maistre d'hostel du feu premier president le Jay, Saint-Louis\* estant ouvert, avertit les *corbeaux* de venir querir sa femme qu'il disoit avoir la peste, quoyqu'elle n'eust que la fièvre. On emporte cette femme; mais, contre son esperance, au bout de quelques jours, on la luy rapporta; le mauvais air ne luy donna point la peste. Il vouloit s'en desfaire pour en espouser une autre qu'il entretenoit, et qui pourtant ne la valloit pas.

6. Un cordellier, qui avoit appris par cœur un sermon imprimé, fut prescher dans un village. Le lendemain estoit encore feste; on le pria si instamment de demeurer, qu'il ne put s'en defendre. Cependant il falloit prescher, et il ne sçavoit qu'un sermon. Que fait-il? Il dit: « Messieurs, il y a de bien » meschantes gens dans cette paroisse; on a dit qu'il » y avoit des heresies dans le sermon que je vous fis » hier; il n'y a rien de plus faux; et, pour vous le » monstrar, je m'en vais vous redire mon sermon » d'un bout à l'autre. » Et il le repeta tout au long.

*Histor*, t. III, p. 484.

7. Un coupeur de bourse, comme le feu lieutenant criminel Tardieu\* l'interrogeoit, ne put s'empescher de luy voler dix escüs que le greffier venoit de luy donner pour ses droits: il prit son temps comme le juge se tournoit pour parler à quelqu'un. On remeine ce voleur. Le Lieutenant ne trouve plus son argent; il dit au Greffier: « M'avez- » vous pas donné tant? — Oüy. — L'avez-vous repris? — Non. — » Qu'est-il donc devenu? » Apres avoir bien cherché, on dit, afin de n'avoir rien à se reprocher: « Il faut aller dans le cachot de cet » homme, quoyqu'il n'y ayt aucune apparence. » On y trouva l'argent dans la paille.

Ou Jamberville,  
Antoine le Camus,  
sieur de J., président  
à mortier en avril  
1602.

8. Le president de Jamberville\* estoit un goguenard qui faisoit des malices à tout le monde; il se mocquoit de tous ceux à qui on prenoit quelque chose. Pour le luy rendre, on suborna un filou, qui entreprit de luy voler sa propre robe de palais: c'estoit l'esté. Ce drosle feint

d'avoir un procez, et se rend insensiblement familier chez le President. Un soir, comme Monseigneur revenoit du Palais, il faisoit chaud, il voulut quitter sa robe pour se promener dans le jardin. « Holà! quel- » qu'un! » Il n'y avoit personne que le filou qui s'offrit à la prendre; le President la luy donna. Luy sort par les escuries et gaigne au pié, il la livre à ses gens. Le lendemain, à la Tournelle où il presidoit, faute de robe d'esté, il vint avec sa robe d'hyver: « Que veut dire cela? » Vous estes-vous trouvé mal? Avez-vous eu froid? » Il fut contraint d'avouer la dette\*.

De reconnoître que  
le tour étoit bien  
merité. (Furber.)

9. D'Ablancourt avoit un petit cheval restif; on le donna à un petit laquais allemand pour aller chercher quelque chose à la ville<sup>1</sup>. Ce cheval n'alloit que quand on le menoit par la bride; l'Allemand monte dessus; le bidet va trois pas, et puis s'arreste. Que fait ce garçon? Il prend une fourche, car il ne vouloit pas aller à pié, et attache les resnes aux deux fourchons, puis il avance la fourche le plus qu'il peut entre les oreilles du cheval. Cette beste croyoit qu'on la menoit par la bride. Ainsy elle s'accoutuma à aller, et l'Allemand au retour en fit tout ce qu'il voulut.

10. Le president Fayet\*, pere de M<sup>me</sup> Barillon, estoit president de la premiere des Enquestes; il fut prié par un homme de province, à qui il importoit d'estre conseiller dans sa ville, de trouver moyen de le faire recevoir, quoyqu'il ne sceust point de latin. Le President, qui estoit de ses amys, luy dit: « Laissez-moy faire: apprenez seulement à bien prononcer ce mot latin *quamquam*, et presentez-vous à un tel jour. » Le President dit: « Messieurs, voilà un recipiendaire, mais nous n'avons pas le loisir. »

Nicolas Fayet,  
pere de Bonne L.,  
marie au president  
Barillon.

<sup>1</sup> A Vitry-le-François.

Il le remet comme cela exprez cinq ou six fois ; enfin il le fit venir un jour qu'il n'y avoit plus qu'un quart d'heure à demeurer dans la Chambre. « Messieurs, » c'est ce pauvre recipiendaire qui attend il y a si » longtemps. Si vous voulez, nous l'expedierons. » Cet homme entre, et dit hardiment : « *quamquam*. » — Allez, allez, » dit le President ; « nousçavons bien » que vous avez appris du latin. Nous n'avons pas le » loisir à cette heure ; mais sçavez-vous de la pra- » tique ? » Or, l'autre en sçavoit assez et respondit bien ; ainsy il fut receû.

11. Un gentilhomme, qui sçavoit que son rapporteur aimoit les femmes, va prendre une garce, la fait fort bien habiller et la meine solliciter, comme si c'eust esté sa femme ; après, elle y retourne seule plus d'une fois, le cavalier faisant le malade ; le rapporteur la cajolle, la presse, en a ce qu'il veut, et fait gagner le procez au gentilhomme qui, après, luy descouvrit la finesse. Cela me fait souvenir d'un conte. Le premier president le Jay fut sollicité une fois par une jolie personne, qui feignoit que son mary estoit si jaloux qu'en s'en allant il luy avoit mis un brayer\* de fer ; cela enflamma le President ; le brayer n'estoit pas si fermé qu'on ne le pust reculer, mais le bon homme y gagna une vache à lait. C'estoit une malice qu'on luy faisoit.

Une ceinture de  
chasteté.

12. Un chartier avoit achepté le fumier d'une academie<sup>1</sup>\*, et l'alla querir avec un vieux cheval,

D'equitation.

<sup>1</sup> Mots biffés : De l'academie d'un nommé la Roche.

maigre, galeux, escorché ; en un mot, de la plus pitoyable figure du monde. Les jeunes gens de l'academie se mirent à faire des meschancetez à cette pauvre beste. Le chartier dit à l'escuyer : « Je gage » le prix du fumier » (c'estoit cinquante livres) « que » je feray faire à mon cheval ce que vous ne sçau- » riez faire faire à pas un des vostres. » Voylà la gageure faite. Le drosle fait monter l'escallier à sa beste et la meine dans le grenier, puis la fait sauter par la fenestre : le cheval ne valoit pas cent sous. « Eh bien ! » dit-il à l'escuyer, « faictes-en faire au- » tant aux vostres. » Ainsi il gaigna la gageure.

13. Une demoiselle huguenote<sup>1</sup> estoit chargée d'une fille catholique, à qui elle ne pouvoit trouver de condition ; elle s'avisa de dire à cette fille : « Allez- » vous-(en) à Saint-Sulpice, à une telle heure ; met- » tez-vous devant le grand autel, et faictes bien la » dolente, les devotes ne manqueront pas de vous » dire : Ma sœur, qu'avez-vous ? Vous leur direz que » vous estes assistée par des huguenots qui taschent » à vous faire de leur religion, que vous priez Dieu » et la Vierge de vous inspirer, que la religion de » ces gens-là vous semble bien aussy bonne qu'une » autre, et qu'ils sont si charitables. » Les devotes ne manquerent pas, et voyant cela luy dirent : « Ah ! » ma sœur, qu'à cela ne tienne ; on vous assistera. » Elles l'habillent et la mettent chez une personne bien riche.

<sup>1</sup> Mademoiselle Justel.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 424, lig. 14.

*Je donne ce conte, tel qu'on me l'a donné.*

Des Réaux racontoit cela avant tous les anciens editeurs de Ra-  
belais qui l'ont répété, sans ajouter qu'ils le donnoient pour tel qu'on  
leur avoit conté.

II. — P. 426, N° 5, lig. 2.

*Saint-Louis estant ouvert, avertit les corbeaux de venir querir sa  
femme qu'il disoit avoir la peste.*

« *Corbeaux* se dit figurement de ceux qui viennent airier les maisons  
» infectées de peste et qui enterrent les corps; parce que ces gens sont  
» avec les corps morts comme de veritables corbeaux. » (Furetiere.)

L'hôpital Saint-Louis, commencé en 1607 et ouvert vers 1620, étoit  
destiné à recevoir les malheureux atteints de la peste ou d'autres  
graves maladies epidémiques. Il fut consacré sous le nom de Saint-  
Louis, en souvenir de la maladie dont le saint roi étoit mort. C'est  
un des rares etablissmens de Paris qui n'ait guère changé de nom  
ni de destination. Il est vrai que la grande allée d'arbres qui ombrageoit  
le côté oriental a fait place à une rue baptisée sous le nom du  
médecin *Richerant*; rien de mieux jusque-là, l'administration de la  
ville a le droit de nommer les rues qu'elle ajoute à la série des an-  
ciennes; mais la grande porte de l'Hôpital ouvroit sur la rue de *Caresme-  
prenant*; dès le xiv<sup>e</sup> siècle, il y avoit là une *Courtille Jacqueline d'Eper-  
non*, autrement dite *Caresme-prenant*; et la rue, en souvenir de la  
Courtille, avoit hérité de ce nom de *Caresme-prenant*.

Or, ce vieux nom, on vient de l'effacer pour y substituer celui de *rue  
Bichat*, bien que Bichat n'ait jamais demeuré dans cette rue et qu'il  
n'eût pas même besoin de la traverser pour se rendre à l'hôpital Saint-  
Louis. — Voilà de ces changemens dont il est permis de contester l'op-  
portunité; car les gens de Paris devroient tenir aux anciens noms de  
leurs rues, comme tous les gens de France aux anciens mots de leur  
langue. C'est là du moins notre humble avis.

## CDLXXIV.

### FOURBERIES.

1. Un nommé Audebert de Poithiers et sa femme, pour bien marier une petite fille qui leur venoit de naistre (c'estoit leur premier enfant), se resolurent d'estre quinze ans sans coucher ensemble, ou du moins sans travailler à la propagation du genre humain. A quinze ans ils la marient comme une fille unique et dont la mere n'auroit plus d'enfans. Le soir mesme des nopces, Audebert et sa femme se remirent à provigner, et elle conceût dez cette nuit-là. Le gendre fut bien estonné de voir sa belle-mere grosse et les testons \* de sa femme changez en demy-quarts d'escû.

Les quarts d'ecus.

2. Furetiere, ne sçachant comment obliger sa mere à luy donner partage, s'avisa d'une plaisante invention, mais qui n'estoit pas autrement selon les bonnes mœurs. Il avoit une sœur assez jolie ; il fait qu'un de ses amys se trouve une ou deux fois en lieu où elle estoit ; cet homme faisoit l'homme de qualité : il s'esprend, il parle ; la dame charge son filz de s'en informer. Cet homme se disoit d'auprez de Rheims : Furetiere apporte des lettres à sa mere, où l'on disoit les plus belles choses du monde de cet homme ; il envoyoit des gens de

temps en temps qui se disoient de Rheims; la mere aussytost s'informoit à eux; ils disoient merveilles, et luy avoüoient qu'il falloit que ce gentilhomme fust bien amoureux, car, pour le bien, il auroit trouvé tout autre chose. La mere, en se vantant, disoit à son filz : « Tu as » toujours fait le bel esprit; trouve donc un party comme celuy-là » pour toy ! » La demande se fait : on vient à faire des articles. Le filz consent à tout, pourveu que la mere l'esgale; et quand il eut touché son fait, l'accordé disparut. La fille, quoyqu'il y allast du sien, car il avoit fallu souffrir quelques privautez, dit que le tour luy avoit semblé si plaisant qu'elle n'en pouvoit vouloir de mal à son frere.

3. Le maistre du *Gros-Chesnet*, hostellerie dans la rue Saint-Martin, avoit le plus furieux nez qu'on ayt jamais veû; c'estoit un maistre nez qui en avoit de petits aux deux costez. Un gentilhomme avoit accoustumé de loger chez luy; et comme cet homme estoit bon et facile, il en empreunta à diverses fois de petites sommes; et enfin cela monta jusqu'à huict cens livres, et le gentilhomme luy en fit une promesse. Cet homme ne sçavoit ny lire ny escrire, et, ne se desiant point du cavalier, il se contenta de faire escrire au dos de cette promesse par son *fillau*, le filz du savettier son voisin : *Promesse de M. un tel de la somme de huict cens livres*, et il la met parmy ses papiers. Au bout de quelque temps, le hobreau ne revenant point, il appelle son fillau : « Prens une » telle promesse; lis : *Je soussigné confesse, etc.* » Et au lieu de seing il y avoit : « *Quel chien de nez* » vous avez ! *quel grand diable de nez vous avez !* » Le petit garçon lit tout, de suite. Son parrain, croyant qu'il se mocquoit de luy, luy donne un beau soufflet : voylà l'enfant à pleurer, qui soustient qu'il y avoit ainsy. Il appelle quelqu'un; on vit que l'enfant ne mentoit pas. Il n'y avoit ny datte ny nom.



Le hobreau pourtant fut condamné quelque temps après, car on trouva des tesmoings et on luy confronta son escriture.

4. Un prestre, à Arcueil où est l'aqueduc, pour attrapper de l'argent, s'associa avec un pastissier du village, et luy fit porter au fond de l'aqueduc une manne pleine de tourtieres de cuivre. Là, toutes les nuits, il faisoit un bruit enragé avec ses tourtieres : le prestre servit fort à faire accroire que c'estoit le diable, et qu'il gardoit là-dedans de grands trezors et que, si on luy faisoit quelque offrande, on en tiroit bien des richesses. Trois jeunes garçons, persuadez par leurs peres avarés, y vont pour luy faire offrande chacun d'une piece de cinquante-huict solz ; ils trouvent un homme avec une grande barbe qui leur dit : « Que voulez-vous ? — Nous venons vous » faire offrande. — Vos pieces ne sont pas de poids, » leur dit-il. Ils y retournent avec des pieces d'un escû, et rapportent chacun un plat d'argent d'un marc. Voylà le monde bien estonné. La femme d'un sergent, dont le mary estoit absent eut vent de cela ; elle avoit deux mille cinq cens livres en argent ; elle parla au prestre qui voulut mille escûs, à condition qu'au bout d'un mois elle en auroit quarante mille, et ainsy tous les mois, et que quand elle auroit soixante et dix ans, le diable feroit d'elle ce qu'il luy plairoit. Pour cela, elle vendit des meubles et parfit la somme de mille escûs. Le sergent revient, demande ce que sont devenus ses meubles et son argent. « Là, là, » dit-elle, « ne faictes point de bruit

» pour si peu de chose; avant qu'il soit longtemps,  
» vous verrez tel qui vous mesprise vous venir faire  
» la cour. » Elle luy conta toute l'histoire; le prestre  
s'en estoit desjà enfuy, mais il fut attrappé. On le  
condamna aux galeres et le pastissier aussy. Pour  
la femme du sergent, elle fut condamnée au foüet,  
pour s'estre, autant qu'en elle estoit, donnée au  
diable<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> 1651.

## CDLXXV.

### CONTES DE PRÉDICATEURS

#### ET MINISTRES<sup>1</sup>.

M. de Mascon, cy-devant M. de Sarlat<sup>2</sup>, a eu grande reputation, quand il estoit M. de Lingendes, pour la predication. Il preschoit une fois un caresme à Rennes ; alors, il estoit à Monsieur, il avoit esté avant cela au comte de Moret. Un charlattan, qui se disoit aussy à Monsieur, le vint trouver un jour et luy (dit) qu'estant à mesme maistre et de mesme profession<sup>3</sup>, il avoit pris la hardiesse de luy venir faire la reverence. « Hé ! qui estes-vous, Monsieur ? » — Je suis, » dit-il, « cet homme qui monte sur le » theatre dans cette place ; nous parlons tous deux » en public. » M. de Rennes arrive là-dessus. « Monsieur, » luy dit M. de Lingendes, « je suis ravy » d'une chose ; si par hazard je tombois malade, » voylà Monsieur qui achevera : nous sommes de » mesme profession. » — Il eust esté plus tost évesque,

<sup>1</sup> *Biffé* : Et autres gens.

<sup>2</sup> Nepveu de Lingendes, le poete.

<sup>3</sup> La femme d'un mareschal-ferrant disoit au mareschal de Biron : « Hé ! Monsieur, à cause du mestier, faites-moy rendre mon asne. »

Claude L., né en 1591.

s'il n'eust point esté à Monsieur. Son cousin, le pere de Lingendes \*, un des meilleurs predicateurs de la Société, le remit bien avec les Jesuistes : il estoit broüillé avec eux ; il le fit prescher dans leur eglise. Ce furent eux qui, par le moyen de M. de Noyers, le firent évesque de Sarlat ; depuis il permuta pour d'autres benefices, et enfin il fut évesque de Mascon, à la Regence. Il ne sçait que mediocrement ce que c'est qu'eloquence ; il y a quelquefois beaucoup d'esprit dans ses sermons ; il fait quelquefois aussy des predications de cordellier. Il se pique surtout de bien entendre saint Paul ; cependant, quand il l'explique, on ne l'entend pas autrement. On en a fort mesdit avec une madame de Marigny, femme d'esprit, qui logeoit sur la Tournelle \* : il y avoit un vaudeville :

Sur le quai de la  
Tournelle.

Eloquente de Marigny,  
Quel amoureux te baise ?  
Je le connoy, je l'ay veü dans la chaise.

Histor. de Voiture.

Il passe pour un bon courtisan, il est tousjours prest à flatter ceux qui donnent les benefices. Une fois il dit une chose chez M<sup>me</sup> Sainctot \*, qui n'estoit guères judicieuse. Quelqu'un luy dit : « Je pense que » le sermon d'hier est le meilleur que vous ayez fait. » — Le meilleur que j'aye fait, » reprit-il, « c'est ce » luy d'un tel jour ; il me valut soixante pistolles. » Une autre fois il estoit encore chez M<sup>me</sup> Sainctot, avec quatre ou cinq autres prelatz ou abbés ; pas un ne sceût dire quelle feste il estoit.

2. Un curé, au prosne dit : « Voyons quelle feste il y a cette se-

» maine : saint Simon, saint Judes, Judas festé ! Il ne faudra la chom-  
 » mer que le matin, pour saint Simon ; ou plustost point du tout, pour  
 » apprendre à saint Simon à hanter mauvaise compagnie. »

3. Un predicateur, ne voyant pour tous auditeurs que sept femmes,  
 leur dit : « Je ne laisseray pas de prescher ; Nostre Seigneur prescha  
 » bien pour trois putains, et vous voylà sept. »

4. Un ministre gascon, en preschant sur la vigne de la parabole,  
 prescha si longtemps, qu'un des auditeurs s'en alla en disant qu'il alloit  
 querir une serpe pour faire un passage à ce pauvre homme ; qu'autre-  
 ment il ne sortiroit jamais de cette vigne.

5. A Saint-Pierre-aux-Bœufs, les marguilliers et  
 le curé estant en dispute avoient nommé deux pre-  
 dicateurs pour le caresme. Il fut conclû, pour les ac-  
 commodier, que l'un prescheroit le matin et l'autre  
 l'aprez-disnée. Le jour de Pasques fleuries, le pre-  
 mier, qui estoit l'archidiacre de Bayeux, dit qu'il  
 laissoit à celuy qui preschoit après luy à expliquer si  
 c'estoit un asne ou une asnesse sur qui Nostre-Sei-  
 gneur estoit monté ; que c'estoit un celebre cordel-  
 lier, un grand personnage, qui leur expliqueroit  
 aisement le plus grand mystere qu'il y eust dans  
 l'Evangile du jour. Le Cordellier monte en chaire, et  
 dit : « Puisque M. l'Archidiacre a laissé à expliquer  
 » si c'est un asne ou une asnesse, je vous prie, Mes-  
 » sieurs, de luy dire que c'est un asne. »

6. Un curé, parlant contre les Juifs, disoit : « Vous  
 » estiez bien enragez d'aller faire mourir un pauvre  
 » diable qui ne vous faisoit point de mal ! »

7. Un italien, qui a traduit l'*Illustre Bassa* \*,  
 pour dire que Soliman donna deux monstres \* à son  
 armée, a mis, *due orologi*.

De M<sup>lle</sup> de Scudéry.  
 Paris, 4 vol., 1661  
 in-8<sup>o</sup>.

Deux revues,  
 ou : la solde  
 de deux revues.

8. Un cordellier comparoit Nostre-Seigneur à une  
 becasse, à cause que tout en est bon.

9. Un predicateur parlant de l'espée que Denys le tyran avoit fait suspendre à un filet, ne se souvint plus de la suite, et dit hardiment : « Le fil est bon, » il durera bien jusqu'à demain. Demain nous dirons » le reste. »

*Anj. Cinqueux.*

10. Un moine preschoit à Cinq-Queues\* près Pont-Sainte-Maixence, le jour de la feste du village. Il crut que le patron s'appelloit *Saint-Queux*. Dans son sermon, il leur dit : « Il faut que vous imitez en » toutes choses vostre bon patron Monsieur Saint-Queux. » Un marguillier luy dit : « C'est Saint-Martin. — Vostre bon patron, » reprit-il, « Monsieur Saint-Martin, et en grec *Saint-Queux*. » C'est ainsy qu'il s'en sauva.

11. Un Jesuiste, à l'Oratoire, au lieu de dire des *langues de feu* dit des *langues de bœuf*.

12. Un ministre disoit tousjours en preschant : « *Il n'y a ny rime ny raison*, » et il repetoit cela cent fois en un sermon. Ses brebis s'en ennuyèrent et en demanderent un autre. On leur dit : « He bien ? estes- » vous contents ? — Oüy, » dirent-ils naïvement, « il n'y a ny rime ny » raison à ses sermons. »

13. Le pere Bernard, cordellier, avoit de l'esprit, mais il disoit quelquefois de grandes grotesques. En preschant sur *Flos campi*, il dit que cette tulippe avoit esté foïettée pour nous. On dit une *tulippe foïettée*. Il meritoit d'estre foïetté luy-mesme.

14. Un predicateur disoit qu'on appelloit la femme *Mulier*, quasy mule hier, mule aujourd'huy, mule *in æternum*.

#### COMMENTAIRE.

I. — P. 436, lig. 1<sup>re</sup>.

*Le pere de Lingendes... le remit bien avec les Jesuistes.*

Claude de Lingendes, mourut à Paris, le 12 avril 1660, supérieur de la maison professe des Jésuites. « La troupe loyalitique, » dit Guy Patin, « a perdu le pere de Lingendes, un de leurs prophètes. » (*Lettre* du 7 mai 1660.)

Ces trois frères Lingendes étoient Janus, Claude et Jean ; le premier,

## CONTES DE PRÉDICATEURS ET MINISTRES. 439

poète; le second, prédicateur; le troisième, évêque. On leur fit cette épitaphe :

Janus apollineo devincit carmine mentes,  
Dum fluit ausonium gallico ab ore melos;  
Alter melliflua demulcet pectora lingua,  
Dum populo expandit mystica verba del;  
Tertius alterutri nequiequam cedit, et illos  
Divini præit jure ministeril.

Voyez aussi Loret sur la mort du père Lingendes ; *Lettre* du 17 avril 1660.

### II. — P. 437, N° 5, lig. 1<sup>re</sup>.

#### *A Saint-Pierre-aux-Bœufs.*

Une des douze anciennes paroisses de la Cité, récemment abattue et remplacée par une rue à laquelle on a donné, non pas le nom de *rue de Saint-Pierre*, cela eût rappelé quelque chose de la tradition parisienne, mais celui de *rue d'Arcole*, sans doute dans la crainte que le souvenir de ce fait d'armes ne se perdit. Les architectes démolisseurs se sont pourtant arrêtés devant le portail, dont les anciens ornemens étoient d'une délicatesse merveilleuse. Ils l'ont bien démoli, mais ils ont replacé les morceaux, dans leur ancien ordre, devant la principale entrée de l'église de Saint-Séverin. Mieux eût valu ne pas abattre Saint-Pierre-aux-Bœufs.

### III. — P. 438, N° 12, lig. 1<sup>re</sup>.

#### *Il n'y a ny rime ny raison à ses sermons.*

Cette réponse est, dans le *Moyen de parvenir*, attribuée aux habitans de Versoy, près Genève. Leur ministre ayant été changé, « un de la compagnie des habitans délégués pour parler à celui qui le remplaçoit luy dit : « Monsieur, vous estes agreable à nous tous, tant parce » que vous estes bel homme que principalement à cause qu'il n'y a » ny rime ny raison à tout vostre faict. » (Chap. xxxvii, intitulé : *Jamais*. Tom. 1, p. 117, édit. de M. Paul Lacroix.)

## CDLXXVI.

### PROGNOSTICS.

PIERRE PHILOSOPHALE.

1. Je ne m'amuseray point à mettre icy tous les contes qu'on fait de Nostradamus ; je marqueray seulement quelque chose de ses Centuries.

Siecle nouveau, alliance nouvelle,  
Un marquisat mis dedans la nacelle.  
A qui plus fort des deux l'emportera, etc.\*

*Les Vraies Centuries* de Michel Nostradamus, édition de 1667, n° 1, p. 174.

Voylà le second mariage de Henry IV, et la guerre du marquisat de Saluces bien marquez.

N° 6, p. 174.

Quand de Robin la traistreuse entreprinse, etc.\*

On voit clairement que *Robin*, c'est *Biron* retourné, car *la Fin* est nommé dans le quatrain, et ce fut *la Fin* qui le descouvrit.

Celui de M. de Montmorency est encore plus exprez :

Nove obturée au grand Montmorency,  
Hors lieux prouvez, livré à claire peine.\*

Centurie IX, quat. 18.

Nove, c'est Castelnaudary, dont on luy ferma les portes ; *lieux prouvez*, c'est-à-dire *lieux publics* ; il



ne fut pas decapité en place publique. *Livré à claire peine*, c'est la façon de prononcer de Toulouse.

On y a trouvé :

Senat de Londre à mort mettra son roy\*,

Centurie IX, quat. 49.

Et quand dom Tadée mourut auprès du Pont-Rouge, on trouva :

A Ponte-Rosse chef Barberin mourra\*.

Centurie VIII,  
quat. 49.

Il y a bien des choses qu'on n'entend pas. Depuis on a bien falsifié ces Centuries ; mais, dans ceux qui sont imprimez avant le commencement du siecle, on y voit ce que je viens de marquer.

2. Il y a icy un maistre des Requestes, nommé Villayer\*, qui dit que son pere estoit fort des amys de Nostradamus, et voicy ce qu'il en conte. Un jour Nostradamus luy dit : « Je veux vous dire vostre fortune et celle de vos enfans ; mais je veux que cela soit passé par-devant notaire et en presence de six tesmoins, afin que vous ne doutiez pas de ma science. » Cela fut escrit chez un notaire, comme il avoit dit. Entre autres choses il luy predit qu'il seroit marié deux fois (Villayer n'avoit alors que vingt ans), mais qu'il feroit couper la teste à sa premiere femme ; (cela est arrivé, il la luy fit couper pour adultere et pour empoisonnement ; en Bretagne l'adultere suffit, et Villayer estoit de ce pays-là et y demeuroid). Il luy dit qu'il en auroit une fille qui seroit mariée à un tel, dont j'ay oublié le nom ; cela arriva encore. Il luy dit aprez, que de sa seconde

Jean-Jacques  
Renouard,  
comte de Villayer.

Françoise  
de Becdellevre.

femme \* il auroit trois filz, que deux seroient tûez à la guerre et l'un à un siège fameux ; ce fut à Casal, du temps du mareschal de Toiras. Il dit aussy que ses filles mourroient devant luy. Or Villayer en avoit une d'environ trente-deux ans qui estoit mariée, c'estoit une personne fort enjouée, et qui badinoit tousjours avec le bonhomme. « Tu as beau faire, » luy disoit-il, « il faut que tu passes la premiere. » En effect, il l'enterra.

Eustache de Refuge,  
sr de Prècy et Cour-  
celles, conseiller au  
Parlement en 1592,  
maistre des Requêtes  
en 1600.

3. Un autre maistre des Requestes, nommé M. de Refuge \*, croyoit fort à l'astrologie judiciaire : luy estant né un filz, il fit aussytost son horoscope. Le chancelier de Sillery, qui sçavoit comme il s'adonna à cette science, luy demanda ce que les astres promettoient à cet enfant. « J'en auray, » respondit-il, « beaucoup de satisfaction, si je le puis sauver un » certain jour qu'il est menacé d'un grand accident » (et il le luy marqua) ; « il doit estre tué d'un coup » de pié de cheval. » Ce jour-là estant venu, Refuge s'enferme dans une chambre avec la nourrice et l'enfant, car cela luy devoit arriver avant que d'estre sévré. Par malheur, le chancelier de Sillery, qui avoit oublié le jour et la prediction, ayant à luy recommander une affaire qu'il devoit rapporter le lendemain, l'envoya prier de le venir trouver. Il s'excuse par trois et quatre fois, mais il n'osa luy mander pourquoy il restoit au logis, croyant que le Chancelier se mocqueroit de luy. Enfin M. de Sillery luy mande que c'estoit pour le service du Roy. Il fallut donc sortir ; et au lieu d'emporter sa clef, il la donne

à une servante, avec defense d'ouvrir. La nourrice, qui s'ennuyoit dans cette chambre, presse cette servante, deux heures durant, de luy ouvrir : la servante le luy refuse. Enfin, le mary de cette femme, qui estoit de la campagne, arrive à cheval. La nourrice fait de nouveaux efforts, la servante luy ouvre ; la nourrice avoit son enfant à son cou. Pour aider à tirer un bissac qui estoit sur ce cheval, elle met son enfant à terre. Ce cheval rue et donne droit dans la teste de l'enfant, qui mourut sur l'heure.

4. Un gentilhomme anglois, qui s'estoit attaché à Bouquiquant, eut plusieurs fois des visions, la nuit, que le Duc devoit estre assassiné ; il n'osoit le luy dire, de peur qu'il ne se moquast de luy ; enfin, pourtant, il s'y hazarde. Quelques jours après, un Escossois, qui avoit eu querelle avec un domestique du Duc et qui croyoit que c'estoit à cause de cela qu'il luy avoit refusé une compagnie de gens de piez, enragé de cela, sort en dessein de tuer ou le Duc ou son domestique, le premier qu'il rencontreroit des deux. Il trouva le Duc, et le tua\*.

2 sept. 1628.

5. J'ay veû à Rome un pere Bagnareo, Augustin, homme venerable. Il s'adonnoit à l'astrologie judiciaire, et ayant trouvé qu'il devoit mourir avec un habit rouge, il conclut qu'il devoit estre cardinal. Pour y parvenir, il se mit à faire toutes les fourberies dont il se put aviser, pour amasser de quoy acheter le chapeau. Il avoit bien vingt-cinq mille escûs quand il mourut. Voicy une de ses friponneries, ou plustost un de ses crimes, qui luy valut trois

mille livres. Un Juif de Rome avoit un ennemy qui estoit chrestien ; ce Juif fut quelques jours sans paroistre , et on ne pouvoit descouvrir ce qu'il estoit devenu. Les Juifs, en général , firent publier qu'ils donneroient trois mille livres à quiconque reveleroit le meurtrier ; car ils ne doutoient pas qu'on ne l'eust tûé. Le meurtrier se confesse au pere Bagnarco, et dit qu'il avoit coupé le Juif à morceaux , et l'avoit jetté en tel lieu dans un privé. Le Pere fait tomber entre les mains des Juifs une lettre qui portoit : « Mettez les trois mille livres en tel lieu , et vous » trouverez le nom du meurtrier qu'on aura mis en » la place de l'argent. » Cela fut fait. Il trouva aussy dans l'horoscope qu'il avoit faitte du pape Urbain, qu'il mourroit un tel jour \* : persuadé de cela, il offre à je ne sçay quelles gens de l'empoisonner pour une certaine somme. Il croyoit gagner cela sans peril, et que les autres penseroient que le Pape, qui seroit mort de mort naturelle, seroit mort de poison. La chose se descouvre : il se sauve ; mais celui qui estoit avec luy le trahit, et luy ayant donné une potion endormante, il l'enlève de Venise, où ils estoient, jusques sur les terres du Pape. Là, pour ne pas diffamer l'habit de Saint-Augustin, on le pendit avec un habit de penitent rouge.

Urbain VIII mourut  
le 29 juillet 1644.

6. Un garçon, nommé Malvat, filz d'un homme d'affaires, se fit faire son horoscope, et parce qu'il y avoit qu'il mourroit entre six et sept, le 7 du mois d'aoust 1653, il prit la poste en Foretz, où il se trouvoit, au commencement de ce mois fatal, de peur de tomber malade à la campagne ; il s'eschauffa en ve-

nant à Paris, prit une bonne pleuresie dont il mourut le 7 d'aoust, à trois heures du matin.

7. Du temps de la Reyne-mere, il y avoit icy un Escossois, nommé Inglis, dont on conte assez de choses. M. de Sancy, alors homme d'espée, et depuis évêque de Saint-Malo, pour le surprendre, luy envoya sa nativité \* sans se nommer. « Ah ! » dit Inglis, « dez qu'il se fut mis à faire sa figure, je le connois, » le petit rousseau ; il fera le voyage de Constanti-  
» nople. » Il y fut en ambassade.

*C'est-à-dire : le jour  
et l'heure  
de sa naissance.*

— Il dit d'un gentilhomme, qui estoit gouverneur de Nesle : « Il me presse par escrit de luy faire sa » figure ; mais il a pensé ne m'en presser plus : il a » esté en danger de se noyer, il n'y a que quatre » jours. » Gombauld, à qui Inglis dit cela, trouva ce gentilhomme sur le Pont-Neuf, qui luy dit : « En ve- » nant, j'ay pensé me noyer. » Il luy marqua le temps justement.

— Il demandoit tousjours quelque chose, et jamais n'obtenoit rien ; il venoit tousjours trop tard. Une fois il alla demander à la Reyne la charge d'un homme qui se portoit assez bien. « Cette charge ne » vague pas. — Il est vray, Madame, mais celuy qui » la possede mourra dans huict jours. » Elle la luy promit. L'homme mourut dans le terme, mais le pauvre Inglis mourut quatre jours devant. Il mourut comme subitement. Il n'avoit garde de le sçavoir ; car ses parens, qui ne vouloient pas qu'il s'adonnast à l'astrologie, luy celerent tousjours sa nativité.

8. Un gentilhomme, nommé Boyer, avoit inventé

*Voy. Histor. de*  
M. Arnault,  
t. III, p. 93 et 98.

je ne sçay quelle carte sur laquelle il tiroit sa figure, et avec une piroüette \* il devinoit. Rudavel a appris de luy, et Arnaut, de Rudavel. Gombaut, qui logeoit avec luy, luy dit : « Hier, à mynuict, une femme est » venüe loger céans. » Il fait sa figure, il fait aller sa piroüette ; il trouve qu'il y avoit du meurtre et que cette femme avoit du jaune à son habit. Effectivement elle avoit une juppe jaune, et il y avoit eu du sang respandû. Ce Boyer fut appelé en duel, et dit avant que de partir : « Ma figure dit que je n'en re- » viendray pas. » Il y fut assassiné.

Rodolphe II, mort  
en 1612.

Regardé comme  
panacée.

9. L'empereur Rodolphe \*, dernier du nom, avoit un premier medecin qu'on disoit avoir trouvé la pierre philosophale. Son maistre ne permettoit point qu'on l'inquietast sur cela ; car il luy faisoit, dit-on, de l'or potable \*, et le tint en santé longues années. Ce medecin avoit à son service un François, âgé de treize ans, ou environ : c'estoit un garçon qui s'estoit desbausché ; il le prit en affection, et luy monstra tous ses secrets. Le medecin vient à mourir ; ce garçon, nommé Saint-Leger, eut peur qu'on ne l'enfermast, il se sauve. On le cherche partout ; point de nouvelles. On avoit son portrait ; on en fait faire plusieurs copies qu'on envoie partout. Il vient à Paris et, pour se cacher, il offre à un homme, qui tenoit des pensionnaires à l'Université, de luy donner tout ce qu'il voudroit pour un trou de chambre, à condition de guerir la femme de cet homme qui estoit abandonnée des medecins. L'hoste desloge quel-

qu'un, luy donne un bouge, etc. Or, il y avoit là-dedans en pension un petit garçon de Paris nommé du Pré, c'est de luy que je sçay cecy. Saint-Leger se servit de luy à bien des choses, parce qu'il le reconnut discret ; ce monsieur du Pré-là est un galant homme. Il luy envoyoit chercher des drogues ordinaires chez l'apoticaire ; Saint-Leger y mettoit de certaine poudre dedans et guerit l'hostesse en fort peu de jours. Souvent, il donnoit un coffret à ce petit garçon pour porter à un affineur qui en avoit une clef. Le coffret estoit pesant : quelquefois on donnoit un escû d'or au petit du Pré. Ce Saint-Leger n'avoit pour tout instrument qu'un petit fourneau portatif ; il falloit qu'il fist sa poudre fort aisement, car du Pré dit qu'en trois ou quatre mois, il luy en vit user plus de trente fois plein une poire à porter de la poudre à canon dans la poche. Il fit des cures admirables dans le temps qu'il fut à l'Université. Voicy comme il fut descouvert : le garçon de l'apoticaire de l'hostesse avoit veû ce portrait que Beringhen, pere de Monsieur le Premier, qui estoit curieux de chymie, avoit fait venir d'Allemagne, car son maistre le servoit. Il en avertit donc Beringhen. Voylà un exempt qui vient demander cet homme ; du Pré dit : « Il est » allé à la messe. » Il y estoit allé en effect, mais apparemment, il avoit eu le vent de quelque chose, car on ne l'a jamais veû depuis.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 440, N° 1, lig. 12.

*Quand de Robin la traïstreuse entreprinse.*

Voici les vers qui complètent la prophétie :

Mettra seigneur en peine et un grand prince,  
Secu par la fin chef on luy tranchera.

Mais cela est trop clair pour n'avoir pas été fait après coup. Aussi ne puis-je croire que tous les passages cités par des Réaux se retrouvent dans les éditions du xvi<sup>e</sup> siècle.

Le troisième vers du quatrain sur Montmorency présente une variante dans mon édition de 1667 :

Hors lieux prouvez délivré à Clerpegne.

On explique cela autrement dans les *Mémoires du Chevalier de Jault*, garde des médailles de Gaston, publiés par M. Motret (Paris, 1806). *Novc obturée* seroit l'hôtel de ville de Toulouse qu'on venoit de rebâtir et qui servit de prison au duc. Clairpegne ou Clairpaine auroit été le nom du bourreau.

II. — P. 443, N° 4, lig. 5.

*Un escossois... trouva le Duc et le tua.*

On voit par ce récit que des Réaux ne soupçonnoit pas le cardinal de Richelieu d'avoir eu la moindre part à la mort de Buckingham. Cette opinion s'est fait jour beaucoup plus tard.



## CDLXXVII.

### CONTES, NAIFVETEZ, BONS MOTS, ETC.

1. Le pere \* de feu M. le marquis de Rambouillet Nicolas d'Angennes,  
sieur de R. avoit une tante abbesse de Poissy ; en ce temps-là, on se divertissoit fort bien dans les Religions ; le Marquis y avoit une galanterie, sa maistresse s'appelloit le May. Un jour qu'il y fut disner, c'estoit vers la my-juin, sa tante luy envoya une vieille religieuse nommée Rosmadec, pour l'entretenir pendant qu'il disnoit : cela ne luy plaisoit nullement, et il eust bien voulu que c'eust esté sa maistresse. Au dessert, on luy presenta des pommes ridées et des cerises nouvelles ; au mesme temps, la jeune religieuse qu'il demandoit entra, et M. de Rambouillet, en repoussant ses pommes dit : « Quand le May vient, qu'on m'oste » Rosmadec. »

2. Un vieillard de quatre-vingts ans, estant logé à Montpellier à une extremité de la ville, s'avisa d'aller loger à l'autre bout et dit pour raison : « J'ay tous- » jours tasché de n'estre à charge à personne ; je n'ay » plus guères à vivre, et, si je fusse demeuré où j'es- » tois, on eust eu beaucoup de peine à me porter au

» cimetiere ; au lieu qu'où je suis, il n'y aura qu'un  
» pas à faire. »

3. Un Poitevin huguenot, nommé M. Mathieu, pour estre exempt de tailles soutint qu'il estoit de la maison de Saint-Mathieu, qui est une bonne maison de Poitou ; et disoit pour ses raisons que ses ancestres s'estant faits de la Religion, en haine des saints au lieu de *saint Mathieu* s'estoient seulement appelez *Mathieu*.

4. Un conseiller de Paris joüoit à la paume ; on luy vint dire : « Monsieur ! Madame vient d'accoucher. — Eh bien ! cet enfant ne luy rentrera pas dans le corps. » A une demye-heure de là , on luy vint dire : « Madame est encore accouchée d'un autre enfant. — Ah ! pardieu ! » dit-il, « je m'en vais. Si je n'y allois, elle ne feroit qu'accoucher tout aujourd'huy. »

5. Une femme disoit : « Ce livre est assez agreable, » mais il a un mauvais accent. »

6. Un homme vouloit prendre le chose à une pucelle : « Ah dame ! » dit-elle, « je veux donc prendre » aussy le vostre. »

7. Un Alleman, en voyageant, quand le vin estoit bon escrivoit sur la cheminée de l'hostellerie : *Est* ; et *Est Est*, quand il estoit excellent. A Montefiascone, en Italie, où il y a de fort bon muscat, il escrivoit : *Est Est Est*, et en but tant qu'il en creva. Son valet luy fit cette epitaphe :

Est Est Est, et propter Est Est Est,  
Dominus meus hic est.

8. M. d'Arpajon \*, voulant faire le bel esprit, s'avisa de traiter Sarrazin et Pellisson; et pour cajoler Sarrazin : « Ah ! Monsieur, » luy dit-il, « que j'aime » vostre *Printemps* ! — Je ne l'ay point fait, » dit Sarrazin, « c'est une piece de Montplaisir. — Ah ! » vostre *Temple de la Mort* est admirable. — C'est » de Habert, le Commissaire de l'artillerie. » Enfin Pellisson, par pitié, trouva moyen de le faire tomber sur le *Sonnet d'Eve*.

Louis, marquis d'Arpajon, duc à brevet mort en 1679.

9. D'Audiguier, auteur de *Lisandre et Caliste*, disoit à Théophile qu'il ne tailloit sa plume qu'avec son espée : « Je ne m'estonne donc pas, » luy dit Théophile, « que vous escrивiez si mal. »

10. Le maistre d'hostel d'une presidente de Roüen appelée M<sup>me</sup> de Berniere \*, voyant qu'elle faisoit servir trop long-tems un poulet-d'Inde froid, luy dit : « Si vous ne le mangez, Madame, les vers le mangeront. » Elle le demanda le repas suivant. « Je l'ay laissé, » luy respondit-il, « au bas de Pescallier; il est venu icy tant de fois qu'il en doit sçavoir le chemin. Il y viendra bien tout seul, s'il luy plaist. »

Femme de Charles Maignart de Bernieres, president à mortier en 1621.

11. M. de Criqueville \*, president au mortier de Roüen, voulut, sur ses vieux jours, espouser la fille du president de Franqueville, son collègue. Tout estoit d'accord quand quelqu'un luy dit qu'il resvoit. Il s'en desdit, et pour toute raison il dit que quand il la fit demander, il ne l'avoit veüe que de pourfil, et que depuis, l'ayant veüe de plein front, elle ne luy avoit pas plu.

Tanneguy de Launoy, sieur de Cr., president à mortier en 1632.

12. A un siege de je ne sçay quelle ville, un portugais escrivit sur une barriere : *Aquí 'llegó Dom Fernandez*. Un castillan qui alla plus avant que luy escrivit : *Aquí no 'llegó Dom Fernandez*.

13. Un bourgeois de Chaalons avoit son filz au collège des Jesuistes à Rheims. Ce filz, par l'avis des Jesuistes, luy demanda les *Vies des Saints* : il luy envoya les *Vies des Hommes illustres* de Plutarque, et luy manda que c'estoient les saints des honnestes gens.

14. Ce prieur \* de Bourguil, que M. de Rheims fit assassiner, fut assez simple pour se laisser persuader, par un nommé Langeys, de coller à son breviaire une promesse qu'il luy avoit faite, afin de s'en ressouvenir tousjours. Quand il la fallut produire, elle se rompit toute.

Ou plutôt : *Ce moine*. Voy. *Histor.* de l'archevêque de Reims, t. II, p. 435.

15. Dans les chapitres des Chartreux, chaque religieux peut escrire

son sentiment au General. Un religieux de Paris escrivit qu'il y avoit beaucoup de choses à louer dans leur ordre ; mais qu'il y trouvoit un grand défaut : c'est de n'avoir point de femmes, et qu'au moins il en faudroit une pour deux. « Pour moy, » adjousta-t-il, « je me contente- » rois de la moitié de la Meusniere. » La Meusniere estoit jolie. Le General demanda au Procureur de Paris : « Un tel religieux vit-il bien » mieux que pas un ? Regardez ce qu'il m'escrit. » Le Procureur fut bien surpris.

16. Un sot de Chinon apporta beaucoup de ruban bleu de Paris, en disant que c'estoit la mode d'en porter en escharpe, et qu'il en avoit veü au Roy luy-mesme \*.

17. Une dame, un peu galante, pour s'accoutumer à ne point rougir, voulut se hasarder de conter une de ses amourettes, sans nommer personne ; elle dit donc : « Une dame donne rendez-vous à son galant, » et estant couchez ensemble, on heurta ; le galant se jette dans un » cabinet, et comme il faisoit froid, il prit un drap pour se couvrir. » Jamais, » adjousta-t-elle, « je ne fus si desfermée que quand je me vis » sans draps. »

18. Un Sedanois, nommé Gohard, valet du beau-frere de M. Conrart, se retiroit fort souvent dans un petit cabinet, et escrivoit, sans qu'on pust sçavoir ce que c'estoit. Enfin on trouva moyen d'y entrer, et on vit un gros livre où il y avoit au haut : « Aujourd'huy, sixiesme » de mai 1645, je commence, moyennant la grace de Dieu, à copier, » pour la septiesme fois, le Nouveau-Testament, que j'acheveray, Dieu » aidant, au bout de l'an. »

Qui fit la part d'un  
cadet.

19. Le mareschal de Gassion avoit un parent qui partagea \* un cadet qu'il avoit, et luy donna mille escüs pour sa legitime, à condition qu'il en employeroit cinq cens à un drapeau, en Hollande. Ce garçon mangea tout. L'aisné, sans y estre obligé, envoya encore cinq cens escüs ; mais il mit l'argent en main tierce pour faire acheter ce drapeau. Le cadet fit si bien qu'il eut l'argent et le mangea, et haye ! au bout \*. Ses creanciers luy prestent de quoy aller en son pays où il disoit qu'il feroit bien danser son frere, et rapporteroit de quoy tout payer. L'aisné en eut avis, et luy escrivit que sa maison estoit bonne, qu'il avoit des arquebuses à crocs et quelques fauconneaux \* qu'il braqueroit tous contre luy. Le cadet luy fait response, il n'y avoit que cela dans la lettre : *Amourrez, Ye pars.*

Et puis, le cri de  
détresse.

Armes de siège.

20. Un seigneur espagnol ne donna que quarante pistoles à une celebre courtisane pour une nuit ; elle, en colere de cela, n'en fit pourtant pas semblant ; au contraire, elle feignit d'estre esprise de luy, et luy demanda en grace une autre nuit. Quand il fut arrivé, elle le pria de prendre son habit et qu'elle prendroit le sien ; il eut cette complaisance pour elle. Quand ils furent habillez, elle se mit

sur luy et après que cela fut fait, elle luy donna deux cens pistolles en luy disant : *Assi pago mis putas*. C'est ainsy que je paye les dames.

21. La Rocheposay, lieutenant de Roy de Poitou \*, escrivit une fois à un espee de gentilhomme ou soy-disant, dont le pere, à ce qu'il pretend, a esté à feu M. de la Rocheposay, et luy mettoit : « M<sup>r</sup> un » tel. » L'autre luy mit : « M<sup>r</sup> de la Rocheposay, » et tout le monde en fut ravy, car il n'est pas trop civil.

22. Quelqu'un avoit escrit sur la cheminée d'une hostellerie : « Le » nom de ma maistresse est escrit icy derrière. » On alloit pour regarder ; il y avoit de l'autre costé : *Tu brusles tes chausses*.

23. Un laquais de M<sup>me</sup> de Rambouillet, et qui plus, né natif de Rambouillet mesme, comme quelqu'un luy demanda : « Qui est avec » Madame ? » respondit : « C'est un verrier. » Il estoit nuict. — « Les » verriers \* ne vont pas à ces heures. » Oh ! » dit-il, « c'est un verrier » comme M. de Neufgermain. » C'estoit Segrain.

24. Un homme estoit au lict assez tard. — « Que faites-vous là si » long-tems ? — Je me repose. J'ay dormy dix heures tout de suite ; » ne faut-il pas prendre un peu de repos après cela ? »

25. Menour, intendant des Tuilleries, estant amoureux de la femme qu'il espousa depuis, elle s'appelle le Coq, fit faire un cachet où l'Amour tenoit un coq en guise d'espervier sur le poing, et il y avoit autour : *Avec luy je prends tous les cœurs*.

26. François 1<sup>er</sup> estant chez M<sup>me</sup> d'Estampes, sceût que Brissac \*, depuis mareschal de France, s'estoit caché sous le lict pour n'avoir pas eu le temps de se sauver. Il demanda des confitures, et en mangeant du cotignac qu'il trouvoit admirable, il en jetta une boiste sous le lict, et dit : « Tiens, Brissac, il faut que tout le monde » vive \*. »

27. Un noble Venitien, amoureux du cardinal Pio qui, alors, estoit un beau garçon, fit des vers où il y avoit :

I pollastri per la ca, o caro fio,  
Van disiendo : Pio, Pio Pio.

28. Le feu comte du Lude \*, pour se moquer de l'huissier de chez le Roy, qui ne l'avoit pas voulu laisser entrer à cause qu'il n'estoit pas trop bien vestu, fit habiller magnifiquement son cocher. L'huissier luy ouvre et refuse l'entrée au Comte. « Si vous ne voulez pas » que j'entre, » dit le Comte, « renvoyez-moy donc mon cocher ; qu'il » me ramene. Hé ! maistre Pierre !... — Monsieur ! revenez, revenez. » Tout le monde se mocqua du pauvre huissier.

— Le mesme heurta assez fort au cabinet de M. de Schomberg, surintendant des Finances ; il estoit son neveu ; un nouveau suivant, qui ne le connoissoit, dit : « Qui heurte comme cela ? — Ouvrez ! —

Frère de  
M<sup>me</sup> de Saint-Loup  
Foy. t. VI, p. 177.

Ou : vitriers.

Charles de Cossé,  
comte de Brissac,  
mort 6 mai 1652.

Mis aussi sur le  
compte de Henry IV,  
Gabrielle et Belle-  
garde.

Timoleon de Daillon,  
comte du Lude, pere  
de M<sup>me</sup> de Roquelaure.

» Monsieur ! on ne heurte point ainsy céans. » Il entre et va pisser dans la cheminée. « Ne pisse-t-on point ainsy céans ? » M. de Schomberg n'en fit que rire.

29. En Bearn, il y eut procez entre un garçon et une fille qu'il avoit despuellée dans une vigne en luy donnant une promesse de mariage en vers :

Sous le figuier,

En la bigne debat lou bigueti \*  
Ey pres Charlotte per muglei  
Et pues que nous eût que doux  
tous tesmoins seran lous couvilloux.

On prononça ainsy la sentence :

Sy nou s'espouseran,  
Lous tesmoins lou pagueran.

Marie Bigot,  
femme de Jacques  
de Causse,  
(Voy. *Amours de  
l'autour*, t. vi.)

Claude Sarrau,  
dont on a publié les  
*Lettres*.

30. M<sup>me</sup> Causse \*, mere de M<sup>me</sup> du Candal, le feu s'estant pris chez elle, s'enfuit toute nue, avec sa fille, qui n'estoit qu'un enfant, dans le devant de sa chemise.

31. Sarrau \*, conseiller au Parlement, sa femme estant accouchée subitement auprès du feu, luy qui estoit au liet se lève, met l'enfant dans le devant de sa chemise, et va appeler des femmes. Elles, voyant cet homme en cet estat, s'enfuirent.

32. Un Juif, converty depuis peu, voyant que ses affaires alloient mal, et que tout luy reussissoit de travers, respondit plaisamment à des gens qui luy representoient que c'estoit que Dieu l'aimoit, et qu'il le visitoit : « Mais que ne visite-t-il le Pape et les Cardinaux, qui sont » ses anciens amys, au lieu de moy qui ne le connois que depuis trois » jours ? »

33. Une fille de quelque âge, qu'on appelloit M<sup>lle</sup> de Bordeaux, disoit que c'estoit une sottise que de se marier, que les gens d'esprit se jettoient dans l'église ou demeuroient garçons, et estoient presque toujours de bonne humeur ; et que, pour le reste, on le mettoit au haras, pour empêcher le monde de finir.

34. A Alençon, il y avoit un M. Fouteau ; pour rire, on appelloit sa femme Mademoiselle Foutelle. Un homme alla le demander, et dit : « M. Fouteau y est-il ? — Non, » dit une fille. — « Et Mademoiselle » Foutelle ? — Non, Monsieur ; elle mange son potage. »

35. Mon frere l'Abbé dit qu'il luy couste plus à chier qu'un autre à manger. Il est serré.

Sans doute pour :  
le D ; le duc.

36. Un laquais de M<sup>me</sup> de Bourdonné, la femme du gouverneur de la Bassée, disoit à sa maistresse : « Monsieur le P. \* de Saint-Simon » est venu icy ; il a un baudrier bien où il n'y a point d'espée. »

37. Un homme à qui on luy montrait l'Escorial on disoit que c'estoit un vœu de Philippe II à la bataille de Saint-Quentin (ou de Saint-

Laurent), dit : « Oy ! il falloit qu'il eust grand peur ; car voicy qui » couste bien de l'argent. »

38. Une hostesse de Bleneau assez jolie et assez courtoise disoit : « Helas ! pour M. de Courtenay-Bleneau, je ne daignerois l'en refuser, » pour le peu qu'il luy en faut. »

39. A Rome, on dit, quand on voit un vieux cardinal courbé, qu'il cherche les clefs\*, car dez qu'ils les ont trouvées ils se portent le mieux du monde.

Qu'il désire devenir pape.

40. Un M. le Nain, le jour de ses nopces à Lyon, voulut prendre un breuvage pour faire de grands exploits. Le Petit Carme, predicateur celebre, commanda chez le mesme apoticaire un remede rafraischissant. Le garçon se trompa ; le Nain ne put rien faire de toute la nuit et le pere fut tousjours en bon estat.

41. On demanda une fois quelle sorte de gouvernement c'estoit que la Rochelle : « C'est une Jobelinocratie, » respondit un galant homme.

42. La des Urtis, comedienne au Marais, pour dire le premier personnage, disoit : « *Le grand employ* \*. »

C'est ainsi qu'on dit encore aujourd'hui.

43. Le vieux Pena, celebre medecin, fut appelé pour voir un malade à Paris. « De quel pays estes-vous ? » luy demanda-t-il. — « De » Saumur. — De Saumur, et vous estes malade !... Quel pain mangez- » vous ? Du pain de la belle Cave (a). — Vous estes de Saumur, vous » mangez du pain de la belle Cave, et vous estes malade !. . Quelle » viande mangez-vous ? — Du mouton qui paist au Chardonnet. — » Vous estes de Saumur, vous mangez du pain de la belle Cave et » du mouton qui paist au Chardonnet, et vous estes malade !... Quel » vin buvez-vous ? — Des Costaux\*. — Vous estes de Saumur, etc., » vous buvez du vin des Costaux, et vous estes malade !... Allez, vous » vous mocquez des gens. » Et il le laissa là. Quand il abandonnoit un malade, il disoit : « Faites-luy cecy et cela, et de temps en temps » donnez-luy *quaque bouteille* de paradis. »

Ay, Avenay, Hautville. (Fog. 1. 41, p. 429.)

44. En voicy un quasy semblable. Un rousseau alla se confesser : le prestre luy demanda combien il y avoit qu'il ne s'estoit confessé. « Dix » ans, car je n'ay point peché depuis. — Et de quel mestier estes-vous ? » — Sergent. — Et de quel pays ? — Normand. — Vous estes sergent, » Normand et rousseau, et vous n'avez peché il y a dix ans ! Allez, » dit-il, « il en faut avoir des reliques ; » et avec son couteau il luy coupe un petit bout de l'oreille.

45. M. l'Evesque de Noyon Barradas\* disoit à l'abbé le Camus, aumosnier du Roy, 1658 : « Tout est ruiné à mon evesché. Il ne s'est » sauvé que mes prez. — Hé bien, » respondit l'Abbé, « avec un peu » d'avoine, voylà de quoy vivre. »

Frère du favori de Louis XIII, mort en dec. 1659.

(a) C'est le Gonesse de Saumur.

Gaston Jean-B. Bouthillier, mestre de camp, marquis de Chavigny.

Chavigny.

46. Le petit de Chavigny \*, qui se fait à cette heure appeller M. le marquis de Chavigny, à l'âge de treize ans estoit à une assemblée où M<sup>me</sup> des Péneux et son frere Sabliere estoient. Sabliere en beuvant après luy, dit : « N'y a-t-il rien à gagner, au moins ? — Non, » dit-il, » tu n'en aimeras qu'un peu mieux ta sœur. » Il \* l'avoit trouvée fort à son goust.

47. Un marchand de Montauban, tenté de se marier prioit Dieu sur ce sujet avec beaucoup de ferveur ; et parce qu'il ne pouvoit s'empescher de parler haut, il alloit sur le toit de sa maison. Une fois on l'espia, et on ouït qu'il disoit : « Seigneur, qui as fait le soleil chaud » et la lune morfondante, donne-moy une bonne femme ; tu en penses » quelquefois donner de bonnes que tu en donnes de bien mauvaises. »

48. Mon pere avoit un commis naïf, fort devot et fort chaste : un jour il ne trouvoit pas son compte, on ouït qu'il prioit Dieu et disoit : « Seigneur, tu sçais que j'ay mon pucelage, et cependant je ne trouve » point mon compte. »

49. Un homme disoit : « Cicéron aimoit bien son cinquiesme frere, » car il adresse tant de choses *ad Quintum fratrem*. »

50. M<sup>me</sup> de Champré à Saint-Clou, chez la du Rier, durant un grand orage regarda par curiosité par le trou de la serrure et vit un homme et une femme qui se divertissoient : « Jesus ! » dit-elle, « par le temps » qu'il fait ! »

Il y a encore en Champagne des gens de ce nom.

51. Un avocat commença ainsy à Vitry : « Messieurs, je parle pour » Barbe de Congé, dame de Conentre\* et de d'Heuvy. » Il ne fit qu'ajouter un *de* ; au lieu d'Heuvy, il dit *de* d'Heuvy.

Pour se battre, on étoit son habit ou pourpoint.

52. Un brave d'Auvergne, nommé de Giou, disoit : « Pourveu que » Dieu se vueille asseoir sur les deux pourpoints\* et voir le jeu sans » favoriser personne, je m'en tireray aussy bien qu'un autre. »

53. A la foire Saint-Germain, on exposa une fois un tableau où le diable chioit des laquais en volant.

54. Un homme disoit : « Je suis confisqué ; je ne sçaurois plus baiser » que de jeunes filles, je ne puis plus boire que de bon vin, et je » prens goust à l'Evangile. »

55. Feu M. d'Espernon estant chez le feu Roy, le Roy dit à Marais qui contrefait tout le monde : « Fais comme fait M. d'Espernon » quand il est malade. — Holà ! *aucuns*, faites-moy benir Vlaise » (c'estoit son bouffon). — « Monseigneur, nous ne sçaurions. — Comment, à » un homme de ma condition. — Il est mort il y a deux mois. — » Faites-le-moy venir nonobstant toutes choses. » M. d'Espernon rioit du bout des dents. Le Roy sort ; Marais luy voulut faire des excuses : « Non, non, » luy dit-il, « je ne vis jamais meilleur bouffon que » vous. »



56. Je ne sçay quel extravagant juroit : « Le diable m'emporte à travers une grille de Carmelites ! » Ce sont les plus serrées de toutes.

57. Un huguenot, nommé M. de Dangeau, qui a la mine fort niaise, au sortir de l'Académie\* alla à la Cour; je ne sçay quel esveillé luy vint dire : « Monsieur, pensez que vous avez étudié en philosophie ? » — Oüy, » répondit-il naïvement, « j'ay fait mon cours. — Hé bien ! » adjousta l'autre, « vous respondrez donc bien à cet argument : Tout homme est animal, etc. — Voyons si vous respondrez bien à celui-cy, » reprit Dangeau : « Tout homme est menteur ; vous estes homme, » donc vous estes menteur. » Et luy donne un grand soufflet.

Des exercices de l'Académie d'équitation.

58. Chavanes, un des Rambouillet\*, un peu avant que d'aller à Barcelone où il fut tué, s'amusoit fort à lire les Epistres de Senèque, où ce philosophe parle de la mort, et disoit : « On ne fait cela qu'une fois en sa vie ; je veux apprendre à le faire de bonne grace ; car j'aurois grand honte de le faire aussy sottement que beaucoup de gens que je vois. »

Un des fils du financier, (Foy. t. v, p. 470.)

59. Un vieux desbauché nommé Richer qui, à la fin ne se divertissoit qu'à boire, disoit : « Autrefois, quand je voyois une porte fermée, je croyois qu'on y — ; à cette heure je croy qu'on y boit. »

60. Justice, le musicien, en prenant un laquais luy dit : « Je vais à cheval. — J'y vais fort bien aussy moy, Monsieur. » Il luy avoit dit en je ne sçay quelle occasion : « Faites comme vous me verrez faire. » Son maistre se mousche ; luy, prend le mouchoir de son maistre dans sa pochette, se mousche aussy et puis luy rend.

61. On faisoit la barbe à un Espagnol par charité. C'estoient des apprentifs : il passoit fort mal son temps. On entend un chien piailler. — « Ah sans doute, » dit cet homme, « on luy fait la barbe par charité. »

62. Il y avoit trois Martin à Paris : Martin mangé, un qui s'estoit ruiné à tenir table ; Martin qu'on mange, l'oncle de Villemontée, et Martin qui mange, celui du cardinal de Richelieu. Ce Martin qu'on mange vit encore, et tient encore table ; il estoit je ne sçay quoy à la grande escurie. Il traita autrefois feu M. de Bellegarde, et toute la pâtisserie et autres choses estoient en figures de mors de bride ; mesme on en fit des pasteux tout pleins.

63. Le duc de Savoye, le bossù, amoureux de sa belle-fille Madame Royale, luy donna une collation où toute la vaisselle d'argent estoit en forme de guitare, à cause qu'elle en jolioit. Elle le contrefaisoit avec Cesy, qu'il chassa et toutes les autres.

64. Un nommé Tausias de Bordeaux, en remerciant M. Bibaud\* de luy avoir envoyé un chapeau de castor, luy disoit : « Vous deviez plutôt m'envoyer une botte de foin ; car je ne suis qu'une beste de vous avoir donné cette peine. »

Associé de Pierre Tallemant, père de l'auteur. Tausias ou Taudias, premier jurat de Bordeaux.

65. Une fille de quatorze ans qui sortoit de religion ayant veü un prier baiser une femme en badinant, se mit à crier : « Ah ! que j'ay » pitié de la pauvre ame ! » Elle croyoit que c'estoit tout.

66. Un jardinier, en plantant des asperges dit à M<sup>me</sup> de Rambouillet qui se plaignoit de ce que cela faisoit si fort sentir l'urine, qu'il y avoit un remede infailible à cela. « Hé, quoy ? — C'est qu'il faut mon- » ter dans vostre grenier, et pisser par vostre fenestre. Je meurs si » vous en sentez rien. »

67. Il y avoit un huguenot, soldat de fortune du Dauphiné, qui ne vivoit pas trop bien avec sa femme. Son pasteur l'exhortoit un jour à avoir patience, et après plusieurs exemples chrestiens il luy allegua celui de Socrate : « Voyez, *Monsu*, » luy dit le soldat, « il n'y a guères » de *Soucrates*, mais il y a bien des *Santippes*. »

68. Un bourgeois de Thoüars appelé au Consistoire où le ministre Rivet presidoit, on luy fit reprimande de ce qu'il beuvoit. « Je bois, » dit-il en riant, « et y a-t-il personne de vous autres, Messieurs, qui ne boive ? — Mais vous battez vostre femme. — Et qui voulez-vous qui la » batte ? Si M<sup>me</sup> Rivet fait quelque chose qui ne soit pas bien, appel- » lerez-vous vos voisins pour la chastier ? » Et s'en sauva ainsy en goguenardant.

69. La Cuisse, chirurgien qui accouche les femmes, dit qu'un jour une personne bien faite et bien vestüe le vint prier chez luy de l'accoucher, le contenta bien, et après le pria de donner l'enfant à un homme fait de telle façon. Quelque temps après, on vint querir la Cuisse pour une maïstresse des Requestes; c'estoit elle-mesme, et elle luy dit tout bas : « Je crieray cette fois pour celle-cy et pour l'autre. »

70. Le jeune Guenaut, medecin, venoit d'accoucher une fille de bon lieu, et comme il en emportoit l'enfant sous son manteau, un grand laquais de la maison luy vint dire tout bas à l'oreille : « Mon- » sieur, se porte-t-il bien ? — Quel coquin est-ce là ? » dit le medecin. — « Monsieur, » respondit le laquais, « j'y ay autant d'interest qu'un » autre, pour le moins ; c'est de mon fait. »

71. Un conseiller, dans la deuxiesme des Enquestes, pensant tirer un precez d'un sac en tira un chapon tout lardé. Voylà un esclat de rire qui prend à tout le monde. « C'est, » dit le Conseiller, « mon co- » quin de clerc qui, estant ivre, a pris l'un pour l'autre. »

72. Un nommé M. Hotiärd, qui estoit assez fort en gueulle, sortoit de Paris pour aller aux champs. C'estoit la Sepmaine sainte. Il trouva à la porte un embarras de charrettes chargées de veaux. Il entre bien » des veaux à Paris, » dit-il. « Il en sort bien aussy, » dit le chartier.

73. Feu M. d'Humieres estoit rousseau ; sa mere luy fit teindre les cheveux, et un jour, estant chez M<sup>me</sup> de Jonquieres qui estoit de ses voisines à la campagne, elle luy dit : « Ne trouvez-vous pas mon filz

» bien mieux comme cela ? — Madame, je l'ay tousjours trouvé fort  
 » bien. — Mais, dittes, dittes en conscience. — Madame, je ne l'ay  
 » jamais veü autrement. » Et elle fit tousjours semblant de ne s'estre  
 point aperceüe qu'il eust esté rousseau.

74. Le feu évesque de Rennes \* estoit homme de bien et sçavant ; les  
 tailleurs luy allerent demander un saint pour patron. « Mais nous  
 » en voulons un, » dirent-ils, « qui sans doute soit en paradis. — J'y  
 » resveray, » leur dit-il, « revenez demain. » Ils reviennent. « Mes  
 » amys, » leur dit-il, « prenez le bon larron ; car, ou Nostre-Seigneur  
 » n'a pas dit vray, ou il est en paradis. Vous sçavez qu'il luy dit :  
 » *Tu seras ce soir en paradis avec moy.* » Ils le prirent. Il s'appelle  
 Dimas en je ne sçay quelle legende.

Pierre Cornuillier,  
 1619 à 1639.

75. Il y a cinq ans que, dans l'isle Nostre-Dame, on voyoit pour de  
 l'argent quatre pieces de tapisseries à l'antique, les plus belles du  
 monde ; dans la premiere, il y avoit un jeune homme avec ces deux  
 vers :

De ce beau jeu d'amours  
 J'en veux parler tousjours ;

dans la seconde, un homme de trente ans :

Et moy pareillement  
 J'en parle bien souvent ;

dans la troisieme, un homme de quarante-cinq ans avec une dame de  
 trente :

Et moy, tel que je suis,  
 J'en parle quand je puis ;

dans la derniere, un vicillard tout blanc avec une vieille. Il levoit les  
 mains au ciel, et disoit :

O grand Dieu que j'adore !  
 En parle-t-on encore ?

76. Le Pailleur avoit chanté un jour une chanson dont la reprise  
 estoit :

Jamais en jour de ma vie  
 Je ne chiray que debout.

Une suivante qui faisoit la sucrée, au lieu de ce vilain mot dit en  
 chantant la mesme chanson :

Jamais en jour de ma vie  
 Ne le feray que debout.

77. Un docteur (a) s'avisa de vouloir haranguer, un jour qu'on rece-

(a) Martin.

voit des maîtres ez-arts; il demeura, de la seconde ligue. Il appelle son cuistre et luy donne la clef de sa chambre pour aller querir sa harangue. Cependant il pria la compagnie de se donner patience. Le cuistre mesle la serrure et revient les mains vuides. Il fallut que le docteur descendist.

78. Le duc d'Ossone, ayant à juger un cordonnier qui avoit tué un prestre, luy demanda : « Pourquoi l'as-tu tué? — Il avoit tué mon » pere, et pour cela on ne fit que le suspendre à *divinis* pour six mois. » — Hé bien, » dit le Duc, « je te condamne aussy à ne faire des sou- » liers de six mois. »

79. Un nepveu de Voiture, nommé l'abbé du Val, jeune homme qui a de l'esprit mais peu de cervelle, s'est jetté dans la devotion, et en respondant à des vers que des dames luy avoient envoyez, il mit au haut une † et ces mots : *In hoc signo vincam*.

80. Quelqu'un escrivoit de l'armée : « Un tel regiment arrivé trop » tard, queyqu'il soit venu tousjours volant. »

81. Un jesuiste *cujusdam virginis manu utebatur*, pour en tirer une reflexion chrestienne et luy monstrent de quelle ordure les hommes naissoient.

82. Un homme escrivoit à un autre : « A Monsieur Monsieur... em- » brocheur de la Reyne. » Il y a des charges d'embrocheurs.

83. Un Basque entendant prescher sur le miracle des cinq pois- sons, dit : « Il falloit donc que ce fussent des balenats. »

1<sup>a</sup> Nativité.

Claude B., maître  
des R., en 1651, marié  
7 mars 1655 à Louise  
Guerm, morte en  
1699.

84. Le Maltois, faiseur d'horoscopes, disoit à une de mes niepces : « Payez-moy bien, je vous la \* feray bien heureuse. »

85. M. de Bouchu \*, maistre des Requestes, dit que sa femme, sept ou huit jours aprez leurs nopces, voyant que cela diminuoit estrangement, alla trouver sa belle-mere, et luy dit toute en pleurs « qu'elle » ne sçavoit pas ce qu'elle pouvoit avoir fait à M. de Bouchu, mais » qu'elle voyoit un si grand changement dans les caresses qu'il luy » faisoit qu'asseurement il estoit mal satisfait d'elle. » La belle-mere se mit à rire et la desabusa. C'est une grande sottise \* d'aller se tuer si mal à propos.

Aux nouveaux  
mariés.

86. Une femme de Paris qu'on avoit menée voir quelques parens à Vitry-le-François, disoit naïvement : « Voicy une jolie ville; mais » je n'aime point les villes qui sont enmi les champs. »

87. Deux Cordelliers, qui faisoient fort bonne chere à disner, se moquoient de deux Minimes qui ne mangeoient que des carottes, et leur disoient : « Nostre saint François vaut bien le vostre. » Apres disné, les Minimes montent à cheval, et les Cordelliers sur la haquenée des Cordelliers; alors les Minimes eurent leur revanche, et leur dirent : « Nostre saint François vaut bien le vostre! »

88. On disoit d'un homme qu'il estoit si mal propre qu'il n'avoit

ny peigne ny mouchoir. — « Je vous assure, » dit Vitray, « qu'il se mouche et se peigne; et je l'ay veü se moucher de son peigne : je l'ay veü se moucher avec les doigts. » C'est avec quoy il se peignoit.

89. D'Ablandcourt avoit un laquais qui luy disoit : « N'allez pas si viste avec vostre cheval, car on dira : Voylà un laquais qui est fou et son maistre aussy. »

90. Berthod le chastré\*, voulant mettre son laquais en mestier, luy dit : « Regarde de quel mestier tu veux estre. Veux-tu estre chapelier? — Non, Monsieur; il n'y a rien au-dessous. — Hé bien! menuisier? — Il n'y a rien au-dessous. — Potier d'estain? — Il n'y a rien au-dessous. — Hé quoy donc? — Tailleur, Monsieur, ou cordonnier; car si je ne suis bon tailleur, je seray ravaudeur; si je ne suis bon cordonnier, je seray savettier. »

91. Un gentilhomme de Languedoc ayant gagné son procez à Castres avec depens, envia tout ce qu'il trouva de gens à disner, disant que sa partie estoit condamnée aux depens; et vouloit renvoyer l'hoste à sa partie, pour estre payé.

92. Dans les Sevenes, quand il faut faire une deputation, on la fait au rabais. N'est-ce pas le moyen d'avoir de bons deputez?

93. Un M. de Neufvic n'ayant pas trouvé son procureur dit à la servante son nom. « Monsieur, » dit-elle, « il est venu un monsieur de Deuxvic. — Je ne connois point cela, n'est-ce point M. de Neufvic? — Hé oüy, » dit-elle, « mais je n'osois en tant dire. »

94. Un capitaine valon, en Hollande, voyant que tout le monde mettoit des devises dans son drapeau, mit dans le sien : « Bon capitaine valon, pour le service de son Excellence. »

95. M. de Chalons, Vialart\*, voulant instruire les paysans de son diocèse, demanda à ceux d'un village où il y a un chasteau : « Mes amys, que faut-il pour se sauver? — Monseigneur, » dirent-ils, « il faut se retirer dans le chasteau quand les gens d'armes venent. »

96. Une femme, en pleurant son mary disoit : « Hélas! il me disoit tousjours : Va-t'en au diable! mais il y est bien allé le premier. »

97. A l'eclipse de 1652, les gens de la comtesse de Fiesque regardoient dans un miroir. La porte de la rue estoit ouverte : Il passa une chaise : « Regardez, » dit l'un d'eux, « on va en chaise dans le soleil! »

98. Un sergent à Bordeaux prit son pere prisonnier, disant qu'il valloit mieux qu'il gagnast cet argent là qu'un estrangier.

99. L'advocat du Roy de la Rochelle s'appelloit Reveau; c'estoit un impertinent Jean de lettres s'il en fut jamais. Il espousa une veuve; il disoit le lendemain qu'il avoit trouvé douze plus grands plaisirs en son cabinet que celui-là; il estoit puceau. Depuis, on appella cela le treiziesme de M. Reveau.

*Voy. t. IV, p. 130.*

Félix Violart; eveq.  
1640-1680.

On le pend.

100. L'abbé Ruscclai et un homme de qualité du Dauphiné estoient une fois chez M<sup>me</sup> de Rambouillet. On parla de voleurs ; Ruscclai dit : « *Subito che si piglia un ladro in Italia, s'impicca* \*. » Bressieu crut que *ladro* vouloit dire ladre. « Mais je ne vois point de raison à cela, » dit-il, « il faut donc pendre M. de Rostaing. — *È ladro*, monsu de Rostaing ? » disoit l'Abbé. Enfin, après en avoir bien ry, M<sup>me</sup> de Rambouillet les mit d'accord.

101. Un officier espagnol qui avoit servy long-tems en Flandres, revenoit à Madrid *para pretender*, qu'ils appellent ; il fut rencontré par le Roy qui s'estoit esgaré à la chasse. Le Roy, pour s'en divertir luy demanda d'où il venoit. Luy qui ne le connoissoit point luy dit qu'il venoit pour demander recompense. — « Et si le Roy ne vous en veut pas donner ? — Mon mulet le f..... » dit-il. Quand il fut saluer le Roy, le voylà bien surpris car il le reconnut. Il prit pourtant courage. Le Roy, pour s'en divertir luy demanda la mesme chose, et puis dit : « Et si le Roy ne vous veut pas donner recompense ? — Sire, » dit l'Espagnol, « ce qui est dit est dit. Si vous en avez envie, mon mulet est là-bas. »

102. Une Espagnole s'estant confessée refusa de dire son nom au confesseur, en luy disant : « *Padre, mi nombre non e mis peccados*. » Mon nom n'est pas un de mes pechés.

103. Un yvroigne en mourant demandoit des santez à ses amys, comme les autres des messes : « Car il n'y a rien, » disoit-il, « qui esteigne plus promptement le feu du purgatoire. »

104. A Toulouse, les medecins font bien plus les entenduz qu'ailleurs. Ils ne daignent foüetter leurs mules, les valets les foüettent derrière. Un jour le valet d'un d'eux nommé le Coq, qui est un fameux medecin, foüetta la mule de trop près ; la mule luy donna un coup de pié. Le garçon prend un pavé et, au lieu de donner dans les fesses de la mule, il donna dans les reins à son maistre. Le docteur se retourne : « Qu'est-ce que cela ? — C'est que la mule m'a donné un coup de pié. — Elle m'en a donné un aussy à moy. » Ne voilà-t-il pas un grand personnage !

Gilles Boileau.

105. Le laquais de Boileau \* fut par l'ordre de son maistre pour voir si le premier president de Bellievre estoit si changé qu'on disoit, après sa mort, en son habit de parade. « Voire, » dit le laquais, « il n'est changé que par le visage. »

106. M<sup>me</sup> Chabau, femme du commis du comptant de la Baziniere, celle dont Benserade avoit esté le galant, s'avisa, long-tems après les *Uranins* et les *Jobelins*, de dire qu'on luy avoit donné les plus jolies stances du monde, et elle dit par cœur le sonnet de Job. On la berna, on le luy fit redire trois fois, et on luy en fit donner copie.

107. M<sup>me</sup> de Grimault dit aussy une fois à l'hostel de Rambouillet

qu'elle avoit veü la plus belle stance du monde. Elle en rompit tant la teste qu'enfin on luy dit : « Si vous l'avez trouvée si belle, apparemment vous l'aurez retenüe ; car, au pis aller, il n'y sçauroit avoir » que dix vers ? — Jésus ! » dit-elle, « vous vous moquez ; il y en avoit » plus de soixante. »

108. Henry IV<sup>e</sup>, estant à Cisteaux, disoit : « Ah ! que voicy qui est » beau ! mon Dieu, le bel endroit ! » Un gros moine, à toutes louanges que le Roy donnoit à leur maison disoit tousjours : *Transcuntibus*. Le Roy y prit garde, et luy demanda ce qu'il vouloit dire : « Je veux dire, » Sire, que cela est beau pour les passans, et non pas pour ceux qui » y demeurent tousjours. »

109. Henry IV<sup>e</sup>, à Poissy, demanda à la petite de Maupeou \*, depuis abbesse de Saint-Jacques-de-Vitry : « Qui est vostre pere, mignonne ? » — C'est le bon Dieu, Sire. — Ventre-saint-Gry ! je voudrois bien » estre son gendre. » Elle en donna plus d'un au bon Dieu, la bonne dame, et elle juroit cavalierement *par les six enfans que j'ay portez !*

110. Un jour on entendit recommander aux prieres un vieux M. Gu-  
retin, agent de quelque prince d'Allemagne ; cependant il estoit au  
presche luy-mesme. Tout le monde luy demanda ce que cela vouloit  
dire. « Je vous assure, » dit-il, « qu'un homme de mon âge a à crain-  
dre quand il perd l'appetit. J'avois accoustumé tous les jours de  
manger une perdrix, et hier je n'en pus manger que la moitié. »

111. Un traducteur parlant de cette pomme donnée à l'imperatrice  
Athenais \* (a), a traduit *μῆλον*, une brebis.

112. Une femme qui s'estoit fait recommander aux prieres, alla le  
jour mesme en visite, en disant que les prieres de l'Eglise estoient  
tousjours bonnes.

113. La Reyne demanda un jour, en riant, au passager du port  
de Nully \* si sa femme estoit belle. « Ma foy ! » ce dit-il, « Madame,  
l'on en f— de plus laides. »

114. Un correcteur d'imprimerie mettoit tousjours *porci Penelopes*,  
au lieu de *proci*.

115. Un solliciteur de procez de Castres escrivit une lettre d'amour  
dont on n'a pu retrouver que le commencement que voicy : « Je  
n'eusse jamais pensé, belle Marion, que l'absence eust esté une si  
cruelle passion comme à present j'en fais l'office. Esloigné de l'o-  
rient de vostre belle face, toutes choses me semblent noires au prix de  
votre belle clarté qui remplissoit mon cœur de joye, et n'a mon  
dit cœur autre nourriture que de soupirs et de larmes. » Or, il avoit  
un rival qui eut jalousie de cette lettre, et fit escrire contre par un

Louise de M., coad-  
jutrice de l'abbesse  
en 1615; morte en  
1648.

On : Eudoxie,  
femme de Theodose  
le jeune.

Neully

(a) Cela fut cause de la mort du consul Paulin \*.

pendant qui la refutoit sérieusement. C'est encore une grande perte que d'avoir perdu cela.

Pierre Fortin, sr de la H., auteur du *Testament d'un père à ses enfants*, 1655.

116. La Hoguette \* a mis sur sa porte : *Santé et badinage*. Et sur son colombier : *Ils sont pris s'ils ne s'envolent*.

117. Un Espagnol estant malade donna une de ses poules au curé. Guery, il se met à conter ses poules ; on luy dit : « Monsieur le curé » l'a prise. — Regardez, » dit-il, « je l'avois donnée plus de trente » fois au diable, il ne l'avoit point prise. Je ne l'ay donnée qu'une » fois au curé, il l'a emportée. »

118. Un ministre en priant Dieu dit : « Seigneur, tu nous conser- » veras, tu nous l'as promis, tu n'es point Normand. »

119. D'Ablandcourt disoit à sa cousine du Fort, qui s'estoit fait farder dans son portrait : « Voylà comme tu seras à la resurrection. »

120. Le laquais de Gombaud, lisant le Livre des Roys, disoit : » Si » j'eusse esté Dieu, je n'eusse point fait de si sots roys que cela. »

121. Un cordellier voyant qu'un moine de Saint-Benoist avoit dit, au lieu de *Benedicite*, « *Benedictus benedicat*, » de peur de faire perdre quelque chose à saint François, dit : *Franciscus Franciscet*.

122. Un battelier à qui on demanda si Jesus-Christ estoit Dieu : « Il » le sera, quand le bonhomme sera mort. »

123. M. des Marestz estant à Nantuil, chez M. de Schomberg, il y trouva un vieux gentilhomme qui se vantoit de faire bien des vers. Ce pauvre homme envoya toute la nuit querir son recueil. Deux jours après, il envoya ce quatrain à M. de Schomberg :

Je vous envoie des perdreaux,  
Si j'avois meilleur, vous l'auriez ;  
Je ne vous envoie point de levreaux,  
Car je n'ay pas de levriers.

— Ce mesme M. des Marestz trouva une autre fois à la campagne une fille qui faisoit fort le bel esprit. Elle disoit que les arondelles voloient sur l'orifice du chaos. « Oy ! » dit des Marestz, « qu'est-ce que » cecy ? » Il se met à l'entretenir en mesme style, et après luy escrivit une lettre de la mesme force. Elle n'osa respondre ; mais tandis qu'il fut dans le pays, elle ne vouloit parler qu'à luy. Un bon gentilhomme à qui elle monstra cette lettre, dit : « Vrayment, voylà de beaux vers ! » Des Marestz dit que cette fille est cause qu'il a fait les stances des *Visionnaires*.

124. Une vieille madame Mousseaux, mere du Grand-audiercier, avoit espousé un jeune homme nommé Saint-André qui, pour n'estre pas avec elle, alloit le plus souvent qu'il pouvoit à la campagne ; elle en enrageoit et escrivoit sur son almanach : « Un tel jour mon cœur » est party ; un tel jour mon cœur est revenu. »



125. Feu Monterueil, de l'Académie, celui qui estoit au prince de Conty \*, comme on luy demandoit s'il disoit son breviaire dans les courses qu'il faisoit, car il a esté depesché bien des fois, respondit :

Voy. *Histor. de Sarasin*, t. v, p. 294.

Dieu, en courant, ne veut estre adoré.

126. Un Gascon avoit fait un sonnet sur la mort de M. de Montmorency où il y avoit à la fin :

La Parque Je prit par derriere,  
N'osant le prendre par devant.

127. Un mary ayant trouvé sa femme en lieu obscur [l'accolé], sans rien dire; elle resiste, mais enfin, il en vint à bout. Elle s'aperceût après que c'estoit luy. « Hé vraiment! » dit-elle, « si j'eusse crû que » c'eust esté vous, je n'eusse pas fait tant de façons. »

128. Un valet disoit à son maistre : « Monsieur, si je rencontre des » voleurs, je me laisseray voler hardiment. »

129. Un laquais disoit : « Allons là-haut, Madame nous fera rire. »

130. Un autre ne vouloit pas quitter son maistre, et disoit : « Où » en trouverois-je un qui me fist autant rire que celui-là? »

131. Un moine preschoit sur la mort, à Fontevault : il y avoit une fort jolie religieuse à un coing de la grille; elle luy avoit esté cruelle. Il disoit : « On dit à la Mort : Prends cette vieille. — Je ne veux pas. » dit-elle; je veux cette jeune, je veux cette jeune. » Il trouva moyen de dire dix fois : je veux cette jeune.

132. Colomby, l'Académicien \*, estoit le plus vain de tous les hommes. Il demanda un jour à M. de Vardes : « Que tirez-vous bien de la » Cour? — Six mille livres, » dit Vardes. — « Ah! siecle ingrat, » s'escria Colomby, « je n'en ay que douze, moy! »

François de Cauvigny, sr de C., parent de Malherbe.

133. Une personne qui avoit esté fort bien traitée d'une dame qui n'estoit pas trop jolie, la louoit fort de beauté, et surtout de belle gorge. Feu Comminges \* oyant cela dit : « Il est vray que de recevoir » bien les gens, cela fait la gorge fort belle. »

Gaston Jean-Baptiste, comte de C., mort seulement le 25 mars 1670.

134. Un gentilhomme du feu comte du Lude estant à l'extrémité, comme on luy parla de se confesser, dit : « Je n'ay jamais rien voulu » faire sans le consentement de Monsieur; il faut sçavoir s'il le trouve » bon. » Le consentement venu, le Curé le pressa fort de restituer certain argent. « Mais, Monsieur, » disoit-il, « si je ne meurs pas je » n'auray plus rien. » Enfin, il envoya querir un de ses amys : « Ecoute, » un tel, » luy dit-il, « rends cet argent qui est dans un coffre dont » voylà la clef; mais garde-toy bien de te tromper, viens bien voir si je » suis mort avant que de le rendre. »

135. Un officier de M. de Rheims « venoit de boire, » disoit-il, « avec

» ses intimes. — Et comment les appelez-vous? — Ma foy ! » répondit-il, « je ne sçay pas comment ils se nomment. »

136. Montagne estant un jour malade, on le pressa tant qu'il souffrit qu'on fist venir un medecin. Il demanda à ce medecin comment il se nommoit : « Les sçavans, » dit cet homme, « me nomment *Aegidius*, et les ignorans m'appellent *Gilles*. » Montagne le chassa, et oncques plus n'en voulut voir.

137. Une parente de M. le marquis de Rambouillet emprunta deux chevaux de carrosse à M<sup>me</sup> de Rambouillet. Les chevaux ne revenoient point; on y envoya, on trouva qu'elle les faisoit labourer.

138. Un maire d'Amiens haranguant M. d'Aumale de la Ligue, qui y faisoit son entrée, luy dit entre autres belles choses : « J'ons veü » vo' mere, elle n'est mie si grande que vous; mais on dit volontiers » que petite vache fait grand vian. »

139. Une fermiere à qui on disoit : « Vous avez mal à la rate. — » C'est mon ! » dit-elle, « nos pere plaquons là nos mere, ils s'amuse » sons ben à nous faire des rates! C'est les gentilhommes qui en » ont. — Je croy, » adjoustoit-elle, « que le Roy en a une belle et » grosse, car on dit qu'il est bien gentilhomme. »

140. Quand on establît un presidial à Crespy en Valois, les femmes qui avoient oüï dire que le Presidial venoit allerent au devant pour le voir. Elles virent des commissaires dans un carrosse. — « Mais où » est donc ce presidial ? je m'attens qu'ils l'ont bonté sous leurs grands » robes. »

141. Des gens de qualité de Soissons disoient : M. *Chamus* pour *Camus*; à cause qu'on dit en Picardie, un *cat* pour un *chat*.

142. Une femme de Montpellier qui vouloit bien parler françois, pour dire *la migraine* disoit *la grenade*, à cause que *miougrane* en languedochien veut dire grenade.

143. Un nommé le Sage se fit catholique, moyennant quoy M. de Montmorency luy donna deux cens pistoles, un cheval et une place de gendarme. M. le Faucheur luy dit : « Or çà, ne sçavez-vous pas » que nostre religion est la meilleure? — Aussy, » dit cet homme, « ay-je pris du retour. »

144. Le pape Urbain, en colere contre le cardinal Borgia, dit : « Gli » abbiamo beatificato un' suo parente che non lo meritavo. » Le cardinal Raggi, génois, alla au Jesu \* : « Quelle feste est-il ? — Du bienheur » eux Borgia. — Non ci voglio entrar, » dit-[il], « quel beato non è ben' » in palazzo \*. »

145. M. de Matignon entendant parler du *don gratuit* demanda si c'estoit un Fueilleant ou un Chartreux \*.

146. Un homme de la province, dont la femme avoit eu un enfant au bout de trois mois de mariage, quand ce vint au Carnaval, de peur

Nom de la belle  
eglise des Jesuites à  
Rome.

N'est pas bien en  
cour.

Ces religieux  
prennent le *Don*.

des railleries, il se mit devant sa porte avec une table et des jettons :  
 « Que faites-vous là ? » luy demanda-t-on. — « Je suppute combien  
 » j'auray d'enfans à un tous les trois mois, si je suis quarante ans  
 » en menage. »

147. Montpipeau \* disoit à M<sup>me</sup> d'Avaré, une belle femme de son  
 voisinage, un vers de Corneille :

Vous quitter et mourir m'est une mesme chose.

Sa femme l'espioit et l'entendit, et quand M<sup>me</sup> d'Avaré alla prendre  
 congé d'elle en présence du mary, elle dit : « Ah Madame ! vous  
 » quitter et mourir est une mesme chose. »

148. Un prestre en mariant une grande fille se mit à resver, et  
 quand ce vint à dire les mots sacramentaux il dit, comme si c'eust  
 esté un baptesme : « Ne luy a-t-on rien fait ? » On demande cela pour  
 sçavoir si on n'a point inondé \* l'enfant.

149. Patin \*, le medecin, dit que la fievre continüe dans un corps  
 c'est un Jesuiste dans un estat.

150. Une couturiere nommée M<sup>me</sup> Colin payoit par jour la nourrice  
 de son enfant, et comme on luy disoit : « Vous mocquez-vous ? vous  
 » en aurez meilleur marché par mois. — O ! vous vous trompez, » res-  
 pondit-elle, « vous ne sçavez pas combien les mois vont viste. »

Il y a de jolis cou-  
 plets de Montpipeau  
 dans les anciens Re-  
 cueils imprimés des  
*Airs de Cour.*

Ondoyé.

Guy Patin.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 449, N° 1, lig. 1<sup>re</sup>.

*Le pere de feu M. le marquis de Rambouillet.*

Nicolas d'Angennes, sieur de R. Sa tante Madgeleine d'Angennes  
 estoit non pas abbessse mais religieuse et l'une des vingt-quatre con-  
 seillères de l'abbaye de Poissy. Pour bien apercevoir le trait de la ré-  
 plique, il faut supposer qu'il y avoit des pommes de *Rosmadec*.

II. — P. 450, N° 7.

Coulanges avoit vu cette epitaphe à Montefiascone. C'estoit, dit-il,  
 celle d'un prélat allemand de la famille Fugger, d'Angsbourg. Il la rap-  
 porte ainsi :

Est, Est, Est, et, propler nimum est,  
 Joannes Frugger, dominus meus, mortuus est.

## III. — P. 451, N° 8, lig. 3.

*Ah ! Monsieur, que j'aime vostre Printemps !*

Les stances du *Printemps* se retrouvent dans les *Poésies du marquis de Montplaisir*, édition de Saint-Marc, Amsterdam 1759, in-18, p. 23. — Le *Temple de la mort* est le morceau qui fit la réputation de Philippe Habert, frère de l'abbé de Cerisy. — On connoît assez le sonnet de Sarraasin :

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté...

## IV. — P. 451, N° 9, lig. 3.

*Je ne m'estonne donc pas que vous escrивiez si mal.*

Mons Théophile est ici bien sévère ; car le roman de Vital d'Audiguier, les *Amours de Lysandre et Caliste*, Paris, 1615, in-18, est assurément une des plus agréables nouvelles de notre pays. Il est vrai qu'Audiguier a fait d'autres romans moins bons. On doit remarquer dans l'avertissement de *Lysandre et Caliste* les phrases suivantes : « Lecteur... ayant commencé cette pièce depuis six mois... j'en ay » demeuré les trois et demy blessé de huit coups d'épée... sans conter » le desplaisir d'avoir esté volé, quinze jours après un assassinat qui » m'avoit réduit à l'extremité. »

## V. — P. 453, N° 21, lig. 3.

*M<sup>r</sup> un tel.*

On voit que dès lors c'étoit une impolitesse d'écrire en abrégé le mot *Monsieur* sur une lettre ou dans le corps d'une lettre. — Ce la Rocheposay durant la mode des *Portraits* a fait lui-même le sien ; il s'y dépeint comme le plus parfait des hommes, et l'on est surpris de voir tant de naïveté dans l'agréable contemplation de soi-même. (*Mémoires de Mademoiselle*, édition de 1736, t. VII, p. 90.)

VI. — P. 454, lig. 1<sup>re</sup>.

*Il entre et va pisser dans la cheminée.*

C'étoit, du moins avant le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, un expédient assez ordinaire, de recourir à la cheminée dans un besoin pressant. Brantome raconte quelque part qu'un galant s'échappa de la couche d'une maîtresse de François I<sup>er</sup> et se cacha sous les rainceaux qui étoient dans la

cheminée durant l'été. François I<sup>er</sup> s'approcha de la cheminée et agit comme le comte du Lude. — Cela me fait souvenir aussi de l'histoire de Predicac, dans le *Moyen de parvenir*, chap. XL, intitulé : *Glose*. L'ancienne façon d'agir s'y trouve encore mieux constatée.

VII. — P. 454, N° 37, lig. 2.

*A la bataille de Saint-Quentin.*

Perdue, le jour de la Saint Laurent 1557, par le connétable de Montmorency, contre les Espagnols, les Savoisiens et les Anglais réunis. On garde à Beauvais un drapeau curieux exécuté à la suite de cette victoire, et sur lequel les armes d'Espagne, d'Angleterre et de Savoie sont groupées autour du gril de Saint Laurent. Or, ce drapeau est tous les ans triomphalement promené dans la ville, en mémoire de la fabuleuse Jeanne Hachette qui l'auroit enlevé aux Bourguignons, un siècle auparavant. Je me suis attiré de bien mauvaises affaires, il y a quelques années, pour avoir reconnu la date certaine et l'intention véritable de ce trophée de l'héroïne de Beauvais.

VIII. — P. 455, N° 38, lig. 2.

*Hélas ! pour M. de Courtenay-Bleneau.*

Probablement Gaspard de Courtenay, fils de celui qui tua si galamment sa femme et l'amant de sa femme. Voyez à ce sujet une lettre de Malherbe de 1609, et l'*Historiette* de M<sup>me</sup> de Villars. Gaspard n'eut pas d'enfans de Magdelaine de Durfort.

IX. — P. 455, N° 46, lig. 5.

*Tu n'en aimeras qu'un peu mieux ta sœur.*

C'est-à-dire que M<sup>me</sup> des Réaux, la femme de notre auteur, plaisant fort au petit Chavigny, celui-ci fit une réponse à la fois ingénieuse et galante à Sablière qui, lui faisant raison, devoit prendre quelque chose des dispositions dans lesquelles Chavigny se trouvoit.

X. — P. 457, N° 57, lig. 1<sup>re</sup>.

*Un huguenot nommé M. de Dangeau qui a la mine fort naïve.*

Souvenir d'autant plus piquant qu'il s'agit ici de Philippe de Courcillon, depuis marquis de Dangeau et auteur du célèbre *Journal*. Il

n'avoit guères plus de vingt ans au moment où des Réaux écrivoit cela de lui, étant né le 21 septembre 1638. Sa famille étoit protestante, et lui-même fut présenté à la Cour avant d'avoir abjuré. C'est la première mention qu'on trouve de ce courtisan si parfait et, après tout, si ridicule, j'en demande pardon à ses excellens éditeurs. Au moins ce premier trait est-il en l'honneur de son courage et de sa liberté d'esprit.

XI. — P. 458, N° 69.

Dans les *Nouvelles parodies bachiques mêlées de vaudevilles et rondes de table*, 1700, p. 266, on cite ce chirurgien *la Cuisse* :

Qu'elle est grosse ma bouteille !  
Çà je veux faire merveille,  
Dedans cet accouchement.  
Regardez comme elle pisse !  
Jamais Monsieur de la Cuisse  
N'accoucha si doucement.  
Bon ! bon ! bon !  
Que le vin est bon.  
Par ma foi j'en veux boire ! etc.

(p. 266.)

XII. — P. 459, N° 74, lig. 7.

*Il s'appelle Dimas, en je ne sçay quelle legende.*

Belle occasion de faire une longue note. Je me contenterai de dire que ce nom de Dimas est donné au bon larron dans nos plus anciennes poésies. Il a même inspiré un très-beau mouvement à Richard le Pelerin, auteur de la *chanson d'Antioche*, chant 1, vers 116.

A la droite de lui fu uns herres dreeïcs,  
Dimas ot-il a nom puis qu'il fu baptisiés,  
Il ereï bien en Dieu...

XIII. — P. 461, N° 90, lig. 1<sup>re</sup>.

*Berthod... voulant mettre son laquais en mestier...*

Sans doute, une fois que ce laquais eut atteint l'âge d'abandonner la maison de Berthod. Il faut remarquer cela. Au temps de des Réaux tout le monde avoit laquais, même les plus pauvres parmi les gens de lettres. Le laquais étoit un enfant de treize à dix-sept ans fils d'ouvrier ou d'artisan, qui vivoit au croc de celui qui le prenoit, sans rien recevoir qu'un petit vêtement assez élégant, un méchant lit, une

nourriture telle quelle. — Les *grands* laquais étoient une exception. Les seuls appointemens du laquais étoient ce qu'il pouvoit recevoir des amis de son maître, ou de ceux auxquels il étoit envoyé. Il y avoit entre lui et le valet de chambre la même distance qu'aujourd'hui chez les procureurs et les notaires entre les petits clercs ou saute-ruisseaux, et Messieurs les Clercs proprement dits. Le laquais attendoit le maître qu'il avoit accompagné, dans l'antichambre, dans la cour, ou même devant la porte. Rien de plus commun que les réunions, les querelles, les méchants tours et les fâcheries de laquais : Scarron, les avoit en horreur, et je ne puis m'empêcher d'accuser les laquais d'avoir beaucoup contribué à indisposer Lafontaine contre les enfans. Les laquais ne semblent plus exister au *xviii<sup>e</sup>* siècle; le nom reste, non la profession.

XIV. — P. 462, N° 106, lig. 2.

*S'avis de dire... qu'on luy avoit donné les plus jolies stances du monde, et elle dit par cœur le sonnet de Job.*

Voilà deux méprises qu'on ne pardonnoit pas alors et dont l'équivalent paroîtroit aujourd'hui bien excusable. Qu'une dame vienne à nous parler de belles stances ou d'une épître qu'elle auroit nouvellement lue, et qui ne seroit qu'une ode ou sonnet de Lamartine, Sainte-Beuve ou Victor Hugo, publié depuis plusieurs années; au lieu de rire de sa méprise, nous rendrons hommage à son amour des belles et bonnes choses. Le sentiment littéraire, devenu plus rare, nous rend moins difficiles qu'on ne l'étoit au temps de des Réaux.

XV. — P. 464, N° 123, lig. 16.

*Cette fille est cause qu'il a fait les stances des Visionnaires.*

Voici une de ces stances :

Doneques, rigoureuse Cassandre,  
Tes yeux entre doux et hagars  
Par l'optique de leurs regards  
Me vont pulveriser en cendre.  
Toutefois, parmy ces ardeurs,  
Tes heteroclytes froideurs  
Caused une autre perystase :  
Ainsy, mourant ne mourant pas,  
Je me sens ravir en extase  
Entre la vie et le trespas.

XVI. — P. 464, N° 124, lig. 1<sup>re</sup>.

*Une vieille M<sup>me</sup> Mousseaux... avoit espousé un jeune homme nommé Saint-André...*

Ce Saint-André figure dans la Mazarinade du *Catalogue des Partisans*, 1649. « De Saint-André, fils d'un francopin de Bourgogne, vint » laquais en cette ville, où il s'est enrichi par plusieurs exactions et » concussions qu'il a faites en la sous-ferme des droits d'aide, en l'eslection de Chartres et de Pithiviers; a traité de l'attribution des droits » de cinq sols pour paroisse, des esleus et officiers des greniers à » sel, et plusieurs autres traités qu'il a faits. Il demeure près Saint-Eustache.

» Mousseau, beau-fils dudit Saint-André, a esté son associé en » toutes les dites affaires, et demeure en ladite maison. » (P. 15.)

XVII. — P. 466, N° 144, lig. 1<sup>re</sup>.

*Le pape Urbain en colere contre le cardinal Borgia.*

Contre Gaspard de Borgia, qui avoit obtenu d'Urbain VIII en 1624 la béatification de son aïeul François de Borgia, duc de Candie puis général des Jésuites. François ne fut canonisé qu'en 1671 par Clément X.

## XVIII. — P. 467, lig. 2.

*Je suppose combien j'auray d'enfans à un tous les trois mois.*

Cet homme de la province se souvenoit de la *Farce de Jolyet*, auquel sa femme donne un enfant après un mois de mariage :

C'est ung très bon commencement...  
 Mais venez ça, quand je m'avise,  
 En ferai-je bien toutefois  
 Mesonen un en chascun mois.  
 Or attendez : un, deux et trois,  
 Ce seroit à ce que je crois  
 Trois en trois mois, chascun an douze.  
 Et, (la forte fièvre m'espouse !)  
 Ce seroit au bout de six ans  
 Tout droit soixante-douze enfans !

(*Enc. Théâtre français*, tom. 1. Paris, P. Jannet. 1854.)



## CDLXXVIII.

### MUETS.

1. J'ay veû mille fois un homme müet et sourd, assez bien fait de sa personne et assez propre. Il plioit le linge admirablement bien en toutes sortes d'animaux, et se faisoit entendre aussy bien que personne ayt jamais fait. Il alloit à Charenton et, quand par signes on luy demandoit de quelle religion il estoit, il mettoit son chapeau sur sa teste et son manteau sur ses deux espauls, puis mettoit une table devant luy ; il faisoit des mains comme un ministre en chaire. Avec tout cela, quand il y avoit procession à Saint-Sulpice, sa paroisse, il prenoit une hal-lebarde et, marchant devant, il faisoit ranger le monde.

— Il luy prit envie de se marier, et pour faire entendre sa volonté il se presenta au Consistoire. Mes-trezat, le ministre, fut le premier qu'on envoya pour tascher d'entendre ce qu'il vouloit. Le müet luy fit quelques signes et se touchoit, mettoit les mains l'une dans l'autre, comme ceux qui se donnent la foy ; mais le bonhomme n'y comprit rien. On y envoya en suite Daillé, aussy ministre, à qui, outre tous les signes precedents, il en fit encore un autre,

car faisant un rond de son pouce et du doit indice de la main gauche, il passoit dedans le doit indice de la droite, et mettoit la cheville dans le trou. Daillé dit qu'il croyoit que cet homme vouloit faire du boudin. Enfin on le fait entrer, et luy pour lever toute difficulté tira son chose en bon estat, et se mit à dandiner du cul, ainsy qu'un sonneur de cloches. Alors on le luy permit, voyant qu'il sçavoit si bien ce qu'il demandoit, et qu'il estoit si bien préparé. Sa femme et luy se mirent à se mesler de maquerellage. Un jour de petits enfans luy avoient fait quelque niche ; il prit un pistolet et en suivit un. Un armurier l'arresta, il tira à cet homme sans le blesser ; pourtant voylà de la rumeur : on pillà la maison du Muet et je ne sçay ce qu'il devint.

A trois lieues de  
Laon.

2. Il y avoit sur le chemin de Nostre-Dame-de-Liesse \* un gueux qui faisoit le muet ; effectivement, il sçavoit si bien retirer sa langue qu'on ne la voyoit point du tout. Une dame de mes amyes<sup>1</sup> se douta qu'il avoit de la subtilité, et luy promit dix solz s'il luy vouloit dire combien il y avoit qu'il estoit muet. Il fut long-tems à s'y resoudre ; enfin, après avoir bien regardé s'il n'y avoit point d'autres gens, il luy dit : « Madame, il y a quatre ans que je suis muet. » Et il eut son demy-quart d'escû.

Jean du Tillet, cons.  
en 1623, mort en  
1668, père de Jean  
du T., prieur de  
Villiers.

3. Tillet-Saint-Leu \*, conseiller à la Grand chambre, a un grand filz bien fait, qui est d'église : ce garçon est sourd et muet naturellement. Cependant

<sup>1</sup> M<sup>me</sup> Perreau.

insensiblement il a appris quelques mots ; il parle comme un enfant qui ne sçait que quelques façons de parler ; il escrit des lettres comme celles que les enfans dictent : cela ne se suit point. Il n'entend que certaines personnes, encore est-ce plustost au mouvement de leurs lèvres qu'autrement ; il est propre, il fait bien des choses de ses doigts ; et ce qui m'estonne le plus, c'est qu'il danse bien et en cadence.

COMMENTAIRE.

I. — P. 473, N° 1, lig. 4.

*Il plioit le linge admirablement bien...*

Dès la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, il y avoit une grande recherche dans l'art de plier le linge de table. La *Description de l'île des Hermaphrodites*, dont la première édition devenue très-rare est de 1603, contient à cet egard de curieux détails : « La nappe estoit d'un linge fort mignonne-  
» ment damassé... elle avoit esté ployée d'une certaine façon, que cela  
» ressembloit fort à quelque riviere ondoyante qu'un petit vent fait  
» doucement souslever. Parmi plusieurs plis on y voyoit force  
» bouillons... Les autres serviettes, entour la table, estoient desguisées  
» en plusieurs sortes de fruits et d'oiseaux. » (*L'isle des Hermaphro-  
dites nouvellement découverte*. 1603, in-12, p. 151 et 152.)

Les détails qu'on va trouver ici, sur ce qu'on admiroit le plus dans les sourds-muets, acquièrent un grand intérêt de la comparaison qu'ils permettent de faire avec les élèves de l'abbé de l'Espée. Celui dont des Réaux nous parle d'abord ne semble pas avoir bien distingué ce qui séparoit la religion catholique du protestantisme. Une telle distinction étoit peut-être au-dessus de la sagacité d'un sourd-muet.

J'ai vu bien souvent, il y a quelque vingt-cinq ans, M. et M<sup>le</sup> Robert, frère et sœur, sourds-muets de naissance, danser avec un extrême plaisir sinon avec beaucoup de mesure, chez Charles Nodier, chez Achille Deveria, Bixio et quelques autres. Robert étoit, de plus, un grand joueur d'ecarté, et quand il avoit beau jeu et qu'on lui proposoit de reprendre des cartes, il prononçoit fort bien mais d'une façon singulière : *Peux pas!* les seuls mots qu'il ait, je crois, jamais articulés.

## CDLXXIX.

### CONTES SUR LE MARIAGE.

1. Milord Didgby, homme de qualité en Angleterre, estoit un homme qui aimoit fort les secrets ; il a cherché la pierre philosophale. La peinture estoit une de ses passions. Or cet homme avoit une femme qui estoit une des plus belles personnes de l'Angleterre ; il l'aimoit tendrement, mais il vouloit bien qu'on le sceust ; et comme il affectoit de passer pour le meilleur mary du monde et que son esprit se portoit assez de soy-mesme aux choses extraordinaires, il fit peindre sa femme nüe, puis en mettant sa chemise, en habit du matin, habillée, coiffée de nuict, les cheveux epars, se coiffant ; bref, de toutes les manieres dont il put s'aviser : et comme elle mourut jeune, il la fit peindre dez le commencement de son mal, puis quand elle fut affoiblie ; et en suite quasy tous les jours jusques à sa mort. Ces derniers portraits estoient bien faits, mais ils faisoient peur. Ils estoient tous de la main d'un excellent enlumineur.

Francois de Noailles,  
comte d'Ayen, père  
du premier duc de  
N. : mort en decem-  
bre 1645.

2. Feu M. de Noailles\* avoit un Suisse qui se marioit en tous les lieux où son maistre faisoit d'or-

dinaire du séjour. Il avoit une femme en Rouërgue, une en Limousin, une en Gascogne, et une à Paris.

3. Un homme qui fut en prison parce qu'il avoit quatre femmes, interrogé à la Tournelle pourquoi il en avoit tant espousé, répondit naïvement qu'il avoit voulu voir s'il en trouveroit une bonne; que la première ne valoit rien du tout, la seconde guères mieux, la troisième n'estoit pas si meschante, la quatrième un peu meilleure que la précédente, et qu'il esperoit enfin rencontrer ce qu'il cherchoit. On trouva qu'il disoit cela si bonnement qu'on se contenta de l'envoyer aux galeres, pour punition de la folle entreprise qu'il avoit faite.

4. A propos de cela, outre la vigne qu'on dit que M. l'Archevesque doit donner à celui qui au bout de l'an n'aura point de repentir de s'estre marié, on dit qu'il y avoit un curé à Sainte-Opportune qui disoit au prosne qu'il donneroit des pois pour le caresme à ceux qui n'obeissoient point à leurs femmes. Quand il avoit questionné le mary pas un n'emportoit de ses pois. Un crochetteur y alla, bien resolu d'en avoir. Le curé l'interroge sur la taverne, etc., il ne le pouvoit attrapper. « Prenez donc des pois, » luy dit-il. Comme le crochetteur remplissoit son sac : « Vous deviez, » adjousta-t-il, « en prendre un plus grand. » — Je le voulois, » dit le crochetteur, « mais nostre femme n'a pas voulu. — Ah, je vous tiens, » dit le curé, « vous n'avez que faire de sac, laissez mes pois. »

5. Un procureur disoit à une partie : « Ne vous

» mettez pas en peine pour vos contredits ; au pis  
» aller, ma femme les fera. »

## COMMENTAIRE.

I. — P. 466, N° 4, lig. 1<sup>re</sup>.

*Milord Digby... avoit une femme qui estoit une des plus belles personnes de l'Angleterre...*

Le chevalier Kenelm Digby avoit épousé Venetia Anastasia, fille d'Edward Stanley dont la beauté devint l'objet de l'admiration universelle. On dit que pour lui conserver ce précieux avantage, il lui faisoit manger à son ordinaire des chapons nourris de petites vipères. Elle n'en mourut pas moins à la fleur de son âge, et peut-être eût-elle vécu plus longtemps, si l'on avoit pris moins de soin de défendre son visage des atteintes de la vieillesse. On a conservé plusieurs beaux portraits aujourd'hui fort recherchés d'Anastasia Stanley. Digby se retira en France avec la reine Henriette de France, bientôt après veuve de Charles I<sup>er</sup>, et mourut à Londres le 11 juin 1665. Il aimoit les nouveautés et contribua à répandre l'usage de la *poudre de sympathie* que M<sup>me</sup> de Sévigné appelle la *divine sympathie*. (*Lettres à M<sup>me</sup> de Grignan* du 28 janvier 1685.)

## CDLXXX.

### TOURS, MALICES. — TOURS DE BOHEMES.

1. Un secretaire du Roy, nommé Renoüard \*, qui avoit grand credit à la Chancellerie, pour faire enrager Lugoli \*, grand prevost de l'Hostel du temps d'Henry IV<sup>e</sup>, dressa des lettres d'abolition de tous les crimes imaginables, les fit sceller et depuis les envoya à Lugoli.

Michel R., secrétaire  
du Roi, 26 mars 1596  
au 29 mai 1599.

En 1594.

2. On conte de ce Lugoli qu'ayant pris un gentilhomme qui, estant du party de la Ligue, avoit bien fait des meschancetez, et se doutant que M<sup>me</sup> de Guise\* le reclameroit, il le fit pendre brusquement. M<sup>me</sup> de Guise n'y manqua pas; le Roy luy en accorde la grace; Lugoli dit qu'il estoit depesché. Voylà M<sup>me</sup> de Guise à pester. « Ah! Madame, » luy dit-il, « si » vous sçaviez combien il est mort bon catholique, » vous ne le plaindriez pas. »

Catherine de Cleves,  
veuve du Balafre,  
morte en 1633.

3. Le petit de Maincour-Gayan\* voyant qu'on luy avoit defendu de manger de certaines poires qui estoient dans un panier pour faire un present, et qu'on les avoit comptées en sa presence, les mordit toutes l'une après l'autre, et les arrangea si bien qu'il n'y paroissoit pas; puis il dit : « le compte y est. »

Fils d'Adrien Gayant,  
sieur de Maincourt,  
ceuyer ordinaire du  
Roi.

4. Un autre enfant à qui on avoit donné à choisir de deux pommes fort egales en luy disant : « Prenez » laquelle il vous plaira et donnez l'autre à vostre » cadet, » mordit dans l'une et la presentant à son frere, luy dit : « Tiens mon frere, voylà la tienne, » » puis mordit viste dans l'autre.

Pince des dentistes.

5. Il y avoit un eveillé de cordonnier à la rüe Saint-Antoine, à l'enseigne du *Pantalou*, qui, quand il voyoit passer un arracheur de dents, faisoit semblant d'avoir une dent gastée, puis les mordoit bien serré et crioit aprez : « *Au Renard!* » Un arracheur de dents, qui sçavoit cela, cacha un petit pelican \* dans sa main, et luy arracha la premiere dent qu'il put attraper, puis il se mit à crier : « *Au Renard!* »

Beau-frère de des Réaux.

6. La Grossetiere \*, qui en toutes choses est un homme tout de souffre, eut une grande patience en pareille occasion : Dupont, l'opérateur, luy arracha une bonne dent pour une mauvaise ; il ne dit rien, sinon : « Arrachez donc cette fois-là celle qui » me fait mal. »

7. Le prince de Tingry, pere de M<sup>me</sup> de Luxembourg, estoit un ridicule de corps et d'esprit, et par-dessus tout cela fort glorieux. Le feu comte de Tonnerre, qui estoit un faiseur de malices, l'attrappa bien une fois. C'estoit à Tonnerre, où il y avoit un fort bel hospital, contigû au chasteau : il fit retrancher et tapisser une salle de cet hospital avec des tapisseries magnifiques, mais il n'y avoit qu'un dais de natte et une citrouille creusée pour cadenas, s'excusant sur ce que *cadenas* et *dais* n'estant pas à



son usage, il n'en avoit pu trouver d'autres. Lorsque le Prince fut couché, il \* fit desfaire la tapisserie, et le lendemain ce bon seigneur se trouva en mesme salle que les pauvres. Il s'en plaignit, mais tout le monde n'en fit que rire.

Le comte de  
Tonnerre.

8. Saint-Gelais, pour se mocquer de je ne sçay quel grand Halbreda, qui estoit lecteur aux Jeux Floraux de Roüen, y envoya une ballade dont le refrain estoit :

Un grand pependard tel que je pourrois estre.

Tout le monde se crevoit de rire de veir cet homme lire cela serieusement.

9. Un jeune gentilhomme normand, nommé Maromme, qui avoit bien de l'esprit, en disnant avec un autre trouva certaines olives fort à son goust, et pour empescher l'autre d'en manger : « Amy, » luy dit-il, « tu contes telle chose d'une façon dont tout le » monde ne tombe pas d'accord. — Ah ! » dit l'autre, « c'est pourtant la verité. — Redis-la-moy donc. » Cet homme se met à conter, et luy à manger des olives. Quand il n'y en eut plus : « Mon cher, » luy dit-il, « en voylà assez ; toutes les olives sont man- » gées. »

10. Le pere de Clinchamp, dont nous avons parlé \* ailleurs, s'avisa, pour se divertir un jour de mardy-gras, de faire entre-convier à faux, pour souper, sept ou huit familles des plus considerables de Caen, et qui pour l'ordinaire se divertissoient le mieux au Carnaval. Chascun croyoit souper chez son

*Histor.*, t. vi, p. 118.

voisin, et comme cela on n'appresta à souper chez personne, et on jeusna dez la veille du jour des Cendres. Luy, pour se mocquer d'eux, se tint en lieu où il les vit tous sortir de leurs maisons pour aller les uns chez les autres : ce ne furent que gronderies jusqu'à ce qu'on eust scëu la verité.

11. Camusat, le libraire de l'Academie, avoit achepté des livres de mathematiques. Il y en avoit un de perspective fort commun, mais avec lequel on avoit relié un petit traitté fort rare intitulé : *Alæ et scalæ mathematicæ*. Quelques gens luy avoient voulû donner une pistolle de tout ensemble. Le Pailleur et deux autres mathematiciens se mirent en teste d'attraper ce libraire ; ils envoyerent un d'entre eux demander là-dedans les livres de perspective. Camusat luy monstra celuy-là. « Ah ! le bon livre ! » dit cet homme. « Si je ne l'avois point, je vous en donneroïs » trois pistolles ; mais qu'est-ce qu'il y a au bout ? » *Alæ*, etc. Qu'est-ce que cela ? Je ne connois point » ce traitté-là ! » Il le mesprisa tant que le libraire le luy donna pour dix solz. Les autres y vont en suite, et ayant veû le livre, « Que faites-vous de » cela ? » luy dirent-ils. — « Ce que j'en fais ! Vous ne » l'auriez pas pour deux pistolles. — Je vous en four- » niray à vingt sous pièce, » dit le Pailleur ; « mais » qu'y avoit-il là au bout ? — *Alæ*, etc., » dit Camusat. — « Et qu'avez-vous vendû cela ? — Dix solz. » — Dix solz ! je vous en aurois donné dix livres. » Il pensa crever, car il estoit glorieux.

12. Le feu marquis de Resnel\* achepta un fief qui

Louis de Clermont-  
d'Amboise, marquis  
de R.

relevoit d'un autre fief appartenant à un riche apoticaire de Paris. Ce sire luy fit dire qu'il luy devoit foy et hommage, et cela assez incivilement. Le Marquis, resolu de s'en venger, vient à Paris, se met au lict et, le soir, envoie commander un lavement chez cet apoticaire, pour un grand seigneur qui logeoit en tel lieu : le maistre y voulut aller luy-mesme, et prit mesme ses habits des dimanches. Le feint malade ne se laissa point voir au nez ; l'apoticaire luy donne le lavement, et, avant qu'il se fust retiré, le Marquis luy lasche tout au visage en luy disant : « Voylà comme je vous fais foy et hommage, Monsieur l'apoticaire. » Grand procez pour cela ; mais les juges rirent tant qu'il fallut que l'apoticaire s'accommodast.

13. Un jeune garçon, natif de Palestrine en Italie, servoit à Rome M<sup>me</sup> de Pisani mere de M<sup>me</sup> de Rambouillet. Il estoit naturellement enclin à la bouffonnerie ; il se desbausche et se met avec des comedians, et devient un si excellent homme en son mestier qu'il faisoit egalemeut bien toutes sortes de personnaiges ; on le surnomma le *docteur de Palestrine*, parce qu'il faisoit plus souvent le docteur. Il voyagea par toute l'Europe, et estoit caressé de tout le monde. Il revenoit de temps en temps revoir son ancienne maistresse à Paris, et logeoit chez elle. Elle, pour divertir Henry IV<sup>e</sup> et, depuis, la Reynemere, le prioit de jouer avec les comedians italiens qui estoient icy.

Une fois, estant à Rome, il s'avisa de faire *una*

Mort en 1645.

*burla* à Paul Jordan, duc de Bracciane \*, chef de la maison des Ursins. Ce seigneur estoit fort humain et fort populaire ; il faisoit belle despense et avoit tousjours une assez belle cour. En allant à la messe à pié, assez proche de chez luy, il estoit tousjours accompagné de beaucoup de gens de qualité, et parloit tantost à l'un et tantost à l'autre. Le Docteur loüe des gueux qu'il fit bien habiller à la Juifverie ; il avoit choisy ceux qui ressembloient le mieux aux courtisans du Duc, et leur donna à chascun le nom de ces courtisans qui leur convenoit le mieux. Pour représenter je ne sçay quel gros homme, il prit un gueux qui contrefaisoit l'hydropique, en demandant l'aumosne. Pour luy, il s'estoit habillé le plus approchant qu'il avoit pu du duc de Bracciane. En cet equipage, il attend que Paul Jordan sortist de chez luy, se met à sa suite de l'autre costé de la rüe, le contrefait en toute chose jusqu'à l'église, et y entre ; l'un se met à droite, l'autre à gauche ; il continue à l'imiter, et l'accompagne jusques chez luy en le contrefaisant. Paul Jordan se tenoit les costez de rire.

14. Un soldat de fortune, nommé Maffécourt, qui est presentement major de Vitry-le-François sa patrie, a fait bien des tours en sa vie. Il avoit un frere curé de Saint-Denis en France. Nostre homme, qui estoit alors cheveu-leger de la Garde, y alla pour tascher de l'escroquer. En arrivant, il dit qu'il alloit à l'armée et qu'il luy venoit dire adieu. « Ah ! » dit le curé, qui craignoit bien le coup d'estocade, « vous » me voyez bien en colere, je n'ay pas un sol. — Ah !

» mon frere, » dit Maffécourt, « j'ay vingt pistolles à » vostre service. » Cela attendrit le prestre, qui luy en donna soixante. Aprez avoir servy longtemps, il obtint des lettres de noblesse, et les faisoit enregistrar à Vitry. L'assesseur nommé l'Abbé, qui en enrageoit, luy dit : « M. de Maffécourt, il y a bien plus » de plaisir à se faire *nobilis* qu'à apprendre le mes- » tier de chaussetier, devant le Palais<sup>1</sup>. — Hé ! » respondit-il, « il fait bien meilleur estre le premier » noble de sa race que de voir mourir son pere dans » l'Hospital<sup>2</sup>. » Ce monsieur le Major, quoyque marié, aime les fillettes, et pour cela il cache tousjours son argent. Sa femme, qui est adroilte, quand elle sçavoit qu'il en avoit, se levoit la nuict pour fouiller partout. Tout le jour il portoit son argent sur luy ; et dez que sa femme estoit endormie, il le mettoit dans la pochette de sa juppe de dessus. Elle n'avoit garde de l'aller chercher là.

15. Un Boheme desguisé en mareschal, eut l'insolence de desferrer un des chevaux d'un carrosse qui estoit avec plusieurs devant une eglise, faisant semblant qu'il le ferreroit mieux à sa boutique. Le cocher n'y estoit pas.

16. Jean-Charles, fameux capitaine de Bohemes, fit une fois un plaisant tour à un curé. Ils estoient logez dans un village dont le curé estoit riche et

BOHEMES.

<sup>1</sup> Il y avoit esté en apprentissage.

<sup>2</sup> Le pere de l'assesseur y estoit mort.

avare et fort hay de ses paroissiens ; il ne bougeoit de chez luy, et les Bohemes ne luy pouvoient rien attraper. Que firent-ils ? Ils feignent qu'un d'entre eux a fait un crime, et le condamnent à estre pendû à un quart de lieüe du village, où ils se rendent avec tout leur attirail. Cet homme, à la potence, demande un confesseur ; on va querir le curé. Il n'y vouloit point aller ; ses paroissiens l'y obligent. Des Bohemiennes cependant entrent chez luy, luy prennent cinq cens escûs, et vont viste joindre la troupe. Dez que le pendent les vit, il dit qu'il en appelloit au roy de la Petite-Egypte ; aussytost le capitaine crie : « Ah ! le traistre ! je me doutois bien qu'il en appellerait. » Incontinent il trousse bagage. Ils estoient bien loing avant que le curé fust chez luy. Ce Jean-Charles-là mena quatre cens hommes à Henry IV<sup>e</sup>, qui luy rendirent de bons services.

16. Un Boheme vola un mouton auprès de Roye, en Picardie, il n'y a que deux ans ; il le voulut vendre cent sous à un boucher ; le boucher n'en voulut donner que quatre livres. Le boucher s'en va ; le Boheme tire le mouton d'un sac où il l'avoit mis, et y met au lieu un de leurs petits garçons, puis il court après le boucher et luy dit : « Donnez-en cinq livres, » et vous aurez le sac par-dessus. » Le boucher paye, et s'en va. Quand il fut chez luy, il ouvre son sac ; il fut bien estonné quand il en vit sortir un petit garçon qui, ne perdant point de temps, prend le sac et s'enfuit avec. Jamais pauvre homme n'a esté tant raillé que ce boucher.

17. Jean-Charles a dit au Pailleur qu'un petit cochon ne crioit point quand on le tenoit par la queue, et que leur plus seure invention pour ouvrir les portes, c'estoit d'avoir grand nombre de clefs; qu'il s'en trouvoit tousjours quelqueune propre pour la serrure.

18. La Melson \*, belle fille, femme de conscience de Camus surnommé *Gambade*, filz de Camus *le riche*, s'avisa un jour de faire secher de la plus fine pour la mettre en poudre, et après elle s'en alla en carrosse chez les apoticairez demander de cette poudre. Quelques-uns, après l'avoir goustée, se contenterent de dire qu'ils n'en avoient point et qu'ils ne devinoient point ce que ce pouvoit estre; qu'il n'y avoit rien de plus mauvais goust. Un plus delicat dit que c'estoit de la merde, et excita une si bonne rumeur contre eux qu'ils eurent de la peine à se sauver.

19. Il y avoit à Paris un maistre des Comptes, nommé Belot, qui avoit une jolie femme. Elle fut la premiere qui prit un justaucorps avec un bonnet de plumes, et qui alla à cheval. Elle apprit à tirer en volant \*, et souvent, avec sa robe de velours, il luy est arrivé d'aller tirer aux hirondelles au Pré aux Clercs. Le mary estoit jaloux, et se tenoit fort souvent dans la chambre de sa femme, et, selon que les gens luy desplaisoient, il les conduisoit plus ou moins loing. Une fois, il dit à Saucour \*, qui luy faisoit compliment: « Si je me croyois, je vous accompagnerois » jusques au bout de la rue. » C'estoit à dire: n'y revenez plus. En Brie, chez une madame de Passy,

Charlotte Melson, mariee à Andre Girard le Camus, conseiller d'Etat, morte 22 juin 1702. (*F'oy. Histor. de Boissrobert, t. II, p. 405.*)

Au vol.

Maximilien de Bellefontiere, marquis de Soyecourt.

Grand train.

on luy fit une terrible meschanceté à la chasse ; on monta bien tout le monde et on ne luy donna qu'un bidet. Il demeura derrière, et voyoit sa femme courir belle erre \* avec des galans. Il pensa enrager. Au bout de quelque temps, par le moyen de la frerie, elle le reduisit. Il aimoit la tourte de pigeonneaux : à certain banquet, un homme apporta chez luy le dessert et il oublia du sucre. On mangea le fruit sans sucre ; jamais Belot ne voulut qu'on en donnast. Il luy prenoit quelquefois des visions de vouloir retenir les gens à coucher. On dit qu'il estoit reduit quand il mourut, et que sa femme en fut affligée quoyqu'il fust gros comme un tonneau.

Louise-Marie Christine, née en 1629, mariée en 1642 à Maurice de Savoye ; morte en 1692.

20. La princesse de Savoye \*, qui espousa son oncle le cardinal, n'avoit alors que quatorze ans et estoit assez enjouée. Un jour, elle s'avisa de faire mettre une traisnée de poudre à canon sous les sièges qu'elle avoit fait ranger dans sa chambre pour recevoir des dames ; et quand la compagnie fut assise, elle y fit mettre le feu.

## COMMENTAIRE.

I. — P. 480, N° 5, lig. 5.

*Puis... crioit après : Au Renard !*

Clameur de celui qui vouloit amener le bourgeois contre un filou ; comme si l'on excitoit les chiens à courir après le grand voleur de poules. Dans la jolie traduction burlesque de la *Batrachomyomachie*, la grenouille ayant décidé le rat à voguer sur son dos, s'en étoit bientôt débarrassée :



Elle fit un saut de mouton  
 Moyennant quoy la male beste  
 Jetta le rat le cu sur l'este,  
 Et puis en criant : au regard !  
 Fit le plongeon comme un canard.

(Edition de M. B. de Xivrey. Paris, 1837, p. 116.)

II. — P. 480, N° 7, lig. 1<sup>re</sup>.

*Le prince de Tingry, pere de M<sup>me</sup> de Luxembourg.*

Henry de Luxembourg, duc de Piney prince de Tingry, mort le 23 mai 1616; père de Marie Charlotte de Luxembourg, veuve en 1630 de Léon d'Albert duc de Brantes, auquel elle avoit apporté le titre de duc de Luxembourg; elle fut remariée plus tard à Charles Henry, comte de Clermont-Tonnerre, fils d'un autre Charles Henry « le feu comte de Tonnerre, » dont on parle ensuite, mort en 1640.

Le cadenas, remplacé par une citrouille creuse dans l'hôpital de Tonnerre, étoit une espèce de trousse ou coffret dans lequel on plaçoit la cuillère, la fourchette et le couteau. Un des côtés étoit relevé de deux doigts avec un couvercle qui conservoit le sel, le poivre et le sucre. On ne s'en servoit que chez le Roi et les princes; puis un peu plus tard chez les ducs et pairs. (Voy. Furetiere.)

Pour les dais, Furetiere dit encore : « Il n'y en a que chez les roys, » les princes et les ducs. Dans les chambres de parade on les met » près de la cheminée. »

III. — P. 485, N° 16, lig. 1<sup>re</sup>.

*Jean Charles...*

D'Aubigné nomme ce capitaine des Bohémiens Antoine Charles, et raconte de lui la même histoire; *Aventures de Feneste*, liv. III, ch. 3. (Voyez la note de M. Merimée sur ce passage, dans l'édition de la *Biblioth. elzevirienne*, 1855, p. 131.)

## CONTES DE MOURANS.

Il faut un peu  
manger  
pour boire tant.

1. Un soldat espagnol, comme on estoit près de faire naufrage, se mit à manger un petit morceau de pain, en disant : *Menester comer un poquito, para beer tanto* \*.

2. A la Rochelle un matelot qu'on pendoit cria *bon voyage!* comme on le jettoit.

3. A Toulouse, un jeune homme de dix-huict [ans] dit en riant au bourreau qu'il connoissoit : « Com- » pere, tu devois mettre un peu de coton, à cause » de la connoissance. »

4. Quand M. de Bouillon commandoit en Italie, un peu avant la prise de Monsieur le Grand, deux soldats furent condamnez à estre passez par les armes; aprez, on s'avisa, à cause que l'armée diminüoit, de se contenter d'un, et, à faute de bulletins, on les fit jouer aux dez. L'un vouloit jouer à la chance : « Je ne la sçay pas, » dit l'autre. — « Bien » donc, à la rafle. » Il jette le dé et ameine dix-sept; l'autre joue, mais sans esperance, et ameine trois as. Le premier dit sans s'estonner : « Voylà mourir à » beau jeu. » Les officiers, surpris de cette resolu-

tion, firent dessein de le sauver ; mais ils voulurent voir auparavant jusqu'où iroit sa constance. On luy demande s'il vouloit estre bandé. « Non, » dit-il. Il choisit ses parrains, et tirant dix escûs qu'il avoit, il dit à l'un d'eux : « Tiens, prends cinq escûs pour » boire, et des cinq autres fais-en prier Dieu pour » moy. » On l'attache, il ferme les yeux. On tire, mais les officiers avoient fait oster les balles ; aussytost on le deslie. « Allez vous faire saigner, » luy dit-on. — « Je n'en ay pas besoin, » respondit-il. « Camarade, » rends-moy mes dix escûs, et allons les boire. »

5. Un vieux conseiller de Bordeaux, nommé d'Andrault, avoit eu toute sa vie une telle passion pour les nouvelles, qu'à l'article de la mort il envoya chercher un portugais, grand nouvelliste, pour savoir de luy ce qu'il avoit appris par le dernier ordinaire, et il adjousta : « Je suis bien fâché de ne pouvoir attendre l'autre courrier ; mais il faut que je » parte. » Et il mourut un moment après.

6. Un vieux reistre de gascon nommé Calverac qui avoit bien des iniquitez sur le corps, estant à l'extremité, avoit grand peur du Diable. Les ministres de Bordeaux luy promettoient assez le paradis ; il n'en estoit pas bien persuadé. « Mais me le pro- » mettez-vous ? » leur disoit-il. — « Oÿ. — Touchez » donc là. » Il leur touche dans la main, et aux anciens \* aussy ; après il leur dit encore : « Mais le » promettez-vous bien ? — Oÿ. — Touchez donc là » encore une fois. »

Aux membres du  
Consistoire.

7. On disoit à une vieille paysanne fort incommo-

dée : « Vous serez bien heureuse d'estre deslivrée » de tous vos maux. — Je vous entends, » dit-elle, « mais on est si longtemps mort ! »

8. Un vieux libertin nommé Bourleroy estant à l'article de la mort, M<sup>me</sup> de Nogent-Bautru, car il estoit des amys de son mary, luy envoya un confesseur. « Voicy, » luy dit-on, « un confesseur que M<sup>me</sup> de » Nogent vous envoie. — Ha ! la bonne dame ! » dit-il, « tout est bien venû de sa part. Si elle m'en » voyoit le turban, je le prendrois. » Le confesseur vit bien qu'il n'y avoit rien à faire.

## CDLXXXII.

### SUITE DES NAIFVETÉZ, BONNS MOTS,

#### REPARTIES, CONTES POUR RIRE.

1. Au siege de la Rochelle, le comte de Jonzac \*, Leon de Sainte-M.,  
comte de Jonzac,  
cousin du duc de  
Montausier.  
de la maison de Sainte-Maure, avoit un regiment d'infanterie. En une sortie, les Rochellois le mirent en fuite avec son regiment. Le lendemain, ils \* sortirent encore ; mais on les repoussa en leur criant : « Tu » n'as pas trouvé ton Jonzac. » — Luy-mesme, un jour ou deux après, voyant deux soldats qui se battoient, courut pour les separer. « Qu'y-a-t-il ? » leur cria-t-il, « contez-moy vostre differend. — Monsieur, » dit l'un, « il dit que je suis du regiment » de Jonzac. » Je vous laisse à penser si Monsieur le Comte se vanta d'en estre le mestre de camp.

Les Rochellois.

2. Quand Urbain VIII \* fit oster les portes de bronze du Pantheon pour en faire un autel à saint Pierre, on fit ce pasquin :

Mafteo Barberino,  
pape de 1623 à 1644.

Quod non fecere Barbari, fecere Barbarini.

3. Le pape Sixte V ayant fait sa sœur \*, qui avoit esté lavandiere, duchesse de Caverino, on mit à Pas-

La signora Camilla  
Ferreto.

quin une chemise fort sale avec ce mot : « Depuis » qu'on fait les lavandieres duchesses, il n'y a pas » moyen de se faire blanchir. »

Louis Ludovisi,  
card. 1621-1632.  
Marquis  
et menstrues.

4. Le cardinal Ludovizio\* ayant fait son bardache marquis, jouant sur le mot equivoque de *marchese*\* on mit ce mot : *Mai culo haveva fatto marchese*.

Louis de B., évêque  
de Saintes,  
mort 1<sup>er</sup> juillet 1676.

5. M. de Saintes\*, filz naturel du mareschal de Bassompierre, dit qu'une nuit, il fut reveillé par un coup de pistolet qu'on tira dans sa chambre. « Qu'est-ce que cela ? — C'est, Monsieur, que j'a- » vois peur qu'une souris ne vous resveillast, et je » l'ay tuée. »

François d'Épinay,  
sieur de Saint-Luc,  
grand maitre de  
l'Artillerie.  
Henry, duc de  
Luxembourg.

6. Saint-Luc\*, pere du Mareschal, se trouva à la porte du cabinet avec M. de Luxembourg\* qui, croyant que l'autre luy vouloit mettre le pié devant, luy dit : « Me le disputerez-vous, à moy qui ay eu » quatre empereurs de ma maison ? — Ma foy, » luy dit Saint-Luc, « je me trompe fort, si vous estes » jamais le cinquiesme. »

7. Un gentilhomme de Poitou, pour avoir des œufs de pigeon qui estoient dans un trou à une muraille d'une ferme, prit une grande eschelle, à laquelle il attacha son cheval ; il chassa de ce trou la femelle qui couvoit : le cheval eut peur et entraïna l'eschelle. Le bon *nobilis* se rompit la teste ; mais, en montrant son chapeau plein d'œufs : « Bon, bon ! » dit-il, « ils » ne sont pas cassez. »

Ellsabeth de Tho-  
lose. (Voy. Histor.  
de Lisette, t. 1.)

8. Madame des Hagens\*, du temps du mareschal d'Ancre, oyant dire que la seigneurie de Venise estoit bien riche, dit : « Qu'il la falloït marier avec Mon-

» sieur quand il seroit grand. » Elle prit *seigneurie* pour *signora*.

9. Un jour qu'on parloit de successions, un gentilhomme, qui pourtant estoit à son aise, dit : « Pour » moy, je croy que si le Diable mouroit, je n'herite- » rois pas de ses cornes. — Là, là, mon amy, » dit naïfvement sa femme, « de quoy vous fâchez-vous ? » n'en avez-vous pas assez ? »

10. On avoit à faire pendre un pauvre diable à Autun ; le bourreau estoit malade ; on en fit venir un du lieu le plus proche. Quand il fut arrivé, on le fit venir à l'hostel-de-ville, car le crime regardoit la communauté ; il demanda combien il y avoit à gagner. « Dix livres, » luy dit-on. — « Messieurs, » répondit-il, « il n'y a pas moyen de s'y sauver. Si » c'estoit quelqu'un de vous autres messieurs, qui » avez de bons habits, très-volontiers ; mais ce mis- » rable en a un qui ne vaut pas trois solz. »

11. Un laquais d'une de mes amies, à qui son camarade par malice avoit coupé les cheveux trop courts, alla offrir deux solz à un barbier pour les luy remettre.

12. Un vieux gentilhomme d'auprès de Rheims, nommé Louversy\*, comme le feu Roy passoit par là, luy demanda son chauffage dans une forest. Le Roy le luy accorda : « Mais, Sire, » luy dit-il, « je seray » cent ans à faire faire ce qu'il faut pour cela ; je vous » prie, donnez-le-moy de vostre main. — Mais, » répondit le Roy, « cela ne se fait point, et vous n'avez » ny papier ny encre. — J'en ay, Sire, et une table

Philippe de Than-  
nois, sieur de Lou-  
versy.

» aussy. » Il tend son dos, et son affaire fut faite.

13. Une femme fort innocente estant grosse pour la premiere fois, comme son mary parla de faire un voyage, se mit à pleurer. « Hé ! » dit-elle, « de quoy » vivra l'enfant en vostre absence ! » Elle croyoit qu'on luy donnoit à manger en faisant cela.

Jean-Jacques de  
Pons, marq.<sup>e</sup> de la C.,  
père de M<sup>lle</sup> de Pons.

14. Un ministre à qui le marquis de la Caze \* avoit donné charge de luy chercher un precepteur pour ses enfans, luy fit ainsy reponse : « Je ne manqueray » pas de m'informer de quelque Ciceron pour vos » petits Alexandres. »

Vos lettres de  
licencié.

15. Un jeune garçon d'Auvergne voulut estre receû advocat à Paris ; il part et prend si bien ses mesures que, quand il pria Bataille de le presenter, il n'y avoit plus qu'un jeudy d'audience jusqu'à la fin du Parlement. Bataille luy dit : « Trouvez-vous à sept » heures, demain matin, au Palais, et apportez vos » licences \*. » Bataille y va, mais il ne trouve pas son provincial ; en attendant, il va dire au parquet qu'il avoit des licences pour presenter un advocat, mais que, par hazard, il les avoit oubliées chez luy. On prend cela pour argent comptant ; on ouvre. Son

Sans doute, quand  
l'audience étoit  
levée.

homme ne vint qu'à neuf heures \*. « Et où vous estes- » vous amusé ? — Monsieur, » dit-il, « excusez-moy ; » en venant, j'ay rencontré un gros moineau vert » qui parle ; je m'y suis arrêté jusqu'à cette heure. » Pensez qu'il faisoit beau voir un animal en robe de Palais entendre jazer si long-temps un perroquet ! Il fallut qu'il s'en retournast en son pays sans rien faire.



16. Un homme fut prié de faire un rebus pour la ville de Poitiers. Il mit trois poys : Poy un, poy deux, » poy tiers. »

17. Tambonneau \*, au bout de trois sepmaines qu'il eut pris un cocher, luy demanda s'il estoit marié.

« Monsieur, » respondit cet homme, « il n'est plus » temps : il falloit demander cela en m'arrestant. »

18. Un homme disoit à son filz : « Pierre, tu as » vessy. — Vous m'excuserez, mon pere. — Pierre, » tu vesses donc ? — Excusez-moi, mon pere. — » Mais qu'est-ce donc que je sens, tu ne dis pas vray. — O je m'en vais vous l'expliquer. » dit le filz. « Quand vous disiez que j'avois vessy, je vessois ; et » quand vous me disiez que je vessois, j'avois vessy. »

19. Un bucheron qui se vouloit marier vint pour se faire faire la barbe. On ne la luy avoit jamais faite. « Comment voulez-vous qu'on vous la fasse ? » dit le barbier. — « Laissez-moy, » dit-il, « deux baliveaux » le long des lévres de dessus, et coupez-moy tout le » reste à blanc estau. »

20. François 1<sup>er</sup> estoit à table quand on luy presenta une epigramme qui luy plut fort, et en mangeant il disoit sans cesse : « Ah ! la bonne epigramme ! » Un bon gentilhomme qui oüyit cela, dit après au maistre-d'hostel : « Que vouloit dire le Roy ? *Oh ! la » bonne epigramme ! oh ! la bonne epigramme !* di- » soit-il à tout bout de champ. Est-ce quelque viande » nouvelle ? Hé ! je vous prie, faites-nous en gouter. »

21. Un homme de Rheims fit une comedie pour le college : c'estoit *l'Election de Nicolas, patriarche*

*Histor*

d'*Antioche*. Or les douze qui le devoient eslire estoient tombez d'accord que le premier qui entreroit dans l'église seroit eslu : un hermite de sainte vie fut le premier ; il dit son nom, c'estoit Nicolas. Les douze repetoient ce mot de *Nicolas* l'un après l'autre, et cela en trois beaux vers alexandrins. Ce mesme homme desdia cette belle piece à trois freres de la ville de Rheims, qu'il appelloit *Geryon rhemois*.

22. Un curé de Picardie appelé en tesmoignage dit : « C'estoit la nuict, je vins à la fenestre, et quand » je vis que je ne voyois rien, je retournay coucher » avec Jeanne. »

Aux merciers du  
Palais.

23. Un homme de Creon auprès de Bordeaux demandoit au Palais\* des *estaquettes* ; ce sont des aiguillettes de cuir. On ne l'entendoit point. Son valet luy dit : « Anen-nous-en, non y a pas estaquettes ; » pensus-bous esta à Creon ? » (Allons-nous en, il n'y a point d'estaquettes ; pensez-vous estre à Creon ?)

Charles de Lorraine,  
1<sup>er</sup> duc d'E. en 1531.

24. M. d'Elbœuf\*, pere du dernier mort, aimoit le bon vin. Un jour, à la campagne, après avoir communié, le curé luy donna du vin dans un verre. Il le goustâ et le trouva bon. « Monsieur le Curé, » luy dit-il tout bas, « où l'avez-vous pris ? — A la Corne, » Monsieur. — Venez-vous-en disner avec moy, et » en apportez trois bouteilles. »

25. Berthod l'incommodé dit à une dame : « Cher- » chez-vous la rüe du *Bout du monde* ? la voicy. — « Non, » dit-elle, « je cherche la rüe des *Deux-Boules*. — Vous n'avez pas trouvé, » respondit-il, « ce que » vous cherchez. »

26. Un Espagnol du royaume de Murcie pays fort chaud, venû en France l'hyver, comme il passoit par un village, les chiens abboyerent après luy ; il voulut prendre une pierre, il trouva qu'elle tenoit, à cause de la gelée. « Peste du pays ! » dit-il ; « on y » attache les pierres, et on y lasche les chiens. »

27. Un brutal de cocher qui estoit fort brave disoit à des gardes qui luy avoient voulu oster son fouët à la chasse : « Vous estes de belles gens ! je » vous porterois, tous tant que vous estes sur mon » — une lieüe durant. »

28. Le feu Roy trouva un paysan naïf dans je ne sçay quel village, vers Saint-Germain ; il s'en voulut divertir et le fit approcher. « Hé bien ! Monsieur, » luy dit cet homme, « les blez sont-ils aussy beaux » vers chez vous qu'ils sont vers chez nous ? » Il se nommoit Jean Doucet. Le Roy le prit en affection, et le mena à Saint-Germain. Là il se mit à jouer à la Pierrette avec luy et luy gagna dix solz, dont l'autre pensa enrager. Le Roy en estoit si aise qu'il porta ces dix solz à Rüel, pour les monstrier au Cardinal. Un jour le Roy luy donna vingt escûs d'or : il les prit, et, frappant sur son gousset, il disoit : « *I vous re-* » *vanront, Sire, i vous revanront ; vous mettez tant* » *de ces tailles, de ces diebleries sur les pauvres gens !* » On luy fit faire une innocente\* d'escarlate avec de l'or, et on le renvoya à son village, d'où il venoit voir le Roy deux fois la sepmaine. Une fois il vint sans innocente, et dit pour raison qu'il estoit feste, et que quand il alloit à la messe, on ne faisoit que regarder

Une sorte de robe  
de chambre.

son clinquant, et on ne prioit point Dieu. La famille de cet homme eut quelque petite gratification du Roy ; je pense qu'il mourut en mesme temps que son maistre. Ses nepveux, qu'on appelle les *Jean Doucet*, ont voulû prendre sa place, mais ce sont de meschans bouffons.

29. Au Pays-Bas, des moines et des religieuses representoient la Passion. Un gros moine estoit en croix, et une belle religieuse à ses piez qui faisoit la Madelaine. Elle avoit des tetons qui tentoient le drosle. Comme il sentit que le linge qui estoit devant son honneur commençoit à se soulever : « Ostez, » dit-il, « cette Madeleine ; elle gaste tout le jeu. »

30. Un marguillier avoit retenû un predicateur pour prescher le saint de la paroisse. A quelques jours de là cependant, le mesme predicateur, preschant le panégyrique d'un autre saint, où ce marguillier se trouva, il dit tant de merveilles de ce saint que le Marguillier ne put se tenir, et, se levant, luy dit : « *El nostro san Padrone sara dunque un coyone?* »

31. A une procession, un drosle, qui estoit Jesus, fut foüetté un peu trop fort par celuy qui faisoit le bourreau : « Ah ! » luy dit-il, « si jamais tu es Dieu, » je t'estrilleray en diable. »

32. Une bonne femme dit à une reyne de France qui alloit en pelerinage à Chartres, pour avoir des enfans : « Vous n'avez qu'à vous en retourner, celuy » qui les faisoit est mort. »

33. Il y a à Montmartre un tableau de Nostre-Seigneur et de la Madelaine, de la bouche de laquelle

sort un escriteau où il y a *Raboni*. Les bonnes femmes en ont fait un saint Rabonny qui *rabonnit* les marys, et on y fait des neuvaines pour cela.

34. Une pauvre femme faisoit reproche à une autre d'avoir espousé un gueux de ces rües. « Dittes un » gueux, » dit l'autre, « qui ne demande qu'aux car- » rosses, et qui gaigne quarante solz par jour. »

35. Un laquais de Champagne qui estoit filleul de son maistre demandoit à tout le monde au Palais si on n'avoit point veû son parrain.

36. Un bourgeois de la Rochelle demandoit à Paris le logis de Mademoiselle la Secretaire ; c'estoit une femme qui ayant espousé un homme de cette ville-là, y alla pour quelque temps avec luy, pour voir ses parens ; et pour la distinguer de sa belle-mere, on l'appelloit Mademoiselle la Secretaire, à cause que son mary estoit secretaire du Roy.

37. Un nommé du Mousset, trezorier de France à Châlons, receût un soufflet sur l'œil en jouant ; sa femme s'escria : « Ah ! mon Dieu, mon cœur est » borgne. » Une autre, racontant la maladie de son mary, disoit : « Je luy disois quelquefois : « Mon » cœur, tirez la langue. »

38. Maillet \* signa ainsy une lettre d'amour :  
« *Celuy qui ne peut commencer de vous|esperer, ny*  
« *finir de vous desirer.* Maillet. »

*L'oy. Histor. de*  
*Mlle de Gournay*

— Ce pauvre poëte alla trouver une femme qui chantoit sur le Pont-Neuf ; il luy demanda combien elle donnoit de la plus belle chanson. « Un escû.— » Mais si elle estoit si belle, si belle ?—On iroit jusqu'à

» quatre livres. » Il luy promit qu'elle seroit admirable. La voylà imprimée. Ce n'estoient qu'*astres*, que *soleils*, etc. On n'en vendit pas une. La chanteuse le mit en procez. Il va trouver Gombaudo, luy conte l'affaire ; Gombaudo rendit l'escû qu'il avoit receû, et le procez fut terminé.

39. Ceux de Rhetel, à l'entrée de M. de Nevers, avoient fait peindre sur la porte de leur ville des cerfs qui avoient le nez vert, et luy dirent : « Nous sommes » *cerfs aux nez verts.* »

40. Un homme avoit gagné six quarts d'escû au curé de Brie-sur-Marne ; le curé ne le paya point. Le lendemain à l'offrande, au lieu de cracher au bassin, il dit : « Reste à cinq, Monsieur le Curé. »

Amador de la Porte,  
grand-prieur de  
France, mort en 1644.

41. Le grand-prieur de la Porte\* disoit : « Je ne » suis pas plus à mon aise que quand je n'avois que » vingt-cinq mille livres de rentes ; cela ne me sert » qu'à avoir plus de voleurs autour de moy. Mon » sommelier dit que le vin luy appartient dez qu'il » est à la barre, et n'a point d'autre raison à m'aller » guer sinon qu'on en use ainsy chez Monsieur le » Cardinal ; le piqueur pretend que le lard est à luy » dez qu'il en a levé deux tranches ; le cuisinier » n'est pas plus homme de bien qu'eux, ny l'escuyer, » ny les cochers ; sans parler du maistre d'hostel, » qui est le voleur *major* ; mais ce qui me chicane » le plus, c'est que mes valets de chambre me disent : » Monsieur, vous portez trop long-tems cet habit, il » nous appartient. »

42. Autrefois on portoit un chaperon à l'enterre-

ment de ses plus proches parens. Un gentilhomme des voisins de M. de Racan, ayant perdu sa femme, luy demanda comment il falloit qu'il fust pour l'enterrement. « Il y en a encore, » dit Racan, « qui » prennent une robe et un chaperon. » Le bon *nobilis* prit une robe d'avocat et un chaperon de vieille, qui estoit large d'un demy-pié, et se le mit sur la teste.

43. Un gascon qui se mesloit de faire des vers, fit un poëme des guerres de la Religion. En un endroit, il disoit :

Il y eut grand meslée,  
La riviere entre deux.

44. Un homme de la Rochelle, disoit du feu Roy :

Il prit Arras en cin-  
Quante quatre journées.

45. Housset\*, intendant, une nuit fit semblant d'avoir la colique; sa femme le suit. Au lieu d'aller au privé il alla coucher avec la suivante; elle les surprit. Depuis, on appella cela la colique-Housset. *Voy. t. iv, p. 63.*

46. Feu M. de Guise\* disoit à un honneste homme de Paris, qui avoit une maison proche de Meudon, sur le mesme costeau : « J'ay plus belle veüe que » vous. — Vous me pardonnerez, Monsieur, car de » ma maison je vois votre chasteau, et de votre chasteau vous voyez ma maison, qui n'est qu'une petite » chaumiere. » *Histor. 1, p. 361.*

47. Un normand disoit naïfvement : « M. de Lon-

» gueville est un bon prince. Il prend bien la peine  
» de prier Dieu. »

48. Le maistre d'hostel d'un seigneur napolitain eut prise au marché avec le maistre d'hostel d'un autre seigneur à qui emporteroit quelque gros poisson qu'ils marchandoient. Le premier fut gourmé et on luy cassa les dents. Il se plaignit à son maistre et luy dit plusieurs fois : « Monsieur, c'est votre » affaire. » Le maistre ennuyé de cela luy dit d'un fort grand sang-froid : « Tu verras quand tu man- » geras des croustes, si c'est ton affaire ou la » mienne. »

49. Un eunucque qu'un de ses amys aborda en luy disant : « Je vais vous apprendre la meilleure » nouvelle du monde. — Hé quoy? — Le Grand Sei- » gneur a gagné une bataille. — Je croyois, » dit l'eunucque, « que tu m'allois dire que tu avois retrouvé » mes c—. »

50. Une grosse madame disoit à une simple femme : « Pour moy, j'aimerois mieux n'aller point » en paradis que de n'y estre au-dessus de vous. — « Hé! Madame, » dit l'autre, « quand vous serez au- » dessus de nous, ne nous pissez pas au moins sur » la teste. »

51. Le prince d'Orange, Maurice, aimoit fort les cochons de lait. Ayant à traiter des ambassadeurs, il dit à son maistre d'hostel : « Qu'on nous face » bonne chere; qu'on nous donne un cochon de lait » sur l'assiette. »

52. Un gentilhomme en fit appeller un autre en duel



parce qu'il l'avoit loué de grande memoire. Il avoit oüy dire que c'estoit marque de peu de jugement ; et, après, quoyqu'il fust fort brave, il ne se trouva pas au rendez-vous, de peur de passer pour avoir de la memoire s'il s'en estoit ressouvenû.

53. Pitard disoit à Theophile : « C'est dommage » qu'ayant tant d'esprit, vous sçachiez si peu de » choses. — C'est dommage, » respondit Theophile, « que sçachant tant de choses, vous ayiez si peu » d'esprit. »

54. L'hostesse du Lion-d'Or, à Saumur, estoit fort jolie, et avoit un gros brutal de mary. Un gascon, voyant cela, luy dit : « Madame, ye ne comprens point » comment on vous a donnée à *este* homme ; il falloit » que vous eussiez fait *quauque* gaillardise de fille. »

55. Petitpuis-le-Bœuf estoit un desbausché qui dansant un jour au bal avec la seneschalle de Saumur, du Roſay, une emplastre tomba de ses chausses. Elle qui croyoit le desferrer, lui dit : « Monsieur, ra- » massez vostre emplastre. » Il ne se desferre point, met la main dans ses chausses et, en ayant tiré une autre emplastre : « Madame, » respondit-il, « voylà » la mienne, il faut que ce soit la vostre. »

56. Un gascon disoit que pour disner chez le cardinal de Richelieu il avoit dit : « Je suis à Monsu » de Biscarrat. » Et après il adjousta : « Je ne luy » faisois pas tort. »

57. Un provençal vouloit avoir le benefice d'un homme, et, ne l'ayant pu persuader de le luy resigner, il l'enleve et le met en prison dans une cave ;

là, le poignard sur la gorge, il le presse de luy resigner son benefice ; l'autre, qui n'avoit que cela pour tout bien, dit qu'il aimoit autant mourir. Le galant homme, le voyant si resolu, s'en va à Avignon trouver le Vice-legat, luy expose qu'un tel estoit mort, et qu'il luy venoit demander son benefice. « Vous » estes venu trop tard, » respond le Vice-legat, « je » l'ay donné ce matin. — Mais, Monsieur, » respond froidement cet homme, « quel fondement a eu celuy » qui vous l'a demandé? — Il m'a dit que cet homme » ne paroissoit plus, et qu'on le tenoit pour mort. » — Il n'est point mort, » repliqua-t-il, « et si, il » n'en mourra pas. » Il avoit dessein de le tuer, s'il obtenoit le benefice.

58. Un de mes oncles avoit un cocher, nommé Nicolas Volant ; un de ses camarades luy emprunta vingt escûs. « J'en veux avoir une promesse. » C'estoit dans une escurie ; il n'y avoit ny papier ny encre : « Ecris-la sur la muraille avec ton couteau. » Il escrit : « Je soussigné, reconnois devoir la somme » de soixante livres que je promets de payer au porteur de la presente. »

59. Un de mes freres a un cocher qui prioit Dieu pour tout ce qu'il aimoit en la maniere suivante : « Je » prie Dieu pour moy, pour ma femme, pour Monsieur et pour Madame, pour mes chevaux et pour » les enfans du logis. »

60. Deux cochers se disutoient une fois, et l'un disoit : « Je ne sçay pourquoi vous niez cela ; vous » me l'avez dit en presence de vos chevaux. »

61. Un homme, qui avoit un valet fort sot, luy mit par escrit tout ce qu'il avoit à faire avec luy. Allant à la campagne, le maistre tombe dans un fossé ; il appelle ce garçon, qui, au lieu de courir, luy crie : « Attendez, que je voye si cela est sur mon me- » moire. »

62. Le feu Gazettier \*, à la revolte du Portugal, mettoit entre les tiltres du roy de Portugal : « Roy » d'Aquen et d'Alen et de delà mer ; » au lieu qu'il falloit mettre : « Roy de deçà et de delà la mer, » à cause qu'il a quelques places en Afrique.

Théophraste Renaudot, mort en 1653.

— Son filz qui est un sot auprès de luy, disoit l'autre jour, parlant de je ne sçay quelle entrée : « Quand le magistrat eut achevé sa harangue, le » canon commença la sienne. »

— Quand les ennemys estoient à Fismes <sup>1</sup>, il disoit en parlant de Chasteau-Thierry : « Nostre bour- » geoisie se rassure plus que jamais, surtout depuis » l'arrivée du vicomte d'Espaux, qui s'est jetté de- » dans cette ville avec une bonne partie de la no- » blesse du pays. » Apparemment quelqu'un luy avoit escrit cela pour se mocquer de luy ; car le Vicomte n'y mena que des vaches, des moutons et des cochons, pour les mettre en lieu seur. — Celuy qui commandoit dans le chasteau s'appelle des Prez ; c'est un fort gros homme ; son cocher disoit : « Mon maistre » a juré de crever sur le rempart. »

63. Castille, frere de Janin, ayant marchandé

<sup>1</sup> En 1650.

long-tems un petit chien à Bologne, s'en alla sans l'achepter, et quand il fut à quatre lieües de là, il renvoya un homme pour demander le nom de ce chien.

— Un autre de ses freres se piquoit tellement de belles mains qu'il ne les monstroît que sur de la pane noire, pour les faire paroistre encore plus blanches. La nuict il les tenoit passées dans des rubans qui estoient attachez au dossier. Il y mettoit toutes les drogues imaginables. Il en voulut faire autant à son estomac : le canfre le tua.

64. Une paysanne, comme on portoit en procession le chef de saint Marc, le jour de sa feste, par les vignes qui avoient esté gelées la nuict, dit naïvement : « Haussez, haussez-le bien haut, qu'il voye » le beau menage qu'il a fait. » *Marquet* \* est un des geleurs.

*C'est-à-dire la Saint-Marc est un jour où la gelée est fréquente, comme la pluie pour Saint-Médard.*

65. Un garçon à qui son confesseur disoit que le catze n'avoit esté fait que pour pisser : « Et les tes- » moings, mon pere, pourquoy ont-ils esté faits? »

66. Un Italien que son confesseur exhortoit à la continence, descouvrant son engin en bon estat, luy dit : « *Padre, parlale a questa bestia.* »

67. Une vieille femme n'alloit jamais à l'enterrement, et disoit : « Pourquoi irois-je ? ils ne vien- » dront pas au mien. »

68. Les capucins de Grasse prirent un garçon qui voloit leurs fruits ; ils firent venir le pere qui luy dit : « Hé bien ! si tu ne veux rien valoir, fais-toy au » moins capucin. »

69. M. de Nevers, gouverneur de Champagne, estant logé dans l'hostel-de-ville à Vitry, vit je ne sçay quel gaillard de bourgeois, dans la place, qui alla donner un coup de genoûil dans le derriere à un autre ; il demanda à un officier qu'il entretenoit : « Qui est cet homme ? — Monseigneur, » luy dit-il gravement, « c'est Monsieur le Prince ; car nous » appellons *Rois* et *Princes* ceux qui sont un peu » fous. »

70. Un Italien appella un homme *cavallo di Christo*, pour dire un asne.

71. Un cocher d'un de mes amys à qui son maistre avoit dit de le venir chercher à quatre heures pour partir à la fraîcheur, l'alla esveiller à deux, en luy disant naïfvement : « Monsieur, depeschez-vous de » dormir, car vous n'avez plus que deux heures. » Quelquefois on a fait la mesme chose aux gens par malice.

72. Le vieux Pena, celebre medecin, estoit tout de travers sur son mulet, et ne prenoit pas trop garde où il se mettoit. Un jour, il se fourra dans un bournier, il ne sçavoit comment s'en tirer et disoit à son mulet : « Courage, mon amy, sors-moy d'icy, » monstre-toy le plus sage, monstre-toy le plus sage. »

73. Le maistre d'hostel de l'évesque de Mande mit sur ses parties : « Item, pour un pasté de » 6 blancs \*, 3 solz. »

*Où : deux sous et  
demi.*

74. Furetiere demanda de l'argent à son pere pour achepter un livre : « Et sçais-tu, » luy dit-il, « tout » ce qui est dans celui que tu acheptas l'autre jour ? »

C'estoit un dictionnaire. — Quillet dit qu'il a veü un garçon qui vouloit traduire *Calepin* en françois\*.

*Le Grand dictionnaire, latin, françois, allemand, etc.*

75. Ma mere me dit un jour : « Pourquoi achep-ter des livres? n'avez-vous pas fait toutes vos » estudes? »

76. Un françois nommé la Fosse, qui est au service du Grand-duc, traduit Tacite en *octaves*.

*Au temple pour être marié.*

77. Du Moulin, le ministre, dit à un homme de soixante-dix ans qui se marioit et qui estoit venu\* trop tard : « Une autre fois, venez un peu de meilleure » heure. »

78. Le Pailleur avoit un frere curé vers Dreux, confin de Normandie. Quand il prenoit quelque vicaire, il luy demandoit : « D'où estes-vous? — D'un » tel lieu. — Auprez de quelle ville, de quel diocese? — » De Séez, » par exemple. — « Vous estes donc Nor-mand? — Et vere; mais je n'y ay pas esté nourry. »

*Sans fond.*

79. Un Espagnol escrivit sur la porte d'une cour-tisane un C. avec ce mot : *Sin hundo*\*; elle, sur-le-champ, y adjousta : *Falta di corda*.

80. Il y a un secretaire du roy huguenot, nommé Courtaut, qui demeure exprès dans l'isle Nostre-Dame, « pour ramasser, » dit-il, « les pierres sur le » quay, de peur qu'on ne les jette aux batteaux qui » reviennent de Charenton; » et croit rendre un grand service à l'Eglise\*.

*Réformée.*

*Isabelle Blondeaux, femme de Jean Philippeaux, sr de Villesavin.*

*Hist., t. VII, p. 544.*

81. M<sup>me</sup> de Villesavin\*, qu'on appelle la servante tres-humble du genre humain, ayant trouvé M<sup>lle</sup> Veron\* qui sortoit d'une maison où elle entroit, se mit à l'embrasser. « Ah! ma chere, remontez; quoy! je

» vous verrois si peu ! » Elle la fit remonter, et après elle demanda qui elle estoit : « Car, » adjousta-t-elle, « j'ay si mauvaise memoire ! — C'est M<sup>lle</sup> Veron, » luy dit quelqu'un. — « Jesus ! » reprit-elle, « avoir » oublié le nom de la meilleure de mes amyes !... » Elle ne l'avoit jamais veüe.

82. Le jardinier de M<sup>me</sup> de l'Etang, ma belle-sœur \*, en luy escrivant de Beausse mettoit pour adresse, *devant la maison fôndüe*, parce qu'il y avoit trois ans qu'une maison fondit devant nostre porte.

Catherine Rambouillet, femme de Jacques de Monceaux, sieur de L.

83. Un gascon, m'entendant appeller Gedeon chez mon pere (c'est mon nom de baptesme), m'appelloit M. de Gedeon.

84. M. de Vendosme<sup>1</sup>, passant à Noyon, logea aux *Trois-Rois*. Le filz du maistre de la maison, nouvellement receü advocat, crut que sa nouvelle dignité l'autorisoit à aller faire la réverence à M. de Vendosme ; il y va. M. de Vendosme luy demande qui il estoit. « Monsieur, je suis le filz des *Trois-Rois*. » — Le filz de trois rois, Monsieur ! je ne suis le filz » que d'un ; vous prendrez le fautueil : je vous dois » tout honneur et tout respect. »

85. Un ivrogne pissoit dans sa cour ; il pleuvoit et une gouttiere alloit. Il demeuroit trop long-temps ; sa femme l'appelle. Il croyoit que c'estoit en pissant qu'il faisoit le bruit que faisoit l'eau dans la gouttiere, et il luy respondit : « Va, va, je pisserray tant qu'il » plaira à Dieu. »

<sup>1</sup> Bastard d'Henry IV<sup>e</sup>.

86. Une fille<sup>1</sup> disoit que quand elle trouvoit des ordures dans un livre, elle les marquoit pour ne les pas lire.

87. Un gentilhomme qui nourrissoit assez mal sa meute ayant trouvé une charogne, se mit à crier : « Au plus nécessaire, chiens, au plus nécessaire. »

Sa cargaison de harengs.

88. Un Escossois qui n'avoit pu vendre son harang\* à propos, s'alla promener, aux festes de Pasques, à Bordeaux, dans les allées du cardinal de Sourdis ; le rossignol chantoit desjà. « Ah ! petit l'oiseau, » dit-il, « toy n'avoir point d'harang à vendre. »

C'est à-dire : la petite vérole.

89. Une madame Goile, femme d'un vendeur de marée en titre d'office<sup>2</sup>, personne bien faite, comme on luy demanda chez M<sup>me</sup> d'Agamy si elle n'avoit jamais eu la verolle\* : « Je n'ay eu, » dit-elle, « ny la » grosse ny la petite. »

Daniel de Chandieu, conseiller au Parlement en 1601, marié à Louise Leclerc de Fleurygny.

90. Un avocat au Conseil, nommé Chapuiseau, fit un cachet où un chat puisoit de l'eau. Il composa un livre qu'il appelloit *le Devoir de l'homme*. Il promit à un conseiller, nommé Champdieu\*, de le luy montrer manuscrit ; il fut chez ce conseiller, et, n'ayant trouvé que Madame, il luy voulut laisser son livre (c'estoit un gros rouleau qu'il avoit fourré dans ses chausses, et qui paroissoit). Il y met la main pour le tirer. « Jesus ! Monsieur Chapuiseau, que faites-vous ? — Madame, » dit-il naïvement, « c'est le » Devoir de l'homme. »

<sup>1</sup> M<sup>lle</sup> Armenauld.

<sup>2</sup> Ces offices valent cinquante mille livres.



— Sa belle armoirie m'a fait souvenir d'un idiot de la Rochelle qui monstroit la porte de Cogné à un autre et luy disoit : « Ces fleurs de lys, c'est le Roy : ce » navire, la ville, et ce cheval, c'est mon pere. » Son pere estoit maire quand cette porte fut bastie, et il y avoit mis ses armes.

91. M. Mangot, garde des sceaux, en une occasion pressante, proposa d'envoyer une armée en poste.

92. Un chancelier voulant expliquer au Roy une lettre du Roy Jacques, où il y avoit : *Mitto tibi quinque molossos*<sup>1</sup>, dit : *Cinq mulets*. « Voire, » dit le Roy, « des mulets ? » Quelqu'un dit : « Ce sont des » *dogues*. — Je croyois, » dit le Chancelier, « qu'il » y eust *muletos*. »

93. Un pedant d'environ quarante-cinq ans prit un jeune corbeau et dit : « Je veux voir s'il vit cent » ans, comme disent les naturalistes. »

94. Une dame huguenotte, à qui on demandoit de quel canton estoit son suisse, dit : « Il est du canton de Villiers-le-Bel<sup>2</sup>. » Il y a beaucoup de huguenots en ce lieu-là ; elle croyoit que l'habit faisoit le Suisse. — Une autre disoit : « Du point de Genes » de Villiers-le-Bel. » On y fait de la dentelle, mais point belle.

95. Un évesque de la maison d'Ambres estoit un petit tyranneau. Il ne vouloit point payer de la paille

<sup>1</sup> Dogues.

<sup>2</sup> Saint-Denis.

qu'on luy avoit fournie, et disoit en riant : « Ne savez-vous pas bien que l'ambre attire la paille ? »

96. Une femme qui n'estoit pas en humeur, mais ne voulant pas refuser son mary, luy dit : « Tiens, » fais-le donc, pour toy tout seul. »

*C'est-à-dire, cela m'excede, m'ennuie.*

97. Un curé disoit souvent : « Cela me f...\*. — » Vous estes donc bien aise, » respond sa servante.

98. Une blanchisseuse, pour bien louer ma mere, après avoir dit cent fois : « Oh ! la brave femme que » c'est ! » adjousta : « Et qui a bien soing du linge ! »

André le Nostre.

99. Le Nostre\*, jardinier des Tuilleries, mais qui est très-habile en son mestier, et qui gaigne bien plus avec les gens qui ont de belles maisons qu'avec le Roy, a fait des armes sur lesquelles, au lieu de casque, il a mis un gros chou-cabus dont les premieres fueilles pendent des deux costez, comme des plumes. Le Nostre est curieux et a de fort beaux tableaux. Il laisse la clef de son cabinet en un certain endroit que tous les honnestes gens savent ; et, quoyqu'il y ait de fort petites pieces et mesme des livres, il n'a jamais rien perdu.

*Peut-être Mme de la Braigue, de l'Affictor, de Croisilles, t. III, p. 30.*

100. Madame de la Brene\*, femme d'un Luxembourg, alla pour voir la mer ; là elle demanda où estoit donc ce flux et reflux dont elle avoit tant oüy parler. On le luy monstra du mieux qu'on put. « Voire, » dit-elle, « cela, le flux et reflux ! Eh ! ce » n'est que de l'eau verte ! »

101. Une fille qui avoit esté eslevée comme orpheline par l'église de Charenton s'en alla un jour au Consistoire et leur dit : « Messieurs, j'ay leû dans saint

» Paul qu'il vaut mieux se marier que de brusler ; s'il  
 » vous plaist de me donner un mary ? car je sens que  
 » j'en ay besoing. » Elle dit cela avec la plus grande  
 naïfveté du monde : les voylà tout desferrez ; ils luy  
 dirent qu'elle sortist ; ils ne se purent regarder sans  
 rire. Ils la marierent du mieux qu'ils purent \*.

*Voy. plus haut  
 l'Histoir. des Muets,  
 p. 473.*

102. Menour, intendant des jardins du Roy, estoit  
 logé aux Tuilleries ; il avoit un valet qui, quand il  
 venoit des gens demander si ce n'estoit pas là qu'on  
 voyoit les bestes, leur disoit que oüy ; puis les menoit  
 dans une salle, et les faisoit passer devant un grand  
 miroir ; après il leur disoit : « Vous les avez veûes. »  
 Et, s'ils estoient assez bons pour payer par avance,  
 il se mocquoit d'eux.

103. Un paysan de Colombe \* portoit la croix à  
 une procession qu'on faisoit de nuict dans les vignes,  
 de peur qu'elles ne gelassent ; en passant dans la  
 sienne, il tasta le bourgeon, et l'ayant trouvé gelé,  
 il jetta la croix, en disant : « La portera qui voudra !  
 » je n'ay plus que faire à la procession. »

Près Paris.

104. Feu Melson\*, grand goguenard, estoit secre-  
 taire interprete des langues estrangeres, et n'en sça-  
 voit pas une. Des ambassadeurs suisses regardoient  
 disner la Reyne, et parloient entre eux tout haut. Elle  
 fait appeller Melson et luy dit : « Faittes votre charge ;  
 » que disent ces messieurs ? — Ils disent que vous  
 » estes belle, Madame, ou s'ils ne le disent pas, ils  
 » le devroient dire. »

*Voy. plus haut,  
 p. 487.*

— La fille aînée de ce Melson, qui est une per-  
 sonne assez plaisante, dit que son pere ne faisoit point

A la cuisine.

caresme, et qu'une fois qu'on luy avoit servy une longe de veau, il n'y toucha, et se contenta de son potage. Charlotte, c'est le nom de cette fille, suivit cette longe de veau en bas\*, et ne put s'empescher d'en prendre un lardon ; une de ses sœurs arrive qui la defie en riant d'en manger : elle en mange ; sa sœur se laisse tenter. Les deux autres, car elles estoient quatre, surviennent : la longe de veau fut expédiée. Le lendemain, le pere demande sa longe de veau. On luy dit l'histoire ; il ne gronda point autrement, mais il dit qu'il vouloit qu'elles s'en confessassent. Pasques venües, les trois cadettes dirent à leur sœur : « Au moins, nous n'avons rien dit de la » longe de veau, et c'est à vous à vous en confesser » pour toutes ; c'est vous qui nous avez induites en » tentation. — Ma foy, » leur dit-elle, « je n'en ay » pas dit un mot. » Elle retourne au Confesseur, qui estoit bien empesché, et luy dit : « Mon pere, telle et » telle chose est. — Allez, » dit-il, « dittes deux *Ave* » davantage. » Elle retourne. « Hé bien ! ma sœur ? — Dame ! » dit-elle, « je n'ay pas parlé de vous. » La seconde va donc ; elle eut assez de peine à aborder le pere. « Qu'y a-t-il encore ? » luy dit-il. — « C'est que... — Voylà bien de quoy me rompre la » teste ; dittes deux *Ave* de plus, comme vostre sœur. » La troisieme fend la presse, et luy voulut parler encore de cela. Il se fascha, et se levant de son confessionnaire : « Que tous ceux, » dit-il, « qui ont » mangé de la longe de veau disent deux *Ave*, et » qu'on ne m'en parle plus. »

105. Quelqu'un dit à M. d'Uzez qui se plaignoit d'un homme qui luy avoit demandé son espée : « Il » falloit dire : « *J'ay le poignard de mesme.* » Un autre luy demandant un cheval : « J'ay le poignard » de mesme, » luy respondit-il.

106. Un drosle de paysan, voyant que sa femme petoit, va allumer une chandelle. — « Que veux-tu » faire? — Drez que tu tonnes, moy je veux esclai- » rer. Je ferons tous deux le tonnerre. »

107. Un paysan se sentant un peu ivre, au lieu de passer sur une poutre qui estoit sur un ruisseau, se mettoit dans l'eau et tenoit la poutre : « Je ne sçau- » rois que me mouïller, » disoit-il, « au lieu que si je » tombois, je me blesserois peut-estre bien fort. »

108. Un procureur du Chastelet disoit que pour dix ans il avoit tourné le dos à Dieu, afin de faire sa fortune.

109. Un cordonnier dit à un medecin : « Monsieur, » je vous trouve tousjours estudiant ; n'estes-vous » pas passé maistre ? Pour moy, je faisois tout aussy » bien des souliers le jour que je fus receû que j'en » sçaurois faire à cette heure. »

110. On alloit pendre un Picard ; une femme de sa connoissance le rencontra. « Hé ! un tel, comment » te portes-tu ? — Je me porte assez bien, » respon- » dit-il, « mais cette *penderie* me desplaist. »

111. Une voleuse cacha une monstre sonnante où vous sçavez. On la despouille ; on ne trouve rien ; mais, par malheur, la monstre sonna.

112. Un Languedochien amoureux d'une fille nom-

mée Catin, fit une espece d'histoire contenant neuf livres qu'il appelloit *la Catinerie*.

113. Un homme en racontant ses voyages mettoit des pays où ils ne sont point. Quelqu'un luy dit : « Vous n'observez pas la geographie. — Pour la » Geographie, » respondit-il, « nous la laissasmes à » main gauche. »

114. La femme d'un commis de M. Rambouillet, nommé de Pars, craignoit extremement le tonnerre. Il tonne un coup ; elle prend de l'eau benite et fait le signe de la croix ; il tonne encore, elle en fait apporter davantage et s'en frotte des deux paumes des mains ; le tonnerre se renforce, elle en fait venir un plein bassin. Voicy un assez grand coup, elle s'en frotte tout le visage ; en ce moment il fait un coup furieux, elle se jette tout le bassin sur la teste.

115. Pour faire entendre à un homme qui estoit le pere des quatre filz Aymon, on luy dit : « Par » exemple, maistre Jean le mareschal avoit quatre » filz, on disoit : les quatre filz maistre Jean le ma- » reschal ; et quand on dit les quatre filz Aymon, c'est » qu'Aymon avoit quatre filz. Eh bien ! qui est donc » le pere des quatre filz Aymon ? — C'est, » dit-il, » maistre Jean le mareschal. »

116. Un paysan ne manquoit jamais de s'ennuyrer après avoir fait ses pasques ; et comme on luy en faisoit reprimande : « Quoy ! » disoit-il, « mon » Dieu ne me vient voir qu'une fois l'an, et je ne luy » ferois pas bonne chere ! »

117. Un curé passoit l'eau pour porter *Corpus*

*Domini* à un malade ; une partie de sa paroisse estoit delà la riviere. Il faisoit assez mauvais temps, il vouloit qu'on le remist à bord. Et comme le battelier luy disoit : « Eh quoy, vous portez Nostre-Seigneur, et vous avez peur ! — Ne laissez pas de » me mettre à bord, » dit le prestre, « le Diable em- » porte qui s'y fie. »

118. Un bourgeois de Rheims, ennuyé d'attendre qu'une compagnie d'infanterie qui estoit à la porte eust permission d'entrer, vouloit passer tout à cheval sur un tourniquet, et s'y obstina quelque temps. Un soldat se mit à crier à un autre : Hé ! la Ver dure ! Herode, » à ce que je voy, n'a pas tué tous les innocents. »

119. Un pere Crochard eut ordre de la Reyne mere d'instruire une huguenotte. Il y eut pour cela un souper. Le Pere qui estoit fort ignorant s'y prit ainsy : il y avoit un grand pasté ; « Vous voyez, » dit-il, « ce pasté : tout en est bon, hors ce petit en- » droit brulé. Tout ce bon, ce sont les Catholiques ; » ce petit endroit brulé, ce sont les Huguenots. » Vous ne voudriez pas manger de cet endroit ? » Cela la persuada.

120. Un capucin croyoit avoir fait une belle stance du *Benedicite*, et avoit fait ceci sur la lune :

Reyne de la moytié de l'an,  
 Vous de qui le vaste Océan  
 Suit le carrosse comme un page,  
 Loñez le seigneur obligant  
 Qui pour avoir cet équipage  
 Par les mains du soleil vous preste de l'argent.

121. Un bourgeois de Troyes nommé Chaumont n'avoit qu'un filz et une fille. La fille estoit mariée, le filz estoit bachelier de Sorbonne. Ce garçon estoit logé dans la Sorbonne mesme ; cela se fait sous le nom d'un docteur. Il mourut ; le pere vint à Paris durant sa maladie. Le voylà au desespoir. Son gendre luy dit : « Monsieur, je m'en vais en Sorbonne, pour mettre ordre à tout pour l'enterrement, etc. — Oüy, » dit le bon homme, « et prenez garde à ses flageollets, » il en avoit les meilleurs du monde. »

122. Quand le premier president de Bellievre n'estoit encore que conseiller d'Estat et ambassadeur à Londres, un anglois qu'on avoit fasché dans la cuisine vint dire à Madame l'Ambassadrice qu'on l'avoit menacé de luy couper les couillons. Cette femme dit : « Fy ! le vilain mot ! » Il s'excusa en disant qu'au vilain mot il y avoit deux points sur l'*u*, que ce n'estoit pas la mesme chose.

123. Un comedien ne se souvenant pas d'un vers qui rimoit en *ame*, dit : « Helas ! Madame, hélas ! » Madame, hélas ! Madame. »

Anne Margoune.

124. M<sup>me</sup> Nolet \* avoit un laquais qui portoit *Ama-dis* à l'église, à cause que ce livre commence par ces mots : *Un peu après la mort et passion de Nostre Seigneur* ; il le prenoit pour un livre de dévotion.

125. Le laquais de l'abbé Faure dit à une dame qui vouloit qu'il allast dire à son maistre qu'il se despeschast de s'habiller, et qu'elle payeroit sa messe : « Pour qui le prenez-vous, Madame ? Je veux bien » que vous scachiez que mon maistre ne dit point la



» messe pour de l'argent ; il la dit pour son plaisir. »

126. Borbonius, pere de l'Oratoire, qui ne sçavoit que du latin et qu'on fit ridiculement de l'Academie françoise à cause de ses vers latins, quand on vint à opiner sur *abominer* dit : « Je l'aimerois mieux qu'*exercer*. »

127. Un maquignon à Roüen, voulant bien louer son cheval, dit : « Il a la bouche admirable, et a, » pour tout dire, une bouche de Coquerel ; » c'estoit un avocat celebre en Normandie. En faisant aller son cheval, il disoit : « Ah ! bouche de Coquerel ! »

128. Pelletier d'Ousy\*, conseiller au Parlement, et par la faveur de M. le Tellier son parent intendant d'Artois, dit qu'une fille de Lisle qui disoit chez luy avec sa mere, trouva les andouilles fort bonnes et dit : « Ah ! que ce manger me plaist, j'en voudrois bien » avoir une en vie. »

Michel le Pelletier,  
sieur de Souisy et  
des Forts.

129. Des fous d'amoureux, en beuvant à la santé de leurs maistresses, se passerent dans la pochete de l'estomac des rubans qu'ils en avoient eus. Un d'eux en mourut, la gangrene s'y estant mise ; un autre en fut fort malade, car il eut un apostume espouvantable ; et si le chirurgien, en le soignant, n'eust aperceû un bout de ruban, on n'eust point sceû d'où venoit sa fièvre ; car il vouloit que ce ruban y demeurast, et cachoit son apostume. Le chirurgien tira le ruban, sans en rien dire : le pus vint, et ce maistre fou fut guery.

130. Un pauvre diable de Castres, nommé Merle devint icy amoureux d'une gourgandine qu'il espousa,

disoit-il, pour la retirer du vice. Pour luy tesmoigner son amour, il mit les *Dix Categories* en vers :

*La Substance, la Quantité,*  
*La Relation, la Qualité.*  
*Agir, Patir, (Languir sans cesse),*  
*Où-Quand (finiront mes ennys).*  
*Situation, Avoir, sont dix*  
 Justes tesmoins de ma destresse.

Il disoit que ce qui estoit enclos de parentheses estoit superflû. — Il fit tenir un de ses enfants à M. d'Aumont, en luy disant : « Monsieur, on m'a dit » que vous nourrissiez un merle, » (c'estoit un rossignol,) « vous en nourrirez bien deux. » Il en fit tenir encore un au filz aîné, et un jour, il leur mena ses enfans en leur disant : « Voylà les fillaux de vostre maison. » — Une fois, il fit je ne sçay quels sots vers où le merle se mettoit sous la protection de l'aigle, son rey, son seigneur et maistre, « à cause qu'il y avoit, » disoit-il, « un aigle dans leurs armes. » Mais il se trompoit encore comme au rossignol, car ce sont des pigeons \*. Il laissa tousjours l'enseigne de son logis en grosse lettre : *Demeure de Merle sieur de la Salle*. Il disoit : « Je suis un pauvre gentilhomme, filz d'un » procureur à la chambre de l'Edict de Castres. » — Il se mit en teste qu'il estoit de la maison de Marle, la meilleure de la robe, mais qui est faillie. « Mais » pourquoy vous appelez-vous *Merle* ? — C'est, » disoit-il, « qu'en Champagne d'où vient cette maison, » on met un *a* pour un *e*, et on dit *Marle* au lieu de » *Merle*. »

Ou plutôt sept  
merlettes.

131. Un autre impertinent de Castres avoit fait des vers à la Reyne-mere, et il y avoit en un endroit :

Madame, vous avez trois uniques enfans,  
Dont les uns sont petits et les autres sont grands.

En ce pays-là, un enfant c'est un garçon.

132. Les gueux qui demandoient sur le chemin de Charenton ne demandoient jamais qu'au nom de Dieu et de Nostre-Seigneur ; jamais au nom de la Vierge ny des Saints.

133. M. Lumagne, banquier, disoit à sa femme, comme elle alloit à confesse : « Ma mie, ne manquez » pas de vous confesser d'en avoir refusé à vostre » mary. — Hé ! » répondit-elle, « Monsieur Lumagne, vous en ay-je jamais refusé ? »

134. M. de Gordes, capitaine des Gardes, disoit à un garde dont il avoit donné la charge, croyant qu'il avoit esté tué : « Ce n'est pas vous ; vous estes » mort. »

135. Un paysan me disoit, parlant d'un de ses voisins qui estoit mort : « Il y faudra bien tous venir. Mais ardez, Monsieur, il y fera aussy bon dans » cent ans qu'à cette heure. »

136. Une fille d'Orléans avoit de la peine à se resoudre à espouser un certain garçon. On luy dit : « Allez ; vous l'aimerez quand vous aurez couché » ensemble. » Au bout de quelque temps on luy demande : « Hé bien ? — Vous aviez raison, » dit-elle, « le couchage y fait. »

137. Carlinas, languedochien, qui a fait de si jo-

lies epigrammes, et qui est mort capitaine en Hollande, vint à Paris sans un sou, trouver son aîné qui estoit soldat aux Gardes. « Hé ! » luy dit l'aîné, « que » viens-tu faire icy ? J'ay bien de la peine à vivre, je » tire le diable par la queue, et tu me viens encore » tomber sur les bras. — Est-il possible, » dit Carlinças en pleurant, « qu'un garçon qui n'a que dix- » huict ans, et qui a dix-huict pouces de — , ne trouve » pas à gagner sa vie dans une ville comme Paris ! »

Daniel de Lerpiniere.

138. Un libraire de Saumur, nommé Lespiniere\*, tenoit des estrangers en pension. Un jour qu'il y avoit un lièvre à disner, il voulut faire le goguenard ; et, sur ce qu'un d'eux luy avoit demandé comment on prenoit les lièvres en France, il luy dit qu'on semoit des fèves dures en certains endroits, et que, comme le lièvre vouloit les casser, il fermoit les yeux, et qu'en cet instant on le happoit. En disant cela, il les ferma ; l'estranger, qui vit qu'il se mocquoit de luy, luy donna un beau soufflet qui fit bien ouvrir les yeux au libraire.

139. Un conseiller d'Estat, en mourant, defendit qu'on mist la qualité de conseiller du Roy dans son billet d'enterrement. « Il est si mal conseillé, » dit-il, « que j'aurois peur qu'on ne m'en demandast compte » en l'autre monde. »

Jean Bauyn, nommé  
conseiller 13 déc.  
1597. — Christophe  
Perrot au mois  
d'août précédent.

140. Boüyn\*, conseiller du Parlement, voyant que luy et Perrot de la Malemaison estoient entrez en mesme jour à la Grand chambre, se mit à luy en faire compliment. « Je me resjoüys, » dit-il, « qu'a- » près avoir fait nos classes ensemble, soustenû en-

» semble un acte, étudié en droit, esté receûs con-  
 » seillers et mariez en mesme temps, nous soyons  
 » encore montez ensemble à la Grand chambre; on  
 » peut dire de nous : *Arcades ambo*. — Bon pour vous  
 » et pour vostre mulet ! » luy respondit l'autre. Ce  
 Perrot n'estoit pas pourtant un grand personnage,  
 mais il rencontra bien cette fois-là. Il avoit un clerc  
 à qui il demandoit : « Un tel, suis-je prest de ce  
 » procez ? » Ce clerc s'appelle Bessin. On disoit : « Ce  
 » n'est pas un conseiller-clerc, mais c'est un clerc-  
 » conseiller que Bessin. »

141. Le curé de Pantin, à une lieüe de Paris, pria  
 les marguilliers de sa paroisse de luy laisser faire  
 l'inscription d'une verriere qu'ils avoient fait mettre  
 à l'église, et, après y avoir resvé long-temps, il fit  
 ces deux vers :

Les marguilliers de Sainte-Marguerite <sup>1</sup>  
 Ont fait bouter cette verriere icyte.

142. Un sergent qui jouoit fort mal au piquet di-  
 soit à ceux qui rioient de ses beveües : « C'est vous  
 » qui me faittes faillir, je ne fais pas une faute quand  
 » personne ne me regarde. » Il n'avoit garde de les  
 voir.

143. Une fois qu'il y avoit des comediens espa-  
 gnols à la Cour, une dame pria serieusement M<sup>lle</sup> de  
 Neufvic de l'avertir quand il faudroit rire.

144. Le cardinal Baronius empescha qu'on ne fist

<sup>1</sup> L'église est desdiée à cette sainte.

Dominique Tosco,  
de Reggio.

pape le cardinal Tosco \*, en disant : « A Dieu ne plaise » que je donne ma voix à un homme qui a tousjours » à la bouche le mot de *catzo* ! » Ce Tosco disoit après : « *Questi surfanti non han voluto far un papa* » *Catzo, ed han fatto un papa coglione.* » Son cocher, au sortir de là, luy ayant demandé où il vouloit aller : « *Al Fiume,* » répondit-il. On l'eust appelé *Catzo primo* \*. Il dit à Paul V, qui le vouloit faire son vicairaire : « *Santissimo Padre, non ho potuto esser vicario* » *di Pietro, non voglio esser vicario di Paolo.* »

S'il eût été élu au  
lieu de Paul V ; en  
mai 1605.

Ordures, souillures.

145. Un ministre gascon, nommé Tourron, preschant icy contre le purgatoire, dit « que c'estoit une » *rostisserie d'ames.* » Un autre, nommé d'Huisseau, disoit : « Or, comme le cerveau est la partie la plus » esloignée des *feces.* » Il vouloit dire *feces* \* en latin ; le peuple entendoit les *fesses*, et des femmes me disoient : « Voylà un vilain homme, de parler du cû » en chaire. »

Jerome Meraut,  
marié à Elizabeth  
Bachasson.— Etienne  
Briquet, avocat gé-  
néral au Parlement.

146. On appelloit Mereau et Briquet \*, l'un beau-frere l'autre gendre de M. Bignon, les martyrs de M. Bignon ; car il leur fit prendre des charges d'avocat-général au Grand Conseil et au Parlement dont ils n'estoient point capables, et ils creverent tous deux à force de se tourmenter à estudier et à travailler.

Henry II.

147. Les Jesuistes, quand le prince de Conty fut mis dans leur collège, firent peindre feu Monsieur le Prince \* couché, qui monstroit du doigt une montagne esclairée, sur laquelle un ange tenoit le portrait du prince de Conty avec ce mot : *Claro lux addita*

*monti*. Leur collège s'appelle le collège de Clermont. Ne voylà-t-il pas qui est beau?

148. Un valet maltois qui estoit à un chevalier de la suite de l'abbé de Retz, comme nous estions au palais Farnese \* à Rome, voyant qu'on nous disoit qu'un certain marmouset avoit esté adoré par les Payens, y alla dévotement faire toucher son chapelet.

En 1633.

149. M<sup>me</sup> Sanguin, femme du maistre d'hostel ordinaire de Louis XIV<sup>e</sup>, le feu s'estant pris à sa chambre, jetta un grand miroir par la fenestre, de peur qu'il ne fust brulé.

150. On alloit pendre un gascon et un picard; le picard pleuroit, le gascon luy en faisoit honte. « Cela » est bon, » dit le picard, « pour vous autres gascons » qui avez accoustumé d'estre pendûs. »

151. Un Alleman, à la potence, demanda à boire : on luy donna de la biere, il en souffla l'escume, en disant que cela faisoit venir la gravelle.

152. Un homme à la potence demanda qu'on le saignast, parce qu'il avoit oüy dire que la premiere saignée sauvoit la vie.

153. Un hollandois essayoit l'escume de la bouche de son cheval, croyant que c'estoit de la sueur.

154. Le fermier de M<sup>me</sup> de l'Estang (1652) luy escrivoit : « Je n'ay pu tenir contre l'armée des » Princes; car il y a une bresche à vostre cour, » comme vous sçavez. » Notez que c'est une maison platte \*.

155. M<sup>me</sup> d'Usez \*, seconde femme de feu M. d'Usez, alla voir la Reyne un peu après les nopces; la

*C'est-à-dire* : sans  
tours ni fortifica-  
tions.

Marguerite de Fla-  
geac, veuve de  
Christophe d'Ap-  
chier, et remariée  
au duc d'Uzès en  
1632; veuve 19 juil-  
let 1633.

Reyne luy dit : « Eh bien ! Madame d'Usez, M. d'Usez » vous a-t-il donné de beaux habits ? — Non, » dit-elle, « Madame, il ne m'a pas encore *accoustrée*. »

156. En un village d'Espagne, on condamna un tailleur à estre pendû ; les habitans allerent trouver le juge et luy dirent : « Cela nous incommodera » bien, car il n'y a que ce tailleur. Laissez-le-nous, » et, si c'est que vous vouliez pendre quelqu'un, » nous avons deux charrons, prenez lequel il vous » plaira : ce sera assez d'un de reste. »

157. Un italien coucha avec un petit page de M. de Crequy à Rome. Le matin ce page dit : « J'ay » bien ry cette nuit, un tel m'a tousjours pris pour » une femme. »

158. Un allemand disoit à un italien : « *Non sum* » *fœmina sed masculus*. — *Tantò melius*, » respondit l'autre.

159. La veuve d'un chandellier avoit un garçon qui luy demanda en grace qu'elle le laissast coucher au coing de son feu ; après il luy demanda permission de se mettre au pied du lit ; enfin, il se met dedans, et là, vous m'entendez bien. Elle faisoit semblant de dormir, puis quand elle sentit que c'estoit fait, elle dit : « Ah ! meschant garçon ! — Maistresse, » luy dit-il, « ne vous hobez ; ceu qui y est, y est ; » Dieu y boute l'ame ! »

Timoléon de Cossé,  
marechal de France  
sous François 1<sup>er</sup>.

160. Le mareschal de Cossé \* pour dissuader la guerre contre les Huguenots, disoit : « Si Dieu est » dans l'hostie, ils ne l'en osteront pas ; s'il n'y est » point, nous ne l'y mettrons pas. »



161. Un bourreau vouloit quitter la ville d'Angers parce qu'on n'y faisoit point d'œuvre delicate ; qu'on n'y faisoit que pendre.

162. Deux advocats begues plaiderent à Angers devant le lieutenant particulier, qui estoit un rieur. Il les avertit l'un et l'autre de mieux prononcer ; ils n'en firent rien. Luy, pour se mocquer d'eux, au lieu d'une sentence dit : « Après qu'un tel a dit : babe, » babe, babe, et qu'un tel a dit : ba be ba be, etc., » nous avons ordonné et ordonnons : babe be be be » be, etc. » Il y eut procez pour cela à Paris ; on n'en fit que rire \*.

*Voyez déjà plus  
haut, p. 281.*

163. Un autre lieutenant particulier du Chastelet avoit promis à un homme de luy donner surseance \* sans interests, quoyqu'il eust passé une obligation. Il prononça donc comme il avoit promis. Le procureur luy cria : « Monsieur, je suis fondé en obligation. — » Et moy, » dit-il, « en promesse. »

*Ou sursis.*

164. Loyauté, avocat, disoit aux Conseillers qu'il faisoit une compilation d'arrests impertinens ; mais qu'il estoit accablé, qu'il en avoit desjà six volumes in-folio.

165. Une femme, ayant esté mise à la Bastille, crut que les prisonniers pouvoient espargner sur ce que le Roy payoit pour eux à M. du Tremblay, et qu'ils ne payoient que selon qu'ils mangeoient : elle ne demandoit quasy que des œufs, et en sortant elle dit qu'elle vouloit parler à Madame la Geoliere pour compter avec elle.

166. Un paysan de Saintonge disoit : « Je suis

» bien vieux et si, mon cas est plus fort que jamais.  
 » Autrefois il ne falloit que moy pour le faire aller ;  
 » aujourd'huy nous sommes deux et nous n'en sçau-  
 » rions venir à bout. »

167. Saint-Marc, vieux conseiller d'Estat, disoit qu'il remarquoit bien que l'homme et la femme n'estoient qu'une mesme chair, « car quand je touche » la cuisse de M<sup>me</sup> de Saint-Marc, je ne suis rien plus » esmeû que quand je me touche moy-mesme. »

168. Une huguenotte ayant à passer une grande cour au grand soleil, dit : « Il faut passer ce torrent » de Cedron. » Une autre disoit : « Cette *zontaride* » du Pont-Neuf, » pour cette zone torride.

169. On demandoit à un Saintongeois : « Est-ce » toy ou ton frere qui est mort ?—Ce n'est pas moy, » dit-il ; « mais j'ay bien esté plus malade que luy. »

170. Il y avoit un impertinent à Chinon, qui avoit fait des harangues pour tous les accidents de la vie, et mesme pour la potence.

171. Bautrû sauva je ne sçay quel homme de la corde. « Monsieur, » luy dit-il, « je vous remercie. » Ce n'est pas que le monde ne soit composé de gens » qui sont pendûs et de gens qui ne le sont pas. »

172. Du Haillan \* demanda un jour un benefice à Henry IV<sup>e</sup>, et luy dit : « Sire, vous faites du bien à » des traistres, et n'en faites pas à vos veritables » serviteurs. — Pardieu ! » dit le Roy en colere, « je » fais du bien à qui il me plaist. — Il est vray, Sire, » repliqua du Haillan ; « mais il vous doit plaire d'en » faire à des gens comme moy. »

Bernard de Girard,  
 se du Haillan, his-  
 toriographe, ne vers  
 1535 mort en 1610.

173. Philippe III<sup>e</sup> dit au marquis de Sainte-Croix, à une promenade : « *Cobrios, marquez di Santa-Cruz.* » Le Marquis luy fait une grande reverence comme pour le remercier, quand le Roy adjousta : « *Porque el sol no le haya mal.* »

174. Son filz, Philippe IV<sup>e</sup>, avoit gaigné je ne sçay quelle Espagnolle sans se faire connoistre, en luy promettant une bague de cinq cens escûs ; mais quand il fut prest de conclure, il se descouvrit. Elle à l'instant tire la bague de son doit, et la luy rendant luy dit : « *A mi! vuestra maestad.* » Luy, croyant qu'elle croyoit estre assez payée de l'honneur qu'il luy faisoit, la luy voulut remettre au doit. « Non, » non, » dit-elle, « puisque vous estes Roy, vous payerez en Roy, il me faut dix mille escûs. » Et il n'en put rien avoir.

175. Un procureur, las de toutes les interrogations que sa femme faisoit à une servante qu'elle vouloit prendre, en luy demandant : « Sçavez-vous cecy, » sçavez-vous cela, dit : « Sçavez-vous f— » La fille qui ne sçavoit pas ce que cela vouloit dire, respondit : « Monsieur, pour peu qu'on me le monstre, je l'auray bientost appris. »

176. Les Hollandois ayant pris Wezel, le curé du lieu pria le prince d'Orange qu'on le fist ministre du lieu. « Je suis accoustumé, » luy dit-il, « à gouverner » ces gens-là, et eux sont accoustuméz à moy ; je les » rendray bons sujets des Estats. »

177. Ceux de Saint-Maixent, en Poitou, quand le feu Roy y passa, mirent une belle chemise blanche à

Fourches patibulaires. (*Purétière.*)

un pendû qui estoit à leurs justices\*, à cause que c'estoit sur le chemin.

178. La femme du ministre Aubertin disoit de son mary, chez qui il y avoit souvent concert de musique, que de tous les instrumens il n'y en avoit pas qu'elle aimast tant que la fluste de M. Aubertin. Il jouoit de la fluste douce.

179. Un apoticaire gascon escrivoit : « Je couche » toutes les nuits avec M<sup>me</sup> de Pranzac, » (une belle personne); c'est-à-dire dans sa chambre.

180. Un maire de la Rochelle, nommé Fiefmignon, pour voir si une cuirasse estoit à l'esprouve, fut si sot que de se la mettre sur le corps, et se fait tirer par son valet un grand coup de mousquet. Par bonheur, la cuirasse se trouva bonne; mais le coup le porta par terre, tout hors de luy.

181. Une mademoiselle Massane, fort jolie fille, un jour qu'on luy avoit dit qu'elle ordonnast à disner, fit mettre un lapin au pot. Et ma femme, à l'âge de treize ans, ordonna qu'on apportast un demy-bœuf de la boucherie.

182. Le baron de Ville enlevoit avec quarante chevaux M<sup>lle</sup> de Longueval, qui avoit pour toute defense sa tante, une suivante et un petit laquais : elle estoit en carrosse. Un des braves qui assistoient le Baron luy vint demander avec grand empressement : « Mon- » sieur, tüérons-nous d'abord? » Depuis on en a pensé faire enrager ce pauvre nobilis.

183. Un sot de Paris, nommé Morfontaine-Hotteman, jouoit à un petit jeu où il faut dire la pensée de

toute la compagnie, et n'ayant pas bien dit à sa fantaisie, s'escria : « Ah ! je suis un sot ! — Vous l'avez » trouvé cette fois-là, » luy dit-on, « vous avez dit la » pensée de toute la compagnie. »

184. Un homme que je n'avois jamais veû, en voyant marier des gens à Charenton, me dit : « Je » serois bien fâché d'estre en leur place. — Haïssez- » vous tant le mariage ? » luy dis-je. — « C'est, » re- » pliqua-t-il, « que ma femme seroit morte. »

185. Une bourgeoise, qui avoit un filz au college des Jesuites, luy disoit : « Seras-tu tousjours dans » ces *escuries* ? » Elle vouloit dire *decuries* \*.

Les écolliers étoient  
classés par *decuries*  
ou dizaines.

Charles I<sup>er</sup>.

186. Le feu roy d'Angleterre \* aimoit fort M. de Bellièvre, depuis premier president. Un jour il le mena promener, et voulut que tous ceux qui l'avoient accompagné en fussent, jusques à un valet de chambre. M. de Bellièvre, voyant que le Roy le vouloit absolument, ne luy dit point qui estoit cet homme. On alla quasy au galop, car les carrosses vont fort viste en ce pays-là. « Or çà, Monsieur l'Ambassadeur, » dit le Roy, « combien croyez-vous que nous ayons » fait de chemin ? — Trois milles, Sire. » Après, le Roy demanda à tout le monde, jusques à ce valet de chambre qui dit : « Ah ! Sire. nous sommes bien à » dix milles d'icy. »

187. Mario Frangipani, cadet et heritier de Pompeo son frere, haïssoit tousjours le Pape et les Cardinaux. Quelqu'un luy disoit : « Mais pourquoi » haïssez-vous les Cardinaux ? — Je les hais si peu. » dit-il, « que je voudrois qu'ils fussent tous Papes. »

188. M<sup>me</sup> Cornuel faisoit un jour des reprimandes à une gucuse qui traisnoit deux ou trois petits enfans, de ce qu'elle ne se contenoit point, n'ayant pas de quoy se nourrir elle seule. « Que voulez-vous ? » luy respondit la pauvre femme, « quand le pain nous » manque, nous nous rüons sur la chair. »

189. Rotrou, le poete comique ou tragique ou tragi-comique comme il vous plaira, cajolloit une fille à Dreux, sa patrie. Elle le recevoit assez mal. On luy dit : « Vous maltraitez bien cet homme : sçavez-vous bien qu'il vous immortalisera ? — Luy ? » dit-elle, « Ah ! qu'il y vienne pour voir. »

190. Un laquais qu'on envoyoit dans la rue Dauphine, comme on luy demandoit s'il reviendrait bientôt : « C'est, » respondit-il, « selon les chansons » qu'on chantera sur le Pont-Neuf. »

191. Un laquais qu'on avoit envoyé d'une campagne, à trois lieües de Paris, pour sçavoir à la ville des nouvelles de quelqu'un, fut deux ou trois jours en son voyage, et, en arrivant, comme on se resjoüissoit à table, dez la porte il se mit à crier : « *All' a* » dit comme cela<sup>1</sup> : *Il se porte un peu mieux.* »

192. Des porteurs de chaises disoient : « Regardez » quel embarras depuis qu'on joüe le *Camard*. » Ils vouloient dire *Camma*\* qu'on joüoit à l'hostel de Bourgogne.

193. Un vigneron à qui son maistre demandoit

*Camma, reine de Galatie*, tragédie de Th. Corneille, 1661.

<sup>1</sup> Il entendoit la femme du malade.

combien il faudroit d'eschallas pour sa vigne : « Se-  
 » lon qu'il fera \*, » respondit-il.

Selon le temps qu'il  
 fera.

194. Un intendant de Languedoc, dont la femme estoit morte dans Beziers, vouloit que la province la fist enterrer à ses despens. Un député qu'on luy envoya luy dit que cela tireroit à consequence : « Si » c'estoit vous, Monsieur, on le feroit volontiers. »

195. Un Languedochien, qui croyoit qu'on voloit à toutes heures sur le Pont-Neuf, y passant se mit à courir de toute sa force, en tenant son chapeau à deux mains. Il trouva un homme du pays qui luy dit : « Qu'y a-t-il ? — J'ay passé, » dit-il, « et j'ay encore » mon chapeau. » Un autre laissa sa monstre à un de ses amys à Orléans, de peur qu'on ne la luy volast icy.

196. Boisset, le musicien, fut prié par Gombauld d'assister à la lecture d'une piece de theatre ; il s'y ennuyoit terriblement, et quand un acte fut leû, il demanda à l'Estoile\* : « Monsieur, y a-t-il bien des » actes à une piece ? — Selon, » dit l'Estoile, « quel-  
 quefois douze, quelquefois vingt-quatre. » Cela l'es-  
 pouvanta. Il donna un tour de pilier, sans attendre  
 davantage.

Claude de l'Estoile,  
 (Histor., t. v., p. 88.)

197. Un cocher, après avoir donné l'avoine à ses chevaux, ostoit son chapeau et disoit *Benedicite* tout du long.

198. En Hollande, on fait payer la qualité et le bruit ; ils demandent assez plaisamment quand il y a deux ou trois François : « Quel regiment est logé » céans ? » Une fois, M. de Vendosme. estant à che-

val, s'arresta sous la porte de l'hostellerie pour laisser passer une ondée. Il fallut payer le couvert et l'ordure que ses chevaux avoient faite sous la porte.

199. Morin, le fleuriste (c'est le jeune), est une espece de philosophe ; une fois qu'il estoit bien malade, son curé luy disoit : « Ramassez toutes vos » peines et les offrez à Dieu. — Je luy ferois là, » dit-il, « un beau présent ! »

200. Furetiere soupoit dans une compagnie où il y avoit un chirurgien qui, voulant faire reschauffer un plat, le fit fondre, de façon qu'on eust dit d'un bassin de barbier. « Je me doutois bien, » dit Furetiere, « que vous nous voudriez donner un plat de » vostre mestier. »

201. On disoit de M<sup>me</sup> d'Herbelay, femme d'un maistre des Requestes, qu'elle faisoit bien d'estre grande et forte, car elle portoit trente procureurs à son coût. Le premier president le Jay luy avoit donné un collier dont les perles coustoient mille livres piece ; c'estoit la finance des offices de procureur qu'il avoit eûs.

202. Il y a au carrosse du premier president Pontac, à Bordeaux, quatre P entrelacez. On disoit que cela vouloit dire : « *Pauvres plaideurs, prenez patience.* »

203. Un fou nommé Cyrano fit une piece de theatre intitulée : *La mort d'Agrippine*, où Sejanus disoit des choses horribles contre les dieux. La piece estoit un vray galimathias. Sercy qui l'imprima dit à Boisrobert qu'il avoit vendû l'impression, en moins de rien :



« Je m'en estonne, » dit Boisrobert. — « Ah ! Mon-  
» sieur, » reprit le libraire, « il y a de belles impietez. »

COMMENTAIRE.

I. — P. 492, N° 2.

Le pasquin cité vaut mieux que les deux lignes tracées par lord Byron sur le frontispice du temple d'Erichtée, en souvenir des spoliations de lord Elgin :

Quod non fecerunt Gothi  
Hoc fecerunt Scythi.

II. — P. 497, N° 20.

Il y a certains ragoûts que nos traiteurs modernes nomment à l'*Epigramme*; la méprise que l'on raconte ici peut avoir été l'origine de ce nom.

III. — P. 499, N° 26.

Senecé a fait de ce mot un conte epigrammatique sous le titre : *Le poëte donné aux chiens, nouvelle persane, tirée du Gulistan de Saadi*. Voici les derniers vers :

D'un gros cailloux cimenté par la glace  
Pour se défendre il s'étoit emparé;  
Mais n'ayant pu l'arracher de sa place,  
Il s'écria d'un ton désespéré :  
« Le ciel sur vous lance tous ses tonnerres;  
» O musulmans, plus maudits que payens !  
» Les scelerats ! ils attachent les pierres,  
» En mesme temps qu'ils destachent les chiens. »

Cette pièce qui semble inédite a été retrouvée par M. de Monmerqué.

IV. — P. 500, N° 28, lig. 4.

*Les Jean Doucet... sont de meschans bouffons.*

Un d'eux pourtant qui se mêloit quelquefois aux acteurs de la Farce après la comédie, a obtenu, en 1654, les eloges de Loret, assez bon juge du vrai comique :

Mais à propos de comédie  
 Il faut qu'en cet endroit je die  
 Qu'un des jours passés Jean Doucet,  
 Franc nigaud, comme chacun scait,  
 Pensa faire pasmer de rire  
 La Reyne et le Roy nostre sire,  
 Et mesme tous les courtisans  
 Par les mots niais mais plaisans  
 Que profera sa propre bouche,  
 Etant valet de Scaramouche  
 Sur le Théâtre Italien,  
 Où ce simple et naïf chrétien  
 Sans avoir masque ou faux visage  
 Jona fort bien son personnage.  
 Jamais Mezetin ny Scapin,  
 Ny Trivelin, ny Turlupin,  
 Ny Colombine, ny Briguelle,  
 Ny le rare polichinelle,  
 Ny Gorjus le pedant gaillard,  
 Ny Jodelet le nazillard,  
 Ny Garguille, ny Gros-Guillaume,  
 Les plus grands bouffons du royaume,  
 Ne divertirent mieux la Cour  
 Qu'elle le fut en ce dit jour.  
 Au ris peu souvent je m'applique  
 Et suis d'humeur assez stoïque,  
 Mais comme illec j'étois présent,  
 Je trouvay Doucet si plaisant,  
 Que quand je me le remémore  
 A tous momens je ris encore.

(Lettre du 14 fevrier 1654.)

On a fait plusieurs pièces assez bonnes en patois sur les *Jean-Doucet*, par exemple : *La Conference de Janot et de Piarot Doucet de Vilenou*, et de *Jaco Paquet de Pantin*, sur les merveilles qu'il a veu de l'entrée de la Reine. Paris, 1660, in-4°. M<sup>me</sup> de Sevigné leur compare Racine et Boileau, historiographes du Roi : « Ils font leur cour » par l'estonnement qu'ils tesmoignent de ces légions si nombreuses, et » des fatigues qui ne sont que trop vraies ; il me semble qu'ils ont assez » l'air de deux *Jean-Doucet*. » (Lettre à Bussy-Rabutin, 18 mars 1678.)

V. — P. 501, N° 38, lig. 1<sup>re</sup>.

*Maillet.*

Il est déjà parlé de Maillet dans l'historiette de M<sup>lle</sup> de Gournay, t. II, p. 347-352. Il paroît avoir commencé par être attaché à la maison assez mal ordonnée de la reine Marguerite ; car son premier ouvrage est une collection d'odes et de stances à la louange de cette princesse, de son jardin d'Issy, etc. Il publia plus tard, en 1622, un volume d'Épigrammes, dédié au duc de Luynes, et il mourut en 1628, à l'âge de

## SUITE DES NAIFVETÉZ, BONZ MOTZ, ETC. 539

soixante ans. (Voy. *Viollet-le-Duc, Bibliothèque poétique*. Paris, 1843, t. I, p. 414.)

Maillet est le précurseur de Montmort, comme plastron commun de ses confrères les beaux-esprits. Saint-Amant l'a torturé dans son *Poëte crotté*. Maynard a fait cette épigramme :

Muses, quand Maillet vous demande  
Que vous luy fournissiez de quoy  
Mettre un chetif pourpoint sur soy,  
Vous le payez d'une guirlande.

Cependant l'incommodité  
Qu'il souffre de sa nudité  
Ebranleroit un philosophe ;

Traitez-le plus utilement,  
Le laurier n'est pas une étoffe  
Dont il vueille un habillement.

(Poesies de Maynard, 1646, p. 112.)

Et Furetière, dans sa troisième satire :

On sçait qu'assez souvent Maillet demeure au liet  
Durant qu'un ravaudeur luy panse son habit,  
Sans qu'aucune partie en son corps soit blessée;  
La jambe luy fait mal quand sa chausse est percée,  
Et quoyqu'il ait sur soy plus que son revenu,  
Souvent sans cette cote il marcheroit tout nu.

(Poesies diverses du sieur Furetier. Paris, 1659, p. 21.)

### VI. — P. 505, N° 55.

Ce vilain conte est attribué à Vandy, t. vi, p. 400. Ici des Réaux en décharge le frère de l'aimable fille de la Reine, quelque temps aimée du grand Condé, pour le rejeter sur un Petit-Puis-le-Bœuf qui n'est pas celui dont la courte historiette se trouve plus haut. La réponse auroit été faite à la Senechale de Saumur, dont il est beaucoup parlé à propos de M<sup>le</sup> de Bussy, t. II, p. 200. On voit ici qu'elle s'appeloit M<sup>me</sup> du Rosay, et cette indication nous a décidés à reproduire deux fois une de ces gravelures qui salissent trop souvent les pages de notre auteur.

### VII. — P. 507, N° 61.

Ce mot nous rappelle la jolie farce du *Cuvier*. Jacquinot fatigué de tous les reproches et de toutes les exigences de sa femme, demande à écrire sur un petit rollet la liste des choses qu'il aura chaque jour à faire : dresser le lit, balayer, nettoyer, couvrir la table, bercer l'enfant, le promener la nuit, etc., etc. Jacquinot tombe d'accord de tout. Vient le moment de tirer le linge de la cuve où il a été lavé :

la femme avance, avance si bien, grâce à l'effort contraire de Jacquinot, qu'elle tombe dans le cuvier : « Au secours ! mon cher mari ! »

Jacquinot, sauvez vostre femme,  
Tirez-la hors de ce bacquet !

JACQUINOT.

Cela n'est pas à mon rollet.

LA FEMME.

Mon bon mary, sauvez ma vie,  
Je suis jà toute esvanoñte,  
Baillez la main un tantinet.

JACQUINOT.

Cela n'est point à mon rollet...

LA FEMME.

Helas ! la mort va m'enlever.

JACQUINOT (*lisant son rollet*).

Boulegier, fournier, buer,  
Beluter, laver, essuyer...

LA FEMME.

Je suis sur le point de mourir !

JACQUINOT.

Bercer, recoller et fourbir.

LA FEMME.

Jamais ne passeray ce jour.

JACQUINOT.

Faire le pain, chauffer le four.  
Ça, je vous promets sans long plet,  
Cela n'est point à mon rollet.

(*Anc. Théâtre français, janvier 1854, et t. I.*)

#### VIII. — P. 507, N° 63.

Les Castille dont on a déjà parlé dans l'historiette de M<sup>me</sup> de Chalais, venoient de Philippe de Castille, pere de Pierre marié à Charlotte Janin, fille du célèbre Président, et morte en 1640. De là le nom de Janin de Castille. Les enfans de Pierre furent : 1. Pierre, conseiller. 2. Nicolas, abbé de Saint-Benigne de Dijon en 1625, mort en 1658. 3. Nicolas, dit Janin de Castille, mort en 1691. 4. Heury, abbé de Saint-Marien d'Auxerre en 1651, mort en 1670. 5. Charlotte, mariée : 1<sup>o</sup> à Charles Chabot, comte de Charny ; 2<sup>o</sup> à Heury de Taleyrand, comte de Chalais; morte en 1659.

On voit par la fin du deuxième paragraphe de ce numéro, que le camphre avoit déjà, près de quelques personnes, la réputation de guérir toutes les maladies ; cependant M. Raspail n'étoit pas né.

IX. — P. 509, N° 72.

C'est le mot de la jolie épigramme d'Accilly :

Sur son cheval Jean se ruoit  
Contre Jean le cheval ruoit  
Et tous deux euemoient de rag ;  
Mathurin qui pour lors passoit,  
Dit à l'homme qu'il connoissoit :  
« Eh ! Jean ! monstrez-vous le plus sage. »

Pena et son mulet étoient célèbres, l'un portant l'autre. On les voit figurer dans des *Stances sur l'Aurore*, imprimées parmi les *Poésies choisies* de Sercy, 2<sup>e</sup> partie, 1662, p. 20.

L'afficheur des empiriques  
Est jà sur le Petit-Pont ;  
La guimbarde avec Dupont  
Résonne dans les boutiques.

Monsieur Pena se courrouce  
Grondant contre son valet,  
Qu'il n'amène son mulet  
Enfroqué dedans sa housse, etc.

X. — P. 510, N° 76.

Ce françois nommé la Fosse semble bien être Antoine de la Fosse, cousin germain du peintre Charles la Fosse, et auteur de plusieurs pièces de vers italiens, avant de l'être de *Mantius* et autres tragédies. La *Biographie universelle* le fait naître vers 1653 ; ce seroit une erreur ou une méprise, pour 1635.

XI. — P. 511, N° 82, lig. 1<sup>re</sup>.

M<sup>me</sup> de l'Etang.

Ajoutez à ce qu'on trouve sur cette dame, dans les *Amours de l'auteur*, qu'elle étoit déjà veuve en 1653 et tutrice de ses deux enfans, Nicolas et Catherine de Monceaux. On a imprimé dans les *Œuvres de Patru* le plaidoyer que le grand avocat fit pour elle dans un procès qu'elle soutint contre les anciens associés de son mari. Des Réaux, comme on a vu, logeoit chez elle dans le temps où il écrivoit ses *Historiettes*.

XII. — P. 513, N° 95, lig. 1<sup>re</sup>.*Un évêque de la maison d'Ambres.*

Evêque apparemment de Valence et de Die ; car ce bénéfice est demeuré d'oncle à neveu, pendant près de deux siècles, dans la maison des barons d'Ambres. Leur nom est Gélas.

XIII. — P. 514, N° 99, lig. 1<sup>re</sup>.*Le Nostre.*

Il avoit d'abord succédé à son père comme jardinier du Roi, puis le Roi créa pour lui la charge de Contrôleur général de ses bâtimens et Dessinateur de ses jardins. C'est lui qui disposa, comme on sait, les beaux jardins de Versailles, des Tuileries et du Luxembourg. On ne peut plus juger que d'une manière imparfaite la beauté de leur première ordonnance ; les Tuileries surtout ont été gâtées dans le côté qui touchoit aux bâtimens : on a supprimé la partie supérieure, et cela rend difforme la moitié correspondante qu'on a conservée.

Vous voyez encore ici la preuve que jusqu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, il étoit permis à chacun de choisir et adopter des armoiries à son goût, pourvu que ces armoiries ne fussent pas la propriété d'une autre famille. Les armes étoient avec raison considérées comme une devise, qu'on avoit le droit et de prendre et de quitter. Mais vers la fin de ce siècle on imagina d'en faire la matière d'un petit revenu public, en obligeant ceux qui vouloient des armoiries de s'adresser à d'Hozier, moyennant finance. D'Hozier, en les donnant, ne s'informoit pas si l'on étoit ou non gentilhomme ; la question étoit réservée et n'avoit encore rien de commun avec ce qu'on lui demandoit. Je fais cette remarque au profit de tous les honnêtes gens qui seroient tentés de se croire une origine chevaleresque et très-illustre, par cela seul qu'ils ont reconnu leurs armoiries présentes dans les registres du cabinet d'Hozier.

XIV. — P. 515, N° 104, lig. 1<sup>re</sup>.*Melson...*

On a déjà parlé d'eux plusieurs fois. Le père étoit mort subitement en 1655 :

Melson, chez la Reine interprète,  
A qui le titre ou l'épithète  
De vieillard convenoit fort bien,  
Lundy mourut en moins de rien,  
Ou d'apoplexie ou de chute,  
Et ne languit qu'une minute.

(Lettre du 11 septembre 1655.)

## SUITE DES NAIFVETÉZ, BONS MOTS, ETC. 543

Boursault dans ses lettres raconte la même anecdote, mais, suivant sa coutume, en la défigurant. « Sous la régence de cette vertueuse » reine (Anne d'Autriche), il vint des ambassadeurs *de si loin* et qui » parloient une langue si bizarre, que Melson eut besoin de toute sa » présence d'esprit pour sortir avec honneur de l'embarras où il se » trouva. »

Un ambassadeur *Indien*

Parloit un baragouin où l'on n'entendoit rien.

De sçavoir ses raisons la reine impatiente

Fit signe au truchement de remplir son attente.

Madame, répondit Melson,

Il dit que vos vertus vous ont acquis un nom

Qui vous fait adorer jusqu'aux bords de l'Indaspe,

Et qu'il n'est point de monument

Ni de porphyre ni de jaspe

Qui puisse à l'avenir vous montrer dignement.

Tavernier, jeune encor, mais voyageur illustre

Qui sçavoit l'Indien et se rencontroit là,

S'adressant à la Reine assise en son balustre,

« L'ambassadeur, » dit-il, « n'a rien dit de cela. »

« Oh ! parbleu, » dit Melson, qui se prit à sourire,

« Je ne suis point garant des sottises d'autrui.

» La Reine meritoit cet éloge de luy ;

» S'il ne l'a dit, il l'a dû dire. »

(Tome II, édition de 1709, p. 296.)

Sur la foi de Boursault, les biographes pourroient introduire le nom de Tavernier dans cette anecdote. Il vaut mieux s'en rapporter à des Réaux qui écrivoit plus de quarante ans avant Boursault.

### XV. — P. 520, N° 125, lig. 1<sup>re</sup>.

*L'abbé Faure.*

Ou *Favre* ; sans doute le père cordelier limousin, plus tard évêque d'Amiens, qui fit en 1666 à Saint-Denis l'oraison funèbre de la Reine-mère. « Il employa hier, » dit Guy-Patin (*lettre* du 16 février 1666), « à » ses louanges deux grandes heures ; il y fit mal et ne plut à per- » sonne. » Il est vrai qu'en louant la reine Anne d'Autriche, il étoit mal aisé de plaire à Guy-Patin.

### XVI. — P. 521, N° 126, lig. 5.

*Je l'aimerois mieux qu'exécrer.*

Le ridicule de Bourbon étoit, je crois, de penser qu'*exécrer* fût alors usité ailleurs que parmi les pédans. Aujourd'hui que le mot, malgré son affreuse dureté, est devenu d'un usage général, l'observation de Bourbon pourroit sembler naturelle.

XVII. — P. 523, N° 137, lig. 1<sup>re</sup>.

*Cartincas, languedochien, qui a fait de si jolies epigrammes...*

J'avoue avec quelque confusion que je n'ai pas trouvé ailleurs la trace des vers de ce galant homme ; d'autres seront, et sans doute aisément, plus habiles. Il se nommoit François Juvenel de Carlencas, de la maison des Ursins, fils de Felix Juvenel et de Jeanne de Vaissiere-Carlencas. Il fut tué au siège de Namur. Son frère, Henry Juvenel, d'abord mousquetaire, puis capitaine au regiment de la Marine, mourut jeune encore, en 1681. Henry eut pour fils Felix Juvenel de Carlencas, erudit, l'un des membres les plus distingués de l'Académie de Marseille, mort en 1760.

XVIII. — P. 524, N° 138, lig. 1<sup>re</sup>.

*Un libraire de Saumur nommé Lespinère.*

Le nom de Daniel Lerpinière est joint à celui de Joannes Lesnerius (Jean Lesnier) dans l'édition du *Phædre*, Saumur, 1664, donnée par les soins de Tanneguy-Lefèvre.

## XIX. — P. 525, N° 140, lig. 5.

*Ce Perrot n'estoit pourtant pas un grand personnage.*

Henry Arnault n'avoit pas meilleure opinion de Christophe Perrot ; « M. Perrot de la Malmaison, » écrivoit-il le 17 février 1641, « sera » prevost des Marchands demain ou après-demain. S'il réussit dans » cette charge, tout le monde sera trompé ; car personne ne s'y attend. »

XX. — P. 526, N° 144, lig. 1<sup>re</sup>.

*Le cardinal Tosco.*

Ces circonstances particulières de l'élection de Paul V complètent assez plaisamment les autres détails que le seul de Thou nous avoit transmis. « Après la mort de Léon X, » dit cet excellent et grave historien, « les cardinaux entrèrent en conclave. Au milieu de toutes leurs » brigues, Aldobrandin propose Dominique Tosco. La faction espagnole » ayant approuvé ce choix, Tosco est aussitôt enlevé de sa chambre ; » on le conduit dans la chapelle Sixtine ; tout le conclave s'y assemble » pour l'adorer, déjà il se croit pape. Mais Baronius s'y oppose : pro- » teste de ne le reconnoître qu'à l'extrémité et le dernier de tous. Sa



» voix fait tout changer; Tosco est abandonné, et par la plus éton-  
 » nante révolution, on veut pour pape celui même qui a empêché  
 » Tosco de l'être. Un grand nombre de cardinaux entoure Baronius, il  
 » est conduit dans la chapelle Pauline et l'on se jette à ses pieds pour  
 » l'adorer. Cette division pouvoit avoir des suites funestes : pour la  
 » prévenir, les factions d'Aldobrandin et de Montalte eurent recours  
 » à la médiation des françois. Aldobrandin ayant proposé Camille Bor-  
 » ghese, le cardinal de Joyeuse exhorta Alexandre de Montalte à l'ac-  
 » cepter; Montalte n'en fit aucune difficulté et suivit Aldobrandin  
 » pour aller à l'adoration avec un nombre suffisant de cardinaux. Ainsi  
 » le cardinal Tosco ne remporta que le vain honneur d'avoir été cru  
 » pape, et perdit de l'autre les meubles de la chambre qu'il avoit dans  
 » le conclave, et ceux de son palais de Rome. » (*De Thou*, liv. cxxxiv.)

C'est apparemment à cause de la perte de ses meubles qu'il ordonnoit  
 à son cocher de le conduire *al fiume*.

XXI. — P. 532, N° 182, lig. 1<sup>re</sup>.

*Le baron de Ville enlevait... M<sup>me</sup> de Longueval.*

Magdelaine de Monchy, fille de Charles de M., sieur de Longueval  
 épousa son enleveur, Gabriel de Roque, sieur de Ville près Noyon. Une  
 autre demoiselle, Angélique de Longueval, avoit été quelque temps aupara-  
 vant, en 1632, enlevée par le sieur de la Corbinière. Il ne faut pas la  
 confondre avec M<sup>me</sup> de Ville. Les éditeurs de la *Revue Rétrospective*  
 (t. v, 1<sup>re</sup> série, p. 321), ont publié d'assez curieux mémoires de cette  
 Angélique, dont le père, M. de Longueval d'Haraucourt, étoit gouver-  
 neur de Clermont.

XXII. — P. 536, N° 200, lig. 2.

*Un chirurgien voulant reschauffer un plat... le fit foudre...*

Furetière a placé le bon mot dans son *Roman Bourgeois*; mais la  
 première édition de cet ouvrage est de 1666; et des Réaux écrivoit  
 apparemment cela quelque temps auparavant. Furetière qu'il connois-  
 soit beaucoup le lui avoit sans doute raconté.



# TABLE

DU SEPTIÈME VOLUME.

	Pages
Dulot. . . . .	1
M. et M <sup>me</sup> d'Estrade. . . . .	5
La Renoulliere. . . . .	16
Monchal. . . . .	21
M <sup>me</sup> de Maransin. . . . .	25
M <sup>me</sup> de Lanquetot. . . . .	31
Le petit Scarron. . . . .	36
Scudery et sa sœur, et M <sup>me</sup> de Saint-Ange. . . . .	49
Le president et la presidente Tambonneau. . . . .	74
M <sup>me</sup> de Taloet. . . . .	93
M <sup>lle</sup> de Taloet, ou Brizardiere. . . . .	97
Falgueras. . . . .	100
Colletet. . . . .	104
M <sup>me</sup> de Suplicourt. . . . .	117
Marville. . . . .	119
La vicomtesse de l'Isle. . . . .	122
Peirarede. . . . .	124
M <sup>me</sup> d'Ablege et M <sup>me</sup> de Frontenac. . . . .	127
Varin. . . . .	135

	Pages
Le marquis d'Alluye ; M <sup>me</sup> de Bossu. . . . .	139
La du Ryer. . . . .	143
M <sup>me</sup> de Miramion. . . . .	147
Mouriou. . . . .	152
M <sup>lle</sup> Thomas. . . . .	155
Bouchard. . . . .	158
Le Parquet . . . . .	164
Mondory, ou l'histoire des principaux comediens françois. . .	170
M <sup>me</sup> de Vieilleigne. . . . .	194
Moncontour. . . . .	197
La marquise de Brosses, et Maucroix. . . . .	201
Charpy, sieur de Sainte-Croix. . . . .	212
M <sup>me</sup> de Langey. . . . .	216
Marigny-Malenoë. . . . .	237
Petit-Puis. . . . .	240
Pellot. . . . .	242
M <sup>lle</sup> des Jardins, — l'abbé d'Aubignac et Pierre Corneille. .	244

## HISTORIETTES COLLECTIVES.

Bons mots et naïfvez ; — le duc d'Ossonne. . . . .	265
Vanité des Nations. . . . .	269
Advocats. . . . .	272
Bizareries ou visions de quelques femmes. . . . .	284
Gens sauvez ou gueris par moyens extraordinaires. . . . .	288
Mauvaises habitudes en parlant. . . . .	299
Marys cocus par leur faute. . . . .	302
Cocus prudens ou insensibles. . . . .	305
Jaloux. Des Bias et autres. . . . .	308
Catalogne. . . . .	317
Provençaux et Provençalles. M <sup>lle</sup> Diodée. . . . .	323
Femmes vaillantes. . . . .	333
Vieilles remariées et maltraitées. . . . .	340
Naïfvez, bons mots, etc. . . . .	350

## TABLE DES MATIÈRES.

549

Pages.

Amans de différentes especes. — Malheureux. — Trop tost consolez. — Radottans. — Reconnoissans. — Delicats. . . . .	356
Extravagans ; Visionnaires ; Fantasques ; Bizarres, etc. . . . .	366
Enfans dont les peres ont fait eux-mesmes la justice. . . . .	384
Contes de bestes. . . . .	386
Generositez. . . . .	390
Joüeurs. . . . .	400
Duels et accommodemens. . . . .	406
Gens taillez. . . . .	416
Grand amour recompensé. . . . .	419
Vengeance raffinée. . . . .	422
Subtilité, presence et adresse d'esprit et de corps. . . . .	423
Fourberies. . . . .	431
Contes de predicateurs et ministres. . . . .	435
Prognostics. Pierre philosophale. . . . .	440
Contes, naïfvetez, bons mots, etc. . . . .	449
Muets. . . . .	473
Contes sur le mariage. . . . .	476
Tours, malices. — Tours de Bohemes. . . . .	479
Contes de mourans. . . . .	490
Suite des naïfvetez, bons mots, reparties, contes pour rire. . . . .	493

FIN DE LA TABLE.



# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES HISTORIETTES.

### A

- AGLEGE (M<sup>me</sup> d'), Françoise Chouaisne ; t. vii, p. 126-131, comm. 131-134.
- ADVOCATS ; t. vii, p. 272-281, comm. 281-283.
- AGNAN, comédien ; t. vii, p. 170, comm. 178.
- AIGUEBONNE (M. d'), Rostain Antoine d'Urre du Puy-Saint-Martin, seigneur d'Aiguebonne ; t. iii, p. 207, 208, comm. 210.
- AIGUILLON (M<sup>me</sup> d'), Marie-Magdelaine de Vignerot, duchesse d'A. ; t. ii, p. 161-171, comm. 171-182.
- ALDIMARI, secrétaire de M. de Rambouillet ; t. iii, p. 222, comm. 224.
- ALINCOURT (M. d'), Charles de Neufville, marquis d'Alincourt ; t. i, p. 481-484, comm. 484.
- ALINCOURT (M<sup>me</sup> d'), Jacqueline de Harlay ; t. i, p. 481, 482, comm., 484.
- ALLUYE (le marquis d'), Paul d'Escoubleau, marquis d'A. ; t. vii, p. 139-141, comm. 141, 142.
- AMANS DE DIFFÉRENTES ESPÈCES.—MALHEUREUX.—TROP TOST CONSOLEZ.—RADOTTANS.—RECONNOISSANS.—DELICATS ; t. vii, p. 356-362, comm. 363-365.
- AMBOISE pere (François d') ; t. v, p. 123, 124, comm. 126.
- AMBOISE filz (Adrien d') ; t. v, p. 124-126, comm. 127.
- AMELOT (le president), Jacques A., marquis de Mauregard-Amelot ; t. vi, p. 54-62, comm. 62-64.
- AMET (M<sup>me</sup> d'), Jeanne de Favas ; t. v, p. 147, 148, comm. 149.
- AMOURS DE L'AUTEUR (les) ; t. vi, p. 325-349, comm. 349-351.
- ANCRE (le mareschal d'), Concino Concini ; t. i, p. 197-201, comm. 201-205.
- ANDILLY (M. d'), Robert Arnauld d'Andilly ; t. iii, p. 109-121, c. 121-123.
- ANDRÉ (le pere), André Boullanger ; t. iv, p. 329-341, comm. 342-345.
- ANGERS (M. d'), Henry Arnauld ; t. iii, p. 112-113, comm. 123-124.
- ANGOULESME (M. d'), Charles de Valois, duc d'A. ; t. i, p. 241-244, comm. 244-249.
- ANGUITTARD (M<sup>me</sup> d'), Anne Arnould de Saint-Simon ; t. vi, p. 377-380, comm. 381.
- APPENDICE ; t. iv : 1° *Lettres de Luillier père de Chapelle*, p. 489-

- 516 ; 2° *Carte du pays de Braquerie*, p. 516-538. — T. v, *Quinze lettres de Laffemas*, p. 501-539.
- ARNAUT (famille des) ; t. III, p. 102-115, comm. 116-127.
- ARNAUT (M.), Pierre Arnauld, mestre de camp général des carabiniers ; t. III, p. 89-95, comm. 95-101.
- ARNAUT (M<sup>me</sup>), Marie Barin de la Galissonniere ; t. III, p. 89-95, comm. 99-101.
- ARNAUT (Antoine) ; t. III, p. 102-104, comm. 116, 117.
- ARNAUT (Isaac) ; t. III, p. 104, comm. 118.
- ARNAUT DU FORT, Pierre Arnauld ; t. III, p. 104-185, comm. 118, 119.
- ARNAUT LE PETEUX (Louis Arnauld) ; t. III, p. 105-107, comm. 120, 121.
- ARNAUT (Jeanne) ; t. III, p. 107-109, comm. 121.
- ARNAUT LE DOCTEUR (Antoine Arnauld) ; t. III, p. 113, 114, comm. 124, 125.
- ASSIGNY (le marquis d'), Charles de Cossé, marquis d'Aigné ; t. I, p. 488-490, comm. 491.
- ATIS (M<sup>me</sup> d') ; t. IV, p. 141-144, comm. 144, 145.
- AUBERT (M<sup>me</sup>), Marie-Anne Chastelain ; t. VI, p. 469-472, comm. 472, 473.
- AURIGNAC (l'abbé d'), François Hedelin, abbé d'A. ; t. VII, p. 251-255, comm. 261.
- AUBRY (le president), Robert Aubery ; t. VI, p. 82-87, comm. 89-92.
- AUBRY (la presidente), Claude de Preteval ; t. VI ; p. 82-87, c. 89-92.
- AUCHY (la vicomtesse d'), Charlotte des Ursins, vicomtesse d'Ochy ; t. I, p. 325-332, comm. 333-340.
- AUMONT (M. d'), Antoine d'A., marquis de Nolay, comte de Châteauroux, baron d'Estrabonne ; t. I, p. 430-434, comm. 434.
- AUTTEIL (le baron d'), Charles Combaut, baron d'A. ; t. V, p. 26-28, comm. 30, 31.
- AVARES (Autres) ; t. VI, p. 508-510.
- AVAUGOUR (M. d'), Louis de Bretagne, marquis d'A., comte de Vertus ; t. IV, p. 474-476, comm. 477.
- AVAUZ (M. d'), Claude de Mesmes, comte d'Av. ; t. IV, p. 413-419, comm. 419-424.
- AVENET (M<sup>me</sup> d'), Benedicte de Gonzague, abbesse d'Avenay ; t. III, p. 311, 312, comm. 323.

## B

- BALZAC, Jean-Louis Guez, sieur de B. ; t. IV, p. 88-108, comm. 108-117.
- BARBEZIERE (M<sup>me</sup> de), Magdelaine Bertrand de la Baziniere ; t. IV, p. 438-441, comm. 449-451.
- BARON, comédien, Michel Boiron, Baron ou le Baron ; t. VII, p. 173-175, comm. 184.
- BARON (M<sup>me</sup>), comédienne ; t. VII, p. 175, 176, comm. 188, 189.
- BARRAT (M<sup>me</sup>), fille d'Estienne du Puget ; t. VI, p. 219, comm. 224, 225.
- BARREAU (des), Jacques Vallée, sieur des B. ; t. IV, p. 46-52, c. 52, 61.
- BASSOMPIERRE (le maréchal de), François de Boutein ; t. III, p. 330-344, comm. 344-353.



- BAUTRU (M. de), Guillaume de B., comte de Serrant ; t. II, p. 314-323, comm. 323-328.
- BAZIN DE LIMEVILLE (Jean) ; t. VI, p. 418-422, comm. 422, 423.
- BAZINIERE (Macé Bertrand, sieur de la Baziniere) ; t. IV, p. 425, 426, comm. 441-443.
- BAZINIERE LE FILZ (Macé Bertrand, sieur de la B.), trésorier de l'Espargne ; t. IV, p. 426-434, comm. 443-448.
- BEAULIEU-PICART (Prosper le Picard, sieur de) ; t. V, p. 80-86, comm. 87.
- BEAUCHASTEAU (la), comédienne, Magdelaine Bouget ; t. VII, p. 178, comm. 193.
- BEAUPRÉ (la), comédienne ; t. VII, p. 171-174-176, comm. 182, 183, 189.
- BEJARD (la), comédienne, Magdelaine Bejart ; t. VII, p. 177, 178, comm. 191, 192.
- BELESEAT, Henry Hurault de L'hospital, sieur de B. ; t. V, p. 384-388, comm. 388, 389.
- BELLAY (M. de), Jean-Pierre le Camus, évêque de Belley ; t. IV, p. 146-151, comm. 152-157.
- BELLEGARDE (M. de), Roger de Saint-Lary, duc de Bellegarde, grand écuyer de France ; t. I, p. 59-68, comm. 68-72.
- BELLEMORE, dit le capitain Matamore ; t. VII, p. 174, comm. 187, 188.
- BELLEROSE, comédien, Pierre le Messier ; t. VII, p. 171-173-175, 176, comm. 181, 182.
- BELLEROSE (la), comédienne ; t. VII, p. 178, comm. 193.
- BELLEVILLE, dit Turlupin, comédien, Henry le Grand ; t. VII, p. 171, comm. 180.
- BELLEVRE (le Chancelier de), Pomponne de B. ; t. I, p. 465-467, comm. 474, 475.
- BENSSERADE (Isaac de) ; t. VI, p. 125-131, comm. 133-135.
- BERINGHEN (M<sup>me</sup> de), N. Bruneau, sœur aînée de M<sup>me</sup> des Loges ; t. III, p. 380-383, comm. 383-384.
- BERINGHEN (M. de), Henry de B., premier écuyer du Roy ; t. III, p. 380-383, comm. 383-384.
- BERNARD (le pere), Claude B. ; t. IV, p. 146-149, 150, comm. 153, 154.
- BERNAY (M. de), Dreux Hennequin, sieur de B. ; t. V, p. 44-46, comm. 54-57.
- BERTAULT, neveu de l'évesque de Sées ; François B. ; t. IV, p. 128-131, comm. 131-132.
- BEUVRON (M<sup>lle</sup> de), Catherine-Henriette d'Harcourt, marquise de Beuvron ; t. VI, p. 495-497, comm. 498-500.
- BEZONS (Claude Bazin, sieur de B.) ; t. V, p. 201-204, comm. 204, 205.
- BIRON (le mareschal de B., le filz), Charles de Gontaut, duc de Biron ; t. I, p. 31-33, comm. 33-35.
- BIZARRERIES OU VISIONS DE QUELQUES FEMMES ; t. VII, p. 284-287.
- BLAIRANCOURT (M. et M<sup>me</sup> de), Bernard Potier, sieur de B. ; t. VI, p. 501-503, comm. 504-507.
- BOISROBERT (François le Metel de B.) ; t. II, p. 383-416, c. 416-433.
- BOISSAT (Pierre de) ; t. V, p. 360-362, comm. 366, 367.
- BOISTE (M<sup>me</sup>), Louise de Verigny ; t. VI, p. 393-398.
- BONS MOTS ET NAUFVETEZ ; t. VII, p. 265-267, comm. 268.

- BORDEAUX (l'archevêque de), Henry d'Escoubleau de Sourdis ; t. II, p. 337-341, comm. 341-343.
- BORDIER ET SES FILZ (Jacques B., sieur du Raincy et de Boudy) ; t. IV, p. 372-381, comm. 381-385.
- BORDIER (Milaire), conseiller au Parlement ; t. IV, p. 372, 376-378, comm. 382, 383.
- BORSTEL ; t. III, p. 361, 363-365, comm. 365, 367, 375-377.
- BOSSU (M<sup>me</sup> de), Honorée de Glimes, veuve d'Albert Maximilien de Henin, comte de Bossut ; t. VII, p. 139-141, comm. 141, 142.
- BOUCHARD (Jacques) ; t. VII, p. 158-160, comm. 160-163.
- BOUTARD ; t. V, p. 144-146.
- BRANCAS (M. de), Charles de Villars, comte de B. ; t. II, p. 354, 366, 368, comm. 379, 380.
- BRASSAC (M. de), Jean de Gallart, sieur de Brassac, ambassadeur à Rome ; t. IV, p. 386, 388, comm. 389-390.
- BRASSAC (M<sup>me</sup> de), Catherine de Sainte-Maur ; tom. IV, p. 386-388, comm. 389, 390.
- BREGIS (M. et M<sup>me</sup> de), Léonor de Flesselles, comte de Bregis ; Charlotte de Saumaise ; t. V, p. 422-427, comm. 427-433.
- BRETONVILLIERS la mère (M<sup>me</sup> de), Marie Acarie ; t. VI, p. 511, 512, comm. 514-516.
- BRETONVILLIERS la jeune (M<sup>me</sup> de), Claude Elisabeth Perot ; t. VI, p. 512, 513, comm. 514-519.
- BREZÉ (le mareschal de), Urbain de Maillé, marquis puis mareschal de B. ; t. II, p. 195-204, comm. 205-212.
- BREZÉ (le duc de), Jean Armand de Maillé-Brezé, duc de B. ; t. II, p. 213, 214, comm. 214, 215.
- BRISSAC (le duc de), François de Cossé, duc de B. ; t. I, p. 488, 490, 491, comm. 491.
- BRISSAC (M<sup>lles</sup> de), sœurs de la mareschale de la Meilleraye ; t. II, p. 221-229, comm. 233, 234.
- BRIZARDIERE ; t. VII, p. 97, 98, comm. 99.
- BROC (M<sup>me</sup> de), Elizabeth Testu ; t. VI, p. 436, 437, comm. 438.
- BROSSES (la marquise de), Henriette Charlotte de Joyeuse ; t. VII, p. 201-210, comm. 210, 211.
- BURC (du) ; t. V, p. 128-131.
- BUSSY (M<sup>le</sup> de), Honorée de B. ; t. II, p. 194, 200, 204, comm. 207-212.
- BULLION (M. de), Claude de B., sieur de Bonnelles ; t. II, p. 145-150, comm. 151-160.

## C

- CALPRENEDE (la), Gauthier de Coste, sieur de la C. ; t. VI, p. 382-388, comm. 389-391.
- CAMBRAY (la), femme d'un orfèvre de Paris ; t. IV, p. 279-281, comm. 282.
- CANZILLON (M<sup>me</sup> de), demoiselle Arnould ; t. III, p. 107, comm. 121.
- CAPUCINS (le général des), Innocent Catalagirone ; t. IV, p. 146-151, comm. 157.

- CATALOGNE ; t. vii, p. 317-321, comm. 321, 322.
- CASTELMORON (M<sup>me</sup> de), Marguerite de Vicoze, dame de Casenove et de Castelnau ; t. vi, p. 136-140, comm. 140, 141.
- CASTELNAU (M<sup>me</sup> de), Marie de Girard ; t. vi, p. 27-29, comm. 35-38.
- CAVOYE (M<sup>me</sup> de), Marie de l'Or ; t. v, p. 175-178, comm. 178-180.
- CERISANTE (Marc Duncan, sieur de) ; t. v, p. 434-445, comm. 445-450.
- CESY (M. de), Philippe de Harlay, comte de Cesy ; t. i, p. 155-157, comm. 159-162.
- CHABANS (le baron de), Louis, sieur du Maine, dit le baron de C. ; t. iv, p. 198-204, comm. 217, 218.
- CHALAIS (Henry de Talleyrand, comte de) ; t. iii, p. 191-193, comm. 197-199.
- CHALAIS (M<sup>me</sup> de), Charlotte de Castille, veuve de Charles Chabot, comte de Charny ; t. iii, p. 192-195, comm. 198-202.
- CHAMPAGNE, LE COIFFEUR ; t. v, p. 412, 413, comm. 418-421.
- CHAMPRÉ (M<sup>me</sup> de), Catherine Henry ; t. v, p. 102-114, comm. 114-122.
- CHAPELAIN (Jean) de l'Ac. fr. ; t. iii, p. 264-280, comm. 280-285.
- CHARPY, SIEUR DE SAINTE-CROIX (Louis) ; t. vii, p. 212-214, comm. 214, 215.
- CHASTILLON (le mareschal de), Gaspard, comte de Coligny, maréchal de France ; t. iv, p. 221-225, comm. 226, 227.
- CHAUDÉBONNE (M. de), Claude d'Urre du Puy-Saint-Martin, sieur de C. ; t. iii, p. 207, comm. 208, 209.
- CHENAILLES (N. Vallée, sieur de) ; t. iv, p. 51, 52, comm. 58, 59.
- CHAUVRY (M<sup>me</sup> de), Magdelaine Boyer ; t. v, p. 393-395, comm. 396.
- CHEVREUSE (M. de), Claude de Lorraine, prince de Joinville, puis duc de Chevreuse ; t. i, p. 399, 401-408, comm. 414-419.
- CHEVREUSE (M<sup>me</sup> de), Marie de Rohan ; t. i, p. 398, 400-410, comm. 413-418.
- CHEVRY (le president de), Charles Duret, sieur de C., président à la Chambre des comptes ; t. i, p. 421-426, comm. 427-429.
- CHEZELLE (M<sup>me</sup> de), sa mere M<sup>me</sup> BOISTE et sa tante M<sup>lle</sup> GERVAISE ; t. vi, p. 392-398.
- CLAUDE (M<sup>e</sup>) ET AUTRES OFFICIERS DE L'HOTEL DE RAMEUILLET ; t. iii, p. 216-223, comm. 224.
- CHOISY (M<sup>me</sup> de), Jeanne Hurault de Lhospital ; t. v, p. 408-412, comm. 413-418.
- CLERC DE LESSEVILLE (le), Nicolas le Clerc, sieur de L. ; t. i, p. 393-396, comm. 395.
- CLINCHANT (Bernardin de Bouqueville, baron de) ; t. vi, p. 115-118, comm. 118-120.
- COCUS PRUDENS OU INSENSIBLES ; t. vii, p. 305-307.
- COGNEUX (le president le), Jacques le Coigneux, président au mortier ; t. iv, p. 1-6, comm. 15-18.
- COGNEUX (le president le) filz, Jacques le C., marquis de Plailly, conseiller au Parlement, président au mortier ; t. iv, p. 6-14, c. 18-22.
- COLLETET (Guillaume) ; t. vii, p. 104-113, comm. 113-116.
- COMPAIN (M<sup>me</sup>), femme d'un partisan de Tours ; t. iv, p. 264, 271, 274, comm. 278.

- CONRART, Valentin C.; t. III, p. 286-295, comm. 295-300.  
 CONTES DE BESTES; t. VII, p. 386-389.  
 CONTES DE MOURANS; t. VII, p. 490-492.  
 CONTES DE PREDICATEURS ET MINISTRES; t. VII, p. 435-438, comm. 438, 439.  
 CONTES, NAIFVETEZ, BONS MOTS, etc.; t. VII, p. 449-467, comm. 467-472.  
 CONTES SUR LE MARIAGE; t. VII, p. 476-478.  
 CONTY (la princesse de), Louise Marguerite de Lorraine; t. I, p. 78-85, comm. 85-91.  
 CORNEILLE (Pierre); t. VII, p. 251-255, comm. 261, 262.  
 CORNUEL (M<sup>me</sup>), Anne Bigot; t. V, p. 132-137, comm. 137-143.  
 COSTAR (Pierre); t. V, p. 150-162, comm. 162-174.  
 COULON (M<sup>me</sup>), Marie Cornuel; t. V, p. 32-34, comm. 35-37.  
 COURCELLES, Charles Bertrand, sieur de C., cadet de la Bazinière; t. IV, p. 434.  
 COURCELLES-MARGUENAT (M<sup>me</sup> de), Monique Passart; t. V, p. 390-395, comm. 395, 396.  
 COUSTENAN, Timoléon de Boves, sieur de Contenan; t. IV, p. 283-288, comm. 288-291.  
 CRAMAIL (le comte de), Adrien de Montluc, prince de Chabanais puis comte de Carmaing; t. I, p. 506, 507, comm. 508, 509.  
 CREQUY (M. de), Charles de Blanchefort, sire de Crequy; t. I, p. 126, 133-138, comm. 140, 141, 146.  
 CROISILLES et ses sœurs, Jean-Baptiste C., abbé de la Couture; t. III, p. 27-36, comm. 37-42.  
 CROUY (la duchesse de), Geneviève d'Urfé; t. III, p. 313, 314, comm. 325-329.

## D

- DALOT (M<sup>me</sup>), t. V, p. 348-350, comm. 351.  
 DARDANIE (l'évesque de), Etienne du Puget; t. VI, p. 216, c. 223, 224.  
 DENYERT, LAMBERT et HILAIRE (Pierre Denyert); t. VI, p. 192-202, comm. 202-206.  
 DES BIAS, frère de Monferville; t. VII, p. 308, 309.  
 DES JARDINS (M<sup>lle</sup>), Marie Hortense des Jardins, dame de Villedieu; t. VII, p. 244-256, comm. 257-263.  
 DES REAUX (Gedeon Tallemant, sieur); t. VI, p. 305-320, comm. 321-324.  
 D'HOZIER (Pierre); t. VI, p. 520, 521, comm. 521-524.  
 DIODÉE (M<sup>lle</sup>), Catherine D.; t. VII, p. 327-331, comm. 332.  
 DRELINCOURT (Charles); t. VI, p. 432-434, comm. 434-435.  
 DU BELAY (M.) Charles, marquis du B., roy d'Yvetot; t. VI, p. 439-442.  
 DUBOIS, brodeur à l'hôtel de Rambouillet; t. III, p. 222, 223.  
 DUELS ET ACCOMMODEMENS; t. VII, p. 406-412, comm. 412-415.  
 DULOT; t. VII, p. 1-4, comm. 4.  
 DURET (le médecin), Jean Duret; t. I, p. 426, 427, comm. 429.  
 DU RYER (la); t. VII, p. 143-145, comm. 145, 146.

## E

- EFFIAT (le mareschal d') Antoine Coiffier, marquis d'Effiat, maréchal de France ; t. II, p. 129, 130, comm. 130, 131.
- ENFANS DONT LES PERES ONT FAIT EUX-MESMES JUSTICE ; t. VII, p. 384, 385.
- ESDIGUIERES (le connestable de l'), François de Bonne ; t. I, p. 127-137, comm. 138-143.
- ESDIGUIERES (Anne de la Madelaine, duchesse de l') ; t. V, p. 356-364, comm. 366, 367.
- ESMERY (M. d'), Michel Particelli, sieur d'Esmery, surintendant des Finances, t. IV, p. 23-38, comm. 38-45.
- ESPAGNET (M<sup>me</sup> d'), M<sup>lle</sup> du Gasc, t. VI, p. 65-67, comm. 69.
- ESPRIT (Jacques) ; t. V, p. 276-278, comm. 287-290.
- ESPRIT DE MONTMARTRE (l'), Collet, ; t. V, p. 94, comm. 96.
- ESQUEVILLY (M<sup>me</sup> d'), Anne Sarru ; t. V, p. 104-114, comm. 116-122.
- ESTRADE (M. d'), Godefroi, comte puis maréchal d'Estrades ; t. VII, p. 5-10, comm. 10-15.
- ESTRADE (M<sup>me</sup> d'), Marie de Lallier ; t. VII, p. 7-10, comm. 9-10.
- EXTRAUVAGANS. — VISIONNAIRES. — FANTASQUES. — BIZARRES ; t. VII, p. 366-377, comm. 378-383.
- ESTRÉES (le mareschal d'), François Annibal d'Estrées, marquis de Cœuvres, maréchal de France ; t. I, p. 383-388, comm. 389-392.
- ETELAN (le comte d'), Louis d'Espinay, abbé de Chartrice, comte d'Estelan ; t. IV, p. 247, 248, comm. 249-252.
- EYESQUE (M<sup>me</sup> l'), N. Turpin ; t. IV, p. 262-274, comm. 274-278.
- EXIDUEIL (le marquis d'), Charles de Talleyrand, marquis d'Exideuil ; t. IV, p. 397-400, comm. 401-402.
- EXIDUEIL (la marquise d'), Charlotte de Pompadour ; t. IV, p. 397-400, comm. 401, 402.

## F

- FALGUERAS ; t. VII, p. 100-103.
- FARGIS (M<sup>me</sup> du), Magdelaine de Silly ; t. II, p. 121-124, comm. 124-128.
- FAURE fils, Louis Faure, baron de Dompnart, Brumieres, etc., conseiller au Parlement ; t. I, p. 485-487, comm. 487.
- FAURE pere, Jean Faure, sieur de Brumieres ; t. I, p. 485, 486, comm. 874.
- FEMMES VAILLANTES ; t. VII, p. 333-337, comm. 337-339.
- FERRIER, Jeremie ; t. III, p. 480-483, comm. 486.
- FERRIER (Marie), fille de Jeremie Ferrier ; t. III, p. 483-485, c. 486-489.
- FERRIER (François), fils de Jeremie Ferrier ; t. III, p. 483.

- FILANDRE, comédien ; t. vii, p. 177, 178.  
 FLORIDOR, comédien, Josias ; t. vii, p. 174-176, comm. 188, 189.  
 FONTENAY-COUP-D'ESPÉE, Charles de Fontenay en Brie, capitaine au régiment de Navarre ; t. iii, p. 472-477, comm. 478, 479.  
 FORCE (le mareschal de la), Jacques Nompars de Caumont, duc de la Force ; t. i, p. 250-262, comm. 263-269.  
 FOURBERIES ; t. vii, p. 431-434.  
 FRONTENAC (M<sup>me</sup> de), Anne de la Grange ; t. vii, p. 130, 131, comm. 132-134.

## G

- GAILLONNET (la), Marie le Nain ; t. vi, p. 207-210, comm. 210-212.  
 GAILLONNET (M<sup>lle</sup> de), Marie Vion ; t. vi, p. 208-210, comm. 211, 212.  
 GARNIER (M<sup>lle</sup>) ou M<sup>me</sup> d'ORGERES ; t. vi, p. 99-104, comm. 104-108.  
 GASSION (le mareschal de), Jean de Gassion, maréchal de France ; t. iv, p. 176-189, comm. 189, 190.  
 GAUFFRE (M.), Thomas le Gaulfre ; t. iv, p. 146-151, comm. 156, 157.  
 GAUFFREDDY (Jacques), t. vi, p. 94-97, comm. 97, 98.  
 GAULTIER-GARGUILLE, comédien, Hugues Guerau, dit Flechelles ; t. vii, p. 170, comm. 179, 180.  
 GENEROSITEZ ; t. vii, p. 390-397, comm. 397-399.  
 GENS SAUVEZ OU GUERIS PAR MOYENS EXTRAORDINAIRES ; t. vii, p. 288-297, comm. 297, 298.  
 GENS TAILLEZ ; t. vii, p. 416-418.  
 GERVAISE (M<sup>lle</sup>) Françoise de Verigny ; t. vi, p. 392, 393.  
 GIRONDE (M<sup>me</sup> de), N. de Reniez ; t. i, p. 436, 437-444, comm. 449.  
 GODEAU, EVESQUE DE VENCE (Antoine) ; t. iii, p. 231-234, c. 235, 236.  
 COMBAUD (Jean Ogier de), t. iii, p. 237-256, comm. 256-263.  
 GOMBERVILLE (M<sup>arin</sup> le Roy de), t. vi, p. 72-75, comm. 76-81.  
 GONDRAN (M<sup>me</sup> de), Charlotte Bigot ; t. v, p. 450-484, comm. 484-494.  
 GOURNAY (M<sup>lle</sup> de), Marie de Jars, demoiselle de Gournay, t. ii, p. 344-347, comm. 347-353.  
 GRAMONT (le mareschal de), Antoine III, duc de Gramont, maréchal de France ; t. iii, p. 175-182, comm. 183-190.  
 GRAMONT (le Petit), Amans de Barthelemy, sieur de Gramont, t. vi, p. 109-113, comm. 113, 114.  
 GRAND AMOUR RECOMPENSÉ ; t. vii, p. 419, 420, comm. 420, 421.  
 GROS-GUILLAUME, comédien ; t. vii, p. 171-177, comm. 181, 190, 191.  
 GUEBRIAN (le mareschal de), Jean-Baptiste Budes, comte de Guebrian, maréchal de France ; t. iv, p. 133-137, comm. 137-140.  
 GUIMENÉ (M<sup>me</sup> de), Anne de Rohan, fille de Pierre de Rohan ; t. iv, p. 478-484, comm. 485-488.  
 GUIMENÉ (M. de), Louis de Rohan, prince de Guimenée, fils d'Hercule de Rohan et de Magdelaine de Lenoncourt ; t. iv, p. 478-484, comm. 485-488.  
 GUISE (M. de), PETIT-FILZ DU BALAFRÉ, Henry de Lorraine, duc de Guise ; t. v, p. 334-342, comm. 342-347.

GUISE (M. de), Charles de Lorraine, duc de Guise ; t. i, p. 361-366, comm. 369-376.

GUISE (le chevalier de), François-Alexandre Paris de Lorraine, chevalier de Malte ; t. i, p. 360, 366, 367, comm. 373, 374.

## H

HARAMBURE (M<sup>me</sup> d'), Marie-Anne Tallemant ; t. vi, p. 263-266, comm. 267-269.

HARCOURT (le comte d'), Henry de Lorraine, comte d'H. ; t. v, p. 9-12, comm. 12-15.

HARCOURT (la princesse d'), Anne-Elisabeth de Lannoy ; t. iv, p. 300, 304, 309, comm. 311, 312.

HAUDESSENS, René H., baron de Beaulieu ; t. v, p. 77-79.

HAUTE-FONTAINE, N. Durant, sieur de Haute-Fontaine ; t. iii, p. 404-407, comm. 407-409.

HAUTERIVE, François de l'Aubespine, marquis d'H., gouverneur de Bréda ; t. i, p. 492, 493, comm. 495, 496.

HENRY III<sup>e</sup> (Beaucoup de choses de). *Foy.* BELLEGARDE ; t. i, p. 58, 59, 63-66, comm. 70, 71.

HENRY QUATRIÈME, t. i, p. 3-20, comm. 20-30.

HEQUETOT (M<sup>me</sup> d'), Catherine le Tellier ; t. vi, p. 492-497, comm. 497-500.

HILAIRE (M<sup>lle</sup>), t. vi, p. 199-202, comm. 204-206.

HOBIER (feu), docteur de Sorbonne, t. vi, p. 68, comm. 71.

HOSPITAL (le mareschal de l'), François de l'Hospital, comte de Rosnay, maréchal de France ; t. iv, p. 158-165, comm. 165-171.

HYERE (M<sup>me</sup> d') Claire-Diane d'Angennes, abbesse d'H. ; t. ii, p. 494, 495.

## J

JAXIN (le president), Pierre Jeannin ; t. iii, p. 191, 195, 196, comm. 201-203.

JALOUX ; t. vii, p. 308-314, comm. 314-316.

JODELET, Julien Lespit, dit Jodelet, comédien du Marais et de l'hôtel de Bourgogne ; t. iii, p. 395-391, comm. 399-403 ; et t. vii, p. 174, 176, 177.

JOSEPH (le pere), François le Clerc du Tremblay ; t. ii, p. 132-135, comm. 135-137.

JOUEURS ; t. vii, p. 400-403, comm. 403-405.

## L

- LARABRE (Martin, sieur de), t. iv, p. 270-274, comm. 276-278.  
 LA BARROIRE (Pierre Bizet, sieur de), t. vi, p. 487-490, comm. 490, 491.  
 LAFFEMAS (M. de), Isaac de Laffemas; t. v, p. 65-69, comm. 70-76.  
 Appendice, Lettres, p. 501-539.  
 LA FONTAINE (Jean de), t. ii, p. 368-370, comm. 381-382.  
 LA GRILLE (M<sup>me</sup> de), N. de Tufani; t. v, p. 210, 211, comm. 213.  
 LALANNE (M<sup>me</sup> de), M<sup>lle</sup> Galateau; t. vi, p. 281, 282, comm. 289-292.  
 LA LEU et LOZIERES et M<sup>me</sup> DE LALANNE; t. vi, p. 270-286, comm. 287-294.  
 LA LIQUIERE, t. v, p. 330-333.  
 LAMBERT (Michel), t. vi, p. 195-202, comm. 204-206.  
 LA MILLETIERE (Théophile Brachet, sieur de), t. vi, p. 455-459, comm. 459-462.  
 LANGEY (M<sup>me</sup> de), Marie de Saint-Simon; t. vii, p. 216-231, comm. 231-236.  
 LANDAYE (l'abbé du), t. v, p. 125, 126, comm. 127.  
 LANQUETOT (M<sup>me</sup> de), Genevieve de Moy, veuve de Claude Bretel, sieur de L.; t. vii, p. 31-34, comm. 34, 35.  
 LA RENOILLERE (Simon de Franceschi, sieur de); t. vii, p. 16-19, comm. 19, 20.  
 LA ROCHEFOUCAULT (le cardinal de), François de la R.; t. iii, p. 356-358, comm. 358-360.  
 LA ROCHEGUYON (M<sup>me</sup> de), Catherine Gilonne Goyon de Matignon, duchesse de la R.; t. vi, p. 121-131, comm. 131-135.  
 LA SERRE, Jean du Puget, sieur de la Serre; t. vi, p. 240-244, comm. 245, 246.  
 LA TOUR-ROQUELAURE; t. v, p. 369-371, comm. 372-376.  
 LAUNAY (M<sup>me</sup> de), Françoise Godet des Marais; t. vi, p. 352-368, comm. 368-376.  
 LAVAL (M. de), Guy de Laval-Bois-Dauphin; t. v, p. 256-276, comm. 279-286.  
 LAVEDAN (le vicomte de), Louis de Bourbon, vicomte de Lavedan, marquis de Malaussé; t. vi, p. 183-190, comm. 190, 191.  
 LE BAILLEUL (le feu président), Michel le Bailleur; t. v, p. 397-405, comm. 405-407.  
 LE NOIR ET SA FEMME, comédiens; t. vii, p. 172, 173.  
 LE PAGE (M<sup>lle</sup>); t. vi, p. 176.  
 LE PAGE (M<sup>me</sup>) ou M<sup>me</sup> de Saint-Loup; t. vi, p. 172-176, comm. 176-182.  
 LE PAGE, SES DEUX FEMMES et SA FILLE; t. vi, p. 171, comm. 176-182.  
 LESCOPIER (la présidente), Charlotte Germain; t. v, p. 38-49, comm. 49-59.  
 LESFARGUES (Bernard de); t. vi, p. 295-298.  
 L'ESTOILLE (Claude de), t. v, p. 88-91, comm. 92, 93.  
 LIANCE (M<sup>lle</sup>); t. vi, p. 452, 453, comm. 454.



LIANCOURT (M<sup>me</sup> de), Jeanne de Schomberg; t. iv, p. 306-304, comm. 310, 311.

LISETTE, t. i, p. 206-209, comm. 209-212.

LISIEUX (M. de), Philippe de Cospeau; t. iii, p. 171-173, comm. 173, 174.

L'ISLE (la vicomtesse de); t. vii, p. 122, 123.

LOGES (M<sup>me</sup> des), Marie Bruneau; t. iii, p. 361-364, comm. 365-379.

LOUIS TREIZIESME, t. ii, p. 235-260, comm. 260-280.

LOUVIGNY (Roger de Gramont, comte de L.); t. iii, p. 190, 191, comm. 197, 198.

LOZIERES (Pierre Yvon, sieur de); t. vi, p. 277-286, comm. 289-294.

LUILLIER. François Luillier, conseiller au parlement de Metz; t. iv, p. 191-195, comm. 195-197. Appendice. Lettres à Boulliaud, p. 489-516.

LUYNES (le connestable de), Charles d'Albert, duc de L.; t. i, p. 398-401, comm. 410-412.

LUYNES (M. de); t. i, p. 408-410, comm. 419-421.

LYON (le<sup>c</sup> cardinal de), Alphonse Louis du Plessis-Richelieu; t. ii, p. 183-187, comm. 187-194.

## M

MADAME LA PRINCESSE, Charlotte-Marguerite de Montmorency; t. i, p. 169-177, comm. 178-186.

MADAME LA PRINCESSE, la mère de feu Monsieur le Prince; t. i, p. 49, 50.

MAINTENON (M<sup>me</sup> de), François Julie de Rochefort; t. iv, p. 292-295, comm. 298.

MAINTENON LA JEUNE (M<sup>me</sup> de), nièce du père Joseph; t. iv, p. 292-294-297, comm. 298, 299.

MAISONFORT (M<sup>me</sup> de la), sœur de Ruvigny; t. iii, p. 411-427, 428.

MAISTRE (Antoine le); t. iii, p. 114, 115, comm. 125.

MALHERBE, François de M.; t. i, p. 270-306, comm. 307-324.

MANDE (l'evêque de), Daniel de la Motte Houdancourt; t. ii, p. 138, 139, comm. 141, 142.

MARANSIN (M<sup>me</sup> de), Elizabeth de Convert-Sottevast; t. vii, p. 25-29, comm. 29, 30.

MARGONNE (M<sup>me</sup>), Anne du Puget; t. vi, p. 221, 222.

MARGUERITE (la Reyne), Marguerite de France; t. i, p. 146-151, comm. 151-154.

MARIGNY; t. v, p. 437-439, comm. 447, 448.

MARIGNY-MALENOE, Jacques de Malnoë, sieur de M.; t. vii, p. 237-239.

MARILLAC (le mareschal de), Louis de Marillac; t. ii, p. 116-119, comm. 119-120.

MARION DE L'ORME. Marie de Lou, demoiselle de l'Orme; t. iv, p. 62-65, comm. 66-72.

MAROLLES (M<sup>me</sup> de), Isabelle Claire Eugenie de Cronenberg; t. vi, p. 409-415, comm. 415-417.

- MAROLLES (M<sup>lle</sup> de), Madelaine Claire de Lenoncourt; t. vi, p. 407-415, comm. 415-417.
- MARVILLE (Jacques d'Angennes, sieur de); t. vii, p. 119-121.
- MARYS COCUS PAR LEUR FAUTE; t. vii, p. 302-304.
- MASSAUBE; t. vi, p. 424-429, comm. 431.
- MAUCROIX, François M.; t. vii, p. 201-210, comm. 210, 211.
- MAUGARS; t. ii, p. 329-334, comm. 334-336.
- MAULNY (M<sup>me</sup> de), Charlotte Bruslart; t. i, p. 465-471-474, comm. 479-480.
- MAURE (la comtesse de), Anne Doni, fille d'Octavien Doni, baron d'Attichy; t. iii, p. 157-162, comm. 162-170.
- MAURE (le comte de), Louis de Rochechouart, comte de M.; t. iii, p. 157-162, comm. 162-170.
- MAUVAISES HABITUDES EN PARLANT; t. vii, p. 299-301.
- MAYENNE (M. de), Henry de Lorraine, duc de M.; t. i, p. 502, 503, comm. 504, 505.
- MEILLERAYE (le mareschal de la), Charles de la Porte, duc de la M.; t. ii, p. 216-229, comm. 229-234.
- MENAGE (Gilles); t. v, p. 214-240, comm. 241-256.
- MENANT, Guillaume M., secrétaire du roy; t. iv, p. 172-175, c. 175.
- MENANT (Marie), fille de Guillaume M.; t. iv, p. 172, 174, 175.
- MENILLET; t. v, p. 212.
- MESMES (le president de), Henry de M., président au Parlement; t. iv, p. 418, 419, comm. 423, 424.
- MIRAMION (M<sup>me</sup> de), Marie Bonneau, veuve de Jean-Jacques de Beauharnais, sieur de M.; t. vii, p. 147, 148, comm. 149-151.
- MIRAUMONT (le chevalier de), commandant de Coulommiers; t. iii, p. 477, 478, comm. 479.
- MOLIERE, comédien, Jean-Baptiste Poquelin; t. vii, p. 177, comm. 192.
- MONCONTOUR (Louis de Bordeaux, sieur de); t. vii, p. 197-199, comm. 199, 200.
- MONDORY et autres comédiens françois; t. vii, p. 170-178, comm. 178-193.
- MONFLEURY, comédien, Zacharie Jacob; t. vii, p. 176, 177, comm. 189, 190.
- MONSIEUR LE COMTE, Louis de Bourbon, comte de Soissons; t. i, p. 67.
- MONSIEUR LE PRINCE (feu), Henry II de Bourbon, prince de Condé; t. ii, p. 434-440, comm. 440-444.
- MONTANDRE (M<sup>me</sup> de), Renée Thevin, dame d'Ussé; t. v, p. 98, 99, comm. 99-101.
- MONTARBAULT (la); t. iv, p. 252-258, comm. 260.
- MONTAURON, Pierre du Pujet, sieur de M.; t. vi, p. 226-233, c. 233-239.
- MONTAUZIER (la petite), Marie Julie de Sainte-Maure; t. ii, p. 532-536.
- MONTAUZIER L'AISNÉ, Hector de Sainte-Maure, baron de M., t. ii, p. 519-522, comm. 539-542.
- MONTAUZIER (le marquis de), Charles de Sainte-Maure, d'abord baron de Salles, marquis puis duc de M.; t. ii, p. 522-532, c. 542-547.
- MONTAUZIER (M<sup>lle</sup> de RAMBOUILLET, aujourd'hui M<sup>me</sup> de), Julie Lucine d'Angennes; t. ii, p. 516-536, comm. 536-557.

- MONTBAZON (M. de), Hercules de Rohan, duc de M.; t. iv, p. 471, 472, comm. 472, 473.
- MONTBAZON (M<sup>me</sup> de), Marie de Bretagne; t. iv, p. 461-466, c. 467-470.
- MONTCHAL, Jean-Pierre de M.; t. vii, p. 21-23, comm. 23, 24.
- MONTMORENCY (le connestable de), Henry, duc de M.; t. i, p. 164-166, comm. 166-168.
- MONTMORENCY (M. de), Henry de M.; t. ii, p. 306-309, comm. 310-313.
- MONTMOREAU (le comte de), René de Chambes, comte de M.; t. vi, p. 474-476, comm. 477-479.
- MORANGIS (M<sup>me</sup> de), Philiberte d'Amoncourt; t. vi, p. 67, 68, comm. 69, 70.
- MORET (M<sup>me</sup> de), Jacqueline de Bueil, comtesse de Moret; t. i, p. 155-158, comm. 159-163.
- MORJAMÉ; t. vi, p. 429, 430, comm. 431.
- MOULIN (le baron de), Scipion de Barzieux, baron de M.; t. v, p. 16-18.
- MOURIOU; t. vii, p. 152-154.
- MOUSTIER (du), Daniel du M.; t. iii, p. 490-495, comm. 495-501.
- MUETS; t. vii, p. 473-475.

## N

- NAIFVETEZ, BONS MOTS, etc.; t. vii, p. 350-352, comm. 353-355.
- NEUFGERMAIN, Louis de N.; t. iii, p. 211-214, comm. 214, 215.
- NICOLAY (le président), Antoine Nicolai, sieur de Goussainville, premier président de la chambre des Comptes; t. v, p. 313-317, comm. 317-320.
- NINON, Anne de Lenclos; t. vi, p. 1-12, comm. 12-26.
- NOUE (la) BRAS-DE-FER, François de la N.; t. iv, p. 198, 199, comm. 215.
- NOUE (Odet de la), fils de la N<sup>oe</sup> *Bras-de-Fer*; t. iv, p. 198-200, comm. 216.
- NOUVEAU (M<sup>me</sup> de), Catherine de Girard; t. vi, p. 29-31, comm. 35-38.
- NOYERS (M. de), François Sublet de Noyers; t. ii, p. 138-141, comm. 141-144.

## O

- ORANGE LA MERE (la princesse d'), Amélie de Solms, femme de Frederic Henry de Nassau; t. i, p. 492-495, comm. 495, 496.
- ORANGE LE PERE (le prince d'), Frederic Henry de Nassau; t. i, p. 497-500, comm. 301.
- OLIZY (d'), Michel Larcher, sieur d'O.; t. vi, p. 403-405, c. 405, 406.
- ORGE MONT (d'), comédien; t. vii, p. 174, 175.
- ORGEVAL (d'), Geoffroy Luillier, sieur d'O.; t. vi, p. 87-89, comm. 92, 93.
- ORLEANS (M. d'), Gaston Jean-Baptiste de France, duc d'O.; t. ii, p. 281-291, comm. 292-304.

- ORME (de l'), Charles de l'O., médecin; t. iv, p. 253-258, 260, comm. 260-263.  
 OSSONNE (le duc d'), dom Pedro Telez-Giron, duc d'Ossuna; t. vii, p. 266, 267.

## P

- PAILLEUR (le); t. iv, p. 212-215, comm. 220.  
 PALATINE (la), Anne de Gonzague; t. iii, p. 312, 313, c. 323-325.  
 PALAVICHINE, Jean-Baptiste, marquis Palavicino; t. vi, p. 470-472, comm. 472, 473.  
 PANAT (le baron de), David de Castelpers-Levis, baron de P.; t. i, p. 435-437, comm. 445, 446.  
 PARIS (feu M. de), Jean François de Gondi, premier archevêque de Paris; t. iv, p. 73-76, comm. 76, 77.  
 PARQUET (le), N. Potel, sieur du Parquet; t. vii, p. 164-166, comm. 166-169.  
 PASCHAL (le président), Etienne Pascal; t. iv, p. 118-120, c. 121-127.  
 PASCHAL filz, Blaize P.; t. iv, p. 118, 119, 121, comm. 126, 127.  
 PAULET (M<sup>me</sup>), Angélique P.; t. iii, p. 11-18, comm. 18-26.  
 PAVILLON, EVESQUE D'ALAIS, Nicolas P., évêque d'Alet; t. iv, p. 146-150, 151, comm. 156.  
 PEIRAREDE; t. vii, p. 124, 125, comm. 126.  
 PELLOT; t. vii, p. 242, 243.  
 PERRON (du), Jean Davy du P., archevêque de Sens; t. i, p. 105, 106, comm. 107.  
 PERRON (le cardinal du); Jacques Davy du P.; t. i, p. 103-105, comm. 106, 107.  
 PERROT (la présidente), Magdelaine Combaut; t. v, p. 19-23, c. 28, 29.  
 PETIT-PUIS, Louis-David, sieur de Petitpuis; t. vii, p. 240, 241.  
 PILOU (M<sup>me</sup>), Anne Baudessou, femme de Jean Pilou, procureur au Châtelet; t. iv, p. 350-366, comm. 367-371.  
 PISANI (le marquis de), Jean de Vivonne, sieur de Saint-Gohard, puis marquis de P.; t. i, p. 43-50, comm. 51-58.  
 PISIEUX (M<sup>me</sup> de), Charlotte d'Estampes de Valençay, femme de Pierre Bruslart, marquis de Puisieux; t. i, p. 465-472, comm. 475, 476-479.  
 POLOGNE (la reine de), Louise Marie de Gonzague; t. iii, p. 301-311, comm. 315-323.  
 POMMERUEIL (la présidente de); t. v, p. 194, comm. 198-200.  
 POMMEUSE (Puget de); t. vi, p. 218-219, comm. 224.  
 POMPADOUR, Philibert, vicomte de P.; t. iv, p. 400, 401, c. 402.  
 PORCHERES L'AUGIER, Honorat Laugier, sieur de P.; t. iv, p. 321-324, comm. 325-328.  
 PORTAIL (M.), Paul Portail, conseiller au Parlement; t. i, p. 453, 454, comm. 454, 455.  
 PORTES (des), Philippe des P.; t. i, p. 92-98, comm. 98-102.  
 PRINCE. VOY. MONSIEUR LE PRINCE.

PRINCESSE. Voy. MADAME LA PRINCESSE.

POMMEUSE (Catherine de) ; t. vi, p. 219.

PRIEZAC (Daniel de) , t. vi, p. 50, 51, comm. 52, 53.

PROGNOSTICS. PIERRE PHILOSOPHALE ; t. vii, p. 440-447, comm. 448.

PROVENCAUX ET PROVENÇALES ; t. vii, p. 322-331, comm. 331, 332.

PUGET (Cesar du), sieur de Cheva ; t. vi, p. 217, 218.

PUGET (Etienne du), sieur de Pommeuse ; t. vi, p. 213-215, c. 222, 223.

PUGET (les) ; t. vi, 213, 222, comm. 222, 225.

PUGET (Gabriel du), sieur de Montauron ; t. vi, p. 215, 216.

PUGET (Henry du) ; t. vi, p. 218.

PUGET (Valence du), femme d'Antoine Godefroy, sieur de Beauvilliers ;

t. vi, p. 220, 221, comm. 225.

## Q

QUERVER (M<sup>me</sup> de) ; t. vi, p. 529-533, comm. 533-535.

## R

RACAN, Honorat de Bueil, marquis de R. ; t. ii, p. 355-366, c. 376-379.

RACONIS, Charles François Abra de R., évêque de Lavaur ; t. v, p. 94-96, comm. 96, 97.

RAINCY, Jacques Bordier, sieur des Raincys ; t. iv, p. 378-381, comm. 383-385.

RAMBOUILLET (le marquis de), Charles d'Angennes ; t. ii, p. 476-482, comm. 482-484.

RAMBOUILLET (la marquise de), Catherine de Vivonne ; t. ii, p. 485-505, comm. 506-515.

RAMBOUILLET (M<sup>le</sup> de), Angelique Claire d'Angennes, première femme de François Adhemar de Monteil, comte de Grignan ; t. iii, p. 4-4, comm. 5-10.

RAMBOUILLET pere (Nicolas de) ; t. vi, p. 313, 314, comm. 322.

RANGOUZE (Pierre) ; t. v, p. 1-5, comm. 6-8.

REIMS (l'archevêque de), Eleonor d'Estampes de Valençay ; t. ii, p. 445-459, comm. 459-464.

RELIGIEUSES DE LOUDUN ; t. ii, p. 132-135, comm. 135-137.

RENEVILLIERS, Henry Barjot, baron de R. ; t. vi, p. 142-148.

RENIEZ (M<sup>me</sup> de), N. de Castelpers de Panat ; t. i, p. 435, 436, comm. 445-449.

RETZ (le cardinal de), Jean François Paul de Gondy, cardinal de R. ; t. v, p. 181-194, comm. 194-200.

RICHELIEU (le cardinal de) ; t. ii, p. 4-75, comm. 76-116.

ROCHER-PORTAIL (Gilles Ruellan, sieur de) ; t. i, p. 393-396, comm. 397.

- ROGER (M<sup>me</sup>) ; t. vi, p. 149-153, comm. 154-156.  
 ROHAN (M<sup>mes</sup> de) ; t. iii, p. 410-451, comm. 451-471.  
 ROHAN (M<sup>me</sup> de), Catherine de Parthenay, femme de René II, vicomte de R. ; t. iii, p. 410, 411, comm. 451.  
 ROHAN (M. de), Henry II, duc de R. ; t. iii, p. 411-413, comm. 451, 452.  
 ROHAN (M<sup>me</sup> de), Marguerite de Bethune ; t. iii, p. 411, 412-451, comm. 452-471.  
 ROHAN (M<sup>me</sup> Anne de), sœur du duc de Rohan ; t. iii, p. 430, comm. 458-461.  
 ROHAN (Henriette de) la bossue ; t. iii, p. 431, 432.  
 ROHAN-CHABOT (M<sup>me</sup> de) , fille du 1<sup>er</sup> duc de Rohan-Chabot ; t. iii, p. 447.  
 ROHAN (M<sup>me</sup> de), Marguerite de R. ; t. iii, p. 418, 451, c. 454-471.  
 ROQUELAURE (le mareschal de), Antoine, baron de R. ; t. i, p. 36-39, comm. 39-42.  
 ROQUELAURE (M. de), Gaston, marquis, duc de R. ; t. v, p. 352-364, comm. 364, 365.  
 ROQUELAURE (le chevalier de) , Antoine de R. ; t. v, p. 377-380, comm. 381-383.  
 ROUEN (le feu archevesque de), François de Harlay ; t. iv, p. 78-82, comm. 83-87.  
 ROULLAC (le marquis de), Louis de Got, marquis de R. ; t. vi, p. 443-449, comm. 449-451.  
 ROUSSEL (Jacques) ; t. iv, p. 390-395, comm. 395, 396.  
 ROY D'ETHIOPIE (le), Zaga-Christ ; t. v, p. 61, 62, comm. 63, 64.  
 RUQUEVILLE, Daniel, sieur de R. ; t. vi, p. 167-170.

## S

- SABLÉ (la marquise de), Magdelaine de Souvré ; t. iii, p. 128-138, comm. 138-156.  
 SAINT-AMANT, Marc Antoine de Girard, sieur de Saint-Amant ; t. iii, p. 309, 310, comm. 321-323.  
 SAINT-ANGE (M<sup>me</sup> de), Enemonde Servien ; t. vii, p. 63-65, comm. 73.  
 SAINT-ANGE ; t. vi, p. 410-415, comm. 415-417.  
 SAINT-BRISSE (le comte de), Jacques de Volvire, fils de Philippe de V. et d'Anne de Daillon ; t. iv, p. 212, comm. 219, 220.  
 SAINT-CHAUMONT (M<sup>me</sup> de), Suzanne Charlotte de Gramont ; t. iii, p. 175-182, comm. 189, 190.  
 SAINT-ESTIENNE (M<sup>me</sup> de), Louise Isabelle d'Angennes ; t. iii, p. 1-4, comm. 5-10.  
 SAINT-GERAN (le mareschal de), Jean François de la Guiche, seigneur de Saint-Geran ; t. vi, p. 463, 464, comm. 467.  
 SAINT-GERAN (la comtesse de), Suzanne de Longaulnay ; t. vi, p. 464-467, comm. 468.  
 SAINT-GERMAIN-BEAUPRÉ, Henry Foucault, marquis de S.-G. ; t. v, p. 397-405, comm. 405, 406.

- SAINT-LOUP (M<sup>me</sup> de) ou M<sup>me</sup> le Page. Voy. LE PAGE.
- SAINT-LUC (le mareschal de), Timelecon d'Espinay, sieur de Saint-Luc, comte d'Estelan, maréchal de France; t. iv, p. 244-248, c. 248-252.
- SAINT-THOMAS, M<sup>me</sup> de Saint-Thomas; t. v, p. 91.
- SALLENACVE (M<sup>lle</sup> de), Claudede Sallenove; t. vi, p. 39-47, comm. 47-49.
- SALOMON-VIRELADE, François-Henry S.-V.; t. v, p. 206-208, c. 208, 209.
- SAMOYS; t. iv, p. 254, 258, comm. 260.
- SARRAZIN (Jean-François); t. v, p. 291-299, comm. 299-308.
- SAULNIER (la), Antoinette Allamant; t. v, p. 60-63, comm. 63, 64.
- SAUVAGE; t. ii, p. 291, 292, comm. 304, 305.
- SCARRON (le petit), Paul S.; t. vii, p. 36-41, comm. 41-48.
- SCUDERY, Georges de S.; t. vii, p. 49-63, comm. 66-72.
- SCUDERY (la sœur de), Magdelaine de S.; t. vii, p. 49-63, comm. 67-72.
- SEGUIER (le chancelier), Pierre S.; t. iii, p. 385-394, comm. 394-403.
- SENAS (le marquis de); t. vi, p. 89, comm. 93.
- SENETERRE (M<sup>lle</sup> de), Magdelaine de Saint-Nectaire; t. i, p. 224-226, comm. 232-235.
- SENETERRE (M. de), Henry de Saint-Nectaire, marquis de la Ferté-Nabert; t. i, p. 224, 226-232, comm. 235-240.
- SERRAS (M<sup>me</sup> de), Marie Bertrand de la Baziniere; t. iv, p. 435-438, comm. 448, 449.
- SERVIEN (M.), Abel S.; t. iv, p. 402-409, comm. 409-412.
- SEVIGNY ET SA FEMME (Henry), marquis de S.; t. v, p. 472-477, comm. 490-493.
- SILESIE, escuyer de M. de Rambouillet; t. iii, p. 221, 222, comm. 224.
- SILLERY (le chancelier de), Nicolas Brusart de Sillery; t. i, p. 465, 467, 468, comm. 475, 476.
- SIMIER (M<sup>me</sup> de), Louise de l'Hospital; t. i, p. 92, 94, 96, 98, c. 101, 102.
- SOISSONS (M<sup>me</sup> la comtesse de), Anne de Montalié, dame de Bonnestable et de Lucé, fille de M<sup>me</sup> la princesse de Conty; p. 221, 222, comm. 222, 223.
- SOUSCARRIERE, Pierre de Bellegarde, sieur de Souscarriere; t. v, p. 316-326, comm. 324-329.
- SUBTILITÉ, PRESENCE ET ADRESSE D'ESPRIT ET DE CORPS; t. vii, p. 423-429, comm. 430.
- SUITE DES NAIFVEZ, BONS MOTS, REPARTIES, CONTES POUR RIRE; t. vii, p. 493-541, comm. 541-545.
- SULLY (M. de), Maximilien de Bethune; t. i, p. 108-117, comm. 117-126.
- SUPLICOURT (M<sup>me</sup> de) ou Souplieourt; t. vii, p. 117, 118.
- SUZE (la comtesse de la), Henriette de Coligny, comtesse de la Suze; t. iv, p. 228-240, comm. 240-243.
- SV (la marquise de), Antoinette de Marins; t. v, p. 309-312, c. 312-315.

## T

- TALLEMANT, le maître des Requestes (Gedeon); t. vi, p. 247-256, comm. 256-262.

- TALLEMANT (l'abbé), son pere, etc. (François T., abbé du Val) ; t. vi, p. 299-320, comm. 320-324.
- TALLEMANT pere (Pierre) ; t. vi, p. 302-305, comm. 320, 321.
- TALOET (M<sup>me</sup> de), Jeanne le Levier ; t. vii, p. 93-98, comm. 98, 99.
- TALOET (M<sup>le</sup> de) ; t. vii, p. 97, 98, comm. 99.
- TAMBONNEAU (la presidente), Marie Boyer ; t. vii, p. 74-88, comm. 88-92.
- TAMBONNEAU (le president), Michel T. ; t. vii, p. 74-88, comm. 88-92.
- TANIER (M<sup>re</sup>) et sa fille ; t. vi, p. 525-528.
- TARDIEU (Jacques), lieutenant criminel ; t. iii, p. 484, 485, comm. 486-489.
- TEMINES (la mareschale de), Marie de la Noue ; t. iv, p. 200-215, comm. 216-219.
- TERMES (M. de), César-Auguste de Saint-Lary, baron de T. ; t. i, p. 73, 74, comm. 75-77.
- THOMAS (M<sup>re</sup>) ; t. vii, p. 155-157.
- TILLET (M<sup>me</sup> du), Elizabeth le Bailleur ; t. v, p. 401-405, c. 406, 407.
- TILLET (M<sup>le</sup> du), Charlotte du T. ; t. i, p. 177-189, comm. 189-196.
- TORÉ (le president), Michel Particelli, sieur d'Esmery et de Thoré, président aux Enquêtes ; t. iv, p. 23, 24, 38, comm. 41-45.
- TOUR (le baron du), Charles Cauchon, baron du T., seigneur de Mau-pas ; t. i, p. 377, 378, comm. 378-380.
- TOURS. MALICES. TOURS DE BOHEMES ; t. vii, p. 479-488, c. 488, 489.
- TRIVELIN, SCARAMOUCHE ET BRIGUEL, anciens comédiens ; t. vii, p. 177, comm. 190, 191.
- TURCAN (Jean), sieur d'Aubeterre ; t. v, p. 495-500.
- TURIN (M. de), Philibert de Thurin, sieur de Villeray, conseiller au Parlement ; t. i, p. 450, 451, comm. 452.

## V

- VALENÇAY (le cardinal de), Achille d'Estampes de Valençay ; t. ii, p. 465-473, comm. 473-475.
- VALERAN, comédien ; t. vii, p. 170, comm. 171.
- VALIOTTE (la), comédienne, M<sup>re</sup> Valiot ; t. vii, p. 171, comm. 183.
- VANDY (Jean d'Aspremont, sieur de) ; t. vi, p. 399-401, comm. 401, 402.
- VANITÉ DES NATIONS ; t. vii, p. 269-271.
- VARIN (Jean) ; t. vii, p. 135, 136, comm. 136-138.
- VASSÉ (M. de), Henry François, marquis de V. ; t. v, p. 46-49, comm. 57-59.
- VAUGELAS, Claude Favre, sieur de V. ; t. iii, p. 225-227, comm. 227-230.
- VAUBECOURT (M. de), Jean de Nettancourt, comte de Vaubecourt, t. i, p. 381, 382, comm. 382.
- VAUTRAY, comédien ; t. vii, p. 170.
- VERTAMONT (M<sup>re</sup> de), Renée Quatresols ; t. vi, p. 480-485, comm. 485, 486.



- VERTUS (la comtesse de), Catherine Fouquet ; t. iv, p. 452-456, comm. 457-460.
- VERVINS (M<sup>me</sup> de), Gabrielle de Pouilly, dame de Loupy ; t. vi, p. 157-162, comm. 162-166.
- VICTOIRE (l'abbé de la), Claude Duval de Coupeauville ; t. iii, p. 134, 138, comm. 150, 151.
- VIEILLEVIGNE (M<sup>me</sup> de), Renée d'Avaugour, femme de Gabriel de Machecoul, marquis de Vieillevigne ; t. vii, p. 194-196.
- VIEILLES REMARIÉES ET MALTRAITTÉES ; t. vii, p. 340-348, comm. 349.
- VIETE (M.), François Viète ; t. i, p. 462-464, comm. 464.
- VILLA-MEDIANA (le comte de), t. i, p. 456-460, comm. 461.
- VILLARS (M<sup>me</sup> de), Julienne Hippolyte d'Estrées, t. i, p. 213-218, comm. 218-220.
- VILLARCEAUX (M. de), Louis de Mornay, marquis de Villarsceaux ; t. vi, p. 27-31, comm. 31-38.
- VILLEMONTÉE, François de V., sieur de Villenauxe, maître des Requêtes, puis évêque de Saint-Malo ; t. iv, p. 346-348, c. 348, 349.
- VILLENEUVE (le baron de) ; t. iii, p. 204, 205, comm. 205, 206.
- VILLIERS, dit Philippin, comédien ; t. vii, p. 177, comm. 190.
- VILLIERS (la), comédienne ; t. vii, p. 172, 174, 177, comm. 183, 184.

## W

- WIRTEMBERG (M<sup>me</sup> de), Anne de Coligny ; t. iv, p. 230, 233, comm. 241.

## Y

- YVETEAUX (M. des), Nicolas Vauquetin, sieur des Yveteaux ; t. i, p. 341-352, comm. 352-360.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DES HISTORIETTES.





## OUVRAGES PUBLIÉS PAR M. PAULIN PARIS

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE.

**LES GRANDES CHRONIQUES DE FRANCE, 1839; 6 vol. petit in-8°. 28 fr.**

Tous les hommes qui s'occupent de l'histoire de France sont obligés d'avoir sous la main ce récit original des faits de nos premiers rois; c'est un livre aussi utile, aussi indispensable dans la bibliothèque d'un historien, d'un homme politique, et dans une bibliothèque publique, que le Code est indispensable à un homme de loi. Nous devons ajouter qu'en tête de cette nouvelle édition M. Paulin Paris a publié deux assertions curieuses et très-intéressantes sur ce monument historique. Les notes et les éclaircissements historiques dont le texte est accompagné rendent cette édition bien plus complète que les éditions anciennes, d'ailleurs presque introuvables aujourd'hui.

---

**LES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI, 1848; 7 vol. in-8°. 45 fr.**

Chaque volume se vend séparément . . . . . 7 »

— Il y a cinquante exempl. tirés grand in-8°, papier vélin.

Très-beau livre. Chaque volume se vend . . . . . 18 »

C'est une histoire des manuscrits français que possède la Bibliothèque impériale. « Description des manuscrits; conjectures sur leur date, leurs propriétaires, leurs ornements, leur reliure, leurs scribes et leurs enlumineurs; notice sur leurs auteurs connus ou probables; discussion des sentiments que l'on a jusqu'à présent émis sur leur compte; citations nombreuses; particularités qui les concernent: voilà ce que je me suis proposé d'indiquer avec plus ou moins d'étendue. » (*Préface*)

---

**LE MARQUIS DE LASSAY ET L'HOTEL LASSAY, br. in-8°. . . . . 2 fr.**

Notice historique intéressante et tirée à 100 exempl.

---

**LA CHANSON D'ANTIOCHE, poème en vers alexandrins, composée au commencement du XII<sup>e</sup> siècle par Richard le Pèlerin, et retouchée, au commencement du XIII<sup>e</sup>, par Graindor de Douai, publiée sur six manuscrits. 2 vol. petit in-8°, papier de Hollande, tirés à 250 exempl. . . . . 16 fr.**  
Papier vélin, tiré à 12 exempl. . . . . 30 »

La *Chanson d'Antioche* n'est pas un ouvrage d'imagination; c'est le récit des événements de la première croisade fait par un témoin oculaire, et dont les *assoménées* ont été converties en rimes régulières par un écrivain du XIII<sup>e</sup> siècle, nommé Graindor de Douai. L'éditeur de ce beau poème le considère comme la plus précise, la plus sincère et la plus intéressante relation qui nous soit restée de la première croisade.

Un grand nombre de faits, mal présentés par les chroniqueurs latins, se trouvent ici nettement expliqués. Boemont, Tancrede, le comte de Toulouse et le comte de Blois y paraissent sous un nouveau jour pour les uns, et sous un moins favorable pour les autres. Enfin, de nouveaux noms de croisés sont ajoutés à la liste héroïque jusqu'à présent connue. La marche des chrétiens dans l'Asie Mineure, objet de tant d'incertitudes, y paraît traitée d'une manière nette et précise. Les deux volumes sont accompagnés de commentaires historiques et philologiques, et d'une dissertation sur tous les héros de la première croisade, qui, peut-être, ne s'accorde pas tout à fait avec les listes de Versailles.

(Extrait de l'*Annuaire bibliographique, historique et littéraire de la*  
*librairie J. Techener.*)

---

MM. DE MONMERQUÉ

ET

PAULIN PARIS

---

LES

HISTORIETTES

DE

TALLEMANT

DES REAUX

---

TOME VII

---

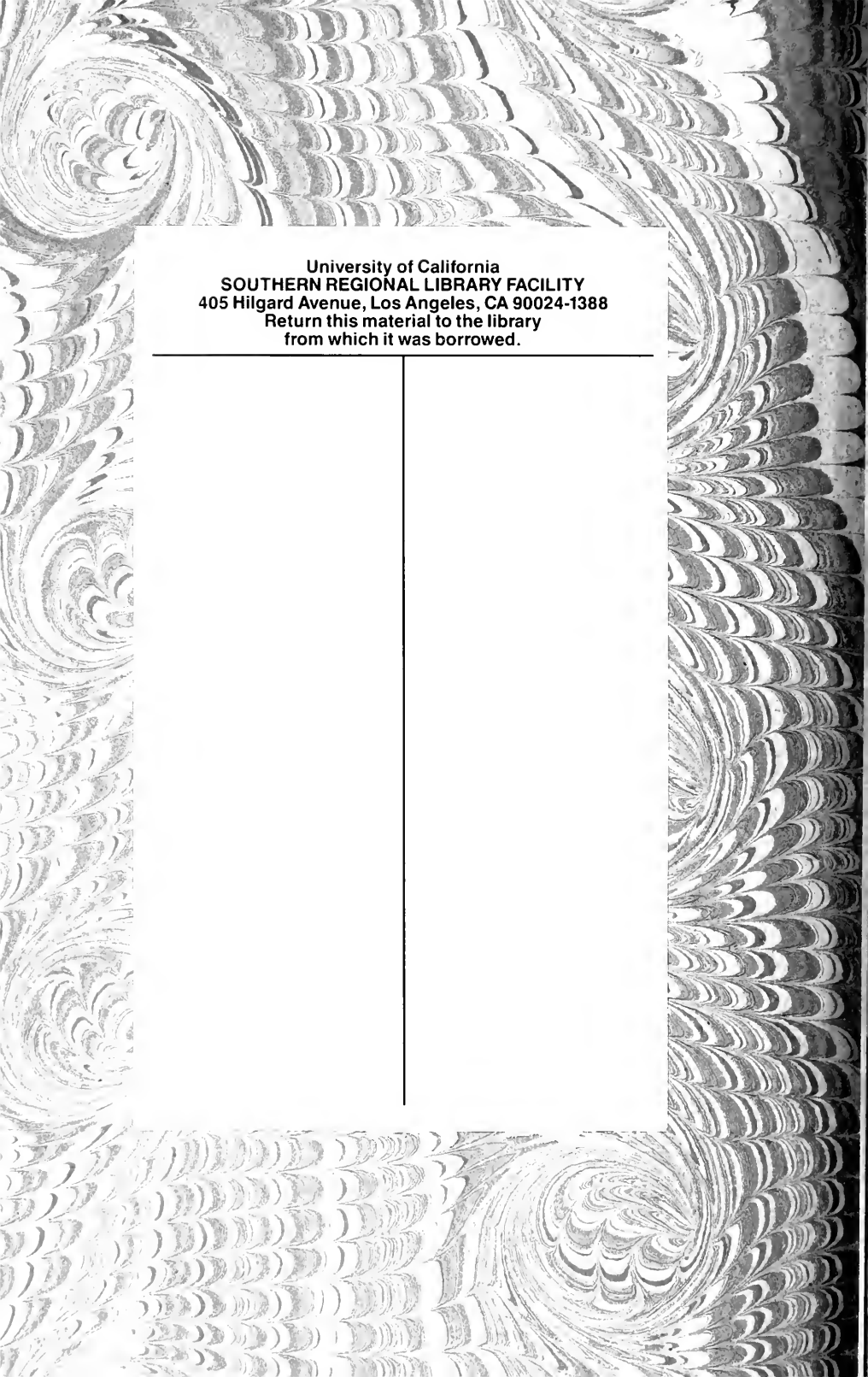
J. TECHENER

M DCCC LVIII

---



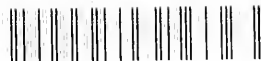




University of California  
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY  
405 Hilgard Avenue, Los Angeles, CA 90024-1388  
Return this material to the library  
from which it was borrowed.

---





A 000 107 231 3

